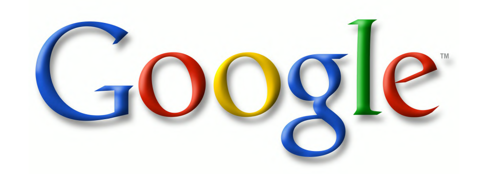
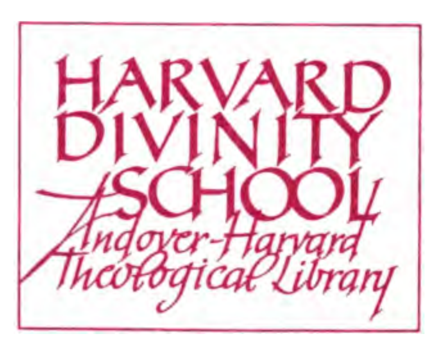



HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library

HISTOIRE

DE

SAINTE CATHERINE

DE SIENNE.

MPRIMERIE DE E.-J. BAILLY, PLACE SORBONNE, 2.

HISTOIRE

DE

SAINTE CATHERINE

DE SIENNE

(1347 — 1380)

PAR

EMILE CHAVIN DE MALAN.

TOME SECOND.



PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue des Saints-Pères, 64.

M DCCC XLVI.

HISTOIRE

DE

SAINTE CATHERINE

DE SIENNE.

CHAPITRE VIII.

1366—1373.

DOCTRINE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE. — SON ÉCOLE. — SES DISCIPLES.

> Nemo ad eamdem accessit, qui non doctior meliorque abierit : doctrina ejus, infusa, non acquisita fuit.
>
> BULLE DE PIE II.

> Valde remota est a sensibus carnis hæc schola.
>
> S. AUGUSTIN. De Prædest. sanct., cap. VIII.

Dans l'antique église de Saint-Clément à Rome il y a une chapelle décorée des fresques de Masaccio, cette jeune et brillante étoile du beau ciel de l'art catholique, cet enfant sublime de Florence que la mort a pris, hélas! si vite, les deux mains au travail. Ame triste et languissante, il aimait par-dessus tout, au milieu des douleurs sociales, à présenter les victoires de la faiblesse sur la force ; et quel plus

beau symbole de ce combat excellemment chrétien que les actes de la glorieuse vierge et martyre Catherine d'Alexandrie, de la vieille basilique romaine? Il n'a pas suffi que Dieu ait opposé aux violences du monde et de son dominateur l'armée des martyrs au courage invincible qui a épuisé la cruauté de tous les supplices; mais il a été également nécessaire de susciter des docteurs pour défendre la simplicité de la foi. Dieu, avant de donner à l'Église ces hommes admirables que nous saluons du nom de Pères, mit dans le cœur d'une jeune fille de dix-huit ans toute la science des saints, et elle osa marcher sous les étendards de cette armée laborieuse et entreprenante de la philosophie chrétienne dont saint Paul avait posé les lois immortelles. La voyez-vous avec ses cheveux négligemment relevés comme pour un voyage, avec cette robe bleue image de l'humble candeur de son âme, en face des puissances de la terre? elle parle avec autorité, car elle voit ce qui est au delà des phénomènes de la vie. Et les vieux maîtres de l'humanité, qui, sous prétexte de nourrir leur esprit, ont étouffé les bonnes affections de leur cœur, reconnaissent que jusque-là ils n'ont été que les protecteurs de l'erreur, et que les plus grands, les plus sincères d'entre eux, n'ont fait que frapper à la porte de la vérité, sans entrer dans son sanctuaire. Ils n'étaient pas assez purs pour avoir le bonheur de la voir et de l'adorer dans son temple; ils se sont quelquefois présentés à son portique et lui ont rendu de loin quelque hommage. Au milieu

de tant de ténèbres, les anciens philosophes ont entrevu comme une aurore pâlissante à l'orient; ils ont reconnu quelques vérités, mais ils les ont gardées captives au fond de leur intelligence, et elles ont souffert violence en eux. Dans ce grand débris des connaissances humaines, Dieu conservait des vestiges de la vérité pour qu'on puisse la *reconnaître*. Si tout avait été faux dans l'antiquité, jamais la raison humaine n'aurait pu se convertir.

Que fait donc Catherine au milieu de ces docteurs? Vierge, elle vient délivrer la science, qui est aussi une vierge, puis elle la remet entre les mains du christianisme, qui seul peut la conserver dans sa pureté. Voyez sur les énergiques figures tracées par Masaccio tout le travail et les émotions de cette lutte des idées. Celui-là, il a aimé la science pour la science, il a voulu savoir pour savoir; c'est un mauvais curieux. Celui-ci, il s'est proposé pour but de ces grandes et vastes connaissances de se faire connaître lui-même; et il n'exprime qu'une vanité dangereuse. Cet autre a voulu savoir pour amasser de l'or, il a fait commerce de sa science, il a égalé une chose divine aux biens périssables, il a prostitué le présent du ciel pour avoir les biens de la terre; et je vois dans ses traits toutes les hontes de l'avarice. Enfin chacun porte les traces de l'erreur. Ils auraient bien voulu surprendre la jeune fille par leurs flatteries et leurs vaines subtilités; mais elle, également victorieuse des piéges qu'ils tendent à son esprit et des embûches qu'ils dressent à sa modestie, elle les domine de

toute la hauteur de sa simplicité et de sa vertu. Et voilà que tout à coup ils paraissent étonnés d'être devenus chrétiens ; il semble qu'ils prennent plaisir à céder à la vérité. Les raisonnements de Catherine les ont amenés captifs au pied de la croix, ils iront jusqu'au martyre ; ce n'est pas assez du témoignage de la vie, du témoignage de la parole, ils veulent donner le témoignage de leur sang. Levez les yeux et considérez dans le ciel comme une transfiguration de la fresque de Masaccio. « J'ai vu, dit sainte Gertrude, j'ai vu sainte Catherine assise sur un trône fort élevé, elle était magnifique et glorieuse. Au-dessous d'elle paraissaient les philosophes qu'elle avait surmontés et gagnés à Jésus-Christ par sa sagesse. Ces philosophes tenaient dans leurs mains leurs sceptres d'or, qu'ils abaissaient sur la robe de Catherine en signe de reconnaissance [1]. »

A l'époque où Masaccio traçait ces grandes lignes chrétiennes, les souvenirs merveilleux de notre chère dominicaine étaient récents dans la mémoire des peuples de l'Italie ; peut-être même avait-il rencontré à Pise ou dans le val d'Arno quelques disciples de cette séraphique école que nous allons étudier, et ainsi avait-il choisi de préférence les sujets de l'histoire primitive qui pouvaient se rapporter à Catherine de Sienne, dont la vie ne pouvait pas encore être offerte à la vénération des fidèles sur les murs sacrés d'une basilique ; représenter sa coura-

[1] Insinuationes divinæ pietatis, lib. IV, cap. 59.

geuse patronne, c'était la peindre elle-même. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au quatorzième siècle il y avait une lassitude immense dans les âmes. Les méthodes usitées dans les écoles tendaient à dessécher les esprits; la science n'était plus en rapport avec les besoins intimes de notre nature. Les âmes les plus élevées, abattues dans d'indicibles souffrances, se soulevèrent un jour et dirent : « Qu'avons-nous à faire des disputes sur le genre et l'espèce, celui à qui la parole éternelle suffit est débarrassé d'une infinité d'opinions! Heureux celui à qui la vérité se montre telle qu'elle est, et qu'elle instruit par elle-même, non par des figures et par des paroles qui passent! Sans le Verbe nul ne comprend les choses et n'en juge sainement..... O vérité! ô mon Dieu! daignez m'unir à vous par les liens d'un éternel amour..... Je m'ennuie souvent de tant lire et de tant écouter, je trouve en vous tout ce que je cherche et tout ce que je désire. Ainsi donc que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures demeurent en silence devant vous : parlez-moi vous seul, ô *mon* Dieu[1]! »

Et partout les docteurs se taisaient. On vit les vieux juristes de Bologne demeurer silencieux en présence d'une femme. Novella commentait Gratian et les lois romaines, et afin que sa beauté n'empêchât pas la pensée des oyants, elle avait une petite courtine au devant d'elle[2]. Pauvre jeune fille, elle avait bien

[1] Imitation de Jésus-Christ, liv. 1, chap. 3.
[2] Christine de Pisan, Cité des dames.

souffert, depuis le jour où son père, Jean-André, exilé d'Arrezzo, l'avait prise dans ses bras pour la porter à Bologne et la jeter dans les abîmes de la science. Elle n'avait plus goûté de joie, ni de repos; toujours les livres, la pensée, les horizons lointains. Chaque soir, fatiguée par le travail, elle gémissait sur les cordes plaintives de sa harpe, elle s'arrêtait dans la contemplation du ciel étoilé; et son âme exilée murmurait: Là peut-être on est mieux. Dieu eut pitié d'elle, et il lui donna un peu de cette paix que la terre ne peut pas donner. Un jour, dans l'exposition mystique de saint Antoine de Padoue sur la Genèse, elle lut ces mots : L'ignorance fidèle et aimante est préférable à la science téméraire[1]. Elle abandonna ses études, elle ferma ses livres, elle se tut. Son cœur de femme ne s'ouvrit plus que du côté du ciel. Elle mourut en 1366. J'ignore si Catherine de Sienne l'a vue; mais je puis affirmer qu'elle l'a aimée et que le nom de Novella fut prononcé souvent dans les mystiques entretiens de la Contrada dell' Oca.

Depuis longtemps dans l'Église on avait tenté une réaction contre les méthodes rationnelles et froides; elle avait été inaugurée par les travaux de Richard de saint Victor, de saint Bonaventure, de sainte Hildegarde; elle se continuait dans les écrits de sainte Birgitte et de sainte Catherine de Sienne, qui devait les surpasser tous en rectitude et en fermeté.

[1] Melior est fidelis ignorantia quam temeraria scientia. S. Anton. de Pad., Opera, pag. 464, in-folio.

Que voulait l'école mystique? Elle voulait établir l'harmonie de l'esprit et du cœur, de la puissance de connaître et de la puissance d'aimer. N'avait-il pas été dit dès les premiers âges chrétiens : AIMER C'EST SAVOIR? Elle ramenait donc toutes les spéculations à l'amour, elle dédaignait la vérité abstraite et ne se reposait que dans les méditations, qui sont à la fois lumière et vie. Ici il n'y a pas d'autre maître que Dieu; c'est lui qui enseigne, qui verse la science dans l'âme purifiée. L'Écriture sainte n'est que l'histoire même de Dieu qui nous apprend à l'aimer. Lorsque le Verbe, centre du monde et fleur de la Divinité, daigna prendre un corps et lier l'humanité à la Divinité, il y a eu pour la vie de l'âme de nouveaux cieux et une nouvelle terre où elle roule les cercles de ses différents âges. L'amour naît dans nos âmes afin de croître, et il y croît pour être consommé. Suivez ces progrès. L'homme intérieur a son enfance terrestre attachée aux mamelles de l'histoire, qui nourrit les faibles du lait doux aux sens des exemples louables. Le deuxième âge est celui où l'on ne s'appuie plus tant sur les exemples et les coutumes humaines, mais où la raison se conduit par la loi divine, par cette loi souveraine qui n'est point sujette aux changements comme les exemples. Dans le troisième âge, qui est comme la jeunesse de l'homme intérieur, il contracte une espèce de mariage, lorsque par le plaisir et la joie qu'il goûte dans le bien et en Dieu, les affections inférieures de l'âme s'unissent avec l'intelligence de

l'esprit par un lien si fort, que quand il n'y aurait point de punition à craindre en faisant le mal, on s'en abstiendrait néanmoins. Dans le quatrième âge, qui est comme l'âge viril, on fait le bien avec plus de fermeté et plus d'ordre, et on est même capable de tenir ferme pour la justice contre toutes les persécutions, les tempêtes et les agitations de ce monde. Le cinquième âge, semblable à la vieillesse, dans laquelle le feu se tempère, les passions s'amortissent, a la paix et la tranquillité pour partage; il jouit en repos des richesses de la grâce, et goûte paisiblement la sagesse souveraine et immuable, qui est Dieu même. Le sixième âge de l'homme intérieur répond à l'âge décrépit, non pas à cause de la faiblesse, car on n'est jamais plus fort, mais parce qu'on commence à perdre tout à fait les inclinations de la vie charnelle, le souvenir même des choses humaines, et que l'on commence aussi à ne vivre plus que de la vie de l'esprit, de la vie éternelle, pour devenir par une entière transformation une image parfaite de la Divinité. Enfin après l'âge décrépit suit la mort et le repos dans le tombeau, qui répond, à l'égard de l'homme intérieur, au repos éternel qu'il goûte en Dieu après son entière transformation et à la béatitude sans fin[1]. Chaque individu, comme le genre humain, est appelé à ces ascensions glorieuses de la vie spirituelle; mais pour y parvenir il n'y a qu'une seule voix et qu'un seul maître, Jésus-Christ, auteur

[1] S. Augustin, De vera religione, cap. 26.

et consommateur de notre foi. Le flambeau de cette science est une lumière surnaturelle.

Écoutez le Sauveur parlant à Catherine de Sienne : « C'est avec cette lumière qui est placée devant l'œil de l'intelligence que m'a contemplé Thomas d'Aquin ; c'est par elle que Jérôme et Augustin et mes autres saints docteurs se sont élevés à une science sublime. Illuminés de ma vérité, ils ont tiré des ténèbres les sens les plus profonds de mes saintes Écritures qui paraissaient obscures ; non que l'obscurité sortît des livres sacrés, elle ne venait que de la faiblesse de l'entendement humain, qui ne les pouvait comprendre. C'est pour cela que j'ai envoyé dans le monde ces belles lumières pour éclairer les aveugles et les intelligences grossières, tous ceux qui assis dans les ténèbres levaient les yeux de leur âme pour connaître la vérité. Et moi, feu dévorant, j'ai accepté leur sacrifice, je l'ai consumé en leur donnant une lumière surnaturelle..... C'est moi qui suis le principe, le père de toutes les lumières au milieu desquelles les savants superbes et présomptueux deviennent aveugles ; leur orgueil joint à leur amour-propre font une nuée épaisse qui leur ravit les splendeurs de mes rayons divins. Ils sont habiles pour le sens extérieur des saintes lettres, sans pénétrer dans l'intelligence intérieure des saintes vérités qu'elles comprennent ; ils passent leur vie à feuilleter beaucoup de livres sans pouvoir savourer la moelle des saintes Écritures ; ils se sont privés de la lumière qui manifeste la création ; ils s'étonnent

et murmurent en voyant les pauvres et les petits, après des illuminations soudaines, connaître mieux les choses divines que s'ils les avaient longtemps étudiées[1].»

Nous avons vu comment Dieu avait divinement enseigné Catherine; c'eût été un crime de mettre sous le boisseau ces lumières surnaturelles infusées dans son âme. Elle comprit qu'elle devait les répandre dans l'Église de Dieu pour nourrir et fortifier les élus. La charité est plus forte que les convenances sociales, qui n'ont jamais sauvé personne, et l'Église, avec une discrétion divine, a souvent été nourrie de la doctrine des saintes femmes. Catherine, en face des écoles savantes et turbulentes des universités de l'Europe, ouvrit son école mystique comme un jardin délicieux où les âmes malades pourraient se reposer doucement dans les contemplations célestes. Ainsi notre chère sainte devait réjouir par un double éclat la cité de Dieu. Elle est toute lumineuse pour avoir appris humblement et fidèlement pratiqué ce que le Sauveur Jésus lui avait enseigné dans la cellule intérieure de sa vie mortifiée et solitaire; mais cet éclat est relevé au centuple, parce qu'elle a répandu bien loin les lumières de la science de Dieu, et qu'elle a fait luire sur plusieurs âmes les vérités éternelles. C'est elle et tous nos glorieux docteurs que Daniel avait entrevus dans ses extases prophétiques, lorsqu'il s'écria : « Les doctes brilleront comme l'éclat du firmament, et ceux qui

[1] Dialogo, cap. 85.

auront enseigné paraîtront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités[1]. »

Nous devons raconter ici l'histoire de cette école célèbre; nous devons en exposer les doctrines et montrer leurs rapports avec toutes les traditions de la théologie mystique, et nous sentons toute la grandeur et la difficulté de cette tâche. Qui comprend aujourd'hui les admirables opérations du Saint-Esprit dans les âmes? Ces bienheureuses communications, cette douce familiarité de la sagesse éternelle qui fait ses délices de converser avec les hommes, sont un secret inconnu au monde, souvent même il en fait le sujet de ses railleries. Les saints se sont abîmés avec un amour immense dans les profondeurs de la contemplation, et ces esprits humbles trouvaient toujours une ignorance infinie dans leurs plus sublimes pensées. Pour les esprits orgueilleux de nos jours, au contraire, tout cela est faiblesse et excès; et les ravissements, et les extases, et les saintes délicatesses de l'amour divin ne sont plus que des songes et de creuses visions. Ces dédains superbes ne me décourageront pas; j'aurai toujours pour moi l'autorité de l'Église; que m'importe le reste? Avant de passer outre, je supplie Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de m'accorder non-seulement la netteté et la précision, mais encore la simplicité et l'onction de sa grâce, puisqu'il faut parler au cœur plutôt qu'à l'esprit. Mon Dieu! accordez, suivant vos promesses et l'humble désir de mon

[1] Daniel, XII, 3.

cœur, à ceux qui liront ces lignes, l'humilité et la paix de votre amour : et que de leurs cœurs embrasés, comme d'autant d'encensoirs d'or, s'élève vers vous, ô mon Dieu! une douce odeur de prière qui supplée à tous les défauts de mon ignorance.

Avant d'exposer les doctrines, faisons connaissance avec les disciples. C'est avec un pieux respect que j'ai recueilli dans des livres ignorés et des manuscrits obscurs ces noms qui n'ont pour la plupart jamais été prononcés dans la splendeur de l'histoire. Après mes longues études de théologie mystique, ils sont devenus mes condisciples et mes frères ; je suis heureux de les montrer dans toute leur modestie savante, et peut-être, à cinq siècles de distance, trouveront-ils d'affectueuses sympathies dans quelques âmes d'élite. Et d'abord le bienheureux Raimund de Capoue, dont nous avons parlé, celui pour lequel Catherine ne formait jamais qu'un vœu : de le voir l'amant et le chevalier de la vérité[1] ; Tommaso della Fonte et Bartolomeo di Dominico de Sienne, aussi de l'Ordre des Frères Prêcheurs, eurent tous trois le privilége rare d'être les maîtres et les disciples de Catherine. Après la confession sacramentelle ils venaient docilement s'asseoir aux pieds de leur pénitente ; ils savaient bien que c'était l'Esprit-Saint qui parlait par la bouche immaculée de la jeune fille. Le P. Tommaso avait un lien de plus que tous les autres qui l'attachait à Catherine. Une de ses sœurs, Nicoluccia, avait épousé Palmiero

[1] Sposo vero della verità, seguitatore e amatore d'essa verità. Lett. 93.

della Fonte. Le P. Bartolomeo était éminent en science et en vertu ; il évangélisa la Toscane, il fit refleurir l'observance religieuse dans un grand nombre de couvents de son ordre, il aida la réforme du bienheureux Raimund, et il recueillit les premières chroniques du Tiers-Ordre. Notre séraphique maîtresse aimait les douceurs de sa conversation, aussi il l'accompagna dans tous ses voyages ; et dans ses dernières années honoré du caractère épiscopal, son cœur tressaillit en rendant témoignage à sa sainte amie pour le procès de canonisation [1]. Parmi plusieurs autres religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, disciples de notre sainte, je n'en nommerai qu'un seul, le P. Tommaso d'Antonio Caffarini de Sienne ; il se retira à Venise pour répandre dans les âmes les eaux pures de cette doctrine céleste ; c'est lui qui engendra à la vie spirituelle l'illustre tertiaire sœur Maria Storiona.

Catherine avait une affection particulière pour les ermites de Saint-Augustin ; et le monastère de Lecceto, situé à trois milles de Sienne, était vraiment son école ; elle y a laissé de précieux souvenirs [2]. Là vivait Fra Guglielmo, né en Angleterre ; on ignore par quelle suite d'aventures spirituelles il était venu chercher du repos dans cette solitude. Le jour il prenait des

[1] Dans le manuscrit intitulé : Sanctiones reformatæ universitatis theologorum senensium, on lit : Religiosus miræ perfectionis, cum quo seraphica Catherina dulciter conversabatur illumque in patrem ascivit et consultorem. Et aux archives du couvent de Saint-Dominique, voir le manuscrit, Processo da Tommaso Caffarini.

[2] A côté de l'église on montre la chambre où Catherine se retirait pour communiquer avec l'époux de son âme ; on y conserve son Portrait.

livres et se retirait dans les bois ; rentrant le soir au monastère pour l'office divin. Dieu lui révéla les maux de l'Église, il lui montra pendant le schisme la véritable voie à suivre, et lui fit écrire en Angleterre trois lettres pour engager sa patrie à reconnaître Urbain VI[1]. Catherine l'aimait à cause de sa vie solitaire, elle lui écrivait souvent[2], et en mémoire des palmes qu'il avait jadis remportées dans les universités célèbres, elle l'appelait son bachelier (baccelliere). Il mourut la même année que notre dominicaine ; mais avant il recueillit ses louanges en forme de discours[3]. Fra Antonio da Nizza, compagnon chéri de Fra Guglielmo et disciple fidèle de Catherine, mourut en 1392, après une vie laborieuse consacrée au service de l'Église. Urbain VI avait appelé à Rome ces deux solitaires[4]. A Lecceto vivaient aussi : Fra Giovanni Tantucci, d'une noble famille de Sienne ; il ne quitta jamais Catherine, qui l'appelait son maître ; il fut un de ces confesseurs approuvés, toujours prêts à absoudre ceux qu'elle convertissait[5]. Fra Felice da Massa, qui fut de l'ambassade à Avignon, et qui, comme la plupart des autres, mourut de bonne heure (1388). Qui aurait pu survivre à cette douce et souveraine amie[6] ? Et

[1] Baluze, Vitæ pap. Avenion., t. I, col. 1085, in-4°.
[2] Opere di S. Caterina, in-4°, t. II, lett. 124, 125, 126, 127, 128, 129.
[3] Ce discours a été publié par Gigli, dans le premier tome des Œuvres de sainte Catherine, sur un manuscrit du couvent de Saint-Dominique.
[4] Landucci, Sylva illicitana, p. 99. — Sainte Catherine a écrit deux lettres à Fra Antonio, 130 et 131 du recueil.
[5] Landucci, Sylva illicitana, p. 98.
[6] Ibid., p. 96.

Fra Girolamo, ce cœur si amoureux de Jésus, ce fou sublime de la croix, comme l'appelle Catherine [1]; il a été un des témoins du procès de canonisation [2].

L'antique sanctuaire de San-Antimo qui aujourd'hui décore de son église gothique et des ruines de ses forteresses la vallée de Starcia, à quatre milles de Montalcino [3], était alors célèbre et habité par les moines de la congrégation de Saint-Guillaume; leur abbé, Fra Giovanni di Gano, fut un des disciples les plus dévoués de Catherine; il eut l'insigne honneur de lui administrer les derniers sacrements et de l'assister à la mort. Dans un des ermitages qui sont au-dessus de l'abbaye de Vallombreuse vivait, au quatorzième siècle, un Florentin célèbre, le bienheureux *Giovanni* delle Celle; tout adonné aux contemplations célestes et à l'étude des saintes Écritures, il avait pourtant gardé jusqu'à la plus extrême vieillesse une parole agréable et un caractère gai. Ses concitoyens le saluaient comme un nouveau Socrate [4]. Eh bien! cet homme se fit tout petit enfant à l'école de Catherine, qu'il appelait sa mère; il mourut quelques jours avant elle. L'Ordre des Chartreux, qui est par excellence dans l'Église l'Ordre contemplatif, envoya à l'école de notre sainte plusieurs de ses enfants, entre autres D. Bartolomeo Serafini; nous verrons ce qu'il reçut en échange et quelle place de

[1] Lett. 132.

[2] Mss. Gaffarini.

[3] Sur l'abbaye de San-Antimo, voir Ughelli, Italia sacra, t. I, in-folio.

[4] Festivus sermo, et senectus oppido jucunda, ut alterum Socratem diceres. Bollandus, Act. sanct., 10 mart., p. 51, in-folio.

prédilection il occupait dans le cœur de Catherine. Le monastère de Monte-Oliveto, près de Sienne, envoya une troupe choisie de disciples dévoués; il en vint même des ermitages de Monte-Luco, près de Spolette, qu'elle appela plus tard sous les drapeaux des armées de l'Église [1]. Le maître de sainte Birgitte devint son disciple; le vénérable Alfonse de Vadatera, ancien évêque de Jaen en Andalousie, fut probablement le lien spirituel qui unit nos deux prophétesses [2]. Tels sont les disciples que Catherine avait dans les institutions monastiques et qui formaient comme une institution mystique.

Mais ses véritables enfants spirituels sont ceux qu'elle avait engendrés au milieu du monde et dont la conquête avait été plus ou moins difficile. Le premier, dans l'ordre des temps comme dans l'ordre des affections, est le bienheureux Stefano di Corrado Macconi, d'une des plus illustres familles siennaises; jeune homme ardent et passionné, il avait été amené de bien loin dans notre école. Au plus fort des luttes aristocratiques et des haines politiques, il chercha à mettre fin aux querelles uniquement dans des vues d'ordre social, et, pressé par la générosité de ses sentiments pour la patrie, il crut qu'une pauvre fille séparée du monde serait un équitable juge entre sa propre famille et ses nobles rivales, la famille Tolomei et celle des Rinaldini. Il eut donc recours à notre sainte, et la pria de procurer la paix.

[1] Lett. 135.

[2] S. Birgitte, Revelationes, lib. VIII.

Catherine lui fit un accueil plein de distinction et de douceur, et, avec son habileté toute divine, s'insinuant peu à peu dans son cœur, elle finit par l'exhorter à se confesser et à vivre chrétiennement. Stefano se sentit intérieurement pressé d'obéir, et il dit en lui-même : « Le doigt de Dieu est là ; » une larme avait mouillé ses yeux et lavé son cœur, il était vaincu. Dès ce jour il appartint à Dieu. Pour en revenir au sujet de sa visite, Catherine lui dit avec bonté : « Allez, mon fils, confiez-vous en Dieu, élevez vers lui toutes vos pensées ; je me fatiguerai très-volontiers pour vous obtenir une paix solide ; laissez-moi chargée de ce soin, vous serez satisfait [1]. » Aussitôt la servante de Dieu se mit à l'œuvre, et, malgré les difficultés et les contradictions de toute espèce, elle parvint bientôt par son ascendant à faire prendre jour aux deux partis, pour se réunir sur la place Tolomei, aujourd'hui appelée place de Saint-Christophe, afin d'y traiter la réconciliation. Mais les Tolomei et les Rinaldini, au mépris de l'accord convenu, firent défaut, et pendant plusieurs jours évitèrent la rencontre de Catherine. Celle-ci l'ayant remarqué, s'écria : « Ils refusent de m'écouter ; eh bien ! qu'ils le veuillent ou non, ils écouteront Dieu. » A l'instant elle sort de sa cellule et se rend à la place Tolomei, où Stefano, plein de confiance ; avait déjà rassemblé les Macconi ; elle les

[1] Va figliuolo carissimo confidando nel Signore, perchè volentierissimo m'affaticherò finchè tu abbia un' ottima pace. Stefano Macconi. Lett. dell'azioni di S. Caterina da Siena, opere, t. I, p. 463, in-4°.

conduit dans l'église de Saint-Christophe; là elle se met en prière prosternée devant l'autel, et voilà que les Tolomei et les Rinaldini, poussés par ce grand maître qui, dans sa bonté souveraine, accomplit la volonté de ceux qui le craignent, se précipitent dans l'église. Catherine était ravie en extase, son visage était lumineux. Frappés de ce spectacle, la charité et la paix descendirent dans les âmes de ces rudes chevaliers. Catherine se relève, elle leur parle de Dieu et des biens inestimables de la concorde. « Pour que votre réconciliation soit solide et durable, dit-elle, je veux que vous vous demandiez réciproquement pardon, que des deux côtés chacun oublie les injures qu'il peut avoir reçues, et qu'en signe d'une paix sincère vous engagiez mutuellement votre foi, en vous serrant la main et vous donnant l'accolade fraternelle. Pour les humiliations que vous pourriez craindre à cause de cette démarche, qu'elles retombent sur moi! » Tous pleurent, tous crient : « La paix! la paix! » tous s'embrassent avec la plus tendre amitié; et Catherine contemplait ces choses, elle les gardait dans son cœur, et s'offrait elle-même à Dieu comme un sacrifice de propitiation et d'actions de grâces.

Stefano faisait des progrès dans la vie spirituelle, il ne pouvait plus quitter sa mère, son amie. Cependant ses anciennes habitudes républicaines reprenaient quelquefois leur empire, et sous les traits de l'humble disciple on aurait pu reconnaître le chevalier impétueux et fier. Les amis de Catherine

avaient coutume de se réunir en confrérie, pour leurs exercices de piété, dans une chapelle souterraine du grand hospice de Santa-Maria della Scala. Catherine elle-même avait obtenu là un petit oratoire d'où elle pouvait assister aux offices; elle y allait souvent pour s'édifier. Un jour que Stefano y était seul, il y trouva quelques-uns de ses anciens camarades politiques, de jeunes gentilshommes remplis encore de leurs turbulentes idées, et voilà que tous ensemble ils se laissent aller à tramer une conjuration contre le magistrat populaire de la ville. Catherine travaillait tranquillement dans sa cellule avec ses compagnes; elle vit en esprit ce qui se faisait à l'ombre d'une pieuse réunion : « Ah ! Stefano, mon *fils*, mon cher fils, quel dessein formes-tu dans ton cœur? Est-ce ainsi que tu fais de la maison de Dieu, qui est une maison de prière, un conventicule de conjurés? » Ses compagnes furent effrayées; elles comprirent qu'il s'agissait de quelque chose de sinistre, car elles savaient bien que Catherine ne parlait pas sans fondement. Après peu de jours Stefano vint rendre visite à la sainte; il n'avait pas encore ouvert la bouche pour lui parler, qu'elle s'écria : « Mon Stefano, est-ce ainsi que tu coures à la perte de ton âme et de ton corps? quel projet insensé ourdissiez-vous? Ah ! de grâce, je l'exige, rentre en toi-même, purge ton cœur du venin des complots. Penses-tu que la maison de Dieu puisse servir d'asile et de refuge aux ennemis du repos public? Tu te trompes; tu as commis une faute grave; pour l'ex-

pier, tu verseras volontairement autant de gouttes de sang que tu as prononcé de paroles dans cette conjuration. C'est ainsi que tu rendras témoignage à la sainteté de ce lieu, uniquement consacré aux œuvres de pénitence. » Stefano obéit [1].

Il nous raconte lui-même : « Quoique loin de moi, Catherine sait mieux ce que je fais que je ne le sais ; lorsque je fais une faute, elle la connaît mieux que je ne la connais, et elle me reprend avec douceur. Elle me dit un jour : « Tu sauras, mon fils, « que les âmes sur lesquelles je réfléchis ne con- « tractent aucune tache, quelque légère qu'elle soit, « ne se livrent à aucun défaut, quelque impercep- « tible qu'il soit, que je ne m'en aperçoive sur-le- « champ, parce que le Seigneur m'en donne une « parfaite connaissance. » Une autre fois, elle me dit : « Ton plus grand désir s'accomplira bientôt. » Ne pouvant imaginer quel désir je pouvais avoir dans un monde où tout m'était à charge, je demeurai stupéfait ; je lui répondis pourtant : « Mère « très-douce, dites-moi, je vous prie, quel est ce « plus grand désir ? — Cherche-le dans ton cœur, « Stefano. » Et je dis : « Vraiment, ma mère, je « ne crois pas avoir de plus grand désir que d'être « continuellement auprès de vous. — Eh bien ! c'est

[1] Frigerio, liv. III, chap. 1. Il paraît que ces conjurations, sous prétexte de piété, se renouvelèrent, car en 1390 le magistrat de Sienne fit fermer toutes les confréries. En 1419, le sénat de Florence les proscrivit dans la ville et dans un rayon d'un mille, et fit vendre leur mobilier au profit des pauvres ; mais, les dangers politiques passés, les confréries reparurent avec plus d'éclat. Scipione Amirato, Istorie fiorentine, part. II, lib. XVIII, p. 984, in-folio.

« ce désir qui se réalisera, me répondit-elle [1]. » Je ne pouvais comprendre comment cela pourrait se faire, attendu la différence de notre état et de notre condition; mais la Providence ayant voulu que Catherine fût envoyée en ambassade à Avignon, auprès du pape Grégoire, je fus, malgré mon indignité, admis dans sa sainte compagnie; alors, quittant mon père, ma mère, toute ma famille, j'eus le bonheur d'accompagner cette illustre servante de Dieu en France, à Florence et enfin à Rome. Je me rappelle encore que plusieurs fois, allant auprès d'elle, dans l'intention de l'entretenir de mes affaires personnelles, oubliant ce que j'avais voulu lui dire, je lui demandais en quel état se trouvait mon âme, elle me le manifestait beaucoup mieux que je n'aurais pu l'exprimer; car elle lisait dans les âmes plus clairement que nous ne lisons sur les visages. » Stefano était le secrétaire de notre sainte, il partageait cet honneur avec Canigiani et Neri di Landoccio.

Neri, jeune et brillant chevalier, s'était attaché à elle un des premiers; il eut bien longtemps à combattre son orgueil avec le glaive de l'humilité pour établir dans son âme ardente le règne du pur amour [2]. C'est avec une affection de mère que Catherine soignait cette plante frêle et délicate. « Je veux, lui écrivait-elle, je veux que ta confusion se consume et vienne

[1] Qual' è egli, o madre carissima, il maggior desiderio, che io habbia? ed ella : Cercalo nel tuo cuore. — Ed io a lei : Io per certo non sò trovare in me, o madre amantissima, maggior desiderio, che di star sempre presso di voi. Stefano Macconi, Lett., p. 464.

[2] El coltello dell' odio e dispiacimento di voi. Lett. 272.

se perdre dans l'espérance du sang et dans le feu de l'inestimable charité du Sauveur ; qu'il te reste seulement une vraie connaissance de toi-même pour t'humilier, te fortifier et te faire croître. Dieu n'est-il pas aussi prompt à pardonner, que nous à l'offenser ? n'est-il pas notre médecin et ne sommes-nous pas les malades?... Allons donc, mon fils, ouvre l'œil de ton intelligence à cette lumière de la très-sainte foi, et vois combien tu es aimé de Dieu, et, pour comprendre son amour et la froide ignorance de ton cœur, il ne faut pas se laisser aller à confusion, mais avancer dans le feu des saints désirs et de l'humilité, et, quand tu vois que tu ne corresponds pas à tous les bienfaits de ton Créateur, humilie-toi et dis avec un ferme propos : Ce que je n'ai pas fait aujourd'hui je le ferai demain. La crainte est un oubli de la doctrine qui t'a été enseignée. Elle est une lèpre qui dessèche l'âme et le corps et les retient dans une continuelle tristesse [1]. » Neri devint un intrépide chevalier spirituel, et ce fut lui qu'elle chargea de négocier la paix de l'Église avec la reine Jeanne de Naples. Après la mort de Catherine il se retira dans les montagnes de l'Ombrie pour y vivre en ermite [2].

Stefano et Neri s'aimaient tendrement, et, appuyés l'un sur l'autre, leurs nobles cœurs étaient remplis de confiance dans leur aimable mère. En revenant de la fameuse ambassade d'Avignon, la famille sainte

[1] Lett. 274.
[2] Mss. Caffarini.

s'arrêta quelques jours à Gênes. Neri tomba malade, de violentes coliques le tourmentaient cruellement. Catherine fit appeler les médecins, mais tous les remèdes n'apportèrent aucun soulagement au malade; il ne resta bientôt plus aucun espoir de le sauver. Alors Stefano vint se jeter aux pieds de la mère, de la maîtresse, la suppliant avec larmes de ne pas permettre que son ami, son cher compagnon, mourût loin de la patrie et laissât son tombeau dans une terre étrangère. Catherine lui dit : « Pourquoi te troubler si fort, ô mon fils? s'il plaît à Dieu de donner à ton frère Neri la récompense de ses travaux, tu ne dois pas t'en affliger, mais tu dois t'en réjouir. — Douce mère, répliqua Stefano, écoutez ma prière : si vous le voulez, Neri peut guérir. » Catherine, à ces mots, ne put contenir les transports de son affection maternelle, elle dit : « Je t'engageais à te conformer à la volonté de Dieu; mais, puisque tu es si affligé, fais-moi souvenir de Neri quand demain j'irai à la messe pour communier : je te promets de prier pour lui; prie de ton côté afin que Dieu m'exauce. » Cette promesse consola Stefano. Le lendemain avant la messe il rappela à la sainte l'objet de ses instances. Après la communion elle fut ravie en extase; dès qu'elle eut repris ses sens, elle dit en souriant à Stefano : « Enfant, tu as obtenu la grâce que tu as tant souhaitée; » et Neri se leva guéri au bout de très-peu de temps. Mais voilà que Stefano, qui s'était fatigué à le soigner, fut lui-même attaqué par une fièvre violente et dan-

gereuse. Catherine alla le voir, et lui dit : « Je t'ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de renvoyer cette fièvre ; » et il ne ressentit plus aucun mal. Nous retrouverons encore Stefano à la fin de cette histoire.

Les disciples de Catherine suivirent des carrières bien diverses. André Vanni était peintre, élève de Sano di Pietro, dont on voit une admirable Incoronazione (couronnement de la Vierge) à la chancellerie du palais public; il dut trouver à l'école de notre sainte de bien belles et bien douces inspirations. Il s'était attaché à elle de bonne heure, à peine si Catherine avait vingt ans. En 1367, un jour qu'elle était ravie en extase dans le capellone de l'église Saint-Dominique, sa place favorite pour l'oraison, Vanni peignit avec amour ce délicieux portrait qu'on voit encore sur le mur. Esprit romanesque et aventureux, il se nourrissait aussi de la lecture des poëtes ; il aimait Pétrarque, dont il a reproduit assez ingénieusement les quatre Trionfi [1]. Plus tard l'artiste devint capitaine du peuple. Aussitôt Catherine lui écrivit cette belle et touchante instruction :

« Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie.

« Mon cher fils en Jésus-Christ, moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris avec son précieux sang, dans le désir de vous voir juste et bon capitaine, afin que se complaise en vous l'honneur de Dieu. Votre désir, je le sais, est d'être bon par sa miséricorde; mais je ne

[1] Conservés à l'académie de Sienne.

vois pas le moyen de pouvoir conduire les autres si nous ne pouvons nous conduire nous-mêmes. L'âme gouverne les autres comme elle se gouverne elle-même. Il faut aimer son prochain comme soi-même, et le parfait amour de Dieu engendre le parfait amour du prochain. Ainsi l'homme régit ceux qui sont au-dessous de lui, avec la même perfection qu'il se régit lui-même. De quelle sorte celui qui craint Dieu se gouverne-t-il lui-même ?

« Dès que la lumière de la raison harmonise les trois puissances de l'âme, toute la vie est réglée spirituellement et corporellement, en tout lieu, en tout état, en toute condition. Cet ordre apprend à la mémoire à retenir les bienfaits de Dieu et les péchés qu'on a commis. Il apprend à l'intelligence à contempler l'amour avec lequel Dieu nous a donné la grâce, et à connaître la doctrine de sa vérité. Il apprend à la volonté à aimer l'infinie miséricorde de Dieu, qu'il voit et connaît par la lumière de son esprit, et parce qu'il sait que Dieu doit être aimé de ses créatures de tout le cœur, de toutes les affections, de toutes les forces. Alors ce gouverneur s'assied sur le siége de sa conscience pour rendre justice, quand il voit que la sensualité veut troubler cette douce et glorieuse harmonie. Et si, par les tromperies du démon ou par sa propre fragilité, l'ordre est détruit, et que sa perfection sainte reste inachevée, illuminé il se fait justice, et il donne à chacun ce qui lui est dû. Si la sensualité a frappé un coup mortel, elle doit recevoir la mort, il faut

couper la tête à la mauvaise volonté propre, avec le glaive de la haine du vice et de l'amour de la vertu. Justice ainsi faite suivant la gravité de la faute, il faut faire payer à l'affection désordonnée de l'âme ce qui est fixé par la justice divine. Voici quelle est cette peine et pourquoi elle est imposée. L'appétit sensitif cherche le pouvoir, les honneurs, les richesses du monde; la raison juste veut qu'il désire et qu'il embrasse la honte, qu'il méprise les honneurs et recherche les humiliations; elle veut qu'il abandonne volontairement les richesses et épouse la pauvreté, qu'il se confie en Dieu et non pas en lui-même, ni dans les puissances de ce monde qui n'ont ni stabilité ni force. Et si cet appétit pervers aime la corruption de l'impureté, la justice l'oblige et le contraint à aimer la chasteté. S'il veut l'orgueil elle lui donne l'humilité, s'il est infidèle elle lui donne la confiance, s'il est avare elle lui permet les largesses de la charité, s'il est haineux et imprudent elle lui donne la bienveillance et la sagesse. Ainsi toutes les vertus sont les peines, les compensations, que le juge, du haut du tribunal de la conscience, inflige à l'âme pour punir l'appétit sensitif et pour détruire l'affection du péché, en décapitant l'amour-propre, comme je l'ai dit. Ainsi il rend justice à l'âme, en rendant justice à la vertu, qui est établie maîtresse et dame, tandis que la sensualité tient le rang d'esclave. Ainsi est payée à Dieu une dette d'honneur et au prochain une dette d'amour.

« Ce haut justicier doit résider dans la maison de

la connaissance de soi-même et de la bonté de Dieu envers lui, mesurant les autres avec la mesure dont il veut être mesuré; lavant souvent la face de son âme de toute tache du péché dans le sang du Christ par le moyen de la sainte et sincère confession, la nourrissant du pain des anges, c'est-à-dire du très-doux sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, que chaque chrétien fidèle est obligé de recevoir au moins une fois l'an. Qui le reçoit plus souvent, reçoit davantage; mais il ne faut pas le recevoir moins. Et pour rien au monde, l'homme juste ou l'homme pécheur ne doivent le délaisser. S'il est pécheur, il doit se préparer à être digne de le recevoir; s'il est juste, il ne doit pas *s'éloigner* par humilité, disant : Je ne suis point digne d'un si grand mystère; quand je me sentirai plus digne je communierai. Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir, mais on doit croire que jamais on n'en sera digne par ses propres mérites, et que quand on s'en croirait digne alors on en serait indigne; l'orgueil se couvrirait du manteau de l'humilité. Dieu peut nous faire dignes, et c'est par sa grâce que nous devons le recevoir. On peut le faire de deux manières, actuellement et spirituellement, c'est-à-dire avec un saint, un vrai, un brûlant désir, qui ne doit pas se borner au moment de la communion, mais s'étendre en tout temps, en tous lieux, comme une nourriture qu'on prend pour donner la vie de la grâce à l'âme. Après que, par cette sainte justice, on a ainsi harmonisé les trois puissances de son âme,

on peut se rendre le maître des autres par la prière, par la parole, par la bonne et sainte vie. Et si cet homme a la puissance, comme il est en lui-même l'observateur de la loi, il veut qu'elle soit observée par ses sujets; et, afin qu'elle soit observée avec tout le zèle de la justice, il punit ceux qui la transgressent. Comme il a réprimé en lui-même la sensualité qui se soulevait contre la loi divine, ayant à régir ses sujets il punit ceux qui violent la loi civile, les statuts et les bonnes coutumes établies par les anciens pouvoirs. Ainsi il veut l'ordre de la justice et fait ce que demande la raison. Cette justice ne veut point être souillée, ni diminuée par la crainte des châtiments, de la mort corporelle, des menaces, des ruses, ni par le plaisir des créatures ou pour le bien temporel; elle ne doit point vendre l'honneur et le corps des hommes pour de l'argent, comme font ceux qui vivent injustement sans aucun ordre, sans la moindre lumière de raison. Mais le juste pour aucune chose n'abandonne la justice, et, quelle que soit sa rigueur, il l'observe en cherchant l'honneur de Dieu, le salut de son âme, le bien de tous ses frères, conseillant avec ingénuité et montrant la vérité quand elle est possible. Ainsi on doit faire et vouloir pour garder en paix soi et la cité, et conserver la sainte justice. C'est de la violation de la justice que sont venus et que viennent encore tant de maux. Et parce que je désire la voir en vous et la voir maintenir dans notre chère cité, pour la régler et la gouverner avec ordre, je vous écris ces lignes. Pour

être un vrai et juste gouverneur, il faut que la justice commence en vous-même, autrement vous ne pourrez jamais l'établir dans aucun État. Je vous invite donc et je veux que vous vous ordonniez vous-même avec toute sorte de sollicitude, afin que vous puissiez remplir les fonctions que la divine Providence vous a confiées. Que Dieu soit présent à toutes vos actions, qu'il soit glorifié en vous. Demeurez dans sa sainte et aimable dilection. Doux Jésus, Jésus amour[1]! »
A coup sûr voilà une belle et chrétienne leçon d'économie politique. Par les soins de Catherine, Vanni fut mis au nombre des quatre ambassadeurs que la république de Sienne envoya à Grégoire XI pour le féliciter de son retour à Rome.

Matteo di Cenni, autre disciple de notre école, était recteur de l'hôpital de la Miséricorde, fondé au treizième siècle par un noble Siennais, Andrea Gallerani. Cet hospice était desservi par une pieuse congrégation habillée de couleur tannée et d'une cape noire, et dont les bâtiments furent, en 1408, donnés à l'Université, toutes les fondations de charité ayant été réunies au grand hospice della Scala[2]. Matteo avait excellemment l'intelligence du cœur, et sa charité se consumait dans toutes les œuvres de l'amour. Ce fut surtout pendant les ravages de la peste de 1374 qu'on admira l'ardeur de son infatigable dévouement : il allait, au péril de sa vie, de maison en maison, soigner les malades et les aider

[1] Lett. 212.
[2] Tommasi, Istoria di Siena, part. II, p. 212, in-4°.

à mourir. L'hôpital était trop étroit pour son zèle Il fut bientôt atteint de la contagion, et réduit en peu de jours en une telle extrémité, qu'il pouvait à peine se confesser. Catherine l'apprend ; guidée par l'affection qui débordait de toutes parts pour ses chers enfants, elle court à l'hôpital de la Miséricorde, entre dans la chambre du malade, et lui crie à haute voix : « Matteo, levez-vous, ce n'est point le temps de demeurer au lit. » Et Matteo se leva plein de joie, sans plus ressentir aucune douleur. Cependant Catherine, en retournant à la Contrada dell' Oca, rencontra le P. Raimund, qui lui dit, accablé de tristesse, car il aimait Matteo, et c'est chez lui qu'il allait se reposer un peu de ses fatigues apostoliques : « Ma mère, laisserez-vous mourir un homme si utile à cette maison, et qui nous est si cher? — Père, répondit Catherine avec grâce et modestie, pourquoi me dites-vous cela ? Suis-je le bon Dieu pour délivrer de la mort? » Raimund reprit : « Ce n'est pas à moi, ma mère, qu'il faut tenir ce langage ; je sais si bien que tout ce que vous demandez à Dieu vous l'obtenez. » — Catherine répondit alors en souriant : « Prenez courage, il n'en mourra point. » Le P. Raimund se sentit tout réconforté intérieurement, et il continua son chemin. Arrivé à l'hôpital, il trouve Matteo encore assis sur son lit et dans les transports du miracle ; il comprit tout. La communauté se mit à table au réfectoire, et Matteo, pour preuve de son entier rétablissement, mangea de bon appétit des légumes et des viandes grossières. Un autre dis-

ciple de sainte Catherine, Conte di Conti, soignait les prisonniers aux Stinche de Florence ; nous aurons occasion de parler des frères Buonconti de Pise. Nous n'avons plus que les noms des autres disciples, sans aucun détail. Je les mets ici comme un bouquet de ces humbles et odorantes fleurs qui croissent à l'ombre des grands arbres : Gabriele Piccolomini, Sano di Maco, Giovanni di Senso et son père, messer Senso, Nigi di Doccio Arsocchi, Pietro di Poncino, Michele Monaldo, Bencintendi, Francesco Landi, Pietro di Credi, Pietro Ventura, Gano di Bartolomeo, Cenne d'Iacomo, Paoluccio d'Andrea del Cortajo, Matteo Forestani, Mariano di Bartolomeo, Niccolo di Mino Cicerchi, Neri Ugurgieri, Niccolo Ugolini[1] et le poëte Anastagio da Monte Altino.

Il me reste à raconter peut-être la plus belle partie de l'histoire de notre école, je veux parler des saintes femmes, de ces Mantellate courageuses et sublimes, qui furent les suivantes de Catherine dans toutes les scènes du grand drame de sa vie : de vous, ô noble Florentine Giovanna Pazzi, dont elle parle si souvent dans ses lettres[2]; de vous, Giovanna di Capo, qui pleuriez si fort au milieu de la terrible émeute de Florence, vous qu'elle guérit miraculeusement de la fièvre et d'une enflure au pied en vous envoyant un doux sommeil[3]; de vous, Cecca la rieuse, la folle,

[1] Manuscrit de Cristofano di Gano Guidini, dans les archives de l'hospice della Scala à Sienne.

[2] Lett. 342, 105.

[3] Frigerio, liv. III, chap. 11, in-12.

comme elle vous appelait dans ses lettres au P. Bartolomeo, votre confesseur commun[1]; de vous surtout, très-douce Alessa, qui avez été digne d'hériter de sa maternité spirituelle. Alessa, de la noble famille siennaise des Saracini, demeura veuve très-jeune; elle abrita son chagrin et sa vertu sous le voile des Mantellate, et s'attacha à Catherine, dont elle fut la confidente la plus intime. C'est aux pieuses indiscrétions d'Alessa que nous devons de connaître plusieurs détails de cette merveilleuse vie.

Un jour Catherine causait et travaillait chez Alessa, lorsque tout à coup on entendit dans la rue où elle demeurait, et qui était une des principales de Sienne, le bruit d'une foule qui se précipite. Alessa se mit à la fenêtre, et elle vit deux condamnés à mort liés à un pieu sur un char : c'étaient deux voleurs fameux. Pendant la marche le bourreau les tourmentait avec des tenailles ardentes, et ces misérables poussaient des cris horribles, mêlés d'horribles blasphèmes. Alessa s'écria tout effrayée : « Venez, Catherine, et voyez la triste scène qui se passe dans la rue. » A peine Catherine a-t-elle aperçu ce lugubre spectacle, qu'elle se retire et se met en prière. Alors elle vit ces pauvres pécheurs entourés d'une troupe de démons, qui faisaient souffrir à leurs âmes des tourments plus affreux encore que les tenailles ar-

[1] Lett. 116. La tombe de Cecca est à la Minerve; elle mourut à Rome. Son testament, conservé dans le couvent de Saint-Dominique à Sienne, est daté de 1383. On sait encore deux autres noms, celui de Catherine Ghetti et celui d'Angelina Vanni, probablement la sœur de l'artiste.

dentes n'en faisaient souffrir à leurs membres. Notre sainte, dans sa vive compassion, supplia avec ardeur son divin Époux de secourir ces âmes qui se précipitaient dans l'enfer. « Mon doux Seigneur, comment permettez-vous que des créatures formées à votre image et à votre ressemblance, rachetées de votre précieux sang, soient si indignement traitées, tourmentées à la fois dans leurs corps par les bourreaux, dans leurs âmes par les démons? Je vois bien que ces malheureux portent la peine de leurs crimes; mais le larron crucifié avec vous la portait aussi, et cependant vous daignâtes l'éclairer et l'enflammer d'un amour si ardent, qu'il mérita d'entendre cette heureuse nouvelle : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. Vous avez voulu par là inspirer aux pécheurs la confiance et l'espoir du pardon et de la miséricorde. Souvenez-vous, Seigneur, que vous n'avez ni méprisé ni abandonné Pierre lorsqu'il vous eut renié; vous lui avez fait miséricorde et vous l'avez converti. Vous n'avez point repoussé Marie-Magdeleine lorsqu'elle vint pleurer à vos pieds; vous l'avez attirée à votre amour avec une admirable tendresse. Vous n'avez point rebuté Matthieu le Publicain, ni la Chananéenne, ni Zachée, chez qui vous vous invitâtes vous-même dans votre soif du salut des âmes. Appuyée sur tous ces exemples, Seigneur, et en vue des miséricordes sans nombre dont vous avez usé envers l'homme, je vous conjure de donner un prompt secours à ces infortunés qui courent dans l'abîme. »

Dieu accorda à Catherine d'accompagner en esprit ces deux malfaiteurs au supplice. Elle pleurait à grosses larmes, et les démons la menaçaient : « Si tu ne nous laisses tranquilles, nous entrerons en toi. » Elle répondait à ces effrayantes paroles : « Je veux tout ce que Dieu veut. » On était arrivé aux portes de la ville ; c'était là où les attendaient la grâce et la miséricorde. Le Sauveur Jésus se présenta à eux couvert de plaies et baigné dans son sang ; il les consola, leur promit le pardon et le salut, et les invita au repentir. Éclairés et touchés par cette vision, ces deux misérables demandent un prêtre, et font leur confession avec les sentiments de la plus vive douleur ; et leur cœur fut tellement changé, que chaque fois qu'on leur appliquait le fer chaud ils louaient et bénissaient Dieu, s'accusant eux-mêmes et se reconnaissant dignes de la mort, qui ne semblait plus à leurs yeux qu'un passage à la vie éternelle. Tous les assistants restèrent émerveillés, et les officiers de la justice, émus eux-mêmes, cessèrent de les tourmenter. Le prêtre qui les avait aidés à mourir raconta ces édifiants détails au Père Tommaso della Fonte, qui apprit ensuite d'Alessa la charitable intervention de Catherine. Peu de temps après cette exécution, Alessa causait tranquillement avec son amie, lorsque Catherine, en se levant, s'écria tout à coup : « Je vous rends grâces, ô mon Seigneur, d'avoir dans votre infinie miséricorde délivré ces deux pauvres malheureux de la seconde prison. » Pressée par le Père Tommaso de s'expliquer là-dessus, elle

lui dit : « Ces deux âmes, au moment de leur séparation d'avec le corps, étaient descendues en purgatoire, mais j'ai demandé à Dieu leur prompte délivrance, et elles viennent d'être introduites dans le ciel. »

C'était avec Alessa que Catherine faisait ses œuvres de charité ; elle aimait à cacher ses miracles mêmes sous le nom de son amie, ou du moins à l'y faire participer. En 1373, une grande famine avait réduit les habitants de Sienne à se nourrir de grains pourris et infects, et cela fut très-probablement la source de la peste. La récolte nouvelle ramenant l'abondance garnit le marché de bons grains. Alessa se disposait à jeter une certaine quantité qui lui restait encore de mauvaise farine. Catherine lui dit : « Pourquoi voulez-vous perdre ce que Dieu nous a donné pour nous nourrir? Si vous ne voulez pas manger de ce pain, donnez-le aux pauvres, ils en seront très-contents. — Je me ferais scrupule, répondit Alessa, de donner aux pauvres de Jésus-Christ ce pain infect, vous-même vous m'avez appris qu'il faut leur donner ce qu'il y a de meilleur [1]. — Apportez-moi de l'eau, dit alors Catherine, je veux faire moi-même du pain avec cette farine que vous appelez infecte. » Et aussitôt elle se mit à pétrir cette farine ; et quoique en petite quantité, elle rendit tant de pain,

[1] Come ti comporta l'animo di gettare quello c'ha produtto Dio per cibo dell' huomo? Perchè più presto non lo dai a poveri, a quali sarà caro? Rispose Alessa : Io mi farei conscientia dare ai poveri di Cristo di tal sorte di pane si puzzolente. Fra Ambrosio, lib. III, cap. 27.

qu'Alessa ne pouvait revenir de son étonnement. Cette farine, presque noire et pourrie, fit un pain très-blanc, très-parfumé, et si agréable au goût, qu'on assurait n'en avoir jamais mangé de meilleur[1]. On en distribua abondamment aux pauvres et aux religieuses pendant plusieurs semaines, on n'en mangea pas d'autre dans la maison d'Alessa, et pourtant il se multiplia tellement, qu'il ne manqua jamais. En mémoire de ce prodige plusieurs personnes conservèrent de ce pain comme une relique, et le bienheureux Raimund remarque que, vingt ans après, il y en avait encore à Sienne. Ce saint confesseur, désirant avoir quelques éclaircissements sur ce prodige, demanda à Catherine comment ce pain s'était multiplié et avait pris un goût si agréable. Elle lui répondit avec simplicité : « J'ai pétri cette farine dans l'intention de ne pas laisser perdre ce que le Seigneur nous donnait et de ne point faire tort aux pauvres qui étaient dans un grand besoin. Mais voilà que la Mère de Dieu s'approcha de moi avec une troupe de saints et d'anges; elle me donna l'ordre de continuer ce que j'avais entrepris, et, dans sa bonté et son humilité, elle mit ses bienfaisantes mains dans la pâte et fit le pain elle-même; elle me le remettait à mesure, et je le passais à Alessa, qui, sans se douter du prodige, n'apercevait que moi; c'est ainsi que le pain se multiplia et acquit ce goût délicieux. — Ah! s'écria alors le bienheureux

[1] Quel pane era tanto saporito e grato, che ciascuno confessava che alla sua vita non mangio mai migliore. Fra Ambrosio.

Raimund, je n'en suis plus surpris, puisque ce pain a été fait par celle qui porta neuf mois le pain des anges dans son sein virginal. » Ainsi notre sainte aimait sa chère Alessa, et l'associait aux actes les plus merveilleux de sa merveilleuse vie.

Voilà tout ce qu'il nous a été possible de recueillir sur l'histoire de cette grande école mystique ; pour en compléter la biographie, nous mettrons ici quelques détails sur la famille de Catherine qui eut toujours une place d'honneur parmi ses disciples. Giacomo, son père, lui donnait chaque jour de nouvelles preuves d'affection, et sa fille y répondait par un amour mêlé de respect et de reconnaissance. Giacomo étant tombé malade, Catherine pria avec ardeur pour que la santé lui fût rendue. Dieu lui révéla que la dernière heure de son père était arrivée, et qu'il n'était point expédient qu'elle fût retardée. Catherine, toujours résignée et confiante, sonda avec soin les dispositions du cher malade, et le trouva entièrement détaché de la vie. Elle en bénit le Seigneur, et le supplia de lui accorder l'accomplissement du désir qu'elle avait formé, pour que l'âme de son père fût reçue dans le ciel sans passer par les peines du purgatoire : « O mon bien-aimé Seigneur, comment pourrai-je supporter que l'âme de celui qui, par votre puissance et votre grâce, m'a donné le jour, m'a élevée avec tant de soin, soit tourmentée dans un feu si ardent? Je vous en conjure par votre bonté infinie, ne permettez pas qu'il meure avant que son âme, entièrement purifiée,

puisse librement s'envoler au ciel. Me voici, je m'offre à vous, chargez-moi de toutes les peines que mon père doit souffrir dans le purgatoire. » Et le Sauveur lui répondit : « Ma fille, je suis satisfait, l'âme de votre père sera préservée du purgatoire ; mais vous, aussi longtemps que vous vivrez, vous porterez dans votre corps la peine qui lui était réservée. » Catherine dit humblement : « Votre jugement, ô mon Dieu, est plein d'équité : qu'il me soit fait selon votre parole. » Aussitôt elle court au lit de son père, elle l'encourage, elle soutient son agonie, et Giacomo expira dans les sentiments de la joie la plus vive. Toute la famille, agenouillée, sanglotait ; Catherine, seule debout à côté de ce lit de mort, s'écria : « Plût à Dieu que je fusse où vous êtes, ô mon père ! Que le Seigneur soit béni ! » Et à l'instant elle fut saisie de vives douleurs qu'elle endura jusqu'à la mort.

Lapa s'était depuis longtemps résignée à voir sa fille devenir une sainte. En 1370, elle tomba grièvement malade ; toujours faible et timide, quoique bonne chrétienne, elle montrait une crainte excessive de la mort. Catherine s'en aperçut et pria pour obtenir sa guérison. Il lui fut révélé que si sa mère mourait en ce moment elle serait sauvée ; mais que si elle survivait elle aurait de grandes peines. Alors Catherine exhortait doucement sa mère à se conformer à la volonté de Dieu ; et Lapa, vaincue par ses terreurs, la priait encore avec de plus vives instances de lui obtenir la vie et de ne lui plus parler

de mort. Notre sainte, toute triste et pressée par l'amour filial, pria Dieu de ne pas appeler à lui sa mère, sans avoir auparavant changé sa volonté. Le Sauveur lui dit : Dites à votre mère que, puisqu'elle ne veut pas mourir encore, il viendra un temps où elle appellera la mort à grands cris, et ne pourra l'obtenir. En effet elle vécut jusqu'à quatre-vingt-neuf ans, au milieu de graves et continuelles douleurs. Ainsi Lapa fut gardée à la vie par celle à qui elle avait donné le jour. Elle prit l'habit des sœurs de la pénitence de Saint-Dominique, et, humble mantellata; elle se rangea comme les autres sous la conduite de l'ange de sa famille. Elle ne pouvait quitter sa fille, et la moindre absence est marquée par des lettres d'amoureuse consolation [1]. Lorsque Catherine fut obligée de partir pour la France, la séparation fut douloureuse, et Lapa aspirait sans cesse après les joies et les caresses du retour. Catherine lui écrivit de Gênes :

« Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie.

« Ma très-chère mère en Christ doux Jésus, votre indigne et misérable petite-fille Catherine vous console dans le précieux sang du Fils de Dieu. C'est avec un grand désir que j'ai désiré de vous voir une véritable mère, non pas seulement de mon corps, mais de mon âme; considérant que si vous aimez plus mon âme que mon corps, toute tendresse désordonnée s'éteindra en vous, et vous ne souffrirez pas au-

[1] Lett. 166, 167, 168, 169.

tant de mon absence corporelle. Mais vous serez plus tôt consolée, et pour la gloire de Dieu vous consentirez à porter toute tristesse à mon sujet. Pensez donc que je suis ici pour la gloire de Dieu, et que travailler pour la gloire de Dieu c'est accroître dans mon âme la grâce et la vertu. Ainsi donc, très-douce mère, aimant plus mon âme que mon corps, vous serez consolée et non désolée. Je veux que vous pensiez à cette Mère très-aimable, la Vierge Marie, qui pour l'honneur de Dieu et notre salut nous a donné son Fils mort sur la croix. Lorsqu'il fut monté au ciel, elle demeura seule dans la compagnie des disciples saints. La consolation eût été certainement pour tous de ne pas quitter Jésus; cette absence leur causait une peine infinie. Cependant, pour la gloire de ce Fils chéri et pour le bonheur du monde, la sainte Vierge consentit à cette séparation, et tant elle était amoureuse de la gloire de Dieu et de notre salut, qu'elle choisit les tristesses de l'absence. Cet exemple, ma mère, est pour nous d'une grande instruction : vous savez que je dois suivre la volonté de Dieu, et je sais que vous voulez que je la suive. Or Dieu a voulu que je parte, que je vienne là où je suis, et ce n'est pas sans quelque mystère, sans quelque dessein utile. Telle a été sa volonté, et je l'ai suivie, non pas la volonté des hommes; qui dirait le contraire mentirait. Ainsi il a fallu que je marche, suivant dans le monde ses vestiges, en la manière et pour le temps qu'il plaira à son adorable bonté; vous, en bonne mère, vous devez être contente de

supporter quelque peine pour la gloire de Dieu, pour votre salut et le mien. Rappelez-vous que lorsqu'il s'agissait des biens temporels vous souffriez patiemment que vos fils entreprissent de longs voyages pour des intérêts passagers. Comment, lorsqu'il s'agit des intérêts éternels, vous paraît-il impossible de supporter notre séparation momentanée? Et pourquoi pensez-vous mourir de chagrin si je ne vous réponds pas de suite? Ah! c'est que vous êtes plus attachée à ce que j'ai reçu de vous, à cette chair dont vous m'avez revêtue qu'à ce que j'ai reçu de Dieu. Élevez, élevez un peu votre cœur et vos affections vers cette sainte et douce croix qui soulage toutes les peines; soumettez-vous à une peine passagère pour éviter la peine éternelle que méritent nos péchés. Que la vue et l'amour de Jésus crucifié relèvent votre courage; ne croyez pas être abandonnée de Dieu ni de votre fille, vous recevrez une pleine consolation, et la joie sera plus grande que n'a été la tristesse. S'il plaît à Dieu, nous nous reverrons bientôt. La grave maladie de Neri nous a arrêtée; maître Giovanni et Fra Bartolomeo ont été souffrants. Je n'ajoute rien, je me recommande à vos prières, demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. »

« Doux Jésus! Jésus amour[1]! »

Tous les nobles sentiments, glorieux apanage de notre nature, étaient ainsi élevés, spiritualisés dans

[1] Voir le texte de cette lettre dans les Notes, à la fin du volume.

le cœur de Catherine. Qui a aimé mieux et plus chrétiennement sa famille? Elle soignait avec une affectueuse tendresse les enfants de ses sœurs, honorées de l'avoir pour mère spirituelle; elle soutenait et encourageait ses frères au milieu de toutes les vicissitudes du commerce. Elle rappelle ainsi à l'aîné, Benincasa, qui s'était fixé à Florence, les douces obligations d'un fils et les souvenirs de l'enfance; le chagrin et les mauvaises affaires lui avaient fait négliger ses devoirs : « Je te prie, mon frère bien-aimé, je te prie d'embrasser la patience, et je voudrais te voir chasser de ton cœur cette ingratitude et cet oubli de ce que tu dois à notre mère, à ce qui t'est prescrit par les commandements de Dieu; et je vois ton ingratitude se multiplier d'autant plus, que tu as manqué plus à la secourir. Pour t'excuser tu dis que tu n'as pas pu; si tu l'avais pu, je ne sais pas si tu l'aurais fait, parce que cela même t'est si pénible en parole. O ingratitude! tu n'as donc plus pensé aux douleurs de l'enfantement et au lait qu'elle a tiré de sa propre substance pour t'en nourrir, à toutes ses fatigues pour toi et ses autres enfants! Si tu me dis qu'elle n'a pas eu pitié de nous, je te répondrai que cela n'est pas vrai; parce que toutes les peines qu'elle a eues pour toi et pour les autres lui coûtent cher. Mais encore, supposant que tout cela soit vrai, tu es obligé envers elle, et elle n'est pas obligée envers toi; elle n'a pas tiré de toi son existence, mais elle t'a donné une partie d'elle-même. Je te supplie donc de te corriger de ce défaut et des autres, et de

me pardonner mon ignorance. Si je n'aimais pas ton âme, je ne t'aurais pas dit toutes ces choses [1]. »

Parents, amis, disciples, prêtres, chevaliers et jeunes femmes, telle est cette école de sainte Catherine dont nous avons voulu esquisser le tableau. Il n'y avait dans toute cette famille qu'un cœur et qu'une âme; ils avaient tous les mêmes joies et les mêmes douleurs. Lorsque Catherine, poussée par l'inspiration sainte, quittait l'humble cellule de la Contrada dell' Oca pour travailler au rétablissement et à la restauration de la Cité de Dieu, ceux de ses enfants spirituels qui étaient libres des engagements de la société la suivaient sur le grand chemin du monde; les autres restaient à Sienne, pratiquant les œuvres de charité et fortifiant par la prière leurs souvenirs et leurs espérances. Catherine les consolait par ses douces épîtres; mais, au retour, la jubilation était inexprimable, c'était une de ces grandes fêtes mystiques comme les hommes n'en reverront peut-être plus que dans le ciel. Les ermites descendaient de leurs solitudes des montagnes : Lecceto, Monte-Oliveto, San-Antimo, Vallombreuse, monastères chéris de notre sainte, ouvraient leurs portes, et les fils de la contemplation et de la science venaient dans la cité se joindre aux humbles Mantellate et aux autres disciples pour

[1] Lett. 250. Non-seulement Benincasa s'était retiré à Florence, mais encore Bartolomeo et Estienne. On voit par les registres delle Reformazione qu'ils furent agrégés au nombre des citoyens, dans le quartier dit Santa-Croce et dans celui di Santo-Spirito, en 1370.

former à Catherine comme un cortége d'honneur. Il y avait des prières et des actions de grâces à l'église de Saint-Dominique, et nous avons encore le chant populaire composé par le poëte Anastagio da Monte Altino, pour célébrer le retour d'Avignon :

Dis, en vérité, ma muse paresseuse, que fais-tu? Ou folle, ou lente, dis, pourquoi dors-tu? Vois donc, le temps fuit, et tu t'arrêtes.

Joins-toi à l'intelligence pour célébrer cette épouse de Jésus, que le monde agite par des combats si terribles.

De la plante des pieds au sommet de la tête elle est remplie de Dieu ; elle est cette véritable servante, qui chante sa gloire et la nuit et le jour.

Toujours elle tient tournés vers le ciel ses yeux, mouillés de larmes amoureuses, d'où toute bonne grâce découle.

O bien-aimée, ò très-douce, ô vénérable mère! celui qui t'a vue au pied du saint autel, de sa vie n'a eu une telle joie.

Son esprit possède une science si grande, infusée en elle par la flamme divine, que tout humain savoir ici disparaît.

Nous avons vu dans cette pierre précieuse s'allumer une fièvre si ardente, qu'elle consumerait toute chose terrestre.

Et elle, toujours joyeuse et riante, rendant grâces à son agneau égorgé, et estimant comme rien sa douleur,

O précieux et sublime trésor! tu es allé au grand temple, tu es entré dans le grand consistoire.

Et tu as parlé d'une manière si forte que tu as prouvé au pape et aux cardinaux qu'étant là, ils devaient être ailleurs.

Tu as dirigé le cours de leurs ailes à retrouver le siége de Saint-Pierre. O vierge sainte, combien tu as de mérites!

O vierge gracieuse, combien ton âme est prompte à tout poursuivre avec force! Jamais la voix humaine ne pourra le dire.

O fidèle servante des serviteurs de Dieu, tu as si ému la cité au pardon, que chacun embrasse ce qu'il haïssait davantage.

Ah! puissions-nous être élus à cette assemblée, où l'hosanna si doucement chanté, résonne sur les harpes des anges!

Nourris tous de la délicieuse manne dont se nourrit cette Catherine, qui pour l'humanité tant s'inquiète.

Et toi, rose vermeille et sans épine, tu nous garderas à ces belles choses, que tu as gagnées par tes fatigues [1].

Quelle que soit la valeur de ce poëme, dépouillé du charme de la rime, et après cinq siècles isolé dans un livre, sans le prestige du chant et de la joie d'une fête, il prouve l'amour des disciples pour Catherine, et que ses contemporains ne se sont pas

[1] Voir le texte dans les NOTES à la fin du volume.

mépris sur l'importance de sa mission sociale. Une école mystique, formée de religieux et de laïques et groupée autour d'une femme, est un fait unique dans l'histoire de l'Église, et nous avons voulu le constater avant d'exposer la doctrine de sainte Catherine et de montrer quelle place tient cette doctrine dans les traditions de la théologie.

CHAPITRE IX.

1360—1373.

DOCTRINE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE. — TRADITIONS DE LA THÉOLOGIE MYSTIQUE. — LE LIVRE DU DIALOGO.

Salve supernum incendium
Clarumque mentium jubar!
Ad te revertor : supplicem
Voca per ignes mysticos.

Le card. BONA.

Atqui etiam simplices et idiotæ possunt ad ipsam theologiæ mysticæ sapientiam et unionem pertingere.

LUD. BLOS., Institut. spirit., cap. V.

Dans cette simple exposition des doctrines mystiques nous avons dédaigné toutes les ressources littéraires. C'est la parole de sainte Catherine et des docteurs ascétiques telle qu'elle sortait de leur bouche, vive, pénétrante, animée, toute pleine d'esprit et de feu. Ces livres, qu'on dirait oubliés sur la terre par les anges, n'étaient pas le fruit de l'étude lente et tardive, mais d'une céleste ferveur, mais d'une prompte et soudaine illumination. Sainte Catherine a connu les mystères de notre foi encore plus par le

cœur que par l'esprit. Lumière ardente et luisante, elle n'a brillé que pour échauffer ; et si dans son enseignement elle cherchait quelquefois le cœur par l'esprit, c'était toujours pour captiver l'esprit par le cœur.

Le Livre du Dialogo et une grande partie de ses lettres portent le caractère d'une véritable éloquence, mais on y remarque toujours que la forme était l'humble servante du sujet. Son discours se répandait comme un torrent, et s'il trouvait en son chemin les fleurs de l'élocution, il en entraînait plutôt après lui par sa propre impétuosité qu'il ne les cueillait avec choix pour s'en parer comme d'un ornement. Ainsi, pour nous asseoir un instant dans cette école si éloignée des sens, où Dieu est le maître et où Jésus-Christ fait leçon, il faut nous retirer dans le centre de notre cœur, il faut ramasser notre attention là où se produisent les bons désirs, et non pas là où se mesurent les périodes et où l'on savoure le beau langage. En cette matière nous n'avons pas besoin d'un goût littéraire exercé et délicat, mais nous avons besoin d'un grand amour pour Dieu ; nous n'avons point à juger, mais à aimer et à prier.

Le grand mystère de l'enseignement mystique remontant à l'origine des choses, posait trois questions principales : Qu'est-ce que l'homme? qu'est-ce que Dieu? quel est l'état souverain de l'union de l'homme avec Dieu?—L'homme est mémoire, intelligence et volonté ; ces trois puissances, avec leurs aptitudes, sont le riche douaire que Dieu a donné à

l'humanité. Cette trinité constitue une image de la trinité divine : c'est pour cela que Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance. Par sa mémoire, qui doit se souvenir continuellement de vos bienfaits, ô mon Dieu! il participe à la puissance du Père; vous lui avez donné l'intelligence afin qu'il connaisse votre bonté et qu'il participe à la sagesse de votre Fils unique; vous lui avez donné la volonté afin qu'il puisse aimer la vérité qu'il contemple par l'intelligence, et participer ainsi à la clémence de l'Esprit saint. Cette définition de l'homme était celle de toute la philosophie catholique du moyen âge, et voici comment l'expose le docteur séraphique par excellence :

« Le ministère de la mémoire est de retenir, pour les représenter au besoin, non-seulement les idées des choses actuelles, corporelles, périssables, mais aussi celles des choses successives, simples, éternelles. La mémoire embrasse le passé, le présent, l'avenir; elle porte l'image de l'éternité, qui contient tous les temps dans un présent indivisible. La fonction de l'intelligence est de comprendre les termes isolés, les propositions, les raisonnements. L'intelligence est en rapport avec la vérité infinie; car sans l'assistance qu'elle en reçoit elle ne pourrait obtenir aucune certitude. Donc nous pouvons découvrir la vérité qui nous enseigne, si la concupiscence du dedans et les apparences du dehors ne viennent s'interposer entre nos regards et le Maître auguste toujours présent au fond de nos âmes. La

volonté, dans son action libre, parcourt successivement trois degrés, qui sont : la délibération, le jugement et le désir. La délibération a pour but d'examiner lequel de deux objets est le meilleur, et la volonté qui délibère prend pour point de départ une notion innée de la bonté parfaite. Le jugement ne se prononce que sur une loi ; mais on ne peut juger avec assurance sur le texte d'une loi si l'on n'est déjà certain de la justice de ses dispositions, sinon il y aurait lieu de surseoir et de juger la loi même. Or, l'âme est son propre juge : donc la loi, selon laquelle il faut qu'elle juge et qu'elle ne doit point juger, cette loi est en elle, est pourtant distincte d'elle et lui vient d'en haut. Et comme rien n'est plus haut que l'âme, si ce n'est celui dont elle est l'ouvrage, il est permis de conclure que la volonté, au moment où elle juge, prend pour point d'appui la loi divine. Enfin, le désir se mesure à l'attrait qu'exerce la chose désirée. De toutes choses, celle qui exerce le plus vif attrait, c'est le bonheur, et le bonheur ne s'acquiert que par l'accomplissement de la fin dernière, c'est-à-dire par la possession du souverain bien [1]. » Aussi Dante a vu Platon et tous les sages de l'antiquité dans un cercle de l'enfer, où leur seul châtiment est de vivre dans le désir sans espérance [2].

Si l'on demande le motif de toutes ces grandeurs,

[1] S. Bonaventura, Itinerarium mentis ad Deum, cap. III, edit. rom. in-folio, tom. VII.

[2] Che senza speme vivemo in disio. Cant. IV.

et pourquoi vous avez élevé l'homme à cette haute dignité, l'on dira, ô mon Dieu! qu'il n'y en a pas d'autre que votre amour. Vous avez regardé en vous-même votre créature, vous vous êtes passionné pour elle et vous l'avez créée par amour, et sa fin est de goûter et de jouir de vous, qui êtes le bien éternel [1]. Voilà l'âme créée dans la grandeur et décorée d'une beauté ravissante; mais, dans sa miséricorde, Dieu l'a associée à un corps, chose vile et chétive, qu'il a pétri et formé de boue; il craignait que l'âme, en voyant sa propre beauté, ne s'élevât avec trop d'orgueil vers le Créateur [2].

Saint Bernardin de Sienne développe ainsi les idées de sainte Catherine sur la beauté de l'âme: « Le Dieu tout-puissant a fait les éléments, les animaux, les planètes et le ciel pour notre corps, le corps pour l'âme, et l'âme pour lui-même. L'âme est donc, sans comparaison, beaucoup plus belle que tous les corps créés, puisqu'elle est faite pour Dieu seul. La beauté de votre âme surpasse la beauté des étoiles et du firmament bleu; la beauté de votre âme surpasse l'éclat de cette prairie qui étale au soleil du printemps ses fleurs et ses parfums; la beauté de votre

[1] Chi fu casone che tu ponisti l'homo in tanta dignità? Lo amore inestimabile col qual reguardasti in te medesimo la tua creatura, et inamorasti di lei, et però la creasti per amore. Dialogo, cap. XIII. — La lettre 109 du recueil renferme une belle doctrine sur la création.

[2] Onde vede che creando l'anima all'imagine, et similitudine mia, et ponendola in tanta dignità et belleza io la compagnai con la piu vile cosa che sia, dandoli la lege perversa, cioe ligandola con lo corpo formato de piu vile de la terra, acciochè vedendo la bellesa sua non levasse el capo per superbia verso di me. Dialogo, cap. XCVIII.

âme surpasse la richesse de l'or et des pierres précieuses ; la beauté de votre âme surpasse les harmonies magnifiques de la nature et les sons les plus doux de la harpe. O âme souverainement belle, ouvre donc l'œil de ton intelligence et considère la splendeur et la dignité de ta création [1]. Dès l'origine, Satan s'est épris de la beauté de l'âme humaine. Dieu lui offrit l'empire de la terre, à la condition qu'il respecterait tout le reste de la création. Il trouva ce pacte indigne de son ambition immense. Cette alliance sans fin avec la matière lui parut pénible. Il refusa même la direction des astres ; le voisinage de Dieu eût été pour lui une torture ; dans son désespoir il s'écria : Je veux l'âme humaine ! Mais Dieu ne pouvait pas lui donner ainsi son image et sa ressemblance [2]. »

Après la création, il y eut donc deux grandes choses : la volonté amoureuse de Dieu et la liberté ou plutôt la volonté de l'homme. Eh bien, la volonté de l'homme lutta contre la volonté de Dieu, et l'homme mourut à la vision béatifique qui était sa fin. La vie humaine devint comme un fleuve agité de tempêtes, eaux maudites où tous les hommes étaient noyés dans les vagues impétueuses des persécutions qui leur sont suscitées et du côté du monde, et du côté du démon, et du côté de leur propre

[1] Tu ergo, o pulcherrima anima, aperi lumen tui intellectus in hac tenebrarum valle et considera tuam creationem et pulchritudinem atque dignitatem. S. Bernardini Opera, t. III, p. 274, in-folio.

[2] Unde Deus vocavit diabolum ad se, et dixit : Si vis facere pactum mecum dabo tibi totam terram... Tunc respondit diabolus : Nihil aliud volo nisi animam. S. Bernardini Opera, t. III, p. 275.

cœur; et personne, par sa justice, n'était capable d'arriver au port désirable de l'éternité de la vie [1]. L'humanité avait embrassé le néant, elle a voulu seigneuriser, et la voilà dans le servage du rien [2]. Puis, avec un œil ténébreux et obscurci, elle marche à tâtons, s'appuyant sur tout ce qu'elle rencontre, mettant ses affections aux choses vaines et passagères. Elle devint un arbre de mort dans le paradis terrestre; vous, auguste Trinité, vous êtes l'arbre de vie! Dieu, ivre et fou d'amour pour sa créature, ne put se décider à la perdre éternellement; il greffa son Verbe dans le sauvageon de l'humanité pour lui rendre la vie; il mit la douceur inexprimable de sa bonté avec l'amertume de notre nature; ses divines splendeurs ont lui dans nos ténèbres; sa sagesse n'a pas eu horreur de se faire la compagne de notre folie, et sa vie s'est accoutumée à notre mort [3]. Le péché de l'homme avait mis le désordre dans le monde; d'un jardin délicieux orné des fleurs odorantes de vertus et d'innocence, il a fait un héritage plein de désolation. Et l'homme lui-même, joie divine de la sainte Trinité, est devenu comme un désert

[1] Tutti ve anegavate, peroche niuno con tutte le sue justitie poteva arrivare a vita eterna. Dialogo, cap. XXI.

[2] Et volendo signoregiare el mondo, e signoregiato da quella cosa che non è, cioè del peccato. Dialogo, cap. XXI.

[3] S. Caterina, Opere, t. IV, elevat. X. — On peut rapporter cette pensée à ce passage de saint Léon-le-Grand : Invisibilis in suis, visibilis factus est in nostris; incomprehensibilis, voluit comprehendi; ante tempora manens, esse cœpit ex tempore; universitatis dominus, servilem formam obrumbrata majestatis suæ dignitate suscepit; impassibilis Deus, non dedignatus est homo esse passibilis; et immortalis, mortis legibus subjacere. Sermo II, de nativitate Domini; edit. Quesnel, in-4°.

affreux couvert des épines et des ronces du péché. Dieu a envoyé son Fils pour le défrichement de l'humanité ; il a arraché le péché, et en sa place il a mis les sept dons du Saint-Esprit, et il l'a abreuvée de son sang. Moïse n'eut pas le pouvoir de rendre la vie à l'âme ; comme Giezi, il était venu voir le mort avec le bâton de la loi ; mais la loi ne contenait pas la vie. Il fallut que le mystique Jésus-Christ vînt lui-même, pour se proportionner à la petitesse de l'enfant. Au mystère de l'incarnation, toute la divinité, en la personne du Verbe, se rétrécit en la nature humaine par l'union incompréhensible des deux natures [1]. Il y a pourtant des hommes qui veulent rester aveugles : ils préfèrent les amertumes éternelles de l'Ennemi à la croix du Sauveur, détrempée dans l'huile odorante des parfums du paradis.

Dieu nous a donné son Fils comme un chemin vivant et nouveau [2] ; Jésus-Christ est un pont mystique jeté entre le ciel et la terre, et par une sorte d'analogie et de rapport aux trois états que l'âme doit atteindre pour se perfectionner, ce pont a trois degrés. Les pieds de Jésus, attachés éternellement sur la croix, sont le premier degré ; comme les pieds soutiennent et portent le corps, ainsi les affections portent

[1] Moyse, el quale io mandai col bastone de la legge sopra el morto de l'humana generatione, ma per questa legge non haveva vita, unde io mandai poi el Verbo del unigenito mio figliolo, el quale fu figurato per Heliseo; el quale si conformo con questo figliolo morto per l'unione de la natura divina congiunta con la vostra humana. Dialogo, cap. CXL.

[2] Habentes fiduciam in introitu sanctorum, in sanguine Christi, quam initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est, carnem suam. S. Paul, Hébr., cap. X, vers. 19.

l'âme et la font avancer. Baisons ces pieds adorables et élevons-nous jusqu'à la plaie du cœur, qui est le second degré où par l'œil de l'intelligence l'on peut pénétrer et être consommé dans l'amour du Sauveur. De là on parvient au troisième degré, qui est cette bouche de gloire où l'âme sainte, dans un baiser affectueux, recouvre la paix qu'elle avait perdue depuis le péché [1]. La description naïve et totale de ce pont n'est pas encore complète. Il est couvert de grosses pierres afin que ceux qui passeront dessus ne soient point retardés dans leur voyage par les pluies. Ces pierres sont les vertus réelles et véritables : avant la passion de Jésus-Christ elles n'étaient pas encore posées en forme de voûte pour couvrir les passants et les préserver de la tempête et de la pluie de la justice divine. Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'ils ne parvenaient pas à leur fin dernière, quoiqu'ils employassent beaucoup de travail pour pratiquer les vertus. Le ciel n'était pas encore ouvert avec la clef du sang [2]. Toutefois, depuis que ces pierres vives de toutes les vertus ont été mises en œuvre par Notre-Seigneur Jésus-Christ, elles ont été taillées, polies, et forment une voûte d'une résistance invincible [3]. Ainsi, la volonté amoureuse de Dieu a su vaincre la mauvaise volonté de l'homme.

[1] Azonze al terzo : cioè a la bocca dove trova la pace de la grande guerra, che prima haveva havuta per le colpe sue. Dialogo, cap. XXVI. — Voir aussi Lettre 119.

[2] Voir, dans la Lettre 58, l'exposition d'une belle doctrine sur la vertu du sang de Jésus-Christ.

[3] Dialogo, cap. XXVII.

Voyez cet arbre mystérieux, symbole de la vie et de la croix. Les hommes s'en retirent quelquefois saisis de crainte; ils courent de toutes leurs forces sur une éminence couverte d'écorces et de paille de blé; ce sont les honneurs et les voluptés de la terre. Il leur semble que ces écorces et ces pailles sont du froment réel et véritable, et cela n'est pas. Et les âmes qui vont là restent languissantes et meurent de faim; quelques-unes reconnaissent leur erreur, elles reviennent bravement auprès de l'arbre, en passant à travers les épines, c'est-à-dire à travers les délibérations de la volonté. Avant de se résoudre, on ressent les blessures du grand combat de la conscience et de la sensualité. L'on n'a pas sitôt d'un cœur généreux vaincu les difficultés par la haine sainte de soi-même, lorsqu'on a dit : Je veux suivre Jésus-Christ crucifié, que les épines se brisent; il ne reste que les roses, et selon le plus ou moins de courage et de sollicitude qu'on apporte en cette délibération héroïque, au lieu du trouble et de la crainte, on goûte les délicieuses saveurs des consolations célestes [1]. Alors l'homme achève fortement l'œuvre de la grâce, n'ayant point d'égard à ce que la chair peut, mais à ce que l'esprit veut [2].

[1] Quella lolla pareva grano, et non era, et pero come vedevi molte anime dentro li se morivano da fame, et molte cognoscendo lo inganno del mondo, tornavano l'arboro, et passavano le spina cioè la deliberatione de la voluntà... ma subito che con odio et despiacimento di se humilmente delibera dicendo io voglio seguitare Christo crocifisso : rompe subito le spina et trova dolcezza inestimabile. Dialogo, cap. XLIV.

[2] Non attendens quid caro possit, sed quid spiritus velit. S. Bernard, Sermo XXX, de divers., édit. Gaume, grand in-4°.

La loi d'amour gouverne le monde; la loi de Moïse était une loi de rigueur et de crainte; il faut bien observer que Jésus-Christ n'est pas venu tuer cette vieille loi, mais la rajeunir par la perfection et l'élever à un degré éminent; il a retranché de la loi de rigueur la crainte de la peine, et il ne lui a laissé que le seul amour saint et fidèle[1]. L'amour reste la seule chose nécessaire : aimez et faites ce que vous voudrez. Afin de mieux connaître la conduite que Dieu a gardée dans le Nouveau Testament pour élever à son amour les hommes les plus grossiers, il faut observer avec saint Augustin[2] que Platon enseignant à ses disciples que le vrai bien de l'homme est un bien invisible, et que pour en jouir il faut séparer l'âme des images des choses matérielles, les avertissait de cacher ces vérités au peuple, aux simples, aux ignorants. Ils auraient été incapables de concevoir un souverain bien spirituel, qui est le principe, la lumière, la vie et le bonheur de nos âmes, qu'il faut uniquement aimer et pour lequel il faut renoncer à tout ce qui est sensible. Mais si un de ses disciples s'était levé et lui eût demandé : Maître, que diriez-vous d'un homme qui persuaderait au peuple et aux simples ces grandes vérités contraires à toutes leurs préventions, savoir qu'il faut mépriser

[1] Dialogo, cap. LIX. Dans la Lettre 222, elle termine de belles considérations sur les deux lois par ces paroles : Venne poi el dolce et amoroso verbo con la legge dell'amore, non a dissolvere la legge data, ma per compirla; peroche timore non ci dava vita, accordando poi la legge dell'amore con quella del timore, la quale fu di tanta perfettione, che la cosa imperfetta fece perfetta.

[2] S. Augustin, de Vera religione, cap. III.

tout ce qu'on aperçoit par les sens et n'aimer que les biens invisibles et éternels? Comment, ô Platon, faudrait-il honorer un tel homme? Toutes les âmes simples du christianisme peuvent répondre : C'est notre Sauveur Jésus-Christ qui nous a élevé à l'amour parfait, et il n'y a d'autre hommage à lui rendre que l'amour.

L'âme, pour s'unir à Dieu, fait un long pèlerinage dans la vie, et peut s'arrêter dans quatre stations d'amour. Comme nous sommes charnels et que nous naissons par la voie de la concupiscence, notre amour commence par la chair, et s'il est réglé par la grâce, il devient parfait et spirituel. L'homme s'aime d'abord pour lui-même; car il n'est que chair et il ne peut rien goûter que par rapport à lui. C'est le premier amour par lequel l'homme n'aime que lui, ou rien que pour lui. Ensuite, connaissant qu'il ne peut pas subsister par lui-même, il commence à chercher et à aimer Dieu, comme lui étant nécessaire pour avoir les biens qu'il désire. C'est là un second degré d'amour par lequel les hommes aiment Dieu, non pas pour lui-même, mais pour eux. L'homme ayant commencé à l'occasion de ses propres nécessités de recourir à Dieu, de le servir et de s'entretenir avec lui, soit par la lecture, soit par la prière, soit dans l'obéissance, dans cette familiarité sainte, il connaît peu à peu ce qu'est Dieu en lui-même; et il l'aime pour lui-même, attiré par la douceur divine. Alors nous disons à notre chair, comme les Samaritains dirent à la femme qui leur

avait annoncé le Sauveur, ce n'est point à cause de notre nécessité, ni à cause de ce qu'elle nous a dit, que nous aimons Dieu, car nous avons nous-mêmes goûté combien le Seigneur est doux. C'est le troisième degré de l'amour. Le quatrième degré est, quand un homme s'oubliant soi-même, ne pensant plus à rien de charnel, étant enivré de l'abondance qui est dans la maison du Seigneur, s'abîme tout entier en Dieu, et crie avec le Prophète : O Dieu de mon cœur, vous êtes mon partage pour toute l'éternité [1] !

Arrêtons-nous un instant sur un principe fondamental de la théologie mystique. On n'aime que ce que l'on connaît ; afin donc d'aimer Dieu et le bonheur qu'on trouve en lui d'un grand amour, il faut connaître ce qu'est Dieu, et quel est le bonheur dont on jouit en lui [2]. Il faut par conséquent bien prendre garde, dit saint Augustin, que de même que l'esprit croit ce qu'il ne voit pas, il ne se forme une fausse idée de Dieu, et qu'ainsi aimant en Dieu ce que Dieu n'est point, on ait un amour qui ne naisse pas d'une foi pure et sincère [3]. Qu'est-ce donc que j'aime, quand

[1] S. Bernard, Epist. ad Guigon. et Cartus. — Lib. de diligend. Deo, cap. 15 ; — et rapprocher ces passages de saint Augustin, Enchiridion, cap. 128.

[2] Divinitatis cognitio est prima et suprema regula omnis perfectionis. Lessius, soc. Jesu, Opuscula, p. 9, in-folio, Anvers, Plantin, 1626. — On ne saurait trop étudier cet admirable théologien.

[3] Cavendum est ne credens animus id quod non videt, fingat sibi aliquid quod non est, et speret, diligatque quod falsum est ; quod si fit, non erit charitas de fide non ficta quæ finis præcepti est. S. Augustin, De Trinitate, lib. VIII, cap. 4.

je vous aime, ô mon Dieu, s'écrie ce grand docteur [1]? Ce n'est point la beauté selon l'étendue, ni la gloire selon le temps, ni l'éclat de cette lumière amie de nos yeux, ni les douces mélodies du chant, ni la suave odorance des fleurs et des parfums, ni la manne, ni le miel, ni les délices de la volupté. Ce n'est pas là ce que j'aime en aimant mon Dieu, et pourtant j'aime une lumière, une mélodie, une odeur, un aliment, une volupté. En aimant mon Dieu, j'aime la vérité, qui est aussi Dieu même. Afin donc d'aimer Dieu d'un grand amour, il faut que ce soit la beauté de la vérité, la forme de la justice, la douceur de la sagesse et de la charité que nous regardions et que nous goûtions en lui. Quoi, dit encore saint Augustin, on voit des hommes qui étant charmés de la beauté du corps croient qu'ils seront heureux lorsqu'ils en jouiront, et nous ne croirions pas que notre bonheur est d'embrasser la vérité? les autres crient qu'ils sont heureux, lorsque, brûlants de soif, ils découvrent une source abondante d'eau pure, lorsque, affamés, ils trouvent un festin somptueux; et nous oserions nier que celui-là est heureux qui se rassasie de la vérité? On entend quelquefois des gens qui s'écrient : quel plaisir! quel bonheur! quand ils sont au milieu des fleurs des champs et des parfums de la nature; et nous craindrions de nous appeler heureux au milieu des gerbes embaumées de la vérité? Plusieurs sont trans-

[1] S. Augustin, Confess., lib. x, cap. 6.

portés de joie aux mélodies de la musique, et nous chercherions d'autre bonheur que celui d'entendre sans bruit au milièu de nous le doux et mélodieux silence de la vérité[1]?

Il n'y a qu'un seul moyen pour arriver à contempler la vérité, à en jouir, c'est Jésus-Christ seul et vrai médiateur entre Dieu et les hommes. Toute doctrine mystique qui n'a pas pour base Jésus-Christ est une doctrine fausse, une illusion de l'esprit, un abîme pour le cœur. Jésus-Christ est l'époux du cantique qui ne se fait voir qu'au travers d'un treillis, c'est-à-dire sous le voile de sa chair mortelle. Jésus-Christ est notre forme, notre modèle, et la véritable voie mystique consiste à faire hommage de notre humanité à son humanité, à nous élever dès cette vie à la séparation de tout ce qui est créé et à la familiarité et à la présence continuelle de tout ce qui est incréé. Sœur Magdeleine de Saint-Joseph, religieuse carmélite, voyait sans cesse en elle Jésus-Christ comme source de vie, et de cette source sortaient les grandes applications qu'elle avait aux mystères du Seigneur. Dieu l'avait singulièrement destinée à rendre hommage à l'amour que son Verbe lui porte dans l'éternité; et le moyen qu'il lui avait plu de choisir pour la conduire à cette fin si haute

[1] Nos in amplexu veritatis beatos esse dubitamus? Et non negavimus beatos esse cum irrigamur, pascimurque veritate... quid fragrantius? quid jucundius inspiratione veritatis! et dubitamus nos cum ab illa inspiramur dicere beatos?... Et cum mentibus nostris sine ullo strepitu, ut ita dicam, canorum et facundum quoddam silentium veritatis illabitur. S. Augustin, de Liber. arbitrio, lib. II, cap. 13; — et in Psalm. 85.

et si sublime, était de lui donner une participation très-abondante à l'amour que le Verbe lui a rendu dans notre humanité par son incarnation [1]. Ainsi aller amoureusement à Dieu par les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le connaître et l'aimer, voilà les rudiments de la vie spirituelle.

Mais la connaissance de Dieu n'est complète que par l'amour : AIMER C'EST SAVOIR. L'état souverain de l'âme est l'union en Dieu par l'oraison et par l'amour [2]. L'âme parfaite est comme un luth qui, par la douceur de ses sons, rend une agréable harmonie ; car le Saint-Esprit, qui en sait toucher les cordes, c'est-à-dire les puissances d'une âme entièrement soumise au Seigneur, y fait retentir des airs d'allégresse dont les accents mystiques montent dans le secret et dans le silence jusqu'au Père céleste. Tous les saints ont fait résonner dans le monde ces saintes harmonies. Le premier qui les fit entendre est le doux Sauveur, le Verbe amoureux ; avec l'instrument de notre humanité étendu sur la croix, il toucha un air de vie qui ravit le genre humain à son amour, et donna la mort à l'ennemi, le dépouillant de la souveraineté qu'il avait usurpée à l'origine. Les apôtres firent de même, et, touchant sur le même ton, ils gagnèrent des mondes entiers par la prédication de l'Évangile. Les martyrs, les confesseurs, les doc-

[1] Vie de la mère Magdeleine de Saint-Joseph, carmélite, par le P. Senault, de l'Oratoire ; liv. II, chap. 26 ; Paris, 1670, in-4°. — On reconnaît dans ce livre les beaux et sages principes du cardinal de Bérulle sur la vie spirituelle.

[2] Dialogo, cap. LXVII, sur l'oraison.

teurs, les vierges, ont captivé les âmes par les mêmes mélodies, et sainte Ursule chanta si bien, qu'elle anima un très-grand nombre de vierges au martyre[1]. Cette harmonie de l'âme produit une tranquillité et une quiétude parfaite dans les sens intérieurs, et alors l'esprit, comme par un dernier effort de sa puissance, parvient à une certaine expérience surnaturelle des choses divines, et s'efforçant de pénétrer et d'avancer toujours plus à mesure qu'il se dépouille et se sépare en quelque sorte de la nature terrestre qui lui est unie, il s'élève au comble des richesses spirituelles et de la perfection; il s'envole au sein de Dieu même par une contemplation fervente.

Avant de suivre sainte Catherine dans le bonheur de son union avec Dieu, il est nécessaire de rappeler ici un principe de la théologie mystique. La vie humaine, pour être forte et complète, doit embrasser l'action et la contemplation. Ces deux destinées sont figurées dans l'Ancien Testament par Lia et Rachel[2]; dans le Nouveau, par Marthe et Marie, et dans la poésie catholique, par Mathilde, la grande et énergique comtesse, et par Béatrice, la sainte inspirée[3]. La vie active n'est point un empêchement à la vie

[1] Tutti li sancti hanno preso con questo organo : et il primo che sonasse fu sono de vita fo lo dolce et amoroso Verbo, pigliando la vostra humanità et con questa humanità congionta con la Deità, facendo uno dolce sono in su la croce... Tutti voi altri sonate imparando da questo maestro, onde con questo imparare da lui preseroli apostoli seminando la parola sua per tutto el mondo; poi li martyri, et confessori, et dottori, et le virgine tutti pigliavano l'anime col sono suo. Dialogo, cap. CXLVII. — Voir Tauler, Institution., cap. XI.

[2] Richard à S. Vict., de Præparatione ad contemplat., I.

[3] Dante, Purgatorio, XXVII, XXVIII, XXX.

contemplative, elle la prépare par les rudes exercices du camp de la charité[1]. Nous avons vu notre chère sainte arriver à la contemplation par l'action et le combat, par la prière et les œuvres de l'amour, et la contemplation la préparait à la pénitence et à sa mission active au milieu des hommes. Contempler, c'est voir et aimer; la béatitude consiste donc dans la vision de Dieu : c'est là dans ce miroir immense que l'âme découvre, en une seule et immuable perspective, tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui doit être[2]. Mais elle ne peut expliquer dans aucun langage ce qu'elle voit; elle ne peut même comprendre comment elle le connaît, quoiqu'elle soit très-assurée de la connaissance qu'elle en a[3]. Car cette vision a lieu dans la partie supérieure de l'intelligence, non en tant qu'elle raisonne, mais selon qu'elle voit et qu'elle contemple d'une simple vue les objets qui lui sont présentés[4]; c'est là où saint Paul a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de répéter[5].

[1] Qui contemplationis arcem tenere desiderant prius se in campo operis per exercitium probent. S. Gregor., Moral., lib. VII, cap. 27. — On lit encore dans la IIIe Homélie sur Ezéchiel : Activa vita prior est tempore, quam contemplativa, quia ex bono opere tenditur ad contemplationem. — Voir aussi S. Thomas, 2a 2æ, quæst. 180, 181, 182.

[2] Nam intellectualem illam dicimus visionem, qua mens omnes corporeas imagines transcendens in ipsa luce veritatis requiescit, in qua vera et vere sunt omnia præterita præsentia et futura. — S. Aelred. Rhievallensis opera, édit. Richard Gibbon soc. Jesu, Paris, 1654, in-4°; sermo II, de Onere Babylonis, p. 26.

[3] Esso no lo sabrà el alma dezir, ni puede entender como lo entiende, sino que lo sabe con una grandissima certidumbre. S. Teresa, Moradas sextas, cap. VIII.

[4] S. Juan della Cruz, Subida del monte Carmelo, lib. II, cap. 23 et seq.

[5] S. Paul, II Corinth., cap. 14.

Un jour, dit sainte Angela de Foligno, j'étais en oraison et je vis Dieu qui me parlait. Si vous me demandez ce que je vis, je réponds que je vis Dieu, et je ne saurais dire autre chose, sinon que je vis une plénitude et une clarté de laquelle je sentais en moi une si abondante effusion que je ne la saurais expliquer. Et je ne saurais donner aucune comparaison pour la représenter : je ne vis rien de corporel; mais Dieu était comme il est dans le ciel, c'est-à-dire avec cette grande beauté dont je ne puis dire autre chose, sinon que j'ai vu la souveraine Beauté qui contient tout bien [1].

On parvient à cette vision béatifique par l'extase. L'extase, dit saint Bonaventure, est une élévation délicieuse de l'âme jusqu'à cette source de divin amour qui surpasse tout entendement humain, par laquelle elle se sépare de l'homme extérieur [2]. L'âme, par la ferveur de ses désirs, ayant couru impétueusement les routes de la doctrine de Jésus crucifié, arrive enfin à la porte du bonheur. Elle se nourrit de Dieu, elle s'enivre de son sang, elle brûle du feu d'amour; elle se plonge en Dieu comme dans une mer immense de tranquillité, elle perd tout autre mouvement. Etant encore dans la condition des voyageurs mortels, elle goûte le bien des immortels; sous le poids du corps, elle participe à l'agilité de l'esprit : ce qui fait que le corps devenu léger est souvent élevé de

[1] Vita S. Angel. de Foligno. — Bollandus, 4 januar., cap. III, n° 58, in-folio.

[2] S. Bonaventura, de Gradib. contempl.

terre par la très-parfaite union de l'âme avec Dieu; non pas que le corps perde rien de son poids, mais l'union de l'âme avec Dieu est plus puissante et plus parfaite que l'union de l'âme avec le corps[1]. Néanmoins il ne faut pas croire que l'âme en cette abstraction abandonne le corps; non, cela n'arrive que par la mort. Il n'y a que les puissances de l'âme qui se retirent par la violence de l'union très-parfaite avec Dieu. La mémoire ne se trouve remplie d'autre chose que de la présence de Dieu; l'intelligence se voit admirablement occupée de l'unique objet de la vérité qu'elle contemple; l'affection de la volonté est unie et fait une même chose avec le bien qui ravit l'intelligence. De manière que ces trois puissances étant assemblées et englouties en Dieu, le corps perd tout sentiment. L'œil en regardant ne voit pas, l'oreille n'entend pas, la main en touchant ne touche pas, et la langue ne prononce que les louanges de Dieu, comme pour faire reprendre haleine au cœur par une sorte de respiration eucharistique; tous les membres et tous les organes du corps sont liés par les fortes étreintes de l'opération et du sentiment de l'amour[2].

Interrogeons les traditions de la théologie mystique sur cet état qu'on peut avoir éprouvé, mais

[1] Onde spesse volte el corpo è levato da la terra per la perfetta conjunzione che l'anima ha fatta in me : quasi come el corpo grave diventassi ligiero, non è pero che gli sia tolta la graveza sua, ma perche la unione che l'anima ha fatta in me, è piu perfetta, che non è l'unione fra l'anima et el corpo. — Dialogo, cap. LXXIX.

[2] S. Augustin, Epist. CXII et Serm. LXIII. De Verb. Domin., cap. VI.

qu'on ne saurait expliquer ; ce n'est pas la langue de l'homme, mais c'est la grâce de Dieu qui peut en instruire. Je me souviens, dit un des solitaires de Cassian, d'avoir été souvent ravi en Dieu avec un tel transport de mon âme, que j'oubliais que j'eusse un corps, et que mon âme se dégageait soudainement de telle sorte de tous les sens extérieurs, et s'éloignait tellement de toutes les choses matérielles, que ni mes yeux, ni mes oreilles, ne faisaient plus leurs fonctions. Mon esprit était tellement rempli de la méditation des choses divines, que souvent je ne savais pas au soir si j'avais mangé durant le jour [1]. Saint Bernard nous révèle ainsi ses propres expériences de la vie contemplative : je puis appeler l'extase de l'épouse une mort, laquelle à la vérité ne l'ôte pas de la vie... Que mon âme meure donc de la mort des anges, si l'on peut parler ainsi... afin que, perdant la mémoire des choses présentes, elle se dépouille non-seulement des cupidités, mais des images même des choses inférieures et corporelles, et qu'elle ait avec ceux à qui elle ressemble par sa pureté, un commerce dégagé de tout ce qui est impur [2]. Saint Denys l'Aréopagite, cet homme divin, comme l'appelle Bossuet, est le premier qui ait formulé les principes de la théologie mystique ; car, ainsi que toutes les autres sciences, elle a d'abord été pratiquée. Recueillant dans ses pages sublimes les soupirs pleins de regret et d'amour que l'hu-

[1] Cassian., Collat. XIX, cap. IV.

[2] S. Bernard, in Cantic. Serm LII, n° 4 et 5.

manité pousse vers les cieux perdus depuis les premiers jours du monde, ce vieux sage d'Athènes, héritier des doctrines de Platon et renouvelé par un renversement mystérieux de la grâce et de la parole évangélique, a dit : L'amour fait l'extase [1]. Saint Bernard et saint Thomas d'Aquin, tout en admettant ce principe comme le plus fort, établissent deux causes de l'extase, la lumière et l'amour [2]. Sainte Catherine de Sienne dit aussi que l'âme parfaite est attachée à Dieu par une double chaîne de lumière et d'amour [3]. L'extase, dit Richard de Saint-Victor, est cette paix dans laquelle l'âme est comme dans le repos d'un sommeil, cette paix qui emporte l'âme aux choses intérieures, cette paix qui suspend le souvenir de toutes les choses extérieures, qui surpasse toute la vivacité et toute la pénétration de l'esprit humain, qui retient la lumière de la raison, qui remplit les désirs du cœur, qui absorbe toute intelligence [4]. L'âme étant ravie et absorbée, dit Denis le Chartreux, étant introduite et plongée dans les richesses de la gloire, dans l'océan immense de la divinité, étant pleine d'admiration pour cette majesté infinie, sort tout à fait d'elle-même et passe tout entière dans cette suprême majesté, dans cette source de lumière, dans cet abîme

[1] S. Denys, des Noms divins, chap. IV, pag. 385. — De la belle traduction de M. Darboy, prêtre. Ce travail est un des plus magnifiques produits de l'érudition chrétienne.

[2] S. Thomas, Ia, 2æ, quæst. XXVIII, art. II. — S. Bernard. in Cantic. Serm. XLIX, nº 4.

[3] S. Caterina, Opere, t. IV, elevat. VIII.

[4] Richard. a S. Vict., in Psalm. IV.

de la divinité[1]. Dans l'extase, l'âme trouve l'amour unitif, elle boit le lait de la divine miséricorde. Comme un petit enfant repose en paix sur le sein de sa mère, où il colle sa petite bouche pour tirer le lait, sa délicieuse nourriture; ainsi l'âme parvenue à ce dernier état, se repose sur le sein de la dilection divine, et tient la bouche de son saint désir attachée à un crucifix, en suivant ses vestiges et sa doctrine[2]. Alors l'âme devient un ciel mystique où Dieu fait sa demeure comme dans un trône parsemé d'étoiles. Elle est vêtue comme une belle fiancée; le Seigneur lui a donné la robe blanche de l'innocence, la tunique de pourpre de l'humilité, l'étole verte de l'espérance, le manteau d'or de l'amour[3]. Venez, Seigneur Jésus, venez, époux des âmes saintes. Et il se passe dans le sanctuaire invisible du cœur, des choses que la parole humaine craint de profaner en les exprimant; il y a tant de choses que l'homme ne pourra dire que dans le ciel. En entendant les paroles brûlantes qui s'échappent de l'extase, on croirait entendre gémir un ange; recueillons pourtant comme un écho affaibli de ce cantique des cieux.

« O Dieu, vous êtes la vie de mon âme; que tous

[1] Dionys. Cartus., de Fonte lucis, art. XVII.

[2] Questa adunque riceve uno foco de quiete di mente, una conjuntione fatta per sentimento de la misericordia mia dolce divina dove gusta el latte; si come el fanciullo che pacificato se riposa al petto de la madre et trahe a se el latte col mezo de la carne. Cosi l'anima gionta a questo ultimo stato se riposa al petto de la divina mia charita e tene ne la bocca del santo desiderio la carne di Cristo crucifixo, cioè sequitando le vestigie et la dottrina sua. — Dialogo, cap. XCVI.

[3] S. Gertrud., lib. III, cap. XVIII, in-8°.

mes désirs réunis ensemble par la force de l'amour demeurent en vous; qu'ils deviennent languissants et comme morts toutes les fois qu'ils se porteront à ce qui n'est pas vous.

« O mon Dieu! vous êtes l'éclat et la beauté des couleurs, la douceur des mets les plus délicieux, l'odeur des parfums, l'harmonie des concerts et la chaste volupté de l'union des cœurs.

« O mon Dieu! je vous préfère à toute créature; je renonce pour l'amour de vous à toutes sortes de plaisirs; j'affronte hardiment avec vous toutes sortes d'adversités; je ne veux que vous pour toute récompense[1].

« O Père éternel, ô feu abîme de charité, ô éternelle beauté, ô éternelle sagesse, ô éternelle bonté, ô éternelle clémence, ô espérance et rafraîchissement des pécheurs, ô largesse inestimable, ô bien infini et éternel, vous êtes donc fou d'amour, vous avez donc besoin de votre créature! vous agissez comme si vous ne pouviez vivre sans elle.

« Quoi! n'êtes-vous pas la véritable vie, la source de la vie? Pourquoi donc êtes-vous ainsi transporté? Ah! c'est parce que vous êtes passionné pour votre créature. Vous avez mis votre complaisance en elle, au milieu de votre sein où vous la regardiez depuis l'éternité; et comme enivré de l'amour de son salut vous daignez la chercher pendant qu'elle vous fuit.

« Ah! mon Dieu! je ne saurais que m'écrier: Ah! mon Dieu! Une langue mortelle et un esprit créé ne

[1] S. Gertrud., lib. III, cap. LXVII, in-8°.

sont pas capables d'exprimer l'affection de mon cœur qui vous aime et qui vous désire, ô mon Dieu [1]!

« O combien est heureuse l'âme qui est faite une même chose avec son époux; elle ne peut désirer et vouloir que ce que Dieu veut. Le crucifié dit : Elle est devenue un autre moi-même par amour [2].

« O Trinité éternelle, ô vertu du sang de Jésus-Christ, vous êtes une mer profonde où plus on plonge par la foi et l'amour, plus on vous trouve immense. Vous êtes insatiable, et en rassasiant l'âme dans votre abîme, vous ne la rassasiez pas, puisque la faim de jouir de vous demeure toujours.

« O Trinité éternelle, je languis de vous voir dans votre lumière. Le cerf ne soupire pas tant après la source que mon âme ne soupire après la fin de son exil dans le corps ténébreux pour vous contempler dans votre vérité.

« O Trinité éternelle, cacherez-vous encore longtemps votre face à mes yeux! feu dévorant de l'amour, brisez, consumez la nacelle de mon corps [3]!

[1] Allbora quella anima come ebria et innamorata de la verità, o Padrè eterno, o foco abisso de charità, o eterna belleza, o eterna sapientia!... Perche adunque sei cosi impazito? Perchè tu te innamorasti de la tua fattura! et piacetisti, et delettatisti in te medesimo di lei, et come ebrio de la tua salute, tu la vai cercando, et essa te fugge... — Dialogo, cap. CLIII.

[2] Lett. 145.

[3] O Trinità eterna, o Deità, la quale Deità la natura tua divina fece valere el precio del sangue del tuo figliolo, tu Trinità eterna sei uno marè profondo che quanto piu ce entre tanto piu trovo de te. Tu sei insatiabile, peroche satiandosi l'anima ne lo abisso tuo non si satia, peroche sempre permanè ne la fame di te, el assetisse de te Trinita eterna desiderando di vederte col lume nel tuo lume; onde si come desidera el cervo la fonte de l'acqua viva, cosi desidera l'anima mia de ensire de la pregione del corpo tenebroso, et veder in verità. — Dialogo, cap. CLXVII.

« O mon Dieu, qui pourra atteindre à votre hauteur et vous rendre grâces pour les dons ineffables de cette doctrine de la vérité que vous m'avez enseignée ! C'est une grâce singulière dont je vous suis redevable, outre celles que vous avez aussi élargies aux autres créatures. Vous avez daigné me donner ces instructions ravissantes, et pour mes nécessités et pour les nécessités des autres qui viendront s'y contempler comme dans un miroir.

« O mon Dieu, répandez, puisque vous vous êtes donné vous-même, oui, répandez délicieusement ces leçons divines dans mon esprit avec la lumière de votre grâce, afin qu'avec cette même lumière je vous puisse témoigner ma gratitude. Revêtez, revêtez-moi de vous, vérité éternelle, afin qu'avec une vraie obéissance et la très-sainte lumière de la foi je sois victorieuse de cette vie mortelle [1] ! »

Si maintenant nous interrogions les âmes saintes sur les effets de l'amour dans leur âme, nous aurions comme les principes de la dynamique divine. Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, qui avait notre Catherine pour patronne spéciale, était si embrasée d'amour qu'elle disait à chacune de ses sœurs qu'elle rencontrait dans la maison ou dans le jardin : O âme, aimez-vous l'amour ? Si vous aimez l'amour, comment pouvez-vous vivre ? ne vous consume-t-il pas ? ne vous sentez-vous pas mourir d'amour ? et

[1] Veste, veste me di te, verità eterna, si che io contra questa vita mortale con vera obedientia, et col lume de la santissima fede habbia vittoria. — Dialogo, cap. CLXVII.

elle lui serrait la main avec une forte tendresse[1].

Sainte Catherine de Gênes, après ses communications avec Dieu, était tellement opprimée d'amour, qu'elle s'en allait seule dans une chambre où elle se jetait tout étendue contre terre, en criant : Amour! amour! je n'en puis plus! O amour, je ne puis comprendre que l'on doive aimer autre chose que vous, et si je le comprenais, j'en aurais une grande peine. Pendant plusieurs jours sa bouche ne disait autre chose, sinon : amour de Dieu, douceur de Dieu, pureté de Dieu; quelquefois elle ne disait rien, sinon : charité, union, paix; d'autres fois elle ne disait plus que DIEU, DIEU. Puis à la fin elle ne trouvait plus rien à dire[2]. Lorsque saint François Solano, l'apôtre du Pérou, ne trouvait plus de paroles humaines pour exprimer son amour pour Dieu, il prenait sa flûte; et là, devant l'autel, il modulait sur un rhythme céleste les élans de son âme[3].

Mais il ne faut pas croire que l'âme puisse rester longtemps dans l'obscurité de ce silence éloquent, dans cet état de simple remise en Dieu, comme dit saint François de Sales[4]. Ce ne peut être qu'un élan impétueux après la jouissance, autrement elle tomberait dans cette immobile et continuelle tranquillité que l'Église a condamnée sous le nom d'apathie[5] et

[1] Cepari. Soc. Jes., Vit. S. Mariæ Magdalen. de Pazzi, cap. XVI, apud Bolland.

[2] Voir la vie et les œuvres de sainte Catherine de Gênes. — Cologne, 1691, in-12, p. 133, 249.

[3] Vita S. Francisci Solano. — Apud Bolland., t. V, Julii, p. 847.

[4] Amour de Dieu, liv. VI, chap. IX, X, XI.

[5] Bossuet, Instruction sur les états d'oraison. — Paris, 1697, p. 207.

de quiétisme. Saint Jean de la Croix enseigne que cet état ne doit point être entendu pour toutes sortes de temps, ni aussi pour un long temps, même à ceux qui sont parvenus à l'état de contemplation sublime. En cela il ne fait que suivre le sentiment de sainte Térèse : On ne demeure que très-peu de temps dans cette suspension de toutes les puissances humaines, dit-elle, c'est beaucoup d'y être une demi-heure; pour moi, je n'ai pas le souvenir d'y avoir jamais été autant[1].

Ces illustrations de l'entendement, ces pieuses affections de la volonté se font en nous sans nous. Saint Denys l'Aréopagite nous représente son bienheureux Hiérothée comme un homme qui non-seulement opérait, mais encore endurait les choses divines; et saint Ambroise a répété que souvent en face de Dieu notre cœur n'est plus en notre puissance[2]. Car il est de foi, 1° que Dieu fait des hommes tout ce qu'il lui plaît, les emporte, les entraîne où il veut, fait en eux et par eux tout ce qu'il s'en est proposé dans son conseil éternel, sans qu'ils lui puissent résister parce qu'il est Dieu, qui a en sa main sa créature et qui demeure maître de son ouvrage, nonobstant le libre arbitre qu'il lui a donné; 2° que dans les actes de piété il y a beaucoup de choses que nous recevons en pure souf-

[1] S. Teresa, vida cap. XXVIII. — Le P. Nicolas de Jesus-Maria, dans son livre des Phrases mystiques, a rapporté les traditions de la théologie sur ce sujet.

[2] Non est in nostra potestate cor nostrum. — S. Ambros.

france au sens qui est opposé à l'action; il n'est pas en notre pouvoir, dit toute la théologie après saint Augustin, qu'une chose nous délecte [1].

Marie, en se relevant des pieds du Sauveur, n'en demeure pas moins le type de la vie contemplative; elle peut entrer dans l'action sans quitter l'oraison, car l'oraison perpétuelle ne consiste pas dans un acte perpétuel et unique qu'on suppose sans interruption et qui aussi ne doive jamais se réitérer, mais dans une disposition et préparation habituelle et perpétuelle, à ne rien faire qui déplaise à Dieu et à faire tout pour lui plaire.

Dans la vie spirituelle rien n'est grand que ce qui nous manque encore; et des hauteurs de la vision béatifique les saints descendent aux réalités de la terre; ils ont bien pu soupirer après la mort pour s'unir éternellement à Dieu; mais tous, après les joies de l'extase, ont répété le mot sublime de saint Martin de Tours : Seigneur, je ne refuse pas le travail. Ce mot a eu même ses variantes magnifiques : Ou souffrir ou mourir, a dit sainte Térèse; souffrir et ne pas mourir, a dit saint Philippe de Neri. Mon âme, dit la mère Magdeleine de Saint-Joseph, a une grande joie de la mort et de la vie : de l'une, parce que c'est un moyen pour aller à Dieu; de l'autre, parce que c'est une occasion de souffrir pour lui; de l'une et de l'autre, parce qu'elles dépendent de

[1] Ces principes sont ainsi formulés par notre Bossuet dans son Instruction sur les états d'oraison; in-8°, 1697, p. 233.

la miséricorde de Dieu[1]. Sainte Catherine de Gênes se reprochait son désir de la mort pour s'unir à Dieu; elle s'écriait : Amour, je ne veux que vous, et même à la façon qu'il vous plaît ; mais au moins si vous ne voulez pas que je meure encore, ni même que je désire de mourir, laissez-moi aller voir mourir et ensevelir les autres, afin que je les voie sur le point de jouir du grand bien que vous me différez. Et la fille des doges se consacre à soigner les malades et à ensevelir les morts dans les hôpitaux[2].

Sainte Catherine de Sienne résume toute la doctrine mystique en deux mots : amour et patience. Elle est allée à Dieu par sa charité, elle a remonté le cours de ce fleuve pour puiser à la source un amour des âmes encore plus grand et plus fort[3]. La contemplation en cette vie n'est que pour l'action, et tout l'exercice vocal et mental de l'oraison n'est ordonné que pour l'accroissement et la perfection de l'amour du prochain. La privation du plaisir spirituel et du repos de l'âme n'est pas un mal absolument, mais Dieu est offensé quand on néglige d'exercer la charité à l'égard de ses frères[4]. Lorsqu'une âme connaît

[1] Vie de la mère Magdeleine de S. Joseph, liv. II, chap. III, in-4°.

[2] Vie de Sainte Catherine de Gênes, IIIe part., chap. XLI.

[3] Dialogo, cap. XIII. — S. Grégoire-le-Grand avait dit : Per amorem Dei amor proximi gignitur et per amorem proximi amor Dei nutritur. — Moral. VII, cap. X.

[4] Onde non havendo la consolatione, li pare offendere me; ma essi sono ingannati dal proprio diletto spirituale de la mente loro, et offendommi piu non sovenendo alla necessità del proximo, che lassando tutte le loro consolatione; peroche ogni exercitio vocale et mentale è ordinato da me, che l'anima el faci per arrivare alla charità perfetta di me, et del proximo, et par conservarla in essa charità. — Dialogo, cap. LXX. — Voir aussi le chap. LXXXIX.

et aime Dieu, elle a nécessairement de l'amour pour le prochain. La charité fait naître la compassion, et la compassion produit les larmes; car les larmes ont leur source dans le cœur : l'œil a une secrète correspondance, une intime sympathie avec le cœur[1]. Exilés sur les rives des fleuves de Babylone, les fils de la Cité de Dieu pleurent sur les enfants de la Cité des hommes. C'est ce que dit admirablement Nicole, un des solitaires de cette humble vallée de Port-Royal où fleurirent il y a près de deux siècles les plus graves traditions de la théologie mystique :

« ..... Il n'y a dans l'Église que deux sortes de personnes, ceux dont on pleure la mort et ceux qui les pleurent. Qui n'est pas du nombre de ceux qui pleurent, est du nombre de ceux qui sont pleurés. C'est par là que nous devons juger de notre état. Si nous sommes touchés de la mort spirituelle de nos frères, et de l'horrible ravage que le démon fait dans l'Église; si nous faisons ce que nous pouvons selon notre état pour l'empêcher et pour en préserver quelques-uns; si nous prenons part à la douleur de l'Église, et si nous joignons nos larmes et nos prières aux siennes, nous pouvons avoir quelque confiance que nous sommes des membres vivants de l'Eglise qui la consolent, et non de ces membres morts qui sont l'objet de sa douleur. Mais si nous n'avons rien de cette disposition, et si c'est la chose à laquelle nous pensons le moins et dont nous sommes le moins

[1] Ogni lachryma procede dal core, peroche niuno membro è nel corpo, che voglia tanto satisfare al core quanto l'ochio. — Dialogo, cap. LXXXIX.

touchés que la perte de tant d'âmes qui périssent, nous devons bien craindre d'être nous-mêmes de ces morts que l'Église pleure[1]. »

Sainte Catherine, après chaque entretien, laissait tomber de son cœur des larmes et des prières pour toute l'Église, mais surtout pour cette école choisie, ces disciples fidèles qui recevaient si ardemment ses leçons presque divines.

« Mon Dieu, je vous prie de bénir tous ceux que vous m'avez donnés, et que j'aime d'une affection toute particulière. Ils sont une même chose avec moi ; et dans la gloire ils seront ma couronne, si je les vois s'avancer avec ferveur dans ces voies douces et infaillibles que vous nous avez montrées. Qu'ils soient morts à toute volonté propre, exempts de jugements téméraires et incapables de s'offenser et de murmurer contre leurs frères. Très-doux amour, ne permettez pas qu'aucun me soit enlevé par les efforts du démon, afin que tous nous puissions un jour nous reposer dans le sein du Père éternel[2]. »

Il est donc bien vrai que le plus grand des miracles de la prière et de l'union avec Dieu est de nous rendre cette vie plus légère en nous donnant la patience. Aussi, lorsque sainte Catherine parlait de cette vertu à ses disciples, sa parole embrasée s'élevait jusqu'à l'hymne :

« Patience ! ô glorieuse vertu ! combien tu m'es

[1] Nicole, sur l'Évangile du xv[e] dimanche après la Pentecôte.
[2] Dialogo, cap. CVIII.

douce! tu brilles même dans le monde aux yeux obscurcis des ignorants; ils ne peuvent ne pas participer à la lumière qui inonde mes serviteurs. Plus ils les poursuivent de haine, plus aussi reluit leur clémence pour le salut de leurs persécuteurs : contre les envieux, voilà que brillent les largesses de la charité.

« Patience! ton éclat est surtout au milieu de l'injustice; tu es une reine puissante qui commande à toutes les vertus! O patience! tu es la défense de l'amour [1].

« Glorieuse patience! tu trouves la paix au milieu de la guerre, la douceur au milieu des amertumes, le calme au milieu des tempêtes. Quand les vents irrités battent, au milieu des grandes eaux, la nacelle de l'âme humaine, toi, ô patience! pacifique et tranquille, tu la couvres des voiles de la volonté amoureuse du Sauveur [2]. »

Si la patience est nécessaire à la formation de la vie spirituelle, combien plus à la formation de la vie sociale, qui n'est qu'un effort douloureux suivi souvent de déceptions amères; et à la vie intellectuelle, on l'a dit: le génie, c'est la patience. Amour et patience, tel est l'abrégé de la doctrine mystique de sainte Catherine, et nous retrouverons encore ces

[1] Ne la injuria reluce la patientia : la quale è regina, che signoregia, et tene la signoria, et tutte le vertu, perochè essa è il muro de la charità. — Dialogo, cap. LXXVII.

[2] Dolce patientia, che stando ne la amaritudine gusta la dolceza, nel tempo de la injuria riceve la pace, nel tempo che sei, nel mare tempestuoso, et che li venti periculosi bateno con le grande unde la navicella de l'anima, tu sei pacifica et tranquilla senza alcuno male... — Dialogo, cap. XCV.

deux forces divines dans ses travaux pour la réformation de l'Église[1].

Étudions maintenant la doctrine de sainte Catherine de Sienne dans ses rapports avec les institutions monastiques, qui sont la réalisation sociale de la théologie mystique. Trois vœux, trois actes constituent la vie religieuse : la pauvreté, l'obéissance, la chasteté. Et d'abord il faut remarquer un intime rapport entre la pratique des conseils évangéliques et la pratique des commandements. On ne peut observer les commandements sans observer dans une certaine mesure les conseils, non pas actuellement, mais spirituellement, comme dit notre sainte[2]. En effet, il n'y a rien rien de possible dans le monde que dans la proportion qu'on y retrouve les trois actes de

[1] Je consigne ici quatre témoignages importants sur la doctrine de sainte Catherine de Sienne. Le jésuite Théophyle Rainaud l'appelle : Ecclesiæ gemma et Christi Pythia. Hagiolog. Lugdun., p. 459. — Le très-savant Cornelius a Lapide lui donne le titre de Theodidacta. Dedic. in XII proph. min. — Et encore : Portentum sæculorum omnium. Com. in Zach., cap. IX. — Les docteurs de l'université de Paris s'expriment ainsi dans l'approbation de la traduction française de ses lettres : « Sainte Catherine de Sienne ayant le cœur allumé du feu de l'amour, dont elle brûlait pour Dieu et le prochain, a paru en son siècle comme la plus capable de concevoir les grands mystères de notre religion, la mieux informée des vertus et la plus éloquente des lumières pour persuader le bien à toutes personnes. » — Enfin le P. François Arias donne à la doctrine de notre sainte ce bel éloge : « Catalina de Sena virgen, en la vida, sabidura, dottrina y frutto un gran milagro de Christo... La sabidura, que Dios le infundio fue tan alta, y tan profunda, que dexava suspensos con grande admiration a grandes theologos... La doctrina que enseno, y que dexo escritta es tan accertada, tan grave, tan llena de mysterios, y de sententias admirables, tan provechosa, y tan devota, que se puede compararar con la de los Padres antiquos, y Doctores de la Iglesia. — Arias, Soc. Jes., Imitat. Christ., lib. I, trat. V, cap. XXXVI.

[2] Ma perochè i consigli sonno ligati con li comandamenti, niuno po observar li comandamenti mei che non observi li consigli non attualmente, ma mentalmente. Dialogo, cap. XLVII.

la vie religieuse. La pauvreté est une reine. Heureux ceux dont elle est l'épouse; elle règne dans un état de paix et de tranquillité; il n'y a jamais de guerres, jamais d'injustice. Les murs de cette cité invincible ne sont pas fondés sur la terre, mais sur la pierre vive du très-doux Sauveur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu. La piété et la miséricorde font tout l'ornement de cet agréable séjour, depuis que le cruel tyran de la richesse en a été chassé. La bienveillance et l'amour y unissent tous les citoyens entre eux; là encore siége la prudence et la longue persévérance. Ainsi, celui qui épouse cette reine, la pauvreté, devient le seigneur et le maître de toutes ces richesses spirituelles et éternelles [1].

Dès qu'on a goûté le lait de la divine douceur on ne redoute plus l'amertume de la mort, mais on marche avec un amoureux désir; passionné pour la volonté divine, on souffre le froid, le chaud, la faim, la soif, les moqueries et les injures; on embrasse la mort et on donne sa vie avec joie pour la vie et le sang de Jésus-Christ [2]. Voyez les riches du siècle, ils sont dans la tristesse, et les pauvres bien-aimés du bon Dieu sont dans la jubilation : il les

[1] Li è una benivolentia grandissima con tutti li citadini, cioè la dilettione del proximo : et li è anchora la longa perseverant'a et la prudentia, perochè non governa la città sua imprudentemente, ma con molta providentia, et sollicita guardia, et pero l'anima che piglia questa dolce regina de la povertà per sposa se fa signore de tutte queste ricchezze. Dialogo, cap. CLI.

[2] Costoro in tutto hanno provato l'abisso de la mia providentia, gustando el latte de la divina dolceza, et pero non temeno l'amaritudine de la morte, ma con anxiato desiderio correno come morti al proprio sentimento suo, et a le ricchezze, abbracciati con la sposa de la vera povertà. Dialogo, cap. CLI.

tient pressés sur son cœur; il les nourrit de pensées consolantes; il se donne tout à eux en la place de toutes choses qu'ils ont quittées pour l'amour de lui. Les animaux ont souvent été leurs serviteurs; si un solitaire était malade, Dieu en faisait sortir un autre de la solitude pour aller le soigner; cela est arrivé souvent pour les nécessités des pauvres. Au reste, toutes les créatures manqueraient-elles, le Créateur ne manquerait pas[1]. La pauvreté royale du christianisme est donc le premier tabernacle mystique des âmes[2], le second est l'obéissance.

Le ciel avait été fermé par la désobéissance d'Adam, il a fallu, pour le rouvrir, cette clef puissante de l'obéissance de Jésus-Christ, dévoué jusqu'à la mort de la croix; nous ne pourrons y entrer que par un acte continuel d'obéissance à la volonté de Dieu[3]. O obéissance! tu vogues sans fatigue sur la mer orageuse du monde; sans danger tu arrives au port. Tu imites le Verbe éternel; tu montes sur la nacelle de la sainte croix et tu t'offres toi-même en sacrifice pour honorer l'obéissance de Jésus-Christ et garder sa doctrine. La croix est une table où tu prends la nourriture de l'âme avec charité et humilité, car tu ne veux le bien du prochain

[1] Sì che adunque li ricchi stanno in tristitia, et li dolci mei poverelli in allegreza, io me li tengo al petto mio dandoli del lattte de le molte consolatione, et perchè tutto lassono, tutto mi possedono. — Dialogo, cap. CLI.

[2] Voir Thomas a Kempis. Les trois tabernacles. — Opuscule si bien traduit par Sigismond Ropartz.

[3] Senza la obedientia niuno è che possa intrare, perochè la fu dischiavata con le chiave de la obedientia, et la disobedientia de Adam si se serro. — Dialogo, cap. CLIV.

que selon les dispositions adorables du Maître. O obéissance! tu es droite et sans feintise, et tu rends le cœur droit; tu fais qu'il aime librement; tu es l'aurore des lumières resplendissantes de la grâce; tu es le soleil qui fait germer dans la terre de l'âme les heureux fruits de vie. Tes mains sont longues, tu embrasses tout à la fois la terre avec le ciel, qui est l'unique attente de tes désirs. O perle précieuse! cachée pourtant dans le monde sous le mépris et les pieds des hommes, tu es le bonheur de ceux qui te possèdent, tu les rends les seigneurs et les maîtres de tout l'univers, tandis qu'il n'y a personne qui exerce l'empire sur eux; tu les affranchis de la servitude honteuse de la sensualité, qui leur avait enlevé toute leur liberté, toute leur grandeur [1].

Le plus dur de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à Dieu, c'est celui de sa volonté par l'obéissance religieuse unie à l'obéissance de Jésus-Christ, de cette obéissance sans retour ni raison, sans réplique, sans aucune exceptionnette, comme disait le saint de Mattaincourt, Pierre Fourrier; et saint Jean Climaque appelle l'obéissance la sépulture de la volonté [2], sépulture certainement très-pénible, puisqu'il faut la recommencer mille et mille fois. On a fait bien du chemin vers le ciel,

[1] Oh obedientia che navichi senza faticha, et senza pericolo giungi a porto de salute, tu te conformi col Verbo unigenito mio figliolo; poiche tu salti ne la navicella de la santissima croce, offerendoti a sostenere per non trapassare l'obedientia del Verbo, et per non uscire de la dottrina sua. — Dialogo, cap. CLV. — Voir encore Lettre 77.

[2] S. Joan. Climac., scal. Parad. grad. IV.

lorsque la cellule est un paradis, et lorsque le son d'une petite cloche est devenu pour l'âme plus que la voix d'un concile; eh, mon Dieu! cela est bien juste : il est arrivé si souvent que la voix d'un concile a été moins que le son d'une cloche pour les esprits orgueilleux et désobéissants.

Après avoir renoncé aux richesses, aux honneurs, à sa propre volonté, l'homme a encore à offrir à Dieu la fleur de sa virginité; cette vertu, que la philosophie n'a jamais connue, et que l'Écriture-Sainte et l'Église ne peuvent louer avec des paroles assez doucement sonnantes, est, suivant la doctrine de saint Thomas d'Aquin, à l'égard de la tempérance, ce qu'est la magnificence à l'égard des libéralités ordinaires. La tempérance modère les plaisirs du corps, la virginité les méprise; la tempérance, en les goûtant, se met au-dessus, à la vérité, mais la virginité, plus mâle et plus forte, ne daigne pas même y tourner les yeux; la tempérance porte ses liens d'un courage ferme, la virginité les rompt d'une main hardie; la tempérance se contente de la liberté, la virginité veut l'empire et la souveraineté absolue; la tempérance gouverne le corps, la virginité s'en sépare. La virginité est une généreuse vertu qui n'est jamais satisfaite jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à ce qu'il y a de plus relevé. Les esprits et les corps, voilà les extrémités opposées; la virginité, voilà le milieu qui participe de l'une et de l'autre. Elle est en la chair, dit saint Augustin, c'est par là qu'elle tient aux hommes; mais elle a dans la chair

quelque chose qui n'est pas de la chair ; c'est par là qu'elle touche aux anges, tellement qu'elle est le milieu entre les esprits et les corps [1]. C'est une perfection des hommes, mais c'est un écoulement de la vie des anges. Il ne faut donc pas s'étonner si la virginité est intervenue pour unir dans le mystère de l'Incarnation la divinité et la chair. Il y avait trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle du Verbe divin : tellement que pour mettre ensemble deux natures si éloignées, il fallait auparavant trouver un milieu dans lequel elles s'approchassent. C'est la virginité, dit saint Grégoire de Nysse, qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes ; c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel [2]. Les vierges suivent l'Agneau partout où il va, et entrent par ce moyen avec lui dans la plus intime familiarité. Tous les autres ne suivent Jésus-Christ que partout où ils peuvent.

Voyez combien Dieu aime les vierges : à sa naissance il se met dans leurs mains, il les pose sur sa poitrine dans sa sainte Cène. Il ne les oublie pas à sa croix ; sa mère vierge et son disciple vierge y reçoivent les dernières preuves de son amitié ; et ne voulant pas sortir de ce monde sans les honorer de quelque présent, comme il ne voit rien de plus grand que ce que consacre la virginité, il les laisse mutuel-

[1] Habet aliquid jam non carnis in carne. S. Augustin, de sancta Virginitate, n° 12, tom. VI, col. 346, édit. Gaume.

[2] S. Gregor. Nyss. Orat. de virg., cap. II, tom. III, pag. 115-116, in-folio.

lement l'un à l'autre. Il n'est pas jusqu'à son sépulcre qu'il ne veuille trouver vierge. Saint Basile a dit que la virginité n'est pas dans le corps, mais qu'elle établit son siége dans l'âme. Cela est vrai; mais elle rejaillit sur le corps et le sanctifie; car le repos du cœur va toujours au visage. La virginité spirituelle et intérieure se peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée, et par cette chaste peinture elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur : tous les sens d'une vierge doivent être vierges. En effet, il y a comme un mariage entre les objets et les sens : notre vue, notre ouïe, tous nos sens s'unissent en quelque sorte avec les objets; ils contractent une certaine alliance, de sorte que si les objets ne sont pas purs, la virginité de nos sens se gâte.

Il y a encore dans le monde une réalisation de la théologie mystique que sainte Catherine de Sienne n'a pas indiquée; c'était au quatorzième siècle une chose trop claire pour qu'il eût été nécessaire de s'y arrêter. Je veux parler de l'art chrétien. Ce sont les institutions monastiques qui ont créé l'admirable symbolisme de nos temples. Que faisaient les moines dans le cloître? Ils travaillaient leur âme; ils la polissaient afin qu'elle pût entrer dans la bâtisse de la cité de Dieu; ils priaient et pratiquaient la mortification rigoureuse pour eux et pour la société chrétienne. Si la société, si le monde n'avait pas des corporations de prières, des confédérations de bonnes

œuvres, s'il n'avait pas la communion des saints, il mourrait de langueur. Dans leur solitude les moines pleuraient sur les enfants de Jérusalem qui oubliaient la Patrie, et avec cette douleur ils revêtaient la forme la plus élevée et la plus digne de l'humanité. L'homme doit grandir dans les souffrances, comme l'inerte matière, pour s'élever à la forme D'ART, doit se laisser diviser, déchirer, battre, sculpter; elle doit souffrir en un mot. Le raisin sera mis au pressoir, le grain d'orge sera écrasé et moulu, la pierre sera déchiquetée, taillée, l'airain sera ciselé ou fondu : voilà la loi immuable du progrès dans la Passion [1]. Les moines qui comprenaient noblement ces choses, qui méditaient sans cesse sur l'établissement en nous du royaume, du temple immatériel de Dieu, ne tardèrent pas à faire l'application des doctrines mystiques à la construction du temple matériel destiné à servir de vêtement à l'autel du sacrifice et à recevoir à toutes les heures du jour et de la nuit les harmonies liturgiques, recueil divin du concert des mondes.

Ainsi, la théologie mystique rayonnait dans les institutions monastiques et dans l'art; et ces âmes humbles et aimantes, saint Bonaventure, sainte Hildegarde, saint Bernard, sainte Catherine de Sienne, ont été en toute réalité les architectes, les maîtresses des pierres vives de nos basiliques bâties par amour pour Celui qui est amour.

[1] Voir mon histoire de D. Mabillon et de la congrégation de Saint-Maur, pag. 108.

CHAPITRE X.

1370—1375.

SAINTE AGNÈS DE MONTE-PULCIANO. — ELLE EST VÉNÉRÉE ET AIMÉE PAR SAINTE CATHERINE DE SIENNE. — DIVERS PETITS VOYAGES DE DÉVOTION EN TOSCANE.

> Deus qui beatam Agnetem virginem tuam cœlesti rore sæpe perfundere, et orationis ejus loca diversis enatis floribus decorare dignatus es; concede propitius, ut ejus precibus perpetuo tuæ benedictionis rore conspersi, æternitatis fructus percipere mereamur.
>
> BREVIARIUM ORD. PRÆDICAT.

Au pied de la généreuse montagne de Monte Pulciano, patrie de Politian et de Bellarmin, à l'occident, vers le lac de Trasimène, est un petit bourg appelé Gracciano Vecchio; c'est là que naquit au treizième siècle, de parents pauvres, Agnès, une des gloires de l'Ordre de saint Dominique. De bonne heure elle se consacra à Dieu dans le monastère des sœurs del Saccho, à côté de Monte Pulciano. Elle fut si appliquée à la vie religieuse, que la mère des novices et toutes ses compagnes l'aimaient et la vé-

néraient comme un ange du paradis[1]. Elle passa un carême entier sans parler, et l'époux de son âme la consolait intérieurement. Un jour la très-sainte Vierge lui apparut et lui donna trois petites pierres merveilleusement belles, en disant : Ma fille, avant ta mort tu bâtiras une église en mon honneur, et pour cela, prends ces trois petites pierres, et que ton édifice soit fondé sur la foi constante et la confession de la très-haute et indivisible Trinité[2]. Les habitants de Procena, près d'Aqua Pendente, sur les bords sauvages de la Paglia, demandèrent à Agnès de fonder un monastère pour leurs filles. Dieu la mit à quinze ans sur le chandelier afin qu'elle édifiât la Toscane et honorât l'Église. Elle priait Dieu avec larmes de suppléer à tout ce qui manquait à sa jeunesse, à son inexpérience des choses de la vie.

Les secours célestes ne lui manquèrent pas ; Agnès s'en rendait digne par ses mortifications et son innocence : le pain et l'eau étaient sa seule nourriture, et la prière le plus doux rafraîchissement de son âme. Et l'on voyait la manne tomber en forme de croix sur son manteau, et les fleurs les plus splendides croître là où elle s'était agenouillée[3]. La sainte Vierge lui

[1] Quasi come un'angelo del paradiso l'amavano, e riverivano. D. Silvano Razzi. Vite de' santi Toscani. Florence, 1593, in-4°, pag. 471.

[2] Sappi, figliuola, che avanti la morte tua, tu edificherai una chiesa a honor mio; e percio prendi queste tre piccole pietre, e fa che ogni tuo edificio sia fondato sopra la certantissima fede, e confessione dell' altissima et individua Trinità. D. Razzi, pag. 472.

[3] Fu piu volte osservato, che quando se levava dall' orazione, il mantello suo era coperto di manna in forma di croce... Fu anche ritrovato alcuna volta il luogo dove ella poneva le ginocchia, facendo orazione, tutto asperso di vaghi fiori di piu maniere. D. Razzi, pag. 473.

apparaissait souvent, et déposant l'enfant Jésus dans ses bras, elle l'abandonnait à ses plus affectueuses caresses. Un dimanche Agnès priait sous un olivier, dans la partie la plus solitaire du jardin; elle oublia l'heure de la messe et de l'office; un ange lui apporta la sainte Eucharistie. Deux ermites camaldules dall' Ermo Alvivo étaient venus la visiter; après un long entretien sur la vie spirituelle, elle les fit asseoir à table pour le repas. On n'avait encore apporté aucun mets, qu'ils virent tout à coup, au milieu d'un plat de terre, une belle et odoriférante rose s'élever. Agnès alors se tourna vers ces bons religieux et leur dit : Pères, notre Sauveur a voulu, au milieu des froids et des frimas de l'hiver, envoyer sur notre table cette fleur de l'été, pour montrer combien vos ardentes paroles ont réchauffé mon esprit languissant; et les ermites édifiés retournèrent à leurs cellules des montagnes, bien convaincus que c'étaient eux qui avaient été réchauffés par les ardentes paroles d'Agnès.

Les habitants de Monte Pulciano la supplièrent avec instance de revenir dans sa patrie; sa modestie et son amour pour la retraite la retinrent à Procena; il fallut pour la décider un avertissement d'en haut. Il lui parut en songe être en pleine mer en face de trois vaisseaux magnifiquement pavoisés et conduits par saint Augustin, par saint François d'Assise et saint Dominique. Une sainte dispute s'était établie entre eux à qui posséderait Agnès dans sa barque. Saint François faisait de fortes instances, s'appuyant sur la conformité d'habit; les religieuses de Procena

portaient un scapulaire de grosse toile grise, de toile de sac d'où elles avaient pris leur nom. Mais saint Dominique lui tendit la main et l'introduisit dans sa barque. Aussitôt un ange lui apparut, et lui rappelant les trois pierres merveilleuses que la sainte Vierge lui avait données, il lui ordonna de retourner à Monte Pulciano, sa patrie, et de bâtir un monastère sur la colline jadis profanée par d'impures habitations[1].

Agnès obéit. Elle choisit une sainte compagne appelée Catherine, embrassa ses sœurs et se consacra tout entière à cette nouvelle fondation. Après peu de temps, plus de vingt religieuses y avaient cherché un abri et un refuge. Agnès, résolue à rester à Monte Pulciano, écrivit à ses sœurs de Procena d'élire à sa place une autre prieure et de lui renvoyer quelques objets de dévotion. Ces pauvres filles, désolées de perdre leur sainte mère, leur souveraine amie, gardèrent en signe de consolation et de souvenir une petite croix qu'Agnès, dans une de ses visions du paradis, avait détachée du riche collier de perles de l'enfant Jésus. Un ange la lui rapporta, et les religieuses de Procena lui demandèrent pardon de ce larcin pieux. Agnès était seulement montrée à la terre; Dieu la rappela à lui le 20 août 1317. Votre vie, Agnès, a été simple comme la vie d'une humble fleur de l'Apennin : des prières ferventes, des mortifications austères, de douces vi-

[1] Le apparve un angelo, il quale ricordandole le tre pietre che già haveva havute della madona, l'ammoni che ritornando a Monte Pulciano sua patria, sopra il profanato colle edificasse un monasterio. D. Razzi, pag. 177.

sions du ciel, de la manne, des roses, voilà tout. C'est comme l'hymne de l'âme, un soupir du cœur, un peu de la fumée de l'encensoir, et pourtant il est révélé à notre illustre siennaise qu'elle vous aura pour compagne dans le ciel!

Cela jeta dans l'âme de Catherine un désir ardent de visiter les reliques de la sainte de Monte Pulciano. Elle part donc avec le bienheureux Raimund et quelques-unes de ses fidèles compagnes; elle court se prosterner devant le tombeau incorruptible et vénéré; elle incline la tête pour baiser les pieds de cette amie céleste. Mais voilà qu'Agnès semble ne pouvoir souffrir une si profonde humilité; elle soulève un de ses pieds et le présente doucement à Catherine, en présence de toutes les sœurs. A la vue de ce prodige, Catherine s'humilia encore davantage et s'inclina profondément à mesure que le pied de la bienheureuse retombait à sa place.

Dès ce jour le monastère de Monte Pulciano fut pour le cœur de notre sainte un lieu sacré, elle résolut d'y placer deux de ses nièces, filles de sa sœur Lisa; c'était un motif de fréquents pèlerinages. La seconde fois qu'elle vénéra le saint corps, elle ne se mit plus à ses pieds, mais, remplie de confiance et de joie, elle baisa le visage de la bienheureuse Agnès. Puis se relevant d'un air gai, elle dit à Lisa : Ne voyez-vous pas le don que Dieu vous fait du haut du ciel? Pouvez-vous être ingrate à ce point? Alors Lisa et toutes les personnes présentes virent la manne tomber et couvrir en quelques instants ces deux corps bénis. Ce

prodige sembla consacrer l'amitié sublime entre la sainte de la terre et la sainte du ciel ; et Pachiarotto nous en a conservé le souvenir dans une belle peinture de l'oratoire de la Fullonica. Nous n'avons plus de détails sur les autres voyages de Catherine à Monte Pulciano ; nous savons seulement que ses relations avec le monastère furent nombreuses et suivies ; ses deux nièces y restèrent, et Lapa y faisait de longs séjours. Au milieu des agitations de la vie active, Catherine revenait par le cœur dans la solitude de Monte Pulciano : elle aimait à verser ses pensées dans ces âmes simples ; elle écrit à sœur Cristofora la prieure :

« Chère fille en Christ doux Jésus, moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux avec le désir de voir vous et vos sœurs suivre les vestiges de notre glorieuse mère sainte Agnès. Je vous supplie et je vous ordonne d'observer ses usages et de l'imiter. Sachez que là est la doctrine et l'exemple de la vraie humilité, qui était sa vertu principale, et je ne m'étonne pas qu'elle avait ce que doit avoir l'épouse, ce qu'avait l'époux : cette charité sincère qui brûlait continuellement et consumait le cœur du Christ. Elle étudiait toujours dans les veilles et la prière, et elle n'aurait pu avoir d'une autre manière la vertu d'humilité, car il n'y a pas d'humilité sans amour ; une vertu fortifie l'autre. Sachez par quel moyen elle est arrivée à une vertu parfaite et réelle ! le dépouillement libre et volontaire qui l'a fait renoncer au monde

et à tous ses biens. Elle avait compris, cette glorieuse vierge, que la possession des biens temporels fait tomber l'homme dans l'orgueil et efface jusqu'à la dernière trace d'humilité : l'amour-propre étouffe l'amour divin, et l'on perd le goût des veilles et des prières. Comment le cœur rempli de la terre et de l'amour-propre pourra-t-il embrasser Jésus-Christ crucifié et les douceurs de l'oraison? Agnès la bienheureuse s'est dépouillée d'elle-même et s'est revêtue de Jésus-Christ. Vous devez toutes l'imiter. Vous qui êtes consacrées épouses du Christ, vous ne devez plus rien retenir de votre père, mais seulement posséder ce qui appartient à l'époux éternel. Ce qui est de votre père, c'est la sensualité ; le temps est venu de l'abandonner pour suivre l'époux et posséder son trésor. Quel est ce trésor? c'est la croix, les opprobres, la souffrance, la douleur, les mépris, la pauvreté volontaire, cette soif de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Je vous le dis, si vous possédez ce trésor avec les forces de la raison et de l'amour, vous parviendrez à toutes ces vertus dont nous avons parlé ; vous serez les vraies filles d'Agnès, les vraies épouses du Christ, et vous mériterez d'être reçues dans sa grâce, qui vous ouvrira la porte de la vie éternelle. Je n'en dis pas davantage ; plongez-vous dans le sang du crucifié et demeurez dans sa dilection. DOUX JÉSUS ! JÉSUS AMOUR[1] ! »

Catherine écrivait de longues lettres à sa nièce Eugénie pour la fortifier dans la vie religieuse ; elle

[1] Lett. 158.

désirait la voir amoureusement se nourrir de l'angélique nourriture de l'union avec Dieu; elle cherchait à lui inspirer les joies de la cellule intérieure: « Garde-toi, lui disait-elle, garde-toi bien d'avoir jamais des conversations privées avec aucun religieux, ni aucun séculier. Si je l'apprenais, quel que fût mon éloignement, j'accourrais, et je te donnerais une si rude discipline, que tu en garderais le souvenir le reste de ta vie. Ne reçois jamais rien de qui que ce soit, ne donne rien non plus, au dedans ou au dehors, si ce n'est pour secourir le prochain lorsqu'il est dans une pressante nécessité. Sois toujours pieuse et recueillie en toi-même; sers les sœurs charitablement en toute diligence, celles surtout que tu verras faibles. Si quelque étranger en passant te demande à la grille, demeure dans la paix, n'y va point; qu'il dise à la prieure ce qu'il a à te dire. Si cependant la prieure te commande de t'y rendre, en vertu de la sainte obéissance, vas-y, mais tiens la tête baissée et montre-toi aussi sauvage qu'un hérisson. Aie toujours présentes à l'esprit les maximes que la glorieuse vierge Agnès inspirait à ses filles. Au saint tribunal accuse tes fautes, et après avoir reçu la pénitence, retire-toi sans chercher à discourir avec les compagnes de ta première enfance que tu auras pu rencontrer. Ne t'étonne pas de tout ceci; plusieurs fois tu as pu m'entendre dire que les conversations, improprement appelées des dévots et des dévotes, nuisent aux âmes, aux mœurs et observances religieuses; c'est une vérité. Garde-

toi enfin de lier ton cœur à d'autres qu'à Jésus-Christ crucifié; car lorsque tu voudrais ensuite le détacher, tu ne le pourrais plus qu'avec une grande peine et de violents efforts[1]. » Et cette doctrine, Catherine n'avait-elle pas commencé par la pratiquer elle-même, n'avait-elle pas écrit au père Raimund : Dépouillez-vous de toute attache aux créatures, à commencer par moi; appliquez-vous à l'amour de Dieu, et réjouissez-vous avec moi de la sainte haine que je me porte à moi-même?

Pendant que le bienheureux Raimund était supérieur du couvent de Monte Pulciano, le père Tommaso partit un jour de Sienne avec un religieux son compagnon pour lui rendre visite. A moitié chemin ils furent attaqués par des voleurs qui les dépouillèrent avec de si horribles menaces, que les deux religieux désespéraient de leur vie. Le père Tommaso n'espérant plus aucun secours humain, se rappela combien Catherine était puissante auprès de Dieu, et l'invoqua de tout son cœur avec une ferme confiance. A l'instant même, l'un des malfaiteurs, ému de compassion, dit à ses complices : Pourquoi donner la mort à ces pauvres religieux? Ils ne nous ont fait aucun mal. Laissons-les aller, ce sont de braves gens, ils ne nous trahiront point; et ils rendirent aux deux voyageurs leurs habits, leurs chevaux, et les laissèrent continuer leur route. Le père Tommaso sut plus tard qu'au moment où il implorait le secours des prières de Catherine, celle-ci disait à Alessa : Mon père

[1] Lett. 139.

spirituel m'appelle ; je vois qu'il est dans une grande peine ; et elle pria jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce qu'elle demandait[1]. Son premier miracle ne devait-il pas se faire en faveur de tels hommes et sur le chemin bien-aimé de Monte Pulciano?

Catherine faisait encore divers petits voyages de dévotion en Toscane, dans les environs délicieux de la cité de la vierge. Elle allait souvent au vieux monastère de Santa Bonda, que le bienheureux Jean Colombini choisit pour sa sépulture ; là elle s'entretenait avec sœur Costanza des espérances éternelles[2]. Elle faisait avec ses disciples de longs séjours au château della Rocca, dominant une des plus belles vallées de l'Orcia, chez ses amis Agnolino et Bianchina Salimbeni ; et le Populaire, qui redoutait toujours les nobles ambitions de cette illustre famille, s'en effrayait et voyait là presque une réunion de conjurés[3]. C'est à la Rocca que Catherine montra toute sa puissance sur le démon. Bianchina voulait lui recommander une pauvre femme horriblement possédée. Mais connaissant son humilité, et sachant combien elle serait affligée qu'on la crût capable d'opérer une pareille guérison, elle s'adressa aux disciples de Catherine. Ils conseillèrent de mettre tout simplement la malade en sa présence, afin qu'à

[1] Pater meus vocat me et scio quod magna nescessitas arctat eum. Quod dicens surrexit, et ad locum orationis consuetum accessit. — B. Raimund, pars II, cap. XIV.

[2] Lett. 154-155.

[3] Gran vergogna si fanno i cittadini di Siena di credere, o immaginare, che noi stiamo per fare trattati nelle terre de' Salimbeni, o in veruno altro luogo del mondo. Lett. 304.

la vue de ses douleurs, elle fût plus aisément portée à l'en délivrer. Or il arriva que notre sainte, toujours occupée du salut de ses frères, travaillait à la réconciliation de deux chevaliers du voisinage, et pour cela elle sortait souvent de la Rocca. Dès qu'elle aperçut cette malheureuse femme, elle dit à Bianchina : Dieu vous pardonne, qu'avez-vous fait? Vous n'ignorez pas que je suis moi-même possédée du démon, et vous me conduisez à la rencontre des personnes qui en sont possédées [1]? Puis se tournant vers la pauvre femme, elle dit d'une voix forte : Je te commande, maudit, de baisser la tête jusqu'à mon retour, afin que tu ne mettes pas d'obstacles à la réconciliation que je vais faire. L'obsédée obéit, et resta abaissée à la porte d'un ermitage. Lorsque Catherine se fut éloignée, le démon criait, par la bouche de cette malheureuse : Pourquoi me retenez-vous? laissez-moi sortir, je souffre trop. — Le vieil ermite lui disait : Eh! pourquoi ne sors-tu pas, la porte est ouverte? — Je ne puis sortir, répliquait-il, elle me tient ici enchaîné. — Qui donc? demandait l'ermite. — Et le démon répondait : Ma grande ennemie. — Quelle est donc cette grande ennemie? — Alors il criait en mugissant : C'est la plus terrible ennemie que maintenant j'aie au monde. — Les assistants le menacèrent : Tais-toi, voilà Catherine qui revient. — Elle ne vient pas encore, elle est en tel endroit,

[1] Parceat vobis omnipotens Deus, domina, quid est quod fecistis? Num quid non scitis quod ego frequenter a dæmonibus vexor? Ut quid alias vexatas adduci facitis coram me. — B. Raimund, pars II, cap. XIII.

disait le démon. — Que fait-elle? — Elle fait ce qui me déplaît souverainement..... Pourquoi suis-je retenu ici? Et pendant tout ce temps l'obsédée, fidèle aux ordres de Catherine, ne leva point la tête. Quelques moments après on l'entendit s'écrier : La voilà, mon ennemie, la voilà qui revient! Et il désignait en même temps les endroits de son passage. Enfin, il s'écria en gémissant : La voilà qui entre! Et en effet la sainte entra. — Combien de temps me tiendras-tu enchaîné? — Lève-toi, maudit, sors promptement, laisse en paix cette créature de Dieu, je te défends de l'inquiéter jamais plus. Aussitôt on vit le cou de l'obsédée se gonfler; Catherine y fit de sa main droite le signe de la croix, et le démon disparut tout à fait. Elle tint ensuite quelque temps dans ses bras la pauvre femme épuisée de fatigues, lui fit donner à manger et reconduire chez elle [1]. On le voit, Catherine avait beau quitter le monde, la charité l'accompagnait dans ses voyages, elle passait partout en faisant le bien.

La famille Salimbeni donna à notre sainte un de ses châteaux, et la république de Sienne confirma ce don. Le pape l'autorisa à y établir une communauté de Mantellate. Ce fut assurément le premier monastère du Tiers-Ordre régulier. Au quinzième siècle, Belcaro est redevenu un château féodal [2]. Le

[1] Cette délivrance de l'obsédée est le sujet d'un bon tableau de Sorri dans la maison paternelle de la Contrada dell' Oca.

[2] A Belcaro, dans le Poulailler, M. Valery a vu les débris d'un magnifique cataletto peint par Pachiarotto. — Saint François d'Assise, la madone et saint

bruit des armes retentit là où avaient gémi les douces colombes mystiques. Cette somptueuse résidence porte encore l'empreinte de sa double destination ; de la verdure et des fleurs enlacent et couronnent des créneaux et des tours. On dirait une belle fiancée essayant la pesante armure de fer d'un chevalier. Et ces Mantellate du moyen âge, ces humbles filles de saint Dominique et de sainte Catherine n'étaient-elles pas toujours armées de la foi et de la charité ; n'ont-elles pas à toutes les heures du jour parcouru les rues de la cité pour soulager toutes les misères ?

Sainte Catherine aimait la nature, elle en comprenait les douces harmonies, elle aimait à s'approcher d'elle, c'est ce qui nous explique ses fréquents voyages autour de Sienne. Voyageuse céleste, elle traversait la terre en y contemplant les vestiges de Dieu. Montrant à ses disciples les prés émaillés de fleurs splendides, elle leur disait joyeusement : Comme tout cela honore Dieu et raconte sa magnificence. Ne voyez-vous pas ces fleurs rouges qui semblent épanouir au soleil de justice les plaies sanglantes de Jésus-Christ [1] ? Au printemps elle s'asseyait au bord des bois pour écouter le chant des oiseaux, et tous ces bruits mystérieux de la nature vivante et animée. Au sommet des Apennins, elle

Bernardin sont encore très-bien conservés. — On appelle cataletto une espèce de brancard fort orné sur lequel les confrères portent et exposent les morts.

[1] Quando Ella vedea nel prato i fiori con una santa allegrezza c'invitava, dicendo : Non vedete voi, che tutte le cose onorano Dio, e di Dio parlano? Questi fiori vermigli ci mostrano apertamente le piaghe rubiconde di Jesu Christo. — Stefano Maconi. Lett. Opere, tom. I, pag. 470, in-4°.

recueillait dans son âme, comme un soupir et une prière, le frémissement des feuilles agitées par la brise et les mélodies sauvages des vents et des eaux. Un jour, après avoir considéré longtemps une multitude de fourmis, elle dit : Comme moi elles sont sorties de la pensée de Dieu, et celui qui a créé les anges a créé aussi ces petites bêtes et les fleurs des arbres [1].

Les amis de Dieu savent qu'ils sont appelés à délivrer la nature gémissante et captive, et la création leur apparaît comme une échelle mystique pour s'élever au Créateur. Le vieux Rusbrock écrivait ses admirables livres dans la forêt de Vauvert [2]. Sainte Gertrude, accablée de vie surnaturelle, allait se reposer dans le préau du cloître, s'asseyait auprès du bassin, symbole de ces eaux qui jaillissent à la vie éternelle; elle considérait la beauté de l'herbe et des fleurs, et la limpidité de cette eau courante qui les arrosait en passant, et la verdure des arbres, et la liberté timide des petits oiseaux, et les belles colombes qui voltigeaient doucement à l'entour. Rappelez-vous les effusions du séraphin d'Assise, et la petite colombe qui récréait l'apôtre bien-aimé, et saint Ignace de Loyola qui entrait en extase à la vue d'un brin d'herbe et d'une fleur [3].

[1] Così queste, com' io son' uscite dalla santa Mente di Dio, che tanto faticò per creare gli angeli, quanto per crear queste, e i fiori degli alberi. — Stefano Maconi. Lett., pag. 471.

[2] Cum divinæ gratiæ splendoribus se sentiret illustratum, solus in silvæ abdita sese reciperet, atque ibi quæ ex Dei spiritu haurire potuisset, in scripta redigeret. — Rusbrock, opera, p. 5, in-folio. Cologne, 1552.

[3] Vidimus frequenter illum ex tenuissimis rebus ad Deum, qui in minimis

Chaque plante a son modèle, son idéale beauté, comme elle a sa voix dans le concert harmonieux des êtres, et ce sont ces ineffables sympathies que l'architecture catholique exprime par son efflorescente végétation. Dans les cathédrales vous retrouvez toute la nature depuis la fleur préférée jusqu'au plus humble légume, nourriture des pauvres. Jésus-Christ, notre souverain maître, a fait ses premiers pas dans la vallée où fleurissait le lis, il a été imprégné de ses parfums; il a voulu prendre son nom, il a dit : Je suis le lis de la vallée. Il s'est plu aussi à montrer la beauté des dons de la Providence dans la robe du lis que le lis n'a pas filée. Cette fleur est demeurée un enseignement évangélique; elle est devenue la parure du christianisme ; il la sème devant ses pas ou l'emporte avec lui dans le pan de sa tunique. Nos rois français la cueillirent pour leurs armoiries sur les champs de bataille où ils étaient victorieux : or dès ce jour le nom de TRÈS-CHRÉTIEN s'est attaché au drapeau qui portait la fleur consacrée. Deux fleurs règnent dans nos liturgies saintes, le lis et la rose; quand la rose s'effeuille le lis éclot, et cela toujours et partout : dans le cours de l'humanité comme dans le cours d'une saison, dans le monde moral comme dans nos jardins. Les grandes roses des basiliques s'épa-

etiam maximus est, ascendentem; ex plantulæ, frondis, floris, fructus unius aspectu, ex vermiculi alicujus, aut bestiolæ consideratione supra cœlos attollentem se, et ad ea, quæ a sensibus remota sunt, penetrantem. — Ribadeneira, vita S. Ignatii, lib. v, cap. 1.

nouissent au soleil et rayonnent dans les vastes nefs; et sur les autels, la sainte Vierge, rose mystique, tient dans sa main une branche de lis. Le vase où le prêtre boit le sang de Jésus-Christ n'est que le calice d'une fleur d'or, et la science catholique donnait à ses livres le nom des fleurs[1]. Le pontife suprême n'a pu trouver autre chose à offrir aux puissances du monde qu'une rose bénie.

Les âmes les plus troublées, les plus orageuses ont goûté un peu de paix dans la contemplation de la nature : Dieu donna à Luther un dernier avertissement par une fleur[2]. Il était à la Wartburg, un matin d'hiver il ouvrit sa fenêtre et le vent des montagnes lui apporta un souvenir de ce cloître qu'il avait, hélas! profané. Un pot de violettes était là sur le petit toit comme enseveli dans un tombeau de neige. Une seule perçait son blanc suaire, étalait toute tremblante sa corolle humide, et semblait à chaque raffale de vent courber la tête pour ne plus la relever. Luther écarta doucement les plis de cette robe neigeuse, essuya du bout du doigt la tige, puis la réchauffa de son haleine. Bientôt les filaments de la plante s'allongèrent, elle parut reverdir. Jamais

[1] En remontant dans le moyen âge, nous pourrions donner un catalogue de livres précieux portant le nom des fleurs; nous indiquerons seulement pour les temps modernes : Henriquez, qui a écrit une belle histoire des saintes de l'Ordre de Cîteaux sous le titre de LILIA CISTERCII, 1 vol. in-folio.

Venantio Simio, religieux de Vallombreuse, a publié une histoire des saints et des hommes illustres de son Ordre, QUI VELUTI MYSTICI FLORES EFFLORUERUNT IN VALLE UMBROSA, 1 vol. in-4°. — Rome, 1693; et le merveilleux livre du P. Ribadeneira de la société de Jésus, la FLOS SANCTORUM, beau monument de piété, d'art et de littérature.

[2] Voir l'admirable histoire de Luther par M. Audin.

depuis qu'il avait outragé l'Église, sa mère, il n'avait goûté de joie semblable! Son front d'apostat lui semblait moins brûlant; il ne pensait, ne respirait que pour ses chères violettes. Une seule resta fanée et décolorée : elle était morte. Luther regardait tristement la tête de la petite fleur, qu'il essayait, mais en vain, de fixer sur sa tige fléchissante. Pauvre violette! disait-il, Dieu seul pourrait te redonner la vie... adieu! adieu! pour toujours! et il pleurait comme un enfant! Malheureux, il ne comprenait pas que cette fleur morte était le symbole de son âme; et que c'était peut-être le dernier avertissement de la bonté gracieuse du Sauveur. Oui, je le crois avec amour, Dieu, qui s'est plu à donner la grandeur aux petits, la force aux plus faibles, a peut-être mis la source immense de la spiritualité dans le calice d'une fleur.

CHAPITRE XI.

1374—1375.

PESTE DE SIENNE. — SÉJOUR A PISE. — SAINTE CATHERINE REÇOIT LES STIGMATES ET SOUFFRE LES DOULEURS DE LA PASSION.

> Etiamsi imago Crucifixi, Jesu Pie, inspiciatur tantum, non erit inanis hæc inspectio.
>
> Lud. Blos. Instit. spir., cap. VI.

> Illa crucem memori portans sub pectore semper
> Stigmata passa fuit.
>
> Pie II.

L'année 1374 est une époque triste et douloureuse dans les annales de la république siennaise. Les esprits, profondément divisés par les révolutions intérieures, avaient perdu toute énergie pour le bien, et restaient abattus dans le désespoir ou s'agitaient dans les transports de la force brutale. Le peuple accusait les nobles et demandait des expiations sanguinaires. Le Mont des Réformateurs, emporté par la tempête, était trop faible pour rétablir l'ordre et le calme. Le sénateur Lodovico da Mugliano ne pouvait plus sortir sans entendre au-

tour de lui des murmures et des menaces. Catherine seule prenait sa défense ; elle lui montrait la croix comme le refuge unique au milieu de ses malheurs, comme le principe de la plus courageuse confiance [1].

La noblesse des Apennins se retirait vaincue devant les bandes populaires : il fallut les forces réunies de Florence et de Sienne pour déraciner le dernier rejeton des Ubaldini. Du reste, la chevalerie n'avait plus que des traditions de brigandage, elle se détruisait elle-même [2]. Geri, seigneur de Perolla, avait laissé en mourant son château-fort de la Maremme à sa fille ; mais que pouvait cette main blanche et délicate contre une main de fer trempée de sueur et de sang ? Andrea Salimbeni, son cousin, vint la voir ; ce fut une visite de la mort ; il s'établit maître et tyran de ce vallon sauvage où le Brune prend sa source. Le Sénateur conduisit l'armée siennaise à Perolla pour la punition d'un crime si atroce, et le 23 avril 1374, les portes des prisons de la Seigneurie se fermèrent sur Andrea et sur vingt-huit de ses chevaliers coupables. Peu de jours après, seize furent décapités ; parmi eux il y avait trois enfants de Sienne, Tegliacci, Pannocchieschi et Antonio di Vanni. La justice n'osait frapper Andrea Salimbeni, tant ce nom était entouré du prestige de ses antiques grandeurs. La compagnie del Bruco se leva, et avec une populace menaçante elle alla au palais public

[1] S. Caterina, lett. 333. — Malavolti, historia de' Sanesi, part. II, lib. viii, p. 141, in-4°.
[2] Malavolti, p. 141.

crier vengeance ; le capitaine du peuple, Galgano-le-Peintre, privé de conseils et de forces, et redoutant un plus grand malheur, déclara qu'il donnait à Noccio di Vanni Sellaio le pouvoir de faire tout ce qui lui paraîtrait utile à la république. Noccio s'assit sur le banc d'où on rendait les sentences, et condamna Andrea Salimbeni à la mort. Après l'exécution, le peuple se retira satisfait[1]. Les Salimbeni, humiliés, devinrent furieux ; ils enlevèrent deux forteresses à la république, Montemassi et Bocheggiano, et de là ils étendirent leurs ravages dans toutes les vallées environnantes. Une armée siennaise marcha contre eux, elle fut dispersée par ces brigands qui ne se soumirent aux Réformateurs qu'après de longues négociations[2].

A ces guerres intestines, à ces découragements profonds se joignirent d'autres douleurs. L'agriculture, abandonnée, ne trouva rien au temps de la moisson ; les gens d'armes avaient détruit même les espérances : aussi la disette fut extrême à Sienne et dans toutes les villes de la république, où les paysans s'étaient réfugiés[3]. Les privations de tout genre, l'agglomération de ces foules affamées dans les rues étroites et malsaines des cités, firent naître des maladies périodiques presque inconnues aux États modernes, et que le peuple a appelées du nom générique de

[1] Malavolti, part. II, lib. VIII, in-4°.

[2] Malavolti, part. II, lib. VIII.

[3] Valeva lo staio del grano in Siena due fiorin d'oro, che in Genova si pagava cento cinquanta fiorini il moggio. — Malavolti, part. II, lib. VIII.

peste. C'était un affreux spectacle qu'une ville livrée à la peste, dans ces temps malheureux où la charité légale n'était point organisée, et où tout était abandonné au dévouement individuel. Né dans les pays de l'Orient, le fléau vint et s'arrêta pour la seconde fois dans ce siècle sur la belle cité de la Vierge Marie, sur tout son territoire et sur une partie des villes italiennes ; rien ne pouvait en suspendre la marche et les progrès. Celui qui voyait sur son corps des taches noires et livides, n'avait plus qu'à recommander son âme à Dieu et à mourir. La contagion était si maligne, qu'on prenait le mal en parlant, en respirant ; non-seulement l'homme communiquait la peste à ses semblables, mais elle atteignit même les animaux. Boccace avait vu à Florence deux porcs qui, après avoir remué les haillons d'un pauvre mort de la peste, et s'en être battu les joues selon l'usage de ces animaux, tombèrent morts en moins d'une heure, comme s'ils eussent été empoisonnés [1].

Les morts s'en allaient vite, ils tombaient dans les églises, dans les rues, comme les fruits gâtés tombent des arbres [2]. Chaque jour les fossoyeurs parcouraient les rues en criant : Qui a des morts ? Et les maisons s'ouvraient, et l'on voyait des cadavres apporter d'autres cadavres. Le père apportait son fils, le mari le corps livide de sa femme ; sou-

[1] Boccaci. Decameron. Giornata I.

[2] Morti cadevano a terra a guisa che i pomi fracidi. — Tommasi, historia di Siena, lib. x, p. 312, in-4°.

vent on vit une jeune mère déposer sur le char son petit enfant, fleur à peine éclose et déjà fanée ; elle l'ajustait de son mieux dans sa plus belle robe, et comme elle sentait le venin couler dans ses veines, qu'elle restait seule, elle prévenait le fossoyeur, comme cette femme des Fiancés de Manzoni : Vous reviendrez demain, vous monterez, il n'y aura personne pour vous ouvrir, je serai morte ; ah ! si vous pouviez me réserver une petite place à côté de cet ange ! Et lorsque les fossoyeurs repassaient dans certaines rues, personne ne répondait : l'odeur des cadavres en putréfaction les avertissait seule de la présence des morts. Souvent le prêtre et ceux qui portaient la bière, s'asseyaient pour se reposer un peu ; et ils ne se relevaient plus ; un autre convoi les emportait dans la fosse commune.

Ce qu'il périt du popolo-minuto et de la classe moyenne ne peut se calculer. Les boutiques étaient fermées, les travaux suspendus ; chacun marchait isolé ; dans tout passant on voyait un pestiféré, par conséquent un ennemi mortel. Accablées par le présent, menacées pour l'avenir, les âmes les plus fortes étaient saisies par la mort ou par la peur. Dans les places, dans les marchés, on n'entendait plus que ces mots : Un tel est mort ; un tel est malade ; cet autre a fui dans sa maison des montagnes. Les tribunaux étaient vacants, les lois n'avaient plus de force[1]. A chaque nouvelle réunion, le grand conseil

[1] Gli huomini tralasciarono qualunque civile costume. — Tommasi, lib. x, p. 312, in-4°.

trouvait bien des places vides; on n'osait plus demander les raisons de l'absence. Le potesta Bernabo de' Megaluffi était mort, et son fils et toute sa maison; et les Défenseurs Francesco di Pietro Bandini, Domenico di Sandro et tant d'autres [1]. La mort se chargeait d'éteindre les dissensions politiques; sa voix était assez éloquente pour couvrir toutes les voix des orateurs. Oh! combien de grands palais, de nobles et belles habitations, remplies naguère de familles brillantes et nombreuses, restèrent vides! que de richesses, que d'héritages demeurèrent sans héritiers!

Des calamités analogues se firent sentir dans les campagnes; privés des secours de la médecine, les paysans mouraient avec leur famille au milieu des champs, et, comme dans la ville, ceux qui restaient se laissaient aller au découragement, à l'insouciance de leurs travaux, et à user de tout ce qu'ils avaient sans s'inquiéter de l'avenir. Les fermes ne furent plus gardées; les troupeaux erraient à l'aventure, on coupait toutes les herbes, toutes les plantes pour les besoins du moment. Les bœufs, les ânes, les chèvres, les chiens mêmes abandonnés, s'en allaient dans les champs où les fruits de la terre restaient sur pied, et comme les créatures raisonnables, quand ils étaient repus, ils revenaient sans le berger le soir à la maison [2].

[1] Malavolti, part. II, lib. VIII, in-4°, p. 142.

[2] Perchè adivenne che i buoi, gli asini, le pecore, et i cani medesimi fedelissimi a gli huomini fuori delle proprie case cacciati, per li campi, dove anchora le biade abbandonate erano, sanza essere non che raccolte, ma pur segate; come meglio piaceva loro, se n'andavano. Et molti quasi come ratio-

A côté de ces scènes de mort et de ce deuil universel, il y avait d'autres scènes plus tristes, plus honteuses pour la dignité humaine, marquée au signe de la croix. Les pauvres agonisants pouvaient entendre de leur lit la joie féroce des croque-morts (beccamorti), qui dansaient en rond sur une place déserte, en criant : Bienvenue soit la peste! Là où les jeunes filles avaient chanté dans leurs danses gracieuses : Bien venu soit le mois de mai! Puis l'égoïsme se montra cruel et impitoyable. Ces générations matérialistes, qui à chaque siècle naissent du troupeau d'Épicure, donnèrent à Sienne comme à Florence le spectacle de leurs infamies infiniment variées. Les uns ayant cru reconnaître qu'un régime tempéré était un préservatif certain contre le mal, se réunirent et s'enfermèrent pour vivre entre eux; ils faisaient un usage très-modéré des nourritures les plus saines et des vins les plus délicats; ils ne faisaient aucune sorte d'excès, et surtout ils ne s'informaient pas des malheurs journaliers de leurs frères; ils vivaient dans la modération des honnêtes gens et au milieu des plaisirs tranquilles.

Entraînés par une opinion toute contraire, d'autres se persuadèrent que boire, chanter et rire, que se livrer sans mesure à tous leurs goûts, à tous leurs appétits, était le plus efficace des remèdes. On voyait donc des bandes de jeunes chevaliers avec leurs Pampinea

nali, poichè pasciati erano bene il giorno, la notte alle lor case senza alcuno correggimento di pastore, si tornavano satolli. — Boccaci. Decameron. Giornata I.

et leurs Fiametta couronnées de fleurs et portant des bouquets d'herbes odoriférantes, parcourir les rues en chantant, descendre les allées ombreuses de Camollia pour se soustraire à l'influence du mauvais air, et aller s'asseoir sous les rosiers des Bains en contant des histoires plus que frivoles. En un mot, les riches et les puissants de la république étaient renfermés dans une sobre et discrète hygiène, ou plongés dans des jouissances égoïstes et impures ; aussi, après ces grandes calamités, on put remarquer que les femmes qui guérirent n'en devinrent pas plus chastes[1].

Voilà le dévouement des enfants de la cité des hommes. Dans la cité de Dieu, au contraire, dans l'Église, les traditions de la charité étaient vivantes. Le recteur Galgano di Lolo mourut en soignant les malades dans son hospice della Scala[2]. Nous avons vu comment Matteo di Cenni, recteur de l'hôpital de la Miséricorde, allait au péril de sa vie de maison en maison soigner les pestiférés et les aider à mourir. Le Père Raimund et ses frères parcouraient les rues avec hardiesse et portaient à tous les consolations de leur amour et de leur courage. Catherine et ses amies les Mantellate de Saint-Dominique furent sublimes. Elles avaient lu cette parole divine : Ne soyez point paresseux à visiter les malades, car c'est ainsi que vous serez affermi dans la charité[1] : et elles étaient devenues les servantes des

[1] Il che in quelle, che ne guarirono, fu forse di minore honestà nel tempo, che succedette, cagione. — Boccaci. Decameron. Giornata I.

[2] Malavolti, part. II, lib. VIII.

[1] Ecclesiastic., cap. VII.

pauvres malades de la peste ; elles allaient sans crainte dans les maisons les plus délaissées et avec une compatissante douceur ; elles touchaient, elles maniaient ces membres endoloris, ou elles roulaient les cadavres infects dans le linceul. Sans doute plus d'une fut glacée par la mort, mais les sœurs qui savaient bien qu'elle allait reposer dans la paix du Christ, lui donnaient un dernier baiser et retournaient à leur œuvre avec un nouveau zèle.

Catherine choisissait de préférence les plus pauvres malades, les infirmités les plus repoussantes, et ses biographes nous ont transmis à ce sujet des détails précieux. Une femme nommée Cecha, atteinte de la peste, avait été forcée par son extrême indigence à se réfugier dans un des hospices de Sienne. Mais cet établissement avait alors si peu de ressources qu'elle y recevait à peine le nécessaire. En peu de jours son mal empira au point qu'elle fut bientôt couverte de lèpre, et à cause de l'infection personne ne voulait la servir. On allait, suivant la coutume, l'envoyer hors de la ville, lorsque Catherine l'apprend. Elle court à l'hospice, et se fait la servante de la lépreuse. Soir et matin elle vient lui préparer à manger, panser ses plaies, exécuter jusqu'à ses moindres désirs. Elle croyait servir son époux divin en servant cette misérable femme. Tant d'humilité et de charité firent naître dans le cœur de Cecha l'orgueil et l'ingratitude ; elle regarda bientôt comme lui étant dus ces services si désintéressés. Si Catherine, prolongeant un

peu ses prières à San-Dominico, arrivait plus tard que de coutume, Cecha, dans les transports de son impatience, l'accablait d'injures et de moqueries : Madame la reine de Fonte-Branda, lui disait-elle, soyez la bien-venue! Oh! comme elle est glorieuse, cette reine, qui passe le jour entier dans l'église des Frati! Madame, est-ce que vous avez été tout le matin avec les Frati? Vous ne pourrez donc jamais vous en rassasier[1]? Catherine ne se troublait pas le moins du monde, elle répondait doucement : Mère bien-aimée, pour Dieu, ne vous fâchez pas de ce que j'ai tardé quelque peu à venir; j'aurai bientôt préparé tout ce dont vous avez besoin. Et elle allumait le feu, remplissait le vase, disposait toutes choses avec diligence. Et l'impatiente Cecha en restait étonnée.

Cependant la charité de Catherine avait à combattre la prudence de sa mère. Ma fille, disait Lapa, indubitablement tu seras lépreuse; je ne veux pas que tu serves davantage cette malade. Notre sainte, qui avait en Dieu toute sa confiance, tâchait de fléchir sa mère par de douces paroles[2]. Mais l'ennemi du genre humain, jaloux d'une vertu si héroïque, fit, avec la permission de Dieu, tous ses efforts pour détourner Catherine de ce pieux exercice. Il frappa

[1] Hor ben ne venga la signora regina della Fonte Branda, o quanto è gloriosa questa regina, che tutto il di sta nella chiesa de' Frati. Ditemi, madonna regina, se te voi stata per tutta questa mattina con Frati? è pur bene, che voi non vi potete satiare di questi Frati. — Fra Ambrosio, lib. I, cap. IX.

[2] At illa fiduciam suam totam habens in Domino, dulcibus verbis mitigabat matris furorem. — B. Raimund, pars II, cap. III.

de lèpre ses mains virginales; en sorte que ceux qui la voyaient croyaient que la maladie avait gagné tout son corps. Rien ne put ébranler sa charitable résolution : Catherine continua jusqu'à la fin à soigner Cecha, elle l'encouragea à la patience, la prépara pour le grand voyage. Puis quand elle fut morte elle lava cet horrible cadavre, et l'ensevelit. Alors ses mains devinrent blanches et pures comme celles d'un nouveau-né [1].

Palmerina, sœur du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, s'était consacrée avec tous ses biens au service de l'hôpital de la Miséricorde. Elle portait l'habit religieux, mais son âme était méchante. Sans aucun motif elle avait conçu une jalousie si profonde contre Catherine, qu'elle ne pouvait ni la voir, ni l'entendre nommer sans frissonner de colère. Poussée par une haine aveugle et implacable, elle se déchaînait sans retenue en public et en particulier contre la servante de Dieu. Dès que notre sainte en fut informée, elle employa toutes les ressources de la douceur et de l'humilité pour vaincre cette haine jalouse. Palmerina redoublait de fureur. Catherine voyant qu'elle ne gagnait rien eut recours au Sauveur Jésus, son époux, le suppliant d'amollir le cœur de cette misérable. Le Seigneur l'entendit, et par une providence merveilleuse il frappa Palmerina de la peste afin de guérir plus aisément son âme;

[1] Mox de virginis manibus omnis infectio lepræ ita evanuit, ac si nunquam fuerant infectæ; imo videbatur quod manus ejus decore suo cuncta corporis ejus membra excederent, et quasi ex lepra nitorem suscepissent. — B. Raimund, pars II, cap. III.

mais telle fut son obstination, qu'elle en devint plus irritée. Catherine la visita plus souvent et lui prodigua les soins les plus tendres. Ce cœur de pierre resta insensible; dans un transport de fureur elle accabla notre sainte d'injures grossières et finit par commander qu'on la chassât. Par une juste punition de Dieu son mal s'accrut rapidement et bientôt elle fut réduite à l'agonie, incapable de recevoir les sacrements et sans aucune espérance de salut. Catherine s'enferma dans sa cellule, et prosternée devant Dieu, elle dit: Seigneur, ne suis-je pas bien malheureuse, si les âmes créées à votre image doivent à mon occasion être réprouvées et jetées dans le feu éternel! Pourriez-vous permettre que moi, qui devais servir d'instrument au salut de ma sœur, je fusse la cause de sa réprobation? Plaise à votre miséricorde de détourner un si horrible jugement de dessus la tête de votre créature; mieux vaudrait que je ne fusse jamais née, si les âmes rachetées par votre sang précieux devaient, à cause de moi, tomber dans la damnation! Sont-ce là, Seigneur, les promesses que vous me fîtes dans votre bonté infinie, quand vous me dites que je devais servir au salut de tant d'âmes? Sont-ce là les fruits du salut que je devais produire par votre grâce[1]? Je sais que tout cela ne vient que de mes péchés, et que je ne puis attendre d'autres

[1] O me miseram! sunt hæ promissiones, quas mihi tua largitate fecisti, cum me prædixisti futuram saluti animarum proximorum, juxta meum desiderium fructuosum? Suntne hi fructus salutis, a te per me instrumentaliter producendi, ut soror mea æternaliter pereat propter me? — B. Raimund, pars II, cap. III.

fruits de mes œuvres; mais je ne laisserai pas, malgré mon indignité, de recourir à vous, Seigneur; j'implorerai votre ineffable clémence jusqu'à ce que ma sœur soit préservée de la mort éternelle.

Ainsi disait Catherine; et Dieu, pour exciter davantage sa compassion, lui fit voir toute la misère et le péril de cette pauvre créature. Alors Catherine redoublait ses instances : Seigneur, je ne sortirai point d'ici et je ne me lèverai pas de terre que je n'aie auparavant trouvé grâce pour ma sœur. Punissez-moi de son péché, je vous en supplie; puisque je suis l'occasion de sa faute, je dois seule en porter le châtiment. O très-doux Seigneur, miséricordieux sans mesure, ne permettez pas que cette femme meure sans avoir fait pénitence et sans être rentrée en grâce. Cette prière fut puissante, par une larme Catherine avait vaincu le Dieu invincible. Palmerina était restée trois jours et trois nuits dans l'agonie sans pouvoir mourir. Les assistants reconnurent qu'elle était retenue en ce monde par une vertu secrète et extraordinaire. Enfin un rayon de la grâce illumina cette âme ténébreuse; elle reconnut sa faute et pleura. Catherine courut à la pauvre demeure de la pestiférée, qui lui demanda pardon et lui témoigna la joie de sa reconnaissance. Après avoir reçu les sacrements de l'Église, elle passa à une meilleure vie.

Dieu montra à Catherine cette âme sauvée revêtue de splendeur; ce n'était pas encore l'éclat glorieux de la vision béatifique, mais la simple beauté acquise

par le baptême[1], et elle entendit ces paroles divines: Fille bien-aimée, voilà cette âme que vos prières ont sauvée de sa perte éternelle; ne vous paraît-elle pas belle et magnifique? qui ne supporterait pas tous les genres de travaux pour sauver une créature si ravissante? Si moi, qui suis la beauté souveraine, d'où procède toute beauté créée, j'ai été si amoureux de la beauté des âmes que je suis descendu sur la terre, et que j'ai donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour les racheter, combien plus devez-vous travailler réciproquement à votre salut! Si je vous ai découvert une beauté si ravissante, c'est afin que votre cœur s'enflamme de plus en plus de zèle pour le salut de vos frères, et que, dociles à ma grâce, vous inspiriez aux autres la même ardeur[2].

Catherine, pénétrée de reconnaissance, supplia humblement le Sauveur de lui accorder la grâce de voir clairement l'état des âmes de ses disciples et de ceux qui venaient la voir, afin de travailler avec plus d'empressement à leur salut. Dieu lui répondit : Fille bien-aimée, qu'il soit ainsi; vous avez méprisé la chair pour vous appliquer tout entière à la

[1] Post cujus transitum, sponsæ suæ ostendit animam illam Dominus salvatam, et in tanto decore, quod, ut ipsa mihi confessa est, nullis vocabulis posset exprimi illa pulchritudo; cum tamen nondum esset gloria beatæ visionis induta, sed tantum pulchritudinem, quam ex creatione baptismique gratia consecuta fuerat, ostendebat. — B. Raimund, pars II, cap. III.

[2] Si ego qui sum summa pulchritudo, a quo est omnis alia pulchritudo, ita amore captus fui de pulchritudine animarum, quod ad terras descendere et sanguinem proprium effundere volui, ut ipsas redimerem; quanto magis vos debetis alter pro altero laborare, ut non perdatur creatura tam speciosa! — B. Raimund, pars II, cap. III.

vie de l'esprit, vous avez prié avec tant de persévérance pour le salut de Palmerina ! Voilà que je vous donne une lumière qui vous fera distinguer la beauté ou la laideur des âmes avec lesquelles vous traiterez; votre entendement discernera aussi bien ce qui ce passe dans les âmes, que les sens distinguent ce qui se passe dans les corps[1].

Catherine soignait dans le même temps une vieille veuve du Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, nommée Andrea, dont la poitrine était rongée par un horrible cancer. Cette plaie exhalait une odeur si infecte qu'on ne trouvait personne qui voulût la soigner, ni même en approcher. Catherine se crut chargée par la Providence de ce nouveau soin. Elle ne quittait presque pas la pauvre malade; elle lavait et pansait ses plaies sans donner le moindre signe d'ennui ni de dégoût, mais paraissant gaie et joyeuse. Andrea elle-même était ravie de tant de patience[2]. Le démon fit tous ses efforts pour détruire une si grande charité. Il commença par exciter dans notre sainte un violent dégoût toutes les fois qu'elle s'approchait de la malade. Un jour qu'elle pansait la plaie infecte, elle sentit son estomac tout soulevé. Indisposée contre elle-même, elle dit : Est-il possible, ô mon corps, que tu aies ainsi

[1] Ecce do animæ tuæ lumen quo intueri potueris pulchritudinem et fœditatem animarum; ita ut sensus animæ tuæ percepturi sint amodo ita conditiones spirituum, sicut sensus corporei conditiones percipiunt corporum. — Raimund, pars II, cap. III.

[2] Nec diuturnitate temporis, vel servitii gravitate attædiatur : sed cuncta lætanti animo et jucunda facie operatur, ita ut ipsamet patiens, stupens nimium miraretur tantam constantiam. — B. Raimund, pars II, cap. IV.

horreur de ma sœur, rachetée par le sang de Jésus-Christ? Tu peux tomber dans une infirmité semblable et même pire. Vive le Seigneur, tu ne resteras pas impuni[1]. Et elle applique sa bouche sur la plaie; Andrea, effrayée, s'écria : Retirez-vous, ma fille, retirez-vous, très-douce fille; prenez garde de vous corrompre à ce foyer d'infection? Le démon vaincu tourna ses artifices contre la malade, et commença à lui suggérer de mauvais sentiments contre la sainte. Il lui inspira pour ses services une répugnance qui, augmentant peu à peu, dégénéra bientôt en haine; et comme on présume aisément le mal des personnes que l'on hait, il lui persuada que cette âme immaculée était souillée et impure.

La servante de Dieu connut la pensée coupable d'Andrea, mais inébranlable dans son dessein et ne considérant en toutes choses que la volonté amoureuse de son époux céleste, elle continua de la soigner avec la même gaieté[2]. L'infortunée malade diffama publiquement Catherine. Les Sœurs de la Pénitence, alarmées, envoyèrent les anciennes auprès d'Andrea pour s'informer de la vérité de ces bruits, et sur ses réponses calomnieuses, les Sœurs prirent parti contre la vierge innocente. Catherine, sans laisser échapper une seule plainte contre An-

[1] Numquid tu sororem tuam, Salvatoris sanguine redemptam, abominaris, quæ in eamdem et deteriorem infirmitatem possis incidere? vivit Dominus : non transibis impunis. — B. Raimund, pars II, cap. IV.

[2] Sed inter hæc persistit, ut columna immobilis, virgo sancta; et solum sponsum suum habens præ oculis, cum consueta semper lætitia perficit servitium inchoatum. — B. Raimund, pars II, cap. IV.

drea, se contentait de répondre à toutes les injures : Vraiment, mes maîtresses et mes sœurs, par la grâce de Jésus-Christ je suis vierge[1].

Cependant elle était toujours assidue au service de la pauvre malade; puis, chaque soir, retirée dans sa cellule, elle répandait aux pieds du Sauveur ses prières et ses douces plaintes : Maître puissant, époux bien-aimé de mon âme, vous savez combien la réputation des vierges, vos épouses, est tendre et délicate; n'est-ce pas pour ce motif que vous donnâtes à la sainte Vierge, votre mère, saint Joseph pour gardien et pour époux, ne dédaignant pas vous-même d'être regardé comme son fils. Vous savez encore que le père du mensonge a inventé cette calomnie afin de m'éloigner de cette malade que j'ai entrepris de servir pour votre amour. Aidez-moi, Seigneur, mon Dieu! vous qui connaissez mon innocence. Ne permettez pas que le serpent antique, vaincu par votre Passion, prévale contre moi. Elle priait ainsi en pleurant. Le Sauveur du monde lui apparut, tenant de la main droite une couronne d'or ornée de perles et de pierres précieuses, et de la main gauche un diadème d'épines, et il lui dit : Ma chère fille, sachez que vous devez porter ces deux couronnes en divers temps; choisissez celle qui vous plaira davantage. Si vous prenez en ce monde la couronne d'épines, je vous réserverai la couronne d'or pour l'autre vie; mais si vous choisissez la cou-

[1] Vere, dominæ et sorores meæ, gratia Jesu Christi ego sum virgo. — B. Raimund, pars II, cap. IV.

ronne d'or à présent, vous aurez après votre mort la couronne d'épines. Catherine répondit : Depuis longtemps, Seigneur, j'ai renoncé à ma volonté pour suivre uniquement la vôtre; il ne m'appartient plus de faire un choix. Mais puisque vous m'ordonnez de parler, je veux me conformer toujours, dans cette vie, à votre bienheureuse Passion, et, pour vous, embrasser avec joie la souffrance[1]. Et prenant des mains du Sauveur la couronne d'épines, elle se l'enfonça si fortement sur la tête qu'elle se fit des blessures profondes, qui lui causèrent pendant plusieurs jours des douleurs aiguës. Le Sauveur lui dit alors : Tout est en mon pouvoir; j'ai permis ce scandale et je puis de même l'éteindre bien vite. Continuez à servir la malade, sans vous mettre en peine du tentateur; je vous promets qu'il sera pris dans ses propres embûches et que vous remporterez sur lui une éclatante victoire. Ainsi, l'humble épouse du Christ resta consolée et fortifiée.

Catherine avait d'autres luttes à soutenir dans sa propre famille. Lapa, avec sa tendresse prudente, trouvait excessif le dévouement de sa fille; lorsqu'elle sut l'ingratitude d'Andrea et ses paroles injurieuses, elle en fut irritée et dit à Catherine : Combien de fois je t'ai défendu de servir cette vieille puante? De tous tes soins, voilà une belle récom-

[1] Ego, Domine, jam voluntatem meam denegavi a longo tempore, et solam tuam voluntatem elegi sequi, quapropter non est meum quidquam eligere. Verumtamen quia vis ut respondeam, dico ergo, quod in hac vita eligo semper tuæ passioni beatissimæ conformari, et propter te pœnas pro refrigerio semper amplecti. — B. Raimund, pars II, cap. IV.

pense pour toi, pour moi et pour toute notre maison ! Dieu sait quand nous pourrons effacer cette tache! Si dorénavant tu la soignes encore, n'espère plus être appelée ma fille[1]. Catherine écouta et se tut; puis, tombant à genoux, elle dit à sa mère : Dieu, malgré l'ingratitude des hommes, leur fait chaque jour miséricorde; vous le savez, très-douce mère. Le Sauveur, sur la croix, n'a pas cessé d'opérer le salut du monde parce qu'on l'accablait de blasphèmes et d'outrages. Vous savez aussi que si j'abandonnais cette pauvre malade, il n'y aurait personne pour la servir et qu'elle mourrait de misère. A Dieu ne plaise que nous soyons la cause de sa mort! Le démon l'a trompée, Dieu l'éclairera peut-être et elle reconnaîtra son erreur. Elle demanda ensuite la bénédiction et un baiser de sa mère, et elle retourna auprès d'Andrea.

Elle la servit avec autant de bonne grâce que si jamais elle n'eût reçu aucune injure. Andrea fut bien étonnée de ne pas découvrir dans la servante de Dieu le moindre signe de trouble. Elle reconnut sa faute, elle s'en repentit; elle en conçut une douleur d'autant plus vive que Catherine montrait plus de constance dans sa charité. Pendant son sommeil elle vit Catherine, toute radieuse, entrer dans sa chambre; l'aspect de ce visage céleste lui fit oublier

[1] Quante volte ti ho detto che tu non servissi a quella vecchia puzzolente? Ecco il bel premio che te ne porti di tanta servitù, a te, et a me, et a tutta la casa nostra ha posto tanta macchia, che Dio sà quando si potra mai purgare; da hora innanzi se tu la guardi mai più o se tu gli fai servitio, non pensar di chiamarti più mia figliuola. — Fra Ambrosio, lib. II, cap. XI.

toutes ses souffrances, et son âme demeura pleine de cette tristesse douce et consolante qui opère la pénitence et le salut; elle éclata en soupirs et en gémissements; elle demanda pardon à Catherine de l'avoir si indignement calomniée. Catherine embrassa avec tendresse la malade, la consola, lui déclarant sa ferme résolution de la servir toujours [1]. Puis elle se retira dans sa cellule pour rendre à Dieu d'humbles actions de grâces.

Cependant Andrea proclamait publiquement que c'était par une malice diabolique qu'elle avait diffamé cette vierge aux mœurs si saintes et si pures; et à ceux qui lui demandaient pourquoi elle assurait la haute sainteté de Catherine, elle disait : Je n'ai éprouvé qu'une fois en ma vie la douceur et la consolation de l'Esprit saint, c'est lorsque j'ai vu de mes propres yeux cette âme fervente environnée d'une splendeur céleste. Le combat n'était pas fini : elle avait vaincu la prudence de sa mère, l'opinion publique trompée et l'esprit méchant de la vieille malade; elle eut encore à vaincre un dégoût profond qui s'élevait de la partie basse de son cœur. Un jour qu'elle découvrait la plaie d'Andrea pour la laver, il s'en exhala une odeur si fétide que, malgré la fermeté de son courage, elle se sentit émue jusqu'au fond des entrailles. Elle se dit à elle-même : Vive le Très-Haut, l'époux bien-aimé de mon âme!

[1] Virgo Domini ruit in amplexus suæ infamatricis, hoc audiens; ipsamque modis omnibus consolatur, seque in nullo ab inchoato proposito remotam esse testatur. — B. Raimund, pars II, cap. IV.

j'avalerai ce qui me fait horreur! Et elle but d'un trait l'eau qui avait lavé la plaie. Après quelque temps, comme Alessa racontait cet acte de mortification au Père Raimund, Catherine se pencha et lui dit à voix basse : Depuis que je suis au monde je n'ai rien bu d'aussi délicieux. Bossuet, représentant saint Thomas de Kenterbury revêtu d'un cilice affreux tout plein de vermine, dit ces belles paroles, qui vont si bien à notre sujet : « Ah! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. »

Dieu récompensa d'une manière ineffable ce victorieux dévouement. Il montra à Catherine son côté ouvert, d'où est sortie la rédemption du genre humain, et il lui dit: « Ma fille bien-aimée, vous avez par ma grâce soutenu plusieurs combats, et vous vous êtes par là rendue très-agréable à mes yeux ; hier vous m'avez plu excellemment lorsque, par un mépris souverain de votre corps, vous avez bu avec joie un horrible breuvage : je vous donnerai en récompense un breuvage divin. Et approchant la tête de Catherine vers son adorable côté, il ajouta : Buvez, ma fille, et la suavité de ce breuvage coulera dans votre âme et rejaillira sur ce corps que vous avez méprisé pour mon amour [1]. Catherine se voyant à la fontaine de vie, colla sa bouche, et plus encore, son cœur, sur la plaie sacrée, et en tira une dou-

[1] Bibe, filia, de latere meo potum, quo anima tua tanta suavitate replebitur, quod etiam in corpus, quod propter me contempsisti, mirabiliter redundabit. — B. Raimund, pars II, cap. IV.

ceur merveilleuse. Le prophète Isaïe n'avait-il pas prédit que la plus belle récompense de l'âme sainte serait de puiser avec joie les eaux des sources mystiques du Sauveur [1]?

Lorsque la peste eut fini son œuvre, sainte Catherine, après avoir consulté Dieu, se disposa à aller à Pise, pour y travailler au salut des âmes. Elle partit avec le bienheureux Raimund, deux ou trois autres religieux de l'Ordre de Saint-Dominique et quelques Mantellate, ses filles chéries. Par une belle soirée du mois de juin 1375, cette troupe fidèle de conquérants pacifiques traversait la place solitaire où s'élevaient, jeunes encore, quatre édifices irrégulièrement jetés là par la main du génie, et qui représentent merveilleusement la vie humaine : le baptistère, la cathédrale, la tour qui penche et le Campo-Santo, cimetière unique dans le monde, dont la terre fut apportée de Jérusalem par les croisés, et dont les murs de marbre noir et blanc, bâtis par Jean de Pise, s'harmonisaient alors si bien, par leurs belles teintes, avec le ciel et la verdure. Les regards de Catherine firent connaissance avec ces chefs-d'œuvre; ils se promenèrent sur la plaine voisine, jusqu'aux montagnes qui la bordent du côté de Lucques [2].

Grande fut la joie du seigneur Gérard Buonconti, quand il reçut dans sa maison cette femme illustre

[1] Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris, cap. XII.

[2] Sì che i Pisani veder Lucca non ponno.

DANTE.

qu'il avait tant attendue [1]. Les Mantellate de Pise accoururent à cette douce fête, où l'on voyait l'archevêque Francesco Moricotto di Vico, Pietro Gambacorti, seigneur de la cité, avec toute sa famille; il conduisait par la main la petite Tora, qui devint par la suite la bienheureuse Claire, le prêtre Nino, Jean Opezzinghi, François Tebaldi et Bartolomeo Serafini de l'Ordre des Chartreux, des Dominicains, des Ermites; en un mot, des hommes pieux de toutes les conditions [2]. Les journées, qui paraissent si longues à ceux qui n'ont pas de cœur, étaient trop courtes pour la prière, pour le travail, pour les entretiens mystiques, pour cet échange de consolations et de grâces. Catherine croyait avoir perdu son temps lorsque, le soir, elle n'avait pas amené une âme vaincue au pied de la croix du Sauveur. Un jour Gérard lui présenta un jeune homme de vingt ans, pâle et maigre, tourmenté depuis dix-huit mois par une fièvre quotidienne. Aucun remède n'avait été efficace contre l'ardeur du mal. Catherine, en le voyant, fut émue de compassion. Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessé? lui demanda-t-elle. Le malade répondit franchement qu'il y avait plusieurs années.—Catherine reprit : Ami, Dieu vous a infligé cette pénitence parce que vous n'avez pas purifié votre âme par la confession. J'exige donc, mon fils, que vous déposiez dans la confession sacramen-

[1] Postquam Pisas pervenimus, et ipsa fuisset recepta in domo cujusdam civis, qui Gerardus de Buneccontibus dicitur. — B. Raimund, pars II, cap. XII.

[2] Voir Mss. Caffarini nel processo.

telle le poids des péchés qui ont souillé votre âme et votre corps. Aussitôt elle fit appeler le père Tommaso et lui confia le malade. La confession achevée, le jeune homme rentra. Alors Catherine, toute joyeuse, lui mit la main sur l'épaule en disant : Allez, avec la paix de Jésus-Christ; je veux que vous ne soyez plus malade de la fièvre. Dès ce moment la santé de ce jeune homme s'améliora, et après peu de jours il revint, plein de force et de vigueur, remercier notre sainte de cette miraculeuse guérison [1].

Cependant Catherine, au milieu de ces charitables occupations, ne perdait pas de vue les intérêts généraux de la république chrétienne; elle avait de fréquents entretiens avec l'ambassadeur de Chypre, qui attendait à Pise un vent favorable pour aller à Avignon [2]. Il lui racontait dans le plus grand détail les entreprises des mahométans contre l'île de Chypre, et comment la reine Éléonore, d'après les conseils de Grégoire XI, avait choisi pour protecteur de son petit Pierino Raimond Bérenger, grand-maître de Rhodes; il lui faisait connaître aussi les actives négociations de cette reine chrétienne afin de décider le pape à solliciter les secours de toutes les puissances de l'Europe pour la guerre sainte. La pensée des croisades, qui a traversé toutes les grandes âmes

[1] Vade, fili, cum pace Domini nostri Jesu Christi, quia nolo quod febres illas amplius patiaris... Post plures autem dies infirmus ille jam curatus, ad virginem rediit gratias agens. — B. Raimund, pars II, cap. XII.

[2] Ora a questi di è venuto l'ambasciatore della regina di Cipri, è parlommi; esso va al santo Padre Cristo in terra a sollecitarlo de' fatti del santo passagio. — Lett. 173.

du moyen âge, reposait, au quatorzième siècle, dans l'âme d'une pauvre fille du peuple siennais. Nous verrons presque à chaque page de ce qui nous reste à raconter de sa vie que son zèle pour le saint Passage ne l'a pas abandonnée un instant. Après son entrevue avec l'ambassadeur de Chypre elle écrivit aux princes et aux capitaines italiens pour les disposer à ces expéditions chrétiennes. Et d'abord elle envoya trois lettres pressantes à la reine Jeanne de Naples, qui touchait aux possessions mahométanes et qui portait bien indignement le glorieux titre de reine de Jérusalem.

« Très-révérende et très-chère mère,

« Je vous fais savoir la douce et bonne nouvelle que notre Christ sur la terre, le Saint-Père, a donné une bulle au provincial des Frères Prêcheurs, au ministre général des Frères Mineurs et à un de nos amis, vrai serviteur de Dieu, pour leur recommander de prêcher dans toute l'Italie et dans tous les pays la sainte croisade, et de lui faire connaître ceux qui ont le désir d'aller combattre les infidèles. C'est pour cela que je vous prie et que je vous contrains, de la part du Christ crucifié, de vous préparer à cette œuvre, de ranimer vos désirs et donner votre aide et votre secours à ceux qui vont arracher des mains du démon les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur [1]... Ma sœur, réveillez-vous courageusement ; il n'est plus temps de dormir ; le temps ne dort pas, il passe comme le vent ! Dressez chez vous par amour

[1] Lett. 312.

le gonfalon de la sainte croix, car bientôt le Pape le dressera contre les Turcs! Préparez-vous, et que tous nous puissions aller mourir pour le Christ! Oh! je vous en prie, montrez-vous une fille dévouée de la sainte Église [1]! »

Jeanne, habituée à la dissimulation et au mensonge, fit les plus belles promesses. Catherine lui répondit : « Sachez-le, Madame, je me réjouis et je tressaille d'allégresse depuis que j'ai reçu votre lettre; elle m'a donné une grande consolation pour les saintes et bonnes dispositions dans lesquelles il me semble que vous êtes. Vous voulez donner, s'il le faut, vos biens et votre vie pour la gloire du nom de Jésus-Christ : il est impossible de lui faire un plus grand sacrifice et de lui témoigner un plus grand amour. Quel bonheur de pouvoir donner sang pour sang! que je voie croître en vous le feu de ce saint désir! On vous appelle reine de Jérusalem : soyez donc le chef et le promoteur du saint Passage. Que les lieux saints ne soient pas possédés davantage par ces méchants infidèles, mais qu'ils soient la possession honorable des chrétiens et de vous! Sachez que le Saint-Père en a un grand désir; je voudrais qu'en lui faisant connaître la volonté que le saint Époux a mise dans votre âme, vous lui disiez que ce désir va croissant, que vous êtes disposée à partir, vous et les chrétiens assez généreux pour vous suivre. Si vous voulez en effet prendre la croix, un grand nombre de fidèles vous suivront. Je prie

[1] Lett. 314.

Dieu de faire croître en vous désir sur désir[1]. »

Catherine écrivit à la reine de Hongrie, dont les États étaient incessamment menacés par les Turcs ; à Visconti, qui pouvait disposer de toutes les forces du nord de l'Italie. Puis elle se tourna du côté des terribles bandes qui ravageaient la Romagne et la Toscane. C'eût été un double bienfait pour la société chrétienne de se délivrer de ces brigands et de précipiter leur ardeur brutale sur les infidèles. Duguesclin en avait purgé le sol de la France, Catherine fit tout ce qu'elle put pour en délivrer sa patrie ; mais l'entreprise était plus difficile, à cause du morcellement des États et du choc incessant d'intérêts contraires.

Pendant de longues et honteuses années l'Italie n'aura pas d'armée à elle, jusqu'à ce que de vaillants capitaines, Carmagnola, Sforza, Bacio de Mantoue et autres braves eussent restauré et ennobli l'art de la guerre. Formées d'Anglais, de Bretons, d'Allemands, auxquels venaient se joindre les mécontents de tous les partis, les compagnies allaient s'offrant aux princes et aux républiques, et l'offre de leurs services était en elle-même une calamité. Après la victoire, ceux qui avaient appelé ces dangereux auxiliaires étaient vaincus à leur tour ; on ne pouvait plus les congédier[2]; ils continuaient à vivre aux dépens du pays ; ils cherchaient dans les Apen-

[1] Lett. 313.

[2] Au quinzième siècle, on appelait les plus grosses bombardes du nom de chasse-compagnie, spazza-compagnia. — Librario, Économie politique du moyen âge, p. 128.

nins quelque château fort d'où ils pussent avec sûreté s'élancer comme des oiseaux de proie, faire leurs courses et se livrer au pillage.

Catherine gémissait de voir son pays sous la domination tyrannique de l'Anglais Hawkwood, un des plus célèbres brigands qui aient existé, le chef de cette grande école des condottieri italiens qui guerroyèrent pendant deux siècles. Aussi, il a les honneurs d'un tombeau à Florence, dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs [1], et le grave historien Filippo Villani a consacré plusieurs pages de son livre à tracer le tableau de l'organisation militaire de sa compagnie, formée de jeunes hommes nés et grandis au milieu des longues guerres entre les Français et les Anglais. Ardents et avides, accoutumés aux meurtres et aux rapines, se précipitant au devant du danger sans souci de leur vie, mais en bataille, prompts et dociles à leurs chefs [2]. Ils campaient débandés et sans ordre; ils étaient trois par lance, en d'autres termes, la lance, chez eux, était de trois chevaux; ils guerroyaient hiver comme été. Leur armure se composait de lourdes cuirasses, de brassards de fer, de cuissards, de jambières, de dagues et de fortes épées. Tous avaient des lances dont ils se servaient

[1] On y voit encore son portrait avec cette inscription : Joannes Acutus eques britannicus, dux ætatis suæ cautissimus, et rei militaris peritissimus habitus est. — Hawkwood, que les Italiens appelaient le comte de Aguto, mourut en 1393.

[2] Costoro tutti giovani, e per la maggior parte nati e accresciuti nelle lunghe guerre tra' Franceschi e Inghlesi, caldi e vogliosi, usi agli omicidii e alle rapine, erano correnti al ferro, poco avendo loro persône in calere, ma nell' ordine della guerra erano presti, e ubbidienti ai loro maestri. — Filippo Villani, lib. xi, cap. 81.

quand ils mettaient pied à terre. Ils étaient accompagnés chacun de deux pages ; celui même à qui ses facultés le permettaient en avait un plus grand nombre. Quand ils déposaient leurs armures, ces pages étaient employés à les fourbir et à les tenir polies ; de sorte qu'en bataille elles semblaient des miroirs étincelants et devenaient plus propres à inspirer la terreur. De leur nombre étaient des archers ; leurs arcs étaient longs et faits en bois d'if. Ils combattaient toujours à pied ; confiant leurs chevaux aux valets qui les suivaient et se formant en file serrée et presque circulaire, ils prenaient une lance à deux comme on prenait l'épieu pour attendre le sanglier dans les grandes chasses de ce temps-là, et ainsi enchaînés les uns aux autres, la lance basse et à pas lents, ils marchaient à l'ennemi en poussant des cris terribles [1]. Depuis son enfance, Catherine n'entendait autour d'elle que les récits épouvantables de ces guerres ; plus d'une fois elle avait été arrêtée dans ses courses pieuses avec ses compagnes par la frayeur de rencontrer ces terribles brigands, tantôt à la solde de Florence, tantôt à celle de Pise, quelquefois partisans de Lucques ou de Sienne, servant toujours ceux qui payaient bien.

Pendant qu'elle était à Pise, il lui vint en idée d'écrire à ces capitaines des compagnies pour leur proposer les grandes aventures de la croisade. Voici

[1] Legandosi in schiera quasi tonda, e di due prendeano una lancia, a quello modo che con le spiedi s'aspetta il cinghiaro, e così legati e stretti, colle lance basse a lenti passi si faceano contro a' nemici con terribili strida. — Filippo Villani.

la lettre qu'elle envoya à Hawkwood et à ses camarades par l'entremise du Père Raimund :

« A vous, bien-aimés et très-chers frères en Christ Jésus, moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un vrai fils et chevalier du Christ, et prêt à donner votre vie pour le service du doux et bon Jésus, ce qui serait la compensation de tous les péchés que nous avons commis contre notre Sauveur. O très-cher et très-doux frère en Christ Jésus, rentrez un peu en vous-même et considérez quels sont les peines, les dangers où vous vous êtes exposé pour le service et à la solde du diable. Mon âme désire que vous changiez votre mode de vie; que vous vous mettiez à la solde du Christ, que vous preniez la croix, vous et tous vos suivants, et que vous soyez une compagnie du Christ pour marcher contre ces chiens d'infidèles qui possèdent la Terre-Sainte, où la première douce vérité s'est reposée, et a souffert la mort pour nous. Je vous supplie donc en Christ Jésus que, puisque Dieu le veut et que notre Saint-Père a ordonné d'aller sur les infidèles, vous qui aimez tant la guerre et les combats, ne guerroyez plus les chrétiens, ce qui est offenser Dieu, mais que vous alliez sur les Turcs. C'est une chose cruelle que nous, qui sommes chrétiens et membres unis dans le corps de la sainte Église, nous nous poursuivions les uns les autres dans la guerre. Je m'étonne beaucoup que vous, qui avez promis, ainsi que je l'ai su, d'aller

mourir pour le Christ dans le saint Passage, vous vouliez continuer la guerre ici. Ce n'est pas là la sainte disposition où Dieu vous veut pour aller dans un lieu saint et si vénérable. Il me semble que vous devriez vous préparer par la vertu au temps qui viendra pour nous de donner notre vie pour le Christ; ainsi vous montrerez que vous êtes un vrai et courageux chevalier. Mon père et mon fils, le frère Raimund, va auprès de vous et vous remettra cette lettre; ajoutez foi à ce qu'il vous dira, car il est un véritable et fidèle serviteur de Dieu; il ne vous conseillera ni ne vous dira rien qui ne soit pour l'honneur de Dieu, le salut et la gloire de votre âme. Je ne dis rien de plus. Je vous prie, cher frère, remettez-vous en mémoire combien le temps est court. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. DOUX JÉSUS! JÉSUS AMOUR [1]! »

Elle écrivit en même temps à deux autres capitaines fameux qui guerroyaient en Toscane, Tommaso d'Alviano et le comte di Monna Agnola. Tommaso d'Alviano commandait une troupe vouée à la défense de l'Église, il avait une grande vénération pour Catherine, et les deux belles lettres que nous trouvons dans le recueil et qui lui sont adressées portent une empreinte d'ascétisme si élevé, qu'elles feraient croire que le chevalier avait des relations avec l'école mystique de Sienne. Nous traduisons entièrement la première de ces lettres :

« Très-cher frère en Christ doux Jésus, moi Ca-

[1] Lett. 220.

therine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang avec le désir de vous voir serviteur fidèle et colonne de la sainte Église. Soyez le défenseur de cette douce Épouse du Christ ; celui qui sera trouvé fidèle au moment de la mort ne verra pas les peines éternelles. Tout bon chrétien est tenu d'être fidèle et de servir la sainte Église chacun suivant son état. Dieu met ses ouvriers dans ce glorieux jardin; nous sommes ses ouvriers, et nous devons le servir en trois manières.

« La première regarde généralement tous les fidèles chrétiens, qui doivent travailler par d'humbles et saintes oraisons et dans une vraie obéissance. C'est-à-dire qu'ils doivent obéir et vénérer la sainte Église, qui est le jardin des chrétiens, où ils se réjouissent, d'où ils tirent la vie de la grâce, quand ils ne méprisent pas le sang, en faisant le péché mortel et en se montrant irrévérends et désobéissants à la sainte Église. Soyons donc des ouvriers, ainsi qu'il est dit.

« La seconde manière regarde ceux qui sont établis ministres pour travailler dans ce jardin; ils doivent administrer les saints sacrements de l'Église, paître et nourrir spirituellement ceux à qui ils doivent la doctrine et l'exemple. Et quoique leur exemple ne soit pas un miroir de vertu, cela ne diminue pas la vie que nous tirons de ces sacrements quand nous les recevons dignement. Le respect que nous devons avoir pour les pasteurs ne doit point non plus diminuer pour aucun défaut ou mauvais exem-

ple de leur part, car la vertu du sacrement ne reçoit aucune diminution à cause de cela, et c'est la vertu du sacrement que nous devons vénérer. Ils sont les oints de Dieu, qui les appelle ses Christs dans l'Écriture, et, bons ou mauvais, il ne veut point qu'ils soient touchés par la main du peuple. C'est un crime abominable devant Dieu, que celui de ces hommes méchants et membres du démon, qui, se faisant leurs juges et voulant punir leurs crimes, persécutent en aveugles la sainte Église.

« Pour cette méchante et inique persécution, Dieu a envoyé dans son jardin une troisième sorte d'ouvriers : ce sont ceux qui secourent temporellement l'Église, la servant avec fidélité et de leurs biens et de leur personne. Dieu vous a choisi pour être de ce nombre, car vous êtes son serviteur fidèle dans une grande nécessité. Nous ne pourrions dire combien ce service est agréable à Dieu, surtout quand l'homme sert non pour son plaisir et sa propre utilité, mais par zèle pour la sainte Église, pour son accroissement et son exaltation. Oui, il est si agréable à Dieu que, bien que tous n'aient pas cette sainte et droite intention qu'ils devraient avoir, ils seront pourtant récompensés de tous les services rendus à cette douce Épouse. Dieu sera pour ceux qui se fatiguent pour lui, et si Dieu est pour eux, personne ne sera contre eux.

« C'est pour cela, très-cher frère, que je vous invite, vous et les autres qui sont dans votre compagnie, à vous fatiguer saintement pour la sainte

Épouse du Christ. C'est la plus douce et la plus utile fatigue de ce monde. Cette fatigue est victorieuse, lors même qu'elle perd, c'est-à-dire qu'en perdant la vie corporelle elle a la vie éternelle. Dans le sang répandu pour la sainte Église se lavent tous les défauts et tous les péchés commis; si l'on est victorieux, on avait offert à Dieu sa vie, on s'était exposé à la mort, et si l'on a acquis des biens temporels, on peut en jouir licitement.

« Qui ne voudrait, très-cher frère, être prêt à souffrir toutes sortes de tourments pour être serviteur fidèle de cette Épouse? Celui qui est aveuglé, qui méprise le sang du Christ et qui la persécute, perd d'un seul coup et son âme, et son corps, et ses biens temporels. Quelle grande grâce Dieu vous a faite à vous et aux autres qui la servent! Je vous le dis, jetteriez-vous vos corps dans le feu, vous ne pourriez reconnaître une si grande grâce. C'est pour cela que je vous supplie d'y correspondre avec un ineffable amour et d'être dans votre état un miroir de vertu, afin que vous persévériez dans votre sainte et bonne intention, que vous soyez une colonne ferme, un serviteur fidèle, et que le gonfalon de la sainte croix soit toujours dans votre cœur et dans votre esprit. Si vous n'êtes point vertueux, si vous ne purifiez pas votre conscience par la sainte confession, vous ne serez pas le serviteur fidèle de Dieu et de l'Église, vous ne serez pas un bon ouvrier dans le jardin sacré. Et pourtant, je vous le dis, j'ai désiré vous voir un serviteur fidèle de l'Église.

« Je vous en prie, je vous en conjure, vous et les vôtres, de la part du Christ crucifié, faites ainsi, basez votre vertu sur la justice et sur la miséricorde, autrement elle ne sera point vertu. Baignez-vous dans le sang du Christ crucifié, et, avec une sainte intention et une pieuse sollicitude, faites ce que vous devez faire, et moi je lèverai mes mains et mon esprit au ciel, je prierai sans cesse pour vous et pour les autres, demandant à Dieu de vous préserver de tout mal, de vous donner sa grâce et la paix, et alors nous pourrions tous marcher en belle compagnie contre les infidèles. Cela me donnerait une grande joie. Ce qui me fait beaucoup de peine, c'est de voir que nous, chrétiens, nous nous combattons les uns les autres, que les fils se révoltent contre le Père, persécutant le sang du Christ crucifié. Je ne dis rien de plus; demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. DOUX JÉSUS! JÉSUS AMOUR [1]! »

Dans la lettre qu'elle envoya au comte di Monna Agnola par Dom Giovanni delle Celle, moine de Vallombreuse, Catherine s'exprime ainsi : « Cher fils en Jésus-Christ, il paraît que Dieu veut que vous et vos compagnons d'armes vous soyez les premiers cavaliers du saint Passage. Entendez-vous avec Dom Giovanni et faites ce que l'Esprit-Saint vous inspirera. Sans aucune crainte, mes chers fils, mettez la cuirasse, retrempée dans le sang de l'Agneau. Oh! c'est là la véritable armure qui résiste à tous les coups! Avec le glaive de l'amour et de la haine vous frap-

[1] Lett. 221.

perez vos ennemis, avec la cuirasse du Sang vous serez préservés. O très-doux fils! voyez combien cette armure est belle! en soutenant elle est victorieuse, et frappée elle frappe, elle contient des flèches invisibles qui se joignent aux flèches visibles, et leurs coups font naître des fleurs et des fruits; des fleurs de louanges et de gloire au nom de Dieu, qui répandent des parfums pour détruire la puanteur de l'infidélité; et après les fleurs, les fruits, la récompense de vos fatigues, l'accroissement de la grâce et l'éternelle vision de Dieu [1]. »

Ce zèle, ces lettres, ces supplications produisirent un grand mouvement dans les esprits. On songeait sérieusement à la croisade; les chefs des compagnies se disposaient à faire de riches moissons de gloire et de butin dans les plaines de l'Asie. Chacun faisait ses préparatifs de départ. Catherine félicite en ces termes un médecin d'Asciano, maître Jacomo, qui lui avait fait part de sa résolution de mettre sa science au service des pèlerins : « J'ai appris que vous et messer Sozzo vous voulez aller au Saint-Sépulcre; cela me plaît beaucoup. Je vous supplie, pour l'amour du Christ crucifié, vous et votre ami, préparez-vous au voyage par une bonne confession, comme au moment de la mort [2]. »

Les femmes aussi voulaient partir; elles voulaient former une compagnie de servantes des pauvres pèlerins, et à Florence, Dom Giovanni de Vallom-

[1] Lett. 223.
[2] Lett. 226.

breuse fut obligé de modérer l'ardeur indiscrète de leur zèle [1].

Catherine crut un moment à la réalisation de ses plus chères espérances[2]; mais les premières secousses des grandes révolutions qui agitèrent la Toscane et que nous étudierons dans le chapitre suivant, vinrent lui apporter la triste certitude que la désunion et la discorde des peuples chrétiens les priveraient longtemps encore des avantages d'une conquête en Asie. Elle comprit qu'il fallait d'abord reconquérir les âmes que le Sauveur perdait et reprendre les villes enlevées au domaine de l'Église. Au reste, elle ne laissa jamais l'espérance et la confiance : elle savait que les promesses faites à l'Église sont éternelles et que les tempêtes sont souvent nécessaires au véritable progrès de la société chrétienne. Ce qui remplissait son cœur d'amertume, c'était la vue des grands malheurs spirituels qui affligeraient l'Église pendant ce long schisme qu'elle entrevoyait dans ses prophétiques visions. Un soir le bienheureux Raimund, fatigué de ses travaux d'apôtre, vint tristement s'asseoir à sa place accoutumée, à côté de celle qui, après Dieu, était sa joie et sa consolation.— Eh bien! dit-il, voilà Pérouse qui vient de se révolter. Voyez-vous, chère amie, il n'y a plus parmi les hommes aucune crainte de Dieu, ni des censures, ni aucun respect pour l'Église romaine, mère et maîtresse

[1] Voir une lettre de D. Giovanni dans les Lettres de sainte Catherine, t. III, p. 220, édit. Gigli.

[2] I fatti del Passaggio continuamente vanno di bene in meglio, e l'onore di Dio ogni di cresce più. — Lett. 173.

de toutes les églises. Les sanglots l'étouffaient. Tous pleuraient, et personne n'osait parler.

Catherine, s'adressant au père Raimund, lui dit : Hélas ! ne pleurez pas avant le temps ; il y aura bien des larmes à répandre. Ce que vous voyez aujourd'hui n'est que lait et miel en comparaison de ce qui suivra [1]. Le bienheureux Raimund reprit tout effrayé : Peut-on voir quelque chose de pire que ce que nous voyons ? il ne reste rien à faire, si ce n'est d'abandonner la foi. Catherine répondit : Les peuples sont maintenant armés contre l'Église, mais dans peu de temps nous verrons dans le clergé de plus grands malheurs. Frappé comme d'un coup de foudre, le Bienheureux s'écria : O mon Dieu ! est-ce que les prêtres se révolteront contre le Pontife romain ?—Vous verrez bien, dit Catherine : lorsque le Pape commencera à réformer les mœurs des prêtres, ils exciteront dans l'Église un schisme déplorable, ils déchireront la robe sans couture. La chrétienté sera partagée. Vous qui verrez ces choses, préparez-vous à la patience [2].

Après les tristesses et les larmes la sainte communauté reprit le cours de ses travaux pour l'Église. Catherine dirigea tous ses efforts à prevenir la révolte dans les États de Pise, de Lucques, et dans plusieurs autres villes de la Toscane, car elle savait que Dieu l'avait choisie pour semer la paix et la pa-

[1] Non incipiatis fletum vestrum tam cito : quia nimis habetis flere. Istud enim quod nunc videtis est lac et mel, respectu eorum quæ subsequentur. — B. Raimund, pars II, cap. 12.

[2] Bene videbitis vos, quando ipse voluerit ipsorum pravos mores corrigere, facient enim tunc scandalum universale toti Ecclesiæ sanctæ. — B. Raimund.

role de Dieu au milieu des discordes de sa patrie et du trouble universel [1]. En venant à Pise, elle avait passé deux ou trois jours à Lucques dans la maison de Bartolomeo Balbani, pour y vénérer le corps de sainte Zite, pauvre fille du peuple, qui s'était sanctifiée dans le service domestique de la famille [2], et pendant ce temps elle avait formé une petite colonie mystique à laquelle elle écrivait souvent [3]. S'appuyant sur ces douces relations spirituelles, elle crut qu'au moment du danger elle pouvait s'adresser aux magistrats de la cité, pour leur rappeler leur devoir et leurs véritables intérêts. Elle leur dit :

« A vous, très-chers et bien-aimés frères en Christ, doux Jésus, moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux avec le désir de vous voir remplis de la grâce divine et de la lumière de l'Esprit saint, considérant que sans cette lumière nous ne pouvons marcher. Vous savez que nous sommes des pèlerins et des voyageurs dans cette vie ténébreuse ; nous sommes aveugles par nous-mêmes : comment un aveugle peut-il sans guide marcher dans un chemin douteux et difficile ? Il faut donc

[1] Noi siamo posti a seminare la parola di Dio. — Lett. 201.

[2] Voir la Vie de sainte Zite, par le baron de Montreuil, 1 vol., 1844. Ce livre devrait être dans toutes les familles pour l'édification des serviteurs, et surtout pour l'instruction des maîtres.

[3] Voir lettre 302, à Giovanni Perrotti et à Monna Lippa, sa femme; lettre 348, à Monna Mellina Balbani : elle lui reproche de trop s'affliger de son départ ; lettre 349, à Monna Colomba ; lettre 350, à Françoise et à Catherine, ses filles spirituelles, à Lucques ; lettre 351, à Monna Bartolomea Salvatico.

que nous ayons une lumière et un guide qui nous conduise. Mais consolez-vous, mes frères bien-aimés, car vous n'avez pas besoin de douter : Dieu dans son infinie bonté nous a donné la lumière de l'intelligence, par laquelle l'homme connaît que la vertu et le service de son Créateur lui donnent la vie, tandis que le péché, le vice, l'amour-propre, l'orgueil, la cupidité et la possession des choses du monde, la vie injuste, sans crainte de Dieu et sans recherche de sa gloire, lui donnent la mort et le rendent digne de la damnation éternelle. Je dis que cette lumière nous a été donnée pour guide, c'est-à-dire le Verbe incarné, Fils unique de Dieu, qui nous enseigne la manière de marcher dans cette voie lumineuse.

« Vous savez qu'il a dit : Je suis la voie, la vérité et la vie : celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais dans la lumière. Il est la vérité, et en lui il n'y a pas de mensonge. Et quelle voie a suivie ce doux maître ? Il a suivi une voie de haine et une voie d'amour. Il a eu de la haine et du mépris pour le péché, et à un tel point, qu'il en a pris vengeance sur son propre corps dans les souffrances, les douleurs, les humiliations, les mépris et la mort, non pour lui, car en lui n'était pas le venin du péché, mais seulement pour le service de la créature et pour satisfaire à la faute commise ; il l'a tiré des ténèbres qu'avait amassé en elle le péché et il lui a rendu la lumière de la grâce : il nous montre donc la voie pour marcher dans la haine du pé-

ché et de l'amour-propre, source ténébreuse de toutes les ténèbres spirituelles et temporelles. Celui qui s'aime pour lui-même ne s'inquiète point de la perte de son frère ni du mépris et de l'offense de Dieu : il ne suit que son amour sensitif et non raisonnable : voilà pourquoi les États du monde ne durent pas : ils ne cherchent pas l'honneur de Dieu, la sainte justice, mais ils se cherchent eux-mêmes.

« Ce doux Jésus est donc venu, et il nous a enseigné la voie de la haine et du mépris de l'amour-propre si dangereux. Il nous a donné en outre la lumière de l'amour de sa vérité, car l'amour de Dieu et de la sainte vertu est une lumière qui dissipe les ténèbres de l'ignorance, nous ôte la mort et nous donne la vie. Il nous donne une sécurité pleine de force et une force contre nos adversaires et nos ennemis. Saint Paul a dit : Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? Le démon et les créatures ne peuvent point nous enlever ce bien et cette lumière, qui, en conservant la grâce dans nos âmes, fait notre puissance. Notre Dieu a une douce puissance pour vouloir et pouvoir nous conserver, nous arracher des mains de nos ennemis, pour nous rendre attentifs à son honneur et à l'exaltation de la sainte Église, qui est notre propre exaltation, puisque l'âme ne peut recevoir la vie que dans l'Église.

« Ce doux Jésus, qui s'est fait notre voie, notre maître et notre conducteur, qui n'a pas d'autre but que l'honneur de son Père et notre salut, a pris pour Épouse notre sainte mère l'Église, a mis en elle le

fruit et la chaleur de son sang, pour servir de remède à nos infirmités. Ce sont les sacrements de l'Église qui ont reçu la vie dansle sang du Fils de Dieu, répandu avec un si brûlant amour. Pensez que dans le feu de sa charité il a si bien établi cette Épouse en lui-même, et tous ceux qui s'appuient sur elle et se déclarent ses enfants légitimes, qu'ils choisissent cent mille fois la mort plutôt que de faire un pas sans lui ; et ni le démon, ni les séductions ne peuvent les ébranler, mais cette très-douce et vénérable Épouse demeure éternellement la même. Si vous me dites : Il semble qu'elle soit déchue ; on dirait que, bien loin de pouvoir secourir ses enfants, elle ne peut pas se soutenir elle-même ; je vous dirai : Il n'en est rien. On peut bien se tromper sur les apparences du dehors, mais regardez donc au dedans, et vous retrouverez cette force dont est privé son ennemi.

« Vous savez bien que Dieu est celui qui est fort, et toute vertu procède de lui. Cette force n'est pas ôtée à son Épouse ; elle a en elle tout secours ferme et puissant. Mais ses ennemis, ceux qui travaillent contre elle, ont perdu cette force et tout secours, car ils sont retranchés de son corps comme des membres infects ; et aussitôt que le membre est coupé, il perd sa force. Il est donc bien fou et bien insensé, celui qui, étant un petit membre, veut se révolter contre la tête, surtout quand il voit qu'il détruirait plutôt le ciel et la terre que de diminuer la vertu de ce chef. Si vous dites : Je ne sais, mais pourtant je vois ces membres qui prospèrent, qui

marchent en avant. Attendez un peu : ils ne doivent pas, ils ne peuvent pas aller ainsi, car l'Esprit-Saint dit dans l'Écriture : Si Dieu ne garde pas la cité, celui qui la garde se fatigue en vain. Donc cela ne peut durer : ils ont attaqué l'Épouse où Dieu, force souveraine, se repose ; ils se sont privés de la grâce de Dieu, qui guide l'âme et le corps : ils sont voués à la déchéance et à la ruine. Ne nous laissons tromper par aucune crainte servile. Pilate a écouté la crainte servile ; il a eu peur de perdre le pouvoir, et il a tué le Christ, et par son ignorance il a perdu l'état de son âme et de son corps ; mais, s'il avait envoyé devant la crainte de Dieu, il ne serait pas tombé dans un si grand malheur

« Je vous prie, pour l'amour du Christ crucifié, très-chers frères et fils de la sainte Église, restez fermes et persévérants dans ce que vous avez commencé ; que le démon ne vous ébranle pas, ni les créatures, qui sont pires que le démon ! Elles ont bravement pris son emploi, elles invitent et retirent du service de Dieu ceux qui sont restés ses enfants. Ne vous laissez point émouvoir par aucune crainte de perdre la paix et votre État, ni par les menaces que ces diables vous font, mais fortifiez-vous dans une douce et sainte reconnaissance. Dieu vous a fait grâce et miséricorde ; ne vous séparez point du chef de celui qui est fort, pour vous attacher à un membre faible et desséché. Gardez-vous, gardez-vous bien de faire cette union ; préférez plutôt toute peine, mettez avant tout malheur et toute peine la crainte d'offenser Dieu. Je me

réjouis et je tressaille de la bonne force que vous avez eue jusqu'à présent, et qui vous a fait persévérer dans l'obéissance à la sainte Église. Je serais bien attristée en apprenant le contraire. C'est pour cela que je viens, de la part du Christ crucifié, vous dire que vous ne devez faire cela pour rien au monde, et sachez que, si vous le faisiez pour avoir la paix ou la conserver, vos âmes et vos corps tomberaient dans une grande guerre et une ruine profonde. Or, ne vous laissez point aller à une si triste ignorance, mais soyez des fils véritables et persévérants. Vous savez que, lorsqu'un père a plusieurs enfants et qu'un seul lui reste fidèle, c'est à celui-là qu'il donne son héritage. Afin que vous restiez fermes dans ce camp, sans tourner la tête en arrière, je vous dirai que par la grâce de Dieu vous n'êtes pas seuls. Les Pisans, vos voisins, sont restés fermes, ils vous aideront, ils vous défendront jusqu'à la mort contre tous ceux qui vous attaqueraient. Hélas! très-doux frères, quel est le démon qui pourrait vaincre deux peuples unis dans l'amour de Dieu et résolus à ne pas l'offenser? Il n'y en a pas.

« Allons donc chercher la lumière que je prie la souveraine bonté et l'éternelle vérité de mettre dans vos âmes. Car, si elle est en vous, je ne crains pas que vous fassiez le contraire de ce que je vous dis et de ce dont je vous supplie de la part du Christ. Je ne dis rien de plus; demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus! Jésus amour [1]! »

[1] Lett. 206. Le texte entier dans les Notes.

Catherine écrivit dans le même sens aux consuls de Bologne ; mais dans ce foyer d'insurrection et de haine sa parole d'amour fut sans résultat [1]. D'un autre côté, elle sollicitait le Pape d'apporter un prompt remède à tant de malheurs, et surtout elle le suppliait d'envoyer des secours aux États de Pise et de Lucques, restés fidèles, et qui étaient cernés par des ennemis puissants et furieux [2].

Notre Sainte était venue à Pise pour se reposer des fatigues de la peste, et voilà qu'elle se trouve jetée au milieu de la tempête. Elle était venue y chercher la paix et le rafraîchissement de son âme, et elle trouve la guerre et les ardeurs de la discorde. Elle accepta ce nouveau travail ; mais après l'avoir accompli elle resta défaillante et brisée. Elle fut obligée de quitter peu à peu les habitudes journalières de sa vie active pour se renfermer de plus longues heures dans la cellule de son âme. Elle s'en allait, dès le matin, se prosterner aux pieds d'un crucifix dans la petite église de Sainte-Christine, située à côté de la maison des Buonconti, et qui servait probablement aux réunions des Mantellate de Pise. Là elle n'avait plus qu'une pensée, la pensée d'unir ses souffrances aux souffrances du Sauveur Jésus : car elle sentait le chemin de son Calvaire devenir bien rude ; les pierres du torrent de Cédron blessaient ses pieds, la couronne d'épines qu'elle avait choisie faisait ruisseler

[1] Lett. 200.

[2] Pregovi, che vi mandiate proferendo come Padre in quello modo, che Dio v'ammaestrarà, a Lucca e a Pisa, sovvenendoli in cio, che si può, e invitandoli a star fermi e perseveranti. — Lett. 1.

sur sa face désolée la sueur et le sang; elle tombait sous le fardeau, elle disait au Crucifié : « Maître très-amoureux, pourquoi permettez-vous que je sois séparée de vos embrassements divins par ce misérable corps? Dans cette vie ténébreuse je n'ai plus aucune jouissance : je ne cherche que vous, je ne veux aimer que vous. Si j'aime encore quelque chose, je ne l'aime que pour vous [1]. » Et les soupirs et les sanglots sortaient de sa poitrine oppressée. Ses sœurs la ramenaient toute pâle et languissante dans sa cellule, et ses hôtes éprouvaient les plus grandes inquiétudes; on doutait s'il lui restait encore un souffle de vie.

Une fois, comme on ne pouvait lui faire aucun remède, on voulut au moins essayer de lui bassiner les tempes et le pouls avec un vin généreux. Gérard Buonconti, qui, suivant l'usage italien, n'avait que du vin de l'année, envoya chercher du vieux vin étranger chez un voisin qui avait en Europe et sur la Méditerranée un commerce étendu. Je vous en aurais donné volontiers, dit-il au serviteur de Gérard, mais depuis trois mois le tonneau est vide : venez vous en assurer [2]; et ils entrèrent ensemble dans un de ces vastes celliers qui occupaient une partie du rez-de-chaussée des maisons italiennes.

[1] Cur amplius, superamantissime Domine mi, per istud vile corpusculum me permittis a tuis amplexibus impediri? Ego jam in hac ærumnosa vita nulla penitus re delector, nihil nisi te quæro, nihil omnino diligo propter te. — B. Raimund, pars II, cap. 8.

[2] Vere, carissime, libenter tibi darem pro amico meo etiam vegeticulum totum, sed per tres menses vacuus. — B. Raimund, pars II, cap. 16.

On ouvre le tonneau, et il en jaillit un excellent vin. Le bon propriétaire demeure stupéfié ; il appelle toute sa maison et demande qui a mis du vin dans le tonneau. Tous protestent que depuis trois mois ce tonneau était vide et qu'on n'y avait pas touché. Ne fallait-il pas reconnaître ici la puissance de l'hôte divin qui s'était assis aux noces de Cana ?—Le bruit de ce fait extraordinaire se répandit bientôt dans toute la ville. Quelques jours après Catherine, convalescente, allait visiter un nonce apostolique récemment arrivé à Pise, lorsque tout à coup le peuple se rassemble, les ouvriers quittent leur travail et se précipitent à sa rencontre en disant : Voyons un peu quelle est cette femme qui ne boit pas de vin et qui pourtant remplit les tonneaux d'un vin miraculeux [1] ? Catherine fut très-affligée de cet empressement honorable, elle s'en plaignit à Dieu : Seigneur, pourquoi avez-vous affligé votre pauvre servante en la couvrant de confusion devant tout le peuple ? Est-ce moi qui ai demandé ce vin à votre bonté ? Daignez retirer votre main, et que tout cela tombe. — A l'instant sa prière fut exaucée : le vin tarit et se changea en une lie amère. On ne parla plus du miracle, et l'humble Catherine fut délivrée des louanges du monde.

Depuis les premiers jours du printemps de cette année, Catherine était tombée dans un état de langueur et de défaillance qui inspirait des craintes

[1] Qualis est hæc quæ, vinum non bibens, vas vacuum miraculoso vino potuit adimplere ? — B. Raimund. pars II, cap. 16.

sérieuses à tous ceux qui l'aimaient. Pourtant elle reprenait quelquefois des forces pour le service du prochain. Ainsi, vers la fête de l'Ascension, elle était très-souffrante et ne pouvait remuer ; la veille de la solennité le Père Tommaso, étant venu la visiter avec trois de ses frères, s'approcha de son lit et lui dit avec tristesse : Mère, voilà la cloche qui nous appelle au chœur, croyez-vous que le moment soit venu de nous quitter ? Catherine répondit : Je ne sais ce qu'il en sera, mais certainement dans cette fête Dieu me fera miséricorde, ou en m'appelant à lui suivant mon désir, ou en me guérissant d'une façon inattendue[1]. En effet, le matin elle dit à Alessa : Donnez-moi mes chaussures et mon manteau. Alessa, toute joyeuse, se hâta de lui apporter ce qu'elle demandait. Catherine monta à l'église de Saint-Dominique, y assista aux offices, reçut la sainte communion et resta en extase jusqu'au moment où les Frères, après leur repas, viennent adorer Dieu et lui rendre grâces. Le Père Tommaso et plusieurs Frères s'approchèrent d'elle pour la féliciter sur sa miraculeuse conversion. Catherine dit en riant : C'est aujourd'hui la fête du Sauveur ; il a voulu, pour votre consolation, que je mange avec vous. Puis tous l'accompagnèrent à la Fullonica, où il n'y avait rien de prêt pour le dîner. On fut obligé d'envoyer chercher

[1] Nescio quid erit ; sed pro certo teneo quod in hac solemnitate, vel Deus faciet mecum misericordiam, vocando me ad se, ut opto ; vel, si hoc noluerit facere, mirabili et inusitato modo me faciet de cætero vivere. — D. Martene, Amplissima collectio, t. VI, p. 1341.

au couvent des fèves cuites de la veille et qu'on mit en salade [1].

A Pise, elle n'eut pas un jour sans douleur, et son amour pour l'Époux céleste prenait dans ces douleurs un incroyable développement. Un jour, sa charité devint si violente, que son âme sembla s'exhaler; son corps resta sans mouvement : on la crut morte. Les Sœurs firent aussitôt appeler le Père Tommaso, qui accourut avec trois autres Frères Prêcheurs. L'un d'eux, Jean de Sienne, qui depuis son enfance était uni à Catherine par les liens d'une sainte et naïve amitié, voyant ce corps inanimé et cette effrayante pâleur, éprouva un si vif chagrin et poussa des sanglots si profonds, qu'il se rompit une veine de la poitrine : il vomissait le sang et était près d'être suffoqué. Cette tristesse vint s'ajouter à l'autre tristesse; les assistants pleuraient à la fois et la mort de Catherine et la mort du Frère, qui paraissait imminente [2]. Rempli de confiance, le Père Tommaso dit à Jean : Mon frère, je suis assuré que cette bienheureuse vierge jouit d'un grand crédit auprès de Dieu; mettez donc sa main sur votre poitrine, et certainement vous serez guéri. Il le fit et fut guéri.

Catherine resta morte pendant près d'un jour. Tout à coup on aperçut les battements de son cœur et on l'entendit s'écrier : O mon âme, que tu es mal-

[1] Cum ergo pro prandio nihil esset paratum, nos fratres misimus ei in olla de fabis quæ conventus pro fratribus coxerat. — D. Marteuc.

[2] Additur ergo dolor dolori adstantibus, et quæ virginem deplorabant defunctam, fratrem in brevi moriturum coacti sunt simul flere. — B. Raimond, pars II, cap. 8.

heureuse! Tous les yeux, brillants de larmes, s'illuminèrent de joie; les Sœurs la couvraient de baisers; les Frères, restés à genoux, remerciaient Dieu, qui laissait au jardin de la terre sa plus belle fleur. Catherine essaya de parler, mais les sanglots étouffaient sa voix, et l'on n'entendait que ces mots : O mon âme, que tu es malheureuse[1]! En effet, son âme était revenue dans l'exil de son corps.

Plusieurs personnes, témoins de cette mort miraculeuse, racontèrent au Bienheureux Raimund ce qu'elles avaient vu. Ce bon religieux demanda plus tard à Catherine de lui expliquer cette chose avec sincérité. Catherine pleura beaucoup et fut quelque temps sans répondre; enfin elle s'exprima en ces termes : «Vous devriez, mon Père, avoir pitié d'une âme qui, après avoir été délivrée de cette prison ténébreuse et avoir joui des charmes de la lumière, se trouve de nouveau dans les ténèbres; plaignez mon sort, la divine Providence a permis tout cela en punition de mes péchés.» Le Bienheureux Raimund, plus avide encore de connaître les détails de ce fait miraculeux, dit : « Mère, dans ce moment-là votre âme fut-elle véritablement séparée de son corps?» Catherine répondit : « Telle était la violence du divin amour qui me consumait et du désir que j'avais de m'unir à Celui que j'aime uniquement, que mon cœur, eût-il été de pierre ou de fer, se se-

[1] Nos autem lætitia repleti loqui conabamur cum ea, ipsa vero mœrore confecta singultus et lacrymas abundantissime emittebat, dicendo sæpe : O infelix anima mea! — D Martene, p. 1332.

rait ouvert et brisé. Aucune force créée n'aurait pu résister à l'impétuosité de mon amour. Soyez sûr que mon cœur s'ouvrit et se partagea en effet par la seule force de la charité, ce qui produisit un déchirement si douloureux, qu'il me semble encore en ressentir la souffrance. Vous comprendrez donc que mon âme fut réellement séparée de mon corps et put voir à découvert les mystères de Dieu, dont il n'est permis à personne de parler, parce que la mémoire et les paroles humaines sont insuffisantes pour en retracer la profondeur[1] : ce que je pourrais en dire serait moins que la boue comparée à l'or le plus pur. Tout ce qui me reste de ce prodige, c'est que si quelqu'un vient à parler sur ce sujet, j'éprouve un vif chagrin, une affliction amère, considérant que je suis retombée d'un état sublime dans ce monde bas et méprisable, et dans ma douleur je ne puis que pleurer et gémir. » Et elle s'arrêta pour pleurer.

Après quelques instants, le Bienheureux Raimund reprit : « O ma mère! achevez donc de me révéler ces choses admirables. » Et Catherine continua : « Ces jours derniers, de fréquentes visions et des consolations ineffables allumèrent en moi un amour si ardent, que je perdis mes forces et fus obligée de rester au lit. Dans cette extrême langueur, je ne cessais de prier le Sauveur Jésus de me tirer de ce corps de mort, afin que mon âme pût s'unir parfai-

[1] Quod anima fuit totaliter a corpore separata. — B. Raimund, pars II, cap. 8

tement à lui. Ma prière ne fut pas exaucée, mais le Sauveur m'accorda la grâce de ressentir dans mon corps toutes ses souffrances dans le plus haut degré possible. Ces épreuves de la passion de Jésus-Christ me firent connaître d'une manière plus efficace et plus parfaite combien il m'avait aimée, et les accroissements de son amour me réduisirent à une telle langueur, que mon âme ne soupirait plus qu'après son affranchissement. Enfin, Celui qui avait allumé en moi ces vives ardeurs voulut que mon amour devînt fort comme la mort. Mon cœur s'ouvrit et se partagea, et mon âme, séparée de son corps, se trouva portée dans les délices du paradis; mais, hélas! que cette séparation m'a semblé courte[1]! » Et elle s'arrêta encore pour pleurer.

Le Bienheureux Raimund lui demanda : « Mère, combien de temps votre âme est-elle restée séparée de son corps? » Catherine répondit : « Mes compagnes, qui étaient présentes, disent qu'il s'écoula quatre heures entre le moment où j'expirai et celui où je revins à la vie. Déjà les voisins étaient venus pour consoler ma mère et mes sœurs; mais mon âme, qui se croyait dans l'éternité, ne s'occupait plus du temps[2]. — Que vîtes-vous, ma Mère, dit le Bienheureux Raimund, pendant que votre âme était affranchie des liens du corps? Pourquoi y est-elle revenue? Ah! de grâce, ne me cachez rien. »

[1] Scissoque corde, ut dixi, anima mea fuit ab hac carne soluta, sed ad tempus nimis, proh dolor! exiguum. — B. Raimund, pars II, cap. 8.

[2] Sed anima mea, putans se æternitatem fuisse ingressam, de tempore non cogitabat. — B. Raimund.

Catherine reprit : « J'ai vu tous les mystères de l'autre vie ; mon âme a vu la gloire des justes et les supplices des pécheurs ; mais la mémoire ne peut retenir, ni les paroles ne peuvent exprimer ces mystères : je vous dirai néanmoins ce que je pourrai. Mon âme a vu la divine Essence, soyez-en assuré, mon Père ; c'est pourquoi je souffre impatiemment d'être retenue dans cette misérable chair. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont les seules consolations qui me restent, qui me soutiennent et qui m'empêchent de mourir de regret et de douleur. Cependant mes souffrances font mes délices, parce que je sais que le Seigneur se révèlera à moi avec d'autant plus de richesses et de magnificences, que j'aurai souffert avec plus de résignation. Ainsi, non-seulement les tribulations ne me sont point amères, mais elles me sont douces et suaves, comme vous en êtes témoin avec tous ceux qui m'approchent. J'ai vu les supplices des réprouvés, j'ai vu les tourments des âmes du purgatoire ; ils sont impossibles à dépeindre. Si les pécheurs, si les malheureux mortels voyaient la moindre de ces peines, ils lui préféreraient mille fois la mort. Pendant que mon âme considérait ces mystères, l'Époux éternel lui dit : Vois de quelle gloire se privent ceux qui refusent d'observer mes commandements, et à quels tourments ils s'exposent. Retourne donc dans le monde, montre-leur combien ils se trompent, dans quels périls ils se précipitent, et quel sera enfin leur supplice, s'ils ne font péni-

tence. Et, comme mon âme avait horreur de ce retour, le Seigneur ajouta : Va, de là dépend le salut de plusieurs. Tu ne vivras plus désormais retirée dans ta cellule : il faudra sortir de ta ville et de ton pays pour le salut des âmes. Je serai toujours avec toi ; je te mènerai et je te ramènerai ; tu porteras partout la gloire de mon nom. Tu enseigneras la doctrine spirituelle aux grands et aux petits, aux gens du monde et aux religieux. Je te donnerai une sagesse et une bouche que personne ne pourra contredire ; je t'amènerai devant les pontifes, devant les chefs de l'Église et du peuple chrétien, afin que, suivant le dessein ordinaire de ma providence, la faiblesse confonde l'orgueil des forts [1].

« Pendant que le Seigneur se révélait ainsi à mon intelligence, mon âme se trouva, par un passage incompréhensible, subitement réunie à mon corps. Mon affliction fut si vive, que pendant trois jours et trois nuits je ne fis que pleurer ; je ne puis encore retenir mes soupirs et mes larmes toutes les fois que le souvenir m'en revient à l'esprit. Vous n'en serez pas surpris, mon Père ; vous vous étonnerez plutôt que mon cœur ne se fende pas de nouveau chaque jour, en pensant à la gloire dont j'ai joui et que j'ai perdue. Tout cela m'arrive pour le salut de mes frères : il n'est donc pas surprenant que j'aime les âmes

[1] Portabis nominis mei honorem et spiritalia documenta coram parvis et magnis tam laicis quam clericis. Ego enim tibi dabo os et sapientiam cui nullus resistere poterit. Adducam te coram pontificibus et rectoribus ecclesiarum ac populi christiani, ut consueto meo modo, per infirma fortiorum confundam superbiam. — B. Raimund, pars II, cap. 8. — D. Martène, p. 1333.

avec tant de passion. Elles me coûtent bien cher; puisque leur amour me tient éloignée de la gloire céleste; toutefois je me réjouis de pouvoir dire avec saint Paul qu'elles sont ma gloire, ma couronne et ma joie. Je ne vous ai rien caché, mon Père, afin d'éloigner de votre cœur le chagrin que plusieurs ont conçu en me voyant devenue la servante de tous. »

Après ces défaillements d'âme et de corps, Catherine retournait au crucifix de Sainte-Christine, pour y méditer la Passion du Sauveur[1]. Dieu l'encourageait avec de consolantes paroles : Fille bien-aimée, pendant que j'étais au milieu des hommes, je cherchais toujours à faire la volonté du Père et non la mienne. Ainsi, malgré le désir ardent que j'avais de manger la dernière pâque avec mes disciples, comme je le leur ai témoigné, j'attendis avec patience le temps marqué par mon Père. Attends donc, ma fille, le temps que j'ai déterminé pour la durée de ton pèlerinage, quelque désir que tu aies de t'unir parfaitement à moi[2].

Catherine répondit : Puisque vous le voulez, mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite. Je vous demande néanmoins une grâce : c'est que pendant tout le reste de ma vie je participe aux douleurs de votre passion, afin que, si je ne puis encore vous

[1] Ce crucifix, peint par Giunta Pisano, est conservé dans la maison de sainte Catherine, à la Contrada dell'Oca, à Sienne.

[2] Sic igitur, tu, quamvis summe desideres mecum perfecte uniri, neque tamen ad tempus a me determinatum oportet te patienter expectare. — B. Raimund, pars II, cap. 8.

être unie dans le ciel, je vous sois unie sur la terre. Son désir fut exaucé, et elle commença à ressentir les souffrances que le Sauveur avait endurées dans sa passion.

Tous ses entretiens avec ses disciples étaient de la passion de Jésus-Christ ; elle disait : « Les douleurs du Fils de Dieu, comme je les ai éprouvées moi-même, furent si rigoureuses et si violentes, qu'il m'eût été impossible, sans un miracle permanent, de les supporter sans mourir plusieurs fois. Les souffrances du Fils de Dieu furent sans mesure, comme son amour avait été sans bornes. Toutes ses actions renferment tant d'abondance et de suc, qu'en les méditant chacun y trouve, suivant sa disposition, l'aliment convenable à son salut [1]. Jésus-Christ eut à porter une croix de désir plus pesante que sa croix de bois, lorsqu'il vit cette multitude de pécheurs auxquels l'effusion de son sang serait inutile [2]. La meilleure manière de méditer sur la Passion de Jésus-Christ est de faire une sérieuse réflexion sur l'amour avec lequel il a répandu son sang : c'est ainsi qu'on dirige les affections de son cœur vers ce sang adorable, qu'on l'attire à soi par l'amour et qu'on échauffe son âme aux brûlantes ardeurs de la charité avec laquelle il fut versé [3]. »

[1] Gesta Salvatoris nostri sunt ita pinguia, si attente considerentur, quod quilibet secundum suam considerationem invenit in eis partem cibi sui, secundum quod expedit sibi vel suæ saluti. — B. Raimund, pars II, cap. 8.

[2] E maggiore era la croce del desiderio, che non era la croce corporale. — Lett. 20.

[3] Lett. 57.

Or, depuis sa jeunesse Catherine avait une grande dévotion au sang de Jésus-Christ, et elle n'a jamais écrit une seule ligne sans y tremper sa plume avec son cœur [1]. Un jour qu'elle demandait amiablement au Sauveur pourquoi il avait voulu que son côté fût ouvert après sa mort, elle avait entendu cette réponse : « Ce que je me suis principalement proposé dans l'ouverture de mon côté, c'est de manifester aux hommes le secret de mon cœur, afin qu'ils comprissent que mon amour est plus grand encore que les signes que je leur en donne, puisqu'en souffrant une peine bornée je les aime d'un amour infini. Fille bien-aimée, il n'y a aucune proportion entre la peine des sens et les douleurs de l'âme. Ne te souviens-tu pas que, lorsque je te manifestai le mystère de ma naissance, tu me vis tout petit enfant avec une croix au cou ? Cette croix était celle d'un désir ardent qui souffre de ne pouvoir être satisfait. Aussi, quand je vis approcher l'accomplissement de mon désir, c'est-à-dire les coups de fouet, les tourments, mon cœur tressaillit en contemplant cette pâque si ardemment désirée. Quand j'expirai sur la croix, mes douleurs cessèrent, mais je conservai le désir et la soif du salut des hommes [2]. »

Et Catherine restait silencieuse aux pieds du Crucifix ; elle unissait ses désirs aux désirs du Sauveur,

[1] Toutes ses lettres commencent par ces mots : Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang.
[2] Frigerio, lib. III, cap. 3.

et les douleurs de la Passion traversaient son âme. Toutes les parties de son corps si frêle et si délicat étaient torturées par les mêmes souffrances qui avaient torturé les membres du Christ. L'heure solennelle de la CONSOMMATION était sonnée. Un dimanche, Catherine assistant à la messe du bienheureux Raimund dans l'église de Sainte-Christine, fut, après la communion, ainsi que cela lui arrivait souvent, privée de ses sens et ravie hors d'elle-même. Tous ses disciples attendaient avec impatience qu'elle revînt à elle, afin de jouir des consolations spirituelles de sa parole, quand ils virent tout à coup son corps, qui était profondément incliné, se relever peu à peu ; elle étendit les bras et les mains ; son visage devint brillant et enflammé, puis après un instant elle retomba à terre comme frappée d'une blessure mortelle [1].

Laissons parler le Bienheureux Raimund :

« Catherine s'approcha de moi et me dit tout bas : Mon Père, apprenez que par la miséricorde de Dieu je porte dans mon corps les stigmates du Seigneur Jésus-Christ [2]. — En effet, lui répondis-je, les circonstances de votre extase m'avaient fait soupçonner ce prodige. Mais, de grâce, dites-moi comment s'est opérée cette merveille. — Elle reprit : J'ai vu le

[1] Subito, nobis cernentibus, corpusculum ejus, quod prostratum jacuerat, se paulisper erexit, et super genua stans, bracchia extendit et manus, facie rutilante, tandem ac si fuisset læthaliter vulneratum nobis cernentibus cecidit quodammodo in instanti. — B. Raimund, pars II, cap. 7. — Beccafumi a fait un tableau de cette stigmatisation.

[2] Noveritis, Pater, quod stigmata Domini Jesu misericordia sua ego jam in corpore meo porto. — B. Raimund.

Maître attaché à la croix descendre sur moi tout resplendissant de lumière. La violence des efforts de mon âme pour s'élancer vers lui fit relever mon corps. J'ai vu des rayons sanglants sortir de ses plaies sacrées et percer mes pieds, mes mains et mon cœur. Alors je m'écriai : O Seigneur, mon Dieu ! je vous en supplie, que mes cicatrices ne paraissent point au dehors! Et aussitôt la couleur sanguine se changea en couleur d'or, et cinq rayons de lumière percèrent mes pieds, mes mains et mon cœur [1]. — Et je lui demandai : Il n'y a donc pas eu de rayons sur votre côté droit? — Non, répliqua-t-elle, mais bien sur le côté gauche, directement sur le cœur, parce que ce trait lumineux et resplendissant qui sortait du côté de mon Sauveur tomba sur moi en ligne droite. — Ressentez-vous quelque douleur? — Catherine dit avec un profond soupir : La douleur que j'éprouve est telle, que sans un nouveau miracle il me serait impossible de vivre [2]. — Et elle sortit de la chapelle.

A peine rentrée chez son hôte, messer Gérard Buonconti, elle fut saisie de maux de cœur si violents, qu'elle tomba en défaillance. Nous l'avons cru près de rendre le dernier soupir. Jamais nous ne l'avions vue dans une extrémité aussi alarmante, quoi-

[1] Colorem sanguineum mutaverunt in splendidum, et in forma puræ lucis venerunt ad quinque lora corporis mei, manus et pedes et cor. — B. Raimund.

[2] Tantus est dolor quem sensibiliter patior in omnibus quinque locis, quod nisi novum miraculum non videtur mihi vitam corpoream possibile stare posse. — B. Raimund.

que ses extases l'eussent souvent réduite à un état déplorable de faiblesse et de langueur. Au bout de quelques instants elle reprit ses sens. Après le repas elle me répéta encore : Oui, si Dieu n'y apporte remède, il m'est impossible de vivre avec de pareilles douleurs.

« J'engageai alors tous ses disciples à prier ensemble le Seigneur, pour qu'il daignât leur conserver leur mère et leur maîtresse. Nous entrâmes en pleurant dans sa chambre, et, nous mettant à genoux autour de son lit, nous nous écriâmes : Nous savons bien, ma Mère, que vous ne désirez que le Christ, votre Époux ; votre récompense est assurée : prenez pitié de nous, que vous abandonnez si faibles au milieu de la tempête ! Nous savons que cet Époux que vous aimez si ardemment ne peut rien vous refuser : nous vous prions de lui demander de rester avec nous ; nous prierons de notre côté ; mais obtenez ce qui sera refusé à notre misère et à notre indignité [1]. Catherine répondit doucement : Depuis longtemps j'ai renoncé à ma volonté : en ceci comme en tout le reste je ne veux que ce que Dieu veut. Je désire votre salut de tout mon cœur, mais je sais que notre Sauveur saura mieux y pourvoir que quelque créature que ce soit : ainsi, que sa volonté soit faite en toutes choses [2]. Nous restâmes dans les tristesses et

[1] Scimus quidem, Mater, Christum te Sponsum tuum desiderare... supplicamus igitur ut ores eum, ut te nobis concedat ad tempus... — B. Raimund, pars II, cap. 7.

[2] Ego jamdin propriæ voluntati renuntiavi, nec in his aut in aliis volo, nisi quod Dominus vult. — B. Raimund, pars II, cap. 7.

les larmes. Dieu les vit et en fut touché. Le samedi vers le soir Catherine me fit appeler et dit : Je crois que Dieu exaucera vos prières, et que vos désirs seront bientôt satisfaits [1] En effet, le lendemain dimanche, après la communion, elle se trouva parfaitement guérie. Je lui demandai : Mère, ressentez-vous encore les vives douleurs de vos blessures? Elle me répondit : A mon grand regret, le Dieu très-clément a exaucé vos prières : mes plaies, bien loin de me faire souffrir, me donnent au contraire des forces et du courage [2].

Ces plaies divines et miraculeuses restèrent invisibles à tous les regards pendant la vie de Catherine ; mais après sa mort on put les voir et en constater la réalité. Le prieur de la Minerve écrivit au Père Raimund pour l'assurer que le jour des obsèques de la bienheureuse Catherine lui et une foule d'assistants avaient vu les stigmates imprimés sur son corps. On conservait à Venise, dans l'église de Saint-Jean et de Saint-Paul, un pied de Catherine, au milieu duquel on voyait l'empreinte d'une plaie. Dans l'illustre et antique couvent des Dominicaines de Saint-Sixte, à Rome, on vénérait une main de la Sainte, marquée d'une cicatrice très-apparente [3]. Au reste, le pape Urbain VIII a proclamé dans le Bréviaire ro-

[1] Videtur mihi quod Dominus disposuit condescendere precibus vestris, et spero quod cito habebitis intentum vestrum. — B. Raimund.

[2] Exaudivit Dominus orationes vestras, licet cum meæ mentis afflictione ; et vulnera illa non modo corpus non affligunt, sed etiam roborant et confortant. — B. Raimund, pars II, cap. 7.

[3] Frigerio, lib. III, cap. 5.

main la vérité de ce fait surnaturel, qui a trouvé et qui trouvera toujours des contradicteurs : car il y aura toujours sur la terre des hommes qui ont des yeux qui ne voient pas et des oreilles qui n'entendent pas. Or nous écrivons ici pour notre consolation et leur condamnation les paroles liturgiques du vicaire de Jésus-Christ : « Le Seigneur mit le comble à ses faveurs en faisant que la Sainte ressentît la douleur de ses plaies sans qu'il en parût au dehors aucune trace sanglante ; mais, comme la servante de Dieu avait rapporté au Père Raimund que ce prodige s'était opéré d'une manière sensible, la piété des fidèles a eu soin de faire peindre, dans ses images, des rayons lumineux dirigés vers les cinq endroits des stigmates[1]. »

Pise, cité presque orientale, plaisait singulièrement à Catherine ; le soir, lorsqu'elle allait prier dans la belle église de Saint-Etienne et recueillir les dernières mélodies de l'orgue, le vent agitait sur sa tête les drapeaux musulmans suspendus aux voûtes, magnifiques témoignages de la valeur des anciens chevaliers chrétiens. Quand elle sortait avec ses disciples pour respirer l'air qui vient de la mer dans ces vastes solitudes de sable, au milieu des forêts de pins, elle voyait errer des troupes de chameaux sauvages et elle se croyait sur les rivages sacrés de la Palestine[2].

Les Chartreux possédaient en face l'île de la Gor-

[1] Breviarium Romanum, 30 april.

[2] Dans la ferme de San-Rossore, fondée par les Médicis, il y a encore près de soixante chameaux dont les ancêtres furent amenés à Pise à l'époque des croisades ; ils ont leur généalogie.

gone d'où devaient bientôt les chasser les fréquentes expéditions des Sarrasins [1]. Le prieur Dom Bartolomeo de Ravenne invitait depuis longtemps Catherine à visiter son île et à procurer à ses religieux les consolations de sa présence. Elle s'embarqua un jour avec ses disciples; le Bienheureux Raimund et les frères reçurent l'hospitalité au monastère; Catherine avec les sœurs habitaient à un mille de distance la maison destinée aux femmes. Le lendemain dès le matin, Dom Bartolomeo amena tous ses Chartreux auprès de Catherine, lui demandant quelques paroles d'édification. Elle s'excusa disant qu'il y aurait une sorte d'inconvenance à une femme de parler devant des serviteurs de Dieu, que c'était à elle à les écouter. Vaincue enfin par les prières de Dom Bartolomeo et de ses enfants, elle fit un long discours sur les diverses tentations des solitaires et sur les moyens d'y remédier. Elle parla avec tant d'ordre, avec tant de méthode, que tout le monde resta dans l'étonnement et l'admiration. Le prieur, se penchant vers le Bienheureux Raimund, lui dit à l'oreille : « Frère bien-aimé, quand cette âme innocente aurait entendu les confessions que j'ai entendues, elle n'aurait pu parler d'une manière plus convenable et plus appropriée aux besoins de chacun : d'où je conclus qu'elle a l'esprit de prophétie et que le Saint-Esprit parle par sa bouche [2]. »

[1] Ils trouvèrent un asile dans la Chartreuse fondée en 1367 dans la gracieuse vallée de Calci, au milieu des bois, en vue de la mer.

[2] Et nunc dico quod, si sancta virgo audivisset confessiones illas quas ego

Après deux ou trois jours Catherine revint à Pise. En descendant de la barque de la Chartreuse elle dit aux nautonniers qui demandaient à genoux la grâce de sa bénédiction : Si quelque malheur vous arrive dans le trajet, ne craignez pas, Dieu sera avec vous. A peine étaient-ils en pleine mer, que la tempête souleva les flots, le mât se brisa, et ils ne pouvaient plus diriger la barque, qui fut poussée sur un point de la côte où ils ne voulaient pas aborder. Ils invoquèrent le nom de Catherine, et Dieu permit qu'ils n'éprouvassent aucun dommage[1].

Lorsque Catherine traversait les rues de Pise, les foules se précipitaient au devant d'elle, et depuis le miracle de la stigmatisation chacun se mettait à genoux et sollicitait la faveur de baiser ses mains[2]. Quelques graves personnages en furent scandalisés, entre autres un médecin célèbre, maître Jean Gutobraccia. Accompagné d'un vieux jurisconsulte, maître Pierre Albizi, il vint trouver Catherine, bien résolu à confondre par des questions ardues et difficiles une jeune fille assez téméraire pour exposer l'Écriture sainte et la théologie. Il lui dit en l'abordant : « Maître Pierre que voilà, et moi, nous avons entendu parler de votre vertu, de votre science dans les saintes Écritures, et nous sommes venus avec le

audivi, non potuisset melius vel magis ad propositum cujuslibet ipsorum loqui. Ex quo clare perpendo quod ipsa est plena spiritu prophetico, et Spiritus Sanctus loquitur in ea. — B. Raimund, pars II, cap. 15.

[1] D. Martene, Amplissima collectio, t. VI. — Contestatio de doctrina et sanctitate S. Catherinæ, p. 1306.

[2] Ex devotione genua flectentes osculabantur manus ejus. — D. Martene, p. 1352.

désir de vous entendre pour notre consolation; nous voudrions surtout savoir comment vous comprenez ce passage : Dieu dit en créant le monde : Que cela soit fait ; Dieu aurait-il une bouche et une langue [1]? » Catherine répondit humblement : « J'admire que vous qui êtes les docteurs du monde, vous veniez, ainsi que vous le dites, avec le désir d'entendre une pauvre femme ignorante qui aurait bien plutôt besoin de vos leçons : cependant, s'il vous plaît que je réponde, je dirai ce que Dieu me donnera. Pour ce qui me regarde, je ne vois pas quelle utilité il résulterait pour moi de savoir si Dieu qui n'est pas un corps, mais un esprit, a créé le monde en parlant? Ce qu'il est utile, ce qu'il est nécessaire pour moi et pour vous de bien savoir, c'est que le Seigneur Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, a pris notre nature pour notre salut, qu'il a souffert et qu'il est mort pour nous racheter ; voilà la science nécessaire ; en la croyant et en la méditant, mon cœur s'embrase d'amour pour celui qui m'a tant aimé [2]. » Maître Pierre, profondément ému, se mit à pleurer; et puis tout à coup, ôtant son bonnet de velours rouge, il se jeta à genoux aux pieds de Catherine, qui de son côté se prosterna pour le supplier de se relever. Après une longue altercation d'humilité

[1] Dominus Petrus qui est hic et ego, audientes bonam famam tuam et quod docta es in Scripturis sanctis, venimus audire, cupientes aliquid ex ore tuo pro consolatione nostra. — D. Martene, p. 1352.

[2] Miror valde quod vos, qui estis aliorum doctores, venire vos dicatis ad audiendam unam mulierculam, cum congruum potiùs sit ut vos me tanquam ignaram doceatis. — D. Martene, p. 1352.

et de charité, ils s'assirent tous deux et eurent une douce conversation sur les choses de l'âme et du salut. A la fin maître Pierre supplia Catherine de tenir sur les fonts du baptême l'enfant qu'il avait l'espérance de voir naître bientôt; notre Sainte accepta gracieusement, et maître Jean, confus et édifié, demanda pardon à Catherine, et dès lors en toute occasion il prenait son parti et célébrait ses louanges.

De retour à Sienne, Catherine fut encore exposée aux tentations et aux doutes des esprits orgueilleux. Depuis plusieurs années déjà le Père Lazarini, professeur de philosophie dans le couvent des Frères Mineurs et prédicateur fameux, s'était déclaré ouvertement l'ennemi de notre Sainte. Espérant la surprendre par ses discours insidieux, il demanda à un dominicain, ami du Père Tommaso della Fonte, de vouloir bien le conduire à la Contrada dell' Oca. Après les premières salutations il s'assit sur un vieux coffre de bois, unique meuble de la cellule, et Catherine s'assit sur le plancher presque aux pieds du docteur, qui prit la parole en ces termes : « Je sais que vous avez une grande réputation de sainteté et que Dieu vous a donné l'intelligence des Écritures, je suis venu pour m'édifier. » Catherine répondit : « En vous voyant entrer je me réjouissais, espérant que Dieu vous envoyait, vous savant prédicateur qui chaque jour nourrissez les âmes fidèles, pour consoler ma pauvre âme, et je vous en supplie pour l'amour de Jésus-Christ[1]. »

[1] Ego in adventu vestro lætata sum, credens quod Dominus vos misisset...

La conversation roula ainsi dans des alternatives de ruses et d'humilité. La nuit tombait ; le Père Lazarini se leva en disant : « Je vois qu'il est tard, il vaut mieux que je me retire ; je reviendrai à une heure plus opportune. » Et déjà il était sur le seuil de la porte lorsque Catherine se mit à genoux pour lui demander sa bénédiction ; il la lui donna. Elle lui demanda ensuite un souvenir dans ses prières, il le promit et demanda à son tour, plus par politesse que par piété, qu'elle voulût aussi prier pour lui ; Catherine l'assura qu'elle le ferait volontiers[1]. Il sortit emportant cette pensée dans son cœur que cette fille était vraiment bonne, quoiqu'elle ne méritât pas d'être considérée comme une sainte.

Le jour suivant, comme il s'était levé de très-grand matin pour préparer sa leçon, il ne pouvait pas lire un seul mot tant ses yeux se remplissaient de larmes. Il cherchait en lui-même quelle pouvait être la cause d'un semblable accident ; il se disait : Aurais-je trop bu hier à la collation du soir ? cela viendrait-il de ce que j'ai dormi la tête découverte ? — Il se perdait en conjectures[2]. L'heure de la leçon sonna et il pleurait toujours ; il fut obligé de quitter sa chaire. Rentré dans sa cellule, plein d'inquiétude et de dépit, il se promenait à grands pas, s'a-

ad consolandam pauperculam animam meam. — D. Martene, p. 1348.

[1] Ipse vero, quadam erubescentia potius quam devotione motus, rogavit eam ut pro se oraret, quæ se hoc facturam libenter promisit. — D. Martene, p. 1349.

[2] Fluctuat animo causam quærens, utrum nimirum ex nimia potatione serotina hoc acciderit, vel forte quia capite cooperto non dormierit. — D. Martene, p. 1349.

postrophant en ces termes : Lazarini, qu'as-tu donc ? que veux-tu ? ma mère serait-elle morte subitement ? mon frère le chevalier aurait-il trouvé la mort dans un combat [1] ? Et toute la journée se passa dans l'agitation et la tristesse ; il ne mangea presque rien. Le soir, brisé de fatigue, il s'endormit ; mais le matin, en ouvrant les yeux, ils étaient mouillés de larmes.

Alors il commença à scruter sérieusement sa conscience pour savoir si, à son insu, il n'aurait pas offensé Dieu ; et il entendit distinctement, au fond de son âme, ces paroles : As-tu déjà oublié la manière superbe dont tu as traité ma servante Catherine ? —Ses yeux se séchèrent, et la sérénité revint dans son esprit. A l'aurore, il court à la Contrada dell'Oca ; en voyant Catherine, il tombe à genoux ; elle aussi se prosterne, et ils demeurent longtemps dans cette posture de l'humilité et de la prière ; puis ils s'assirent sur le gradin de la fenêtre et causèrent familièrement des voies merveilleuses de la vie spirituelle. Je sais bien, dit Lazarini, que jusqu'à présent je n'ai goûté que l'écorce du christianisme ; mais vous, ma sœur, vous vous nourrissez de la moelle [2]. Dès lors sa vie fut toute renouvelée ; il n'eut plus d'autre souci que de suivre la sainte nudité de Jésus-Christ et du patriarche d'Assise. Sa parole même devint plus puissante et produisit des fruits partout où elle tombait. O mon Dieu ! touchez

[1] Quod, Larazine, habes ? quid vis ? num forte mater tua repente mortua est ? aut frater tuus gladio est occisus ? — D. Martene, p. 1349.

[2] Respondit quod noverat ipse in cortice, sed ipsa gustabat in medulla. — D. Martene, p. 1350.

donc ainsi de votre main miséricordieuse ceux qui ont le malheur de douter de vos élus!

Le Bienheureux Raimund, témoin de cette vénération universelle dont Catherine était entourée, craignit pour cette âme sainte les surprises de l'orgueil; il lui dit franchement sa pensée à ce sujet : « Ma Mère, vous voyez avec quel respect on vous approche, et comme vous n'en témoignez aucun mécontentement, plusieurs s'imaginent que vous vous complaisez dans ces honneurs, et en murmurent. N'appréhendez-vous pas que votre âme ne se laisse aller à la vaine gloire? » Catherine répondit : « Souvent Dieu me fait la grâce de ne point remarquer ces prévenances, et quand je les vois, je considère les bons effets qui peuvent en résulter. Je rends grâces à Dieu, et je le supplie d'achever son œuvre dans les cœurs et de tout tourner à sa gloire. Au reste, je ne comprends pas comment une créature, qui se sait une créature, puisse ressentir de la vaine gloire[1]. »

Catherine, en revenant à Sienne, avait aussi retrouvé les douces consolations de sa pauvre cellule[2], et les extases et les célestes contemplations de sa chère église de Saint-Dominique. Elle y montait tous les matins pour y offrir son cœur avec l'hostie du sacrifice; puis, dans l'intervalle des heures de la liturgie, elle s'y établissait comme

[1] Miror quod creatura cognoscens se esse creaturam possit vanam gloriam habere. — D. Martene, p. 1353.

[2] L'auteur de l'Imitation se sert d'une expression charmante : Cellula bene custodita dulcescit.

chez elle ; elle y donnait ses pieuses audiences sous le regard amoureux de son divin Époux : celui qui aime fait tout ce qu'il veut. Un jour, frère Bartoloméo l'y voyant toute joyeuse, car c'était la veille d'une fête, vint s'asseoir à côté d'elle et lui dit : Mère, nous devons avoir de bonnes nouvelles, votre visage est riant[1]. En effet, Catherine tira de douces paroles du trésor de son âme. Elle parlait depuis longtemps, lorsqu'en détournant la tête pour cracher, elle aperçut un de ses frères qui traversait l'église : aussitôt elle commença à pleurer à chaudes larmes. Pour quelle raison? Dieu seul le sait. Seulement, elle dit le soir au Père Bartolomeo : L'apôtre saint Paul m'a promis que Dieu accepterait mes larmes.

Rentrée dans sa cellule, Catherine y priait encore, puis après les obscurs travaux du ménage son plaisir était de cultiver des fleurs, des lis, des roses, des violettes, avec lesquelles elle faisait de beaux bouquets et des couronnes pour les images de la sainte Vierge et des Saints, et pour la décoration des autels de Saint-Dominique[2]. Comme toutes les filles de Sienne, elle avait à un suprême degré le goût de la musique, et en travaillant à l'aiguille avec ses compagnes elle chantait des hymnes dévotes et populaires en l'honneur du Christ et de sa Mère, cette fleur d'Israël, Marie, dont elle prononçait le nom

[1] Pro certo debemus habere bona nova, ex quo te video sic lætam et ridentem. — D. Martene, p. 1330.

[2] Delectabatur in liliis, rosis, floribus et violis, faciendo de ipsis cruces et manipulos mirabiles, quando videlicet completis disciplinis et orationibus suis tempus sibi vacabat. — D. Martene, p. 1313.

bien-aimé avec une grâce si charmante, que la douce harmonie en resta toujours dans l'oreille de ses disciples[1].

Cette pauvre chambre de la Fullonica était un sanctuaire dont Catherine était la lampe brillante et brûlante. Tout y était saint : et la prière, et les mystérieux exercices de la pénitence, et le travail, et les joies naïves, et les conversations. On y respirait une odeur de pureté plus angélique qu'humaine. Cette jeune fille gracieuse et affable captivait et dominait les âmes[2]. En sa présence il n'y avait rien de léger, rien de futile ; elle élevait tout, spiritualisait tout[3] ; et jamais elle ne souffrait la moindre parole contre la charité[4]. Aussi cette heureuse cellule a été transfigurée dans la liturgie et dans l'art. Par un décret solennel de la république, la petite maison de sainte Catherine et la Fullonica, l'ancienne boutique de son père, sont devenues des oratoires magnifiques, décorés de toutes les splendeurs et de toutes les richesses de la peinture et de la sculpture.

[1] Cum quibus etiam quandoque cantabat devotissimas cantilenas.—D. Martene, p. 1313.

Et quando el nome dolce di Maria
Escie di quella bocca gratiosa
Tutta unita con lei si se vidia.
ANASTAGIO DA MONTE-ALTINO.

[2] Aspectus enim et affatus ejus quamdam puritatis redolentiam potius angelicam quam humanam affluere et influere videbantur, semper facie esset læta et hilaris. — D. Martene, p. 1314.

[3] Si autem vidisset nos procaces ad loquendum de levibus, mirabili dulcedine verborum nos abstrahebat ab illis vanis, et ad spiritualia attrahebat. — D. Martene, p. 1332.

[4] Detractiones vero nullatenus poterat sustinere. — D. Martene.

Glorieux privilége de la pauvreté chrétienne et monastique, qui change en or et en pierres précieuses tout ce qu'elle touche. Avant de quitter cette cellule pour n'y plus revenir, nous sommes bien aise de la laisser glorieuse et étincelante dans le souvenir de nos frères.

Catherine attendait là dans l'humilité et le silence l'accomplissement de la volonté de Dieu sur elle. Elle était résignée à toutes les fatigues et à toutes les douleurs, parce qu'elle était dévouée à Dieu et aux hommes. Le monde était ébranlé par une violente tempête; la révolte agitait sur l'Italie sa bannière sanglante; l'Église, assise triste et désolée au pied de la croix du Sauveur, ne trouvait plus d'amour dans le cœur de ses enfants ingrats; les peuples passaient devant la papauté en lui jetant des outrages et des malédictions. Les âmes les plus fermes et les plus intrépides étaient dans le découragement et le désespoir. Quand les princes du monde n'eurent plus aucune ressource humaine, Dieu leur inspira les sages pensées de son propre esprit. Ils se levèrent, ils allèrent frapper à la porte de la boutique d'un teinturier de Sienne et dirent à sa fille: Catherine, vous êtes notre gloire et notre espérance: mettez-vous entre Dieu et nous, et nous serons sauvés. Et la jeune fille s'inclina en disant: Que la volonté de Dieu soit faite.

Ainsi, quand les Arabes du désert voient la tempête se former dans leurs immenses horizons de sable, quand ils entendent les éclats du tonnerre qui

brise les palmiers, majestueux abris de leurs tentes, et les cris terribles des lions et des tigres, et les gémissements plaintifs de leurs enfants, de leurs femmes éperdues et de leurs chevaux effrayés, quand ils se voient de toutes parts entourés des épouvantements de la mort, le chef le plus valeureux choisit dans les troupeaux la plus jeune et la plus blanche des brebis, et il la tient élevée entre le ciel et la terre.

CHAPITRE XII.

1376—1378.

L'ITALIE AU QUATORZIÈME SIÈCLE. — LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE. — MISSION POLITIQUE DE SAINTE CATHERINE AUPRÈS DE GRÉGOIRE XI. — LES PAPES D'AVIGNON. — SAINTE CATHERINE RÉTABLIT A ROME LA PAPAUTÉ.

Che s'aspetti non so, nè che s'agogni
Italia, che suoi guai non par che senta;
Vecchia, oziosa e lenta :
Dormirà sempre, e non fia chi la svegli?...

PETRARCA, canzone VI.

.... Recte scribunt et sapiunt Catherinam Senensem virginem Deo votam, apostolicam sedem humeris iterum reportasse.

UGHELLI, Italia sacra, t. I, col. 45.

Le quatorzième siècle a eu plus de tristesses que de joies. Le moyen âge finissait, et l'Europe entière changeant de place entrait dans une ère nouvelle. Les têtes étaient faibles, mais les bras étaient forts. Il y avait une énergie puissante dans le monde, et personne pour diriger, pour conduire. L'Allemagne, qui se dégageait à grand'peine de son ancien état de hiérarchie féodale, ne pouvait atteindre son

nouvel état de fédération; l'empereur Wenceslas était toujours mort-ivre. La France était occupée par les Anglais, divisée par les factions, et allait devenir le jouet d'un fou; Bertrand Duguesclin soutient seul le poids de notre ancienne gloire. L'Angleterre avait une terrible fièvre; le roi et les barons avaient lancé Wiclef contre le clergé, mais le dogue s'était retourné contre eux et menaçait toute propriété, toute autorité; et puis la guerre des Deux Roses allait commencer et jeter la discorde dans chaque famille : « Deux hommes, se levant d'un même lit, se diront à peine un mot, ils s'enfuiront l'un de l'autre; l'un criera York, l'autre Lancastre, et pour adieu ils croiseront leurs épées [1]. »

Les Pays-Bas étaient ensanglantés et tombaient comme les républiques italiennes sous la tyrannie populaire. Froissart nous dit qu'on n'aurait pas osé penser à contredire le brasseur Jacquemart Artevelde. Le Portugal portait le deuil d'Inès de Castro, cette superbe morte enveloppée d'habits magnifiques régnait véritablement. Son mari, le roi Don Pedro, n'aimait plus que deux choses : les supplices les plus atroces et les concerts les plus étourdissants. Les chroniques portugaises nous racontent qu'il avait fait faire tout exprès de longues trompettes d'argent, et quand il ne dormait pas il prenait ses trompettes avec des torches, et il s'en allait dansant par les rues; le peuple alors se levait aussi, et, soit compassion, soit entraînement galvanique, ils se met-

[1] Michael Drayton's, The miseries of queen Margaret, part. IV.

taient à danser tous ensemble, peuple et roi, jusqu'à qu'il en eût assez et que l'aube le ramenât épuisé à son palais.

L'Espagne était gouvernée par des rois qui méritent tous le nom de cruel. En Navarre, Charles-le-Mauvais, le meurtrier, l'empoisonneur. En Aragon, Don Pèdre-le-Cérémonieux, qui, sans cérémonie, sans forme de procès, avait fait pendre par les pieds un légat chargé de l'excommunier. En Castille, Don Pèdre-le-Cruel, espèce de fou furieux, qui, après une longue et douloureuse captivité, faisait empoisonner Blanche, belle-sœur de Charles V, pour complaire à une femme folle, Dona Maria de Padilla, petite, jolie et spirituelle, disent les contemporains[1]. Il avait déjà massacré je ne sais combien des siens. Il avait fait brûler un moine qui lui prédisait que son frère le tuerait. Traqué comme une bête fauve par Don Enrique de Transtamare, le jeune duc de Bourbon et Duguesclin, il vint se réfugier chez les Anglais, qui le reçurent avec honneur, eux qui devaient brûler Jeanne d'Arc. En un mot, il faut voir dans la chronique d'Ayala ce qu'était l'Espagne, depuis qu'ayant moins à craindre les Maures elle cédait à leur influence, devenait moresque, juive, tout, plutôt que chrétienne.

Nous allons étudier l'Italie du quatorzième siècle, mais avant remarquons que le désordre était partout; l'art, oubliant et les nobles traditions de l'antiquité, et les gracieux, les divins modèles du moyen

[1] E formosa, e pequena de cuerpo, e de ben entendimento. — Ayala, cap. 6.

âge, grimaçait en attendant les somptuosités de la renaissance : tout prenait l'aspect d'une mascarade ; les blasons s'embrouillaient, les animaux héraldiques se prêtaient aux plus étranges accouplements. Les costumes étaient bizarres, indécents. Les femmes surtout faisaient trembler avec leurs longues robes de douze aunes, ne commençant presque qu'à la ceinture, leur gigantesque hennin échafaudé de cornes ; il leur fallait se tourner et se baisser aux portes. Les prédicateurs étaient effrayés de tant de sécurité dans le crime ; ils croyaient voir en elles la Bête décrite et prédite ; ils rappelaient que le diable était peint fréquemment comme une belle femme cornue[1]. Les hommes portaient les cornes aux pieds ; leurs becs de souliers se tordaient en cornes, en griffes, en queues de scorpion. Il y avait des hommes-femmes en robes traînantes, des hommes-bêtes, brodés de toute espèce d'animaux[2], des hommes-musique, historiés de notes, qu'on chantait devant ou derrière[3], tandis que d'autres s'affichaient d'un grimoire de lettres et de caractères qui sans doute exprimaient des infamies. Une réunion ressemblait

[1] Cornes merveilleuses, hautes et larges, dit Juvénal des Ursins. — Quid de cornibus et caudis loquar?.... adde quod in effigie cornutæ feminæ diabolus plerumque pingitur. — Nicolas Clemangis, Epist. LIV.

[2] Sunt qui virgatas aut incisas gestant, aut litteris vel bestiis intextas. — Nicolas Clemangis.

[3] Dans le catalogue imprimé des titres de la collection de M. de Courcelles, vendue en 1834, on trouve une ordonnance de Charles, duc d'Orléans, pour payer 276 livres 7 sous 6 deniers pour 960 perles destinées à orner une robe. « Sur les manches est écrit de broderie tout au long le dit de la chanson : Madame, je suis plus joyeulx, et notté tout au long sur chacune des dites deux manches. »

à un sabbat, ou plutôt à une royale fête des fous. Si on voulait donner des costumes aux fous, il faudrait prendre les habits du quatorzième siècle. Voilà l'extérieur, mais si vous pénétrez plus avant, si vous ouvrez une âme, vous y trouverez tout une guerre civile d'idées et de sentiments, un schisme profond qui se formulera bientôt dans la société religieuse, et qui coûtera à l'Église quarante ans de souffrances et de larmes.

L'histoire de l'Italie, dont nous allons dire les tristesses, n'est qu'un incident au milieu de ces calamités universelles. Nous savons déjà que la république siennaise était affaiblie par les rivalités de ses Monts: le Mont des Réformateurs, le Mont des Neuf et le Mont des Douze. Milan et toute la Lombardie était ravagée par ces bêtes féroces qu'on a appelées les Visconti. Galeas, le plus horrible, le plus cruel, celui qui allait à la chasse aux hommes dans les rues, qui jetait des prêtres tout vivants dans un four, venait d'acheter pour son fils Jean une fille de France, la pauvre petite Isabelle, qu'on pesa en Savoie contre trois cent mille florins[1].

Naples, assise sur son volcan aux bords de la mer, sortait de la mollesse de son repos, épouvantée des crimes de Jeanne, qui avait fait assassiner André de Hongrie, son mari, pour les plus honteux motifs[2]. Le nom seul de cette femme souille notre

[1] Matteo Villani, lib. IX, cap. 103, edit. 1825, in-8°.

[2] Caraffa, Ist. del regno di Napoli, lib. V, dit brutalement la vérité. — Le pape Clément VI, dans son allocution contre les meurtriers, raconte les outrages inouïs qu'on lui fit endurer. — Rinaldi, 1346, n° 44 et seq.

récit. Nous serons obligé de le prononcer encore ailleurs, et nous prions nos lecteurs de nous le pardonner. Sainte Birgitte, allant à Jérusalem, passa à Naples en 1371 ; elle était accompagnée de ses fils Charles et Birgen et de sa fille Catherine. La princesse suédoise visita la reine de Naples. Jeanne conçut dans son cœur un amour coupable pour Charles, le fils de la sainte ; elle osa lui proposer de l'épouser, quoique la femme de Charles fût encore vivante. Sainte Birgitte épouvantée recommanda son fils à Dieu ; Charles tomba malade et mourut saintement [1]. Jeanne poursuivit ce cadavre et lui fit faire de royales funérailles. Sainte Birgitte eut à ce sujet d'horribles révélations. Elle vit la reine de Naples couverte d'une chemise tachée de boue et d'impuretés, assise sur une ruine, et une voix dit : Voilà cette femme sans honte, sans pudeur; grande et honorée devant les hommes, elle est abjecte devant Dieu [2]. Une autre fois elle vit cette reine assise sur un trône d'or; de chaque côté se tenaient deux noirs éthiopiens. Celui qui était à droite s'avança et dit : « Femme cruelle, je t'apporte du sang : prends-le : « les lionnes aiment à boire le sang. » Celui qui était à gauche s'avança ensuite et dit : « Femme, je « t'apporte du feu dans ce vase : prends-le : tu es de « la même nature que le feu [3]. » Ainsi le royaume

[1] Revelationes S. Birgittæ, lib. VII, cap. 13.

[2] Videbatur Domina (regina quædam) stare in camisia respersa spermate et luto.... hæc est mulier procax et audax, quæ reputatur ab hominibus domina mundi, sed coram Deo abjecta est. — S. Birgitt., lib. VII, cap. 2.

[3] O mulier leonina, ego porto tibi sanguinem : suscipe, quia proprium est leenæ sitire sanguinem. — S. Birgitt, lib. VII, cap. 11.

de Naples était la proie des passions, du plaisir, de la guerre, des vengeances.

L'état de Rome abandonnée par les papes d'Avignon était pire encore. La ville éternelle disait par la bouche de Pétrarque : J'ai autant de blessures que j'ai d'églises et de palais. Au milieu des désolations et des ruines, une seule chose était restée à Rome, la persistance de l'esprit antique; voilà ce qui lui redonna de la vie, voilà ce qui prépara et facilita la révolution de Rienzi, qui est le fait capital de l'histoire romaine au quatorzième siècle. Nous devons nous y arrêter, car il a certainement influé sur les idées de Catherine, fille de la république de Sienne, alliée fidèle du tribun. Cola Rienzi, fils d'un aubergiste transteverin, essaya de changer la constitution de Rome, de délivrer la ville de la tyrannie de la noblesse et de rétablir la paix et la justice. Pour cela, il résolut de frapper les imaginations populaires par des peintures symboliques exécutées au Capitole, à Saint-Jean-de-Latran et sur les murs extérieurs de la petite église de Santo-Angiolo in Pescheria. Cette tentative excita l'enthousiasme des Romains et produisit un contre-coup salutaire dans le reste de l'Italie. Rienzi, proclamé tribun, établit des lois sages et justes, reçut les acclamations des foules et les encouragements de Pétrarque, qui le saluait digne d'un poëme homérique. Le poëte lauréat du Capitole rappela les muses antiques exilées et consacra à la mémoire du tribun un chant qui retentit jusqu'à nous :

« Noble esprit par qui sont dirigés ces membres auxquels s'héberge, dans son voyage terrestre, un seigneur valeureux, prudent et sage, puisque te voilà parvenu au sceptre honoré avec lequel tu corriges et Rome et ses enfants égarés, et les rappelles vers le but d'autrefois, c'est à toi que je parle, parce que je ne vois pas ailleurs un rayon de la vertu qui est éteinte ici-bas, et que je ne trouve personne autre qui ait honte de mal faire. Je ne sais pas ce qu'attend ni ce que désire l'Italie, qui semble ne pas sentir ses misères, vieillie, oisive et insensible. Dormira-t-elle toujours, et personne ne l'éveillera-t-il? Oh! puissé-je lui enfoncer mes mains dans les cheveux!

« ... O grand Scipion, ô fidèle Brutus, combien vous devez être heureux, si jusque là-bas est arrivé le bruit d'un pouvoir si bien placé! Comme je crois que Fabricius s'est réjoui en apprenant cette nouvelle! et il a dit : Ma Rome sera belle encore... Tu es l'époux et le père, c'est de tes mains qu'on attend tout le secours, car le Père suprême est occupé à une autre œuvre [1]. »

L'Italie entière proclama Rienzi son libérateur;

[1] Spirto gentil, che quelle membra reggi
Dentro alle qua' peregrinando alberga
Un signor valoroso, accorto e saggio,
Poi che se' giunto all' onorata verga,
Con la qual Roma e suo' erranti correggi,
E la richiami al suo antico viaggio.....
.... tu marito, tu padre;
Ogni soccorso di tua man s'attende :
Che'l maggior Padre ad altr' opera intende.

PETRARCA, canzone VI.
Edit. Jules Didot, in-8°, t. I, p. 74.

les républiques envoyaient des ambassadeurs à ses fêtes et se montraient fières des drapeaux d'honneur reçus de sa main. Mais tout ceci ne devait être qu'une apparition brillante. Les germes d'une prochaine dissolution étaient déposés dans tous les esprits de l'époque et dans l'âme même de Rienzi, trop faible pour porter longtemps le double poids du bonheur et de la puissance. Il semble prendre à tâche de miner sa position par son luxe, son orgueil, ses prodigalités, ses perfidies et par un bizarre mélange d'exaltation religieuse et de vanité puérile. Le pape, qui d'abord l'avait approuvé, qui avait confirmé ses pouvoirs, commence à lui retirer son appui; Pétrarque s'inquiète et avertit sans pourtant désespérer. Le peuple mécontent murmure; les villes et les barons qui étaient entrés dans l'alliance du tribun l'abandonnent; Pétrarque lui-même commence à douter de son héros. Enfin le pape, par une lettre solennelle adressée aux Romains, se déclare l'ennemi de Rienzi. Le tribun, au lieu de réparer ses excès, tombe dans un lâche marasme, il s'affaisse sous son impuissance; le signal est donné, et, suivant l'expression de son biographe contemporain, Rienzi, qui avait promis de mourir pour le bien du peuple, ne montra pas même le courage d'un petit garçon[1]. Il sortit déguisé de Rome et se réfugia dans la partie la plus sauvage des Apennins.

Rome tomba du despotisme dans l'anarchie la plus effrayante; il serait difficile de pénétrer dans ce

[1] Chronicon Estense, p. 445, apud Muratori.

chaos où chacun faisait le mal comme il lui plaisait. On ne peut que dire avec Matteo Villani : « Ceux qui ont entendu parler des hauts faits accomplis par la vertu des ancêtres du peuple romain dans la paix et dans la guerre, de ces hauts faits qui servirent de flambeau et de miroir au reste du monde, ceux-là doivent éprouver une profonde douleur en voyant ce même peuple tellement dégénéré, que les changements qui surviennent désormais dans l'antique mère et maîtresse de l'univers ne méritent pas d'être écrits, à cause de leur légèreté et de leur bassesse [1]. »

Ces désordres continuels déterminèrent les papes à entreprendre enfin une sérieuse réforme politique. Vers le mois de décembre 1351, Clément VI institua une *congrégation* de quatre cardinaux, pour détruire les abus du gouvernement à Rome et former une nouvelle constitution dans laquelle le peuple aurait sa part de l'autorité souveraine. Pétrarque, qui s'est mêlé de tout ce qui s'est fait de grand à cette époque, écrivit aux délégués pontificaux deux épîtres, pour leur donner son avis : « Celui-là n'est pas un fils, qui n'est point ému du malheur de sa mère. Outre mes devoirs communs avec le reste du genre humain, j'ai encore une obligation particulière envers Rome, qui, par un privilége spécial, m'a conféré le titre de citoyen, et qui peut-être en ce moment ne

[1] Egli è da dolersi per coloro, c'hanno udito e inteso le magnifiche cose che far solea il popolo di Roma, con le virtu de' loro nobili principi, in tempo di pace e di guerra, le quali erano specchio e luce chiarissima a tutto l'universo, vedendo a' nostri tempi a tanta vilezza condotto il detto popolo. — Mat. Villani, lib. III, cap. 78.

me regarde pas comme le dernier appui de son nom et de sa gloire vieillissante [1]. » Ces tentatives diplomatiques furent sans résultat; il fallait autre chose qu'une constitution écrite, il fallait un immense dévouement et une bonne épée.

Pour rétablir la monarchie pontificale, Innocent VI trouva à Avignon un homme de génie, qu'on ne peut comparer qu'à Richelieu, Egidius Albornoz. Le 30 juillet 1353, les cardinaux étant réunis en consistoire à la Chartreuse de Villeneuve, le pape dit solennellement à Albornoz : « Cher fils, tu es puissant en paroles et en œuvres, tu as donné des preuves de ton courage invincible ; vu ta fidélité et ta probité reconnues, la grandeur de ta science, ton habileté aux affaires, la maturité de ta prudence, la sévérité de tes mœurs et beaucoup d'autres qualités, nous t'établissons notre légat dans nos provinces italiennes. Tu pacifieras les rebelles, tu arrêteras l'anarchie, tu apaiseras les troubles et les séditions, tu administreras la justice, tu ramèneras tous les égarés. Ce que notre grand âge et nos infirmités ne nous permettent pas d'exécuter nous-mêmes, nous te le confions, dans la certitude que tu auras un heureux succès. Ainsi donc nous te nommons notre lieutenant avec pleins pouvoirs [2].

Arrêtons-nous un peu devant l'imposante figure d'Albornoz, qu'un chroniqueur espagnol appelle

[1] Voir de Sades et surtout l'excellent livre de Papencordt, Rienzi et Rome à son époque, traduit de l'allemand par la plume habile de notre ami M. Léon Boré; Paris, 1846, 1 vol. in-8°.

[2] Cum onus. — Cherubini, Bullarium, t. I, p. 277, in-folio.

Egidius-le-Grand. Sa naissance était presque royale ; destiné au sacerdoce, la France fit son éducation, il fut un des plus brillants écoliers de l'université de Toulouse. De retour dans sa patrie, il s'assit au conseil des rois de Castille. Alfonse l'éleva bientôt à la première dignité ecclésiastique du royaume, à l'archevêché de Tolède. La bataille de Tarifa, où les Maures furent vaincus, montra dans Albornoz un intrépide guerrier et un grand administrateur. Pierre-le-Cruel rejeta les services et les remontrances de l'archevêque et fit attenter à sa vie. Albornoz échappa à la fureur de ce monstre et se retira à Avignon. Clément VI honora la pourpre romaine, en la mettant sur les épaules de ce grand homme qu'allait immortaliser la conquête de l'Italie.

Le pape ouvrit ses caisses, et le neveu du cardinal, Gomez Albornoz, homme valeureux, vrai soudard du quatorzième siècle, enrôla une armée composée de vagabonds et de bandits. Mais il sut bientôt la discipliner. Le cardinal se dirigea vers Milan pour gagner par la diplomatie ou soumettre par la force le plus puissant des spoliateurs de l'Église. Il y trouva les ambassadeurs de François d'Este, de Malatesta de Rimini, de Jean de Vico, tyran de Viterbe, et des capitaines de Forli, de Ravenne et de Faenza, qui venaient contracter avec Jean Visconti une ligue, pour s'opposer aux entreprises du Légat. L'archevêque de Milan fut très-embarrassé, il demanda un jour de réflexion. Il voulait examiner de quel côté étaient les chances de la victoire Il renvoya les am-

bassadeurs et traita avec Albornoz. C'était un pas immense; Albornoz reçut immédiatement la soumission de Faenza et de Forli. A Florence, on lui fit une réception magnifique et on lui donna un secours de cent cinquante cavaliers bien équipés. La turbulente cité de Sienne lui en donna cent. François d'Este se soumit; la grande et terrible compagnie de Fra Moriale promit, moyennant d'autres promesses, de rester neutre. Alors l'armée pontificale se divisa : une partie marcha sur Rome, conduite par Gomez; l'autre, dirigée par Albornoz, fit la conquête de Pérouse. Deux cents cavaliers pris dans cette ville formèrent la garde particulière du Légat.

Tout allait selon les désirs du cardinal, quand la révolte et la désertion se manifestèrent dans son armée : l'argent et les vivres manquaient. L'honneur, l'amour de la patrie, toutes les nobles passions qui font battre le cœur des armées nationales leur donnent de la force pour supporter la souffrance; mais une troupe mercenaire n'est sensible qu'à l'argent et au butin. Albornoz vendit sa vaisselle pour faire face aux premiers besoins, et il eut l'heureuse idée de mettre en cantonnement, à Montefiascone, les Allemands et les Suisses; le bon vin les consola, les apaisa. Albornoz remporta sous les murs d'Orvieto une grande victoire sur Jean de Vico, s'empara de Corsidio et de Toscanella. Orvieto se soumit, mais se soumit noblement; le Légat promit de respecter les lois, la liberté et la charte du peuple[1]. Il

[1] Carta di popolo. Cronica d'Orvieto, apud Muratori, t. XV.

ne put retenir ses larmes en voyant cette ville, jadis si belle et si peuplée, presque détruite et déserte, au point qu'il n'y avait guère plus de trois cents hommes capables de porter les armes.

Il fallait détacher successivement de Jean de Vico tous ses alliés; la ruse vint au secours de la force. Albornoz fit venir à Orvieto Aleriano, seigneur d'Amelia, pour conférer avec lui, puis en même temps un de ses lieutenants s'emparait d'Amelia. Les bandits de Fra Moriale portaient l'épouvante et la désolation dans les riches campagnes de Todi; le cardinal envoya une ambassade au comte Lando, chef des brigands. Celui-ci écouta les récriminations du cardinal et répondit: « Messires, nul n'ignore notre genre de vie en Italie: piller, voler et assommer les récalcitrants, telles sont nos habitudes. Nos revenus se trouvent hypothéqués sur les provinces que nous envahissons. Ceux qui tiennent à leur vie achètent de nous la paix et le repos moyennant de fortes contributions. Que le Légat fasse comme tout le monde, qu'il paie [1]. » Le fier espagnol, ressentant toute la brutalité de cette réponse, écrivit à Fra Moriale une lettre très-flatteuse, très-insinuante, pour faire appel à son honneur. L'honneur du suprême bandit se réveilla, et la compagnie, quittant la Romagne, envahit les terres de la république de Sienne.

Cependant le cardinal recevait la soumission de Gubbio, qui lui ouvrait les portes de l'Ombrie; Jean de Vico, comprenant que son heure était venue,

[1] Sepulveda, Hist. Albornot., in-folio, p. 12.

livra Viterbe. Sutri ne résista qu'un jour. Terni et Narni se rangèrent sous le drapeau pontifical, en conservant leur franchise. La marche du cardinal était un triomphe dans ces vallées charmantes de la Nera et du Velino, dans les gorges profondes et silencieuses des Apennins. Il arriva ainsi devant Spolette, qui lui donnait des inquiétudes sérieuses et pouvait lui fermer le passage de la Romagne. Spolette stipula pour sa liberté et une impunité générale, et le Légat en prit possession. Il voulut en faire une place inexpugnable : il y exécuta de prodigieux et effrayants travaux, des fortifications, des tours, une triple enceinte, un aqueduc, un pont suspendu sur un abîme. Foligno, Assise, Nocera, n'attendirent pas pour se rendre l'arrivée d'Albornoz. Citta di Castello, bâtie sur son rocher inaccessible, dominant toute la plaine, opposa seule au vainqueur une résistance opiniâtre. Le Légat employa contre cette ville et son seigneur, Luc Savelli, les armes spirituelles et les armes temporelles : ils se rendirent.

Mais tous ces pays étaient domptés plutôt qu'amis. Le cardinal, qui joignait à la valeur militaire le talent administratif, comprit qu'il fallait mettre au centre de l'insurrection un homme puissant ; il nomma Jean de Vico au gouvernement de Corneto et de sa province. Cette mesure devait avoir un double résultat : gagner irrévocablement cet opiniâtre adversaire par un généreux témoignage de confiance et amener les rebelles à la soumission par l'espé-

rance d'un parti avantageux. La cour d'Avignon blâma sévèrement cette mesure, et le Légat reçut ordre de destituer Jean de Vico. L'âme droite et loyale d'Albornoz fut indignée. Il répondit, qu'étant sur les lieux, il pouvait mieux juger de l'opportunité des mesures qu'il employait; qu'il craignait qu'une rigueur déplacée n'exaspérât des populations remuantes et des tyrans insoumis. « Du reste, très-saint Père, si toutes ces raisons ne suffisent pas à démontrer à Votre Sainteté la nécessité de laisser Vico dans le gouvernement que je lui ai confié, je la prie humblement de choisir un autre ministre que moi pour sévir contre un homme qui, sous la garantie de ma parole d'honneur, a soumis sa personne et ses terres à l'Église romaine. » La cour d'Avignon n'insista pas[1].

La moitié des possessions de l'Église étaient conquises et pacifiées; restaient la Romagne, la Marche, et surtout le redoutable Malatesta, dont la domination s'étendait sur les villes les plus considérables. Après des négociations infructueuses, les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Rimini. Malatesta et Ordelafi commandaient les troupes des tyrans alliés; ils avaient quatre mille cavaliers de plus que l'armée pontificale, dont l'aile gauche était dirigée par Alfonse de Tolède, et l'aile droite par Gomez Albornoz. Le cardinal, monté sur son vigoureux cheval andalou, se plaça au centre

[1] Voir le curieux travail de M. André : La Monarchie pontificale au quatorzième siècle; 1 vol. in-8°, 1845.

pour diriger tous les mouvements. Après avoir donné ses ordres, il prononça ce discours chevaleresque et mystique : « Mes camarades très-justes, très-pieux et très-forts, vous avez déjà fait beaucoup pour la république chrétienne et pour la religion qui doit vous être plus chère que votre patrie ; souvenez-vous de vos anciennes victoires et du riche butin. Aujourd'hui le Christ vous confie l'Église qu'il a fondée dans son sang et dans celui des martyrs ; il veut que vous l'arrachiez des mains des impies, des voleurs et des méchants. Soyez victorieux, et l'Église sera rétablie dans sa dignité et sa liberté. Aux armes donc, valeureux soldats ! pour vous il ne peut y avoir que récompenses, quel que soit votre sort. Si vous mourez, les anges viendront à la rencontre de votre âme, et l'orneront de la glorieuse couronne des martyrs ; si vous survivez, vous aurez une double solde et d'abondantes dépouilles [1]. » La bataille fut longue et terrible ; Galeotto Malatesta fut blessé et pris. L'intrépide cardinal poursuivit les fuyards jusque sur la place principale de Rimini, où il arbora l'étendard de l'Église, tandis que Fernand Blaz s'emparait d'Iesi et de Macerata. La conquête de la Romagne était assurée.

Après la bataille il arriva dans le camp des vain-

[1] Vobis enim hodierno die Christus ecclesiam suam, sibi suo, et innumerabilium martyrum sanguine partam committit, ut eam vestra virtute e nefariorum hominum impiorumque latronum manibus asseratis... Deo ergo bene juvante, viri fortes, arma capite, vestri laboris certissima præmia capturi : quibus enim hoc sacratissimo prælio oppetere continget, hi paratos habebunt angelos Dei, qui ipsius militum beatas animas cum gloriosis martyrii coronis excipiant. — Sepulveda, folio 22.

queurs un singulier incident. Les soldats qui avaient pris Malatesta refusèrent opiniâtrément de le remettre entre les mains du Légat, jusqu'à ce qu'on leur eût payé la double solde qu'on leur avait promise, et qui s'élevait pour toute l'armée à la somme de quarante mille florins. Albornoz, qui avait discipliné ces mercenaires, s'en tira par une transaction habile. Il fut convenu que les soldats remettraient leur prisonnier pendant vingt jours entre les mains de Rodolfe de Camerino et que le cardinal leur donnerait trois ôtages illustres. Si au bout de vingt jours les soldats recevaient l'argent, Albornoz aurait en son pouvoir Galeotto ; si au contraire, le prisonnier leur serait rendu pour en disposer souverainement. Le Légat emprunta à Pérouse, à Gubbio, à Florence ; il mit sa vaisselle et ses diamants en gage chez Albergozio, riche banquier de Fabriano ; il donna l'argent et reçut Malatesta, dont il résolut de tirer le meilleur parti possible. Il lui accorda la faculté de se racheter pour trente mille florins comptants, et lui laissa ses anciennes possessions, moyennant un tribut annuel de six mille florins.

La guerre se continua activement ; Gentile Mogliano, qui avait soulevé Fermo, eut la tête tranchée. Cette juste sévérité eut les plus heureux résultats. Cesena et Savignano ouvrirent leur portes à Alfonse de Tolède pendant que le cardinal suivait en triomphe le chemin d'Ancône, recevant la soumission des seigneurs de Ravenne et de Cervia.

Deux barons prirent l'énergique résolution de ne

point se soumettre : François Ordelafi, seigneur de Faenza, et Jean Manfredi, tyran de Forli. Ils s'unirent pour être plus forts dans la résistance. Après un combat terrible auprès de Quigliano, le Légat, victorieux de François Ordelafi, s'avança vers Faenza, où Manfredi fut réduit à la dure extrémité de se rendre, en laissant son fils pour ôtage.

Les États pontificaux étaient soumis et délivrés. Albornoz apparaissait comme un libérateur des peuples ; et en effet il s'était servi de leur appui contre leurs maîtres et leurs tyrans, et avait ainsi développé l'élément démocratique dans les cités pontificales. Lorsqu'il revint à Avignon, le pape et les cardinaux allèrent à sa rencontre pour lui faire cortége. On le conduisit au palais, et dans un discours d'actions de grâces, le souverain-pontife en lui donnant le beau titre de Sauveur de l'Église, lui conféra une puissance absolue sur les provinces italiennes[1]. Mais les courtisans d'Avignon, les flatteurs et les ambitieux de pouvoir comprirent bien que l'aristocratie féodale ne se relèverait pas, qu'elle aussi était conquise et domptée. Ils accusèrent lâchement Albornoz d'avoir dilapidé les trésors de l'Église. On lui demanda compte de son administration. Le noble cardinal, qui avait vendu sa vaisselle pour payer de misérables mercenaires qu'il avait su élever à la dignité de soldats, fit passer le lendemain sous les fenêtres du palais un énorme char traîné par quatre bœufs et rempli des serrures, des clefs et des verroux des villes soumises

[1] Sepulveda, lib. II, folio 31.

au Saint-Siége, et il dit au pape : Saint-Père, voilà l'usage que j'ai fait des trésors de l'Église [1].

Albornoz revint en Italie et entra triomphalement à Bologne, qui lui avait été livrée par le gouverneur Jean Olegio. Il choisit cette grande et populeuse cité pour sa résidence habituelle. Il l'embellit et l'enrichit. Le commerce des soies et l'industrie y fleurirent ; il fonda pour les Espagnols un collége auprès de la fameuse université [2] ; et dans cette docte enceinte il publia ces lois immortelles appelées de son nom Constitutions Égidiennes, que les papes sanctionnèrent, et qui assurèrent l'avenir des provinces pontificales [3].

Deux faits singuliers se passèrent pendant la conquête d'Italie et les travaux militaires et administratifs d'Albornoz : l'un se rapporte à Rienzi, l'autre se rattache à la France, à la république siennaise et à la jeunesse de Catherine.

Innocent VI avait tiré Rienzi de prison et l'avait envoyé au cardinal, afin qu'il pût s'en servir pour la conquête difficile de Rome. L'esprit fantastique et le caractère mobile du tribun inspiraient peu de confiance au génie austère et à la ferme énergie du Légat. Toutefois il favorisa son rétablissement à Rome, où il devait mourir assassiné dans une émeute en 1354. Ce personnage extraordinaire ne peut être ni

[1] Henry Albi, de la Compagnie de Jésus, Éloges historiques des cardinaux illustres; Paris, 1644, in-4°, p. 231. — André, Monarchie pontificale, in-8°, p. 350.

[2] Voir le testament du cardinal et les statuts du collége, imprimés à Bologne en 1558, in-folio. — Albornoz mourut en 1367.

[3] Plures laudabiles, honestas et salubres constitutiones et ordinationes provinciales ediderat. — Const. Pauli III, in Bullar. roman.

condamné ni absous par l'histoire. Longtemps après sa mort Pétrarque, qui l'avait soutenu et aimé, ne lui adressait qu'un seul reproche, d'avoir eu moins de constance que de fermeté, encore cela venait-il de ce que cet homme s'était desséché au commencement de son œuvre [1]; et cette œuvre fantastique resta dans l'imagination des peuples comme un rêve brillant qui n'a duré qu'une nuit [2].

Quelques jours avant la chute de Rienzi, le cardinal reçut à Montefiascone un jeune Siennais qui lui était envoyé par le tribun. Cet homme, connu à Sienne sous le nom de Gianni di Guccio, était tout simplement le fils de Louis X, roi de France; soustrait à la cruauté ambitieuse de la comtesse d'Artois, on l'avait apporté à Sienne, dans la maison de Guccio Baglioni. Après avoir achevé ses études aux écoles bourgeoises de la république, il entra dans la corporation de l'art de la laine; ruiné par la grande banqueroute des Tolomei, qui ébranla presque toutes les fortunes de Sienne, Gianni obtint la place d'administrateur de l'hospice de Sainte-Marie-de-la-Miséricorde, reprit peu à peu son commerce, et mérita, par sa probité, d'être élevé aux charges municipales. Une révélation faite au lit de mort par la nourrice qui l'avait sauvé vint confirmer les bruits qui erraient sur toutes les lèvres. Rienzi avait entendu parler à Avignon de cet échange clandestin de l'héritier légi-

[1] Blondi Flavii Hist; Basle, 1531, p. 365; et Papencordt, dans son beau travail.

[2] La detta impresa del tribuno era una opera fantastica e da poco durare. — Giovan. Villani, lib. XII, cap. 90; Florence, 1823, in-8°.

time de la couronne de France en faveur de Philippe, comte de Poitou. Il fit venir Gianni à Rome, lui découvrit ses mystérieuses destinées et l'envoya auprès d'Albornoz, pour solliciter son appui. Gianni, ayant appris la mort funeste de Rienzi, revint à Sienne, reprit sa vie ordinaire, ne confiant son secret qu'au frère Bartolomeo Mino, de l'ordre de Saint-Dominique, et son confesseur.

Deux années se passèrent. En 1356 on apporta à Sienne la nouvelle de la défaite de Poitiers et de la captivité du roi Jean. Fra Bartolomeo était précisément alors au milieu d'une réunion de bourgeois et de nobles, qui tous s'étonnaient du malheureux destin de la royale famille de France. Tout à coup le dominicain se lève, remercie Dieu et dit que les droits du légitime souverain commencent à être reconnus; il raconte l'histoire de Gianni, montre une copie du testament de Marie, la nourrice, et voilà que des chevaliers et des marchands de l'assemblée qui avaient été en France se souviennent d'y avoir entendu dire quelque chose de semblable. Le lendemain la ville entière était émue et se félicitait d'avoir élevé dans ses murs un roi de France. Le grand conseil résolut d'aider Gianni de tout son pouvoir : il lui donna six conseillers pour travailler à faire reconnaître ses droits. Le roi de Hongrie, le roi de Navarre lui écrivirent comme au roi légitime de la France; Gianni, qu'on appela dès lors IL RÈ GIANNINO, entra en relations secrètes avec les villes de Provence et vint à Avignon pour s'y ménager la

puissante protection du Pape. Le Pape ne voulut pas le recevoir et resta fidèle au fait accompli. D'un autre côté, les Siennais eurent peur pour leur commerce en France : ils craignirent de compromettre leurs intérêts, eux qui, le 13 octobre 1359, avaient déclaré invalide l'élection de Gianni au Mont des Douze, parce qu'ils le reconnaissaient légitime héritier du trône de France. Les peuples oublient-ils donc aussi vite que les rois? Giannino eut le sort de tous les prétendants malheureux : il mourut dans une prison, à Naples [1].

Cet événement singulier préoccupait tous les esprits, comme après trois siècles nous parlons quelquefois encore des prétendants légitimes ou non légitimes à la couronne de France qui sont sur toutes les grandes routes de l'Europe. Catherine avait alors dix à douze ans, et plus d'une fois elle dut entendre, autour du foyer domestique, les récits des marchands lointains sur les aventures de Gianni, et peut-être cela lui fit comprendre le néant des opinions humaines et ranima son zèle pour le service de cette couronne d'épines qui n'a jamais eu de prétendants.

Les États pontificaux, reconquis par Albornoz, étaient peut-être les États le mieux administrés de

[1] Voir sur ce curieux point d'histoire, ignoré jusqu'à nos jours, Papencordt, Rienzi et Rome à son époque, traduction de M. Léon Boré, in-8°, et une Dissertation de M. Montmerqué. — La postérité de Giannino vécut encore plus de deux siècles à Sienne. Le dernier est mort en 1530. Ils portaient les trois lis de France au milieu des armes des Baglioni. Leur tombeau était à Sienne, dans l'église de Saint-Dominique.

l'Italie. A cette époque l'Italie entière participait aux avantages de cette pacification, et les travaux de l'intelligence purent se poursuivre activement. Les beaux-arts et ces arts plus utiles auxquels il manque un nom, mais qu'on peut appeler les arts d'utilité publique, eurent des années glorieuses qu'on n'a pas assez remarquées. Les plus petites cités, rivalisant entre elles de richesses, de dépenses et de pouvoir, élevaient des palais et des églises, se bâtissaient des fortifications et des tours, creusaient des canaux pour les communications du commerce, jetaient des ponts sur les fleuves. Dans les chroniques les plus obscures recueillies par Muratori on trouve de précieux détails sur ces travaux somptueux [1].

Au commencement du siècle, le jurisconsulte Cino de Pistoie préludait à la poésie immortelle de Pétrarque. Arrêtons-nous un instant devant son tombeau de la cathédrale de Pistoie. Sur du marbre de Sienne, un artiste habile a représenté Cino tenant école. On remarque, parmi les disciples attentifs à l'écouter, une figure de femme appuyée contre une des colonnes torses qui soutiennent le monument. C'est l'image, le souvenir de cette gracieuse Selvaggia, qu'il avait tant aimée. Devenu vieux, Cino, avec un mélange de sensibilité et de science, chantant ses douleurs et ses espérances, s'encourageait ainsi dans son retour vers Dieu : « Homme égaré, qui marches tout pensif, qu'as-tu? Quel est le sujet de ta douleur? que vas-tu méditant dans ton âme? pourquoi tant

[1] Voir aussi Tiraboschi, Stor. della Letter. ital., t IV, liv. III, cap. 6.

de soupirs et tant de plaintes? Il ne semble pas que tu aies jamais senti aucun des biens que le cœur sent dans la vie ; il paraît au contraire, à tes mouvements, à ton air, que tu meurs douloureusement; si tu ne reprends courage, tu tomberas dans un désespoir si funeste, que tu perdras et ce monde-ci et l'autre. Invoque la piété, c'est elle qui te sauvera [1]. »

Cino a laissé deux ouvrages qui le rendront immortel, Bartole en Droit, Pétrarque en poésie. Une chose qu'on n'a pas assez remarquée, c'est que le quatorzième siècle a été, pour l'Italie, le siècle par excellence du Droit et de la Poésie. Et dans l'esprit de sainte Catherine, dans ses œuvres, on retrouve ce double caractère du temps où elle a vécu ; elle a la gravité positive d'un homme d'État et l'exaltation poétique du mysticisme. Pétrarque et Boccace, qui partagent avec notre Sainte la principauté littéraire de ce siècle, n'en sont pas au même degré qu'elle l'expression vivante et élevée ; tous deux hommes du monde, brebis errantes loin du troupeau du père de famille, ils laissèrent une partie de leur toison aux haies du chemin. Les passions mêmes, qui les font lire avec charme, parce qu'ils en font une vraie peinture, énervaient leur génie et leur ôtaient cette mâle vigueur qui pouvait embrasser tous les sujets avec hardiesse ; il leur manquait la charité, qui sait tout dire, parce qu'elle sait tout purifier et tout pardonner.

[1] Les poésies de Cino ont été imprimées à Rome en 1559. Le sonnet que je cite est à la page 279 du Recueil des anciens poëtes italiens, par Allacci. — Voir le curieux ouvrage de Sebast. Ciampi, Memorie della vita di messer Cino da Pistoja ; Pise, 1808.

La charité était le génie de Catherine : aussi elle descendait bien bas dans les misères du cœur humain. Le poëte chantait des affections douces et tristes, le prosateur de Certaldo mettait en récits les conversations de Florence; mais leurs livres n'ont pas guéri une seule âme souffrante. Au contraire, la vierge siennaise consolait les plus rebutantes douleurs et fermait les plaies les plus honteuses. Elle est plus forte, plus charitable et plus ferme; eux sont plus agréables, plus hésitants, plus faibles ; elle est accomplie ; eux cherchent et sont errants. Pétrarque et Boccace ont cherché et ils ont trouvé la paix de l'âme au pied de la croix. Il est curieux d'étudier leur vie et leurs travaux au point de vue de l'éternité ; c'est pour cela qu'on nous pardonnera de leur donner une place dans ce livre.

La famille de Pétrarque était ancienne et considérée à Florence, non par les titres, les emplois et les richesses, mais par une grande réputation d'honneur et de probité, qui est aussi une illustration et un patrimoine. Les malheurs et les discussions politiques forcèrent son père, qui était notaire, à se réfugier à Avignon avec sa famille. Il destinait François, l'aîné de ses enfants, aux études du Droit, qui étaient la porte des honneurs et de la fortune. François préféra Cicéron et Virgile au Décret de Gratian. Cependant, pour complaire à ses parents, il suivit l'université de Montpellier et celle de Bologne, et vint habiter Avignon, le centre du mouvement européen ; il y trouva de grandes pensées et

une grande passion, et pour les exprimer il sut créer une langue merveilleuse, cueillie, pour ainsi dire, à la racine commune de l'idiôme vulgaire et de la langue latine. Il s'éleva au-dessus des sens, à la contemplation du beau moral, et en lisant ses poëmes on suit les traces de cet amour qui tenait du ciel et de la terre. « Pour ce style dans lequel je pleure et je raisonne et qui flotte des vains espoirs à la vaine douleur, je compte trouver pitié non moins que pardon chez tous ceux qui connaissent l'amour par expérience[1]. »

Laure, illustre par ses vertus et longtemps célébrée par les vers de Pétrarque, parut pour la première fois à ses yeux l'an 1327, le 6 du mois d'avril, à six heures du matin, dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon. Laure était d'une beauté accomplie qui servait d'ornement et de cadre au beau trésor de sa chasteté[2]; elle avait un parler que nul style n'égale, un beau silence et de saintes façons d'agir qu'un esprit humain ne peut décrire sur le papier[3]. Mais sa modes-

[1] Del vario stile, in ch' io piango e ragiono
Fra le vane speranze e'l van dolore,
Ove sia chi per prova intenda amore,
Spero trovar pietà, non che perdono.
SONET. I.

Je cite toujours d'après la belle édition de Buttura, imprimée par Jules Didot; Paris, 1830, 2 vol. in-8°. — Les poésies de Pétrarque ont été très-bien traduites par M. de Gramont; 1 vol. in-18.

[2] ..... Se non quanto il bel tesoro
Di castità par ch' ella adorni e fregi.
SONET. CCXXV.

[3] Ivi 'l parlar che nullo stile agguaglia,
E'l bel tacere, e quei santi costumi
Ch' ingegno uman non può spiegar in carte.
SONET. CCXXIII.

tie était extrême et elle resta si voilée, qu'à peine si ce monde léger s'aperçut de sa présence [1]. Le jeune poëte connut les joies et les douleurs de la vie humaine. Il se sentit d'abord purifié par son amour ; dans la beauté terrestre il retrouvait les vestiges de la beauté souveraine. « Je bénis le lieu, et le temps et l'heure où j'élevai mes regards vers un but si altier, et je dis : O mon âme ! tu dois être bien reconnaissante d'avoir été jugée digne d'un tel honneur. D'elle te vient l'amoureux penser qui, pendant que tu le suis, t'envoie au souverain bien, estimant peu ce que tout homme désire. D'elle te vient ce noble courage qui te guide vers le ciel par le sentier direct, si bien que je suis déjà rempli de sublimes espérances [2]. »

Emportant dans son cœur tout un monde, Pétrarque vint habiter cette poétique vallée de Vaucluse qui avait charmé sa jeunesse. Il s'établit dans une petite maison avec ses projets de travaux et d'études et l'ineffaçable souvenir de Laure. Il s'en allait le long des rives aimées de la Sorgue. Il voulait

[1] ..... Ma fu si coverta,
Ch' appena se n' accorse il mondo errante.

Tom. II, sonet. LXIV.

[2] I' benedico il loco, e'l tempo e l'ora
Che si alto miraron gli occhi miei;
E dico : l'anima, assai ringraziar dei,
Che fosti a tanto onor degnata allora.

Da lei ti vien l'amoroso pensero
Che, mentre 'l segui, al sommo ben t'invia,
Poco prezzando quel ch'ogni uom desia....

Sonet. XII.

parler et chantait toujours [1]. Il chantait les travaux de la campagne, à l'imitation de Virgile, et les exploits de Scipion, dans ce poëme de l'AFRIQUE, qui lui mérita une couronne au Capitole [2]. Mais surtout il chantait la nature et les souffrances de son cœur. Il préférait à tous les palais du monde un if, un hêtre, un pin au milieu de l'herbe verte, et la belle montagne voisine, où en poétisant on gravite et l'on plane; tout ce qui élève de terre notre esprit vers le ciel. Le soir, il restait de longues heures à la fenêtre pour écouter le rossignol, qui doucement à l'ombre se lamente et pleure [3].

Laure venait souvent à Vaucluse avec ses amies et sa famille : c'était pour Pétrarque un jour de fête, quand parmi l'herbe comme une fleur il la voyait s'asseoir [4]. Il s'écriait : « Joyeuses fleurs, herbes heureuses et bien nées, que ma dame en passant a coutume de fouler! Prairie qui écoute ses douces pa-

[1] Così lungo l'amate rive andai,
Che volendo parlar cantava sempre.

CANZON. I.

[2] Epist. famil., lib. VIII, epist. 3; description charmante de Vaucluse, et souvenirs.

[3] Qui non palazzi, non teatro o loggia,
Ma 'n lor vece un abete, un faggio, un pino,
Tra l'erba verde e'l bel monte vicino,
Onde si scende poetando e poggia,
Levan di terra al ciel nostr' intelletto :
E 'l rossignol, che dolcemente all'umbra
Tutte le notti si lamenta e piagne.

SONET. X.

[4] .... Quando fra l'erba
Quasi un fior siede.

SONET. CXXVII.

roles et qui garde quelque empreinte de ses beaux pieds ! simples arbrisseaux, feuillages verts et frais, amoureuses et pâles violettes, ombreuses forêts ! ô suave contrée ! ô fleuve limpide, combien je vous envie [1] !

Cette douce vision restait dans son âme et dans ses yeux ; il lui semblait voir Laure avec des dames et des demoiselles, et ce n'étaient que des sapins et des hêtres. Il lui semblait l'entendre lorsqu'il entendait les rameaux, les brises, les feuillages et les oiseaux qui gémissent et les eaux qui fuient en murmurant à travers l'herbe verte [2]. Le matin, lorsque le chant des oiseaux venait rendre la vie à la vallée, lorsqu'il entendait le bruit des liquides cristaux qui descendaient au long des rivages éclairés de fraîcheur et de gaîté, Pétrarque était triste [3]. Le

1 Lieti fiori e felici, e ben nate erbe,
Che ma Donna passando premer suole;
Piaggia ch' ascolti sue dolci parole,
E del bel piede alcun vestigio serbe;
Schietti arboscelli, e verdi frondi acerbe;
Amorosette e pallide viole;
Ombrose selve ......
O soave contrada; o puro fiume,
Quanto v' invidio ! ......

SONET. CXXIX.

2 .... Ch' i' l'ho negli occhi, e veder seco parme
Donne e donzelle, e sono abeti e faggi.

Parmi d'udirla, udendo i rami e l'ore
E le frondi e gli augei lagnarsi, et l'acque
Mormorando fuggir per l'erba verde.

SONET. CXLIII.

3 Il cantar novo e'l pianger degli augelli
In su 'l di fanno risentir le valli,

soir, quand le soleil précipitait ses roues enflammées, quand l'ombre descendait plus épaisse du sommet élevé des montagnes, il regardait le laboureur ramassant ses outils et revenant à sa maison le cœur débarrassé de tout fardeau, il écoutait sa sauvage chanson et il disait : Quiconque le veut peut s'égayer de temps en temps, tandis que moi je n'ai pas eu encore une seule heure, je ne dirai pas de joie, mais de repos! Et il restait triste [1].

Il n'avait d'espérance que dans la justice bienveillante de l'histoire ; il murmurait tout bas : « Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui, ému d'une douce envie, dira en soupirant : Celui-ci en son temps a beaucoup souffert pour avoir si bien aimé [2] ! »

Il trouvait quelques consolations dans la noble amitié de l'évêque de Lombez, Jacques Colonna, du cardinal Colonna, et de Stefano Colonna, le chef de

E 'l mormorar de' liquidi cristalli
Giù per lucidi freschi rivi e snelli.

SONET. CLXXXIII.

[1] Come 'l sol volge le 'nfiammate rote
Per dare luogo alla notte, onde discende
Dagli altissimi monti maggior l'ombra;
L'avaro zappador l'arme riprende,
E con parole e con alpestri note
Ogni gravezza del suo petto sgombra;.....
..... Ma chi vuol si rallegri ad ora ad ora;
Ch' i' pur non ebbi ancor, non dirò lieta,
Ma risposata un' ora.

CANZONE V.

[2] Forse ancor fia chi sospirando dica,
Tinto di dolce invidia : assai sostenne
Per bellissimo amor quest'al suo tempo.

SONET. CLXXII.

cette famille illustre. Déjà passionné pour l'Italie et pour la grandeur de l'ancienne Rome, Pétrarque puisa dans les entretiens familiers de ces Romains un nouvel amour pour sa patrie et une aversion plus forte pour tout ce qui pouvait en prolonger les malheurs ou en obscurcir la gloire. Il résolut de visiter cette vieille terre d'Italie, où l'attendait un peu de vanité humaine. Il quitta Vaucluse et Avignon, lieux dangereux et chéris; il s'achemina vers les Apennins, douces collines où il s'était laissé lui-même. « Mais tel qu'un cerf, frappé d'une flèche, s'enfuit emportant dans son flanc le fer envenimé, et souffre d'autant plus qu'il s'agite davantage, tel il emporte au côté gauche ce trait qui le consume et le charme pourtant : la douleur le fait périr, et la fuite l'accable [1]. »

Pétrarque erra avec ses tristesses en Italie, en France, en Allemagne, en Flandre. La pensée de Laure le suivait partout. Un rêve lui laissa de sinistres pressentiments : il avait vu Laure « modestement arrêtée parmi de belles dames, comme on voit une rose parmi de moindres fleurs; elle ne témoignait ni chagrin ni joie, semblable à tous ceux qui sont dans l'appréhension et qui n'éprouvent pas d'autre

[1] I dolci colli ov' io lasciai me stesso.....
E qual cervo ferito di saetta
Col ferro avvelenato dentr' al fianco
Fugge, e più duolsi quanto più s'affretta,
Tal io con quello stral dal lato manco
Che mi consuma, e parte mi diletta,
Di duol mi struggo, e di fuggir mi stanco.
SONET. CLXXIV.

mal. Elle avait déposé ses agréments habituels : les perles, les guirlandes, et les gais vêtements, et les rires, et les chants, et les douces et bienveillantes paroles [1]. Te souvient-il, dit-elle, de ce dernier soir où je laissai tes yeux baignés de larmes, alors que, pressée par le temps, je m'en allai ? Je n'ai pu te le dire et je n'ai pas voulu ; maintenant je te le dis comme une chose assurée et véritable : n'espère plus me revoir sur la terre [2]. » A son réveil, il était inquiet entre la crainte et l'espérance ; il dit en pleurant : Pauvre Laure, plus belle que toute autre et plus pudique aussi, peut-être Dieu veut-il enlever à la terre une pareille amie de la vertu, pour en faire une étoile dans le ciel [3].

En effet, la mort, dans sa course triomphale, que

[1] I' la riveggio starsi umilmente
Tra belle donne, a guisa d'una rosa
Tra minor fior, nè lieta ne dogliosa ;
Come chi teme ed altro mal non sente.

Deposta avea l'usata leggiadria,
Le perle e le ghirlande, e i panni allegri,
E 'l riso e 'l canto e 'l parlar dolce umano.

SONET. CCXI.

[2] Non ti sovvea di quell' ultima sera,
Dic' ella, ch' i' lasciai gli occhi tuoi molli,
E sforzata dal tempo me n'andai ?

I' non tel potei dire allor, nè volli ;
Or tel dico per cosa esperta e vera :
Non sperar di vedermi in terra mai.

SONET. CCXII.

[3] Questa piu d'altra e bella e piu pudica
Forse vuol Dio tal di virtute amica
Torre alla terra, e 'n ciel farne una stella.

SONET. CCXVI.

devait aussi célébrer le poëte, avait choisi la plus belle fleur du monde, pour montrer plus clairement son pouvoir sur ce qu'il y a de plus élevé. Laure était morte. « Semblable, non pas à la flamme qui est éteinte de force, mais à celle qui se consume d'elle-même, ainsi s'en alla en paix cette âme satisfaite, à la façon d'une suave et claire lumière qui manque tout à coup d'aliments, gardant jusqu'à la fin son aspect habituel, non point pâlie, mais plus blanche que la neige, qui, à l'abri du vent, floconne sur une belle colline : elle semblait reposer comme une personne fatiguée. Ce que les insensés appellent mourir se montrait dans ses beaux yeux comme un doux dormir, alors que déjà l'esprit s'était séparé d'elle. La mort paraissait belle sur son beau visage[1]. »

[1] Non come fiamma che per forza è spenta,
Ma che per se medesma si consume,
Se n' ando in pace l'anima contenta :

A guisa d'un soave e chiaro lume
Cui nutrimento a poco manca,
Tenendo al fin il suo usato costume.

Pallida no, ma piu che neve bianca
Che senza vento in un bel colle fiocchi,
Parea posar come persona stanca.

Quasi un dolce dormir ne' suoi belli occhi,
Sendo lo spirto gia da lei diviso,
Era quel che morir chiaman li sciocchi.

Morte bella parea nel suo bel viso.

TRIONFO DELLA MORTE, cap. I.

S. François de Sales écrivait de sa mère : « On ne la put plus guère bonnement resveiller, et elle rendit l'âme à Nostre-Seigneur doucement, paisiblement, avec une contenance et beauté plus grande que peut-être elle n'avait jamais eue, demeurant une des belles mortes que j'aye jamais vues. » — Lettre à madame de Chantal.

C'était en 1348, le 6 avril, au matin. Le soir ce corps si chaste fut déposé dans l'église des Frères Mineurs.

A cette nouvelle, Pétrarque demeura l'âme encombrée de deuil; il pleurait et il s'écriait : « Il est vrai que nous sommes une poussière et une ombre ; il est bien vrai que l'espérance ne sert qu'à nous abuser [1]. » Puis, sa douleur devenant plus résignée, il ajoutait : « Tout ce que j'ai dit ou écrit sur elle, et qu'elle me rend aujourd'hui en prières devant Dieu, n'a été qu'une goutte fugitive en des torrents infinis [2]..... Plus belle que jamais, avec le regard intérieur je la vois au milieu des anges, prenant son essor aux pieds de son Seigneur, qui est aussi le mien [3]. » Et se levant il prit sur ses tablettes le plus beau de ses manuscrits, les poëmes bien-aimés de Virgile, et il écrivit ces mots sur la première page : « Pour conserver la mémoire douloureuse de cette perte, je trouve une certaine douceur mêlée d'amertume à écrire ceci, et je l'écris préférablement sur ce livre, qui revient souvent sous mes yeux, afin

[1] Veramente siam noi pulvere ed ombra;
Veramente la voglia è cieca e ingorda;
Veramente fallace è la speranza.

T. II, SONET. XXVI.

[2] Onde quant' io di lei parlai ne scrissi,
Ch'or per lodi anzi a Dio preghi mi rende
Fu breve stilla d' infiniti abissi.

T. II, SONET. LXVIII.

[3] Che piu bella che mai, con l'occhio interno
Cogli angeli la veggio alzata a volo
A' piè del suo e mio Signore eterno.

T. II, SONET. LXXXIV.

qu'il n'y ait plus rien qui me plaise dans cette vie, et que, mon lien le plus fort étant rompu, je sois averti, par la vue fréquente de ces paroles et par la juste appréciation d'une vie fugitive, qu'il est temps de sortir de Babylone; ce qui, avec le secours de la grâce divine, me deviendra facile par la contemplation mâle et courageuse des soins superflus, des vaines espérances et des événements inattendus qui m'ont agité pendant le temps que j'ai passé sur la terre[1]. »

Nous n'avons point à raconter en détail les faiblesses et les gloires de Pétrarque; nous avons étudié d'abord le côté humain de cette belle vie, afin de montrer comment il s'appuya sur les sentiments de son cœur pour s'aider à gravir la sainte montagne de la vie chrétienne; nous l'avons étudié en vue de l'éternité. Suivons dans ses poëmes ce mouvement d'ascension de son âme. Et pour cela remontons aux années de sa jeunesse.

C'était le jour du vendredi-saint qu'il avait vu Laure pour la première fois. S'il célébrait cet anniversaire heureux, aussitôt son esprit se reportait vers la croix avec des pensées tristes et solennelles; il disait: « Père du ciel, après des jours perdus, après des nuits vainement dépensées à contempler la créature..., permets que ta lumière me ramène à une autre vie et à des desseins plus beaux... Prends en pitié ma souffrance bien indigne; rappelle à un

[1] Ce manuscrit de Virgile, qui a appartenu ensuite à Galeaz Visconti, est conservé dans la bibliothèque ambrosienne, à Milan.

meilleur but mes pensers égarés; fais-les souvenir comment aujourd'hui tu fus mis en croix[1].» Sur le frêle esquif de la vie il se prenait à trembler. « Seigneur, s'écriait-il, Seigneur de mon trépas et de ma vie, avant que je brise mon bateau au milieu des écueils, guide à bon port ma voile tourmentée[2].»

Il avait trouvé dès le printemps de sa vie un laurier magnifique doucement illuminé d'en haut; il avait cherché avec d'incroyables efforts à se reposer sous ses rameaux bien aimés. A présent, la vie qui s'enfuit et le lieu et le temps lui enseignent un autre sentier, celui qui conduit au ciel et où l'on recueille des fruits et non pas seulement des fleurs et des feuillages. Il cherche donc maintenant un autre amour, d'autres feuillages, une autre lumière et une autre route à travers d'autres hauteurs pour monter au ciel[3]; il voit la vie qui s'enfuit sans s'arrêter seulement une heure, et la mort qui vient derrière à grandes journées : il veut donc par un beau mourir honorer toute sa vie[4]. Puis venaient les défaillances, les tentations; Pétrarque restait sous le poids d'une tristessse immense ; il se plaignait à Dieu :

[1] Sonet. XLVIII.

[2] Signor della mia fine e della vita,
Prima ch' i' fiacchi il legno tra gli scogli,
Drizza a buon porto l'affanata vela.
SESTINA IV.

[3] Altro amor, altre frondi ed altro lume,
Altro salir al ciel per altri poggi
Cerco.... SESTINA V.

[4] Ch' un bel morir tutta la vita onora.
CANZONE XX.

Pour moi, qui ne puis voir à l'intérieur, la beauté extérieure m'éblouit, et, si parfois je retourne à la véritable splendeur, mon regard ne peut s'y arrêter, tant il est devenu infirme [1] ; je vois la bonne direction, et c'est la pire que je suis. Et, faisant un retour sur son propre cœur, il disait : Élève-toi maintenant à une plus heureuse espérance en regardant le ciel, qui t'environne de toutes parts, immortel et splendide ; si ta passion, toute joyeuse ici-bas de ses maux, est apaisée par un mouvement d'œil, une parole ou quelque chant, combien sera grand l'autre bonheur, quand celui-ci est tel [2] ?

Lorsqu'il était accablé par la succession rapide de ses pensées de crainte et d'espérance, le poëte allait se promener dans ses délicieux vergers d'Arqua, qu'un autre poëte a célébrés [3] ; comme saint Augustin la veille de sa conversion, il s'asseyait sous les figuiers, et le vent des collines Euganéennes lui apportait un peu de rafraîchissement et de paix. Alors il se sentait renaître à une vie meilleure ; il oublait les beautés de la nature, le parfum des fleurs, les charmes des travaux de l'intelligence ; Virgile lui-même restait de

[1] Canzone VII.

[2] Or ti solleva a piu beata spene,
Miranda 'l ciel che ti si volve intorno
Immortal ed adorno :
Che dove del mal suo quaggiù si lieta
Vostra vaghezza acqueta
Un mover d'occhio, un ragionar, un canto,
Quanto fia quel piacer, se questo è tanto?

CANZONE XXI.

[3] Byron, Child-Harold, cant. IV.

longues journées ouvert sur le pupitre sans recevoir un regard amoureux : il avait appris à étudier le grand livre de la croix ; son esprit s'élevait de lui-même à la prière ; il s'écriait en pleurant : « A la fin je suis las et je retire ma vie de toutes ces erreurs où s'est presque éteint le germe de la vertu, et je reviens dévotement te confier, ô Dieu puissant ! les derniers jours qui me restent. Triste et repentant aujourd'hui d'avoir ainsi dépensé les années que je devais dépenser pour un meilleur usage, à chercher la paix et à fuir les tourments des passions. Seigneur, qui m'as enfermé dans cette prison, sauve-moi de la perte éternelle, car je connais que j'ai failli et ne m'en excuse pas....[1]. Toi qui vois mes souffrances indignes et funestes, roi du ciel, invisible et immortel, viens en aide à mon âme égarée et fragile, et comble son insuffisance par ta grâce, afin que, si j'ai vécu au milieu des luttes et des tempêtes, je meure tranquille dans le port, et que, si le séjour fut insensé, le départ du moins soit honorable. O Christ ! tu sais bien que je n'ai d'espérance qu'en toi seul[2] ! »

Tout le passé était pardonné ; le cœur de Pétrar-

[1] Signor che 'n questa carcer m'hai rinchiuso,
Trammene salvo dagli eterni danni :
Ch' i' conosco 'l mio fallo, e non lo scuso.

T. II, SONET. LXXXV.

[2] Sicchè, s' io vissi in guerra ed in tempesta,
Mora in pace ed in porto ; e se la stanza
Fu vana, almen sia la partita onesta....
..... Tu sai ben, che 'n altrui non ho speranza.

T. II, SONET. LXXXVI.

que n'était plus qu'une hostie d'expiation offerte le soir, le matin, à toutes les heures, sur l'autel du repentir. Un nouvel amour avait purifié les affections de son âme ; il aimait Marie, la Mère du Sauveur Jésus, la plus gracieuse de toutes les femmes, et avec des accords divins il lui chantait des louanges et des prières :

« Vierge secourable et ennemie de l'orgueil, laisse-toi toucher par l'amour de notre créateur commun ; prends pitié d'un cœur humble et contrit : car, si j'ai su aimer avec une si admirable fidélité un peu de poussière périssable, que ne ferai-je pas pour toi, ô noble créature ? Si par tes mains je me relève de la condition profondément abjecte et misérable où je suis réduit, Vierge, je consacre à ton nom mes prières, mon génie, ma plume purifiés, ainsi que ma langue, mon cœur, mes larmes et mes soupirs. Guide-moi vers un chemin meilleur, et sois propice à mes désirs désabusés.

« Vierge, combien de pleurs j'ai déjà répandus, combien de supplications et de prières qui n'ont servi qu'à ma peine et à mon propre détriment ! Depuis que je naquis sur les bords de l'Arno, errant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, ma vie entière n'a été que tourment. La beauté périssable et les actions et les paroles mondaines ont envahi toute mon âme. Vierge sacrée et divine, ne tarde pas, car je suis peut-être à ma dernière année !

« Vierge unique au monde et sans modèle, qui a rendu le ciel épris de tes beautés, qui n'as été sur-

passée, égalée, ni suivie par aucune; tes saints pensers, tes actes pieux et cléments ont fait au vrai Dieu un temple vivant et consacré dans ta féconde virginité. Par toi, ma vie peut être remplie de joie, si, à ta prière, ô Marie, vierge douce et compatissante, la grâce abonde où l'erreur abonda. Je mets mon âme à genoux pour te prier de me servir de garde et de redresser ma vie tortueuse vers le but véritablement bon [1]. »

Cet amant pur et désintéressé de la gloire poétique, ce chrétien fidèle mourut à l'âge de soixante-dix ans, le 18 juin 1374, léguant à Francesco de Carrara, seigneur de Padoue, ce qu'il avait de plus précieux, un tableau de la Vierge, peint par Giotto, dont les ignorants ne connaissaient pas la beauté, mais qui faisait l'étonnement des maîtres de l'art et ses plus chères délices [2].

Cependant régnait à Sienne, par la charité, par la sainteté, une humble fille dont la moindre gloire est la gloire littéraire, et Boccace rachetait par les larmes et la pénitence les scandaleux écrits de sa jeunesse. Né à Paris en 1313, d'un marchand italien, du val d'Elsa, on le destinait au commerce; son père le fit voyager dans plusieurs villes d'Italie pour qu'il s'instruisît plus en grand et avec plus d'agrément de son état. Il arriva un jour devant le tombeau de Virgile, auprès de Naples. Jean Boccace

[1] Cette charmante canzone est en entier dans les NOTES.

[2] Voir son testament daté de 1370. — M. Marsand, l'homme qui a le plus étudié Pétrarque, avait fondé une bibliothèque de neuf cents volumes sur ce poete. Cette collection rare et précieuse est conservée au Louvre.

avait vingt ans. A la vue de ce monument, le génie poétique, qui sommeillait en lui, se réveilla; il oublia le commerce et les projets de son père. Virgile, Homère, Ovide, Dante, furent ses maîtres. Dante eut surtout une grande influence sur le développement de son esprit. Il fit de ses poëmes une magnifique copie qu'il offrit plus tard à Pétrarque et que nous conservons dans notre Bibliothèque royale. Au reste, il fut bien récompensé lorsque la république de Florence le chargea de lire et d'expliquer la DIVINA COMEDIA dans l'église de Saint-Laurent.

Boccace passa sa jeunesse à Naples, au milieu de cette cour voluptueuse et élégante qui protégeait les lettres et les arts. Il y vit les fêtes du triomphe de Pétrarque : cela le remplit d'une émulation généreuse où il entrait si peu d'envie, qu'il sentit naître en lui pour ce grand poëte la vénération d'un disciple et la tendre affection d'un ami. Emporté par les plaisirs par-delà les voies chrétiennes, il recueillit, par l'ordre d'une femme puissante, les licencieuses histoires qui faisaient le thème habituel des conversations napolitaines et florentines; ce livre fut pour Jean un véritable remords, comme on peut le voir par cette lettre adressée à Mainard de' Cavalcanti. Ce maréchal du royaume de Naples avait épousé une très-jeune femme, il lui avait promis, ainsi qu'à une dame de sa maison, de leur faire lire le DÉCAMÉRON, et il avait fait part de cette promesse à Boccace, qui répondit : « Gardez-vous-en bien;

vous savez combien il s'y trouve de choses peu décentes et contraires à l'honnêteté. Si vos dames y arrêtaient leur esprit, ce serait votre faute et non la leur. Gardez-vous-en, je vous le répète, je vous le conseille et je vous en prie. Si ce n'est par respect pour leur honneur, que ce soit par égard pour le mien. Elles me prendraient, en lisant ces nouvelles, pour un homme impur, un vil entremetteur. Personne n'oserait se lever et dire pour mon excuse : Il a écrit en jeune homme, et forcé par des ordres qui avaient toute autorité sur lui [1]. »

Mais, tout en passant condamnation sur ce livre, qu'on nous permette ici de l'apprécier littérairement. Boccace est un grand artiste, que tous les conteurs et les auteurs comiques ont imité. S'il décrit la nature, il le fait avec vérité et avec un charme infini ; ses paysages sont toujours gracieux comme les environs de Florence. Écrivain, il est aussi flexible qu'industrieux ; il emploie le mot propre le plus convenable ; délicat et soigné dans les choses communes, il sait revêtir avec pompe les objets qui ont de l'excellence et de la grandeur ; son éloquence magnifique coule harmonieusement, sans enflure, sans embarras, sans effort, sans expressions dures ou bizarres : toute brillante, au contraire, des mots les plus élégants et les plus purs, et tirant du son qui résulte de l'art de les placer, sa limpidité, sa clarté, sa douceur. Nous ne choisirons qu'un seul

[1] Baldelli, Vita del Boccaccio, p. 161 ; Florence, 1806, in-8°. — Voir aussi Manni, Istoria del Decameron ; Florence, 1742, in-4°

exemple : dans la nouvelle des DEUX AMIS, il y a une si rare éloquence, une science si approfondie de l'antiquité grecque et romaine, un emploi si noble des grands noms et des grands souvenirs d'Athènes et de Rome, que l'on est tenté de les croire extraits d'un ouvrage ancien qui s'est perdu. Les Italiens ont abandonné cette langue du quatorzième siècle, formée par Pétrarque, Boccace et sainte Catherine, pour une langue académique, pompeuse et vide. De sorte que, pour apprendre à parler purement l'italien, il faut remonter aux prosateurs du quatorzième et du seizième siècle, ou aller dans les heureuses collines de la Toscane, où de simples villageois, qui ne sont ni gâtés par un commerce étranger, ni corrompus par l'instruction moderne, conservent précieusement et sans mélange ce riche patrimoine qu'ils ont reçu de leurs aïeux [1].

Boccace, au milieu même des emportements de sa jeunesse, a compris qu'il avait bien des choses à se faire pardonner dans ce recueil. Aussi il l'a placé entre la belle description de la peste qui le commence et la nouvelle touchante de Griselidis qui le finit. On était trop indulgent alors pour la licence qui régnait dans les discours et les mœurs. Pétrarque, qui aimait Boccace, se montra peu sévère pour les impuretés du livre. Voici comment il exprime son opinion dans une lettre : « Je ne puis porter un

[1] Pour qu'on puisse comparer la prose de Boccace à la prose douce et austère de sainte Catherine, j'ai mis deux fragments du conteur italien dans les NOTES à la fin de cet ouvrage.

jugement définitif, ne m'étant arrêté particulièrement sur aucun endroit; mais j'ai fait comme ceux qui parcourent ainsi un livre, j'ai lu avec plus d'attention que le reste le commencement et la fin. Dans l'un, vous avez, à mon avis, décrit avec vérité et déploré avec éloquence ce malheureux état de notre patrie pendant cette peste terrible qui forme dans notre siècle une époque si lugubre et si funeste; vous avez placé dans l'autre une dernière histoire bien différente de plusieurs de celles qui la précèdent. Elle m'a plu, elle m'a touché au point que, parmi tant de sujets d'inquiétude qui me font pour ainsi dire m'oublier moi-même, j'ai voulu la confier à ma mémoire pour me procurer à moi-même, toutes les fois que je le voudrais, le plaisir de me la rappeler et de la raconter à des amis réunis pour causer ensemble, si j'en trouvais l'occasion [1]. »

Un Chartreux de Sienne, nommé Joachim, se mit un jour en route pour Florence afin d'y remplir une pieuse mission qui lui avait été confiée par le vénérable Père Petroni. Il vint frapper à la porte de l'homme le plus célèbre de la Toscane, de celui qui tenait le sceptre glorieux de la littérature et de l'éloquence [2]. Boccace reçut avec respect ce bon religieux; la joyeuse et brillante société qui l'entourait devint plus sérieuse et se retira bientôt. Boccace resta seul avec cet hôte inaccoutumé. Joachim commença par

[1] Petrarcæ opera; edit. Basle, p. 540.
[2] Tunc temporis Petrarcæ eloquentiæ facile principem. — Bollandus, Acta sanctorum, 29 mai, p. 228.

lui raconter la vie merveilleuse du bienheureux Petroni, et il ajouta : « Ce saint homme a vu avec les yeux de l'âme les vices qui rongent votre cœur, les malheurs effroyables qui vous menacent, et il a prié pour votre salut éternel. Je viens de sa part vous reprocher vos écrits licencieux ; vous avez abusé des dons de Dieu ; vous avez prostitué votre génie : au lieu de chercher la gloire de Dieu, vous avez recherché votre gloire et un peu de cette vaine popularité qui se perd si vite. Voyez donc, Giovanni, ce que vous avez mérité et par vos livres et par votre conduite. Je n'épargnerai pas vos oreilles ; je vous découvrirai les turpitudes de votre vie. » Après d'horribles confidences, Joachim continua : « Au nom du bienheureux Petroni, je vous prie, je vous exhorte, je vous ordonne de changer de vie. Songez à l'exemple de tant d'hommes pécheurs qui se sont convertis à cette voix vénérée ; pourriez-vous résister à sa puissance, à son zèle pour le salut de votre âme [1] ? »

Et Boccace était conquis à la vertu et à la sainte vie. Dès ce jour, il revêtit la livrée de la pénitence et se glorifia dans les plus humbles fonctions de la cléricature. Son humilité n'osait pas aspirer à la dignité du sacerdoce. Il vint habiter la charmante colline de Certaldo, où Dieu avait attaché le premier anneau de sa famille. Il y vécut saintement dans la prière, l'étude et la contemplation de la na-

[1] Te igitur, qui verbis scriptis simul et moribus turpitudinis et lasciviæ exemplum præbes... non parcens, Joannes, auribus tuis.... quocirca ejusdem Beati viri verbis rogo, hortor, denuntio ut vitam quam nunc regis deponas... vere virtutis cultorem te cunctis exhibere. — Bollandus, p. 228.

ture qui lui servait d'échelle pour s'élever à son Créateur. Débarrassé des ambitions, des vanités et des plaisirs de Florence, il se promenait sous les beaux ombrages; il écoutait le chant des oiseaux; il respirait en bon air le parfum des fleurs; il admirait la modestie tranquille et joyeuse de ces braves habitants des campagnes, qui vivaient laborieux et à l'aise [1].

Boccace reprit avec ardeur les études de l'antiquité grecque et latine, qui avaient été une des passions de sa jeunesse : ayant une fois entendu Pétrarque lui parler d'un petit Calabrais, nommé Léonce Pilate, qui, ayant passé toute sa vie en Grèce, se donnait pour Grec, et l'était du moins par la connaissance la plus étendue et l'habitude la plus familière de la langue, il était venu en toute hâte de Milan à Florence solliciter la création d'une chaire de langue grecque; puis, avec ce décret, il s'était mis à la recherche de Léonce Pilate, qu'il atteignit à Venise et emmena en triomphe à Florence.

Après les pauvres, Boccace aimait les livres; il était prodigue quand il s'agissait de se procurer des manuscrits grecs; et, un siècle après, Manetti ne craint pas d'avancer que tous les manuscrits grecs que possédait la Toscane étaient dus aux soins et à

[1] In iscambio de' solleciti avvolgimenti e continui de' cittadini veggio campi, colli arbori di verdi fronde e di fiori varj rincetiti, coze semplicemente dalla natura prodotte, dove ne' cittadini sono tutti atti fattizj : odo cantare usignuoli e gli altri uccelli non con minor diletto, che fusse gia la noza d'udire tutto di gl' inganni e le dirle alta de' cittadini nostri. — Boccaccio, Let. a Pino de' Rossi.

la générosité de Boccace. A son exemple, d'autres esprits distingués s'adonnèrent à cette étude et fondèrent à Florence une espèce de colonie grecque. On s'est habitué à dire, et l'on répète encore par routine, que la chute de l'empire grec avait été en Europe la cause de la renaissance de lettres. La Renaissance date du Dante, de Pétrarque et surtout de Boccace, et Florence n'en serait pas moins devenue la nouvelle Athènes, quand même l'ancienne et les îles de l'Archipel et Constantinople ne seraient pas tombées sous les coups d'un vainqueur ignorant et barbare. A la vérité, les études grecques étaient peu en honneur dans les universités de France; mais en Italie elles ont toujours été cultivées avec soin; et les voyageurs qui vont admirer à Grotta-Ferrata les belles fresques du Dominiquin, et chercher les souvenirs du cardinal Bessarion, devraient s'agenouiller un instant sur le tombeau de saint Nil, qui y établit vers le onzième siècle une colonie de religieux de saint Basile pour perpétuer en Occident les traditions de la Grèce antique et de la Grèce chrétienne.

Boccace, dans l'indépendance et le parfait repos de la campagne, méditait et composait ses ouvrages en langue latine, qui lui ont obtenu pendant près de deux siècles le suffrage des érudits. Un jour qu'il lisait les Dialogues de Platon, les magistrats de Florence vinrent frapper à la porte de sa solitude, pour lui confier la défense de leurs intérêts auprès du Pape. Ils se souvenaient de l'heureux succès de son ambassade, à Ravenne, auprès de Louis, marquis

de Brandebourg, lorsqu'en 1352 il était allé, lui, fils d'un marchand, engager ce fils du roi de Bavière à descendre en Italie pour abaisser la puissance des Visconti. Boccace aimait sa patrie : il se dévoua à son service, et partit. Le patriarche de Jérusalem, Philippe de Cabassoles, l'embrassa publiquement à son arrivée à Avignon en présence du Pape et des cardinaux, et le vertueux pontife, Urbain V, lui donna cet éloge dans sa lettre au sénat florentin : J'ai vu et entendu avec plaisir Jean Boccace, tant à cause de sa qualité d'envoyé de la république qu'en considération de ses vertus.

En revenant en Italie, Boccace suivit le mouvement de son cœur et vint chercher Pétrarque à Venise; il ne le trouva pas. Une seconde fois, en 1367, la république de Florence l'envoya auprès d'Urbain V, qui venait de rétablir temporairement à Rome le Saint-Siége. Le succès justifia toujours la confiance de ses concitoyens[1]. Au milieu des honneurs son âme restait triste et inquiète; il soupirait après la solitude, le repos du cloître, les saintes joies de la pénitence; il voulait purifier par le silence absolu de la Chartreuse cette bouche qui avait parlé les pensées impures de sa jeunesse. Ses amis et de graves considérations eurent peine de l'arracher à la Chartreuse de Saint-Etienne de Calabre, où

[1] Dans une autre circonstance l'archevêque de Florence rendit un témoignage public de la vertu, de la prudence et de la pureté de la foi de Boccace : — Confidens quam plurimum de circumspectione et fidei puritate providi viri Joannis Boccaci de Certaldo, civis et clerici Florentini. Baldelli, Vita di Boccaccio, page 191, in-8°; Florence, 1806.

il était allé se cacher lors d'un dernier voyage à Naples. Il revint à Certaldo faible et malade ; il guérit et reprit ses études, allant chaque semaine à Florence pour y faire, dans l'église de Saint-Laurent, l'enseignement dantesque qu'il y avait commencé en 1373. Deux ans après il mourait paisiblement, chrétiennement au milieu de ses livres, qui étaient toute sa richesse et ses plus douces jouissances. Ses consolations et son espoir étaient plus haut : aussi il n'eut jamais une heure d'ambition en ce monde.

J'avais à cœur de rétablir la vérité sur ces deux grands écrivains de l'Italie ; ils sont dignes d'être nommés dans les saintes pages que nous consacrons à cette humble fille de Sienne, qui a eu le génie et la force d'un homme. J'étudie toujours les hommes et les livres au point de vue de la fin et de l'éternité : c'est pourquoi je les juge autrement que la critique littéraire. Saint Philippe de Néri a converti bien des âmes avec ce seul mot : Mais après cela ? — Moi je réforme bien des jugements dans l'histoire avec cette même question : tout ce qui n'y répond pas est condamné. Vous n'oseriez certainement pas la faire en présence de la plupart des hommes qui ont brillé à l'aurore de notre siècle : ils portaient les espérances de notre jeunesse, et ils nous ont trahis ; il ne nous reste plus qu'à pleurer sur ces grandes ruines de l'orgueil, et à prier Dieu de les visiter dans sa miséricorde avant le soir, avant la froide nuit de la mort.

Remarquons encore combien l'Italie était à cette

époque au-dessus des autres nations de l'Europe sous le rapport intellectuel. Prenons la France, notre chère patrie, pour point de comparaison. Au quatorzième siècle quelle gloire pouvons-nous opposer à la gloire littéraire de sainte Catherine de Sienne, de Pétrarque et de Boccace? — J'exclus Froissart, ce charmant conteur, puisque je n'ai pas prononcé le nom de Villani, et, même en supposant qu'en histoire nous étions les égaux des Italiens, encore une fois cherchons dans nos annales de grands poëtes et de grands prosateurs. Pour moi je ne trouve en France que des contes, des fabliaux, des chansons plus ou moins jolies, le Songe du berger, le Vrai régime et gouvernement des bergers et bergères, rien qui vaille la peine d'être lu après une lettre de sainte Catherine, un sonnet de Pétrarque, une nouvelle de Boccace. Il faut être très-savant, très-habile bibliographe pour connaître les titres de ces livres obscurs et les tirer de la poussière où ils reposent depuis plus de deux siècles, depuis que nous avons les vers de Racine et la prose de Bossuet.

Cependant le feu de la guerre et de la révolte se rallumait partout. Les Visconti voyant dans le Pape l'obstacle à leurs projets sur l'Italie, le Pape était devenu leur ennemi naturel. La vigoureuse résistance d'Urbain V n'avait servi qu'à suspendre la lutte. Barnabé Visconti, qui n'échappait jamais mieux que quand on croyait le tenir sûrement, dissimula, attendit, travailla activement dans l'ombre à s'assurer des auxiliaires, des alliés dans la Toscane, jusque-

là si dévouée au Saint-Siége. Cette race des Visconti est opiniâtre dans le mal : Barnabé était sous Grégoire XI ce que Matteo avait été sous Jean XXII. La prise de Parme fut le signal de la guerre ; Visconti fit empoisonner l'évêque Ugolino Rossi, écrasa les églises d'exactions odieuses ; il logeait dans les monastères ses meutes de chiens courants, qui dépassaient cinq mille, ses faucons, ses chevaux, et les moines devaient soigner, nourrir cette étrange garnison[1].

Le Pape excommunia le duc de Milan et se prépara à la guerre, que Barnabé commença en attaquant Nicolas d'Este, entièrement dévoué au Saint-Siége, en faisant pendre à une des portes de Reggio François Fogliano, commandant des troupes de Ferrare, et en jetant des garnisons dans les villes de Modène et de Parme. Grégoire demanda des secours à l'empereur, au roi de Hongrie, aux princes italiens ; il leur proposa une ligue puissante contre les Visconti, que tous craignaient et détestaient. La maison de Bavière montra beaucoup de zèle ; Jeanne de Naples fournit un contingent de trois cents cavaliers. Nicolas de Beaufort et Raymond de Turenne, neveux du Pape, enrôlèrent une bonne troupe de ces soldats vagabonds qui encombraient la France. Le comte de Savoie prit le commandement de cette armée. Il fallait de l'argent pour entretenir ces mer-

[1] Un ufficiale sopra ciò ogni mese faceva la mostra, e se erano troppo grassi, o troppo magri, condannava i governatori del cane. Istor. di Parma, apud Muratori, tom. XII.

cenaires : Grégoire emprunta cinquante mille écus d'or à l'empereur et exigea une décime sur tous les revenus ecclésiastiques dans les royaumes septentrionaux. Il n'avait pas, comme ses prédécesseurs, la ressource des gros banquiers de la Toscane : l'Angleterre les avait ruinés[1].

Quand Barnabé vit ce menaçant orage s'amasser sur sa tête, il eut recours à ses armes ordinaires : la ruse et la dissimulation. Il voulait gagner du temps, raffermir ses forces, faire naître la division parmi les alliés du Saint-Siége. Il envoya André Doria à Avignon pour offrir au Saint-Père sa repentance, et implorer le pardon. Le Pape, dans sa miséricorde, oublia tous les crimes, toutes les perfidies : Il est loin de ma nature, dit-il à l'ambassadeur, d'avoir des inimitiés avec qui que ce soit[2]. Or, pendant qu'on parlait de paix à Avignon, Barnabé s'unissait avec le roi d'Aragon pour attaquer les Génois, puis les alliés pontificaux. Grégoire XI, indigné, donna ordre au comte de Savoie de commencer une véritable guerre d'extermination. Plus de dix villes tombèrent bientôt au pouvoir des armées pontificales ; de toutes parts les peuples se soulevaient contre la tyrannie milanaise. Une révolution inattendue vint arrêter tant de succès et jeter le Pape dans les plus graves embarras.

La république de Florence, si dévouée jusqu'a-

[1] Pendant la guerre de France, Edouard III avait emprunté neuf cent mille florins d'or à la maison Bardi, de Florence, et six cent mille florins aux Peruzzi : comme il ne put les rembourser, ces deux puissantes maisons firent banqueroute. Giovanni Villani, lib. XII, cap. 55, in-8°.

[2] Bzovius, Annal. eccles., ann. 1374 ; André, Monarchie pontificale, in-8°.

lors à l'Église, se souleva avec une rage et une fureur inouïes[1]. Exposons les causes de cette révolution d'après les récits de saint Antonin. Depuis la mort d'Albornoz, l'administration pontificale en Italie était pitoyable. La domination des légats était superbe; ils cherchaient à l'étendre non-seulement sur les villes de l'État de l'Église, mais sur les cités libres. Leur ambition, leur rapacité trouvaient plus de profits dans la guerre que dans la paix; ils régnaient par la force sans prendre soin de se concilier les esprits; ils bâtissaient des citadelles; au lieu de mériter l'amour des peuples, ils se retranchaient derrière leurs fortifications; ils traînaient avec eux des armées de brigands ramassés chez toutes les nations; l'Italie était pleine d'étrangers qui la regardaient comme une proie, une conquête. Ce joug intolérable des légats, détesté par les villes soumises, était un sujet de crainte perpétuelle pour les peuples voisins[2].

Depuis longtemps Visconti travaillait les Florentins; il finit par leur persuader que le Pape avait le projet d'unir la Toscane aux provinces ecclésiastiques[3]. Pendant que ces menées habiles fomentaient

[1] Civitas Florentina, quæ solita erat inter peculiares filias sanctæ Romanæ ecclesiæ computari. S. Antonin., pars III, tit. XXIII, cap. XIV, § 16.

[2] Dominatus eorum superbus erat ac pene intolerabilis. Nec Ecclesiæ tantum urbes, verum etiam liberas civitates sibi subdere cupiebant. Studia vero eorum non pacis, sed belli. Externorum hominum plena erat Italia. Arces pluribus locis per liberas civitates infinito sumptu ab illis ædificatæ non libertatem, sed coactam miseramque servitutem populorum ubique testabantur; ipsi et invisi omnibus quibus dominabantur et vicinis suspecti atque cavendi. S. Antonin., Chronicon, pars III, tit. XXII, cap. 1, § 1. — Et aussi Leon. Aretini, Ist. Fiorent., tradotta di Donato Acciaioli. Florence, 1476, in-f°, page 161.

[3] Sparserunt illi jam ante interse rumores in Gregorium Etruriæ dominatum ab eo affectari. Rinaldi, ann. 1375, n° 13.

une haine sourde dans tous les esprits, le légat de Bologne, avec une imprudence coupable, défendit d'exporter en Toscane les blés de la Romagne[1]. Cette mesure odieuse, prise avec un appareil menaçant, rapprochée de l'émeute récente soulevée à Prato par ce même légat, fut le signal de la révolte[2]. Les Florentins, furieux, se précipitèrent dans les rues en criant : A bas le gouvernement des prêtres! vive la liberté! et ils se jetèrent sur les couvents et sur les prêtres, déployant une énergie brutale et cruelle. Ils massacrèrent les inquisiteurs, détruisirent les prisons, et publièrent un plébiscite qui abolissait à perpétuité cette odieuse institution. Ils décrétèrent que les bénéfices ecclésiastiques seraient à la nomination des Prieurs de la république, sans égard aux prétentions des Papes, qui vendaient à des étrangers les places qui devaient être occupées par des nationaux; ils supprimèrent les tribunaux canoniques, et, sans statuer sur la manière dont le clergé entrerait dans le droit commun, ils l'abandonnèrent à la vengeance, comme ennemi du bien public[3].

Grégoire XI chercha d'abord à calmer les Florentins par de douces paroles et par l'assurance de ses bonnes intentions à leur égard; avec un langage pa-

Sæpius enim jam pro amicitia et fœdere rogatus frumenti facultatem denegarat... Legatus repente omnes copias suas in Florentinos dimisit, volens itinera præcludi, et simul omnem spem futuri messis auferre. S. Antonin.

[2] Accessit ad certam indignationem Prati oppidi per eos ipsos dies detecta proditio, quam sciente, machinanteque legato tentatam ferebant. His ergo infensi civium animi, et metu simul indignationeque commoti, adversus clericorum dignitatem insurgere statuerunt. S. Antonin.

[3] Rinaldi, ann. 1376, n° 1.

ternel il les assura de son affection et de son désir sincère de la paix. Il terminait sa seconde lettre à ses chers fils les Prieurs et magistrats de Florence par ces belles paroles, qui font bien comprendre la sainte politique de la papauté : « Le malentendu ne cessera entre nous que lorsque l'iniquité des semeurs de scandales et de divisions sera confondue. Malheureuses âmes, qui ne se plaisent que dans le mal! Pour nous, nous prenons Dieu et les hommes à témoin qu'en cela il n'y a aucune faute de notre part, et que ce ne sera qu'avec la plus grande douleur que nous en viendrons aux mesures de rigueur, si vous persistez dans votre mauvais vouloir. Chers fils, nous vous avertissons, nous vous demandons en grâce, déposez les inquiétudes de vos esprits, revenez à Dieu, scrutez votre conscience, considérez les effroyables malheurs qui seront la suite de cette révolution, réparez les crimes énormes que vous avez commis contre Dieu et contre l'Église, et alors, dans la munificence toute gracieuse de notre bénignité apostolique, nous ouvrirons nos bras paternels pour vous recevoir [1]. » Le premier et le dernier mot d'un Pape sort toujours d'un cœur de père, même en face des bourreaux.

Rien ne put calmer la fureur populaire ; Florence s'opiniâtra dans la révolte. La canaille des bords de l'Arno, soulevée par le vieil esprit gibelin, toujours

[1] O miseræ et infelices, animæ quæ tantorum malorum et scandalorum, quæ exoriri dubitamus causa sunt! Deum testamur et homines quod in hoc culpa nostra non est.... parati sumus erga vos apostolicæ benignitatis munificentiam et gratiam exhibere. Rinaldi, ann. 1375, n° 17.

puissant et actif pour le malheur de l'Italie, se rua sur le prieur des Chartreux, revêtu du caractère de nonce; on lui fit souffrir d'affreuses tortures : placé sur un tombereau, il y fut écorché vif et promené dans les rues; de temps en temps on lui arrachait avec des tenailles des lambeaux de chair que l'on jetait à des chiens, et la populace riait en entendant les cris de la victime et les hurlements des chiens qui se disputaient cette horrible proie [1].

Des gibelins enragés, des hommes diaboliques, comme les appelle saint Antonin, profitèrent du trouble pour s'emparer du pouvoir. Ils organisèrent le gouvernement de la terreur. Il y eut deux comités, composés chacun de huit membres. Le premier, qu'on pourrait appeler le comité de salut public, s'emparait des biens de l'Église, les déclarait biens nationaux, prenait des mesures pour alimenter la révolte intérieure et sévissait contre ceux que la vengeance désignait comme des guelfes. Un plébiscite décréta que tous les étrangers qui prendraient les armes contre l'Église seraient de droit amis et alliés de la république. Cette partie de la populace, qui rit toujours, même au milieu du massacre et du sang, avait surnommé ces huit misérables les huit Saints. Le second comité avait pour but spécial la propagation de l'insurrection. Il envoyait des représentants dans les provinces ecclésiastiques pour soulever le peuple. Ils y portaient le grand drapeau rouge, avec ce mot écrit en

[1] Thomas Walsinham, Hist. Anglor., page 190.

lettres d'argent : LIBERTAS. Le nom sacré de la liberté, qui devient souvent un blasphème, était répété par les échos sonores des Apennins; il retentissait dans les vallées fertiles de l'Ombrie. Pérouse chassait, au milieu des malédictions, le cardinal Gerald Dupuy; Bologne, toujours inconstante et inquiète, se soulevait avec enthousiasme et enfermait le cardinal légat sous une porte de fer; Viterbe, Orvieto, Spolette, Todi, plus de soixante villes des États de l'Église firent cause commune avec les Florentins, poussant ce cri terrible : A bas l'Église! vive la liberté! qui révèle à lui seul les tristes causes de toute révolution : la faiblesse de l'administration, l'orgueil de l'esprit et la haine de l'Église [1] François de Vico, le fils de ce terrible tyran de Viterbe, qui donna tant de peine à l'héroïque Albornoz, fit soulever Rome et la province dont il était gouverneur, pendant que le chef des brigands anglais, John Hawkwood, abandonnait avec sa bande le drapeau de l'Église, qu'il avait souillé, et passait au service des révoltés, qui lui offraient une plus forte solde et une plus abondante part de butin [2].

A ces nouvelles, l'âme candide de Grégoire XI resta désolée. La révolte avait des proportions si vastes, la haine contre l'Église paraissait tellement mêlée au sentiment d'une patriotique indépendance, que le mal paraissait sans remède. Avant

[1] Seu ex defectu officialium Ecclesiæ, seu ex superbia Florentinorum, vel ex demeritis utriusque partis. S. Antonin., pars III, tit. XXII, cap. 14, § 16.

[2] Leon. Aretin., Ist. Fiorent., lib. VIII, ad fin.

d'employer la force du glaive, il se servit des armes spirituelles. Les Florentins et leurs adhérents furent excommuniés comme rebelles et contumaces : l'interdit général fut jeté sur cette ville impie; on devait fermer les églises et cesser l'administration des sacrements. Tous les traités de commerce passés avec les Florentins furent déclarés nuls : défense, sous peine d'excommunication, de leur fournir du blé, du bois, du vin, tous les premiers éléments de la vie. Il fut permis de confisquer leurs biens et de saisir leurs marchandises : ils ne pouvaient ni tester, ni hériter. Ils étaient déclarés esclaves et le rebut du monde, et devaient subir la peine des sacriléges et des parricides [1].

D'abord les Florentins tournèrent en dérision les censures de l'Église : ils y répondirent par des libelles injurieux et infâmes; puis, peu à peu, voyant leur commerce s'affaiblir, les gros marchands émigrèrent; ils s'établirent en Angleterre, à Londres, à Cantorbéry, à Norwich. Les Anglais furent très-heureux d'avoir cette occasion de témoigner au pape leur obéissance filiale; ils pillèrent sans pitié ces malheureux fugitifs; ils les rendirent esclaves, les soumirent à la glèbe, aux corvées, à toutes les vexations possibles. Au reste, cette dévotion anglaise trouva des imitateurs dans tous les ports de l'Europe, où l'active et industrieuse population de

Voir, dans Rinaldi, ann. 1376, n° 1 et seq., la bulle de Grégoire XI, qui expose les crimes des Florentins et leur punition. On y trouve même les noms des 16 membres du double comité révolutionnaire.

Florence avait fondé des comptoirs. Les riches argentiers toscans établis à Avignon, ainsi que les opulents négociants de produits orientaux, furent complétement dévalisés. A la fin, les plus intrépides se prirent à trembler. Les honnêtes gens du parti révolutionnaire, se voyant ruinés, résolurent de faire une démarche de conciliation auprès du pape. Deux légistes de Florence, versés dans les affaires politiques, furent choisis pour cette importante mission : Alexandre della Antella et Donato Barbadori. Arrivés à Avignon, Grégoire les admit à une audience publique dans la grande salle du consistoire ; ils se prosternèrent, baisèrent les pieds apostoliques, et Barbadori, véritable tribun populaire à la voix chaleureuse et forte, exposa en ces termes la cause florentine :

« Très-saint Père, écoutez-nous avec justice, non comme partie, mais comme un juge équitable. Si vous aviez envoyé aux villes italiennes de bons légats ou de bons préfets qui aient fait chérir et aimer le pouvoir, au lieu de faire exécrer leur tyrannie, vous ne nous auriez jamais accusés, et nous n'eussions jamais eu besoin de défense. Les légats devaient penser qu'ils n'étaient point envoyés chez des barbares ou des Sarrasins, mais chez des chrétiens et des hommes libres. Leur puissance a dépassé toutes les bornes de la tyrannie : ils sont responsables de tout le mal. Les chevaux, les animaux sans raison savent bien distinguer un bon gouvernement d'un mauvais : ils résistent à celui-ci et se soumettent à

celui-là. Ainsi les hommes : ils ne se soulèvent que contre l'oppression. Au reste, très-saint Père, écoutez l'horrible conduite que ces légats ont tenue contre nous. Le peuple de Florence souffrait de la faim : eh bien ! nous n'avons jamais pu obtenir du blé, à Bologne et dans toutes les autres villes de l'Église. L'année dernière, les moissons mûrissaient dans nos champs, nous avions l'espérance d'une récolte abondante, nous allions réparer les malheurs passés ; mais voilà que, sous un vain prétexte, le légat de Bologne lance sur nos campagnes ses terribles bandes anglaises : tout est ravagé, et nous retombons dans les angoisses d'une disette.

« Jugez surtout de notre fureur, lorsque nous avons appris qu'on cherchait à nous jeter sous cette abrutissante domination, nous, les enfants dévoués de l'Église romaine : car, enfin, très-saint Père, personne ne s'est levé contre les pontifes romains, que Florence aussi ne se soit levée pour combattre : partout où on a combattu pour l'état de l'Église, Florence a combattu. Il est utile peut-être de dire une bonne fois ce que notre république a fait par dévouement à l'Église, quand Frédéric I la poursuivait cruellement, et Henri, son fils, et cet autre Frédéric, qui n'osa attaquer l'Église qu'après avoir décimé les Florentins dans les tortures et les supplices. N'avons-nous pas trouvé assez de force pour secourir la papauté contre les attentats de Conradin ? et presque dans ces derniers jours, quand Louis de Bavière est entré à Rome, a

créé des cardinaux et un antipape, nous avons conservé intacte notre foi au Saint-Siége; voilà ce que nous avons fait pour l'Église, et voilà comment vos légats nous ont traités. S'ils ont agi d'après vos ordres (ce que nous ne pouvons croire), nous venons nous plaindre à vous de l'injustice et de l'ingratitude de l'Église romaine et du souverain pontife. Si, au contraire, ils ont agi contre votre volonté, c'étaient eux qu'il fallait punir et non le peuple de Florence. Si vous ne les condamnez pas, si vous poursuivez de votre colère ceux qui ont résisté à leurs crimes, nous en appelons au jugement de Dieu et au jugement de l'opinion publique [1]. »

Ce discours produisit une grande émotion dans l'assemblée; le Pape, qui avait résolu de ne rien prononcer ce jour-là, crut pourtant utile de discuter cette affaire en répondant aux ambassadeurs de Florence :

« Nous avons entendu votre défense; vous avez pris dans la cause et hors de la cause tout ce qui pouvait vous justifier. Soyez sûrs de notre équité. La colère et l'indignation ne nous ébranleront pas;

[1] Si tui, beatissime Pater, sive præfecti, sive legati, quos ad gubernandas Italiæ civitates misisti, gubernationem populorum amabilem, ac non tyrannidem horrendam in cervices hominum fuissent meditati, nec tibi nunc nos accusandi causa foret, nec nobis excusandi.... Populum Florentinum, si antiquæ recitantur historiæ, semper assertorem præcipuum Romanæ Ecclesiæ reperies extitisse... An tibi videtur dignus populus noster, ut non solum frumentum ei negaretur, sed equitatus Anglorum repente ad segetes vastandas agrorum mitteretur, ut per hoc miseræ servitutis jugum subire cogeremur... Quorum facta si tu non damnas, sed eos persequeris, qui adversus talia restiterunt, vide quid Deus ipse de his judicaturus sit, et quæ de hujusmodi rebus opinio in communi hominum judicio relinquatur. S. Antonin., tit. XXII, cap. 1, § 2, et dans Leon. Aretini.

nous ne croirons point aux calomnies, mais seulement à la vérité. Nous vous demandons de débarrasser la cause de tout échafaudage oratoire et de la regarder un instant avec nous dans toute sa vérité. Il est manifeste à tous, et on ne peut le nier, la république de Florence a excité à la révolte les villes de l'Eglise; vous avez pris les armes, dites-vous, pour vous défendre : rien de plus juste. Mais celui qui s'arme, non pour repousser la force présente, mais pour tuer celui qu'il craint ou qu'il suspecte, celui-là est un homicide et il sera condamné. Vous, Florentins, vous avez envoyé vos troupes s'emparer de Bologne, de Pérouse; vous en avez chassé les légats. Ce n'est point repousser la violence, mais la porter, et cela vous l'avez fait bien plus par haine que par crainte.

« Laissons les affaires de Pérouse et de Bologne, leur voisinage pouvait vous inquiéter. Mais les autres villes de l'Église, comment pouviez-vous les redouter? C'estdonc par haine contre la puissance ecclésiastique que vous y avez porté la révolte? Et vous dites que vous êtes les enfants de l'Église! vous parlez contre vous-mêmes : un fils qui lève la main sur son père est plus coupable qu'un étranger. Vous accusez les légats à cause des citadelles qu'ils ont fait bâtir, et vous rejetez sur eux toute la faute. D'abord, pour ce qui regarde les fortifications et les citadelles, nous les blâmerions avec vous si tous les peuples étaient toujours raisonnables. Mais, comme les chevaux paresseux et trop bien nourris deviennent récalcitrants

et intraitables, ainsi les peuples deviennent insolents sous un régime de paix et d'indulgence, et il faut des forteresses pour les maintenir. Nous ne voulons pas être et nous ne sommes point des tyrans. Nous croyons les forteresses nécessaires et utiles à la bonne administration des peuples : sans cela, la majorité des bons serait incessamment menacée par la minorité des méchants. Au reste, toutes les villes se sont soulevées par vos instances et d'après vos promesses : c'est donc vous qui êtes la cause de la révolte et non pas les légats. Nous avons voulu discuter avec vous pour éclairer les esprits, nous rendrons plus tard notre jugement [1]. »

Les jours suivants, on tint plusieurs consistoires où les avis les plus opposés furent mis au jour et discutés. Les cardinaux italiens étaient partisans des moyens de douceur et demandaient grâce pour Florence; les cardinaux français, au contraire, qui ne connaissaient ni les habitudes ni la force des peuples italiens, voulaient la justice inexorable et violente. Les ambassadeurs furent de nouveau admis au consistoire pour entendre la sentence pontificale. Les peines spirituelles, l'interdit, l'excommunication et ses résultats terribles étaient maintenus; puis la guerre était déclarée, et le glaive allait soumettre ceux qui s'étaient confiés dans le glaive.

Les deux ambassadeurs furent consternés jusqu'au fond de l'âme; Barbadori, avec toute l'énergie de son patriotisme, ne voyant plus autour de lui

[1] S. Antonin et Leon Aretin.

que des ennemis, s'avança vers le crucifix et prononça ces paroles comme un défi solennel : « O Dieu ! nous, députés du peuple florentin, nous en appelons à toi et à ta justice de la sentence odieuse de ton vicaire ! O toi ! qui ne peux être sujet à l'erreur et à la colère ; toi, qui veux la liberté des peuples et non leur esclavage ; toi, qui détestes les tyrans, sois en aide aujourd'hui au peuple florentin, qui combat pour son droit et son indépendance[1] ! » Puis ils sortirent emportant à Florence ces tristes nouvelles. La haine devint furieuse, car elle était désespérée. On voulut rompre même avec la foi et établir une autre croyance et un autre culte[2]. En un mot, on justifia complétement la conduite de Grégoire XI.

Cependant on faisait à Avignon les préparatifs de la guerre. Il y avait dans le sacré collége un homme de tête et d'exécution, un homme qui trouvait également sa place sur un champ de bataille et dans un conseil, et dont le puissant lignage assurait du secours à l'entreprise : c'était le cardinal Robert, comte de Genève. Le pape le choisit pour chef de la guerre. Il se vit bientôt à la tête d'une armée de dix mille hommes de toute langue et de toute tribu, ardents au pillage et fidèles tant qu'on les payait bien. Le cardinal avait reçu dans ses instructions secrètes l'ordre formel de traiter avec Visconti aux meil-

[1] Deus, nos legati florentini populi ab hac sententia vicarii tui inique lata, ad te tuamque æquitatem appellamus. Tu, qui falli non poteris, nec ira inflecteris, nec servitutem populorum, sed libertatem amas,... florentino populo libertatem suam defendenti subvenies. — S. Antonin, tit. XXII, cap. I, § 3.

[2] André, Monarchie pontificale, p. 459.

leures conditions possibles : ce qui était d'une haute importance dans la situation des affaires. Le duc de Milan, se voyant sur les bras une armée terrible, reçut favorablement les ouvertures de paix. Alors le cardinal de Genève s'avança dans les provinces révoltées.

La guerre fut sanglante. Les villes opposaient une résistance héroïque. Le cardinal se confiait surtout dans la troupe bretonne, commandée par Selvestre Budes, vrai capitaine du moyen âge, qui ne prenait conseil que de son épée ; il avait soutenu de bons combats en Allemagne, et avait partout laissé un grand renom [1]. Quand cette redoutable compagnie se précipitait sur les bandes italiennes avec son cri national, rien ne lui résistait [2] : on pouvait

[1] Il a esté toujours loyaux ;
Celli estoit un beau joyaux ;
Il a partout molt grand renom,
Quar sans aide et sans conseil
Se n'est de Dieu et du soleil,
Il a fait ce que il a fait.

D. Martène, p. 249.

[2] Adonc trestoust, si vous avise,
Bretons, crient vive l'Eglise,
En appelant tous à voix vive
Voustre merci, Charles et Jve.,..
.... Car hors du champ issirent dru.

Page 295.

Cette expédition héroïque a eu son Homère :

L'an MCCCLXXVIII fist Monsieur Guillaume de la Porene cest romans pour amour et honour de nostre mère sainte Église, et pour vaillance d'armes, que fist eu celny temps Monsieur Selvestre Budes, avecque plusieurs hommes, qui en sa compagnie estoient au fait de l'Eglise. Lequel messire Guillaume fut trois fois prisonnier audit pays.

Cette curieuse relation a été publiée pour la première fois par D. Martene, Veterum scriptorum et monumentorum collectio nova.— 1 vol. in-4°, Rouen, 1700.

suivre les traces de sang que cette armée laissait sur tous les chemins [1]. La ville de Cesena avait juré de mourir plutôt que de se rendre ; elle se confiait dans ses fortifications et dans la vaillance de ses nombreux citoyens. Le cardinal lança sur elle l'impétueuse bande bretonne. Cesena mourut, mais ne se rendit pas. Prise d'assaut, elle fut livrée à d'horribles massacres et les vainqueurs s'abandonnèrent à toute espèce d'excès [2]. Nous ne suivrons pas l'histoire de cette guerre dans ses attaques terribles et ses terribles résistances. Nous avons fait connaître l'état de l'Europe, l'état de l'Italie ; nous avons raconté les révolutions intérieures de la république de Florence ; nous avons dit tout ce que les enfants des hommes ont fait dans ces tristes conjonctures. Laissons-les aux prises sur un champ de bataille, au milieu de la poussière et du sang, et cherchons dans les monuments et les livres si les enfants de Dieu ne trouvèrent pas dans leur charité une puissance plus forte que l'énergie brutale des passions humaines.

[1]
Les prez, les vignes, les chemins
Estoient vermeils comme rubins
Du sang, qui la fust espandu.

D. Martene, p. 277.

[2]
A cellui point nos gens passérent,
Leur barrières et les cassèrent.
Tantost cria monsieur Selvestre,
Sur eux, sur eux nul ne s'arreste !
Ferez, ferez ! tuez, tuez !
Les vilains sont deshonorez.
Soyez certains que bien dolans
Furent trestous petits et grans.

D. Martene. p. 288.

Dans une obscure maison de la Contrada dell' Oca, à Sienne, nous avons laissé une pauvre jeune fille, toute brisée par la pénitence et par les déchirements d'une maladie nerveuse. Dès les premiers jours de l'année 1376, pendant une de ses longues et solitaires agonies, le Père Raimund, arrivant de Florence, lui raconta tous les détails de cette révolution qui affligeait les âmes chrétiennes. Catherine resta profondément attristée. Dieu n'avait donc point exaucé ses prières et ses plus chers désirs; il n'avait point pacifié les peuples chrétiens de l'Europe et préparé ainsi une grande croisade contre les ennemis du Christ. Les agneaux de la bergerie catholique, devenus des loups furieux, se dévoraient, et la voix du pasteur était trop faible pour se faire entendre et calmer cette effroyable tempête.

Après une heure d'abattement et de désespoir au pied du crucifix, Catherine se leva, portant dans son cœur le salut de la chrétienté. Désormais sa voix dominera tous les bruits et toutes les voix discordantes du monde, et, d'une main ferme, elle tracera aux hommes, et aux événements, le chemin qu'ils doivent suivre. Nous ne connaissons encore que l'humble Mantellate de saint Dominique; cachée dans la prière et les œuvres de charité, son zèle s'était borné à l'horizon de Sienne; nous allons voir une femme toute nouvelle agrandissant son âme avec les vues de la Providence, afin d'être toujours à la hauteur de sa mission. Deux passions partagent et occupent son cœur : l'amour de Dieu et l'amour

de la patrie. Ce dernier sentiment sera subordonné à un sentiment plus généreux et plus chrétien, l'amour de tous les hommes sans distinction de races et de nationalité. A l'énergie des facultés morales, elle joindra la rectitude de l'esprit ; à un bon sens admirable, une fermeté que rien n'ébranlera, une piété simple, une largeur d'idées peu commune.

Ce même jour, vers le soir, elle écrivit à Grégoire XI :

« Très-saint et très-révérend Père en Christ, doux Jésus, votre fille indigne, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, écrit à votre Sainteté dans son sang précieux, avec le désir de vous voir unis dans la paix avec vos enfants. Dieu vous redemande cette paix, et pour l'obtenir il veut que vous fassiez tout ce que vous pourrez. Hélas ! il ne paraît pas qu'il veuille que nous soyons si attentifs au pouvoir et aux biens temporels, et que nous ne voyions pas la destruction des âmes et le mépris de Dieu, qui est la suite de la guerre ; mais il me semble qu'il veut que vous ouvriez l'œil de votre intelligence sur la beauté des âmes et sur le sang de son Fils, ce sang dont vous êtes le ministre et qui lave la face de nos âmes. Il vous invite donc à la faim de la nourriture des âmes, car celui qui a faim de l'honneur de Dieu et du salut des brebis laisse là volontiers sa vie corporelle et tous les biens du monde pour les rechercher et les arracher des mains des démons.

« A la vérité, saint Père, vous pouvez dire : En

conscience je suis tenu de conserver et de reconquérir les possessions de la sainte Église. Hélas ! j'avoue bien que cela est vrai, mais il me semble que la chose la plus précieuse doit se garder avec plus de soin. Le trésor de l'Église est le sang du Christ, donné pour prix des âmes, car le trésor du sang n'est pas payé pour les biens temporels, mais pour le salut du genre humain. Si nous établissons que vous êtes tenu de reconquérir et de conserver le trésor et la seigneurie des villes, que l'Église a perdue, vous êtes encore plus strictement obligé à reconquérir tant de brebis qui sont un trésor dans l'Église, trésor qui l'appauvrit beaucoup quand elle le perd, non pas qu'elle s'appauvrisse elle-même, puisque le sang du Christ ne peut diminuer, mais elle perd l'ornement de gloire qu'elle reçoit de la vertu, de l'obéissance et de la soumission. Il vaut donc mieux laisser aller le trésor des choses temporelles que le trésor des choses spirituelles.

« Faites donc tout ce que vous pourrez, et l'ayant fait vous serez excusé devant Dieu et devant les hommes. Vous les frapperez mieux avec le bâton de la bénignité, de l'amour et de la paix, qu'avec le bâton de la guerre, et vous reprendrez ce qui est à vous spirituellement et temporellement. En restreignant mon âme entre elle et Dieu avec une grande faim de notre salut, de la réforme de la sainte Église et du bien de tout le monde, il ne paraît pas que Dieu manifeste d'autre remède que la paix : c'est le seul que je voie en lui. La paix, la paix, la paix pour l'amour

du Christ crucifié ! et ne regardez pas à l'ignorance, à l'aveuglement et à l'orgueil de vos enfants. La paix arrêtera la guerre, détruira la haine dans les cœurs et la division, et réunira tous les intérêts. Chassez donc le démon avec la vertu. Ouvrez, ouvrez bien l'œil de votre intelligence, avec la faim et le désir du salut des âmes, et considérez ces deux maux : le mal de la puissance, de la seigneurie, des possessions temporelles que vous semblez être obligé de reconquérir, et le mal de voir perdre la grâce dans les âmes et l'obéissance qu'ils doivent à Votre Sainteté. Alors vous verrez que vous êtes bien plus obligé à reconquérir les âmes. Après que l'œil de l'intelligence a vu, a discerné quel est le moindre mal, vous, très-saint Père, qui êtes placé entre ces deux grands maux, vous devez choisir le moindre, et le choisissant pour fuir le plus grand, vous éviterez l'un et l'autre, et tous deux tourneront en bien, c'est-à-dire que vous aurez en paix reconquis vos enfants avec ce qui vous est dû.

« Je serais coupable, si je disais ceci pour vous faire une leçon : j'y suis contrainte par la première et douce vérité, par le désir que j'ai de vous voir, vous, Père bien-aimé, dans la paix de l'âme et la quiétude du corps, car dans ces guerres et ces mésaventures je ne vois pas que vous puissiez avoir une heure de bon. Vous fondez le bien des pauvres en soldats, qui sont des mangeurs de chair et d'hommes ; et je vois que le saint désir que vous avez de la réformation de votre épouse est empêché. Réfor-

mez-la par de bons pasteurs, de bons gouverneurs, ce qui ne peut que très-difficilement se faire au milieu de la guerre, car, ayant besoin des princes et des seigneurs, la nécessité vous pousse, vous force à leur donner des pasteurs à leur guise, et non selon votre désir. Bien que ce soit une pitoyable raison, que pour une nécessité quelconque on en vienne à établir dans l'Église des pasteurs qui ne soient pas vertueux, qui se recherchent eux-mêmes au lieu de rechercher la gloire de Dieu et la louange de son nom, qui soient enflés d'orgueil; des pourceaux d'impureté, des feuilles qui sont emportées par le vent des richesses et de la vanité mondaine. Hélas! qu'il n'en soit point ainsi pour l'amour de Jésus-Christ et le salut de votre âme!

« Otez donc, autant qu'il vous est possible, toute occasion de guerre, de peur que vous ne soyez obligé de la faire suivant la volonté des hommes, et non suivant la volonté de Dieu et votre désir. Vous avez besoin du secours du Christ crucifié ; en lui mettez vos affections et vos espérances, et non dans l'homme, dans le secours humain ; dans ce Christ, doux Jésus, dont vous tenez la place et qui semble vouloir que l'Église revienne à son premier et saint état. Oh ! combien votre âme sera heureuse, et la mienne, si je vous voyais être le promoteur de tant de bien qui est entre vos mains, et que ce que Dieu permet par la force se fasse par amour. Cela se fera par la paix, par des pasteurs vrais et vertueux, d'humbles serviteurs de Dieu que vous trouverez.

s'il plaît à Votre Sainteté de les chercher. La guerre et le manque de vertus, voilà les deux causes pour lesquelles l'Église perd et a toujours perdu les biens temporels. Là où il n'y a pas de vertu il y a guerre avec le Créateur, de sorte que la guerre n'en est pas la cause, mais la conséquence. Or, je vous le dis, si vous voulez recouvrer ce que vous avez perdu, il n'y a pas d'autre moyen que de faire le contraire de ce qui a occasionné la perte, c'est-à-dire de le reconquérir par la paix et la vertu, comme il a été dit.

« De cette manière vous remplirez votre autre saint désir, celui des serviteurs de Dieu et de votre humble servante, la conquête des pauvres âmes des infidèles qui ne participent pas au sang de l'Agneau immaculé. Considérez, très-saint Père, quel grand bien est empêché et quel grand mal se fait et se fera. J'espère en la bonté de Dieu et en Votre Sainteté que, juste selon votre pouvoir, vous vous efforcerez à employer ce remède de la sainte paix. Telle est la volonté de Dieu, et je vous le dis de la part du doux Jésus, pour cela et pour les autres choses que vous avez à faire prenez conseil des vrais serviteurs de Dieu ; ils vous conseilleront en toute vérité, et d'eux vous recevrez l'amour dont vous avez besoin. Pour cela il serait bon et de grande nécessité que vous les ayez auprès de vous, les posant comme les colonnes de l'édifice mystique de la sainte Église. Je crois que celui qui vous porte cette lettre est un vrai et doux serviteur de Dieu ; je vous le recommande, et je vous supplie

qu'il plaise à Votre Sainteté de l'avoir toujours auprès d'elle, lui et les autres. Je ne dis rien de plus. Demeurez dans la sainte et aimable dilection de Dieu. Pardonnez à ma hardiesse présomptueuse : je vous demande votre bénédiction. Doux Jésus ! Jésus amour[1] !

Cette lettre nous initie à une politique nouvelle qui ne parle pas le même langage que la diplomatie de la cité des hommes ; nous devons suivre ses négociations et constater ses importants résultats. Dieu reprend quelquefois le gouvernement direct des affaires de ce monde, et nous ne croyons pas que le monde s'en trouve plus mal. Ces étranges dépêches de la fille d'un teinturier furent expédiées au chef de la chrétienté par un simple moine de la Chartreuse de Pontignano, depuis longtemps disciple dévoué de Catherine. Peu de jours après, elle envoya encore deux lettres au Pape. Neri di Landoccio, jeune chevalier siennais, qui depuis trois ans avait l'honneur d'être son secrétaire, porta la première :

« A vous, très-cher et très-révérend Père en Christ Jésus, moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, votre indigne et misérable fille, écrit, dans son sang précieux, avec le désir de vous voir vrai pasteur, prenant exemple du Christ,

[1] El tesoro della Chiesa è il sangue di Cristo dato in prezzo per l'anima, perochè il tesoro del sangue non e pagato per la sustantia temporale, ma per salute dell' umana generazione... Tollete dunque via la cagione della guerra, quanto è possibile a voi, acciocchè non veniate in questo inconveniente di fargli secondo la volonta degli uomini, e non secondo la volonta di Dio e desiderio vostro...— Lett. 2.

notre père, dont vous tenez la place, qui donne sa vie pour ses brebis, ne regardant pas notre ingratitude, ni les persécutions, ni les injures, ni les mépris, ni le blâme qui lui étaient faits par ceux qu'il avait créés et comblés de grâces, ne laissa pas cependant d'opérer notre salut. Enamouré de l'honneur de son Père et de notre salut, il ne vit pas ses peines, mais avec sa sagesse, sa paix et sa bénignité, il guérit notre mal. Ainsi je vous prie, mon très-doux Père, et je vous dis, de la part du Christ crucifié, d'agir avec bonté et de vaincre la malice et l'orgueil de vos enfants par la patience, l'humilité et la douceur. Ils se sont révoltés contre vous, Père : vous savez bien qu'on ne chasse pas le démon par le démon, mais par la seule vertu. Je conviens qu'ils vous ont fait de grandes injures, et causé un grand dommage en vous enlevant vos propriétés.

« Néanmoins, Père, je vous prie, ne point vous arrêter à leur malice ; mais, suivant votre bonté, faites notre salut : leur salut est que vous fassiez la paix avec eux : car le fils qui est en guerre avec son père est déshérité tant qu'il demeure en cet état. Hélas ! Père, la paix pour l'amour de Dieu, afin que vos enfants ne perdent pas l'héritage de la vie éternelle ! Vous savez que Dieu a mis en vos mains la puissance de donner et d'ôter cet héritage selon qu'il plaît à votre bénignité. Vous avez les clefs : il est ouvert à celui à qui vous ouvrez, il est fermé à celui à qui vous fermez.....

« La paix, la paix, la paix, mon doux Père et

non plus la guerre. Marchons sur nos ennemis, portant l'étendard sacré de la croix et armés du glaive de la douce et sainte parole de Dieu. Hélas! donnez à manger aux serviteurs affamés, qui vous attendent maintenant avec un très-grand et très-ardent désir. Prenez courage, prenez courage ; ne vous laissez pas aller à une douleur accablante, mais qu'elle ait la force de l'espérance ; ne vous affligez que de voir le nom de Dieu méprisé. Je ne dis rien de plus : car, si je suivais ma volonté, je ne m'arrêterais qu'avec la fin de ma vie. Pardonnez à ma présomption ; mais ma douleur et l'amour que j'ai pour l'honneur de Dieu et l'exaltation de la sainte Église m'excuseront devant votre bonté. Si je pouvais vous le dire de bouche au lieu de vous l'écrire, il me semble que mon âme serait plus soulagée. Je ne puis rien de plus ; ayez pitié des doux et amoureux désirs que je vous offre avec mes larmes pour la sainte Église ; ne dédaignez point mes prières. Agissez avec sollicitude : car il semble que la vérité souveraine veut produire des fruits, et bientôt nous les verrons, puisque la fleur commence à paraître. Je vous supplie, révérend Père, d'accorder à Neri, porteur de cette lettre, ce qu'il vous demandera, si cela est possible ; je vous supplie de lui donner audience et de lui accorder une entière confiance pour tout ce qu'il vous dira : car, encore une fois, je ne puis tout écrire. Si vous aviez quelque chose de secret et de particulier à me dire, vous pouvez l'en charger. Pour moi, je donnerais volontiers ma vie pour la

gloire de Dieu et le salut des âmes. Doux Jésus! Jésus amour [1]! »

La seconde lettre est plus pressante et d'une expression sublime, quoique au fond elle renferme les mêmes raisonnements que celle qu'on vient de lire :

« Mon très-saint et très-révérend Père en Christ, doux Jésus. Moi, Catherine, votre fille indigne et misérable, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang avec le désir de vous voir un bon pasteur. Considérant que le loup emporte vos brebis et que personne ne les rachète, je recours à vous, notre Père et notre pasteur, vous priant, de la part du Christ crucifié, de prendre exemple sur lui, qui, avec un si ardent amour, s'est dévoué à la mort honteuse de la sainte croix pour arracher des mains de Satan l'humanité, brebis égarée qu'il possédait depuis la révolte de l'homme contre Dieu. L'infinie bonté de Dieu vint, elle vit le mal et la damnation et la perte de cette brebis, et elle reconnut qu'elle ne pouvait pas la sauver par la colère et la guerre. Elle avait pourtant été insultée par elle : car la révolte de l'homme et sa désobéissance méritaient une peine infinie. La souveraine et éternelle sagesse ne voulut pas se montrer inflexible; mais elle trouva le moyen le plus agréable, le plus doux et amoureux qu'on puisse trouver : elle savait que rien n'attire tant le cœur de l'homme comme l'amour : car il a été fait par amour, ce qui semble la raison pour laquelle il est si porté à aimer,

[1] Lett. 3. — Voir le texte entier dans les NOTES.

étant le produit de l'amour et dans son âme et dans son corps : c'est par amour que Dieu l'a créé à son image et à sa ressemblance : c'est par amour que le père engendre : c'est par amour que la mère conçoit. Dieu, voyant qu'il est si apte à aimer, lui jeta droitement l'hameçon de l'amour, lui donnant le Verbe, son Fils unique, qui prit notre humanité pour faire une grande paix. Mais la justice exige que vengeance se fasse de l'injure qui a été faite à Dieu. La divine miséricorde vint donc et l'ineffable charité; et pour satisfaire à la justice et à la miséricorde, Dieu condamne son Fils à la mort, l'ayant revêtu de notre humanité, c'est-à-dire de la masse coupable d'Adam. Ainsi par sa mort est apaisée l'ire du Père; la justice est satisfaite par cette justice exercée sur la personne de son Fils, et il satisfait à la miséricorde en tirant des mains du démon l'humaine nature.

« Le doux Verbe a célébré sur la croix ce tournoi entre la vie et la mort, entre la mort et la vie, de sorte que, par sa mort, notre mort a été détruite, et que, pour nous donner la vie, il a sacrifié la vie de son corps : il nous a donc si fort attiré avec l'amour et vaincu notre malignité par sa bénignité, que tous les cœurs devraient être attirés : car, ainsi qu'il le disait lui-même, si on ne peut montrer un plus grand amour que de donner sa vie pour son ami, et s'il commande l'amour, celui qui donne sa vie pour son ami, que dirons-nous de cet amour ardent et consommé qui donne sa vie pour son ennemi? Car le péché nous avait fait ennemis de Dieu. O doux et

amoureux Verbe! qui a retrouvé la brebis avec l'amour, et avec l'amour lui a donné la vie et l'a ramenée au bercail, c'est-à-dire lui a rendu la grâce qu'elle avait perdue. O très-saint Père! je ne vois pas d'autre moyen de ravoir les brebis rebelles qui sont sorties du bercail de la sainte Église, vous refusant, ô Père! l'obéissance et la soumission. Je vous prie, de la part du Christ crucifié, et je veux que vous me fassiez cette grâce, de vaincre leur malice par votre bénignité.

« Nous sommes à vous, très-saint Père, et je sais qu'il leur paraît à tous qu'ils ont mal fait, et nous reconnaissons qu'ils n'ont point d'excuses dans leurs torts. Néanmoins, pour les grandes peines, pour les choses injustes et iniques qu'ils supportaient des mauvais pasteurs et gouverneurs, il leur a semblé qu'ils ne pouvaient pas faire autrement : car, sentant l'infection de la vie d'un grand nombre de préfets, que vous savez être des démons incarnés, ils sont tombés dans une crainte coupable; ils ont fait comme Pilate, qui, pour ne pas perdre le pouvoir, tua le Christ : ainsi ils ont fait pour ne pas perdre l'État, ils vous ont persécuté. Miséricorde, Père! je vous la demande pour eux; ne regardez pas à l'ignorance et à l'orgueil de vos enfants. Mais, avec la nourriture d'amour et de bénignité, leur faisant une discipline salutaire et des reproches aimables, comme i plaira à Votre Sainteté, rendez-nous la paix, à nous, vos enfants, qui vous avons offensé. Je vous dis cela, doux Christ sur la terre, de la part du Christ qui est

dans le ciel; agissant ainsi sans querelle, sans tempête, ils ressentiront la douleur de leur crime et inclineront leurs têtes sur leur poitrine.

« Alors vous vous réjouirez et nous nous réjouirons, parce qu'avec amour vous aurez ramené au bercail de la sainte Église la brebis égarée, et alors, doux Père, vous remplirez notre saint désir et la volonté de Dieu, vous ferez le saint Passage, que je vous invite de sa part à faire bientôt; ils s'y prépareront sans négligence et avec amour, tout disposés à donner leur vie pour le Christ. O mon Dieu! très-saint Père, levez l'étendard de la sainte croix, et vous verrez les loups devenir des agneaux.

« Paix, paix, paix donc, afin que la guerre n'éloigne pas cet heureux moment. Si vous voulez exercer la vengeance et la justice, exercez-la sur moi, misérable; accablez-moi jusqu'à la mort de toutes les peines et de tous les tourments qu'il vous plaira. Je crois que c'est de l'infection de mes iniquités que sont venus ces malheurs et ces désordres : ainsi prenez sur votre misérable fille toute la vengeance que vous voudrez. Hélas! Père, je meurs de douleur et je ne puis mourir. Venez, venez; ne résistez plus à la volonté de Dieu qui vous appelle; vos brebis affamées vous attendent; venez prendre et posséder la place de votre prédécesseur, l'apôtre Pierre : car vous, vicaire du Christ, vous devez résider dans vos États. Venez donc, venez, ne retardez plus; rassurez-vous, ne craignez rien de ce qui pourra arriver, parce que Dieu sera avec vous. Je

vous demande humblement votre bénédiction pour moi et pour tous mes enfants spirituels, et je vous prie de me pardonner mon audace; je n'ajoute rien; demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux JÉSUS! JÉSUS AMOUR [1]! »

Nous savons maintenant tout le secret de la politique de Catherine : la prière, les larmes, le pardon, la douleur, la paix, c'est la politique du Calvaire; elle veut la paix entre les peuples chrétiens, afin qu'ils puissent porter chez les infidèles l'étendard de la croix et le glaive de la parole évangélique; elle veut la paix, afin que la grande captivité d'Avignon cesse et que le vicaire de Jésus-Christ revienne s'asseoir sur le tombeau de saint Pierre. Dans ces lettres, nous retrouvons les causes des malheurs de l'époque : le mécontentement des populations mal administrées par ces mauvais pasteurs, ces mangeurs d'âmes, qui dévoraient le bien spirituel et le bien temporel [2], et aussi ce fond de méchanceté qui couve dans le cœur humain depuis le péché d'Adam. Elle avait prévu tous ces maux, et elle avait écrit aux seigneurs des villes italiennes pour les exhorter à ne point tant mépriser les peuples qui leur étaient soumis. Nous avons encore sa lettre au tyran de Fuligno, messer Trinci [3]. Emporté par l'orgueil, il resta sourd aux sages avertissements de Catherine et aux terribles menaces d'un religieux de

[1] Lett. 4. — Voir le texte entier dans les NOTES.

[2] Prelati, pastori et rettori della Santa Chiesa, e quali sono fatti mangiatori e devoratori dell'anime. — Lett. 3.

[3] Lett. 194.

l'Ordre de Saint-François, frère Tommaso, vénéré à Fuligno à cause de sa sainteté; il lui avait dit : Ta vie ne durera pas plus que la cloche de la commune, et tu mourras lorsque les veaux voleront sur les toits de la cité. — En effet, au premier signal de la révolte des habitants de Fuligno, la cloche se brisa, Trinci fut massacré, et la bannière du comte Lucio di Lando, commandant les armées victorieuses de Florence, et sur laquelle étaient représentés deux veaux, flottait sur le beffroi populaire [1].

Les hommes graves de la république de Florence, profondément affligés de voir leurs concitoyens opiniâtres dans le mal, soutenus par les marchands ruinés et découragés, proposèrent aux Huit de la guerre d'essayer encore des négociations auprès du pape. Forcés par cette majorité redoutable, ils y consentirent. Nicolas Soderini, qui savait, par des religieux de Saint-Dominique, toute l'influence de Catherine sur l'esprit de Grégoire XI, alla supplier la sainte de quitter sa cellule de Sienne pour venir au secours de la république de Florence [2]. Tout avait échoué, les hommes étaient vaincus; il fallait essayer des moyens extraordinaires et mettre sa confiance et son espoir dans les conseils d'une jeune fille simple et illettrée.

Catherine n'écouta que son zèle et son dévouement à l'Église; elle partit. C'était au milieu du mois de

[1] S. Antonin, Chronicon.

[2] Et cum audissent quod hæc sacra virgo Catherina propter suam sanctitatem satis erat Pontifici grata, procuraverunt eam venire Florentiam. — S. Antonin, pars III, tit. XXIII, cap. XIV, § 16.

mai 1376. La nature était riante et belle, mais les âmes étaient tristes et abattues. Les campagnes portaient encore les marques de la guerre, et la ville de Florence, excommuniée et en deuil, était tristement immobile sur les rives désolées de l'Arno. On n'entendait partout que des plaintes, des pleurs, de dures récriminations, ou les cris sanguinaires d'une révolte orgueilleuse et impie. En voyant cela, Catherine se reportait par la pensée à son premier voyage à Florence. Au mois de mai 1374, elle y était venue au milieu des fleurs, des parfums et de la joie. Le soleil brillait et illuminait les âmes, les cloches sonnaient, la population active et industrieuse travaillait en plein air en riant et en chantant. On célébrait le chapitre général des Frères Prêcheurs, et la vierge de Sienne venait mêler ses prières aux douces voix des Mantellate de Florence, qui donnaient le saint habit de religion à la fille d'un bon marchand, originaire de Sienne [1].

Avec ses disciples et ses pieuses compagnes, Catherine alla loger dans la maison de Nicolas Soderini. Pendant près de quinze jours, elle s'instruisit à fond de toute cette malheureuse affaire ; elle visita les chefs des divers partis, cherchant à calmer les esprits, afin que, d'accord, on puisse prendre une résolution énergique et utile. On lui demanda comme une grâce d'aller elle-même à Avignon pour porter

[1] Venne a Firenze di maggio anni 1374. Quando fu il capitolo de' Frati Predicatori..... una vestita delle pinzochere di santo Domenico, che a nome Caterina di Jacopo da Siena. MSS. cité par le P. Burlamacchi dans les notes sur les Lettres de sainte Catherine, tom. II, pag. 44.

des paroles de paix et de concorde, et préparer ainsi une réception favorable aux orateurs de la république, qui partiraient peu de jours après elle. Catherine se dévoua à cette périlleuse mission, dont elle entrevoyait, au reste, les prodigieux résultats : la paix de l'Europe, pour entreprendre une croisade nouvelle et le rétablissement à Rome de la papauté, depuis longtemps exilée sur les bords du Rhône. Quoique faible et malade, elle se mit en route pour ce grand voyage vers les premiers jours de juin [1], après avoir envoyé devant elle le bienheureux Raimund, comme une douce colombe portant au lieu d'un rameau vert une lettre pleine de paroles affectueuses et fortes, où elle réitère aux pieds sacrés du pontife l'instante expression de ses désirs :

« Très-saint, très-aimé et très-bon Père en Christ doux Jésus, moi, votre fille indigne, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux avec le désir de voir en vous la plénitude de la divine grâce : c'est par vous que le monde peut être pacifié ; aussi, je vous en supplie, saint Père, donnez-lui la paix. Si vous me dites : Le monde est si troublé, comment pourra-t-il recevoir la paix ? Je vous dis, de la part du Christ crucifié, il faut, avec votre puissance, faire trois choses principales : arracher du jardin de la sainte Église ces herbes pourries et infectes, ces pasteurs pleins d'impuretés, d'ambition et d'or-

[1] Laborem non recusavit, et fiduciam gerens in Domino operis exequendi iter assumpsit debilis corpore. S. Antonin.

gueil, et y planter à la place des fleurs odoriférantes, des pasteurs vrais serviteurs de Jésus-Christ et pères des pauvres, qui ne cherchent que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Hélas! quelle grande confusion est celle-ci! de voir ceux qui devraient être des modèles de pauvreté et d'humbles agneaux, ceux qui devraient élargir aux pauvres les richesses de l'Église, être mille fois plus enfoncés dans les délices et les vanités du monde que les laïques : bien plus, beaucoup de laïques leur font honte par leur bonne et sainte vie. Il semble vraiment que la souveraine et éternelle bonté veuille exiger par force ce qu'on ne fait pas par amour. Il semble qu'elle permette que la puissance et la richesse soient ôtées à l'Église, son Épouse, pour montrer qu'elle veut que la sainte Église retourne à son premier état de pauvreté, d'humilité, de douceur, alors qu'elle ne recherchait que la gloire de Dieu et le salut des âmes, prenant souci des choses spirituelles et non des choses temporelles : car, depuis qu'elle vise plus aux biens de la terre qu'aux biens spirituels, les choses vont de mal en pis. Aussi voyez, par un juste jugement, Dieu a permis de grandes tribulations et de grands malheurs. Mais rassurez-vous, Père, ne craignez rien de ce qui est arrivé et de ce qui adviendra... Rassurez-vous en Christ doux Jésus, j'espère que son secours et la plénitude de la divine grâce seront près de vous, si vous faites ainsi que je vous l'ai dit déjà. De la guerre vous viendrez à une grande paix, de la persécution à une grande union; non avec la force

humaine, mais par la sainte vertu, vous surmonterez la méchanceté visible des créatures iniques, et l'invisible malice, qui ne dort jamais à côté de nous..... Je ne dis rien de plus. Pardonnez à mon ignorance. Accueillez et écoutez le frère Raimund et les autres fils spirituels qui l'accompagnent; ils vont vers vous de la part de Jésus-Christ crucifié et de la mienne [1]. »

Le 18 juin, au coucher du soleil, Catherine et ses disciples entraient dans Avignon, au milieu d'une atmosphère orientale par sa richesse, harmonieuse par ses tons, magnifique par ses souvenirs. Ici nous devons nous arrêter et remonter dans le passé. L'histoire de la papauté d'Avignon ne nous est connue que par les anathèmes des Italiens, les étroites appréciations des gallicans et les récriminations des historiens de la Réforme [2].

Qu'est-ce que les papes d'Avignon ont fait pour l'Église de Jésus-Christ et pour la civilisation; leurs noms doivent-ils être prononcés avec respect et inscrits avec honneur dans les glorieuses annales de la cité de Dieu?

Depuis l'origine, il y avait une lutte entre le pouvoir sacerdotal et le pouvoir laïque; le pouvoir laïque voulait s'émanciper de la tutelle sacerdotale;

[1] Tenendo il modo detto disopra; da guerra verrete a grandissima pace, da persecutione a grandissima unione, non con potentia umana, ma con la virtu santa sconfiggiarette le dimonia visibili delle inique creature, e l'invisibili dimonia che mai non dormono sopra di noi. Lett. 5.

[2] Je dois pourtant faire une exception pour le livre de M. André: Histoire politique de la Monarchie pontificale au quatorzième siècle, in-8°; 1845. Il nous a été fort utile.

et cette émancipation a été le chef-d'œuvre de la politique française. Le pontificat auquel saint Grégoire VII avait donné sa plus belle expression et sa plus haute puissance, ne pouvait être ruiné au quatorzième siècle, ni par la force des armes, ni par la force des idées. La ruse seule put triompher du géant. Ce fut donc la ruse qui entraîna captive aux bords du Rhône la papauté vaincue. Samson n'avait-il pas été dompté et affaibli par les caresses perfides de Dalila?

C'est une triste et douloureuse histoire que celle de Clément V. Transporté d'un désert sur le pinacle du temple, il avait consenti à adorer son puissant tentateur en échange des gloires de ce monde. Sa vie fut inquiète, agitée. On dirait qu'au moment où il sacrifia la papauté à Philippe-le-Bel, une parole fatale avait été prononcée sur sa tête comme sur celle du premier meurtrier : Tu seras errant et fugitif sur la terre. Aussi il n'eut pas de repos : semblable au Nessus de la fable, qu'une robe brûlante consumait dans d'horribles douleurs, ou aux manes éplorés de la ballade allemande ; il allait vite, il allait toujours : les morts vont vite. Sainte Birgitte, dans ses révélations, voyait ce gyrovague maudit, ce juif-errant couronné, vêtu d'un saint habit, mais apostat par ses mœurs, pèlerin apparent, mais vagabond réel [1]. Suivi d'une armée de serviteurs rapaces et de femmes équivoques, il parcourut les églises de France. Il s'abattit d'abord sur

[1] Religiosus habitu, sed moribus apostata ; peregrinus fama, sed intentione gyrovaga.

la riche abbaye de Cluny, qu'il ruina complétement. De là il alla s'établir chez l'archevêque de Bourges, Egidius Colonna, qui avait été son ennemi; il le réduisit à une telle pénurie, que ce primat d'Aquitaine était obligé pour vivre de se mêler parmi ses chanoines pour recevoir la distribution journalière [1]. Puis il vint à Bordeaux et encore dans d'autres villes. Enfin, en 1309, pendant l'octave de l'Épiphanie, ce pontife voyageur, ayant traversé le Rhône sur le pont de Saint-Bénézet, entrait à Avignon. Cette pauvre petite ville, jetée sur un rocher et dont les rues sales et étroites étaient habitées par des mariniers et des pêcheurs, ne savait pas qu'elle allait dilater son enceinte, devenir la splendide résidence du chef de l'Église, et apparaître au monde comme le centre de la civilisation et de tout bien. Les riantes plaines du Comtat appartenaient à l'Église romaine depuis 1229. Clément avait au moins bien choisi son asile dans la captivité, et en posant le pied sur la terre de France la papauté ne perdait pas entièrement de vue cette belle mer Méditerranée qui baigne les côtes de ses États d'Italie; elle pouvait entrevoir le moment où elle voguerait sur les ondes bleues de la mer Tyrrhénienne pour se soustraire aux instances de son fils aîné.

Clément V s'arrangea le mieux qu'il put dans ce coin de terre; il promenait sa maladive activité du frais et poétique vallon du Groseaux à l'élégant châ-

[1] Continuat. Guil. de Nangis, ann. 1305; apud d'Achery, Spicilegium, tome III, in-folio.

teau de Monteux, qui ne conserve plus qu'une tour découronnée; son action politique était faible, impuissante, nulle dans ses résultats : car toujours elle était au service de son acheteur. Sa vie n'était qu'un long remords. De jour en jour il devenait plus sombre, plus inquiet. L'appel funèbre de Jacques de Molay vint augmenter ses terreurs. Après quelques mois de séjour à Avignon, Clément partit pour Carpentras. Il espérait, sans doute, que les sites pittoresques qui environnent cette ville, la majestueuse grandeur du Mont-Ventoux, où les travaux récents qu'il avait ordonnés pour conduire à Carpentras des eaux abondantes et salubres, récréeraient son âme agitée. Les peines intérieures qui le rongeaient développèrent les germes d'une maladie mortelle. L'agonie ne put éteindre son fatal besoin de voyages. Il crut que l'air natal et les touchants souvenirs de l'enfance le rafraîchiraient, le rajeuniraient; il partit donc pour Bordeaux. Mais après quelques lieues, dans le village de Roquemaure, le 20 avril 1304, ses tribulations finissaient avec sa vie.

Or, le 23 juillet, le conclave étant rassemblé à Carpentras, Bertrand Dugoth, neveu du pape défunt, se précipita dans la ville à la tête d'une nombreuse compagnie de gens d'armes, criant: Mort aux Italiens! Puis les massacres, le pillage, l'incendie. Les cardinaux épouvantés s'enfuirent laissant le cadavre de Clément V exposé à l'avidité de la valetaille, qui le dépouilla de tous ses habits et le jeta dans le feu et les ruines du palais épiscopal.

Voilà la première page de l'histoire de la papauté d'Avignon : certes pour tout cœur chrétien elle est triste et humiliante, aussi c'est le dernier degré d'avilissement où la papauté puisse tomber. Il nous reste à dire comment elle s'est relevée pleine d'une glorieuse énergie, car, lorsque tout semble désespéré, l'Église espère et triomphe.

Le pontificat de Clément V se trouve isolé entre deux vides énormes ; on dirait un anneau discordant qui ne peut se souder à la chaîne sacrée. Son élection avait été précédée d'une vacance orageuse de plus de deux ans ; plus de deux ans de discordes, d'intrigues et de troubles signalèrent pareillement sa mort avant le choix de son successeur. Philippe-le-Bel, qu'on pourrait aussi surnommer le faux-monnayeur, ce roi sacrilége, qui avait outragé l'Église dans la personne de Boniface VIII, s'en était allé trouver Clément V, poussé par une force surnaturelle ; sans fièvre, à la fleur de son âge, il avait succombé à un mal inexplicable. Jacques de Molay l'avait appelé du haut de son bûcher, et lorsqu'une victime appelle il faut bien répondre [1].

Philippe-le-Long enferma les cardinaux à Lyon dans le couvent des Frères Prêcheurs, leur déclarant qu'ils n'en sortiraient point avant qu'ils n'eussent élu un pape. Le 21 août 1316, tous les suffrages se réunirent sur Jacques Deuse, cardinal-évêque de Porto. Il avait soixante-douze ans et prit le nom de Jean XXII. Petit de stature, mais grand par sa science,

[1] Cont. Guil. de Nangis, ann. 1314 ; d'Achery, Spicilegium, tome III.

ainsi que l'observent tous ses contemporains, Jean était un homme d'une haute capacité. Il était digne de sa position souveraine par ses vertus, ses talents et son aptitude aux affaires. Profond légiste et habile jurisconsulte, il prenait depuis longtemps une part active à l'administration pontificale; toutes les affaires importantes lui étaient renvoyées par Clément V. Il fut chargé de fixer un congrès à Lyon, d'établir la paix en Flandre, de défendre la papauté en la personne de Boniface VIII, que le roi Philippe voulait flétrir, et d'examiner à fond le procès inique des Templiers.

Jean XXII gouverna l'Église sagement, sévèrement. Après avoir créé douze cardinaux, il érigea quinze nouveaux évêchés en France, réforma l'ordre de Grandmont et condamna les fraticelles et les opinions du docteur Jean de Poilly sur l'administration des sacrements. Pendant la fanatique insurrection des Pastoureaux, il continua avec zèle et amour l'œuvre admirable de la papauté; il prit sous sa protection spéciale les malheureux enfants d'Israël, que l'on massacrait de toutes parts. L'ordre des Frères Mineurs, déjà presque vieux et caduc, se perdait dans les divisions les plus haineuses pour une chose que l'on voudrait appeler frivole et insensée, si l'on ne savait que les chimères et les rêves, sous quelque forme qu'ils apparaissent, font d'abord les délices de l'esprit humain, puis sa passion. Un religieux de Saint-François a-t-il la propriété absolue des choses qu'il consomme, comme sa soupe, son pain, son vin;

ou n'en a-t-il que le simple usage sans propriété? Voilà la question qui occupait les plus fortes têtes du quatorzième siècle. Au reste, nous n'avons pas le droit d'en rire, car ne sommes-nous pas aussi divisés pour de misérables querelles dont nos descendants rougiront?

Des distinctions et des subtilités théologiques on passa aux injures, aux menaces, à la guerre. Les plus intraitables étaient les Spirituels, vrais jansénistes de l'époque, étroits et turbulents. Les choses en vinrent à un tel point, que le Pape crut son intervention nécessaire pour rétablir l'harmonie et la paix dans un Ordre très-répandu et très-populaire. Par une constitution solennelle, il condamna la vaporeuse mysticité des Spirituels : « On peut, dit-il, séparer l'usage d'avec la propriété dans les choses dont on use sans en détruire la substance, comme un cheval, un livre ou quelque meuble; mais il est impossible de les séparer dans celles dont on ne peut user sans les détruire [1]. » Cette sage décision ne fit qu'irriter les Spirituels: ils eurent la hardiesse d'en appeler comme d'abus. Le Pape publia alors une seconde constitution où il assure que non-seulement Jésus-Christ et les Apôtres avaient eu la véritable propriété des choses dont ils usaient, mais encore qu'ils avaient possédé les deniers nécessaires pour satisfaire aux premiers besoins de la vie [2]. Les Spiri-

[1] Extravagant. Joann. XXII. — AD CONDITOREM, tit. XIV, n. 3.
[2] CUM INTER NONNULLOS, n. 4.

tuels crièrent au scandale, à l'hérésie, et demandèrent protection à l'empereur.

Alors cette controverse, qui avait eu son côté burlesque, eut son côté sanglant. Le Pape chercha parmi les Frères Mineurs un homme sûr, dévoué, inexorable, frère Michel, qu'il nomma inquisiteur général pour la France méridionale. La justice fut rigoureuse et cruelle, car non-seulement on brûla les hommes, mais les femmes qui soutenaient opiniâtrément que Jésus-Christ et les Apôtres n'avaient rien possédé[1]. Cependant les Dominicains et tous les opposants aux Spirituels plaçaient dans le sanctuaire le Christ richement vêtu d'une toge de pourpre aux franges d'or et portant non pas une couronne d'épines, mais une couronne royale. La controverse était complète, elle avait des livres, des martyrs et un art.

Après les Frères Mineurs, Jean XXII eut à combattre les sorciers, les envoûteurs qui avaient même conjuré contre sa vie[2]; Hugues Gérard, évêque de Cahors, fut accusé, écorché et brûlé[3]. Puis les alchimistes, qu'il excommunie pour avoir trompé le peuple et excité la cupidité. Le début de son décret,

[1] On peut suivre les procédures dans Baluze, Miscellanea, tome I, in-8°. — Voir aussi Rinaldi, ann. 1322 et seq.

[2] Rinaldi, ann. 1317, n. 52 et seq.

[3] Rinaldi; Fleury, liv. 92, n. 41. M. André nous apprend que la curieuse procédure contre les empoisonneurs et les sorciers qui attentèrent à la vie de Jean XXII resta dans les archives du palais apostolique d'Avignon jusqu'en 1594, où Octave Aquaviva, cardinal-légat, la fit transporter au Vatican. — L'esprit humain a toujours gravité vers l'inconnu et le mystérieux; la sorcellerie du quatorzième siècle a changé de forme et de nom : elle s'apppelle aujourd'hui le Magnétisme. Il n'y a rien de nouveau.

bien qu'ironique et mordant, est plein de commisération : « Les pauvres alchimistes promettent toujours des richesses qu'ils ne montrent jamais. Ont-ils trouvé la fortune pour eux dans leurs fourneaux [1] ? »

Le Pape avait un terrible ministre dans la personne de frère Jean de Belne, inquisiteur général de France, que nous ne pouvons mieux faire connaître qu'en citant un passage de son petit Traité contre les hérétiques : « Tous ceux qui louent, plaignent ou recommandent les hérétiques condamnés sont censés eux-mêmes hérétiques et implicitement compris dans l'hérésie condamnée : ainsi on doit procéder contre eux, malgré qu'ils allèguent la cause d'ignorance, puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'ils ignorent ce qui a été publiquement jugé et condamné [2]. Si quelqu'un soutient que le Pape a prononcé une sentence injuste dans l'affaire de ceux qui ont été brûlés, celui-là est hérétique, s'il persévère dans cette opinion [3]. Tous ceux qui, interrogés sur les articles pour lesquels on a brûlé les hérétiques, refusent de répondre catégoriquement s'ils les admettent ou les rejettent, mais qui répondent seulement qu'ils croient sur ce point ce qu'un catholique doit croire, ceux-là doivent être regardés comme suspects [4]. »

[1] Spondent quas non exhibent divitias pauperes alchimistæ. Extravagant. commun., lib. V, tit. VI.

[2] Cum etiam non sit verisimile quod apud eos remanserit ignorantia. — Baluze, Miscellanea, tome I, in-8°, page 289.

[3] .... Quod sententia lata contra illos qui combusti fuerunt..... est injusta insanum est dicere et hæreticum. Page 191.

[4] Cum sit dubia et ambigua et SUSPECTA, pro non responsione est habenda. Page 191.

Ainsi la loi des SUSPECTS n'a pas été faite par les bourreaux du dix-huitième siècle, mais par les inquisiteurs du moyen âge. Au reste, ne jugeons pas avec nos idées modernes les opinions d'autrefois. La soif de l'or, le désespoir qu'enfantait le despotisme, le besoin d'amélioration, l'ardeur des plaisirs, l'inquiétude générale des esprits produisaient, suivant l'expression de Jean XXII, une peste contagieuse qui gagnait successivement tout le troupeau du Christ[1]. Il fallait peut-être employer des moyens extrêmes, rigoureux, pour maintenir l'ordre et le bon sens; et au milieu du trouble universel, le Pape était à la fois théologien, législateur, père des fidèles, haut justicier et préfet de police, et nous devons lui savoir gré, à ce petit vieillard d'Avignon, de ne s'être pas fatigué dans les fonctions pénibles et rebutantes de sa charge suprême. Voyons comment il remplissait les autres parties de son mandat apostolique.

Jean XXII a été présent par tout le monde catholique, il a tout animé de son souffle, son regard perçant dominait l'Europe, et son action était universelle. Ne devant son élection qu'à son propre mérite, il pouvait donner à la papauté ses franches allures et sa prépondérance antique; mais, oubliant qu'un pape n'a pas d'autre patrie que le Calvaire, il s'attacha à la politique française; il s'y attacha par dévoûment, tandis que son prédécesseur avait été

[1] Voir la bulle SUPER ILLIUS SPECULA, Cherubini, tome I, in-folio, ann. 1325.

français par contrainte. Nous devons au moins reconnaître que c'est le Pape qui a vivifié la France sous les règnes des enfants débiles de Philippe-le-Bel. Il fit tout ce qu'il put pour les élever à la hauteur de la royauté; il n'y parvint pas. Il ne pouvait même pas leur donner une tenue décente, à ces rois longs ou gros qui occupaient le trône de saint Louis, et il était obligé de leur faire des leçons de maintien dans des lettres apostoliques : « Pendant l'office divin, vous parlez tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et vous vous appliquez à des affaires qui vous détournent de l'attention que vous devez donner aux prières qui se font pour vous et pour le peuple. Vous devriez aussi depuis votre sacre prendre des manières plus graves et porter le manteau royal comme vos ancêtres. Lisez vous-même les lettres que vous adressent le Pape, les rois et les princes, et conservez-les en lieu sûr pour éviter que les secrets de l'État ne soient divulgués[1]. » Tout ce qu'il put obtenir, c'est un traité avantageux avec Robert, comte de Flandre[2].

Une seule chose grandit et profite à cette époque : c'est la bourgeoisie, le peuple. Raymond Lulle avait défini la politique : L'art par lequel les bourgeois (burgenses) procurent l'utilité publique de la cité[3]. Ces parlements tout bourgeois, qui avaient écarté peu à peu de leur sein la noblesse armée et guerrière,

[1] Rinaldi, ann. 1317, n. 2, 3.
[2] Rinaldi, ann. 1318, n. 21, 22, 23, 24.
[3] Ars magna et generalis.

sous prétexte qu'elle n'était pas assez lettrée, et que les chicanes civiles ne vont pas à de nobles épées ; qui avaient écarté les ecclésiastiques, parce qu'il y aurait conscience de les empêcher de vaquer au gouvernement de la spiritualité, ils ne voulaient pas seulement l'utilité de la cité, mais l'utilité de l'État, et après bien des siècles la grande royauté de Louis XIV nous apparaîtra portée sur les épaules populaires des gens de robe. L'Église, qui ne fait acception de personne et qui ne reconnaît que le mérite personnel, contribuait à développer le sentiment d'égalité devant la loi et préparait l'affranchissement moderne ; et, si nos idées françaises sont les idées prépondérantes dans le monde, peut-être le devons-nous à l'appui et à l'impulsion des papes du quatorzième siècle, dont nous essayons d'esquisser l'histoire avec une reconnaissance toute filiale.

Après la mort d'Henri VII, Jean présenta comme candidat à la couronne impériale le roi de France Charles-le-Bel. Louis de Bavière fut élu. Le Pape, prétextant une irrégularité apparente, protesta contre cette élection, reprochant en même temps au gros roi de France son apathie, sa lésinerie : il n'avait point assez répandu d'argent en Allemagne et le zèle des électeurs s'était refroidi [1]. De récrimination en récrimination on en vint à une lutte acharnée, et Louis de Bavière prit l'attitude d'un schismatique ; il s'avança vers Rome et créa un antipape. Jean, qui

[1] Rinaldi, ann. 1325. — L'évêque de Liége avait pourtant reçu deux mille florins. Le système électoral n'a pas beaucoup changé !

était né deux siècles trop tard et qui se croyait encore au temps d'Alexandre III, agissait avec une admirable intrépidité; il proclamait la nationalité et l'indépendance de l'Italie : « Nous la délivrons de la juridiction et de la servitude de l'empire, nous la séparons par la plénitude de notre puissance, de façon qu'elle ne puisse jamais lui être incorporée ou inféodée [1]. » Il excommuniait solennellement Louis de Bavière et les princes italiens ses adhérents.

L'empereur, en traversant l'Italie, ranimait partout sur son passage les animosités des Guelfes et des Gibelins. Une puissante ligue s'organisa dans la Lombardie contre les prétentions de la papauté. Les Aigles de l'empire s'unissant aux Vipères des Visconti, une armée formidable se leva sous les ordres de Galeaz. Les Romains, qui ne voyaient qu'avec un profond déplaisir le séjour du Pape à Avignon, firent à Louis de Bavière une réception magnifique, et l'on vit l'empereur condamner le Pape. Mais dès le lendemain il y eut une audacieuse réaction.

Jacques Colonna, jeune seigneur plein de hardiesse et de courage, portant dans son âme patricienne un sentiment profond d'idépendance et dans son cœur toute la haine d'un guelfe proscrit, entre dans Rome par la porte du Peuple, traverse à cheval la longue et populeuse rue del Corso, précédé d'un page qui sonne de la trompette, et entraîne à sa suite tous ceux qu'il rencontre. Arrivé sur la place de Saint-Marcel, il dit : Un soi-disant syndic du

[1] Baluze, Hist. Pap. Aveniou., t. II, in-4°.

peuple a paru devant le soi-disant empereur pour demander la déchéance du saint et véritable pape Jean XXII : or je dis que ce soi-disant syndic a agi comme un félon, et que ce soi-disant empereur est excommunié avec tous ses fauteurs et adhérents. Je dis encore que je soutiendrai et prouverai ce que j'avoue avec mon épée envers et contre tous. Puis, s'avançant vers la porte de l'église Saint-Marcel, il y placarda la bulle d'excommunication aux grands applaudissements du peuple et des lansquenets bavarois eux-mêmes, qui ne comprenaient rien à la chose. Il s'élança aussitôt sur un cheval vigoureux, et suivi de trois fidèles compagnons il revint à Palestrina. L'empereur mit des gens d'armes à sa poursuite, mais il était trop tard [1].

Louis de Bavière, ce blond chevalier téméraire et facétieux, était la personnification de toutes les rivalités contre le pontificat et contre l'influence française : aussi rien ne put calmer la querelle, rien que la lassitude et l'indifférence populaire. Ce dernier duel du sacerdoce et de l'empire fut désastreux et fatal pour la papauté : il était évident qu'elle perdait chaque jour de son terrain avec son importance politique. On voit mieux encore cet affaiblissement dans sa lutte avec un misérable baron brutal, ricaneur, indifférent, Bertrand Dugoth, neveu de Clément V et voleur du trésor pontifical.

[1] Delle quali cose grande mormorio fu per tutta Roma, e fatto assapere al Bavaro, ch' era a Santo Pietro, gli mando dietro genti d'arme a cavallo per prenderlo, ma gia era assai dilungato. — Giovanni Villani, lib. X, cap. 72.

Jean XXII, honteusement vaincu, fut obligé de feindre la victoire. Il avait employé tout d'abord l'excommunication et la force, il descend peu à peu à la diplomatie. Bertrand vint à Avignon avec une bonne troupe et comparut devant son juge avec cette hypocrite sécurité que donne la certitude du succès en face de l'impuissance; il mit en avant sa simplicité militaire, son incontestable bonne foi. Les cardinaux gascons pleurèrent d'attendrissement. On ne parla plus du trésor de Monteux, qui s'élevait à un million sept cent quatre mille huit cents florins d'or, mais seulement d'une somme de trois cent mille florins, qui serait partagée entre la chambre apostolique et Bertrand, qui de son côté s'engageait à équiper mille gens d'armes pour la première croisade. La croisade n'eut pas lieu, la chambre apostolique ne reçut pas un denier, l'excommunication fut levée, et le voleur devint un grand seigneur [1]. Cette défaite à la portée du peuple était plus humiliante, plus dangereuse que toutes les défaites : la grande âme du Pape le comprenait bien, elle ne se laissa point abattre et continua son œuvre avec un inébranlable courage.

Quoique français, Jean sut conserver auprès des adversaires de la France toute sa dignité morale et toute la confiance qu'inspire une impartialité, partant de principes plus hauts que la sympathie nationale. Frédéric d'Aragon avait essayé plus d'une fois

[1] André, Monarchie pontificale, p. 126. Fleury traite toute cette affaire avec une grande politesse.

d'étendre ses conquêtes sur la terre-ferme et de s'emparer des provinces napolitaines. En 1317 Jean XXII envoya en Sicile en qualité de nonces l'évêque de Troyes, Étienne, abbé de Saint-Maximien, et Pierre Teissier, son chapelain, son homme de confiance, qu'il fit plus tard cardinal, pour signifier à Frédéric de respecter les limites naturelles de son royaume et d'abandonner Reggio, ainsi que toutes les places de la Calabre qu'il occupait. Frédéric se soumit et fit une trêve avec Robert de Naples.

Il n'y a eu qu'un seul pape anglais, et il a commis un crime politique : il donna aux rois d'Angleterre la pleine souveraineté de l'Irlande [1]; et depuis ce moment ce malheureux peuple est lié fatalement, comme Prométhée, au vautour qui le dévore. Les choses en étaient déjà venues au quatorzième siècle à un tel état de cruauté et d'injustice, que les lords et le peuple irlandais écrivirent à Jean XXII pour implorer sa médiation ; ils disaient, ces malheureux opprimés : Ce sont des oppressions, des impôts, des servitudes, des corvées tellement inouïes, tellement intolérables, qu'il ne nous est plus possible de vivre sous un tel régime. On a répondu à nos réclamations incessantes par de nouvelles cruautés. Nous avons pris les armes, nous avons choisi Édouard de Bruce, comte de Carrik, pour notre protecteur et notre souverain [2]. Le Pape fut vivement touché du sort de ce peuple et adressa au roi despote une lettre

[1] Baronius, ann. 1159.
[2] Lingard et M. André, p. 148.

remplie de sages conseils et de pressantes sollicitations [1]. En même temps Jean XXII prenait la défense des Écossais et de leur roi Robert de Bruce, persécutés et opprimés par les Anglais, et favorisait leur indépendance [2]. Il consolait Édouard III des crimes de sa mère, et lui donnait d'excellents conseils pour le gouvernement de ses États [3].

Depuis le jour où Boleslas-le-Cruel avait tué saint Stanislas, évêque de Cracovie, la Pologne, déchue de son ancienne splendeur, n'était plus qu'un duché. En 1316, Ladislas Lostec, duc de Cracovie, envoya à Avignon Geruard, évêque de Wladislaw, pour demander en sa faveur le rétablissement de la dignité royale, attendu que la plupart des duchés de Pologne étaient réunis en sa personne, et qu'il serait plus en état de résister aux puissances voisines qui fesaient des incursions dans la Pologne, particulièrement aux chevaliers de Prusse, qui avaient depuis peu occupé la Poméranie. Jean XXII étudia longtemps la contestation du roi de Bohême, qui réclamait d'anciens droits sur la Pologne, et Ladislas fut couronné [4].

Le Portugal et les royaumes d'Espagne éprouvèrent les heureux résultats de la haute intervention du Pontife. Il calma les haines de ces peuples divisés et tourna leurs forces réunies contre l'ennemi

[1] Rinaldi, ann. 1317, n. 43.
[2] Rinaldi, ann. 1328, n. 74.
[3] Rinaldi, ann. 1331, n. 36.
[4] Rinaldi, ann. 1319, n. 2.

commun, les Maures de Grenade et de Cordoue. Et pour atteindre plus facilement ce but il établit en Portugal l'ordre militaire du Christ, auquel il donna les biens des Templiers [1].

Non-seulement l'Europe était dominée par l'influence de Jean XXII, mais l'Asie vit briller sa pensée et ressentit les effets de sa tendre sollicitude. La croisade était sa pensée dominante, et il ne voulait pacifier la chrétienté que pour guerroyer les Turcs. Avec la puissante coopération d'André Dandolo, doge de Venise, il parvint à ramasser quelques troupes et à les faire passer dans la Romanie. Il accueillait bien tous ceux qui venaient l'entretenir de la croisade. Je laisse parler ici le vénitien Marino Sanuto, qui, en 1324, devait se donner tant de peine pour la réunion de l'Église grecque à l'Église latine :

« L'an 1321, le vingt-quatrième de septembre, je fus admis devant notre Saint-Père le Pape, et lui présentai deux livres pour le recouvrement et la conservation de la Terre-Sainte, l'un couvert de rouge et l'autre de jaune. Je lui présentai aussi quatre cartes géographiques : l'une de la mer Méditerranée, la seconde de la terre et de la mer, la troisième de la Terre-Sainte, la quatrième de l'Égypte ; et je lui donnai par écrit tout ce que j'avais résolu de lui dire de bouche. Le Saint-Père reçut le tout agréablement et fit lire en ma présence mon écrit, une grande partie du prologue et des rubriques. Il me fit aussi plusieurs questions auxquelles je répon-

[1] Rinaldi, ann. 1319, n, 29.

dis. Enfin il dit : Je veux que ces livres soient examinés. Je lui répondis respectueusement que j'en était fort content, pourvu que les examinateurs fussent fidèles. N'en doutez point, dit-il ; puis il ajouta : Allez vous reposer jusqu'à ce que je vous envoie quérir. Je me retirai, et le même jour il manda Boentio d'Asti, de l'ordre des Frères Prêcheurs, vicaire de la province d'Arménie ; Jacques de Camerino, de l'ordre des Frères Mineurs, avec sa grande barbe : il était venu en cour de Rome pour les frères de Perse ; Matthias de Chypre et Paulin de Venise, pénitenciers du Pape, l'un et l'autre du même ordre des Frères Mineurs, et leur donna le livre jaune avec ordre de l'examiner soigneusement et de lui en faire le rapport.

« Ces quatre religieux s'assemblèrent chez frère Paulin, examinèrent mon livre soigneusement et fidèlement, et firent mettre leur rapport par écrit. Un mois après, un samedi au soir, le Pape fit venir premièrement les religieux, puis moi, et leur demanda plusieurs fois : Êtes-vous d'accord sur le fait ? Ils répondirent avec respect : Saint-Père, nous avons écrit tout d'abord ce que nous pensions. Il y eut plusieurs autres discours, les frères et moi répondant aux questions du Pape. Enfin il dit . Il est tard, vous laisserez ici votre rapport, je le verrai, puis je vous enverrai chercher. Ainsi le livre et le rapport demeurèrent par-devers lui [1]. »

[1] Marino Sanuto, pag. 1, apud Bongars, Gesta Dei per Francos, tom. II, in-folio.

Dans la précieuse collection de Bongars, nous avons le curieux travail de Sanuto avec ce titre mystique : Les secrets des fidèles de la croix. Ce traité d'économie politique et commerciale mérite plus que jamais l'attention des hommes sérieux, puisque la question d'Orient est devenue la question la plus importante ; et il est à remarquer qu'elle est restée au même état où un grand pape, saint Pie V, l'a laissée [1]. C'est là où nous la reprendrons bientôt, car tout annonce que les croisades de l'avenir seront le glorieux complément des croisades du passé.

L'ouvrage de Marino Sanuto est divisé en trois livres. Dans le premier il propose d'affaiblir le sultan d'Égypte en ruinant son commerce par un blocus commercial et maritime. Dix galères suffiront. Il fixe avec une prévoyance toute moderne ce qu'il faut d'hommes, d'argent, de vivres. La flotte sera armée à Venise, car les marins de Venise sauront seuls se conduire sur les plages basses d'Égypte, qui ressemblent à leurs lagunes. Il faut que l'accès de l'Égypte soit entièrement interdit ; il faut tirer d'ailleurs les épiceries et les marchandises des Indes, et n'y porter de chrétienté ni vivres, ni métaux, ni bois, ni autres choses nécessaires à la navigation, et même à cette fin Sanuto demande que l'on étende et que l'on aggrave les censures ecclésiastiques contre ceux qui portent aux infidèles des marchandises de contrebande et des armes [2].

[1] Voir la belle Histoire de saint Pie V, par M. de Falloux.

[2] Jean XXII excommunia et déclara infâmes tous ceux qui fournissaient des

Le second livre explique en particulier les moyens d'exécuter le passage : le nombre des troupes, les qualités du capitaine, l'armement des vaisseaux, la route qu'il faut tenir. Il montre les inconvénients d'aller par terre comme à la première croisade ; il veut que l'on aille droit en Égypte, et s'étend sur les moyens de s'y fortifier après la descente.

Le troisième livre est historique ; il contient les différents États de la Terre-Sainte, et particulièrement ce qui s'y est passé depuis la première croisade jusqu'à l'an 1313. Il fait la description de cette terre, expose les moyens de la conserver après l'avoir conquise, et entre dans un détail d'art militaire que je recommande à nos jeunes officiers du Génie. Sanuto revient sans cesse sur l'importance de la conquête égyptienne. Le Soudan vaincu, dit-il, les forteresses de l'Égypte maritime deviendront un sûr asile pour les nations chrétiennes, comme le furent pour les Vénitiens les lagunes de l'Adriatique, qui dans les tempêtes des invasions gauloises, africaines, lombardes, et dans celles d'Attila, sont restées inviolées.

Voilà ce qui préoccupait l'âme de Jean XXII ; voilà ce qui avait préoccupé saint Bernard, ce qui était le plus ardent désir de sainte Catherine de Sienne, de Pie II, de saint Pie V, le dernier grand vainqueur de l'Orient. Et cette pensée toute chrétienne, tout évangélique, était éminemment sociale et utile. La

armes aux ennemis des chrétiens. — Extravagant. commun., lib. V, tit. II. Qu'aurait-il dit de ceux qui fournissent des fusils aux Arabes ?

piété est utile à tout, surtout aux relations commerciales. Ainsi ceux qui ont voulu les croisades voulaient l'accroissement du commerce et de la fortune publique. Marino Sanuto, simple particulier, simple marin de Venise, avait étudié tous les points de la question religieuse et de la question commerciale, dans cinq voyages outre-mer, en Chypre, en Arménie, à Alexandrie, à Rhodes. Il ne s'adresse pas aux rois, aux princes, ils ne le comprendraient pas, mais à un vieux prêtre, qui acceptera ses projets et qui cherchera par tous les moyens possibles à les réaliser.

La véritable idée du grand commerce était dans l'esprit du Pape et dans les seuls esprits chrétiens, surtout à cette époque. Philippe-le-Bel et ses dignes enfants avaient ruiné le commerce en France par leurs exactions, leurs fausses monnaies, leurs impôts. Louis-Hutin interdit notamment tout trafic avec les Flamands, les Génois, les Italiens et les Provençaux [1]. Lorsque ses successeurs voulurent rappeler les marchands, ils ne revinrent pas, ils suivaient une autre route pour aller en Flandre par l'Allemagne ou par mer. Ce fut même pour Venise l'occasion d'une navigation plus hardie, qui par l'Océan la mit en rapport direct avec les Flamands et les Anglais. Ces derniers, comme toujours, profitaient aux dépens des autres, et l'on vit dans ce siècle un marchand anglais inviter et traiter cinq rois [2]. L'Angleterre, nourrie de viande, tout en élevant ses troupeaux de bœufs

[1] Michelet, Hist. de France, tome III, p. 272.
[2] Hallam, l'Europe au moyen âge, tome IV, p. 173.

et de moutons, commençait à elle seule une croisade d'un genre tout nouveau, qu'elle poursuit encore sans relâche, la croisade du sucre, de la cannelle et du coton ; sa Jérusalem est partout où il y a une pièce d'or, et pour la gagner elle risque plus que Richard-Cœur-de-Lion pour Saint-Jean-d'Acre : aussi les historiens du moyen âge saluent avec enthousiasme le commerce anglais : « O Angleterre ! les vaisseaux de Tarsis, vantés dans l'Écriture, pourraient-ils se comparer aux tiens ?... Les aromates t'arrivent des quatre climats du monde. Pisans, Génois et Vénitiens t'apportent le saphir et l'émeraude que roulent les fleuves du paradis. L'Asie pour la pourpre, l'Afrique pour le baume, l'Espagne pour l'or, l'Allemagne pour l'argent, sont tes humbles servantes. La Flandre, ta fileuse, t'a tissu de ta laine des habits précieux. Ta Gascogne te verse ses vins. Les îles, de l'Ourse aux Hyades, toutes elles t'ont servie... Plus heureuse toutefois par ta fécondité, les flancs des nations te bénissent, réchauffés des toisons de tes brebis [1]. »

Le commerce français, au contraire, était amoindri, ruiné par le fisc royal. Pillé comme un marchand était un mot proverbial [2]. Les routes étaient dangereuses, les péages nombreux ; aussi le centre de la

[1] ... Tibi de tua materia vestes pretiosas tua textrix Flandria textuit. Tibi vinum tua Vasconia ministravit. Tibi servierunt omnes insulæ... Tibi per orbem benedixerunt omnium latera nationum, de tuis ovium velleribus calefacta. Math. Westminst., p. 340.

[2] Qu'ils en fissent leur profit comme d'un marchand. — Comines, liv. II, chap. 10.

France, dans son épaisseur, était impénétrable au grand commerce, qui était la chose la plus pénible, la plus difficile du monde. Le marchand qui avait navigué heureusement d'Alexandrie à Venise sans mauvaise rencontre n'avait encore rien fait : il lui fallait, pour vendre à bon profit, s'enfoncer dans le Nord. Il fallait que la marchandise s'acheminât par le Tyrol, par les rives agrestes du Danube, vers Augsbourg ou Vienne ; qu'elle descendît sans encombre entre les forêts sombres et les sombres châteaux du Rhin ; qu'elle parvînt à Cologne, la ville sainte. C'était là que le marchand rendait grâces à Dieu dans la belle cathédrale. Là se renoontraient le Midi et le Nord ; les gens de la Hanse y traitaient avec les Vénitiens ; puis le marchand venait déballer aux vieilles foires de Troyes, de Lagny, de Bar-sur-Aube, de Provins. De là, en peu de journées, mais non sans risques, il pouvait atteindre Bruges, la grande station des Pays-Bas, la ville aux dix-sept nations [1].

La pensée des croisades était donc une pensée utile et sociale : elle pacifiait l'Europe, glorifiait Dieu et agrandissait le domaine de l'industrie et du commerce. C'était la pensée de Jean XXII, c'était la pensée de sainte Catherine de Sienne. Tous les travaux des papes en Orient ont eu pour but d'abord de propager la vérité évangélique, ensuite de réaliser l'idée des croisades. Jean XXII, dans l'intention de créer aux Turcs des ennemis intérieurs, nous

[1] Michelet, Hist. de France, tom. III, p. 271.

des relations avec le khan des Tartares-Mongols ; il lui envoya le frère Franc, de Pérouse, de l'ordre des Frères Prêcheurs, et y établit des églises. Dans le même but il envoyait au roi d'Arménie, pressé par les Turcs, trente mille florins d'or [1]. Resserré dans le cadre d'une simple biographie, nous ne pouvons entrer dans de grands détails : qu'on nous permette de lire seulement dans Rinaldi les adresses des lettres apostoliques datées d'Avignon.

En 1321 plusieurs missionnaires de l'ordre des Frères Mineurs revinrent d'Orient et firent au Pape leur rapport. Jean XXII se hâta d'écrire aux princes géorgiens, arméniens et tartares ; sa correspondance est infatigable lorsqu'il s'agit de la propagation de la foi et de la civilisation. Le 19 octobre 1329 il érige un évêché à Téflis, en Géorgie, et en pourvoit Jean de Florence, de l'ordre des Frères Prêcheurs, qui connaissait le pays [2]. Un prince hongrois nommé Ieretanny avait demandé au Pape un évêque pour instruire son peuple et ceux du voisinage et les affermir dans la foi, à cause des infidèles dont ils étaient environnés. Il lui envoya Thomas, évêque de Seniscante, déjà connu dans ces contrées [3], et qui devait pousser plus avant sa mission chez les Tartares, les Alains, car le Pape écrit le 2 novembre à un chef tartare nommé Elchigadan pour le remercier de la protection qu'il donnait aux chrétiens, et lui recom-

[1] Rinaldi, 1318, n. 2.
[2] Rinaldi, 1329, n. 94.
[3] Rinaldi, 1329, n. 96.

mander les missionnaires, particulièrement l'évêque Thomas [1].

Le 22 janvier 1330, le Pape écrit aux nouveaux chrétiens du royaume d'Usbek, les exhortant à persévérer dans la foi et à se garder de la fréquentation dangereuse des infidèles [2]. Le 23 janvier il écrit aux chrétiens des montagnes d'Albors, qui demandaient des missionnaires; il leur envoie des apôtres sous la conduite de Guillaume, évêque de Tauris. Le même jour il écrit à Marforien, patriarche des Jacobites, pour lui recommander les missionnaires. Le 14 février, par Jourdain, évêque de Colombo, dans l'île de Ceylan, le Pape envoie le pallium à Jean de Cork, aussi de l'ordre des Frères Prêcheurs, auquel il venait de conférer l'archevêché de Sultanie [3]. Le 8 avril il écrit aux chrétiens de Colombo, appelés Nascarins, pour leur recommander leur nouvel évêque [4]. Il est à remarquer qu'en toutes ces missions Jean XXII envoyait des évêques, bases d'une mission, fondement d'une Église qui ne peut subsister sans évêques; et par des brefs solennels il leur donne des pouvoirs extraordinaires pour l'administration ecclésiastique et le régime moral des indigènes [5].

Au mois d'août 1333, Jean XXII écrivit aux évêques du Bosphore et de Chersone; le 18 septem-

[1] Rinaldi, 1329, n. 97.
[2] Rinaldi, 1330, n. 15.
[3] Rinaldi, 1330, n. 57.
[4] Rinaldi, n. 55.
[5] Fleury, liv. XCXIV, chap. 31.

bre il institue Nicolas, religieux des Frères Mineurs, archevêque de Péking, à la place de Jean de Montcorvin, décédé, et lui permet d'emmener vingt-six religieux. Plus tard il écrit aux princes des Zicques et des Alains, qui avaient quitté le schisme des Grecs, pour les exhorter à la persévérance. Au mois d'octobre il adresse ce bref aux Tartares :

« Jean, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tout le peuple des Tartares, souhaite de reconnaître la voie de la vérité.

« Notre sauveur, Souverain Pontife pour l'éternité, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, Notre-Seigneur Jésus-Christ, a donné au Bienheureux Pierre, prince des Apôtres, la clef du royaume des cieux, et lui a conféré la puissance de lier et de délier, afin que tout ce qu'il lierait ou délierait sur la terre fût lié ou délié dans les cieux. Cette puissance, il l'a transmise au Pontife romain et à ses successeurs dans le siége du Bienheureux Pierre jusqu'à la fin du monde, les y établissant ses vicaires sur tout l'univers. C'est pourquoi nous, qui, sans l'avoir mérité, avons succédé au Bienheureux Pierre, et tenons dans le royaume du monde la place du céleste Pasteur et du Seigneur des âmes, nous sommes obligé par notre office, et nous désirons ardemment, à l'égard de toute créature humaine qui est hors de la sainte Église romaine, et qui ignore la foi chrétienne ou s'en écarte, de l'amener au troupeau du Seigneur, de la ramener au bercail et de la réconcilier parfaitement à l'Église. C'est pourquoi nous

vous envoyons Nicolas, notre frère, avec des lettres.

« Nous vous avertissons et vous conjurons dans le Seigneur Jésus-Christ, rappelez à votre mémoire que le premier homme, de qui descend tout le genre humain, a été formé par la main de Dieu, placé dans les délices du Paradis terrestre, doué de la connaissance du bien et du mal ; que vous êtes des hommes faits à l'image de Dieu, et que la créature ne peut par ses mérites répondre dignement à son Créateur. Levez à Dieu les yeux de votre intelligence, et considérez que c'est lui qui vous a créés et qui vous entretient, que c'est par lui que vous vivez, et que quand il veut il dissout la composition de toute chair. L'Écriture-Sainte nous apprend que tout esprit doit louer le Seigneur, que toutes les créatures animées ou inanimées doivent le bénir. Pour l'honneur du Créateur, offrez-lui le sacrifice de votre reconnaissance, et aussi pour nous, qui aspirons et travaillons à vous unir au Dieu vivant et véritable. Recevez avec respect, humilité et joie lesdits archevêques et frères chaque fois qu'ils viendront à vous ; prêtez une oreille attentive à leur salutaire prédication ; ouvrez votre intelligence et inscrivez soigneusement dans les tables de votre mémoire ce qu'ils vous enseigneront pour la perfection de votre salut. Disposez vos cœurs de toutes manières à recevoir la grâce du baptême, la loi du Christ, la doctrine de l'Évangile et la foi catholique de notre Seigneur Jésus-Christ, que l'Église romaine enseigne, prêche et écrit. Et quand vous aurez reçu la foi, gardez-la fermement

et perpétuellement, et devenez désormais avec les autres chrétiens des membres forts du Christ, afin que, repoussant au loin les erreurs de Satan, qui vous trompent, vous soyez dégagés de ses liens, et qu'après l'exil de la vie présente vous méritiez d'entrer dans les tabernacles éternels du Seigneur et d'avoir une place glorieuse parmi les citoyens célestes. Le ciel et la terre sont pleins de la gloire de Dieu, il ouvre sa main et remplit de sa bénédiction tout être vivant : ainsi donc, tant que vous demeurerez dans cette lumière, et que vous serez unis par la foi de Jésus-Christ, vous abonderez des biens temporels par sa grâce surabondante [1]. » En 1334, Jean XXII entra en relation active avec l'empereur de Constantinople au sujet de l'Union et de la croisade, mais il reconnut qu'il n'y avait rien à attendre des Grecs.

Parmi tous ces missionnaires apostoliques, nous devons une mention spéciale au bienheureux Oderigo de Frioul, un des plus grands et des plus anciens voyageurs qui aient existé. Né à Port-Mahon, il était entré dès sa tendre jeunesse dans l'Ordre des Frères Mineurs, où il se distingua par l'austérité de sa vie et son humilité; il refusa les charges de l'Ordre auxquelles il avait été élu. En 1314, le désir de gagner des âmes à Dieu le fit passer chez les infidèles avec la permission de ses supérieurs. S'étant embarqué sur la mer Noire, il arriva à Trébisonde, d'où il passa dans la grande Arménie; puis il vint à

[1] Rinaldi, 1333, n. 40.

Tauris, et ensuite à Sultanie, qui était le séjour d'été de l'empereur des Mongols. Oderigo prit ensuite le chemin des Indes et vint à Ormus ; puis, s'embarquant sur l'Océan, il vint à la côte du Malabar, au cap Comorin, aux îles de Java et de Ceylan. Dans cette dernière île, les indigènes montraient une haute montagne, où ils disaient qu'Adam avait pleuré cent ans son fils Abel, et que le lac qu'on y voyait était les larmes que versèrent à ce sujet Adam et Ève. On voit par ce trait que le merveilleux ne manque pas dans ces impressions de voyages.

Enfin Oderigo passa jusqu'à la Chine et demeura trois ans à Péking. Il nous raconte l'influence qu'y avaient acquise les Frères Mineurs ; ils avaient un logement à la cour, ils marchaient les premiers, et devaient donner des bénédictions au maître. On croirait lire une lettre d'un jésuite mandarin du dix-septième siècle. Un jour qu'il était assis avec quatre frères Mineurs, à l'ombre d'un arbre, non loin du chemin où l'empereur allait passer, l'un d'eux, qui était évêque, le voyant approcher, se revêtit de ses habits pontificaux, éleva une croix en chantant le VENI CREATOR. Ce qu'ayant entendu l'empereur, il demanda ce que c'était. Les mandarins répondirent que c'étaient quatre Rabanth francs, c'est-à-dire quatre religieux français. Alors il les fit venir, et, voyant la croix, il se leva sur son char, ôta son chapeau de perles et baisa la croix avec respect, et frère Oderigo lui présenta une petite corbeille pleine de belles pommes.

De la Chine Oderigo passa au Thibet et visita le grand Lama. Dans ses courses apostoliques il avait baptisé plus de vingt mille infidèles. Après seize ans de voyage, en 1330, Oderigo revint en Italie et se rendit à Pise pour s'embarquer et venir à Avignon rendre compte au Pape de l'état de l'Orient. Il lui tardait de baiser les pieds du vicaire de Jésus-Christ, qui l'avait aidé de son amour et accompagné de sa sollicitude. Il voulait lui demander une troupe de cinquante missionnaires pour la Tartarie. Mais, étant à Pise, il fut attaqué d'une grande maladie, qui l'obligea de retourner dans le Frioul pour prendre l'air natal, et il mourut à Udine le 14 janvier 1331[1].

Cependant Pierre de la Palue, de l'Ordre des Frères Prêcheurs et patriarche de Jérusalem, traitait avec le roi de France, Philippe de Valois, la grande question de la croisade. En 1332, dans la Sainte-Chapelle, il réunit Jean, roi de Bohême, le roi de Navarre, les ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Lorraine, de Brabant et de Bourbon, avec des prélats et des chevaliers. Pierre de la Palue prit la parole sur l'affaire de Jésus-Christ, le saint Passage, et les désirs du Pape. Tous les prélats, au nombre de vingt-six, parlèrent sur le même sujet. Les chevaliers se joignirent à eux, déclarant qu'ils étaient prêts à exposer leur vie et leurs biens pour une si bonne cause. Le roi de France, vaincu par cette générosité nationale, par ce mouvement des âmes chrétiennes, se leva et jura devant les saintes reliques qu'il partirait

[1] Bollandus, 14 janvier.

pour Jérusalem au mois d'août 1336; qu'il laisserait la garde du royaume à son fils Jean, pour lequel il demanda serment d'obéissance. Aussitôt les évêques levèrent la main droite vers le crucifix et vers le roi, et les chevaliers tirèrent leurs glaives en signe d'assentiment. Philippe envoya des plénipotentiaires pour tout régler avec le Pape. Jean XXII, rayonnant de bonheur, les reçut et annonça au monde chrétien la croisade par une bulle solennelle et par un grand nombre de brefs particuliers [1]. Mais le zèle intrépide de ce vieillard ne devait pas avoir ici-bas sa récompense et son triomphe.

Jean XXII se reposait de cet apostolat extérieur et universel dans de savantes études, dans de douces relations avec les saintes âmes, et dans les ineffables jubilations de la liturgie. Sa vie intime était exemplaire, sobre, ne mangeant que des viandes grossières, économe, simple dans son intérieur, exact dans tous ses devoirs de souverain et de prêtre ; il se levait toutes les nuits pour réciter l'office avec ses chapelains; il donnait audience à tous ceux qui réclamaient sa justice. Ses clercs étaient toujours occupés à écrire sous sa dictée, ou à extraire la substance des livres de théologie, de droit, de médecine, pour lui en faire des lectures en manière de récréation. Il cultiva toujours les sciences avec une ardeur insatiable, il aurait voulu les répandre partout; il réorganisait les universités, en fondait de nouvelles.

[1] Voir Rinaldi jusqu'en 1331. Toutes les pièces officielles y sont relatées.

On croirait que le magnifique début de la bulle adressée à la ville de Pérouse à ce sujet est un fragment d'un hymne en l'honneur de la science :

« Parmi les sollicitudes les plus vives de notre apostolat, les désirs les plus chers de notre cœur et les pensées les plus fréquentes de notre esprit, nous comptons la propagation et la diffusion des lumières parmi les fidèles qui, illuminés déjà des rayons de la foi, recevront un nouvel accroissement par la glorieuse connaissance des lettres humaines. Ce n'est pas l'or qui acquiert le don inestimable de la science, mais c'est Dieu qui l'accorde aux hommes de bonne volonté. Glorieuse et bien désirable acquisition que celle qui dissipe les ténèbres de l'ignorance, détruit les brouillards de l'erreur, donne de pures jouissances et dirige nos pensées et nos actions dans la lumière de la vérité. Aussi toutes ces considérations, et certes il n'y a rien là d'étonnant, nous ont enflammé du désir de propager partout et de faciliter par tous les moyens l'étude des lettres, dans lesquelles on trouve les perles et les marguerites de la science [1]. »

Et il y avait à cette époque d'héroïques efforts pour cueillir les fleurs et les fruits de la science. Philippe de Cabassole, l'ami de Pétrarque, fonde dans son évêché de Cavaillon une bibliothèque publique, bien avant que Charles V ait fondé la Bibliothèque Royale, qui, du reste, n'a été publique que sous Louis XIV. L'exposé de ses motifs pour-

[1] Cherubini, Bullarium, tome I, page 160, INTER CÆTERAS CURAS.

rait être considéré comme une autre strophe de l'hymne de Jean XXII [1]. Le nonagénaire Raymond Lulle venait de mourir, après avoir parcouru le monde avec son bâton, pour chercher des idées et en répandre. Nicolas de Clamenges, pauvre écolier du collége de Navarre, ne pouvant alimenter son chétif lampion de terre, faute de quelques deniers pour acheter de l'huile, se levait par les plus froides nuits pour venir étudier à la lueur vacillante de la lampe qui brûlait devant le maître-autel. Le dominicain Raymond Martini étonnait les universités espagnoles par sa science orientaliste, tandis que le franciscain Nicolas de Lyre dévoilait les profondeurs de la Bible. D'autres, plus calmes, plus angéliques, s'isolaient sous les ombrages de la mysticité : Jean Tauler, Jean Rusbrock et notre cher Henri Suso. Nous traversons vite et avec admiration cette histoire littéraire du quatorzième siècle. Nous serions heureux, si ces indications pouvaient réveiller la curiosité de quelques jeunes esprits. Sans doute le mouvement intellectuel n'est plus aussi élevé, aussi

[1] In primis prospicientes quod otium sine litteris mors est et vivi hominis sepultura, et quod multi dediti otio ingenium quo neque melius, neque amplius in natura mortalium est incultum atque socordia torpescere sinunt, quod in multis evenit, non habentibus, insequitur propter librorum carentiam exercitium intellectus, impediti a fructu studiosæ inquisitionis, ... ut servitores Ecclesiæ horis congruis, quibus divinis officiis non vacantur, studio occupari valeant, et studendo frangere otia, et cœlestia contemplari, ut sit per donum intellectus, ubi lætentur nobiles virtutes animæ quæ tendunt ad superos, et specialiter ratio quæ est superior pars hominis per cognitionem sublimium ad eorum proprium incessanter aspiret. — Les deux livres base de cette bibliothèque sont un Pontifical qu'il avait fait historier par les meilleurs peintres, peut-être par Simon Memmi, et le Rationale de Guillaume Durand. — Duchesne, Hist. des Cardinaux, tome II, page 418.

brillant qu'au treizième siècle, alors que le monde chrétien possédait saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et Dante, et que naissaient les grandes familles monastiques de saint Dominique et de saint François d'Assise, alors que la papauté était représentée par Innocent III. Mais la récolte serait encore abondante.

Emporté sur le fleuve de la tradition catholique, qui sort de Dieu pour retourner à Dieu, nous parcourons des rivages bien divers. Tantôt ce sont des montagnes de porphyre et de marbre, les cèdres du Liban et les palmiers d'Arabie, et les lions du désert, et les grands aigles, et les populeuses cités remplies des merveilles de la civilisation et des arts, et les eaux roulent des paillettes d'or; tantôt d'humbles collines, de joyeuses campagnes, des champs fertiles, bien cultivés, bien plantés d'arbres chargés de fruits, partout la tranquillité, la paix, l'abondance. Puis des landes immenses couvertes de bruyères sauvages et de buissons épineux. Mais au milieu de ces vallées profondes croissent des fleurs charmantes, la violette, l'anémone et le lis élevé sur sa tige élégante, et des insectes d'or et d'azur voltigent en bourdonnant alentour. Et, si nous prêtons une oreille attentive, nous jouirons de la délicieuse psalmodie des petits oiseaux du ciel, qui chantent dans les buissons des hymnes au Père céleste, qui leur donne leur nourriture de chaque jour et une goutte de rosée, et de la mousse pour leur nid. Et nous admirerons ces petites choses comme nous avons admiré

les grandes : car Dieu est également magnifique et dans un chêne et dans un brin d'herbe.

Oui, cherchons patiemment dans les broussailles du moyen âge, dans les siècles les plus déshérités de gloire, et nous y trouverons bien des voix harmonieuses et des fleurs pâles ou brillantes, mais toujours parfumées. Ne faisons pas comme les savants de la cité des hommes, qui ont traversé les âges chrétiens enveloppés de leurs préjugés, semblables à ces voyageurs qui, enveloppés de leur manteau, traversent la Sibérie sur des traîneaux rapides : ils n'ont vu que des ruines, des cadavres, ils n'ont guère entendu que les hurlements des loups, les cris des corbeaux et de la chouette, c'est-à-dire les scandales, les schismes, les hérésies. Pèlerins de la science catholique, nous nous arrêterons partout, et nous rechercherons la pensée de nos pères, le trésor de leur intelligence et de leur cœur dans les livres splendides, aux fermoirs émaillés, comme dans les livres vermoulus, moisis et poudreux. Et nous bénirons la papauté, qui a encouragé, conservé, propagé la science avec le même zèle qu'elle mettait à propager la foi.

C'est Jean XXII qui a organisé le corps du Droit canonique, source de notre droit moderne et libéral, qui l'a perfectionné même en réformant et donnant une forme définitive au tribunal suprême de la Rote, modèle de toutes les cours de cassation [1]. Les lé-

[1] Sandini, Vitæ Pontif. Roman., tome II, page 555 ; in-12.

gistes réclamèrent, mais le moment de la séparation n'était pas venu, et le procureur du roi, Pierre de Cugnières, fut complétement battu par Pierre Bertrandy, évêque d'Autun, et par Roger, archevêque de Sens, dans les séances législatives du château de Vincennes [1]. L'Église n'avait pas encore fini le cours de droit qu'elle professait depuis quartorze siècles aux jeunes sociétés modernes. Afin que le monde ne prétextât pas cause d'ignorance sur les droits que le moyen âge reconnaissait aux Pontifes romains, Jean XXII les fit recueillir et formuler par deux canonistes célèbres, Augustinus Triumphus et Alvarez Pélage. Il était beau, quelques années après la chute de Clément V, de proclamer à la face du soleil cette doctrine politique, qui est celle de saint Thomas d'Aquin et de tous les théologiens du moyen âge.

« La puissance du Pape est la seule qui vienne immédiatement de Dieu. — La puissance du Pape est plus grande que toute autre, puisqu'il juge de tous et n'est jugé de personne. — La puissance du Pape est royale et sacerdotale. — Le concile général ne reçoit son autorité que du Pape. — Le Pape seul est l'époux de l'Église universelle. — Il appartient

[1] Non-seulement Pierre de Cugnières fut battu, mais il fut stigmatisé par le ridicule. Maître Brunet, dans une lettre fort curieuse, insérée dans le premier volume des Traictés des droits et libertés de l'Église gallicane, nous dit : « Vous savez que parmi les différentes petites figures grotesques qui ornaient l'ancien jubé de l'église de Notre-Dame de Paris il y en avait une entre autres dans un coin, représentant un homme en enfer. Cette figure, plus risible que hideuse, quoique le sculpteur eût essayé de lui donner ce dernier caractère, était destinée à être le portrait de Pierre de Cugnières, et on l'appelait par dérision M. Pierre du Coignet. Son nez servait à attacher de petites bougies, et toute sa surface à éteindre les flambeaux et les cierges. »

au Pape de punir les tyrans même de peines temporelles. — Le Pape seul peut excommunier par tout le monde. — Le Pape ne tient point de l'empereur son domaine temporel. — Le Pape peut transférer l'empire. — Le Pape peut déposer l'empereur et les rois et absoudre les sujets du serment de fidélité. — Le Pape a seul le droit d'instituer les rois. » Ainsi disait le frère Augustinus Triumphus [1].

Le franciscain espagnol Alvarez Pélage allait encore plus loin, car il établissait : que les empereurs païens n'ont jamais rien possédé justement, prenant théologiquement le mot de justice, parce que celui qui n'est pas véritablement soumis à Dieu, mais qui lui est opposé par l'idolâtrie ou l'hérésie, ne peut rien posséder véritablement. Donc les royaumes des païens sont justement revenus à l'Église, à laquelle ils appartenaient auparavant, et sur laquelle ils les avaient usurpés, car de droit divin tout appartient aux Justes [2]. Or ceci est plein de courage, et peut servir de base à une nouvelle philosophie du droit de propriété.

Dans la correspondance apostolique et diplomatique de Jean XXII on trouve ses lettres confidentielles, les épanchements de son cœur, les effusions de sa piété, dans le cœur des saints qui réjouissaient alors l'Église de Dieu. Nous ne rappelons ici que ses

[1] Summa de potestate ecclesiastica. — Rome, 1582, in-folio ; très-bien analysé par Fleury, liv. XCIII, chap. 43. Cornelius Galle a gravé un beau portrait du fameux juriste.

[2] Alvarez Pelagius, de Planctu Ecclesiæ, seu de Potestate Summi Pontificis ; Venise, 1560, in folio ; analysé par Fleury, liv. XCIV, chap. 25.

touchantes épîtres à sainte Elisabeth de Portugal [1]. Au milieu des tristesses sociales il avait les consolations de la liturgie et des fêtes de l'Église. En 1317 il canonisait saint Louis de Toulouse, dont il avait été le maître, l'ami et le confident. A cette occasion il prononça et écrivit ces éloquentes paroles : « Que le Seigneur notre Dieu soit béni d'avoir donné une couronne si brillante au saint évêque son serviteur! Que les habitants du ciel applaudissent, en recevant parmi eux ce nouvel astre plus éclatant que le soleil! Que les royaumes de France, de Sicile et de Hongrie, fassent retentir des chants d'allégresse, en voyant sortir de leur sein cette fleur si pure, ce fruit si exquis et si mûr pour le banquet sacré du souverain Monarque des cieux! Que la ville de Toulouse se félicite d'avoir été gouvernée par un si digne pasteur et d'être protégée par un intercesseur si puissant auprès de Dieu! Que Marseille se glorifie de posséder les dépouilles de ce saint corps! Que l'ordre de Saint-François éclate en actions de grâces et qu'il représente sans cesse au Très-Haut les mérites d'un enfant si illustre! »

La reine-mère de saint Louis de Toulouse, veuve de Charles II, roi de Sicile, vivait encore. Personne ne dut être plus sensible qu'elle à cet événement aussi glorieux qu'il était singulier. Une mère qui voit son fils l'objet de la vénération publique, qui peut brûler de l'encens devant ses chères reliques

[1] Rinaldi, 1325, n. 16, etc.; 1327, n. 42.

enveloppées dans l'or et la soie, c'est à coup sûr la situation la plus touchante que l'esprit humain puisse se figurer. Jean XXII écrit à cette heureuse mère : « Quel triomphe pour vous, notre très-chère fille, quel sujet de joie d'avoir mis au monde un fils dont la protection vous soutient auprès de Dieu, et dont la gloire vous rend infiniment respectable aux yeux des hommes ! Votre fils, c'est le saint évêque de Toulouse, que Dieu, toujours magnifique dans ses dons, honore sur la terre de la grâce des miracles, et qu'il couronne dans la gloire d'un diadème immortel. Rendez donc à Dieu des actions de grâces, notre très-chère fille, de l'heureuse fécondité qu'il vous a donnée ; mais profitez en même temps des exemples de votre fils bien-aimé ; courez à l'odeur de ses parfums ; appliquez-vous comme lui à la pratique des bonnes œuvres. S'il était encore au monde, et qu'un malheureux sort l'eût condamné à l'exil, la tendresse maternelle vous donnerait assez de courage pour le suivre : avec quel empressement ne devez-vous donc point marcher sur ses traces pour arriver au royaume qu'il possède aujourd'hui [1]. » Le Pape écrivit aussi à tous les princes de la famille de saint Louis pour leur faire part de cette grande nouvelle. Dans sa lettre à Philippe-le-Long, il compare les deux saints Louis, l'un évêque et l'autre roi ; l'un sanctifié par le sceptre, l'autre par le renoncement aux couronnes ; tous deux de la même

[1] Rinaldi, 1317, n. 9.

race, et tous deux arrivés au même bonheur [1]. En mémoire éternelle d'un si grand événement, Toulouse fut élevée à la dignité d'église métropolitaine [2].

En 1323, le vieux Pape revêtait de la gloire d'un culte universel l'homme qu'il aimait le mieux, le maître de sa vie et de la vie intellectuelle de tous les hommes de ce temps, saint Thomas d'Aquin [3]. Marie de Hongrie, reine de Sicile, et toutes les universités sollicitaient cet honneur. On célébra une pompeuse octave dans la chapelle apostolique, et, suivant un ancien usage, le roi Robert de Sicile prêcha le troisième jour [4]. Après avoir réformé la musique religieuse, institué la fête de la Sainte-Trinité, ou plutôt en avoir fixé le jour, car c'est une fête générale et éternelle; dès qu'il y a eu un monde et des créatures raisonnables et intellectuelles, ce monde a été un temple consacré à la Trinité, et toute la durée des siècles en a été la fête [5]. Après avoir établi cette pieuse coutume de l'Ave Maria du soir, alors que la cloche sonne le couvre-feu et annonce l'heure de la fraîcheur et du repos [6], le magnanime et intrépide vieillard demanda à Dieu le repos éternel promis à ceux qui ont combattu un bon combat.

[1] Rinaldi, 1317, n. 9.

[2] Extravagant. commun., tit. V, SALVATOR NOSTER.

[3] On voit encore dans le musée d'Avignon le beau manuscrit de la Somme de saint Thomas d'Aquin, dont se servait habituellement Jean XXII, et qu'il avait légué aux Frères Prêcheurs.

[4] Tertio loco prædicavit rex Siciliæ.—Brevis Hist. ord. Prædicat. D. Martene, Amplissima Collectio, tome VI, page 383; in-folio.

[5] Thomassin, Traité des Fêtes, liv. II, chap. 18; in-8°.

[6] D. Mabillon, Præfat. in Act. Sanct. Benedict. sæc. V, § 122.

Il désavoua son opinion particulière sur la vision béatifique, et, entrevoyant déjà les joies du paradis, il déclara qu'il croyait que les âmes justes voient Dieu face à face en compagnie de Jésus-Christ et des anges. Le lendemain, sans ressentir aucune maladie, sans avoir rien perdu de sa prodigieuse activité, sa vie finissait avec son règne de dix-huit ans et quatre mois. Il avait 90 ans (4 décembre 1334). Il fut enseveli dans la Basilique de Notre-Dame-des-Doms, où on lui éleva plus tard un beau mausolée gothique [1].

Le 20 décembre, les cardinaux, fatigués d'intrigues et poussés par l'esprit de Dieu, qui se sert de tout pour arriver à ses fins, se jetèrent spontanément aux pieds du cardinal de Sainte-Prisque, surnommé cardinal Blanc, à cause de son costume cistercien. Né à Saverdun, dans le comté de Foix, d'une famille populaire, Jacques Nouveau fit par ses talents et ses vertus une fortune rapide. Au milieu de la jubilation générale, l'humble moine chevauchant sur la blanche haquenée, dont un prince tenait la bride, fut conduit triomphalement dans la vaste église des Dominicains pour y être couronné par le cardinal Orsini. Le nouveau pontife prit le nom de

[1] En 1759, lorsqu'on changea ce mausolée de place pour le mettre dans une chapelle, le corps, qui n'avait pas tout à fait cinq pieds, fut trouvé entier. Il avait des gants de soie blanche, une grosse bague d'or avec une pierre bleue; il était vêtu d'une tunique de soie violette et d'une chape enrichie de pierres précieuses; il avait le pallium et une petite mitre de soie blanche avec les pendants en soie rouge. En 1793 on outragea ces restes vénérables, qu'on trouva encore entiers; on pilla les ornements et l'or, et l'on roula à coups de de pieds ce crâne qui avait gouverné le monde. Voir le livre de M. André, pag. 161.

Benoît XII. Sa destinée fut grande et triste. Arraché soudainement à ses études silencieuses et à ses contemplations toutes célestes, il est jeté au milieu des événements et obligé de toucher à la corruption du monde pour la guérir. Nul ne le comprendra; le siècle licencieux le montrera au doigt et tournera en dérision ses austères vertus [1].

Jean XXII avait fait beaucoup pour la réforme de l'Église, mais il laissait encore plus à faire à son successeur. Benoît XII, promenant son regard apostolique sur le monde, vit le mal partout, dans la cléricature, dans les Ordres religieux, et surtout dans la bureaucratie romaine qui volait la signature du pape pour vendre les bénéfices [2]. N'osant pas penser qu'il est quelquefois trop tard pour réformer, et qu'il vaut mieux ensevelir les cadavres, le pape s'avança sur le bord de cette fosse infecte, pour appeler un Lazare qui ne se releva pas. Le médecin évangélique eut pour cette œuvre pénible une grande charité et un grand courage; mais il lui manquait une qualité essentielle : la fermeté. Il repoussa d'abord les ambitieuses prétentions de sa famille, disant sans cesse qu'un pape n'a point de parents; les cardinaux eurent mille peines à obtenir pour son neveu, qui en était bien digne, l'évêché d'Arles; il refusa sa nièce aux grands seigneurs, et la maria à un marchand de Toulouse [3].

[1] Digitis omnium ostensus. Petrarca, Epist.
[2] Vita quinta Bened. XII. Baluze, tome I.
[3] Sandini, Vitæ Pontific., page 559.

Le clergé était généralement perverti et dégradé ; mais le clergé n'est pas l'Église, il n'est qu'une partie de l'Église visible. Il est donc évident qu'il peut partager les faiblesses de l'humaine nature, sans que l'Église perde rien de sa beauté immaculée. Pour étudier cette partie de l'histoire, pour descendre dans cet abaissement de la cléricature, il ne faut pas interroger les ennemis, il ne faut pas même feuilleter les livres des mystiques, des âmes pures, qui voudraient voir partout fleurir des vertus qui ne sont jamais en ce monde que le partage du petit nombre ; mais il faut consulter les seuls documents officiels de l'autorité, car les récriminations haineuses ne prouvent rien, et les réticences pieuses sont toujours nuisibles.

Les évêques accumulaient bénéfices sur bénéfices, comme de nos jours les financiers ont plusieurs actions sur les chemins de fer[1]; tous les moyens étaient bons pour les obtenir[2]: on spéculait sur la vieillesse ou la maladie d'un titulaire, sur l'influence probable de tel cardinal, sur le changement d'idées : vrais jeux de bourse du quatorzième siècle. Au reste, la similitude est réelle, complète. Il y avait des courtiers et des agents de change patentés pour la vente des bénéfices, pour leur transmission fictive ou positive[3]; vous aviez de l'argent, vous le

[1] In numero detestabiliter excessivo. — Constitut. d'Urbain V.

[2] Improbitas importuna petentium a nobis non tam obtinuisse quam extorsisse. — Extravagant. Joan. XXII, tit. III.

[3] Scilicet ut ipsi mercatores et proxenetæ ac mediatores simoniaci a prædicta

déposiez entre les mains de ces entremetteurs légaux, et bientôt vous aviez un bénéfice qui vous assurait un gros intérêt de votre capital perdu. Avignon était devenue la première place commerciale du monde : on y accourait de toutes parts. Le luxe du haut clergé passait toutes les bornes. Des palais splendides, des tapis d'Orient apportés par les Génois ou les Vénitiens, de riches tissus de soie et d'or que fabriquait l'Angleterre ; une cour nombreuse de pages en costume efféminé, des bouffons pour faire rire les prélats, des chanteurs, des cantatrices et des instrumentistes pour leur donner de douces rêveries ; des repas prodigieux [1]. Les plus pauvres évêques, celui de Cahors, par exemple, n'avait pour former sa cour que dix clercs, deux portiers, un intendant, un cuisinier, trois coureurs, deux palefreniers, un pêcheur et trois sommeliers [2] ; quelques-uns se livraient à des impuretés inouïes, abominables [3] ; tous aimaient le joyeux séjour d'Avignon, où, revêtus d'habits mondains, ils se cachaient, semblables à des oiseaux de nuit [4], aux regards du suprême Pasteur.

curia expellantur quam primum. — Card. Petr. de Alliaco, de Necessitate reform., cap. 24 ; Gerson, tome II ; André, p. 246.

[1] Voir les testaments des cardinaux dans Duchesne, dans Ciaconio, dans D. Martene. — Le costume pittoresque des pages est décrit par le huitième statut du concile d'Apt. D. Martene, Thesaurus novus, tom. IV ; Alvarez Pelagius, de Planctu Eccles., lib. XI, cap. 7. — Galvanei della flamma opusculum, Muratori, tome XII, page 1006, etc.

[2] Baluze, Miscellanea, tome IV, page 502.

[3] Voir la lettre de Benoit XII au clergé de Narbonne, dans Baluze, Miscellanea, tome II.

[4] More noctuæ. — Joann. XXII, Extravagant. commun., lib. I, tit. VIII,

La cléricature inférieure était dans un état déplorable : sans haut enseignement, sans guide, sans influence supérieure, sans surveillance : les prêtres et les clercs étaient emportés par le courant du siècle et l'exemple des évêques. Tous les conciles s'élèvent contre l'ivrognerie et la crapule sacerdotales [1]. Prenons leur costume comme expression de leurs mœurs : non-seulement tous les conciles et synodes diocésains, mais le code canonique, renouvellent la défense toujours violée par les clercs de porter des habits verts ou rouges, des justaucorps mi-partie, des robes bigarrées et des manteaux rayés. Le portrait d'un clerc, peint par les conciles, est tout à fait galant : justaucorps de fin drap vert, bottes éperonnées ou chaussures déchiquetées avec beaucoup d'élégance et terminées en poulaine, gracieuse casquette à plumes, longue chevelure artistement dressée, barbe bien peignée, bien fournie, ample manteau à carreaux verts, rouges et noirs [2].

L'état monastique était aussi tombé dans une profonde décadence : les moines noirs et les moines blancs étaient perdus dans le même relâchement et la même licence. Benoît XII, enfant des institutions monastiques, dont il connaissait bien toutes les misères, commença ses réformes par le cloître. La longue et interminable bulle FULGENS SICUT STELLA signale les nombreux abus qui s'étaient glissés dans

[1] Voir D. Martene, Thesaurus novus anecdotorum, tome IV.

[2] Statuta Eccl. Caturc. Rhut. Tul., etc.—Concil. Biturr., Apt., Tarrac., Trevir., Narbon., apud D. Martene, Thesaurus novus anecdot., tome IV.

l'ordre de Cîteaux et prescrit les remèdes. Le Pape nomme des visiteurs pour introduire la réforme dans chaque monastère et mettre fin au luxe effrayant des abbés, qui devaient faire disparaître leurs damoiseaux en habits somptueux et ne donner à leurs laquais qu'une livrée modeste. Ils ne pouvaient plus avoir d'ameublement d'argent ni des dormeuses garnies de moelleux coussins. L'usage de la viande fut de nouveau interdit [1]. La bulle SUMMI MAGISTRI, pour la réforme des moines noirs, renferme à peu près les mêmes dispositions, en signalant les mêmes maux. Aucun religieux ne devait porter désormais des habits élégants artistement découpés, des manteaux amples et magnifiques, ou des manches étroites et boutonnées [2]. Il y a des clauses d'une étrange naïveté, par exemple : l'habitation des femmes ne peut pas être tolérée dans la maison des religieux. Ces deux bulles s'étendent beaucoup sur les études; elles ordonnent qu'en chaque monastère il y aura un maître des études et des cours réglés pour toutes les sciences primitives, et que le complément de

[1] Cherubini, Bullarium, t. I, p. 171. Voici l'état de l'abbaye de Poplet, en Catalogne, dressé par les visiteurs de Benoît XII : quatre vingt-douze moines, cinquante-cinq frères convers, soixante-treize serfs (captivi) disséminés dans les granges de l'abbaye; huit cent sept mille sept cents sous d'argent, deux mille florins d'or, cent huit mille cent vingt-six sous de créances, cinq cents salmées de froment et quarante d'autres grains, du vin et de l'huile en grande abondance, cinquante-trois mules ou ânes, quarante cavales, cent onze bœufs ou vaches, deux mille deux cent cinq moutons, mille cinq cents chèvres, cent soixante-douze porcs.

Ce document curieux a été publié par D. Martene, Thesaurus novus anecdotorum, tome I.

[2] Rondondellum, clochiam, cucullam manicatam vel tabardatam, aut manicas botonatas. Cherubini, Bullarium, tome I, page 179.

l'instruction sera donné dans les grandes universités de l'Europe. Les ordres de Saint-Augustin et de Saint-Francois furent aussi réformés par des bulles solennelles[1].

Benoît XII porta ensuite la réforme dans toutes les parties de l'administration pontificale. Il voulut que le maréchal du palais fût changé tous les six mois pour faire cesser de criants abus qu'avaient tolérés ces sortes de préfets de police. Une discipline plus sévère fut introduite dans la cour romaine. Les chapelains durent chanter tous les jours en chœur l'office canonial, dormir dans un dortoir commun et distribuer aux pauvres les restes des tables. Les cardinaux se virent forcés d'abandonner leurs nombreux bénéfices et reçurent en échange cent mille florins d'or et la moitié des revenus des provinces de l'Église[2]. Par la bulle DECENS ET NECESSARIUM, le Pape réforma la tourbe rapace et impertinente des avocats, qui commençaient à prendre de l'influence et encombraient les tribunaux[3]. En tout cela la Papauté fut admirable : elle prit constamment l'initiative du bien et ne dévia jamais de la justice et de la vérité. Le monde dut reconnaître pour la centième fois que, lorsque les disciples dorment, Jésus-Christ veille dans la personne de son Vicaire. Mais en général ses efforts restèrent impuissants.

Attendant et espérant la croisade, Benoît XII con-

[1] AD DECOREM ECCLESIÆ. Cherubini, t. I, p. 196, et Fleury, liv. XCIV.

[2] André, p. 188.

[3] Cherubini, tome I, page 170

tinua les travaux apostoliques de Jean XXII en Orient : sans cesse des missionnaires partaient d'Avignon ; leurs prédications portaient des fruits magnifiques, et ces nations lointaines cimentaient sur l'Évangile leur alliance avec l'Europe. Le khan des Tartares Mongols envoyait des ambassadeurs à Avignon, au Pape, seigneur des chrétiens, en France, au delà des sept mers où le soleil se couche[1]. Avec une sollicitude sans bornes, Benoît soignait les malheureuses populations arméniennes, ravagées par les Turcs et par l'erreur[2], pendant que l'évêque de Lectoure portait dans la Russie, la Samogitie, son nom béni et l'influence de la papauté[3].

Depuis longtemps les royaumes hispaniques étaient désolés par des dissensions intérieures. L'Aragon comme la Castille sortaient à peine des orages de deux longues minorités, pendant lesquelles l'aristocratie avait cherché à établir sa puissance sur les ruines de la royauté. La maison de Luna, en Aragon, guidée par Pierre de Luna, archevêque de Saragosse et président du conseil de régence, s'était élevée presque au niveau du pouvoir royal. Les Haro en Castille avaient fait plus encore, ils avaient travaillé à mettre leur dynastie sur le trône. Le Portugal était aussi déchiré par la guerre civile, et pendant ces discordes les Maures faisaient des progrès alarmants. Le royaume musulman de Grenade, d'abord

Ad Papam, dominum christianorum, in Franchiam ultra septem maria, ubi sol occidit. Rinaldi, ann. 1338, n. 74.
² Rinaldi, 1336, n. 1 et alibi.
³ André, p. 232.

vassal et tributaire de Castille, s'était affranchi et fortifié durant la minorité d'Alfonse IX. L'émir de Grenade, Yousouf, forma une ligue avec Aboul-Hassan, émir de Maroc, et la guerre sainte fut proclamée. Benoît XII s'émut à ces préparatifs formidables; il travailla d'abord à éteindre les discordes intérieures par les soins de l'ami de Pétrarque, le nonce Bernard d'Albi, évêque de Rodez, l'un des hommes les plus éminents du quatorzième siècle[1]. Puis il fit prêcher la croisade contre les Maures, jeta l'alarme, écrivit de tout côté. Il rappela aux rois de France et d'Angleterre que leurs dissensions seraient la cause de la perte de la chrétienté. Mais ces deux misérables, occupés à jeter les bases de cette haine séculaire qui sépare deux grandes nations, n'écoutèrent pas le vicaire de Jésus-Christ. Quand donc une vraie entente cordiale, jurée sur la croix, amènera-t-elle ces deux sœurs aux pieds du Père commun, pour continuer l'œuvre providentielle des croisades? Mais la voix du Pape fut entendue des puissances maritimes de l'Italie, et les flottes des Génois, des Pisans, des Vénitiens, chargées de secours, sillonnèrent la Méditerranée.

Déjà les trois rois coalisés de Castille, d'Aragon et de Portugal avaient levé leurs bannières et marchaient contre l'ennemi. Les chevaliers d'Alcantara, qui acquirent tant de gloire dans cette campagne, étaient conduits par Gondizalvo, leur grand-maître. Les prélats et les barons étaient accourus. Le 30 oc-

[1] Voir Petrarca, lib. II, epist. 2, 3, 4.

tobre, à Tarifa, les armées chrétiennes, marquées au signe d'une croix rouge, remportèrent une grande victoire. Les cadavres musulmans jonchaient l'intervalle compris entre le Guadacelito et la mer Aboul-Hassan laissait aux mains des Espagnols sa sœur, son fils, son harem, un immense butin, et s'enfuyait en Afrique avec les restes de la multitude qui l'avait suivi. Du champ de bataille les rois chrétiens écrivirent au Pape des lettres couronnées de lauriers, lui envoyant de riches présents, de l'or, des captifs et les étendards musulmans, qui furent suspendus aux voûtes de Notre-Dame-des-Doms. Benoît XII les félicita en termes magnifiques [1].

La Hongrie, la Pologne, le Danemarck, étaient encore des royaumes dévoués au Saint-Siége et recevaient de lui de bons conseils et des bénédictions. Mais la France, l'Angleterre et l'Empire étaient dans la rébellion, les haines et la guerre. La suprême raison de leur politique était la force ou la ruse : ainsi la seule puissance morale qui pouvait lutter contre le glaive et les dissimulations devait être méconnue et dédaignée. Aux yeux des légistes français et du roi, leur serviteur, la papauté n'était plus qu'un épouvantail que l'on opposait, suivant l'occurrence, aux prétentions étrangères, mais dont on ne tenait aucun compte pour soi-même; qu'on ne daignait pas même consulter, lorsque les circonstances exigeaient que l'on déclinât ou que l'on contrariât les démarches imprudentes ou injustes qu'on lui avait prescrites.

[1] Rinaldi, ann. 1340; André, p. 230.

Ainsi, lorsque Louis de Bavière, vaincu, envoya demander grâce au Pontife, tout disposé à pardonner, le roi de France lui fit peur, fit naître des difficultés, et tout accommodement fut impossible. Après quelque temps Philippe de Valois, craignant une alliance probable entre le roi d'Angleterre et l'empereur, s'engagea à obtenir à Louis de Bavière le pardon du Pape, et cela, sans consulter Benoît, sans lui donner l'initiative, lui qui venait précisément de donner l'ordre à Édouard d'Angleterre de se désister, sous peine d'excommunication, du titre de roi de France, et de rompre toute alliance avec l'hérétique Louis. Aussi il en eut une grande peine, il écrivit au traître : « Nous avons appris avec la plus vive douleur, le monde entier s'indigne et murmure d'une chose inouïe, abominable même : c'est que les princes très-chrétiens de l'illustre maison de France, qui, dévorés jadis du zèle de la foi, poursuivaient les hérétiques, les évitaient et ne voulaient pas même entendre parler d'eux, ont aujourd'hui contracté alliance avec eux. Du reste, quant à la proposition de réconcilier Louis, nous répondons que si ce prince veut se soumettre aux ordres de l'Église et aux nôtres, nous sommes disposés à le recevoir à la pénitence et à lui donner l'absolution [1]. » Toute transaction pour toutes choses était impossible, et les cardinaux Pierre Gomez et Bertrand de Mont-Favet échouèrent dans leur paci-

[1] Rinaldi, ann. 1341, n. 13.

fiante mission au milieu de ces rivalités nationales, qui ne pouvaient s'éteindre que dans le sang.

La conduite de Philippe de Valois à l'égard de Benoît XII fut constamment perfide et injuste. Il volait les trésors de la croisade et les provinces de l'Église. Il existait entre le comtat Venaissin, appartenant à l'Église romaine, et le royaume de France, un État souverain et indépendant, le Dauphiné. Humbert, dauphin du Viennois, faisait un jour sauter dans ses bras du haut d'un balcon du palais son fils, âgé de deux ans : il l'échappa, et la pauvre petite créature fut brisée sur le pavé. Ce prince, désespéré, allait souvent chercher des consolations auprès de Benoît XII, sous les ombrages silencieux du château de Sorgues. Il prit en affection cette mystique résidence et témoigna au Pape le désir d'embrasser la règle de Saint-Dominique, et de donner à l'Église romaine une partie de ses États. Benoît lui offrit en retour cette paisible solitude avec ses beaux acacias roses et blancs.

Lorsque Philippe VI connut le projet du Dauphin, il l'attira à sa cour. Bon et sans méfiance, Humbert était venu. Au moment où il allait entrer chez le roi, un chevalier lui dit à l'oreille : Sire dauphin, exécutez-vous de bonne grâce pour tout ce qu'on vous demandera, sans quoi vous êtes prisonnier pour toujours. Il entra donc sous une impression de terreur; il trouva le roi à la tête de son conseil, c'est-à-dire qu'autour d'une table il remarqua les astucieuses et raides figures de quelques légistes : « Oncle,

lui dit aussitôt le roi, sans autre préliminaire, je désire que tu reçoives une pension annuelle et que tu deviennes mon vassal, disposé à obéir à tous mes ordres. » Le Dauphin répondit : « Monseigneur, ces titres de parent et de protecteur vous ont déjà acquis le droit d'être servi par moi ; mais lorsque vous ajoutez une largesse vraiment royale, je m'engage avec une vive reconnaissance à être votre homme-lige et votre féal serviteur [1].» Alors le roi le complimenta avec effusion, et il ajouta : « Mon intention étant de fortifier la ville de Vienne, que tu nous as si gracieusement cédée, pour la mettre à l'abri de toute invasion, je désire que ce projet soit mis à exécution par toi, mon oncle. » Le Dauphin répondit : « Monseigneur, non-seulement j'exécuterai votre volonté sur ce point, mais pour tout ce que vous voudrez encore [2]. » L'acte de cession fut rédigé et signé. Il eut beau protester contre la violence et la fraude, il fallut s'exécuter, et, souverain honoraire, il fit bâtir les fortifications de Vienne, qui, au fur et à mesure, étaient occupées par des hommes d'armes du roi de France. Humbert se consola en conquérant le ciel ; et le Pape, dépouillé, n'osa pas faire la moindre opposition.

Ne trouvant autour de lui que des hommes trom-

[1] Avuncule, cupio quod recipias pecuniam et sis servitor meus, annuens omnibus factis meis. — Domine, cum sitis consanguineus et protector meus, aliter in omnibus vobis consentiam, etc. Albert. Argentin. Chronicon, page 186 ; Basle, 1569.

[2] Non solum illud, sed quidquid volueritis, placet. Albert. Argentin. Chronicon.

peurs et de mauvaise foi, Benoît XII regardait tristement du côté de l'Italie ; il avait des remords de rester dans la captivité ; il résolut de reporter à Rome, sur le tombeau des saints apôtres, la splendeur pontificale. Il chercha d'abord à calmer l'irritation de tous les princes italiens, en leur faisant des avances paternelles. Il nomma Jean Visconti, son vicaire, dans la Haute-Italie, et Martin della Scala pour une partie de la Romagne. Il confirma la souveraineté de la maison d'Este sur Ferrare et Modène. Il accorda Reggio à Philippe de Gonzague, seigneur de Mantoue ; il écrivit amicalement au tyran de Padoue, Albertin Carrara. Les Romains lui envoyèrent des orateurs pour solliciter son retour ; la voix éloquente et harmonieuse de Pétrarque lui exprima la désolation de Rome et de l'Italie et les vœux de la chrétienté. Benoît était sur le point d'accomplir ce grand projet, déjà il avait donné l'ordre de restaurer les basiliques et les monuments de la ville éternelle[1], lorsque Philippe de Valois employa la ruse et la menace pour retenir son prisonnier, et quand de nouveaux troubles dans les cités italiennes le jetèrent dans l'incertitude et la crainte. Il resta sur les bords du Rhône, et commença la construction de cet immense palais dont nous parlerons bientôt. Le 25 avril 1342, cette belle et angélique figure s'évanouit

[1] Dans l'église souterraine de Saint-Pierre il y a une statue grossière de Benoît XII avec cette inscription : Benedicto P. P. XII, qui tecta veteris basilicæ restituit, Calabria et aliunde magnis abiegnis trabibus advectis, quarum aliquæ integræ centum triginta quinque palmis romani longæ erant.

comme une vision mystique. Benoît XII fut enterré à côté de son illustre prédécesseur [1].

Clément VI n'avait que cinquante ans quand il ceignit la tiare; il était l'homme le plus doux, le plus aimable de son temps. Le cours de sa vie avait été bien rempli. A dix ans son père, Guillaume du Rogier, damoysel de Maumont, l'avait mené par la main à l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, et l'avait confié à l'austère éducation du cloître. Pierre fit de rapides progrès dans les sciences, et son mérite l'éleva, encore jeune, à la dignité d'abbé de Fécamp. Il occupa successivement les évêchés d'Arras, de Sens et de Rouen. Son valeureux plaidoyer contre Pierre de Cugnières lui mérita la faveur de Benoît XII, qui le créa cardinal-prêtre du titre des saints Nérée et Achillée. Le contact des hommes et des affaires lui avait donné une bienveillance universelle, et quand il fut assis sur le trône pontifical, sa bonté lui gagna tous les cœurs; aucun pape n'a recueilli autant d'éloges et de bénédictions de la part de tous les chroniqueurs contemporains.

L'état de l'Europe offrait alors les plus graves complications et des difficultés insurmontables. L'influence anglo-germanique, bien qu'un peu affaiblie par la retraite de Louis de Bavière, prenait des proportions si menaçantes, qu'il y avait tout à craindre pour la France, au moment surtout où l'habile roi Robert de Naples descendait dans la

[1] Rinaldi, 1342, n. 3, rapporte ce témoignage d'un ancien chroniqueur: Fuit bonus, imo et sanctæ intentionis in omnibus factis suis.

tombe, pour laisser la couronne à Jeanne, sa petite-fille. Les violents démêlés des rois d'Aragon et de Majorque, qui finirent par la ruine du dernier, vinrent aggraver la situation en ravivant les espérances des Maures. La Suède, la Norwége et la Pologne éprouvaient des dissensions intérieures et étaient ravagées par les invasions des Lithuaniens, encore idolâtres. Ainsi Clément, comme monarque suprême de l'Église, avait à concilier mille intérêts opposés et rivaux; comme suzerain, à régler les affaires du royaume de Naples, fief de l'Église romaine; comme Français, à repousser l'invasion anglaise. Il fut par sa capacité à la hauteur des circonstances, et agit toujours avec une grande prudence et une remarquable habileté.

Après avoir créé cardinaux ses parents, ses amis, des hommes sûrs, il commença sa guerre sourde, lente, mais énergique, contre l'Angleterre, dont les conquêtes augmentaient tous les jours dans nos provinces. Il essaya d'abord d'établir une trêve entre les rois de France et d'Angleterre, par le moyen de deux diplomates habiles, Pierre Dupré, cardinal-évêque de Palestrina, et l'Italien Annibal de Leccano, cardinal-évêque de Tusculum. Pour la faire respecter, Clément lança l'excommunication contre tout Anglais qui aborderait avec un vaisseau sur la terre de France, et contre tout Français qui ferait voile vers l'Angleterre [1]. Édouard-le-Victorieux consentit même à envoyer des plénipoten-

[1] Rinaldi, 1342, n. 11.

tiaires à Avignon : Derby, Spencer, Stafford et l'évêque d'Oxford [1]. Le Pape, par l'entremise du légat Annibal de Leccano, échangea avec le roi anglais des lettres d'amitié, de ces lettres pleines de bon ton, de finesse aristocratique qui flattaient toujours ceux qui les recevaient, et comme Clément seul savait les écrire. La trêve fut prolongée.

Dans la position de la France, gagner du temps, c'était une victoire. Il fallait soulever l'opinion publique contre l'Angleterre, et il n'y avait que la papauté qui disposait alors de ce puissant moyen. Fouillant dans les affaires anglaises, Clément y trouva de ces énormités générales qu'on accumulait si facilement dans les procédures du quatorzième siècle. Son cœur tout français fut ravi d'avoir ramassé une arme si puissante, il écrivit à la reine de France : « Fille chérie, nous répondrons brièvement aux questions que nous a adressées Votre Excellence relativement au procès à intenter contre le roi d'Angleterre. Notre amour et notre ardent désir de la paix, l'espérance que nous avions d'établir des traités avaient porté nos cardinaux-légats à suspendre provisoirement les procédures. Mais nous venons de leur prescrire de les continuer avec toute la diligence requise [2]. » En effet, le Pape cite, en 1352, Édouard devant le consistoire pour venir se justifier sur un grand nombre d'accusations. Mais la mort dérangea tous les projets de Clément VI. Pour sauver la France de l'invasion

[1] Walsingham, Hist. Angl., page 188.

[2] D'Achery, Spicilegium, tome III, p. 723.

anglaise, il avait tout donné, son influence et ses trésors.

Les affaires de l'empire étaient toujours obscures et embarrassées. C'est un mélange d'intrigues, d'injures, de repentirs, de pardons, de colères, de soumissions, de mauvaise foi, qu'il est impossible de débrouiller. Lorsque Louis était sincèrement disposé à s'humilier et à se soumettre, Philippe de Valois venait et disait : C'est un fourbe ; et le Pape, qui n'avait, hélas! que trop de motifs de le croire, craignait d'être trompé et ajournait le pardon. Si le pontificat avait jugé cette affaire à Rome, nous croyons qu'il en eût été tout autrement [1]. Clément VI déclara Louis de Bavière inhabile à occuper le trône impérial, et fit élire le marquis de Moravie, fils du che-

[1] Voici quelques détails sur les historiens de Louis de Bavière ; on jugera de la difficulté de trouver la vérité à l'aide de pareils documents.

Aventini est un chroniqueur dont le témoignage n'est pas recevable dans toute cette affaire : il est reconnu qu'en haine de l'Église il a menti avec impudeur ; il se montre très-passionné pour son Louis, qu'il présente comme le plus grand prince qui ait tenu les rênes de l'empire ; il étend ses qualités, il amplifie ses louanges, il rehausse ses victoires, il enrichit ses triomphes ; il en fait le plus juste, le plus innocent prince du monde ; il amène à ses pieds les plus fameuses universités de l'Europe, le fait flatter par les plus doctes hommes de la chrétienté. Les papes, il les déteste ; il condamne leurs procédures et s'efforce de les combler d'ignominie. Pour nous, qui nous en sommes tenu aux pièces officielles, il nous semble qu'il n'oublie qu'une chose : la vérité.

Ulrich d'Augsbourg était (suivant Trithemius, 1333 ; et Héric Rebdorff, 1344) un homme téméraire, superbe ennemi du clergé et de la religion, persécuteur de la liberté ecclésiastique, qui insérait dans les lettres impériales, à l'insu de l'empereur, des injures contre le Pape. Au moment de sa mort il confessa publiquement cette insigne malice ; il ne voulut point être enterré en terre sainte, tant sa conscience était agitée de remords.

Occam était un esprit distingué, mais aigri ; son livre en faveur de Louis a été condamné par l'université de Paris et l'université de Bologne. Une pièce fort curieuse est celle publiée par Baluze, Miscellanea, tome II, p. 272, Ludovici Bavari submissio.

valeresque Jean de Bohême, qui se battait toujours à la tête des armées françaises. Il prit le nom de Charles IV. C'était une nature toute cléricale, adonnée à l'étude des lettres, aimant les processions et les cérémonies, préparant les burettes du Pape pour la fête de la Toussaint, chantant l'Évangile à la messe de minuit dans la cathédrale de Bâle, en un mot, l'homme le plus pacifique du monde et le moins préparé à la lutte. Les choses en étaient là, lorsqu'un matin Louis de Bavière fut frappé d'apoplexie à la chasse, à cheval, et tomba mort au milieu de ses gens. Les populations chrétiennes crurent à un châtiment du ciel et restèrent épouvantées [1].

Cependant Clément VI avait acheté la ville d'Avignon, où malheureusement la papauté semblait s'établir pour des siècles encore, et où elle bâtissait un palais somptueux. Les missions se continuaient avec ardeur dans tout l'Orient et la pensée des croisades reposait au fond des âmes comme une espérance. En couronnant roi des îles Fortunées Louis d'Espagne, le Pape n'avait en vue qu'une croisade, une conquête de ces peuples païens à la vérité, à la charité chrétienne. Lorsque la peste vint ravager l'Europe en 1348, le Pape se montra sublime ; il prodigua les secours spirituels et plus encore les secours temporels. A Avignon tous les pauvres furent nourris et soignés à ses dépens. Il établit un service régulier de médecins. Il acheta les suaires et le terrain des inhuma-

[1] La version des Annales d'Héric Rebdorff, ad ann. 1347, n'est pas favorable à Louis.

tions, et fonda dans le cimetière des pestiférés une chapelle sous le nom de Notre-Dame-du-Champ-Sacré, qui perpétua le souvenir de ses bienfaits avec le souvenir du malheur [1]. Puis il protégea les Juifs contre la malédiction universelle ; il les reçut à Avignon et leur permit de construire des quartiers respectés dans les villes pontificales. Cette mansuétude, en relevant les âmes flétries des enfants de Jacob, les amena au pied de la croix du Sauveur qu'avaient désiré leurs pères [2].

Au milieu de ces charitables occupations, il érigeait l'université de Prague, voulant donner des marques de sympathie et de protection aux études et à la science ; et il retrouvait sa fermeté apostolique pour condamner la turbulente secte des flagellants.

Clément VI mourut en 1352, et son corps fut conduit triomphalement à l'abbaye de la Chaise-Dieu par le bienheureux Pierre Thomas. Sans doute sa bienveillance, sa douceur, sa clémence, ont eu de fâcheuses conséquences pour la réforme disciplinaire de l'Église ; sans doute il se laissa trop entraîner par ses goûts aimables de grand seigneur ; sa cour était trop brillante pour qu'on pût y reconnaître l'austérité du prêtre. Mais nous avons prouvé que la papauté, comme puissance, reconquit toute sa prépondérance sous cet habile souverain, et, comme institution religieuse, elle n'a jamais pâli. Ainsi donc au sourire

[1] Baluze, Vit. Pap. Aven., tome I, p. 255.
[2] Vit. I Clement, VI, apud Baluze.

doux et triste de Clément VI nous n'enverrons pas des malédictions et des injures.

Quelques cardinaux, partisans des réformes de Benoît XII, déclarèrent au conclave qu'ils voulaient élever au souverain pontificat le limousin Jean Birel, général des Chartreux. Ce moine austère et d'une admirable vertu avait de fortes chances de succès, quand tout à coup un homme, dont le nom est resté célèbre dans les annales de l'astuce et de la fourberie, le cardinal Élie de Talleyrand-Périgord, se leva et dit : « Messeigneurs, vous ignorez ce que vous allez faire. Apprenez que ce chartreux est d'une telle justice et rigueur, que, si nous le nommons pape, à coup sûr il nous réduira à l'état primitif. Dans quatre mois nos beaux chevaux conduiront la charrue. » Jean Birel fut écarté, et après une sorte de concordat les voix se portèrent sur Étienne Aubert, cardinal-évêque d'Ostie, qui prit le nom d'Innocent VI. Il avait passé sa vie dans l'étude du droit, dans la simplicité et la rectitude de la vie ecclésiastique, dans la décence d'un plébéien qui veut parvenir aux honneurs. Il était économe, révéré, grand ennemi du luxe. « Le pape Innocent VI, dit sainte Birgitte, est d'un airain meilleur que son prédécesseur, et d'une matière apte à recevoir les plus belles couleurs. » A peine fut-il en possession du pouvoir, qu'il dirigea toute son énergie à établir des réformes. Nous savons comment il reconquit ses provinces Italiennes par le génie d'Albornoz. Innocent resta libre dans ses sympathies politiques, il

ne fut ni français, ni anglais, il fut l'homme de la paix. Il éleva la papauté à toute la hauteur d'une mission paternelle et impartiale.

Sa politique vis-à-vis de l'empire fut également neutre, bienveillante et modérée. Une longue inimitié désunissait le duc d'Autriche et l'empereur Charles IV. Les hostilités avaient même commencé avec une violence qui pouvait amener de fâcheux résultats. Innocent s'interposa entre les deux adversaires et envoya en Allemagne l'évêque de Vicence avec le titre de nonce, pour rétablir la paix [1]. Bien qu'il eût peut-être une prédilection spéciale pour le duc Rodolphe, qui, dans toutes les occasions, témoignait au Pape un attachement filial, ainsi que le constate la lettre où le pontife le remercie des beaux poissons du Danube, qu'il lui a envoyés malgré la distance, cependant il conserva toujours son impartiale équité dans ce différend [2]? Ses lettres aux deux princes sont pleines de démonstrations bienveillantes et de réflexions fort justes sur les avantages de la paix [3]. Il écrivit à Jean, marquis de Moravie, pour le prier de seconder les efforts du Nonce dans sa mission conciliatrice, et de s'interposer personnellement entre deux princes qui étaient ses parents et ses amis [4].

Les démarches d'Innocent VI furent couronnées

[1] Epist. 147, Innocent. VI. — D. Martene, Thesaurus novus, tome II.
[2] Epist. 74, apud Martene.
[3] Epist. 148, 149.
[4] Epist. 150. — André, Monarchie pontificale.

d'un plein succès. Mais la guerre était partout. La Méditerranée semblait être devenue un vaste champ de bataille où venaient s'exterminer successivement Louis de Tarente et Frédéric de Sicile, les Vénitiens et les Génois, pour leurs comptoirs d'Orient; les Génois et les Aragonnais, pour les royaumes de Corse et de Sardaigne. Le Pape fit entendre sa voix paternelle, et les flots s'apaisèrent. Il parvint à retenir dans de justes bornes les prétentions des Génois, qui, enflés de la grande victoire qu'ils avaient remportée contre les Vénitiens dans les eaux du Bosphore, et de leur conquête de la Sardaigne sur le roi d'Aragon, semblaient menacer l'Italie. Il s'entremit entre les Vénitiens et le roi de Hongrie, qui tendait à ruiner cette république par la prise de Zara et de la Dalmatie, et il tourna les armes de ce valeureux monarque contre les Russes, les Lithuaniens et les Serbes, en lui concédant les honneurs et les priviléges d'une croisade. Il envoya en Espagne l'évêque de Sénez, pour porter des paroles de conciliation entre les rois de Castille et d'Aragon. C'est ainsi que la papauté, à mesure qu'elle se dépouillait de ses sympathies exclusives ou qu'elle s'affranchissait du vasselage de la royauté française, regagnait les hauteurs de sa mission providentielle et divine.

Innocent, au milieu des désolations de la France et en face de cette royauté vaincue et prisonnière, fortifia les places du Comtat et résolut de ramener le Saint-Siége à Rome. Cette nouvelle réjouit les princes

étrangers, qui offrirent des secours. L'empereur se proposa même pour accompagner en personne le Pape. La mort d'Innocent empêcha l'exécution de ce projet; mais par les travaux de ce vieillard, si haut placé dans l'histoire, tout était disposé pour assurer l'avenir du pontificat. Le 12 septembre 1362, on déposait le corps d'Innocent dans son magnifique tombeau de la Chartreuse de Villeneuve.

Le nouvel élu, Guillaume de Grimoard-Grisac, de Mende, abbé de Saint-Victor de Marseille, prit le nom d'Urbain V. Son vieux père assista au couronnement. Il commença par renvoyer tous les évêques dans leurs diocèses et réforma la cour pontificale et les Ordres monastiques. Il institua dans toutes les nations des hommes graves et pieux, pour s'enquérir du clergé, lui signaler les abus et lui faire connaître les plus dignes des bénéfices. Sauver la France, établir la paix et l'équilibre en Europe, réprimer la prépondérance envahissante des Visconti en Italie, tels furent les objets des travaux politiques du Pape. Urbain envoya l'évêque de Volterra, pour apaiser les discordes soulevées entre l'empereur et le roi de Hongrie [1]. Il écrivit aux deux princes des lettres paternelles, pour les prier de s'en rapporter à son Nonce, homme prudent et sage. Sa voix fut entendue, et la paix fut cimentée par des mariages entre les deux familles. Dans le même temps frère Marc de Viterbe, général des Franciscains, homme éminemment doué du génie des affaires, rétablis-

[1] Ughelli, Italia sacra, tome III; André, p. 394.

sait l'accord entre deux voisins susceptibles et toujours disposés à se battre : le comte de Savoie et le marquis de Montferrat. D'un autre côté Urbain pacifiait les Espagnes, puis, à mesure qu'il améliorait intérieurement la cléricature, son influence salutaire grandissait

Les avances d'union faites par Jean Paléologue à Innocent VI avaient ouvert un monde nouveau à l'action du pontificat : Urbain sut en profiter pour faire de tous les adorateurs de Jésus-Christ un seul troupeau sous un seul pasteur. Pour un peu de temps il atteignit ce but : tout ce qui suivait le schisme grec reconnut la suprématie du pontife romain et admit dans sa croyance les points contestés. Urbain V envoya dans toutes les principautés danubiennes qui adhéraient au patriarche de Constantinople des Nonces zélés, intrépides et remplis de l'idée de l'importance de leur mission. C'était dans les Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François qu'Urbain choisissait les titulaires de ces nonciatures périlleuses, peu brillantes, où il y avait beaucoup de tribulations à espérer et peu de succès. Il les revêtait de la dignité épiscopale, et il envoyait ces ardents missionnaires dans les régions où le nom de Latin sonnait fort mal, où le plus souvent ils étaient accueillis par le mépris et la haine, et un nonce pontifical était traité de chien par les mendiants de Smyrne et les gueux de Constantinople [1]. Ces apôtres

[1] Græculi isti totis nos visceribus et metuunt et oderunt ; nos canes vocant. Petrarca, Rerum senil., lib. VII, ad finem.

ne se découragèrent pas. La Valachie, la Moldavie et la Servie reçurent les nonces apostoliques avec amitié, et dans peu de temps la suprématie du Pape fut universellement reconnue jusque dans les montagnes mythologiques de la Macédoine, de la Thessalie et de la Thrace. La Russie et la Géorgie reçurent aussi les Nonces d'Urbain V. L'unité trouvait des sympathies partout, et le Credo de l'Église latine retentissait sous les voûtes de Sainte-Sophie.

L'action du pontificat se fait sentir avec un égal succès dans le nord de l'Europe, où subsistaient encore vivaces beaucoup de superstitions scandinaves et de pratiques païennes. Urbain donna constamment à Waldemar, roi de Danemarck, les plus vifs témoignages d'amitié. Il lui envoya la rose d'or, que le Pape bénit le quatrième dimanche de carême, et qu'il accorde avec l'épée d'honneur au prince qui a le mieux mérité de la religion. Il l'aida à établir solidement sa puissance, et voua les barons révoltés aux anathèmes de l'Église [1]. En Pologne, il défendait la dignité du mariage chrétien contre les infamies que le roi Casimir faisait subir à sa femme Aleis de Hesse [2]. Le Pape comprit que ces rudes et épaisses natures du Nord ne pouvaient être parfaitement soumises et domptées que par la foi pratique et la science : c'est dans ce but qu'il fonda des universités à Cracovie et à Cinq-Églises dans la Hongrie.

[1] André, page 424.
[2] Voir dans Rinaldi la belle lettre adressée au roi de Chypre sur le même sujet. — 1367, n. 14.

Il y établit des docteurs des régions méridionales, tout dévoués au Saint-Siége [1]. En même temps Urbain V réformait l'université de Paris et celle de Montpellier, visitait cette dernière ville, y fondait un nouveau collége, et entretenait à ses frais plus de mille écoliers dans les universités célèbres de l'Europe [2].

Les Frères Mineurs, conduits par le Bienheureux Pierre Thomas, convertissaient les Bulgares, pendant que le Pape renouait des relations avec les conquérants de l'Asie, les terribles et mystérieux Tartares, et reprenait l'exécution du grand projet de la croisade. Il y convia tous les souverains de l'Europe : il rappela au roi d'Angleterre, qu'il avait singulièrement à cœur de décider à cette entreprise, l'exemple mémorable de Richard-Cœur-de-Lion ; à Waldemar, roi de Danemarck, les avantages pour lui d'entrer en alliance avec les princes de l'Europe méridionale. Il nomma Louis de Hongrie porte-étendard de l'Église romaine. Le fidèle Charles IV reçut les plus flatteuses invitations. Le cardinal Talleyrand fut nommé légat plénipotentiaire. Le Pape écrivit encore à toutes les puissances maritimes pour leur demander leur appui et leur défendre d'avoir des relations commerciales avec le sultan [3].

Les envahissements des Turcs nécessitaient cet armement général, et en déplaçant le théâtre de la guerre Urbain pouvait sauver la France et ouvrir un

[1] Rinaldi, 1364, n. 13.
[2] Egass. Du Boulay, Hist. univers. Parisiensis, tome IV, page 383.—Rinaldi, 1367, n. 1 ; Sandini, tome II, page 567.
[3] Rinaldi, ann. 1366, n. 12.

débouché à ces agrégations terribles d'hommes sans frein et sans loi qui la ravageaient en tout sens. Le Bienheureux Pierre Thomas était l'âme de ce mouvement. Les troupes s'ébranlèrent, et la prise d'Alexandrie, après un siége de trois jours, signala le commencement d'une croisade que les troubles et les désunions de l'Europe devaient rendre stérile et impossible.

Le danger de la religion en Orient fit souhaiter à Urbain V de rétablir le Saint-Siége à Rome. Après les victoires du cardinal Albornoz, il crut que le moment était venu de répondre à l'attente des peuples et aux désirs des Romains. Pétrarque, l'homme de ce temps, qui disait le plus librement ses pensées et qui les exprimait le mieux, écrivit au Pape la lettre la plus pressante : « Considérez que l'Église de Rome est votre épouse : on pourra m'objecter que l'épouse du Pontife romain n'est pas une église seule et particulière, mais que c'est l'Église universelle. Je le sais, très-saint Père, et à Dieu ne plaise que je resserre votre siége : je l'étendrais plutôt, si je le pouvais, et je ne lui donnerais d'autres bornes que celles de l'Océan. J'avoue que votre siége est partout où Jésus-Christ a des adorateurs ; mais cela n'empêche pas que Rome n'ait avec vous des rapports particuliers : les autres villes ont des évêques, vous seul êtes évêque de Rome..... Venez exercer votre pontificat en Italie, l'endroit du monde d'où le Pape gouverne l'Église avec plus de majesté..... Quoi ! les îles de Chypre et de Rhodes, l'Achaïe et l'Épire sont en

proie aux infidèles, l'Église d'Orient est entourée d'ennemis, et vous demeurez au fond de l'Occident! Que faites-vous sur les bords du Rhône et de la Durance, tandis que l'Hellespont et la mer Égée attendent votre protection? O vous! le souverain Pontife établi par Jésus-Christ, songez que dans les pâturages soumis à votre empire votre place n'est pas où il y a de plus doux ombrages et de plus agréables fontaines, mais où les loups frémissent davantage, où les besoins du troupeau sont plus grands : montrez donc que vous êtes un pasteur et non un mercenaire... Aimez-vous mieux vivre dans la boue d'Avignon, plutôt qu'à Rome, dont la terre est engraissée par le sang des martyrs? Préférez-vous la roche des Doms, exposée à la rage des vents, plutôt que la noble roche tarpéienne? Voudriez-vous, au jour du jugement, ressusciter parmi les pécheurs d'Avignon, qui sont les hommes les plus infâmes qu'il y ait sous le soleil, au lieu d'apparaître parmi Pierre, Paul, Laurent, Silvestre, Grégoire, et tant d'autres martyrs qui sont la gloire de Rome [1] ? »

Le rétablissement à Rome de la papauté fut donc résolu dans l'âme vraiment apostolique d'Urbain V. Le roi de France fut consterné à cette décision. Il envoya auprès du Pape Nicolas Oresme, vrai type des orateurs de cette époque, pour le dissuader de ce fatal projet. Ce légiste, entendu en plein consistoire, s'appuya sur toute espèce de raisons possibles, tirées de la mythologie et de l'histoire, pour prou-

[1] Petrarca, Rerum senil., lib. VII,

ver au Pape que la Gaule étant le pays le plus religieux du monde, depuis le temps des Druides, qui l'avaient initiée à la morale et à la religion, il devait nécessairement rester à Avignon, qui était l'ombilic du christianisme [1].

Urbain se laissa peu toucher par le souvenir des Druides, et, malgré l'éloquence de l'ambassadeur français, il fut inébranlable dans sa résolution. Il y eut pourtant une opposition violente dans le Sacré-Collége. Habitués aux douceurs d'Avignon, les cardinaux redoutaient la turbulence des Romains, les incommodités d'un lointain voyage et l'énervant climat d'Italie. Mais rien ne put amollir le Pape, et bon gré mal gré il fallut partir. Quatre d'entre eux furent atteints de ces maladies graves et dangereuses qui arrivent toujours à point pour se dispenser de l'accomplissement d'un devoir : c'était Raymond de Canillac, Pierre de Montruc, Pierre Itier et Jean de Blandiac. Urbain V ne les revêtit d'aucun pouvoir officiel pour gouverner Avignon pendant son absence. L'administration était laissée à la Commune, qu'avaient protégée et développée les papes [2].

Les autres cardinaux se traînèrent jusqu'à Marseille comme des victimes que l'on mène au supplice. Au moment de s'embarquer, ils eurent presque tous le mal de mer avant d'avoir mis le pied sur les riches galères fournies par les puissances maritimes de l'Italie. Toujours calme comme un homme qui

[1] Du Boulay, Hist. univers. Parisiens., tome IV, page 396.
[2] André, Monarchie pontificale, page 410.

est en face d'un devoir sacré, Urbain regarda d'abord avec indifférence les ridicules démonstrations des princes de l'Église, mais il ne put contenir son dépit en voyant l'un d'eux pousser des sanglots déchirants en montant la galère pontificale : il murmura en froissant sa barrette : Ces cardinaux font mon tourment[1]. En effet, ils étaient aussi la honte de l'Église.

Le signal est donné ; la flotte, sous le commandement de l'amiral génois Spinelli, déploie ses voiles. Après divers séjours dans différentes villes, le Pape arriva à Rome le 16 octobre 1367. Les murs vénérables du Latran se couvrirent de fleurs et de verdure pour fêter l'arrivée de cet hôte illustre, qu'ils attendaient depuis tant d'années. L'entrée fut des plus magnifiques : Nicolas d'Este, seigneur de Ferrare, était à la tête de sept cents cavaliers nobles et de deux cents fantassins ; le prince Ungara Malatesta commandait les troupes papales ; Raoul de Camerino portait devant le Pape l'étendard de l'Église, et le comte de Savoie tenait la bride de la haquenée blanche.

Urbain V passa trois années en Italie dans une inquiétude visible ; il habitait tantôt Rome, tantôt Viterbe ou Montefiascone. La papauté, après un divorce séculaire, n'était pas encore bien assise au milieu de ces populations turbulentes. L'illustre Albornoz, le héros de l'Italie, venait de mourir. Urbain V, voyant de toutes parts l'insurrection, se voyant même menacé dans son château de Viterbe, ne se crut plus en

[1] Bzovius, Annales eccles., tom. XIV, ann. 1367.

sûreté : il se prit à regretter son tranquille palais d'Avignon, d'où il contemplait les riches et fertiles plaines du Comtat et les capricieux méandres du Rhône. Il prétexta l'œuvre importante de la réconciliation des rois de France et d'Angleterre, et il revint à Avignon en 1370, au mois de septembre. Mais ces rois, que sainte Birgitte appelait des traîtres, n'entendirent rien [1]. Cette vieille prophétesse annonça la mort d'un Pape qui n'avait pas le courage d'aller jusqu'au bout de son œuvre et qui, tournant le dos au devoir, ne se laissait plus conduire par la divine mamelle de la vérité [2]. Deux mois après ce fatal retour, Urbain expirait dans les larmes. Le monde chrétien honora ses vertus et en garda un long souvenir. Jamais il ne s'était reposé : il avait présidé avec une assiduité scrupuleuse à toutes les parties de l'administration pontificale ; il avait émancipé la papauté ; il avait appelé dans le Sacré-Collége des hommes de toutes les nations. Mais la réconciliation de Rome et du Pape, comme toutes les grandes choses de ce monde, devait reposer sur un martyr.

Dieu choisit un jeune cardinal de trente-six ans, dont la modestie, la pureté de mœurs et l'affabilité étaient admirables. Sa pâle et douce figure, son regard mélancolique, son maintien calme et mesuré dans sa petite taille, tout portait à l'aimer, à le révérer [3]. Cette nature faible et maladive ne pourra pas

[1] S. Birgitt. revelationes, lib. IV, cap. 104.
[2] S. Birgitt., lib. IV, cap. 138.
[3] Vultu pallidns et complexionis admodum delicatæ. — Baluze, Vita tertia

résister aux tempêtes politiques : qu'importe? il n'est pas élu pour combattre, mais pour mourir; et pour mourir, il aura le courage de tous les sacrifices. L'air natal pouvait seul soutenir cette plante délicate, cultivée avec tant d'amour par une mère dévouée; le mauvais air de Rome la flétrira, l'inclinera vers la terre bien avant le soir : qu'importe? Pierre du Rogier de Beaufort-Turenne, qui prend le nom de Grégoire XI (1370), saura donner sa vie pour le troupeau. Voyant la mort au fond du calice, il refusait la plus haute des dignités. Pour vaincre sa modestie, on lui montra l'intervention divine dans une élection spontanée; il accepta, en faisant dans son cœur le vœu de rapporter à Rome la chaire de saint Pierre [1].

A la nouvelle de son élévation le monde chrétien tressaillit; Lucius Coluzzi, ambassadeur de la république de Florence, écrivait : « C'est la prudence même, c'est la circonspection, la modestie, la foi, la charité, la bonté, et, ce qui est plus rare chez un grand prince, il a la vérité des paroles et la constance des actes. Admirablement pourvu de toutes ces qualités, tandis qu'il n'était que cardinal, de façon qu'on peut regarder comme un miracle que dans un âge aussi jeune il ait été élevé au sommet de la hiérarchie, que devons-nous attendre du vicaire de Jésus-Christ avec un si riche trésor de vertus [2]? »

Gregor. XI. — Vir parvæ staturæ, studiosus, liberalis et verecundus. — Ciacconi, Vita Pontif., tome II.

[1] Baluze, Vita IV Gregor.

[2] Quid debemus nunc de illo ad Christi vices erecto cum tanta virtutum su-

Grégoire XI continua les travaux de son prédécesseur pour la paix de l'Europe. Il comprit qu'il ne pourrait réaliser aucun de ses projets, soit contre les Turcs, soit pour l'Italie, tant que les deux puissants rois de France et d'Angleterre continueraient cette guerre atroce qui entravait toutes les mesures générales. Il écrivit au roi d'Angleterre, au valeureux captal de Buch, au roi de France, pour leur demander la paix. Il leur montre leur longue discorde, non-seulement fatale à leur monarchie, mais à l'Europe tout entière, qu'elle tenait dans le trouble et dans l'affaiblissement. Il leur montre les Turcs menaçant la Dalmatie, et sur le point de débarquer en Italie; les Sarrasins d'Afrique déversant incessamment leur trop-plein dans les provinces de l'Espagne et louvoyant les côtes de Sicile; les désordres et les crimes croissant partout dans une proportion alarmante; le commerce et l'agriculture dans le dépérissement et l'abandon; tant de sang versé finira par crier vengeance devant Dieu [1].

La paix était impossible. Grégoire ne se laissa point abattre par le mauvais succès. Nous savons les traits principaux de son pontificat. Il y a peu d'histoire plus triste, mais au fond de cette tristesse règne une grande espérance. On sent que ces douleurs sociales recouvrent une rédemption immense, et que le Pape accomplira son œuvre, rétablira à Rome la papauté.

pellectile judicare ? — Epistola Lucii Collati. ; Baluze, Miscellanea, tome IV, p. 514.

[1] Rinaldi, ann. 1371.

Qui le soutiendra, qui renouvellera son courage au milieu des doutes et des hésitations ? c'est l'humble fille d'un teinturier, Catherine de Sienne, que nous avons laissée entrant à Avignon aux derniers rayons du soleil, le 18 juin 1376.

Grégoire XI avait donné des ordres pour qu'elle fût bien reçue elle et ses disciples au nombre de vingt-deux [1]; on leur donna le palais d'un cardinal absent, où il y avait une chapelle somptueuse[2]. Deux jours après elle montait la roche des Doms et était admise en consistoire public à parler au Pape de l'objet de sa mission, la paix avec Florence. Le bienheureux Raimund, arrivé quelques jours avant elle, lui servait d'interprète, car elle parlait toscan, et le Pape parlait latin ou provençal [3]. Grégoire accueillit avec bonté le discours de Catherine et lui dit : Afin que vous sachiez clairement que je veux la paix, je la remets tout simplement entre vos mains, vous recommandant toutefois l'honneur de l'Église [4]. Catherine écrivit aussitôt au comité des Huit de la guerre à Florence, pour leur faire connaître le résultat de ses négociations et aussi pour se plaindre de nouvelles offenses contre la papauté :

[1] D. Martene, p. 1337.

[2] Assignari nobis fecit unam pulchram domum cum ornatissima capella. — D. Martene, de Sanct. et doctr. S. Catherinæ Sen. Amplissima Collectio, tome VI, p. 1373.

[3] Fuitque interpres inter summum Pontificem et virginem ipsam, illo latina verba loquente, ista vero in lingua Tusciæ sua verba vulgariter depromente. — B. Raimund, pars III, cap. 8.

[4] Ut clare videas quod ego volo pacem, ego pono eam simpliciter in manibus tuis, tamen habens tibi recommissum honorem Ecclesiæ. — B. Raimund.

« Très-chers Pères et frères en Christ-Jésus. Moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux avec le désir de vous voir de vrais fils humbles et obéissants à notre Père, de sorte que vous ne retourniez jamais la tête en arrière, mais que vous ayez une vraie douleur et du chagrin de cette offense faite au Père. Car tant que celui qui offense ne témoigne pas de repentir, il n'est pas digne de recevoir miséricorde. Je vous convie à un humble repentir : non, ne regardez pas en arrière, mais marchez toujours en avant, suivant la résolution que vous avez prise, chaque jour faisant des progrès dans le bien. Si vous voulez être reçus dans les bras du Père, comme des enfants morts, vous demanderez la vie, et j'espère par la bonté de Dieu que vous l'obtiendrez, puisque vous voulez vous humilier et reconnaître vos péchés.

« Mais j'ai beaucoup à me plaindre de vous, si, ainsi qu'on le dit, vous avez mis un lourd impôt sur le clergé. Si cela est vrai, c'est un très-grand mal pour deux motifs : l'un, parce qu'en cela vous offensez Dieu, n'ayant pas le droit de le faire en bonne conscience. Il me semble que vous perdez la conscience et tout bien, car vous ne vous attachez qu'aux choses sensitives et transitoires, qui passent comme le vent. Ne voyons-nous pas que nous sommes mortels, que nous devons mourir à une heure inconnue? combien est donc grande notre folie de nous ôter la vie de la grâce et de nous donner la mort à nous-mêmes! Je veux que vous n'agissiez plus ainsi, car ce serait

tourner la tête en arrière : or vous savez que celui qui commence n'est pas digne de gloire, mais celui qui persévère jusqu'à la fin.

« Ainsi je vous le dis, vous ne recevrez les effets de la paix que par une humble persévérance, ne faisant plus de scandaleuses injures aux prêtres et aux ministres de la sainte Église. Et ceci est l'autre chose que je devais vous dire et qui vous serait très-nuisible. Outre le mal qui résulte toujours d'une offense contre Dieu, comme j'ai dit, celle-ci gâterait votre paix, car si le Saint-Père savait cela, il concevrait contre vous une indignation plus grande. Un des cardinaux qui veulent et travaillent volontiers pour la paix, me disait : Il ne paraît pas que les Florentins veuillent la paix, car si cela était, ils éviteraient tout ce qui est contre la volonté du Saint-Père et les coutumes de l'Église. Je pense qu'il pourrait dire au doux Christ sur la terre de semblables paroles et avec raison. Je vous le dis, très-chers Pères, et je vous prie de ne pas empêcher la grâce de l'Esprit saint, qu'il est disposé à vous donner avec clémence, quoique vous ne la méritiez pas. Vous me feriez tort et grande honte, et j'aurais la confusion de dire une chose pendant que vous en faites une autre. Je vous en supplie, qu'il n'en soit plus ainsi; efforcez-vous par vos paroles et par vos actes de montrer que vous voulez la paix et non la guerre.

« J'ai parlé au Saint-Père; par la volonté de Dieu et la sienne, il m'a écouté gracieusement; il m'a témoigné le plus affectueux désir de la paix, faisant

comme un tendre père qui ne considère pas l'offense de son fils, mais son humble repentir, afin de lui faire une pleine miséricorde. Quelle fut sa joie, ma langue ne peut le dire : après un long entretien, il me dit comme conclusion de ses paroles, que si les choses étaient de votre côté, ainsi que je lui disais, il était tout disposé à vous recevoir comme ses enfants et à faire tout ce que je voudrais. Je n'ajoute rien. Le Saint-Père ne donnera pas une réponse définitive avant l'arrivée de vos ambassadeurs; je suis étonnée qu'ils ne nous aient pas encore joints; quand ils seront ici, je serai avec eux, puis je serai avec le Saint-Père, et nous vous écrirons quelles sont les résolutions. Mais avec vos impôts et avec vos nouvelles n'allez pas gâter ce qu'on sème. Pour l'amour du Christ crucifié et pour votre propre avantage, ne faites plus ainsi. Je ne dis plus rien. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus! Jésus amour [1]!»

Catherine était tout entière appliquée à la paix de Florence; elle écrivait lettres sur lettres aux chefs de cette république, leur faisant à ce sujet les plus belles considérations chrétiennes :

« ... Vous savez que le Christ, par le testament de sa passion, a établi son vicaire pour le remède de nos âmes, puisque nous ne pouvons être sauvés que dans le corps mystique de la sainte Église, qui a pour chef Jésus-Christ, et dont nous sommes les membres. Qui sera désobéissant à ce Christ de la terre qui tient

[1] Lettre 197. Le texte dans les NOTES.

la place du Christ qui est dans le ciel, ne participera pas au fruit du sang du Fils de Dieu, car Dieu a établi que par ses mains le sang nous est communiqué et que tous les sacrements de l'Église, qui tirent leur vie de ce sang, nous sont donnés. Nous ne pouvons pas marcher par un autre chemin et entrer par une autre porte, car la première vérité a dit : Je suis la voie, la vérité et la vie : qui marche dans cette voie, va par la vérité et non par le mensonge. C'est une voie de haine du péché et non d'amour de soi-même, de cet amour qui est la cause de tout mal.

« Cette voie nous donne l'amour des vertus qui sont la source de la vie de l'âme ; on y puise une telle union, un tel amour du prochain, qu'on préfère la mort plutôt que de lui faire une injure. Celui qui offense la créature offense le Créateur. Cette voie est donc bien celle de la vérité, il me semble encore qu'elle est la porte par laquelle il faut entrer après que nous aurons fait cette vie. N'est-il pas dit : Personne n'ira au Père, sinon par moi ?

« Vous voyez donc, mes fils très-doux, que celui qui se révolte comme un membre pourri de la sainte Église, contre notre père le Christ sur la terre, est tombé dans le ban de la mort, puisque ce que nous lui faisons, respect ou blasphème, nous le faisons au Christ qui est dans le ciel. Vous voyez bien que par votre désobéissance et par votre persécution (et croyez-le, mes frères, c'est avec douleur et dans les gémissements de mon âme que je vous le dis) vous êtes tombés dans la mort, dans la haine, dans le

mépris de Dieu, et il ne peut rien vous arriver de pire que d'être privés de sa grâce, et la puissance humaine ne nous servira pas beaucoup si nous n'avons pas pour nous la puissance divine. Hélas! c'est en vain que se fatigue celui qui garde la cité, si Dieu ne la garde. Si Dieu vous a fait la guerre à cause de l'injure que vous avez faite à notre Père qui est son vicaire, je vous dis que vous vous êtes affaiblis en perdant son secours. Supposons que plusieurs croient ne point offenser Dieu, mais lui faire un sacrifice, en persécutant l'Église et ses pasteurs, et disant pour leur défense : Ils sont mauvais, ils font toute sorte de mal; je vous le dis, Dieu veut et commande d'obéir aux pasteurs et à son Christ sur la terre, seraient-ils des diables : car la soumission et l'obéissance qu'on leur rend a son principe dans l'obéissance de Jésus-Christ pour son Père. Sachez que le fils n'a jamais raison contre le père, serait-il mauvais, et qu'il doit au contraire recevoir de lui des injures autant qu'il le veut : car le bienfait de l'être qu'il a reçu du père est si grand, qu'il ne peut en aucune sorte s'acquitter de cette dette. Or, pensez aussi combien est grand l'être et le bienfait de la grâce que nous tirons du corps mystique de la sainte Église, que tout ce que nous faisons ou tout ce que nous pourrons faire ne suffira pas à payer cette dette.

« Hélas! hélas! mes fils, je vous le dis en pleurant, je vous en prie, je vous presse, de la part du Christ crucifié, réconciliez-vous et faites la paix avec lui;

ne restez plus en guerre, n'attendez pas que la colère de Dieu vienne sur vous : car, je vous le dis, Dieu regarde cette injure comme faite à lui-même. Veuillez donc vous recueillir sous l'aile de l'amour et de la crainte de Dieu, vous humiliant et cherchant la paix avec votre Père. Ouvrez, ouvrez l'œil de votre entendement, ne marchez pas par l'obscurité; nous ne sommes pas des Juifs, ni des Sarrasins ; nous sommes des Chrétiens baptisés et rachetés par le sang du Christ. Nous ne devons donc pas marcher contre notre chef; pour aucune injure reçue un chrétien ne doit se lever contre un chrétien, mais nous devons tous ensemble nous lever contre les infidèles qui nous font injure, qui possèdent ce qui est à nous, ce qui ne peut jamais être à eux.

« Pour l'amour de Dieu, ne dormez plus dans une si profonde ignorance et dans l'obstination. Levez-vous, courez dans les bras de notre Père, qui vous recevra avec bonté ; si vous le faites, vous et toute la Toscane, vous aurez la paix et le repos spirituellement et temporellement, et toute la guerre qui est ici s'en ira sur les infidèles sous l'étendard de la sainte Croix. Sinon, vous et toute la Toscane, vous tomberez dans des malheurs inconnus à nos ancêtres. Ne pensez pas que Dieu s'endorme sur les injures faites à son Épouse ; il veille ; nous voyons la prospérité marcher devant, mais sous la prospérité est caché le fouet de la puissante main de Dieu. Maintenant Dieu est disposé à nous donner sa miséricorde : mes frères, ne soyez pas plus longtemps

endurcis, mais humiliez-vous puisqu'il en est encore temps. L'âme qui s'humilie sera toujours exaltée, ainsi a parlé le Christ, et celui qui s'exalte sera humilié, fouetté, battu.

« Allez donc avec la paix et l'union : c'est là la pâque que j'ai désiré faire avec vous, considérant qu'on ne peut la faire que dans le corps de la sainte Église : car là seulement est le bain du Fils de Dieu où se lavent les souillures de nos péchés; là est la nourriture dont l'âme se nourrit et se rassasie; là nous trouvons la robe nuptiale qu'il nous faut revêtir si nous voulons entrer aux noces de la vie éternelle, où nous sommes invités par l'Agneau immolé et abandonné sur la croix pour nous. Ce vêtement pacifie le cœur et couvre la honte de notre nudité, c'est-à-dire, cette multitude de misères, de défauts, de divisions que nous avons l'un avec l'autre et qui sont l'occasion, l'instrument pour serrer bien fort le vêtement de la grâce. Puisque donc la douce bénignité de Dieu vous rend ce vêtement, ne négligez pas d'aller à notre chef avec une sollicitude courageuse, afin que la mort ne vous trouve pas nus : car nous devons mourir et nous ne savons quand. N'attendez pas le temps, parce que le temps ne vous attend pas. Grande serait la simplicité d'attendre et de se fier en celui sur lequel nous ne savons rien d'assuré et de vrai. Je ne dis rien de plus. Pardonnez à ma présomption et rejetez tout sur l'amour que j'ai pour votre salut et d'âme et de corps, sur la douleur que j'éprouve de votre dommage spirituel et tem-

porel, et croyez que j'aimerais mieux vous le dire que de vous l'écrire. Si par moi se peut opérer quelque chose pour l'honneur de Dieu et l'union de vous et de la sainte Église, je suis prête à donner ma vie, s'il le faut. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Doux Jésus! Jésus amour [1]! »

Cependant les révolutionnaires de Florence criaient la paix! la paix! et ils voulaient la guerre et la division pour maintenir leur pouvoir; ils agissaient comme toujours avec une parfaite hypocrisie[2]; les ambassadeurs annoncés, promis, qui devaient avoir pleine puissance pour traiter avec le Pape, n'arrivaient pas. Grégoire XI, qui connaissait toute leur perfidie haineuse, disait à Catherine : Croyez-moi, ma fille, ils vous ont trompé et ils vous tromperont; ils n'enverront point les ambassadeurs, ou ils les enverront sans pouvoirs suffisants pour cette affaire, et leur mission ne servira à rien[3]. Et il en fut ainsi.

Après une longue attente les orateurs de la république arrivèrent à Avignon; c'étaient : le chevalier Pazzino Strozzi, Alexandre dell' Antella et Michel Castellani[4]. Catherine leur apprit aussitôt que le Pape lui avait entièrement remis le soin de la paci-

[1] Lettera 198.

[2] Verbo se dicerent petere pacem, intrinsecus autem plene omni dolo : agebant enim sicut veri, ne dixerim perfecti hypocritæ. — B. Raimund, pars III, cap. 8.

[3] Crede mihi, Catherina, ipsi deceperunt et decipient te : ipsi non mittent, et, si mittent, talis erit missio, quod nihil valebit. — B. Raimund.

[4] Ammirato, Ist. Fiorentin., lib. XIII, p. 699; Florence, Filippo Giunti, 1600; in-folio.

fication de Florence. Ils répondirent qu'ils n'avaient aucun pouvoir pour traiter avec elle. Catherine fut désolée : elle voyait dans cette paix la réalisation de tous ses travaux et de ses plus chers désirs : le retour du Pape en Italie et la croisade. Ses larmes, ses fatigues et ses prières, tout cela n'avait servi de rien devant Dieu et devant les hommes. Elle se plaignit hautement ; elle reprocha aux Florentins leur mauvaise foi. Sa lettre à Buonaccorso di Lapo est pleine de tristesse :

« Mon très-cher frère en Christ, doux Jésus. Moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux, avec le désir de vous voir, vous et les autres seigneurs de Florence, pacifiés et dans le cœur et dans l'âme, dans ce sang très-doux, qui éteint toute haine et toute guerre, et qui abaisse tout orgueil humain. Car dans ce sang, l'homme voit Dieu humilié vers lui, prenant notre humanité, qui a été ouverte, blessée et clouée sur la croix, de sorte que par les blessures du corps de Jésus-Christ crucifié, ce sang est sorti, a été versé sur nous, et nous est appliqué par les ministres de la sainte Église. Je vous prie par l'amour du Christ crucifié, recevez le trésor du sang qui vous est donné par l'épouse du Christ. Réconciliez-vous avec elle dans le sang, reconnaissez les fautes et les offenses que vous avez commises contre elle. Celui qui reconnaît ses fautes, qui montre en effet qu'il les reconnaît et qui s'humilie, reçoit toujours la miséricorde ; mais celui qui le montre seulement dans

les paroles, et qui ne fait pas descendre le repentir dans ses œuvres, celui-là ne la trouvera jamais. Et je dis ceci non tant pour vous que pour les autres, qui sont tombés dans ce défaut.

« Hélas! hélas! mon très-cher frère, je m'afflige des moyens dont on se sert pour demander la paix au Saint-Père. On a plus fait en paroles qu'en effet. Je dis ceci, car, lorsque je vins à Florence auprès de vous et de vos seigneurs, on montrait du repentir de la faute commise, on paraissait se vouloir humilier et implorer le pardon du Saint-Père. Je dis alors : Voyez, seigneurs, si vous êtes résolus à vous soumettre en effet, comme vous l'êtes en paroles? voulez-vous que je vous offre comme des enfants soumis et morts devant votre Père? Je me fatiguerai pour cela, si vous le voulez, autrement je n'irai pas. Ils me répondirent qu'ils étaient contents. Hélas! hélas! mes très-chers frères, telles étaient la voie et la porte par laquelle il convenait d'entrer, et non par une autre. Si vous aviez suivi cette voie en effet, comme en paroles, vous auriez eu la plus glorieuse paix qui fût jamais.

« Et je ne dis pas ceci sans raison, car je sais quelles auraient été les dispositions du Saint-Père à votre égard. Mais, puisque nous commençons à sortir de la voie droite, pour suivre les moyens astucieux du monde, en tenant une conduite toute contraire à nos paroles, le Saint-Père a le droit, au lieu de donner la paix, d'user de la plus grande rigueur. Vos ambassadeurs, en arrivant, ont quitté la ligne

sage que des serviteurs de Dieu leur avaient tracée. Vous avez marché à votre manière, et jamais je n'ai pu conférer avec eux, comme vous me l'aviez dit, et comme vous leur aviez dit, lorsque je demandai la lettre de créance, vous exprimant ainsi : Il faudra vous entendre sur toutes choses, car cette affaire ne peut être traitée que par des serviteurs de Dieu. Cependant on a fait tout le contraire. Et cela parce que nous n'avons pas encore la vraie connaissance de nos défauts, et je m'aperçois que les paroles de soumissions procédaient plus de la crainte et de la nécessité, que de l'amour de la vertu et du bien. S'il y avait eu en réalité la connaissance de la faute commise, vous auriez accordé vos œuvres avec le sens de vos paroles, et vous auriez remis entre les mains des serviteurs de Dieu, et vos besoins et ce que vous vouliez du Saint-Père. Et les serviteurs de Dieu, qui avaient reçu vos instructions et celles du Pape, auraient bien su employer les moyens convenables pour établir une bonne paix. Vous ne l'avez pas fait; j'en ai eu un grand chagrin, parce que Dieu est offensé, et parce que vous en porterez la peine. Mais vous ne voyez pas combien grand est le mal; quels immenses inconvénients résulteront de votre opiniâtreté à rester dans vos résolutions.

« Hélas! hélas! brisez les liens de l'orgueil, et attachez-vous à l'humble Agneau, ne méprisez pas son vicaire, et n'entreprenez rien contre lui. Pour l'amour du Christ crucifié, n'agissez pas ainsi; ne méprisez pas son sang. Ce qui ne s'est pas fait par le

passé, faites-le à présent. Déposez toute amertume et tout mépris; s'il vous paraît que le Saint-Père demande quelque chose de trop dur et d'impossible, je vous assure qu'il ne veut pas au delà de votre possibilité; il fait comme un père qui bat son fils quand il l'offense; il lui fait de grands reproches pour l'humilier, lui faire reconnaître sa faute, et le bon fils ne s'indigne pas contre le père, car il voit que tout ce qu'il fait, il le fait par amour pour lui, et pourtant plus il le repousse, plus il s'approche de lui, en demandant grâce et miséricorde.

« Ainsi je vous le dis, de la part du Christ crucifié, autant de fois vous avez été dédaignés de notre Père, le Christ sur la terre, autant de fois il vous a chassé; laissez-le faire, car il a raison. Voilà que maintenant il va retourner à son Épouse, c'est-à-dire aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul; recourez à lui avec une vraie humilité de cœur, un vrai repentir de vos fautes, comme vous l'avez proposé dès le commencement. Vous obtiendrez à la fois, par cette démarche, la paix de l'âme et la paix de l'État; si au contraire vous persistez dans ce système d'opposition, vous attirerez sur nous plus de maux que n'en souffrirent jamais nos pères, parce que nous appellerons sur nous la colère de Dieu, et nous ne participerons plus au sang de l'Agneau. Je ne dis rien de plus. Faites tout ce que vous pourrez, quand le Saint-Père sera à Rome. J'ai fait, et je ferai tout ce que je pourrai jusqu'à la mort, pour l'honneur de Dieu et pour votre paix. Je cherche à ôter tout

empêchement au saint et doux Passage, car votre rébellion n'aurait-elle pas d'autres fâcheux résultats, elle mériterait mille enfers. Fortifiez-vous dans le Christ notre doux Jésus; j'espère que par sa bonté, si vous voulez suivre le moyen que je vous indique, vous aurez une bonne paix. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus! Jésus amour [1]! »

Nous verrons comment elle reprit ses durs travaux pour la pacification de Florence et de l'Italie.

Catherine profitait de son séjour à Avignon, pour traiter avec le Pape toutes les grandes questions qui préoccupaient les esprits. On ne parlait dans la cour et dans toute la ville, que de l'éminente sainteté de cette humble fille du peuple; son nom était dans toutes les bouches, et cette admiration même attira sur elle l'envie et les doutes injurieux. Les cardinaux, qui voyaient ses avis toujours prépondérants dans les conseils du Pape, voulurent la surprendre. Je laisse le bienheureux Stefano Macconi nous raconter cette tentation :

« Trois prélats des plus éminents dirent un jour à Grégoire XI : Saint Père, cette Catherine de Sienne est-elle vraiment aussi sainte qu'on le dit? Le Pape répondit : Vraiment nous la croyons une sainte fille. Et ils reprirent : S'il plaît à votre Sainteté, nous l'irons visiter. Je crois, repartit le Pape, que

[1] Lettre 215. Le texte entier dans les NOTES. Buonaccorso di Lapo était un homme influent dans le gouvernement florentin. Catherine l'avait connu à Sienne, lorsqu'il y fut envoyé comme ambassadeur avec Carl Strozzi, pour réconcilier les Salimbeni avec le Mont des Réformateurs, en 1375. — Malavolti, Istor. di Siena, part. II, lib. VIII, p. 142; in-4°.

vous en serez merveilleusement satisfaits et bien édifiés [1]. Or, venant à notre maison vers la neuvième heure, ils frappèrent à la porte. Je courus leur ouvrir. Et, s'adressant à moi, ils dirent : Avertis Catherine que nous voulons lui parler. La Sainte descendit aussitôt auprès d'eux, en la compagnie du père Jean et de plusieurs autres religieux. Elle s'assit à côté des prélats sur la terrasse. Puis ils commencèrent à l'attaquer avec des paroles mordantes, disant : Nous venons de la part de notre seigneur le Pape, désirant savoir si les citoyens de Florence t'ont vraiment envoyée ici, comme le bruit en court. Si cela est, ils n'ont donc pas un homme de quelque valeur, pour traiter une affaire si importante avec une si grande puissance. S'ils ne t'ont pas envoyée, nous sommes étonnés qu'une misérable petite femme comme toi ose parler d'une si grande affaire avec notre seigneur le Pape [2].

« Catherine, immobile comme une colonne, leur faisait des réponses humbles et très-pertinentes, de quoi ils s'étonnaient. Après qu'elle leur eut donné pleine satisfaction sur ce sujet, ils lui proposèrent de grandes questions de théologie, notamment sur ses extases et son mode extraordinaire de vivre. Ils lui demandèrent comment elle discernait les illu-

[1] Pater beatissime, numquid ista Catherina de Senis est tantæ sanctitatis quantum dicitur? — Qui respondit : Vere nos credimus eam esse sanctam virginem. — D. Martene, Processus contestat. de sanct. et doctr. S. Catherinæ Senensis; Amplissima Collectio, tome VI, p. 1378.

[2] Si vero te non miserunt, valde miramur, cum tu sis vilis femella, quia præsumis de tanta materia loqui cum domino nostro Papa. — D. Martene, p. 1379.

sions du démon des véritables illuminations du ciel. Et, lorsque le père Jean, qui était docteur, voulait répondre pour Catherine, les prélats, qui étaient très-doctes, le confondaient en peu de mots, disant : Vous devriez avoir honte à dire de telles choses en notre présence ; laissez-la répondre, car elle satisfait mieux à nos demandes que vous [1]. Parmi ces trois grands prélats il y en avait un qui était archevêque, et de l'Ordre des Frères Mineurs ; disputant avec un orgueil tout pharisaïque, il n'acceptait pas toujours de bon cœur les raisons de la Sainte. Les deux autres se tournèrent contre lui, disant : Que voulez-vous davantage de cette fille ? Elle a expliqué ces matières plus clairement qu'un docteur. Et la dispute était entre eux. Enfin ils se retirèrent vers la nuit, édifiés et satisfaits, et rapportèrent au Pape que jamais ils n'avaient trouvé une âme si humble et si illuminée [2].

« Mais Grégoire ayant appris dès le lendemain comment ils avaient mortifié Catherine, en ressentit beaucoup de peine. Il l'assura de ses regrets, lui fit des excuses et lui répéta plusieurs fois : Ils ont agi de leur propre mouvement, jamais je ne leur aurais donné une semblable commission. Au reste, s'ils se présentent encore à votre porte, ne leur ouvrez plus. Or, le soir notre maître François de Sienne, médecin du Pape, me dit : Connaissez-vous ces trois pré-

[1] Vos erubescere deberetis in conspectu nostro talia proferre : permittatis eam respondere, quia valde magis satisfacit nobis quam vos. — D. Martene, p. 1379.

[2] Quod nunquam invenerunt animam tam humilem nec ita illuminatam.

lats qui furent hier à votre maison pour parler à la bienheureuse sœur ? Non, répondis-je. Eh bien ! reprit-il, si la science de ces trois grands personnages était mise sur une balance et de l'autre côté de la balance toute la science de tous ceux qui sont à la cour romaine, la science de ces trois prélats pèserait plus que tout le reste. Et je vous le dis, s'ils n'avaient trouvé cette vierge sur un fondement de doctrine bien assuré et stable, je vous réponds que jamais elle n'aurait fait plus mauvais voyage [1]. »

Dès les premiers jours de son arrivée, Catherine s'était plaint au Pape de ce que la cour romaine, qui devait être un délicieux paradis de toutes les vertus, était comme un fétide enfer des vices. Le Pape, étonné, demanda au bienheureux Raimund qui avait pu lui apprendre tout cela en si peu de jours, et se tournant vers elle, il dit : Comment donc en si peu de temps avez-vous pu connaître les mœurs de cette cour ? Catherine, levant alors la tête qu'elle tenait baissée et quittant son humble attitude pour revêtir une sorte de majesté, répondit avec courage : J'ose dire, à la gloire du Dieu tout-puissant, qu'étant encore à Sienne, ma patrie, je connaissais les péchés de la cour romaine mieux que les coupables eux-mêmes [2]. Le Pape se tut, il était vaincu par la force

[1] Scientia illorum trium valde preponderat, et scio tibi dicere quod, si non invenissent Catherinam habere solidum fundamentum, ipsa nunquam fecisset ita pessimum iter. — D. Martene, p. 1379.

[2] Tunc illa inclinationem corporis et abjectionem consuetam in quamdam subito quodammodo majestatem... — S. Antonin. Chronic., tit. XXIV, cap. XIV, § 13.

puissante de la Sainte. Souvent il l'appelait en sa présence et voulait qu'elle parlât des choses de Dieu en plein consistoire. Elle le faisait avec une éloquence toute céleste, et chacun s'écriait après l'avoir entendue : Jamais un homme n'a parlé ainsi ; ce n'est point une femme que nous entendons, c'est l'Esprit saint qui parle en elle [1].

Ce n'étaient pas seulement les vieux prélats, usés dans la diplomatie, qui redoutaient l'influence de Catherine ; les dames de la cour la craignaient bien davantage. Les femmes les plus élégantes, les plus généreuses, trop généreuses peut-être, de la Provence, étaient venues fleurir à Avignon, et depuis Clément V elles avaient pris une réelle influence, hélas ! trop souvent dangereuse et coupable ! Ceux qui voulaient arriver aux honneurs et obtenir de riches bénéfices devaient faire une cour assidue à Miramonde de Mauléon, nièce de Clément V, à Cécile des Baux, à Rixende de Puivert, à Huguette de Forcalquier, à Almodie de Besse, nièce de Clément VI, à Énémonde de Boulbon, nièce d'Innocent VI, à Briande d'Agout, aussi séduisante par son esprit que par ses grâces, à Laurette de Sade et Estéphanette de Romanin, « qui romansoyent promptement en toute sorte de rithme provenssalle, les œuvres desquelles rendent ample témoignage de leur doctrine [2]. »

[1] Nunquam sic locutus est homo, et absque dubio ista non est mulier quæ loquitur, immo Spiritus sanctus. — D. Martene, p. 1878.

[2] Jean de Nostradamus, Vies des plus célèbres poëtes provençaux.

Quand notre sainte arriva, cette voluptueuse académie s'émut. Les grandes dames d'Avignon, avec ce tact délicat qui caractérise leur sexe, s'y prirent tout autrement que les prélats et les docteurs pour combattre l'influence de la jeune Siennaise; elles la prirent sous leur protection; elles mirent la dévotion à la mode : on entendait partout de pieux colloques et d'édifiants récits. La comtesse de Valentinois, sœur du Pape, voulut la recevoir, et dès le premier jour elle lui dit avec un petit ton mystique : Que je serais heureuse si je pouvais assister à vos exercices de piété! On aurait cru vraiment qu'elle n'avait jamais eu d'autre désir.

Le bienheureux Raimund lui-même s'y laissa prendre; il restait émerveillé de tant de prévenances, il était séduit par les belles robes traînantes et les révérences si gracieuses; souvent en rentrant il faisait des reproches à Catherine: C'est bien mal, en vérité, chère Mère, d'être indifférente à tant de politesses: toutes les grandes dames que nous rencontrons vous saluent profondément, et vous détournez la tête. Si elles vous abordent avec d'aimables paroles, vous leur dites : Nous devrions d'abord sortir de l'abîme du péché et des mains du démon, et ensuite parler de Dieu, et vous fuyez bien vite [1]. Je ne puis surtout vous pardonner la manière dont vous avez reçu l'autre jour cette belle dame qui voulait vous

[1] Nos deberemus prius nostra crimina corrigere et de laqueo diaboli egredi, et postmodum loqui de Deo...Quam citissime poterat se liberabat ab eis. — S. Antonin. Chronicon, tit. XXIV, cap. XIV, § 13.

entretenir ; comme elle était bien costumée ! quel air décent ! et voilà que vous ne l'avez pas seulement regardée : oh ! oui, c'est bien mal de traiter ainsi le monde. — Père, répondait Catherine en souriant, si vous sentiez comme moi la puanteur qui sort de ces belles bouches, vous vomiriez tout ce que vous avez dans le ventre : ne m'en demandez pas davantage [1].

Or, voici comment finirent les gentillesses des dames d'Avignon. La comtesse de Valentinois avait prié le Père Raimund de la faire prévenir pour qu'elle pût assister à la messe à laquelle la sainte communiait et restait en extase. Un jour donc qu'il l'avait fait avertir par Stefano, elle vint à la chapelle avec une nombreuse suite de chevaliers et de dames. Parmi elle se trouvait Élys de Beaufort-Turenne, nièce du Pape, qui, voyant avec un secret dépit que son oncle pourrait, en suivant les inspirations de l'étrangère, quitter le doux séjour d'Avignon, résolut de trancher la question à sa manière et d'éclairer les plus opiniâtres défenseurs des ravissements de Catherine. Pendant que la sœur du Pape priait dévotement, la jeune espiègle, toute perdue de vanité et qui n'avait rien de Dieu [2], feignit de se prosterner dévotement à côté de la Sainte, et à plusieurs reprises lui enfonça dans le pied une aiguille durant son extase. Cathe-

[1] Quædam mulier quæ erat cujusdam magni prælati Ecclesiæ concubina loqueretur cum ea... Si sensissetis fœtorem quem ego ex illa sentiebam dum loqueretur mihi, evomuissetis quidquid habuissetis in ventre. — S. Antonin.

[2] Juvencula erat dedita vanitati, nihil habens de Deo. — D. Martene, p. 1374.

rine ne sentit rien ; mais revenue à elle-même elle éprouva de vives douleurs, et elle pouvait à peine marcher dans sa chaussure où le sang s'était desséché [1]. On l'a dit souvent : l'âme impure est toujours cruelle.

Catherine ne se laissa point abattre par les mauvaises dispositions des prélats ni séduire par les caresses des grandes dames. Elle continua courageusement ses travaux pour la réforme de l'Église et le rétablissement à Rome de la papauté. Renvoyant à des temps meilleurs et plus favorables les affaires de Florence, elle ne s'occupa plus que du retour à Rome. Grégoire XI était déjà fort ébranlé par les terribles prophéties de sainte Birgitte. Cette femme illustre venait de mourir (1373); mais pendant les deux dernières années de sa vie aventureuse, elle avait recueilli ses visions politiques et les avait transmises au Pape comme des promesses ou des menaces. Dans le mois de janvier 1371, elle avait expédié à Avignon Latino Orsini avec cette missive :

« Une personne bien éveillée fut ravie en esprit durant son oraison. En ce moment toutes les forces du corps l'abandonnèrent, mais son cœur enflammé d'amour tressaillait en vifs transports, et son âme était illuminée des rayons de la céleste clarté. Cette personne eut alors la vision suivante ; elle entendit d'abord le son d'une voix doucement sonnante qui lui disait : C'est moi qui ai enfanté le Fils de Dieu,

[1] Ostendit ea devotione faciem suam superponère pedibus virginis, et eos pluribus vicibus acerrime perforavit. — D. Martene, p. 1374.

Jésus-Christ, vrai Dieu. Je t'appris naguère les ordres que tu devais porter au pape Urbain; voici maintenant ceux qui concernent le pape Grégoire. Afin que tous me comprennent mieux, je me servirai d'une parabole. Quand une tendre mère voit son fils tout nu, étendu sur une terre glacée et transi de froid, privé de toute énergie pour remuer et marcher, mais poussant de plaintifs vagissements qui appellent le soin et la protection maternelle, alors la mère le prend avec amour dans ses bras, le réchauffe sur sa poitrine et lui donne un lait succulent. C'est ainsi que moi, qui suis la Mère des miséricordes, je veux en agir à l'égard du pape Grégoire, s'il veut revenir à Rome et en Italie avec la ferme résolution d'y demeurer, comme un pieux pasteur sensible aux gémissements de l'Église et au salut éternel des âmes qui lui ont été confiées, et décidé surtout à réformer le triste état de l'Église.

« Alors comme une mère compatissante je relèverai de terre ce fils transi et privé de tout vêtement, c'est-à-dire je le guérirai de toute affection terrestre, et je le purifierai avec le feu de mon amour et de ma dilection. Je lui distribuerai le lait de mon sein, c'est-à-dire je l'introduirai dans le sanctuaire d'une amoureuse oraison. Je prierai mon Fils d'unir son esprit à l'esprit du pape Grégoire, et dès lors il sera inondé des joies célestes qui lui feront oublier tout ce qui est du siècle. Je viens de lui montrer toute la bienveillance que j'aurai pour lui, s'il veut obéir, car la

volonté de Dieu est qu'il ramène humblement le Saint-Siége à Rome. Du reste, pour qu'il ne puisse pas se prévaloir de l'excuse d'ignorance, dans ma sollicitude maternelle, je l'avertis que s'il diffère d'obéir, il ne tardera pas de sentir la verge de la justice divine et d'éprouver l'indignation de mon Fils, c'est-à-dire que le terme de ses jours sera abrégé et qu'il sera cité au jugement de Dieu. En ce moment aucun roi ni prince ne pourra le secourir, ni la science et l'expérience des médecins, ni les brises de l'air natal ne pourront prolonger sa vie. Il en serait de même si, après être venu à Rome, il retournait ensuite à Avignon où une prompte mort l'attendrait [1]. »

Quelque temps après, elle lui envoya par le comte de Nola une seconde Note de cette diplomatie mystérieuse; puis bientôt une troisième plus terrible encore fut portée par Alfonse, ancien évêque de Jaën : « Saint Père, cette personne que Votre Sainteté connaît bien, veillant en oraison et ravie en extase, vit un trône où était un homme d'une beauté inestimable et d'une puissance incompréhensible, le Seigneur. Autour du trône se tenait debout une grande multitude de saints, une innombrable armée d'anges; devant le trône, mais au loin,

[1] Sicut enim pia mater dilectum videns filium nudum et frigidum in terra jacentem et ad erigendum se vires corporis nullas habentem, sed præ desiderio favoris et lactis materni querulis vocibus cum vagitu plorantem, quæ tunc tenera dilectione compassa filio festive occurrit.... Nec etiam sapientia et scientia ei proderunt medicorum, nec flatus aeris suæ natalis patriæ proficiet ei ad ejus vitam aliquatenus prorogandam. — S. Birgitt. Revelationes, lib. IV, cap. 139.

était debout un certain évêque, revêtu des habits pontificaux. Le Seigneur, assis sur le trône, me dit : Il m'a été donné toute puissance au ciel et sur la terre par mon Père, et quoique je vous semble parler comme d'une seule bouche, cependant je ne vous parle pas seul, attendu que le Père parle avec moi et le Saint-Esprit, trois personnes qui sommes une même chose en la substance de la divinité.

« Après quoi il dit à l'évêque : Écoutez, pape Grégoire XI, les paroles que je vous adresse. Pourquoi me haïssez-vous tant ? pourquoi votre audace est-elle si grande et votre présomption si insupportable contre moi ? car votre cour mondaine ruine ma cour céleste. Vous me dépouillez orgueilleusement de mes brebis ; vous extorquez et dérobez injustement pour donner à vos amis temporels les biens ecclésiastiques qui sont proprement à moi et les biens des sujets de mon Église. Vous prenez encore et recevez injustement les biens des pauvres, et les distribuez indécemment à vos riches. Que vous ai-je fait ? ô Grégoire ! j'ai permis patiemment que vous soyez monté au souverain pontificat, je vous ai prédit ma volonté par des lettres envoyées de Rome et contenant une révélation divine, vous y avertissant du salut de votre âme, et vous y prévenant du grand dommage que vous pouviez encourir. Or, qu'est-ce que vous me rendez pour tant de bienfaits ? Pourquoi faites-vous qu'en votre cour règne une si grande superbe, une cupidité insatiable, une exécrable luxure, avec l'abîme funeste d'une horrible simonie ?

De plus, vous me ravissez et me dérobez des âmes innombrables, car presque toutes celles qui viennent à votre cour, vous les envoyez dans les géhennes du feu, parce que vous ne considérez point attentivement ce qui est de ma cour, quoique vous soyez le prélat et le pasteur de toutes mes brebis. Et c'est pourquoi c'est votre faute, parce que vous ne considérez point avec discernement ce qu'il faut faire et corriger pour leur salut spirituel.

« Et, bien que pour les choses susdites je puisse vous condamner justement, toutefois, par miséricorde, je vous avertis de nouveau du salut de votre âme, à savoir que vous veniez à Rome, à votre siége, le plus tôt que vous pourrez, car j'en remets l'époque à votre jugement. Sachez néanmoins que, plus vous retarderez, plus vous diminuerez le progrès de votre âme et de toutes vos vertus. Au contraire, plus tôt vous viendrez, plus tôt s'accroîtront en vous les vertus et les dons de l'Esprit saint, et serez-vous enflammé du feu divin de ma charité. Venez donc et ne tardez pas. Venez, non avec la superbe accoutumée, avec la pompe mondaine, mais avec humilité, avec une charité ardente. Et après que vous serez ainsi venu, extirpez, arrachez et dissipez de votre cour tous les vices. Écartez également de vous les conseils de vos amis charnels et mondains. Entreprenez donc, ne craignez point, levez-vous généreusement et revêtez-vous de force; commencez avec confiance à renouveler mon Église, celle que j'ai acquise au prix de mon sang; qu'elle soit renouvelée et ramenée spiri-

tuellement à son saint état d'autrefois, car maintenant on honore plus un lieu infâme que ma sainte Église[1].

« Si vous n'obéissez pas à ma susdite volonté, sachez que vous serez condamné en la justice spirituelle devant toute ma cour céleste, comme un prélat qu'on dégrade est condamné et puni temporellement, dépouillé de ses vêtements de gloire, avec honte et malédiction, et couvert d'ignominie et de confusion. Ainsi en ferai-je à vous, car je vous déposerai de la cour céleste, et toutes les choses qui vous sont maintenant à paix et à honneur vous seront à malédiction et à confusion éternelle. Chaque démon de l'enfer recevra un lambeau de votre âme, quoiqu'elle soit immortelle et incorruptible, et, pour bénédiction, vous serez rempli d'une éternelle malédiction. Tant que je vous trouverai désobéissant, vous ne prospérerez pas.

« Cependant, mon fils Grégoire, je vous avertis encore de revenir humblement à moi et d'obéir à mon conseil, moi votre Père et votre Créateur. Que si vous m'obéissez, je vous accueillerai comme un père plein de tendresse. Entrez donc virilement dans la voie de la justice, et vous prospérerez. Ne méprisez pas qui vous aime, car si vous obéissez, je vous ferai miséricorde, je vous bénirai, je vous revêtirai des ornements précieux et pontificaux d'un vrai pape; je vous revêtirai de moi-même, en sorte

[1] Quia jam nunc magis veneratur lupanar quam sancta mater Ecclesia. — S. Birgitt., lib. IV, cap. 142.

que vous serez en moi et moi en vous, et que j'y serai glorifié éternellement [1]. »

Grégoire répondait toujours que son désir le plus sincère était de reporter à Rome le Saint-Siége, mais il alléguait plusieurs motifs de retard : le soulèvement des États italiens et la pacification des royaumes de France et d'Angleterre. Sainte Birgitte répondait toujours : Partez, sortez d'Avignon. Si vous ne venez pas à Rome, vous perdrez non-seulement le temporel, mais le spirituel. Barnabé Visconti et les autres vous auraient-ils renversé de votre trône, il vaudrait encore mieux vous humilier et faire une paix quelconque, afin de prévenir la perte de tant d'âmes. Quant à la réforme et à la pacification de la France et de l'Angleterre, vous ne pourrez vous en occuper utilement que lorsque vous serez revenu en Italie [2].

Or, les événements semblaient confirmer les révélations de la princesse suédoise qui avait réellement exprimé dans son langage prophétique les opinions et les désirs du monde chrétien. Grégoire XI, tourmenté d'inquiétudes, resta convaincu que Dieu ne l'avait élevé sur le trône pontifical, lui timide, faible et maladif, que pour accomplir l'œuvre de la délivrance et rapporter dans ses mains pures l'arche de la nouvelle alliance sur le tombeau des saints apôtres.

[1] S. Birgitt., lib. IV, cap. 142.

[2] De discordia inter Papam et Barnabonem, ultra modum est mihi odiosa... Nam, si etiam Papa expulsus esset a papatu suo, melius esset quod Papa humiliaret se et faceret concordiam quamcumque... De emendatione vero regni Franciæ non habebit scire antequam personaliter venerit in Italiam. — S. Birgitt., lib. IV, cap. 143.

La grande résolution du retour fut donc annoncée par des lettres solennelles à l'empereur et à tous les princes de l'Europe, et tous offrirent leur concours actif pour seconder un projet qui les comblait de joie [1].

La France seule fut consternée. Charles V entrevit les suites de cet affranchissement et de cette victoire de la papauté, il comprit qu'il fallait un autre homme qu'un orateur pédantesque, comme Nicolas Oresme, et d'autres raisons que les souvenirs des druides pour ébranler la résolution de Grégoire; il lui envoya le duc d'Anjou, son frère, pour lui faire les plus vives remontrances, prises surtout dans l'intérêt de sa santé, à qui l'air natal était nécessaire, et sur la turbulence des Romains, dont les sauvages emportements ne lui donneraient ni repos, ni tranquillité.

Le Pape remercia le royal ambassadeur de sa sollicitude filiale, et écrivit au roi de France : « Cher fils, quoiqu'il nous soit pénible de nous éloigner de Ton Altesse et du pays qui nous a vu naître et où nous avons passé de si doux moments, cependant, quand nous considérons notre devoir, le besoin de la chrétienté en général et de l'Église romaine, notre épouse en particulier, nous nous sentons vivement pressé de nous diriger vers la ville sainte où se trouve le siége de notre dignité. C'est pourquoi, après une mure délibération, nous avons dé-

[1] Rinaldi, ann. 1375, n. 22.

cidé de nous transporter, avec l'aide de Dieu, dans la ville de Rome à l'automne prochain [1]. »

Au commencement de 1375, Grégoire, toujours préoccupé de la réforme générale de l'Église, publia une bulle sur la résidence des évêques ; il s'exprime en ces termes : « Nous ne pouvons dissimuler la négligence criminelle de quelques prélats qui semblent oublier que leur devoir est de paître le troupeau confié à leurs soins et de le soustraire aux ravages des loups. Mercenaires plutôt que pasteurs, ils se tiennent éloignés, sous divers prétextes, de leurs églises, qui se trouvent réduites par là à une sorte de viduité. Cela est cause que les vices pullulent dans le clergé et parmi le peuple, que le culte divin est diminué, que les choses saintes sont méprisées, que l'esprit de piété s'affaiblit, que les erreurs se répandent, que la foi s'éteint, que la liberté ecclésiastique est violée, que les édifices et les autres biens de l'Église se dégradent. Cependant on entend les cris des enfants privés des soins et de la subsistance spirituelle qu'ils avaient droit d'attendre de leurs pères, les scandales se multiplient et les âmes sont en un danger évident de se perdre [2]. » Puis il ordonne à tous les patriarches, archevêques, évêques, abbés et supérieurs d'Ordres, de se rendre dans l'espace de deux mois à leurs églises ou monastères et d'y résider assidûment. Or, en publiant cette bulle, le Pape avait publié sa propre condamnation : un évêque le

[1] Rinaldi, ann. 1375, n. 22.
[2] Rinaldi, ann. 1375, n. 23.

lui fit bien sentir par une réponse aussi naturelle qu'elle était hardie. Grégoire lui ayant demandé ce qu'il faisait à Avignon, et pourquoi il n'allait pas à son église, l'évêque répondit : Et vous-même, saint Père, pourquoi n'allez-vous pas voir votre épouse qui est si riche et si belle [1] ?

D'un autre côté, les Romains s'étaient lassés de demander le retour du Pape comme une grâce ; ils menaçaient de se donner un pontife qui résiderait à Rome, si Grégoire XI ne se rendait à leurs désirs, que portait à ses pieds apostoliques une dernière ambassade. Les légats qui étaient en Italie lui mandaient sans cesse que s'il ne venait promptement, il arriverait un grand scandale dans l'Église, et que sa présence, au contraire, rétablirait le bon ordre et la paix à Rome et dans les États d'Italie. Tous les amis du Pontife lui parlaient dans ce sens. Le jurisconsulte Baldo le pressait de partir avec tout l'ascendant que lui donnaient et son âge et sa qualité d'ancien maître de Grégoire [2].

La résolution du Pape était prise, manifestée à tous, et pourtant il hésitait ; il faisait ses préparatifs de départ, mais avec lenteur et négligence. Il fallait la grande âme de Catherine, si pleine de bon sens pratique et d'exaltation mystique, pour exercer sur le pieux et doux Pontife une influence victorieuse. Dès la première entrevue, elle s'était approchée de lui et lui avait dit avec une autorité décisive : Très-

[1] Baluze, Vit. Pap. Aven., tome I, p. 479, in-4°.
[2] Baluze, Vit. Pap. Aven., p. 1194.

saint Père, Dieu m'a révélé le vœu que vous avez fait en secret, sans en parler à personne, de retourner à Rome. Je lis cette pensée au fond de votre cœur avec plus d'évidence que mes yeux ne voient votre corps. Accomplissez la promesse que vous avez faite à Dieu, il vous le demande par ma bouche. C'est à Rome qu'il faut acquitter ce vœu [1].

Une autre fois elle lui dit : « Très-saint Père, moi votre indigne et misérable petite fille Catherine, je vous parle avec le désir de vous voir une pierre ferme établie dans la bonne et sainte résolution, de sorte que les vents contraires qui vous battent et du côté de Satan, et du côté du monde, et du côté des hommes, ne puissent vous nuire; ils voudraient empêcher le grand bien qui résultera de votre retour. Vous me dites que les cardinaux allèguent le précédent de Clément IV qui ne prenait jamais une résolution sans le conseil de ses frères les cardinaux, et que souvent il préférait leur avis à son opinion particulière. Hélas ! ils vous parlent de Clément IV, mais ils ne vous parlent pas d'Urbain V, qui, à la vérité, consultait quelquefois pour savoir si une résolution était préférable à une autre résolution, mais qui ne s'arrêtait point à leur conseil et ne suivait que sa volonté, malgré tous, dans les choses certaines, évidentes, comme vous est à vous-même la question du retour. Il me semble qu'on doit suivre l'avis des hommes vertueux qui ne recherchent que l'honneur

[1] D. Martene, de Doct. et sanct. S. Catherinæ Sen., tome VI. Amplissima Collect., p. 1325.

de Dieu, le salut des âmes et la réformation de la sainte Église, et qui n'obéissent pas à leur amour-propre ; mais ceux qui n'aiment que leur vie, leurs honneurs, leurs emplois, leurs délices, leurs conseils mènent là où est leur âmour.

« Je vous prie, de la part du Christ crucifié, qu'il plaise à Votre Sainteté de se hâter. Usez d'une pieuse tromperie, paraissez différer le jour et partez aussitôt, car plus tôt vous partirez, plus tôt vous sortirez des inquiétudes d'esprit qui vous torturent. Les bêtes sauvages vous donnent l'exemple : quand une fois elles sont tombées dans un piége, elles n'y retournent plus. Vous qui êtes tombé dans le piége de leurs conseils, qui, en suivant leurs avis, retardez votre départ, c'est le démon qui vous a tendu ce piége, sans vous en laisser entrevoir les tristes résultats. Vous, sage, inspiré de l'Esprit saint, vous n'y tomberez plus. Partons donc bientôt, mon Père bien-aimé, sans aucune crainte : si Dieu est avec vous, personne ne sera contre vous. C'est Dieu qui vous pousse, il est donc avec vous. Allez donc bientôt auprès de votre épouse qui vous attend, toute pâle, et rendez-lui ses brillantes couleurs. Pardonnez à la présomption de votre servante et bénissez-la [1]. »

Dans une autre conversation, Catherine parla ainsi : « Très-saint et bienheureux Père en Christ, doux Jésus, votre indigne et misérable petite fille,

[1] Lett. 7. Cette lettre et les deux suivantes sont évidemment le résumé des conversations de Grégoire et de Catherine ; elles se trouvaient en latin dans les papiers du Bienheureux Raimund, aux Archives de San Domenico de Sienne.

Catherine, vient vous reconforter dans le sang du Sauveur avec le désir de vous voir sans aucune crainte servile, car je considère que l'homme peureux ôte toute vigueur aux saintes résolutions. C'est pour cela que j'ai prié et que je prierai le doux et bon Jésus de vous ôter toute crainte servile, ne vous laissant qu'une sainte crainte. Qu'il y ait en vous une telle ardeur de charité que vous n'entendiez pas la voix des démons incarnés et que vous ne suiviez pas l'avis de conseillers pervers qui n'aiment qu'eux-mêmes, et qui, je m'en aperçois bien, vous font peur de la mort, si vous réalisez votre avénement, votre vœu. Très-saint Père, je vous le dis de la part du Christ crucifié, vous ne devez rien craindre, allez sûrement, confiez-vous en Jésus-Christ et faites ce que vous devez; Dieu sera pour vous et personne ne sera contre vous. Allons! courage! que craindriez-vous? si vous ne faisiez pas votre devoir, vous devriez craindre. Vous devez aller en Italie, allez-y donc, allez-y doucement et sans peur. Et si quelqu'un de votre famille veut vous en empêcher, dites-lui hardiment comme le Christ à saint Pierre, qui par tendresse voulait l'empêcher de s'avancer à la passion : Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale, tu cherches ce qui est des hommes, et non ce qui est de Dieu, tu ne veux pas que j'accomplisse la volonté de mon Père.

« Faites ainsi, Père bien-aimé, dites en vous-même, dites devant tous : Devrais-je perdre mille vies, je veux accomplir la volonté de mon Père. Et bien

loin de perdre la vie, vous acquerrez la vie de la grâce. Prenez courage, ne craignez rien; vous portez les armes de la sainte Croix, qui est la force et la vie des chrétiens. Laissez dire ceux qui veulent parler et tenez ferme votre sainte résolution. Mon frère Raimund peut vous dire que j'ai prié Dieu pour connaître s'il y aurait empêchement; je l'ai fait avant et après la sainte communion, et je n'ai vu ni la mort, ni les périls, ni les dangers dont vous menacent ceux qui vous conseillent. Croyez-moi et confiez-vous en Christ, doux Jésus. J'espère que Dieu ne méprisera pas tant d'oraisons faites avec un si ardent désir, et dans les larmes et dans les sueurs [1]. »

La résolution de Grégoire devint fixe et inébranlable. Son heure était venue; il allait boire le calice de sa passion, accomplir son œuvre et mourir. Catherine le remercia de son courageux dévouement et lui rappela le grand projet de la croisade, sans négliger de lui donner de sages avis pour la réformation de l'Église : « Très-saint Père, je remercie Dieu et Votre Sainteté, qui a établi et scellé dans votre cœur la résolution du départ, malgré tous les combats de ceux qui voulaient l'empêcher. Je me réjouis de votre persévérance et je tressaille d'aise en voyant la volonté de Dieu accomplie et aussi votre désir. Je priais pour vous notre doux Sauveur, ainsi que vous me l'aviez demandé; je lui disais que j'avais pressé et hâté votre départ, et je m'excusais, me trouvant indigne d'annoncer un si grand mystère :

[1] Lett. 8.

Seigneur, je vous en prie, si telle est votre volonté, qu'il parte, augmentez, enflammez de plus en plus son désir.

« Et le Sauveur me disait avec bonté : Affirmez-lui sûrement que je veux le départ, et que le meilleur signe que je puisse lui donner de ma volonté à cet égard, c'est la contradiction : plus il trouvera d'opposition à son désir, plus il sentira de force pour l'accomplir. Maintenant je vous annonce que vous avez encore deux choses à faire, deux croisades. Une croisade intérieure contre les mauvais pasteurs et les vices qui souillent le jardin de l'Église. Une croisade extérieure contre les infidèles : vous me disiez que pour cela il fallait un bon capitaine ; je viens vous l'offrir, il est trouvé. Le duc d'Anjou, par dévotion à la mort du Christ, par respect pour la sainte Croix, veut bien prendre cette charge avec un amoureux et saint désir. Il vous verra bientôt, saint Père, il parlera avec vous de cette grande affaire : pour l'amour de Dieu, donnez-lui de bonnes paroles et montrez-lui prochainement la réalisation de ses espérances [1]. »

Louis d'Anjou était resté dans le Comtat après le mauvais succès de son ambassade ; il devait probablement surveiller les démarches du Pape et en avertir le roi de France. Comme tous les prélats et les ennemis du retour à Rome, il vit avec peine l'arrivée de Catherine, et se déclara contre elle. Mais il fut bientôt vaincu par tant de sagesse, tant de bon

[1] Lett. 9.

sens, tant de sainteté ; il devint son admirateur et son appui [1]. Il la pria de venir dans son château de Villeneuve, près d'Avignon, pour faire jouir la duchesse d'Anjou, souffrante et malade, des consolations de son amitié. Catherine passa trois jours avec eux [2] ; elle décida le duc à prendre le commandement de la croisade, et prépara le cœur de la jeune duchesse à une longue et douloureuse séparation.

A Villeneuve, ce Versailles de la cour pontificale, notre sainte trouvait de bien douces jouissances spirituelles ; elle quittait volontiers les somptueuses résidences du duc et des cardinaux pour monter au fort Saint-André, d'où la vue s'étend au loin sur la plaine, et se reposer dans le monastère des Bénédictins ; puis redescendant, elle visitait les Chartreux dans leur poétique solitude, bâtie par Innocent VI et embellie par l'architecture et la peinture : aujourd'hui elle est triste, au milieu des ruines, de longues avenues d'arcades brusquement interrompues, des pans de murs brisés, des débris précieux qui roulent sous les pas ; cette belle église, qui n'a d'autre voûte que celle du bleu firmament, voit à chaque heure s'effeuiller les chefs-d'œuvre de Spinello, ces fresques admirables et naïves dont les siècles n'ont pu détruire le brillant éclat. Louis d'Anjou, compre-

[1] Quos omnes animo mirabiliter immutavit et opere, ita ut hi qui prius erant ejus persecutores postmodum facti sunt amici atque benefactores. — D. Martene, p. 1337.

[2] Nam præfatus dominus dux taliter est animo immutatus, ut de Avenione duceret eam ad quoddam suum castrum, ut consolaretur dominam ducissam, consortem suam. Quo per triduum facto. — D. Martene, p. 1337.

nant quelle heureuse influence une si merveilleuse femme pourrait exercer sur le roi de France, voulait absolument la conduire à Paris pour traiter de la paix avec l'Angleterre [1]. Catherine ne crut pas devoir faire ce voyage, mais elle écrivit à Charles V cette lettre pleine de belles considérations politiques :

« Très-cher seigneur et père en Christ, doux Jésus. Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux avec le désir de vous voir observer les saints et doux commandements de Dieu, car je considère que nous ne pouvons en aucune autre manière participer au fruit du sang de l'Agneau immolé. Cet Agneau, le doux Jésus, nous a enseigné la voie, lorsqu'il a dit : Je suis la voie, la vérité et la vie. Il est le maître très-doux qui nous a enseigné sa doctrine du haut de la chaire de la très-sainte Croix. Vénérable père, quelle doctrine et quelle voie nous a-t-il donnée ? sa voie est telle : les peines, les opprobres, les mépris, les injures ; supportez avec une vraie patience la faim et la soif; lui qui a été rassasié d'opprobres, attaché et cloué à une croix pour l'honneur de son Père et notre salut. Par ses souffrances et ses peines, il a satisfait pour nos fautes, pour le malheur dans lequel l'homme était tombé par le péché commis. Il a mis et puni nos iniquités sur son corps ; et tout cela, il l'a fait par amour et non par devoir. Ce doux Agneau, notre voie, a méprisé le monde avec

[1] Rogavit eam ut secum iret ad dominum regem Franciæ, sed ipsa humiliter renuente. — D. Martene, p. 1337.

toutes ses délices et ses honneurs ; il a détesté le vice et aimé la vertu. Vous, comme fils et fidèle serviteur du Christ crucifié, suivez ses traces et la voie qu'il vous a enseignée, c'est-à-dire portez avec une vraie patience les peines, les tourments, les tribulations que Dieu permet que le monde vous fasse, car la patience n'est jamais vaincue, mais elle est victorieuse du monde. Appuyé sur la vraie et sainte justice, aimez la vertu et méprisez le vice.

« Pour l'amour du Christ crucifié, je vous prie tout spécialement de faire trois choses dans votre état. La première est que vous méprisiez le monde, et vous-même, et tous les plaisirs, possédant votre royaume, non comme une propriété, mais comme un prêt. Car vous savez bien que, ni la vie, ni la santé, ni les richesses, ni les honneurs, ni l'état, ni la puissance, ne sont à vous. Autrement vous les pourriez posséder à votre manière. Mais quelquefois l'homme veut être sain, et il est malade ; il veut vivre, et il meurt ; il veut être riche, et il est pauvre ; il veut être le seigneur, et il devient le serf et le vassal ; et c'est parce que toutes ces choses ne sont point à lui, et qu'il ne peut les garder qu'autant que cela plaît à celui qui les lui a prêtées. Il est bien insensé celui qui possède le bien d'autrui comme sien ; ou pour mieux dire, il est un voleur et digne de la mort. C'est pourquoi je vous prie, vous qui êtes Sage, dispensez les choses qui vous sont prêtées, comme un bon économe.

« L'autre chose est que vous mainteniez la sainte

et véritable justice, qui ne soit souillée, ni par l'amour de vous-même, ni par les ruses, ni par le plaisir d'aucun homme. Tenez l'œil à ce que vos officiers ne commettent pas des injustices pour de l'argent, dédaignant le droit des pauvres; mais soyez le père des pauvres, et élargissez-leur ce que Dieu vous a donné. Ayez la volonté que les défauts qui se trouvent dans votre royaume soient punis, et la vertu exaltée; en un mot, faites tout ce qui appartient à la divine justice.

« La troisième chose est d'observer la doctrine qui vous a été donnée par le Maître sur la croix, et c'est ce que mon âme désire le plus voir en vous, c'est-à-dire l'amour et la dilection de votre prochain, avec lequel vous êtes en guerre depuis si longtemps. Car vous savez que sans cette racine de l'amour, l'arbre de votre âme ne portera pas de fruits, mais, privé de la sève de la grâce, il se desséchera dans la haine.

« Hélas! cher père, la douce première Vérité nous a enseigné et laissé pour commandement d'aimer Dieu sur toutes choses, et le prochain comme nous-mêmes. Suspendu sur le bois de la sainte Croix, il nous en a donné l'exemple. Les Juifs criaient: Qu'il soit crucifié! et lui disait avec une voix humble et pleine de mansuétude: Père, pardonnez à ceux qui me crucifient. Voyez son inestimable charité, qui non-seulement leur pardonne, mais les excuse devant son Père. Que signifie cet exemple et cette doctrine, que le juste qui n'a point en lui le venin du péché supporte, pour expier nos iniquités, tout

ce qui plaît à l'injuste de lui infliger? Combien l'homme devrait rougir de suivre la doctrine du démon et de la sensualité, prenant un plus grand soin pour amasser les biens du monde et pour les conserver, vanités qui passent comme le vent, que de leur âme et de leur prochain; demeurant dans la haine du prochain; ils se haïssent eux-mêmes, car la haine prive de la divine charité! Bien fou et bien aveugle est celui qui ne voit pas qu'il se tue lui-même avec le glaive de la haine de ses frères!

« Voilà pourquoi je vous prie et je veux que vous suiviez le Christ crucifié, que vous soyez un amant du salut de votre prochain, montrant par là que vous marchez sur les traces de cet Agneau qui, par faim de l'honneur de son Père et du salut des âmes, a choisi la mort de son corps. Ainsi faites, mon seigneur : ne vous inquiétez pas de perdre la substance du monde; cette perte vous sera un gain, car alors vous pourrez faire la paix avec votre frère. Je m'étonne que vous ne mettiez pas à cela toute votre vie, considérant la grande perte des âmes et des corps, qui est le résultat de cette guerre : les religieux, les femmes. les enfants, insultés et chassés. Pensez donc que, si vous ne faites pas tout ce que vous pourrez, vous êtes la cause de tant de mal. Mal chez les chrétiens et mal chez les infidèles : car c'est votre politique qui a arrêté et arrête encore le mystère du saint passage d'outre-mer. Et n'y aurait-il pas d'autre mal que celui-là, il me semble que nous devrions craindre le jugement de Dieu.

« Je vous en supplie, ne soyez plus l'artisan de tant de mal, n'empêchez plus le grand bien du recouvrement de la Terre-Sainte et de ces pauvres âmes qui ne participent pas au sang du Fils de Dieu. Vous devriez en avoir honte, vous et les autres princes chrétiens : cela vous couvre de confusion devant les hommes, et c'est une abomination devant Dieu, de faire la guerre à votre frère et de laisser tranquille l'ennemi ; de s'emparer de ce qui est à autrui et de ne point reprendre ce qui est à vous. Ne restez donc plus dans cette folie et cet aveuglement. Je vous le dis de la part du Christ crucifié, ne tardez plus à faire la paix. Faites la paix et jetez toute la guerre sur les infidèles. Hâtez-vous de protéger et de lever l'étendard de la très-sainte Croix : au moment de la mort Dieu vous reprochera à vous et aux autres tant de négligence, tant d'ignorance, tant de mal fait chaque jour.

« Pour l'amour du Christ crucifié et pour votre propre utilité, ne dormez plus pendant le temps qui vous reste, car le temps est court, vous mourrez et vous ne savez pas le moment. Que le feu du saint désir de suivre la croix et de faire la paix avec votre prochain croisse en vous : de cette manière vous suivrez la voie et la doctrine de l'Agneau immolé et abandonné sur la croix et vous observerez ses commandements. Vous suivrez la voie en supportant avec patience les injures qui vous seront faites, et la doctrine en vous réconciliant avec votre prochain. Vous prouverez votre amour pour Dieu en suivant

la sainte Croix dans le Passage doux et sacré. J'espère que votre frère, messire le duc d'Anjou, se dévouera, par amour du Christ, aux fatigues de cette sainte opération. Ce serait bien mal d'arrêter et d'empêcher ce doux mystère. Or en cette manière vous suivrez les vestiges du Christ crucifié, vous accomplirez la volonté de Dieu et la mienne, et ces commandements que je vous transmets, désirant que vous les observiez. Je ne dis rien de plus. Pardonnez à ma présomption et demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus! Jésus amour (1)!

Catherine était toute joyeuse d'avoir conquis le duc d'Anjou à ses grands projets de croisade, lorsqu'un affreux accident faillit détruire toutes ses espérances. Ce prince jeune et brillant avait convié les seigneurs de Provence à une fête chevaleresque dans son château. Pendant le repas, un grand nombre des hôtes furent écrasés par la chute d'un mur. Notre Sainte adressa aussitôt au duc cette touchante lettre de consolation :

« Mon frère, je vous le dis de la part du Christ crucifié, la journée d'hier doit rester à jamais dans votre mémoire, afin que vous agissiez toujours avec mesure, avec courage, avec crainte de Dieu. Prenez courage, prenez courage, j'espère que par sa bonté vous ne ressentirez pas de cet accident seulement une douleur afflictive, mais la douleur salutaire d'une sainte connaissance de vous-même. Elle vous

[1] Lett. 186. Le texte est dans les Notes.

sera comme un frein sacré qui refrènera en vous tout vain mouvement : ainsi l'on met au cheval qui court une bride, afin qu'en la tirant il ne sorte pas de la ligne de sa course. Mon cher fils en Christ, doux Jésus, embrassez la sainte Croix, répondez à Dieu qui vous appelle avec cette croix. Ainsi vous accomplirez sa volonté et mon désir. Faites en sorte qu'avant le départ du Saint-Père vous mettiez un sceau à votre bon désir en prenant la croix devant lui. Plus tôt vous le ferez, mieux ce sera et pour le peuple chrétien et pour les infidèles : ne mettez plus de retard ; faites-le bientôt sans négligence. Demeurez dans la sainte dilection de Dieu (1). »

Catherine écrivit d'Avignon à toutes les puissances du monde, pour leur demander la paix et les supplier de porter la guerre chez les infidèles, qui étaient les ennemis véritables. Ses lettres à Barnabé Visconti, l'âme des troubles de l'Italie, et à la reine-mère de Hongrie, sont très-belles et nous font toujours pénétrer plus avant dans cette diplomatie chrétienne, dont le langage doit paraître bien étrange aux disciples de Machiavel.

« Révérend père,... je veux que vous soyez un enfant fidèle de la sainte Église, vous baignant dans le sang du Christ crucifié : alors vous serez un membre vivant et non un membre pourri. Vous avez une si grande force et une si grande liberté, que ni le démon, ni les créatures, ne pourront vous ébranler. Car, délivré de la servitude du péché mortel de votre

[1] Lett. 190.

rébellion contre l'Église, vous serez fortifié par la force de la grâce qui habitera en vous, quand vous serez uni avec votre Père. Je vous supplie de faire parfaitement cette union et de ne plus tarder. Mais quelle vengeance ferons-nous pour le temps que vous avez été hors de cette union? Il me semble que vient le temps où le Père tirera de vous une douce et gracieuse vengeance : car de même que vous avez exposé votre corps et vos biens temporels à de grands périls et à la mort pour faire la guerre à votre Père, ainsi je vous invite maintenant, de la part du Christ crucifié, à une paix véritable et parfaite avec votre bon Père, le Christ sur la terre, et à la guerre contre les infidèles, exposant votre corps et vos biens pour le Christ crucifié. Préparez-vous à cette douce vengeance; comme vous avez marché contre, vous marcherez pour, quand le Père lèvera le gonfalon de la sainte Croix.

« Or le Saint-Père en a un grand désir et la volonté. Je veux que ce soit vous surtout qui l'invitiez, qui le sollicitiez à partir bientôt. Quelle honte pour des chrétiens de laisser posséder aux infidèles ce qui nous appartient à tous les titres! Nous faisons comme des insensés et des lâches : nous ne conspirons, nous ne faisons la guerre qu'avec nous-mêmes; l'un se sépare de l'autre par haine, tandis que nous devrions être attachés par le lien de la divine et ardente charité, ce lien qui attache l'Homme-Dieu sur la croix. Laissez croître en vous, seigneur, l'amour de Dieu et le feu du saint désir, voulant donner votre vie pour le Christ crucifié, votre sang pour son sang. Combien

votre âme sera heureuse et la mienne aussi par l'affection que j'ai de votre salut, de vous voir prêt à donner votre vie pour le nom du doux Jésus. Je prie la souveraine et éternelle bonté de nous rendre dignes d'un si grand bienfait. Allez courageusement faire des exploits pour Dieu et pour l'exaltation de la sainte Église, ce que vous avez fait jusqu'à présent pour le monde et contre lui. En faisant cela vous participerez au sang du Fils de Dieu. Répondez à la voix clémente de l'Esprit saint, qui vous appelle si doucement et qui fait crier devant lui les serviteurs de Dieu, afin que vous ayez la vie de la grâce. Seigneur et père, pensez à toutes les larmes, à toutes les sueurs que la bonté de Dieu a fait répandre à ses serviteurs pour vous : il y aurait de quoi vous laver de la tête aux pieds. Ne les méprisez pas, ne soyez pas ingrat : voyez combien Dieu vous aime ! votre langue ne pourrait dire, votre cœur comprendre, votre œil voir quelles sont les grâces qui abondent sur vous. Disposez-vous donc à tirer de la servitude du péché mortel la cité de votre âme. Soyez reconnaissant, afin que les sources de la piété ne se dessèchent point en vous. Je ne dis rien de plus. Soyez fidèle, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu. Aimez et craignez le Christ crucifié ; cachez-vous dans ses plaies ; soyez prêt à mourir pour lui. Pardonnez à mon ignorance et à ma présomption : mon excuse est dans l'amour et le zèle que j'ai pour le salut de votre âme. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus ! Jésus amour !

Catherine s'exprime admirablement dans sa lettre à la reine de Hongrie ; cette polonaise était bien digne de la comprendre.

« Bien-aimée et révérende mère, nous devons courir comme des amoureux au service de l'Église pour l'amonr du Christ crucifié. Venez donc au secours de cette épouse baignée dans le sang de l'Agneau, ne voyez-vous pas que tous lui font injure, et les chrétiens et les infidèles. Vous savez bien que c'est dans le temps de l'épreuve que se montre l'amour. L'Église a besoin de vous, et vous avez besoin d'elle. Elle a besoin de votre secours humain, et vous de son secours divin. Et sachez que plus vous lui donnerez votre secours, plus vous participerez à sa divine grâce, à ce feu de l'Esprit saint qu'elle renferme. O douce épouse rachetée par le sang du Christ! tu es si excellente que nul membre séparé de toi ne peut vivre et fructifier. Vénérable et chère mère, il est donc bien nécessaire et à vous, et à moi, et à toute créature, de l'aimer, de la servir dans tous les temps, mais surtout dans le temps de la tribulation. Moi pauvre misérable je n'ai pas de quoi l'aider, mais, si mon sang pouvait la secourir, c'est avec bonheur que je m'ouvrirais les veines et le corps. Je lui donnerai, en attendant, mes larmes, mes soupirs, mes prières. Mais vous et votre fils le seigneur roi, vous pouvez la secourir et par vos vœux et par la force humaine.

« Pour l'amour de Dieu n'esquivez pas cette fatigue, embrassez-la pour votre utilité, pour votre

gloire, pour le complément de votre salut ; et suppliez votre fils d'aimer et de servir l'Église. Si notre Christ sur la terre le demande et veut lui imposer cette peine, priez votre fils de l'accepter fidèlement, engourageant le Saint-Père dans sa sainte résolution, de faire le doux passage contre ces chiens d'infidèles qui possèdent notre trésor, et qui, je n'en doute pas, en viendront à posséder autre chose. C'est une grande honte pour les chrétiens de leur laisser posséder les biens sacrés. Nous ne devons plus seulement parler, mais agir, mais reconquérir notre bien pour le salut de leurs âmes et l'exaltation de la sainte Eglise. Avouez-le, si on vous enlevait une de vos villes, vous emploieriez tous les moyens de la reprendre. Que devez-vous donc faire pour ce bien sacré qui nous est ravi. Vous savez, je pense, comment les Turcs persécutent les chrétiens, enlevant les terres saintes; c'est pour cela que le Saint-Père est disposé à la croisade contre eux. Je crois aussi que par la bonté de Dieu vous êtes disposée, vous et les autres, à lui aider à l'encourager dans sa résolution. Sachez, bien-aimée Mère, que j'ai écrit à ce sujet à la reine de Naples et à un grand nombre d'autres princes; tous m'ont fait gracieusement de bonnes réponses, me promettant de donner aide et secours au saint Passage. Je compterai aussi sur vous, quand le Père lèvera le gonfalon de la sainte Croix. Je ne dis rien de plus. Doux Jésus! Jésus amour [1]!

Cette voix, qui semblait partir du ciel, laissait des

[1] Lett. 311. — Voir les lettres 312, 313 et 314, à Jeanne de Naples.

traces profondes dans ces âmes fières et impures qui n'écoutaient que les voix de la terre et qui n'avaient de confiance qu'en la force de leur épée et dans les bonnes murailles de leurs forteresses. Mais il y avait trop de mal, et la politique chrétienne ne pouvait obtenir qu'une partie de ses résultats salutaires.

Catherine avait accompli sa mission sociale [1], elle se disposait à retourner à Sienne pour y reprendre sa vie d'humilité et de prière à l'ombre du cloître vénéré de Saint-Dominique. Le Pape, qui doutait encore de son propre courage, s'opposa au départ de celle qui était sa force et sa consolation : il fut résolu que la Sainte partirait le même jour que la cour romaine [2]. Catherine employa ces derniers jours à visiter les splendides monuments de la ville pontificale. Nous la suivrons dans ses pèlerinages pieux et artistiques, et ce dernier regard jeté sur ces magnificences françaises que la papauté va quitter pour toujours nous révèlera tout un côté assez peu connu de l'influence des Papes au quatorzième siècle.

Avignon était alors le centre et le foyer de la civilisation, tous les hommes éminents lui apportaient le tribut de leur génie. L'influence littéraire de la papauté était très-étendue, elle avait renouvelé depuis Jean XXII toutes les universités de l'Europe et créé une classe d'hommes comme on n'en trouve

[1] Lett. 191.

[2] Ipse etiam dominus Papa non permisit eam de Avenione discedere usque in diem qua ipse inde discessit. — D. Marteue, p. 1337.

nulle part ailleurs : ses poëtes et ses jurisconsultes ; elle eut aussi une école de beaux-arts qui nous a laissé de merveilleux monuments et d'impérissables souvenirs.

De tous ces monuments, le plus rare et le plus grandiose était le palais des Papes, bâti sur le rocher des Doms, par l'architecte Pierre Obreri, le Michel-Ange de cette époque. Ce colosse qui domine la cité et que le voyageur qui descend le Rhône aperçoit de loin, comme les pyramides du désert, est assez grand par lui-même, assez imposant dans l'histoire pour avoir ses annales particulières. C'est bien l'image de la papauté tout entière, debout, sublime, immortelle, étendant son ombre majestueuse sur le fleuve des nations et des siècles, qui roule à ses pieds. Jean XXII, qui en posa la première pierre, éleva la façade du nord qui s'enfonce profondément et dont l'angle est surmonté de la tour Saint-Jean, aujourd'hui dépouillée de sa corniche, autrefois couronnée de créneaux et se rattachant au palais par une haute et grande muraille, un rempart formidable.

Benoît XII, aidé d'Obreri, éleva la partie septentrionale sur une étendue immense, qui d'un côté touche aux escaliers de Sainte-Anne et de l'autre au quartier Saint-Symphorien, assemblage informe, irrégulier, de tours et de courtines, s'appuyant sur le géant de l'édifice, la tour carrée de Trouillas, aux fenêtres étroites, basses et rares, aux escaliers obscurs, serrés, fuyant dans l'épaisseur des murs, au sommet aérien et en attente d'autres élévations, sorte de

cloître infranchissable où le mystique Benoît venait, loin des bruits de l'ambition et du vice, cacher son cœur malade d'amour et soupirer après la fin de son exil. Cette porte à la sarrasine, actuellement murée, était alors l'entrée du palais, dont Benoît XII est, à juste titre, regardé comme le fondateur; ses successeurs n'ont fait que suivre sa première idée [1].

Clément VI bâtit la façade toute militaire de l'ouest, avec son entrée presque souterraine, ses herses, ses voûtes retentissantes. Tout le luxe de l'architecture de cette époque y est déployé : grandes ouvertures ogivales, balcon crénelé, tourelles gothiques, légères et brodées de sculptures et dont les arêtes verticales filaient jusqu'au-dessus du faîte du palais, semblables à des fusées d'un feu d'artifice lancées en l'air et retenues avant de tomber par une main puissante [2]. Cette facade est surmontée de la tour des Anges, la plus belle des sept, ainsi nommée, à cause des peintures qui la

[1] Incipitque ibi a solo ædificare palatium in loco ubi tunc erat domus episcopalis, et tandem hujusmodi ædificium quasi quamdiu vixit continuavit, in tantum quod suo tempore et per ejus ministerium factum est dictum palatium valde solemne miræque pulchritudinis in mansionibus et immensæ fortitudinis in muris et turribus, prout hodie luculenter apparet. — Baluze, Vit. Pap. Aven., tome I, p. 199.

[2] Palatium ampliavit de media parte; ipse tamen perficiendo fecit quadrangulare, totam plateam muris altis et turribus aliis primis æqualibus claudendo et circuiendo. In hac autem parte licet omnia ædificata sint seu constituta admodum solemnia et aspectui valde decora, tria sunt tamen quæ reliqua valde excedunt, videlicet capella major, audientia et terraria superiores. — Rinaldi, ann. 1352, n. 21. — A fundamentis usque ad primum gyrum turris ejusdem in honorem S. Michaelis crexit, illamque fecit picturis pulcherrimis exornari. — Baluze, p. 297. Le vice-légat Colonna la fit abattre et se servit des matériaux

décoraient. Dans cette partie de l'édifice était la grande chapelle basse, qui servit ensuite d'arsenal : car le palais apostolique peut être considéré aussi comme un modèle d'architecture militaire. On est en général frappé de la rusticité de sa construction, de l'irrégularité choquante de toutes ses parties, irrégularité qui n'est motivée ni par la disposition du terrain, ni par des avantages matériels : ainsi, les tours ne sont pas exactement carrées, les fenêtres n'observent aucun alignement, on ne rencontre aucun angle droit, et la communication d'un corps de logis à un autre n'a lieu qu'au moyen de circuits sans nombre : c'est une véritable forteresse féodale. Les machicoulis des courtines ont même une forme singulière. Ce ne sont point comme d'ordinaire des créneaux en saillie ouverts en dessous et soutenus par des consoles rapprochées. Qu'on se représente une immense arcature ogivale, car nulle part l'ogive n'a été jetée avec plus de hardiesse, derrière laquelle s'élève un mur en retraite de deux pieds environ, auquel les piliers des arcades servent de contre-forts. L'intervalle entre une arcade et la muraille est un machicoulis ; au lieu de pierres ou de traits on pouvait jeter par là des poutres énormes qui, tombant horizontalement, devaient balayer dix échelles à la fois, ou bien écraser d'un seul coup une rangée de mineurs, s'ils s'en trouvaient d'assez hardis pour essayer de saper le pied de ces vertigineux remparts.

pour construire des fortifications et un pont-levis, lors de l'insurrection de 1664. — Joudou, Avignon et ses environs ; in-12, 1842.

Innocent VI fit bâtir la grande chapelle haute et tout le corps de logis formant la partie méridionale; cette masse d'édifices, soutenue par un arc-boutant, s'élève à pic sur des roches vives, et pour en faire le tour on est forcé d'en raser les murs en suivant un étroit défilé. Urbain V acheva l'entière construction du palais pontifical, décora la partie orientale donnant sur les magnifiques jardins et termina les constructions prolongées jusqu'à la tour Saint-Laurent, et qu'on appelait ROME, afin de ne point oublier ce nom magique qui était un remords pour la papauté française d'Avignon; il fit encore tailler à plat le rocher pour en faire une grande cour d'honneur [1]; on dit même que, poussé par un zèle trop pieux, ce Pape fit détruire la statue d'Hercule et d'autres objets d'art antique respectés par ses prédécesseurs [2].

A côté de ce Vatican français était la vieille basilique avignonaise de Notre-Dame-des-Doms, fondée par sainte Marthe, et portant l'empreinte de tous les âges. Le fronton du portique avec ses deux colonnes torses qui encadrent la porte est un débris romain, le reste de l'édifice est de l'architecture néo-grecque

[1] Dictus Papa quasi a principio sui pontificatus in plerisque locis continue ædificavit (ici le chroniqueur parle des travaux d'art qu'il fit exécuter dans son église baptismale, au diocèse de Mende)..... in palatio Avenionensi, quod in magna parte ampliavit, et illa videlicet quæ hodie vulgariter ROMA appellatur, in qua factæ sunt cameræ, habitationes, deambulatoria et viridarium miræ pulchritudinis et amœnitatis. — Baluze, tome I, p. 392; Rinaldi, ann. 1370, n. 21.

[2] Ella fu questa statua con altri simili antichità fata sepelire da Urbino V, sotto alcuni fondamenti del palazzo, per abolir la memoria dell' idolatria. — Fantoni, Istoria della cita d'Avignione.

qui de l'Orient passa en Italie dans le huitième siècle et atteignit son plus parfait développement dans l'église de Saint-Vital de Ravenne. Cette église était entourée, d'un côté, par un cloître dû aux libéralités de Charlemagne, magnifique galerie ornée de colonnes en marbre noir, aux chapiteaux fantastiques, avec de riches sculptures que Jean XXII prit solennellement sous sa protection par une bulle du 21 novembre 1319[1]; de l'autre, par les maisons des chanoines, édifices gothiques élevés comme des bastions, et qui étaient tour à tour une défense et un ornement.

Pour décorer ces monuments les papes appelèrent à Avignon tous les arts. Les peintres italiens y affluèrent pendant près d'un siècle. Giotto, que Cimabue avait trouvé un jour dessinant sur une pierre une brebis de son troupeau, était venu, par l'ordre de Clément V, peindre les salles orientales, restes de l'ancien palais des évêques; il y avait amené la plupart de ses élèves, qui y continuèrent ses travaux: Taddeo Gaddi, son disciple chéri, qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux; il surpassa quelquefois son maître par la fraîcheur et la vivacité du coloris, et préférait toujours les sujets gracieux; Jean de Melano, personnage à peu près inconnu dans l'histoire de la peinture et dont il existe pourtant quelques ouvrages qui sont supérieurs aux productions du même siècle pour l'agrément du style

[1] Joudou, p. 442.

et surtout pour l'amélioration notable des formes [1]; Stefano de Florence, le premier qui se soit attaché à faire sentir le nu sous les plis des draperies, qui ait tenté des raccourcis avec hardiesse et qui ait fait un essai de perspective linéaire [2]; Spinello Aretino, qui a laissé à Villeneuve une belle Descente de Croix; Giottino, artiste de progrès, qui, sous le rapport du dessin, du caractère et surtout pour l'harmonie des couleurs [3], laissa ses devanciers derrière lui et fut même supérieur à son maître : car il sut mieux que tous les autres, par d'heureux mouvements de la tête et des membres, tirer un parti admirable de la représentation de la figure humaine. Nous lui attribuerions volontiers ce chef-d'œuvre qu'on peut admirer encore sous le porche de la basilique des Doms : c'est une famille avignonaise en prière. Que de calme, que de béatitude, que de foi dans la figure de ce gros bourgeois revêtu de son costume du quatorzième siècle! que de sévères vertus dans cette matrone qui prie et contemple ses filles avec un sentiment d'amour et de surveillance! Mais le peintre a gardé toute la vivacité de son coloris, toute la finesse de sa touche, toutes ses grâces, sa noblesse, sa transparence, sa chasteté, sa poésie, pour les têtes blondes des deux jeunes filles et des anges qui les

1 Voir à Florence, dans l'église d'Ognissanti, deux saintes ravissantes de grâce, et à Assise, dans l'église inférieure, une jolie scène de la jeunesse du Christ.

2 A Assise il a fait des fresques dans l'église haute, peintures admirées par Vasari ; à Milan, dans la galerie de la Brera, il y a de lui une belle Adoration des Mages.

3 L'unione dei colori era il proprio di questo pittore. — Vasari.

protègent de leurs ailes. Il y a tant de pureté et d'amour extatique dans ces douces et saintes figures, que le respect se partage entre les deux anges du ciel et les deux anges de la terre. Sans doute notre chère sainte Catherine s'est arrêtée devant cette fresque qui lui rappelait les peintures de sa patrie.

Simon Memmi, de Sienne, l'ami de Pétrarque, appelé par Benoît XII, trouva dans Avignon une seconde patrie et un tombeau pour se reposer de ses nombreux travaux, dont il reste des fragments dans les salles du palais, et dont on admire encore une composition simple et grandiose sur le tympan du fronton intérieur de la basilique des Doms : l'Éternel, de gracieux anges, la Vierge et l'Enfant Jésus [1]. Catherine fut heureuse de prier sur le tombeau de son illustre compatriote dans l'église des Dominicains, encore toute splendide des fêtes de la canonisation de saint Thomas d'Aquin, son docteur le plus vénéré [2]. Car il y avait entre les artistes et

[1] Le badigeon a passé sur toute la basilique des Doms ; la chapelle où Charlemagne a fondé une de ses écoles de plain-chant a été souillée des peintures les plus risibles, et l'on a effacé une fresque inappréciable de Simon Memmi, où il avait représenté Laure et Pétrarque sous les traits de saint George et de la Vierge, qu'il délivre du dragon.

[2] La vieille cité d'Avignon semble dévouée à une persécution spéciale : elle disparaît tous les jours sous les brutales invasions de l'industrie. Cette belle église des Dominicains où furent couronnés des Papes vient de crouler sous le marteau. Sur une porte d'assez bon style on pouvait encore lire ces mots : *Aula canonisationis S. Thomæ.* — L'église des Cordeliers, une des plus grandes de France (*per la volta della gran navata e per l'ampiessa di essa è senza dubbio delle più considerabili della Gallia*—Fantoni, *Ist. d'Avignione*, c. x), où reposait la dépouille de la belle Laure à côté de celle du brave Crillon, a été détruite ; l'église de Sainte-Claire, où Pétrarque vit Laure pour la première fois, est transformée en manufacture de garance. Il ne reste plus que le clocher des Augustins. Heureusement le couvent des Célestins, avec son église à la voûte si légère, est devenu une succursale des Invalides.

le peuple une intime sympathie que notre Sainte portait comme les autres au fond de son cœur et que souvent elle devait manifester, quoique ses historiens n'en aient fait nulle mention. L'atelier était aussi un oratoire, et les merveilleuses inspirations de la jeune fille découlaient de la même source que les inspirations de Giottino, de Simon Memmi et des autres, et concouraient instinctivement au même but. Les artistes chrétiens de cette époque avaient la conscience de leur vocation, ils se regardaient comme les auxiliaires de la parole évangélique. « Nous autres peintres, dit Buffalmacco, nous ne nous occupons d'autres choses que de faire des saints et des saintes sur les murs et sur les autels, afin que par ce moyen les hommes, au grand dépit des démons, soient plus dévoués et meilleurs[1]. » Or Catherine se fatiguait bien réellement pour leur chercher et leur donner des modèles : elle ne s'occupait non plus que de faire des saints et des saintes.

Le temps s'était incliné devant le palais pontifical et avait passé outre, sans déranger une de ses pierres qui sont restées blanches et solides. Il a fallu que la main chétive et impuissante des rois modernes vînt ruiner cette grande chose. Le palais de Jean XXII est une caserne; les baudriers et les équipements des soldats sèchent au soleil à ces fenêtres radieuses où aux jours solennels la majesté des papes paraissait pour bénir la Ville et le monde. Dans un tel état de

[1] Non attendiamo mai ad altro che a far santi e sante per le mura e per le tavole, ed a far percio con dispetto dei demonj gli uomini più devoti e migliori. — Vasari, Vita di Buffalmacco.

dégradation, d'abaissement et de ruine, il est difficile de se faire une idée des grandes fresques du XIVe siècle, et surtout d'attribuer à chaque peintre sa part de travail et de gloire : nous sommes réduits aux sèches et incomplètes descriptions des chroniqueurs. Clément VI fit exécuter dans tout le palais des peintures pleines de science et de mystères [1]. Il fit représenter dans la grande salle du consistoire, la salle des audiences publiques, la salle où la papauté prononçait ses jugements irréformables, les prophètes, tous les grands personnages de l'ancien et du nouveau Testament, tenant dans leurs mains des livres et présentant pour l'instruction des spectateurs les plus belles sentences du droit.

Catherine et le Bienheureux Raimund traversaient ces salles splendides, qui n'avaient leurs pareilles dans aucun palais, pour se rendre dans les appartements de Grégoire XI, d'où la vue s'étendait au loin sur ces campagnes charmantes arrosées par le Rhône et la Durance, peuplées de somptueux châteaux et bornées par les montagnes de Beaucaire, les collines de Vaucluse et la chaîne dentelée des Alpines. C'est ici, disait le Pape en montrant les livres étalés sur de grands pupitres en chêne sculpté, c'est ici que je trouve le calme souverain de l'âme : Dieu, la contemplation de la nature et l'étude. Voyez, frère Raimund, mes amis sont aussi les vôtres ; ce livre relié en peau blanche renferme divers traités de saint Augustin ; celui-là, couvert en

[1] Nimium scientifice fecit et mysteriose depingi. — Baluze, tome I, p. 297.

peau rouge, c'est la Glose de saint Hilaire sur saint Matthieu. Voilà les méditations de saint Anselme couvertes en peau rouge. Ce grand volume vert c'est la mer des histoires, et le volume rouge à côté est le recueil de l'Économie rurale de Pierre Crescenzio. Ces volumes, avec leur double reliure toute en peau rouge à l'intérieur, renferment quelques trésors de la philosophie naturelle d'Aristote. Mais ici sur ma chaire sont mes auteurs de prédilection, ma nourriture de chaque jour : la Somme de frère Thomas d'Aquin, diversement reliée suivant les diverses parties ; ce volume contre les Gentils est en blanc, celui-là en vert, celui-ci en peau violette, cet autre en bois sculpté ; il a été souvent manié, car la couverture est rompue par le milieu. Enfin ce volume couvert en soie bleue avec des fermoirs d'argent renferme les très-doux traités du frère Bonaventure, de l'ordre des Frères Mineurs. Approchez-vous, Catherine, et admirez les belles peintures symboliques qui le décorent [1]. Et Catherine feuilletait longtemps le beau livre, puis, relevant la tête, elle disait d'un ton inspiré : Au nom de Dieu et pour accomplir un devoir vous fermerez les portes de ce magnifique palais, vous quitterez ce beau pays et ces beaux livres, et vous retournerez à Rome au milieu des ruines, des tumultes et des tristesses de la fièvre et

[1] ..... Fratris Bonaventuræ itinerarium mentis coopertum de sendalo cum postibus et uno firmatorio de argento... fratris Thomæ Summa... librum coopertum de postibus, quarum una per medium est fracta... Testament du cardinal Guy de Malesec, neveu et référendaire de Grégoire XI, l'gat en Angleterre, en Flandre, etc. — Duchesne, Hist. des Cardinaux, tome II, p. 461.

du mauvais air. Et Grégoire avait l'âme assez haut placée pour accepter cet ordre et embrasser l'espérance du martyre.

Catherine allait souvent prier dans l'église de Ste-Magdeleine, sa patronne spéciale, que Jean XXII avait fait bâtir avec les pierres d'un amphithéâtre romain qui tombait en ruine. Puis elle s'arrêtait de longues heures à méditer sur les destinées de l'Église romaine, dans la belle église de Saint-Pierre, que le cardinal Pierre de Prato, évêque de Preneste, venait de faire reconstruire avec magnificence (1358). Elle admirait cette chaire brodée avec tant de délicatesse, et dernier ouvrage du sculpteur Jacques Malhe : cet artiste incomparable avait débuté par un chef-d'œuvre, le tombeau de Jean XXII [1].

Le matin, lorsque le soleil commençait à dorer la cime des arbres, lorsque la brise qui vient de la mer apportait de la fraîcheur et des parfums, Catherine et ses chers disciples aimaient à sortir de la cité papale et cherchaient dans la campagne un couvent, une chapelle solitaire pour y cacher leurs exercices de piété et leurs entretiens mystiques. Un quart d'heure après avoir franchi la porte Saint-Michel, dans la partie la plus riante et la plus fertile de la

[1] Ceci est pour moi un fait certain : il y a similitude exacte, parfaite entre les deux monuments. — On lit sur la chaire l'inscription suivante en lettres gothiques :

Afin que mieux c'est chaire cy,
A Dieu du ciel li soit plaisante,
Jacques Malhe lui cry mercy,
Et de bon cœur la luy présente.

plaine, sur le bord de la route de Beaucaire, la pieuse troupe faisait une halte dans l'abbaye de Saint-Ruf, délicieux asile des enfants de saint Benoît, dont les voûtes romanes avaient, en 1326, renfermé la majesté d'un concile. D'autres fois, sortant par la porte Limbert, nos Italiens suivaient une allée plantée de saules qui les conduisait chez les Augustins de Montfavet, et il y avait de ferventes prières dans la belle église neuve au pied de l'autel de Notre-Dame-de-Bon-Repos [1]. De là, en marchant le long des haies d'aubépines odorantes, des vignes, des prairies, on visitait les sœurs Dominicaines de la Tour-d'Espagne, beau monastère féodal ombragé d'arbres et de créneaux. La voix argentée de ces douces tourterelles s'est tue depuis des siècles, et autour des ruines on n'entend plus que le cri du grillon et le piaulement solitaire des moineaux.

Catherine avait une prédilection marquée pour la chartreuse de Bonpas; elle s'asseyait sous les arbres près des eaux torrentueuses de la Durance, ses disciples et les religieux se rangeaient autour d'elle, et après avoir parlé des choses du ciel et de la vie ascétique, elle écoutait les curieuses légendes du monastère. Les frères Pontifes avaient bâti sur le roc une petite chapelle gothique et un couvent. Mais ces moines artistes, dont la règle ne devait pas avoir la durée des monuments de pierres qu'ils élevaient, parce

[1] La plate-forme de ce somptueux édifice dépouillé et nu porte un télégraphe qui trace dans les airs en caractères cabalistiques les exploits d'un préfet, les ordres d'un ministre et les nouvelles de la Bourse. Voilà tout.

qu'elle avait ses fondements dans de fragiles cœurs d'hommes, cédèrent la place à des moines-soldats qui avaient laissé rouiller leur valeureuse épée avant de la briser à la voix de deux hommes. L'abolition des Templiers avait laissé veuf ce sanctuaire ; et ces murs sous lesquels avaient si diversement palpité tant de cœurs, attendaient amoureusement leurs troisièmes maîtres. Ni le Pontife, ni le soldat, n'avait pu s'implanter sur cette terre orageuse. Les révolutions des idées, plus destructives mille fois que les tempêtes de la nature, avaient emporté dans la nuit des choses qui ne sont plus, et le pieux faiseur de ponts avec ses rêves d'artiste, et le chevalier du Temple avec ses souvenirs de vaillance. Jean XXII donna alors l'église et le monastère désert aux Chartreux, qui écoutèrent là pendant des siècles, dans le silence des nuits étoilées, les mystiques gémissements de la colombe. La triple chapelle qui s'élève sur le chemin porte encore le chiffre de ses trois possesseurs. C'est d'abord le gracieux oratoire taillé dans le roc par le patient ciseau du frère Pontier ; puis peu à peu la citadelle perce à travers l'Église, et l'on aperçoit les murs fortifiés de la chevalerie du Temple; enfin sur tout cela s'élève la jolie chapelle gothique des Chartreux. Pour être plus près du ciel, les contemplatifs exhaussèrent leur sanctuaire sur le sanctuaire de leurs prédécesseurs. Trois idées, trois rêves qui s'enlaçaient dans une amoureuse et persévérante étreinte, et que notre Catherine rapportait dans son cœur en revenant à Avignon pour assister

aux fêtes liturgiques de la basilique des Doms, où affluaient d'autres merveilles.

Le Pape, revêtu d'une chape de drap d'or, brodée d'arabesques gracieuses, de fleurs de lys, d'oiseaux, de griffons, magnifique tissu sorti des manufactures anglaises [1], ayant sur la tête une mitre d'argent avec des pendants de soie rouge, les pieds chaussés de velours vert, et posés sur des coussins aussi de velours vert à glands d'or, et les mains recouvertes de gants longs en drap d'argent brodé d'or, garnis de perles, et au milieu le nom de Jésus et de Marie sur des émaux très-fins [2], était assis sur son trône byzantin [3], de marbre blanc, sous un dais de velours rouge. Le diacre et le sous-diacre portaient des tuniques et des dalmatiques en drap rouge tissé d'or [4]; sur deux lignes étaient rangés les cardinaux avec leurs mitres blanches et leurs chapes rouges, diversement brodées à grands dessins comme la toile de Perse, ouvrages précieux des métiers de Lucques [5].

Le sanctuaire était tendu de tapisseries flamandes,

[1] Unum pulchrum pluviale cum imaginibus, de opere Anglicano, cujus campus est totus de auro. — Testament du cardinal Pierre de Colombiers; Duchesne, Hist. des Cardinaux, tome II, p. 360.

[2] Sandalia et servicale de velluto viridi,....., chirotecas de albo confriso deaurato ad imagines esmandatis signis Domini et Virginis, circumdatas perlis...,. — Testament du cardinal de Cabassoles. — Duchesne, tome II, p. 419.

[3] Cette chaire pontificale, aujourd'hui replacée dans le chœur, sert aux archevêques d'Avignon lorsqu'ils officient. Sur le côté droit, on lit ces mots : Illic sederunt sedes, sedes in judicio.

[4] Duo floqueti diaconi et subdiaconi de sanuto rubeo cum auro texto non tracto. — Duchesne.

[5] Pluviale rubeum de panno serico de Lucca, coloratum de tela coloris de Persigno. — Testament du cardinal Girard. — Duchesne, t. II, p. 537.

représentant les histoires de la Bible; les artistes limousins avaient ciselé avec une grande perfection et émaillé les lampes et les grands candélabres d'argent, placés de distance en distance. L'autel, sorte de table antique, soutenu par cinq colonnes, était drapé de nappes de fin lin brodé d'or, et portait des candélabres d'argent garnis d'émeraudes; de merveilleux tableaux, peints par des artistes Siennais, et représentant la sainte Trinité, la Passion, la Résurrection et l'Ascension du Seigneur [1]; les calices et autres vases sacrés d'or et d'argent émaillés et enrichis de pierres précieuses. Devant les chantres, sur des pupitres, étaient ouverts des livres historiés et peints, avec des fermoirs d'argent repoussé [2]. La lueur des cierges, la lumière aux mille reflets tombant des verrières, la fumée de l'encens s'élevant de vases d'argent massif [3], les chœurs des mélodies liturgiques, tout cela formait une atmosphère indéfinissable, qui berçait doucement l'âme de Catherine dans les visions du paradis.

La musique était alors dans une ère de renaissance; depuis le pape saint Grégoire, qui inventa le plain-chant, la papauté a toujours eu une prédilection marquée pour cet art éminemment catholique, qui, participant aux grâces de la parole évangélique, prie, espère, pleure, aime, illumine et forme

[1] ..... Duas tabellas sive cœnas de opere Senarum, in quarum una est picta Trinitas et Passio Domini, et in alia Resurrectio et Ascensio. — Duchesne, p. 419.

[2] Argenteis malleatis. — Duchesne.

[3] Thuribulum ponderis marcarum trium. — Duchesne.

une sorte de langue universelle dont la religion se sert dans le culte, pour nous faire entendre les idées les plus relevées de la foi. Le quatorzième siècle avait vu s'opérer dans la musique une étrange révolution. Pure, sublime, incorporelle dans le siècle d'Innocent III, elle se dépouillait peu à peu de son vêtement virginal et devenait sensuelle et terrestre. Jean XXII avait réprouvé cette nouvelle école, et avait replacé solennellement la musique sur les ailes d'or d'une harmonie céleste. La manière dont il s'exprime est trop curieuse pour ne pas rapporter ici son décret :

« Quelques disciples de la nouvelle école, tandis qu'ils prennent un soin attentif de la mesure, intercalent des variantes et se jettent dans la nouveauté. La gravité de la musique religieuse est perdue par l'insertion de doubles et de triples croches, ou même de trilles de fantaisie ; ils interrompent le cours des mélodies par des soupirs ; ils ajoutent des fioritures mondaines ; ils glissent des roulades extravagantes ou des réminiscences de chants populaires, de façon qu'ils dédaignent les éléments simples de l'Antiphonaire et du Graduel, et qu'ils préfèrent se jeter dans l'inconnu et le merveilleux. Ils refusent de faire usage des différents tons ; ils affectent même de les confondre. Aussi arrive-t-il que l'abondance de leurs gammes chromatiques fait disparaître les intonations modestes, les chants graves et unis et les distinctions toniques. Leurs roulades précipitées troublent l'âme au lieu de la calmer ; leurs chants enivrent l'oreille, mais font naître la passion ; ils ac-

compagnent de leurs gestes et du jeu de leur physionomie ces compositions mondaines : d'où il arrive que ce qui devrait faire naître la piété développe la dissipation, et ce qui devrait étouffer les passions leur donne au contraire un nouvel essor : car ce n'est pas en vain, suivant la remarque de Boëce, que des mélodies lascives viennent frapper le cœur et réveiller l'esprit. La mollesse et le relâchement en sont toujours le résultat. Nous avons été frappé, ainsi que nos frères les cardinaux, de la nécessité de faire disparaître promptement de l'Église de tels abus. Les délinquants seront donc punis par les évêques. Au reste, notre intention n'est pas de bannir aux jours des grandes solennités ces mélodies pieuses qui, quoique différentes du plain-chant, développent en nous des sentiments vertueux, élèvent notre esprit et font naître la dévotion [1]. »

Catherine admirait ces belles fêtes, ces magnificences liturgiques dont elle n'avait pu se faire une idée même au milieu des jubilations et des pompes du dôme siennais. Mais aussi elle sentait au fond de son âme l'impérieuse nécessité de reporter cette splendeur sur le tombeau de saint Pierre, elle comprenait mieux encore que l'Église n'a pas besoin d'or

[1] Sed nonnulli novæ scholæ discipuli dum temporibus mensurandis invigilant, novis notis intendunt, fingere suas, quam antiquas cantare malunt..... currunt enim et non quiescunt; aures inebriant et non medentur; gestibus simulant quos depromunt, quibus devotio quærenda contemnitur, vitanda lascivia propalatur... Per hæc autem non intendimus prohibere, quia interdum diebus festis aliquæ consonantiæ, quæ melodiam sapiunt... Extravagant. commun., lib. III, tit. 1. M. Joseph Régnier prépare une belle et savante histoire de la musique religieuse.

ni de pierres précieuses ; qu'elle a besoin d'indépendance et de liberté. Puis avec des larmes et des soupirs elle suppliait Dieu de lui donner la force d'accomplir sa mission, et d'affranchir la papauté des étreintes politiques qui l'étouffaient.

Dieu l'exauça ; l'heure du départ était sonnée, tout était prêt ; les villes maritimes de l'Italie avaient envoyé à Marseille plus de trente galères commandées par le capitaine Truglionei, d'Ancône ; les habitants de cette ville avaient fait construire exprès pour le Pontife une magnifique galère. Les détails de cet important voyage, véritable odyssée du quatorzième siècle, nous ont été conservés par un moine augustin de Lectoure, Pierre Amely, évêque de Sinigaglia et premier aumônier du Pape. Le mardi 13 septembre au matin Grégoire XI sortit du palais avec les cardinaux, montés sur des chevaux blancs somptueusement caparaçonnés et armoriés, les chariots chargés du trésor et de la chapelle pontificale suivaient, puis les chapelains et les domestiques de la maison du Pape, les chariots des cardinaux et de la suite ; des chevaliers armés avec leurs écuyers et leurs soldats ouvraient et fermaient le cortége, qui traversa lentement la ville délaissée.

Suivant jour par jour la papauté, nous ne ferons que traduire Pierre Amely, le débarrassant toutefois de sa pompe souvent ridicule, et tâchant de saisir la réalité sous les allures pédantesques du vers léonin.

« On arrive à Orgon, contrée pierreuse et aride, où le grain ne perce qu'avec peine au milieu des

buissons et des ronces qui couvrent le sol. Nous passons la nuit dans ce nid incommode, pressé d'un côté par la Durance et de l'autre écrasé par une masse énorme de rochers taillés à pic [1]. Ah ! pourquoi cet obstacle ne fut-il donc pas insurmontable ? pourquoi ne barra-t-il invinciblement un douloureux chemin ? et la perle des Pontifes serait retournée sous le faîte doré de son impérial palais d'Avignon.

« ... Le mercredi nous arrivâmes, avant le coucher du soleil, dans la royale ville d'Aix. Le chemin avait été long et pénible ; mais combien douce et agréable fut l'arrivée ! Là tout flattait les regards : la beauté et les charmes de la ville, la magnificence des palais, la joie des citoyens, qui se précipitaient en foule à la rencontre du prince des Apôtres. Le vieil évêque, accompagné de son nombreux clergé, vint recevoir processionnellement le Souverain-Pontife, qui fut conduit à travers les rues jonchées de fleurs et tapissées de brillantes tentures de soie.

« Le vendredi nous nous dirigeâmes à travers des montagnes sauvages et nous nous arrêtâmes quelques heures à Trets pour prendre le somptueux dîner qui nous fut servi : car cette petite ville abonde en tout genre de victuailles. Nous passâmes la nuit à Saint-Maximin. Le suprême pasteur voulut célébrer la messe sur l'autel de Sainte-Mag-

[1] In Orgone terra abundans lapidibus die tertia Petrus jacitur.
Sed in humo petrea spinosaque granum inane seritur.
Arcta est via, ex uno latere alveo Druentiæ clauditur,
Et altera ripa saxea macerie inexpugnabili modo protegitur.

Ciaconius, Vitæ Pont. et Card., tome II, p. 378 ; in-folio ; Rome, 1677.

deleine Le samedi nous avons traversé des rochers escarpés et rudes, pour atteindre Auriol, petite ville pittoresque dans son site, fertile en blé, en vin et en fruits, mais où les maisons sont noircies par la fumée..... Une immense population transportée de joie, des flambeaux, des musiques et des symphonies, des chants pieux, nous annoncèrent l'approche de Marseille. Mais, hélas! nous étions déjà tourmentés des cruelles chaleurs du Midi, qu'augmentaient encore une foule innombrable qui nous suffoquait impitoyablement... O Marseillais! permettrez-vous que le pasteur souverain affronte les dangers de la mer? Ah! que Dieu le protége, puisque vous l'aventurez au milieu des flots! O glorieuse et noble cité! n'avais-tu pas assez pour ta gloire de la splendeur de tes édifices, de l'abondance de tes saintes reliques, de la beauté joyeuse de tes hommes et de tes femmes, de la multitude de vaisseaux accourus dans ton port de tous les climats du monde, sans y joindre la faveur insigne de posséder pendant douze jours le Pontife romain et ses serviteurs? Ah! voilà que désormais toutes les nations te proclameront bienheureuse.

«...Le vent du Nord souffle, et l'aimable et doux Pontife, sortant de Saint-Victor, la noble abbaye, monte sur son vaisseau. O mon triste cœur! pourquoi es-tu déchiré de douleur en quittant le doux sol natal? Ah! l'amour de la patrie ne me quittera jamais, quelque part que j'aille. Honneur du siècle, adieu! Je ne puis plus parler, les larmes m'étouffent;

jamais personne ne comprendra l'intensité de ma douleur. Ne faudrait-il pas avoir la dureté de la pierre pour demeurer insensible en quittant le doux pays de France ? Non jamais il n'y a eu dans le monde, autant que de notre part, de gémissements, de larmes, de rugissements et de soupirs. Les douleurs de l'enfantement peuvent-elles se comparer au tourment de quitter cette terre bénie ? Tout le monde sanglotait, tout le monde avait le cœur fendu, notre doux maître lui-même pleurait. O vent ! ton début est favorable, mais quelle sera ta fin [1] ?...

« Enfin nous partons et nous nous dirigeons vers Saint-Nazaire où nous nous arrêtons pour dîner. Nous reprenons la mer ; mais, hélas ! une tempête horrible nous força de débarquer sur un rivage désert où il n'y avait pas une seule habitation. Une pluie battante et les éclairs, et les tonnerres, et les vents furieux, nous annoncent que la mort nous attend : tout le monde tremble, tout le monde est consterné.... Mais tout s'apaise, et un bon vent nous fait passer rapidement devant Toulon. Une nouvelle tempête, plus horrible, nous attendait devant Fréjus. Les nautonniers eux-mêmes pâlissent ; les passagers pleurent, gémissent, invoquent saint Cyriaque. Nous pouvons aborder à Saint-Tropez.... nous passons rapidement devant l'abbaye de Saint-Honorat, et le soir nous arrivons à Antibes.

[1] Deus quis unquam cogitare poterit quæ et quanta fuerint lamenta ? Gemitus, lacrymæ, rugitus, mugitusque suspiria nunquam extiterunt tanta. P. 578.

« Le jeudi, 9 octobre, nous passons devant Nice et nous entrons dans le port de Villefranche avec d'incroyables transports de joie. Nous tombons avidement comme des faméliques sur le dîner d'abord, et puis sur le souper, l'un et l'autre copieusement servis, et la nuit nous donne un paisible repos[1]. Le vendredi nous partîmes, quoique la mer fût houleuse. Mais quand nous eûmes atteint la pointe de Monaco, il fallut revenir dans le port de Villefranche, tant la navigation était périlleuse. O saint François! amateur de la pauvreté, pourquoi être jaloux de la prospérité du pontificat? Il y a quelques années le toit de la grande chapelle du palais d'Avignon fut réduit en cendres le jour de ta fête, et cette année, au jour de ton octave, tu ne permets pas à la cour pontificale de naviguer paisiblement! Vois donc, la poupe du navire se brise, les voiles se déchirent, les câbles se rompent; les valets transportent les meubles précieux dans de petites barques; la mer n'est plus tenable : tout est perdu, tout est dispersé; on n'entend plus que des vociférations déchirantes. Mais heureusement saint Calixte nous a été plus favorable, et la mer s'est apaisée... O lys des Pontifes! vois comme le soleil est radieux, comme tout l'horizon semble sourire!... Salut, ô belle et délicieuse ville de Savone où notre maître a passé la nuit!

« Le lendemain le vicaire de Jésus-Christ revient

[1] Cum hilaritate nimia villam Francham seu portum Olivæ intravimus. Prandium cœnamque læte, abunde, quasi famelici avide suscepimus. Nocte eadem tranquillitate et silentio clarescente hemispherio quievimus.
P. 578.

sur mer avec un visage souriant, et voilà que la mer gronde plus fort que jamais. O mer ! pourquoi bondis-tu avec tant de fureur ? ignores-tu donc la puissance et la douceur de celui que tu portes ? mais peut-être tu désapprouves ce voyage, à cause de la scélératesse de ceux auxquels tu transportes cet excellent Pontife !

« Nous voici à Gênes, ville aux édifices admirables, mais remplie de montuosités, et dont le sol est pierreux et aride, comme si jamais la pluie ou la rosée ne tombaient là. Les marchandises sont abondantes, la richesse générale, le luxe éblouissant : les habitants sont fiers, hautains, pleins de mépris pour le pauvre. Leur puissance est vaste, ténébreuse, obscure. O illustre Pontife ! sois bienveillant pour cette multitude qui accourt transportée de joie ; mais ne te laisse pas tromper par cette noblesse bouffie d'orgueil... Souscris à leurs propositions de ligue, mais avec prudence..... Voilà le douzième jour que nous sommes à Gênes ; ne serait-il pas temps de prendre le large, car déjà les murmures s'élèvent dans la populeuse cité, et le mépris se dessine sur toutes les figures.

« ... Le 29 octobre nous continuons notre périlleuse navigation. Le lendemain au matin nous nous arrêtons pour visiter le monastère de Saint-Jérôme. Le seigneur Pape s'avance à pied comme un simple et obscur pèlerin, à travers des sentiers montueux, pour venir faire sa prière à l'autel du saint docteur. Chacun admire la beauté de ce lieu sauvage et se réjouit d'entendre la messe du suprême pasteur et sa

touchante allocution. Sa sollicitude paternelle comprit la pauvreté des moines et leur fit de riches présents[1].... Après un court séjour à Porto-Venere, où nous n'avions eu qu'un pauvre dîner, mais un vin excellent, nous arrivons le soir à Livourne pour y passer la nuit; la population est pleine d'amabilité et de prévenances.

« O lion de la tribu de Juda ! parais devant cette indomptable et farouche nation toscane; montre ta puissance et le pouvoir de tes clefs; brise l'audace de tes ennemis et confonds leur orgueil. Nous voici le 6 novembre à Porto-Pizano : n'est-il pas à craindre que nous soyons livrés aux mains de nos plus cruels ennemis, qui ne respirent que haine et fureur ? Les ambassadeurs des Pisans et des Lucquois arrivent avec de magnifiques présents; mais, prends garde, ô bon Pontife ! de ne pas te laisser séduire par leurs flatteuses paroles ! S'ils n'avaient pas abjuré leur ancienne foi à l'Église, ne seraient-ils pas venus avec leur armée pour te défendre contre les Florentins ? Au lieu de cela, ils ont contracté alliance avec ces rebelles.... O Florence ! faussement nommée la ville des fleurs, plût à Dieu que tu répandisses aujourd'hui une plus suave odeur et que tu te retirasses de tes superstitions impies et de ton paganisme maudit pour adorer Dieu en esprit et en vérité et révérer son vicaire sur terre !...

[1] Pedester incedit per scalenta deserti quasi Romipeta...
... Intrat oratorium sanctum, ad aram doctoris sancti Hieronymi.
Confluunt omnes, nautæque obstupescunt de amœnitate exigui loci.
P. 579.

« Le 16 novembre nous partons de Piombino avant le lever du soleil. Le soir nous arrivons pleins de joie à Porto-Ercole, où, après avoir pris un bon dîner, nous nous livrâmes aux douceurs du sommeil. Les vents contraires nous ayant poussé dans l'île d'Elbe, le prince des pasteurs s'avance à pied sur le rivage pour chercher quelque oratoire champêtre; et voilà que nous sommes dans une forêt d'oliviers. L'aridité du lieu ne nous permet pas de dresser nos tentes. L'archevêque de Narbonne, premier camérier, l'évêque de Carpentras, grand référendaire, sont consternés de ne pouvoir abriter le successeur de saint Pierre..... O cruelle mer! tu n'épargnes donc personne? voilà le cardinal Lagery, évêque de Glandève, qui souffre cruellement de tes furieuses agitations! tu as absorbé tous ses trésors et ses meubles, et maintenant il est obligé de gagner le rivage sur les épaules d'un manant... Peu à peu la tempête devint si horrible, que plusieurs galères furent submergées et beaucoup de richesses englouties dans les abîmes. Le 21 novembre, le cardinal de la Jugie, déjà brisé par la fatigue du voyage, rendit son âme à Dieu. Puisse l'auguste Trinité lui donner la gloire du paradis pour tous les bienfaits dont il a comblé son petit serviteur qu'il daignait tous les jours admettre à sa table!...

« Nous pûmes enfin sortir de Porto-Ferraio, et nous revînmes à Piombino, où le peuple fit éclater son allégresse en voyant le Pontife sain et sauf; mais cette joie fut toute stérile, puisqu'ils ne nous firent

aucun présent : aussi les trésoriers eurent bientôt encaissé... Le lendemain, nous arrivâmes à Orbitello, dont la mer déchire impitoyablement les rivages. Le sous-diacre apostolique, qui portait la croix devant le Pape, faillit se noyer.... Quelle triste plage ! Hélas ! mes pauvres compagnons, nourris jusqu'ici dans les délices, mangez maintenant de la chair de porc, ou régalez-vous de ces immondes grenouilles qui nous assourdissent. Puisque nous sommes privés de la fleur du froment, de vins exquis et de la crême du lait ; puisque nous sommes dévorés par le mauvais air, nourrissons nos yeux et nos esprits de la présence de la perle des Pontifes que le Seigneur nous a donné comme une manne céleste. Nous laissâmes les malades dans Orbitello, et nous nous hâtâmes de sortir de cette terre maudite où nous serions tous morts. Soutenu sur son bâton le Pontife s'avance pédestrement vers sa galère, précédé de flambeaux... La ville de Corneto nous apparaît avec ses hautes tours, au milieu d'une plaine fertile ; ses rues sont larges et belles. Malgré ses graves offenses que la pierre précieuse des Pontifes daigna oublier, nous descendîmes au milieu d'un enthousiasme indicible. Le peuple entier, mêlant ses cris au son des buccins et des cloches, fait entendre ces mots : Seigneur, épargnez votre peuple ! mort à Vico et à ses adhérents[1] !...

[1] Calcato more parvulo, pedester progreditur Pastor cum suo baculo...
Tellus Corneti nimis opulenta, fertilisque et decorata turribus.
Parce, Domine, parce populo tuo, et moriatur præfectus cum suis sequacibus. P. 583.

« Le mardi, 13 janvier 1377, nous sortîmes de Corneto après un séjour de cinq semaines. Le soir le lys de la papauté, le trésor de la charité, le doux Pontife prit son repos dans sa galère, après s'être informé de l'état de chacun de nous avec une touchante sollicitude. Je commence à croire que les devins, les aruspices, les astrologues et les physiciens nous avaient annoncé de menteuses prophéties sur les malheurs de notre voyage qui finirait mal; ils ont lu tout de travers dans les constellations... Nous naviguâmes toute la nuit sur une mer calme et tranquille, au milieu de la douce clarté d'une lune étincelante et poussés par les brises amies d'un zéphyr du Nord.

« Le lendemain au matin nous atteignîmes heureusement l'embouchure du Tibre, et nous entrâmes dans Ostie, ville entourée de beaux remparts, mais triste et déserte. Le soir même arrivèrent plusieurs vénérables vieillards, députés par les Romains, pour offrir leurs sentiments de fidélité. La joie de ces envoyés était incroyable : la parole expirait sur leurs lèvres; ils battaient des mains avec frénésie; ils firent allumer des flambeaux et se mirent à danser dans les rues au son des trompettes retentissantes. Jamais dans toute ma vie je n'avais vu pareils transports, égale extravagance. Ces vieillards chauves et décrépits semblaient être saisis d'un délire de joie. Le vendredi suivant le Pontife se leva dans la nuit pour faire chanter l'office en sa présence. Après avoir célébré les saints mystères, il prit quelques

instants de repos, après quoi il fit lui-même sonner de la trompette pour réveiller tout le monde, et peu après nous remontâmes le Tibre à force de rames. Durant ce trajet nous fûmes tous affligés et attristés à cause des douleurs violentes que ressentait le Pape[1]...

« Nous arrivons enfin à Saint-Paul, l'auguste basilique. Une foule innombrable couvrait le rivage. Chacun exprimait son enthousiasme à sa manière : les uns pleuraient, les autres poussaient des cris déchirants, ceux-ci étaient muets de stupéfaction. De magnifiques chevaux, ornés de belles draperies et de sonnettes argentines, nous attendaient sur cette vaste plaine. Les bannerets du peuple romain et les porte-étendards, sonnant du buccin, couraient et trépignaient comme des insensés. Des flambeaux en prodigieuse quantité étincelaient sur la voie. A la vue du Pape, les vieillards, les enfants, les femmes et les hommes confondirent leurs voix et jetèrent de bruyantes aclamations : Vive le Saint-Père ! vive notre seigneur Grégoire ! Cependant le Pontife passa la nuit sur sa galère sans mettre pied à terre.

« Dès le grand matin, les foules, plus nombreuses encore, envahirent le rivage et les environs de Saint-Paul. C'était le samedi, 17 janvier. Le successeur de Pierre, prosterné à genoux sur un admirable tapis d'or, entendit deux messes dans l'église du docteur des nations, dont la dernière fut célébrée par son

[1] Veneris sequens surrexit media nocte Antistes, ut laudes Deo caneret. Libatis sacrificiis aliquali dormitatione suscepta, tuba cecinit, ut omnes excitaret.

P. 583.

petit serviteur, l'évêque de Sinigaglia. Déjà se déroulaient les immenses spirales de la plus belle procession que j'aie jamais vue.

« Après avoir visité le palais de Saint-Paul, le Pape donna le signal du départ. Des histrions, qui opéraient des merveilles étonnantes, ouvraient la marche, puis la troupe des danseurs qui semblaient ivres de joie, puis le corps des trompettes et l'armée avec ses étendards déployés. Raimond de Turenne commandait le corps d'élite, composé de jeunes chevaliers. Devant le Pontife marchaient les primiciers, les bannerets du peuple et le sénateur romain. Au moment où le Pape sortait du palais de Saint-Paul, mille histrions, revêtus d'habits blancs, battaient des mains en mesure, dessinant d'admirables figures de danse au son d'une douce musique; ils continuèrent ainsi sur la route. Le vieux châtelain d'Emposta portait l'étendard de l'Église. A la porte de la ville, le Pape reçut les clefs, les ornements pontificaux et impériaux au son des cloches, des instruments et des cris répétés de : Vive le Saint-Père! Les bannerets, les conseillers, le sénateur et toute la noblesse étaient revêtus de robes de soie; un luxe éblouissant était étalé partout. Je n'aurais jamais soupçonné tant de magnificence. Dans les rues les femmes montaient sur les toits pour mieux voir le bon pasteur et jeter en abondance des dragées et des fleurs hivernales. Le soir nous arrivâmes sur les degrés de Saint-Pierre. Ce long trajet à cheval avait cruellement fatigué le Pontife; pour nous, nous étions

écrasés, essoufflés et mourant de faim, car nous nous étions égosillés toute la journée à chanter les louanges du Seigneur. Aussi avec quel plaisir nous restaurâmes nos corps débilités, par un succulent souper, servi avec abondance ! Gloire donc à Jésus-Christ et à sa sainte Mère ! » La dernière page de ce récit est désormais immortelle ; Raphaël, le peintre catholique par excellence, a retracé dans une fresque du Vatican l'entrée triomphale de Grégoire XI.

Catherine était partie d'Avignon le même jour que le Pape ; son voyage, moins embarrassé, fut plus rapide, elle n'emportait pas des regrets, des murmures, des hésitations. Elle s'en allait l'âme joyeuse et pleine d'espérances. Le Pape lui avait donné cent florins pour ses dépenses de route, et le duc d'Anjou cent francs [1]. La famille mystique monta sur une galère préparée exprès. On s'arrêta à Toulon. A peine arrivée dans l'auberge, Catherine, suivant sa coutume, se retira dans une chambre pour y faire son oraison. Les femmes se rassemblèrent bientôt à la porte de la maison, puis les hommes vinrent en foule, demandant à voir cette sainte femme qui revenait de la cour romaine [2]. Voyant qu'il était impossible de cacher sa présence et de la soustraire à l'empressement de cette multitude, le bienheureux

[1] In discessu suo pro expensis in via dedit ei florenos centum. — D. Martene, p. 1337. On conserva longtemps dans le trésor de l'église des Dominicains d'Avignon, comme un souvenir du voyage, le cilice de sainte Catherine. — Jondou, p. 354 de sa Notice sur Avignon.

[2] Cœperuntque primo mulieres, deinde viri, ad dictum hospitium convenire ac petere ubi esset illa sancta domina, quæ de Romana curia remeabat. — B. Raimund, pars II, cap. 12.

Raimund laissa monter les femmes auprès de Catherine. L'une d'elles, sœur du vicaire de l'évêque, portait son petit enfant malade et enflé d'une manière effrayante; cette pauvre mère supplia Catherine de vouloir bien le prendre dans ses bras, espérant que cela pourrait le guérir. L'humilité de la Sainte refusa. Mais vaincue par les vives instances de toutes les femmes prosternées autour d'elle, elle prit l'enfant, elle le regarda avec compassion, et l'enflure disparut sans laisser aucune trace [1]. Au bruit de ce miracle, l'évêque de Toulon vint demander la grâce de voir la Sainte, et il resta aussi édifié de sa conversation et de ses rares vertus que du miracle qu'elle avait opéré.

Catherine attendit le Pape à Gênes; si les galères avaient besoin de s'arrêter pour prendre de l'eau, l'âme de Grégoire avait besoin de reprendre courage, car autour de lui il n'entendait que des plaintes et des regrets. Un quart d'heure d'entretien avec Catherine renouvelait son énergie et ses bonnes résolutions. Il remontait d'un pied ferme sur la galère qui l'emportait vers le tombeau des Apôtres. Catherine demeura plus d'un mois à Gênes dans la noble maison d'une pieuse femme, Orietta Scota, qui lui était dévouée depuis longtemps. Presque tous ses disciples y furent malades [2]. Elle leur prodigua les soins

[1] Mox vero ut puerum assumpsit in manus virgineas,... restitutusque est plenariæ sanitati. — B. Raimund.

[2] Cum de Avenione rediremus, fuimus in Genua per mensem et ultra in domo cujusdam nobilis et probæ dominæ quæ dicebatur domina Orietta Scota, ubi fere tota societas fuit infirmata. — D. Martene, Processus de Sanct. et doct. S. Cather., tome VI, p. 1374.

et les prières miraculeuses. Nous savons comment elle obtint de Dieu, après la communion, la santé de son cher Neri [1].

C'est là qu'elle guérit aussi Stefano d'une manière non moins gracieuse qu'extraordinaire. Le dévouement de ce jeune chevalier à soigner ses compagnons malades l'avait livré aux ardeurs d'une fièvre brûlante. Catherine vint le voir avec le Père Raimund et deux ou trois de ses filles spirituelles; et, s'approchant du lit, elle lui demanda : Où souffres-tu, bien cher ami ? Stefano, tout réjoui et consolé de la voir, répondit en souriant : Il y en a qui disent que je suis malade, mais j'ignore ce que j'ai [2]. Alors Catherine, dans sa tendresse maternelle, posa sa main blanche et pure sur le front de Stefano, et dit en secouant la tête : Vous l'entendez, cet enfant, il me dit : Quelques-uns croient que je souffre, mais je ne sais pas où, et il est brûlé par une fièvre aiguë [3]. Puis elle ajouta : Stefano, lève-toi et sois guéri, pour que tu puisses soigner les autres malades.

De Gênes à Pise la traversée fut orageuse, et pendant une nuit le commandant de la galère éprouva de grandes craintes; il dit même à l'équipage : Nous sommes dans un endroit très-dangereux, et s'il survenait un vent de traverse, nous serions jetés sur des

[1] Voir notre chapitre VIII, où nous avons recueilli tous les détails sur les disciples de sainte Catherine.

[2] Ego vero lætatus ex ejus gratissima præsentia solatiose respondi : Aliqui mihi dicunt quod patior, ignoro quid. — D. Martene, p. 1374.

[3] Tunc ipsa materna caritate mota manu virginea mihi frontem tetigit, et caput aliqualiter agitans ait : Audiatis istum filium qui dicit... D. Martene, p. 1375.

rivages lointains dans des îles écartées [1]. Le bienheureux Raimund courut aussitôt vers Catherine et lui dit en pleurant : O très-douce Mère, ne voyez-vous pas en quel péril nous sommes? Elle répondit : Eh ! que pouvez-vous y faire [2] ? Et ces mots apaisèrent les frayeurs du Père Raimund. Peu après il s'éleva un vent contraire qui faisait reculer le navire. Le bienheureux Raimund l'ayant fait remarquer à Catherine, elle lui dit : Allez dire au pilote de diriger le navire au nom de Dieu et de suivre le vent que le Seigneur donnera [3]. Le pilote obéit, et Catherine, inclinant la tête, pria avec ferveur celui qui commande aux vents et à la mer, et tout à coup il survint un vent favorable ; et la famille mystique descend au port désiré en chantant des cantiques d'actions de grâces. Catherine allait trouver au port des tempêtes plus terribles, mais sa charité apaisera le tumulte des flots populaires comme sa prière avait calmé l'agitation des eaux.

Après quelques jours passés à Sienne dans la joie et les embrassements de sa famille, Catherine se vit forcée de revenir à Florence où rien ne pouvait rétablir l'ordre et la paix. Laissons le bienheureux Raimund nous raconter cette négociation diplomatique :

[1] Dicebat enim nos esse in loco satis periculoso, ex eo quia, si ventus collateralis insurgeret, necessario nos oportuisset ad valde remotas partes seu insulas transfretare. — B. Raimund, pars II, cap. VI.

[2] O Mater, videsne in quali periculo sumus ?— Quæ mox mihi respondit : Quid habetis facere vos de vobis ? — B. Raimund.

[3] Gyret manum in nomine Domini, et vadat sicut Dominus ventum dabit. — B. Raimund, pars II, cap. VI.

« A peine de retour, notre sainte amie m'envoya dans diverses villes de Toscane pour les affaires de l'Église. J'étais un peu tranquille à Sienne lorsqu'arriva auprès de nous un bon citoyen de Forence, Nicolas Soderini, que nous avions connu autrefois, et qui même avait déterminé le voyage à Avignon; il était tout dévoué au Saint-Siége et à Catherine. Nous causâmes longuement des affaires de Florence et de ces méchants Huit qui repoussaient la paix pour garder leur puissance. Comme je me plaignais de leur malice, Soderini ajouta : Soyez sûr que le peuple florentin et tous les honnêtes gens de la cité veulent la paix; mais cette poignée de misérables qui, pour nos péchés, ont le pouvoir, veulent la guerre. — Je repris : A ce mal ne peut-on pas apporter remède? — On le pourrait sans doute, dit-il, si quelques-uns des bons citoyens, prenant à cœur les intérêts de Dieu, s'entendaient avec les chefs du parti Guelfe pour ôter le pouvoir à ces ennemis du bien public; il suffirait d'en mettre de côté quatre ou cinq [1].

« Catherine me conseilla de partir immédiatement pour Rome, afin de conférer de tout cela avec le Saint-Père. Je partis sur son ordre, et Soderini re-

[1] Habeatis pro certo quod populus Florentinus universaliter et omnes probi viri civitatis ejusdem vellent pacem; sed quidam maligni et pauci, qui peccatis nostris exigentibus hodie civitatem nostram gubernant, sunt qui pacem impediunt. Tunc ego : Huic malo non posset afferri remedium? — At ille : Posset utique, si aliqui ex bonis civibus ferventer apprehenderent negotium Dei, et non officialibus seu capitaneis partis Guelfæ facerent illos paucos privari officiis, tamquam hostes boni communis. — B. Raimund, pars III, cap. VIII.

tourna à Florence, accompagné de Stefano Macconi, de Bindo Altoviti et de Pierre Canigiani. Stefano, avec sa parole facile et brillante, exposa au gouvernement révolutionnaire le résultat des négociations de Catherine avec Grégoire XI [1].

« Or, Dieu permit que je fusse élu prieur du couvent de la Minerve, à Rome, que j'avais déjà gouverné autrefois lors du séjour d'Urbain V : je ne pus donc revenir à Sienne; au reste, il y avait bien des esprits à pacifier sur les bords du Tibre. Un dimanche matin je reçus un envoyé du Souverain-Pontife, qui venait m'inviter à dîner, et à l'heure fixée je me rendis au palais du Latran. Après le repas, le Pape me prit à part et me dit : On nous écrit de Florence que si Catherine y va, la paix se fera. Très-saint Père, répondis-je, non-seulement Catherine, mais nous tous nous sommes prêts à vous obéir jusqu'à la mort. — Le Pape reprit : Je ne veux pas que vous y alliez, ils pourraient vous maltraiter; mais ils ne feront aucun mal à Catherine, tant à cause de son sexe que de sa grande réputation de sainteté. Pour vous, voyez un peu quelles bulles sont nécessaires pour tout cela; préparez-les dans votre mémorial, puis revenez demain, afin que j'expédie promptement cette affaire [2].

[1] Frigerio, lib. II, cap. XIV.

[2] Facto prandio, summus Pontifex, arcessito me, ait : Mihi scriptum est quod, si Catherina ibit Florentiam, ego habebo pacem. — Tunc ego : Nedum Catherina, sed omnes quotquot sumus, parati sumus pro obedientia Sanctitatis Vestræ usque ad martyrium ire. — Ipse vero ait : Nolo quod tu vadas, quia ipsi male te tractarent; sed ei, tum quia mulier est, tum etiam quia reverentiam habent ad eam, credo quod nihil mali facient. — B. Raimund.

C'est ce que je fis, et j'envoyai ces lettres à la vierge de Sienne. »

Cette vraie fille d'obéissance partit aussitôt pour Florence, où elle fut reçue avec honneur par ceux qui étaient restés fidèles à Dieu et à l'Église. Par le moyen de Nicolas Soderini, elle entra en relation avec les principaux citoyens et les persuada de se réconcilier avec le vicaire de Jésus-Christ. S'adressant ensuite aux chefs du parti Guelfe, elle leur fit comprendre que ceux qui avaient osé s'opposer à la paix entre le père et les enfants méritaient de perdre leurs charges et leurs dignités ; qu'ils étaient les ennemis du bien de la cité et de la république ; qu'on devait regarder comme une obligation de conscience de sacrifier quelques citoyens pour préserver tout le peuple de grands maux ; que la paix était non-seulement nécessaire aux intérêts matériels des Florentins, mais encore à leurs intérêts spirituels [1].

Ses paroles furent si efficaces, que les chefs du parti Guelfe, suivis d'une foule de citoyens, allèrent chez les prieurs de la république pour les déterminer à demander sérieusement la paix. Les Huit du comité de la guerre s'opposèrent à toute négociation. Ils furent immédiatement renversés et destitués par les Guelfes. Ce fut le commencement de nouvelles calamités et de nouveaux troubles. D'un côté étaient

[1] Locuta est cum officialibus partis Guelfæ, quibus dixit quod, si qui essent illi qui præstarent impedimentum paci et concordiæ inter patrem et filios, illi essent digni privari omni officio, nec debebant habere conscientiam liberandi civitatem a tanto malo, per privationem paucorum civium... — B. Raimund, pars III, cap. VIII.

les révolutionnaires vaincus, de l'autre les Guelfes, qui, dans le premier moment d'une réaction furieuse, cherchaient à satisfaire des haines privées [1]. Le nombre des déchus fut si considérable, que presque toute la ville s'en plaignait [2]. Catherine n'avait pas voulu cette mesure extrême et imprudente ; elle fit de vains efforts pour calmer l'agitation des esprits ; ses remontrances échouèrent contre la fierté du succès et la rage de la défaite. Elle entrevit les terreurs d'une guerre civile.

En effet, les Huit, soutenus par la force armée et le bas peuple, poursuivirent les Guelfes comme des ennemis, brûlèrent leurs maisons, les chassèrent de la ville et même en massacrèrent plusieurs [3]. Il n'y eut plus que désordre et confusion ; les innocents souffrirent, les amis de la paix furent exilés ; quelques misérables de la lie du peuple, poussés par les Huit, crièrent sur Catherine, la représentant comme l'ennemi du repos public et la cause de tout le mal. Ils parcouraient les rues avec ces vociférations sanglantes : Prenons et brûlons cette mauvaise femme ; qu'elle soit massacrée [4].

[1] Mox accensus est duplex ignis, nam ex parte illorum qui sic erant privati, et alius ex quorumdam malevolorum parte qui accensi sunt ad faciendum privari quosdam sibi odiosos, ut vindictam facerent de quibusdam propriis injuriis. — B. Raimund.

[2] Tantus factus est numerus privatorum, quod tota civitas quasi de hoc clamabat. — B. Raimund.

[3] Hi qui præfecti fuerant guerræ directioni, gentes armorum præparantes et pauperiorem populum concitantes... civitatem in disturbiis posuerunt. — B. Raimund. La maison de Pierre Canigiani, entre autres, fut brûlée. — Notes du P. Burlamachi sur les Lettres de sainte Catherine, tome III, p. 289.

[4] Captamus et comburamus illam nequissimam mulierem, aut ipsam gladiis trucidamus. — B. Raimund.

Effrayés de ces menaces, et voyant déjà leur maison ruinée et incendiée, ceux qui lui donnaient l'hospitalité congédièrent la Sainte avec sa famille. Forte de son innocence et se félicitant d'avoir à souffrir quelque chose pour l'Église, Catherine ne fut point troublée, son doux sourire ne s'effaça point de ses lèvres, elle encouragea ses disciples et ses compagnes, sortit de la maison, et, à l'exemple du Sauveur, elle se retira dans un jardin qui était proche, pour y répandre son âme devant Dieu dans les larmes et les ferventes oraisons [1]. Au même instant on vit arriver les cardeurs de laine, appelés à Florence les Ciompi, et formant la population du quartier de San-Giovanni ; ils étaient armés de vieilles hallebardes, de bâtons et de glaives, et criaient : Où est cette mauvaise femme, où est-elle ? Alors Catherine se lève, elle s'avance au martyre qu'elle avait tant désiré, comme à un banquet splendide ; elle tombe à genoux aux pieds du chef de la bande, qui criait plus fort que les autres, en brandissant un glaive avec ses bras nus. — Voilà Catherine, dit-elle, fais ce que Dieu te permet ; mais en son nom je te défends de faire aucun mal à ceux qui sont avec moi.

A ces mots le misérable assassin resta consterné ; il n'avait plus la force de remuer son glaive, il ne pouvait supporter les regards inspirés de cette jeune fille, il suppliait Catherine de s'enfuir : De grâce,

[1] In nullo mota est a consueta constantia, immo subridens et suos confortans imitando Sponsum suum accessit ad locum ubi erat hortus. — B. Raimund.

retirez-vous, s'écria-t-il[1]. Mais elle, qui avait soif des souffrances et de la mort, lui répondit doucement : Je suis bien ici : où voulez-vous que j'aille? Je suis prête à mourir pour Jésus-Christ et pour son Église ; c'est mon désir le plus ardent : dois-je fuir lorsque je trouve ce que j'ai tant souhaité? Je m'offre en sacrifice pour mon Époux divin. Si je dois périr, si tu es envoyé de Dieu pour m'immoler, me voici entre tes mains : achève, je ne bougerai pas d'ici ; sois sûr qu'il ne t'arrivera aucun mal de la part des miens[2]. Cet homme détourna la tête pour cacher son émotion et il emmena sa troupe. Les disciples éplorés accoururent pour se réjouir avec Catherine d'avoir échappé à un si grand danger. Elle était restée à genoux et disait en pleurant : Malheureuse que je suis! j'espérais que le Seigneur achèverait aujourd'hui ma gloire, et qu'après m'avoir donné dans sa miséricorde la rose blanche de la virginité, il me donnerait la rose rouge du martyre. Je vois bien que mes péchés m'ont privée de ce qui faisait l'objet de mes désirs. Ah! quel bonheur pour mon âme, si j'avais été trouvée digne de répandre mon sang pour l'amour de celui qui m'a rachetée avec son sang[3]!

[1] Quibus verbis prolatis ita consternatus est ille nequam, et taliter perdidit vires, quod nec percutere poterat, nec coram præsentia ejus stare audebat... Expellebat eam a se dicens : Recede a me. — B. Raimund, pars III, cap. 8.

[2] Ego bene hic sto..... Parata sum pro Christo et Ecclesia ejus pati : hoc est enim quod diu desideravi... Si tu assignatus es ut sis immolator, age securus... — B Raimund.

[3] O me miseram! putabam quod Dominus omnipotens hodie compleret gloriam meam, ut, sicut sua misericordia concedere dignatus est mihi rosam

Miraculeusement soustraite à la fureur populaire, Catherine fut chercher un asile à Florence ; elle n'en trouva pas : chacun l'évitait et lui conseillait de retourner à Sienne pour y attendre des jours meilleurs. Elle répondait à tout : Dieu m'a défendu de quitter le territoire de la République avant que la paix fût conclue et promulguée [1]. On n'osa plus s'opposer à sa résolution, et un brave bourgeois la cacha pendant trois jours dans sa maison.

Cependant, pour laisser calmer l'effervescence révolutionnaire, notre Sainte résolut de se retirer avec sa famille dans le monastère de Vallombreuse. Au moment de partir, sœur Giovanna di Capo se mit à pleurer et lui dit : Je ne pourrai jamais vous suivre, ma Mère : mon pied est si enflé, si malade ! ma tête se fend par la violence de la douleur et la fièvre me consume : je vais donc rester seule abandonnée au milieu de ces fureurs ! Catherine se mit en prières : Giovanna s'endormit doucement pendant une heure et se leva guérie [2]. Vers le soir ils arrivèrent dans l'asile des montagnes, ils y trouvèrent le repos et la paix. Catherine seule emportait au fond de son cœur le chagrin de n'être pas morte pour l'Église, et dans une lettre écrite à cette occasion au Bienheureux Raimund, elle exprime sa douleur et ses espérances.

albam virginitatis, sic rosam rubeam martyrii concedere dignaretur. — B. Raimund.

[1] Se non posse a territorio recedere, quousque pax esset præconisata inter patrem et filios. — B. Raimund, pars III, cap. VIII et cap. I.

[2] Frigerio, lib. III, cap. II.

Cristofano di Gano fut chargé de la porter à Rome avec tous les détails de l'émeute.

« Cher Père en Christ, doux Jésus. Moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux, avec le désir de vous voir serviteur et époux fidèle de la Vérité et de la douce Marie, afin que jamais pour aucune chose du monde nous ne tournions la tête en arrière, mais dans les tribulations même qui nous agitent dans le passage de cette mer orageuse nous demeurions fermes dans l'espérance et la lumière de la sainte foi, et que nous persévérions dans toute vérité. En supportant tous les malheurs, ne cherchons point notre gloire, mais celle de Dieu et le salut des âmes, comme faisaient les glorieux martyrs, qui pour la vérité se disposaient à la mort et à tous les genres de supplices; de sorte que par leur sang ils fondèrent l'*édifice* de la sainte Église. O sang très-doux qui ressuscitait les morts, sang qui donnait la vie, sang qui dissipait les ténèbres amassées autour des intelligences créées et qui les illuminait; très-doux sang qui a uni les âmes les plus discordantes; sang qui a revêtu ceux qui étaient dépouillés, qui a rassasié ceux qui avaient faim, qui a été le breuvage de ceux qui avaient soif du sang. O sang très-doux! le lait de ta douceur a nourri les petits, et ceux qui se sont faits petits par humilité, et ceux qui se sont faits innocents par vraie pureté. O sang! quels sont ceux qui ne s'enivrent pas de toi? les hommes pleins de l'amour d'eux-mêmes et qui ne sentent pas ton odeur. Donc, cher

Père, dépouillons-nous de nous-mêmes, revêtons-nous de la vérité, et alors nous serons des époux fidèles.

« Je vous le dis, dès aujourd'hui je veux recommencer de nouveau, afin que mes péchés ne m'arrachent plus au bonheur de donner ma vie pour le Christ crucifié : car par ce qui s'est passé j'ai vu que mes péchés m'en avaient rendue indigne. J'avais désiré d'un désir nouveau qui croissait en moi d'une façon extraordinaire de tout souffrir pour l'honneur de Dieu, le salut des âmes, la réformation et le bien de la sainte Église, et mon cœur se fondait d'amour et du désir que j'avais de donner ma vie. Ce désir était bienheureux et douloureux tout ensemble : il était bienheureux par l'union qu'il réalisait avec la vérité ; il était douloureux par la considération des offenses commises contre Dieu, à la vue de cette multitude de démons qui obscurcissaient toute la cité et offusquaient l'œil intellectuel des créatures, de sorte qu'il semblait que Dieu laissait faire par une sorte de justice et de discipline divine. Ma vie ne pouvait se dissoudre qu'en gémissements, à la vue du grand mal qui semblait devoir arriver et empêcher la paix. Mais Dieu, qui ne méprise pas les désirs de ses serviteurs, et la très-douce Marie, dont le nom était invoquéavec une sainte et amoureuse confiance, n'ont pas permis que des hommes meurent dans cette émeute, si ce n'est quelques malheureux assassinés judiciairement, de sorte que le désir que j'avais que Dieu manifestât sa providence et ôtât aux démons la

force de faire tout le mal qu'ils avaient projeté a été rempli ; mais mon désir de donner ma vie pour la vérité et l'Église n'a point été rempli. L'Époux éternel m'a joué là un mauvais tour, ainsi que Cristofano vous le racontera en détail.

« Il me reste donc à pleurer sur mes péchés, qui m'ont fait juger indigne de répandre mon sang pour rendre la vie et la lumière à ces esprits aveugles, réconcilier les enfants avec leur père et consolider ainsi l'édifice mystique de la sainte Église. Lorsque j'ai dit : Je suis cette femme, prenez-moi, mais laissez ma famille. ces paroles ont été comme un glaive qui a traversé son cœur et a lié ses mains. O mon Père ! ayez en vous une admirable joie, car jamais je n'éprouverai en moi la jubilation d'un tel mystère. Il y avait là la douceur de la vérité, l'allégresse d'une conscience pure et simple, le parfum très-doux de la providence de Dieu ; c'était comme le temps des martyrs nouveaux qui sont prédits par l'éternelle Vérité, ainsi que vous savez. La langue ne peut exprimer le bonheur que mon âme ressentait, et pour cela j'ai tant de reconnaissance envers mon Créateur, que, si j'avais pu être brûlée, jamais je n'aurais pu assez reconnaître la grande grâce reçue par moi, par mes fils et par mes filles. Je vous dis tout cela non pour vous attrister, mais afin que vous en éprouviez une ineffable gratitude et une douce allégresse, et aussi pour que vous et moi nous commencions à nous affliger de mon imperfection, car ce sont mes péchés qui ont empêché ce grand

bien. Oh ! combien aurait été heureuse mon âme, si pour la douce Épouse du Christ, pour l'amour du sang et pour le salut des âmes, j'avais donné mon sang. Oh ! réjouissons-nous et soyons des époux fidèles.

« Je n'en veux pas dire davantage sur ce sujet : Cristofano vous dira tout. Je vous dirai seulement de prier le Christ sur la terre de ne point retarder la paix à cause de cette émeute, mais qu'il la fasse beaucoup plus vite, afin qu'il puisse accomplir ensuite les grandes choses qui lui restent à faire pour l'honneur de Dieu et la réforme de l'Église. Il n'y a rien de changé, si la ville se pacifie : priez-le donc d'agir promptement ; je lui demande cela par miséricorde : il ôtera l'occasion à une infinité d'offenses contre Dieu. Dites-lui qu'il ait pitié et compassion de ces âmes qui restent dans de profondes ténèbres ; dites-lui qu'il me tire bien vite de prison, car, si la paix ne se fait, il ne paraît pas que je puisse en sortir, et pourtant je voudrais aller là-bas goûter le sang des martyrs et visiter Sa Sainteté, et me retrouver auprès de vous pour vous raconter les admirables mystères que Dieu dans ce temps a opérés à la grande allégresse de mon esprit, à la joie de mon cœur, à l'accroissement de mon espérance, illuminée de la foi. Je ne dis rien de plus. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. DOUX JÉSUS ! JÉSUS AMOUR [1] ! »

Nicolas Soderini avait protégé la retraite de Ca-

[1] Lett. 96. — Il est peu de texte italien aussi difficile à traduire.

therine et l'avait accompagnée dans les montagnes. Deux jours après il était rentré à Florence ; il y fut reçu par les Ciompi furieux, qui l'appelaient traître et hypocrite, et qui avaient brûlé sa maison, ainsi que la cellule qu'il faisait bâtir pour Catherine à côté de l'église Saint-Georges [1]. Aussitôt elle lui envoya cette belle lettre pour l'exhorter à la patience :

« Cher Père en Christ, doux Jésus. Moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ. je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir établi dans une vraie et sainte patience. Sans la patience nous ne serons jamais. agréables à Dieu et nous ne pourrons pas rester dans l'état de grâce. La patience est la moelle de la charité. Si elle est si nécessaire, il faut donc la trouver. Mais où la trouverons-nous ? le savez-vous, très-bon et cher Père? La patience s'acquiert de la même manière et se trouve là où l'on trouve l'amour. Mais où trouve-t-on l'amour ? Nous trouvons l'amour dans le sang du Christ crucifié, répandu par amour sur le bois de la sainte Croix. C'est dans cet ineffable amour que nous puisons l'amour. Celui qui se voit aimé ne peut pas ne pas aimer. En aimant il est aussitôt revêtu de la patience du Christ crucifié, et il se repose donc dans cette douce et glorieuse vertu sur les flots tumultueux de la vie. Telle est cette vertu qui nous met en harmonie avec la volonté de Dieu ; elle est forte et n'est jamais

[1] Rubarono poi e abbruciarono le case di Niccolo Soderini, chiamato da loro falso e hipocrito... Una casetta a pie di San Giorgio. — Ammirato, lib. XIII, ann. 1377; lib. XIV, ann. 1378.

vaincue : toujours, au contraire, elle est victorieuse, car elle porte en elle-même la forte et la longue persévérance. Ainsi elle reçoit le fruit de toute fatigue.

« La patience est une reine qui domine l'impatience, elle ne se laisse pas surmonter par la colère, elle ne se repent pas du bien accompli dont elle n'a retiré souvent que des peines et des tribulations, mais elle se réjouit de voir qu'elle ne fait pas le péché. C'est du péché seulement que nous devons être affligés, et non de tout le reste, car par le péché nous perdons ce qui est nôtre. Que perd-on ? la grâce, qui est le sang du Christ, qui est à nous, qui, si nous le voulons, ne peut nous être enlevé ni par le démon, ni par la créature. Quant à toutes les autres choses, richesses, honneurs, emplois, délices, santé et vie, tout cela, qui ne nous appartient pas, mais qui nous a été prêté pour nous en servir, peut nous être ôté quand il plaît à la bonté divine. Nous ne devons pas nous troubler ni nous laisser aller à l'impatience, mais rendre sans peine et abandonner ce qui n'est pas à nous. Ainsi nous voyons qu'il n'y a personne qui puisse conserver ou abandonner ces choses à sa volonté, puisqu'elles nous quittent et que nous les quittons par la mort.

« S'il en est ainsi, bien fou est celui qui met là ses affections malheureuses et désordonnées. Un homme courageux doit dépouiller son cœur de toute affection aux choses qui passent et de tout amour-propre, embrassant la sainte croix, où nous trouverons l'a-

mour ineffable ; goûtant le sang du Christ, où nous trouverons l'humble patience de l'Agneau immaculé. Nous reconnaîtrons que ce doux amour qui a donné sa vie pour nous a permis et permet encore toute peine, toute tribulation et toute consolation. Il me semble que Dieu dans sa douce bonté vient de nous montrer un amour spécial : il nous a fait marcher sur les traces des saints, il nous a rendus dignes de souffrir pour la gloire et la louange de son nom, il nous a donné le fruit de la vie durable et non de la vie passagère. Voici le temps, cher Père, de faire quelque bien pour notre salut ; il faut nous plonger dans le sang du Christ, pour nous animer au combat, afin que nous ne retournions pas la tête en arrière par impatience, mais que nous supportions tout avec patience, nous moquant de notre propre sensualité, du monde et de toutes ses *délices*, connaissant le peu de certitude, le peu de stabilité de tout ceci ; nous pourrons alors dire avec saint Paul : Le monde se moque de moi, et moi de lui.

« Revêtons-nous de la doctrine du Christ crucifié ; réjouissons-nous des tribulations, bien loin de les fuir, pour nous conformer à celui qui a souffert pour nous de si grandes douleurs. Affermissons en nous la vertu de patience, car elle ne se prouve que dans le temps de la tribulation. C'est la patience qui nous méritera au dernier jour le fruit de nos peines. C'est pour cela que je vous ai dit que je désirais vous voir établi dans une vraie et sainte patience, afin que, lorsque vous retournerez dans notre cité de Jé-

rusalem, douce vision de paix, vous receviez la récompense acquise sur le chemin du pèlerinage. Prenez courage et recevez avec douceur le remède que Dieu vous a donné pour la vie de votre âme. Je veux, cher Père, que vous reconnaissiez les grâces que Dieu vous a faites, et la manière dont il a agi envers vous en cette occasion, pour que vous ayez dans votre âme une source de piété et de gratitude. Je ne dis rien de plus; demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Consolez Monna Constanza de la part du Christ crucifié, et dites-lui de considérer qui a plus souffert de lui ou d'elle, et combien la tempête a été changée vite en bonace favorable. Doux Jésus! Jésus amour[1]! »

Cependant la révolution se calmait de jour en jour; le trésor de la République était épuisé; les Huit, dans leur ardeur de propagande insurrectionnelle, avaient dépensé trois millions de florins; les marchandises n'arrivaient pas, le blé manquait, les citoyens honnêtes souffraient et se plaignaient, toutes les affaires languissaient, et tel qui aurait voulu faire de bonnes opérations commerciales avec les Florentins, sans se soucier des censures de l'Église, avait un grand respect pour les lances du cardinal de Genève. Les gros banquiers de la République continuaient à être pillés dans les comptoirs de l'Europe. D'ailleurs, chacune des villes révoltées, sentant refroidir ses sympathies d'indépendance, s'efforçait de faire sa paix avec le pontificat, aux

[1] Lett. 218.

meilleures conditions possibles. Florence allait donc se trouver trahie, attaquée peut-être par ceux qui avaient fait cause commune avec elle; au dedans elle se sentait déchirée par l'anarchie; elle venait d'éprouver les premières secousses de la terrible révolution sociale des cardeurs de laine, l'année suivante elle allait tomber sous le tribunal sanglant de Michel Landi.

D'un autre côté le Pape voyait échouer ses salutaires tentatives et craignait des soulèvements dans l'Italie méridionale. On songea sérieusement à la paix : Barnabé Visconti fit les premières ouvertures. L'évêque d'Urbin porta à Florence les conditions du Pape ; elles furent acceptées [1]. Catherine, semblable à la colombe sortie de l'arche emportant une branche d'olivier, était rentrée dans la ville pour préparer les esprits à la réconciliation et aplanir les difficultés qui pourraient encore s'élever. Grégoire indiqua un congrès de tous les princes italiens dans la jolie ville de Sarzana, dont la position centrale, au milieu des sites riants de la Ligurie, offrait un facile accès aux parties intéressées. Il délégua deux plénipotentiaires habiles : le cardinal de Lagrange et Jean Roger, son cousin, archevêque de Narbonne [2]. Le roi de France envoya quatre ambas-

[1] Ad quod etiam perficiendum pontifex ipse oratorem suum episcopum Urbinatem ad Florentinos direxit ad pacem cum eis habendam se offerens. Quod gratissime audierunt, hoc ipsi appetentes. — S. Antonin. Chronicon, pars II, tit. XXII, cap. 2.

[2] Ordinavit ut mitterentur oratores eorum, qui in ea haberent intervenire Serezanam cum sufficienti mandato ad tractandum, concludendum et firmandum fœdera pacis. — S. Antonin.

sadeurs, pour faciliter sans doute les arrangements des parties contractantes, dans un congrès tout péninsulaire; la reine de Naples en envoya deux. Les Florentins furent représentés par quatre plénipotentiaires. Les Génois, les Vénitiens, tous les princes confédérés y eurent leurs agents officiels. Barnabé Visconti, qui ne voulut remettre à personne le soin de ses intérêts, s'y rendit lui-même.

Tous brisés des fatigues de la guerre, ils convinrent de la nécessité de la paix, au moment surtout où la présence du Pape à Rome rétablissait l'équilibre en Italie [1]. Les préliminaires furent aussitôt arrêtés. Les débats furent longs et animés quand on discuta l'article des réparations. Le Pape exigeait huit cent mille florins d'or, que les confédérés devaient payer en commun, afin de subvenir aux frais qu'avait nécessités une guerre longue et injuste. On se récria d'abord sur l'énormité de la somme; on présenta quelque adoucissement. Les légats furent inébranlables. Leurs instructions secrètes étaient formelles sur ce point. Après d'inutiles objections, on souscrivit à la somme exigée, et les légats se retirèrent. Le débat restait entre les confédérés pour répartir sur leurs têtes la contribution, selon leur plus ou moins d'hostilités. Visconti, qui était la cause principale de la révolte, et qui avait été constamment l'âme de tous les projets d'insurrection, mit en jeu toutes les ruses de son esprit dans cette dispute d'intérêts soutenue par des marchands. On

[1] Jam enim et fessi erant. S. Antonin.

mit si bien en relief les crimes des Florentins et leur propagande révolutionnaire, qu'ils furent imposés à eux seuls pour la somme de quatre cent mille florins. L'autre moitié de la contribution fut répartie entre les autres confédérés, selon leur importance personnelle ou leurs faits dans la cause de l'indépendance [1].

Catherine se hâta d'annoncer la bonne nouvelle de la paix à ses chers enfants de Sienne, qui avaient offert à Dieu tant de prières et tant de mortifications pour obtenir cette grâce. Ils avaient partagé ses tristesses, ils devaient partager ses joies. Elle écrivit à Sano di Maco :

« Très-chers fils en Christ, doux Jésus. Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang avec le désir de vous voir de véritables enfants qui serviez bien réellement notre doux Sauveur et rendiez avec soin des actions de grâces et des louanges à son nom.

« O mes fils bien-aimés! Dieu a entendu les cris et les voix de ses serviteurs, qui ont crié si longtemps en sa présence, et les douloureux mugissements jetés sur ses enfants morts. Ils sont ressuscités de la mort, ils sont revenus à la vie, de l'aveuglement à la lumière. O mes fils bien-aimés! voilà que les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient, les muets parlent, ils crient de toutes

[1] Inter cætera capitula tractabatur, quod colligati deberent solvere Papæ octoginta millia florenorum intra quatuor annos, quorum medietatem communitas Florentina solveret. — S. Antonin ; André, Monarchie pontificale, a bien traité cette partie de son sujet.

leurs forces : La paix ! la paix ! la paix ! et l'on voit avec une grande allégresse que les enfants sont rentrés sous l'obéissance et dans la grâce du Père en se réconciliant avec lui ; et, semblables à ceux qui commencent à voir, ils disent : Grâces à toi, Seigneur, qui nous a réconciliés avec notre Saint-Père ! L'Agneau, doux Christ sur la terre, est appelé saint là où on l'appelait naguère hérétique et patarin. Voilà que ceux qui le reniaient l'acceptent pour père. Je ne m'en étonne pas : puisque le nuage est tombé, le ciel a reparu pur et serein. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, mes fils bien-aimés ! Offrez au Père souverain et éternel les douces larmes de la reconnaissance, le suppliant de ne pas se contenter de cela, et de lever bientôt le gonfalon de la très-sainte Croix. Réjouissez-vous donc et tressaillez dans le Christ doux Jésus ; que nos cœurs éclatent en contemplant les largesses de la bonté infinie de Dieu. La paix est faite malgré ceux qui voulaient l'empêcher. Le démon et l'enfer sont vaincus. Samedi, à une heure de la nuit, nous avons reçu la branche d'olivier, et le soir nous en reçûmes une autre. Celui de nos amis qui l'apportait samedi a été arrêté avec son compagnon, et l'hérésie les a fait renfermer ; la paix est venue, et ils sont encore en prison. Priez Dieu de leur donner une vraie lumière et une vraie connaissance d'eux-mêmes. Baignez-vous, noyez-vous dans le sang du Christ crucifié. Aimez-vous, aimez-vous les uns les autres. Je vous envoie l'olivier de la paix. Demeurez dans la sainte et douce

dilection de Dieu. DOUX JÉSUS! JÉSUS AMOUR[1]! »

La mission politique de sainte Catherine était accomplie. Dans les premiers jours du mois de mars 1378, elle reprit avec ses disciples le chemin de Sienne. Elle traversa la Toscane aux acclamations des foules pacifiées et joyeuses ; ses concitoyens la reçurent en triomphe. Cette femme humble et forte, après avoir adoré son Époux divin dans l'église de Saint-Dominique, vint se cacher dans sa cellule de la Contrada dell' Oca. Rien ne fut changé à son genre de vie et à ses pieux exercices. Ses disciples bien-aimés la supplièrent de recueillir dans sa mémoire et d'écrire la doctrine mystique dont elle avait nourri leurs cœurs depuis plusieurs années. Catherine se rendit à leurs vœux, et chaque jour, entrant dans une sorte d'extase, paraissant écouter les inspirations du ciel, elle dicta ce livre admirable de sagesse, son testament spirituel, le résumé de sa doctrine, le DIALOGO, un des plus précieux monuments de la théologie mystique[2].

La paix de Sarzana raffermissait le siége pontifical en Italie et réparait ses frontières. La fidélité de Nicolas d'Est, auquel il venait de concéder de nouveau le fief de Ferrare, lui servait de barrière contre les Visconti. Les fortifications redoutables qui s'élevaient à Bologne lui garantissaient la tranquillité de cette ville turbulente, qui donnait toujours le signal

[1] Lettre 246. Le texte entier est dans les NOTES.

[2] Scripta ejus simul et dicendi prudentia cum magna theologorum doctrina conferri possunt. — Josias Simler, in Bibliotheca.

à la Romagne. Le Patrimoine et l'Ombrie étaient soumis. Grégoire porta son attention et ses soins vers le midi. Depuis longtemps la division régnait entre Frédéric d'Aragon, qui s'était emparé de la Sicile, et Jeanne de Naples; en sa qualité de seigneur suzerain du royaume de Sicile et de Naples, il avait évoqué l'affaire par devers lui. La détermination du Pape fut toute en faveur de Frédéric; la Sicile et les îles adjacentes lui furent irrévocablement adjugées sous le nom de royaume de Trinacrie [1].

Une des premières pensées de Grégoire XI, en arrivant en Italie, avait été la prompte réforme de l'administration temporelle du pontificat; par une constitution solennelle il met fin aux vexations de ses agents, qui écrasaient le peuple d'odieux fardeaux, et abolit toutes les corvées dans ses provinces italiennes. « Voulant pourvoir, dit-il, à l'adoucissement des charges qui pèsent sur nos sujets, et voulant surtout veiller à l'intérêt des pauvres et des petits, nous ordonnons que tous les gouverneurs, recteurs, capitaines ou autres fonctionnaires, de quelque titre qu'ils soient revêtus, ne pourront imposer aucune corvée pour faire porter les grains, le vin, la paille, le foin, et généralement toute espèce de denrées, sans payer le juste prix que nos sujets exigeront pour ces travaux [2]. » Sans doute Catherine n'était point étrangère à ces libérales constitutions d'économie charitable.

[1] André, Monarchie pontificale, p. 472.

[2] Cherubini, Bullarium romanum, tome I, p. 222.

On attendait de grandes améliorations, de grandes réformes; mais déjà la débile santé du Pape souffrait de l'air malsain de Rome. Cette ville de ruines, ces basiliques dévastées, ces palais délabrés, ces rues désertes, cet aspect triste, ces rives stériles du Tibre, qui traînait ses eaux bourbeuses et muettes dans ce vaste tombeau, cette mélancolique Campagne de Rome, où paissaient des buffles sauvages, ces lignes d'aqueducs brisés, ce solennel horizon du soir si bien en harmonie avec tant de deuil, tout cela attristait l'âme chaste et languissante de Grégoire. Des mécomptes intérieurs vinrent l'irriter encore. Le gouvernement populaire de Rome avait promis de se démettre à son arrivée. La monarchie pontificale eut à lutter avec la démocratie municipale, qui non-seulement ne voulait pas reconnaître son intervention dans le gouvernement de la cité, mais bien plus voulait lui dicter des lois. Les bannerets et les douze chefs des Rioni (quartiers de Rome) refusèrent obstinément d'abdiquer leur pouvoir. Chaque jour voyait une lutte nouvelle; ces résistances minaient sourdement la santé de Grégoire; rien ne pouvait rendre la paix à son corps et la sérénité à son âme : ni la magnifique cascade de l'Anio, dans le riant paysage de Tivoli, ni les frais ombrages de Tusculum avec ses grands troupeaux de chèvres suspendus aux collines, ni le site admirable du couvent grec de Grotta-Ferrata, ni les mystérieuses profondeurs des châtaigneraies d'Anagni. La mort le poursuivait partout. Lui aussi avait rem-

pli sa mission ; il retourna à Dieu le 27 mars 1378.

Le dévouement de Grégoire a été récompensé par la reconnaissance des Romains, qui lui élevèrent, deux cents ans après sa mort, un beau tombeau en marbre d'Afrique dans le sanctuaire de l'église de Sainte-Marie-la-Neuve [1]. On attribue à un ancien auteur Irlandais, ami de saint Bernard, saint Malachie, archevêque d'Armagh, mort en 1148, des sortes de devises prophétiques sur les papes qui, suivant son calcul, devaient gouverner l'Église [2]. Si la plupart de ces oracles sont vagues et insignifiants, il y en a de merveilleusement caractéristiques. Grégoire XI est ainsi annoncé : NOVUS DE VIRGINE FORTI. Son histoire est là tout entière; il a affranchi le pontificat par l'influence irrésistible d'une vierge forte. Sainte Catherine de Sienne a pris sur son cœur cette âme faible et hésitante et elle l'a renouvelée, elle l'a fortifiée, elle l'a placée à la hauteur de ses devoirs et de sa mission, elle l'a rapportée à Rome, puis elle l'a sanctifiée et envoyée au ciel : NOVUS DE VIRGINE FORTI.

[1] Aujourd'hui Sainte-Françoise in Campo Vaccino.

[2] Voir ces prophéties dans l'Introduction générale à l'histoire, par J.-B. Rocoles, historiographe de France ; 1672, 2 volumes in-12. Ouvrage médiocre d'un auteur bizarre, qui se fit huguenot, se réfugia en Hollande, revint en France et mourut catholique.

CHAPITRE XIII.

1378—1380.

URBAIN VI. — COMMENCEMENTS DU SCHISME. — SAINTE CATHERINE DE SIENNE EST APPELÉE A ROME. — SES TRAVAUX POUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Quid debet timere Vicarius Jesu Christi, etiamsi totus mundus se contra eum opponeret?

Paroles d'URBAIN VI.

Si consuma e distilla la vita mia in questa dolce Sposa.

S. CATERINA, lett. 102.

Le 7 avril 1378, les dix-sept cardinaux qui avaient suivi Grégoire XI entrèrent en conclave dans le palais du Vatican. Le peuple romain parut sur la place et demanda énergiquement un chef Italien ou Romain. Les consuls municipaux firent occuper les rues, les ponts, toutes les issues du Borgo et de la Cité Léonine par une garde populaire. Dans le conclave toutes les ambitions, toutes les haines étaient excitées ; les âmes de ces princes de l'Église étaient tombées dans l'abaissement le plus profond. Ils en vinrent aux injures, aux récriminations inconvenan-

tes ; ils voulaient mettre la tiare en loterie [1]. Le cardinal Jacques Orsini, qui aspirait au pouvoir suprême [2], proposa de tromper le peuple, en revêtant un Frate des ornements pontificaux, et de sortir ensuite de la ville. Plusieurs agréèrent ce projet, mais Pierre de Luna le repoussa avec indignation : Jamais je n'élèverai un veau d'or, s'écria-t-il ; jamais je ne fléchirai le genou devant Baal [3]. Nous verrons comment il a tenu parole.

Cependant le peuple persistait dans sa volonté, et six mille paysans de la Campagne Romaine, armés de piques et d'instruments aratoires, étaient accourus ; tout semblait présager un drame terrible. Jacques Orsini s'avança vers les foules et dit avec son orgueil patricien : Vil troupeau, retirez-vous, vous nous fatiguez [4]. Un audacieux Transteverin lui répondit d'une voix formidable : Nous nous éloignerons, mais vous mourrez, ou vous ferez un Pape Romain [5]. Les cardinaux effrayés persuadèrent au vieux Tebaldeschi, appelé le cardinal de Saint-Pierre, romain de naissance et connu du peuple, de se montrer au balcon pour l'apaiser. On croit qu'il est élu, on l'enlève, on le revêt de la chape papale, on l'étouffe d'honneurs et de caresses. Il avait à peine la

[1] Ita ut meretricis illius more quilibet ipsorum dixerit : Nec mihi, nec tibi, sed de illo cujus sit in conclavi sortiemur. — Epist. archiep. Ravennat. ad Ludovic., com. Flandr. ; D. d'Achery, Spicilegium, tome III, p. 743.

[2] Unus ex gente Ursina ad pontificatum maxime aspirabat. — Platina.

[3] D. Martene, Amplissima Collectio, tome VII. — Rinaldi, 1378, n. 5.

[4] Baluze, tome II, p. 1094.

[5] Per le budella di Dio, morirete o farete un Papa Romano. — Chronicon, Zantfliet ; D. Martene, Amplissima Collectio, tome V.

force de répéter d'une voix éteinte : Je ne suis point Pape ! Quand arriva le moment de la désillusion, le pauvre vieillard faillit être assommé par ce peuple en délire : Va, gredin ! lui criait-on de toutes parts, sois maudit[1] ! Jean du Cros, cardinal de Limoges, Pierre de Lavergne, Guy de Malesec, cardinal de Poitiers, Pierre de Sortenac, cardinal de Viviers, avaient profité de ce moment de trouble pour s'enfuir ; on les ramena au conclave au milieu des murmures et des menaces[2]. Le 9 avril quelqu'un proposa le Napolitain Barthélemi Prignano, archevêque de Bari, qui n'était pas cardinal, mais qui avait été vice-chancelier de l'Église sous Grégoire XI, grand clerc, et qui moult avait travaillé pour l'Église[3]. Tous les électeurs consentirent à ce choix, car ils aimaient plus cher à mourir confesseurs que martyrs, dit malicieusement Froissart. Le peuple se montra d'abord irrité ; une députation consulaire demanda son abdication : Ils ne me connaissent pas encore, répondit Barthélemy ; ils tiendraient mille glaives contre ma poitrine, que je ne dirais pas : Non[4] !

Le nouvel élu prit le nom d'Urbain VI, et ces mots du Prophète royal pour devise : JUDICA, DOMINE, ET DISCERNE CAUSAM MEAM[5]. Jacques Orsini le couronna avec toutes les cérémonies d'usage ; les cardinaux

[1] Bricone, va che tu sei maledetto ! — Baluze, Vita prima Clement. VII ; Rinaldi, 1378, n. 10.

[2] Non habemus Romanum ? Morano, morano ! — Rinaldi, 1378, n. 10.

[3] Froissart, tome II, chap. 12, édit. Sauvage.

[4] Non cognoscunt me bene ; si tenerent mille spathas ad collum meum, non renuntiarem. — Rinaldi, 1378, n. 11.

[5] Rinaldi, n. 17.

firent l'obédience sur l'autel de Saint-Pierre ; pendant la semaine-sainte ils l'assistèrent dans tous les offices ; ils lui firent des présents : Saint Père, lui dit d'Aigrefeuille, qui devint un des plus ardents conspirateurs, je vous donne cette bague en signe de mon dévoûment ; je la tiens de ma mère [1] ; et, se mettant à genoux, tous les cardinaux lui demandèrent l'absolution générale. Le jour de Pâques Urbain VI pontifia, et les cardinaux-diacres reçurent la communion de sa main. Le lendemain tous se revêtirent de leurs plus beaux ornements, montèrent sur leurs palefrois richement harnachés, et au milieu des magistrats et des cris de joie du peuple ils accompagnèrent Urbain jusqu'à Saint-Jean-de-Latran pour la cérémonie du Possesso. Là ils reçurent les médailles frappées en souvenir du fait, et le soir ils s'assirent au repas somptueux donné par le nouveau pape [2]. Dans les consistoires qui se succédaient chaque jour les ambitieux demandèrent et obtinrent, tant pour eux que pour leurs créatures, un grand nombre de bénéfices et de dignités [3].

Urbain VI adressa à tous les évêques du monde une lettre encyclique où il rend compte de son élection librement convenue et où il demande des prières [4]. Les cardinaux confirmèrent ce témoignage

[1] Baluze, tome II, p. 1005 ; in-4°.

[2] Cancellieri, Storia de' solenni Possessi de' Summi Pontifici ; Roma, 1802 ; in-4°, p. 31.

[3] Rinaldi, 1378, n. 28.

[4] De ipsorum fratrum communi voto raraque concordia eodem afflante Spiritu, processit de nobis tunc archiepiscopo Barensi ad Petri cathedram canonica, communis et concors electio. — Rinaldi, 1378.

par la lettre officielle qu'ils écrivirent aux cardinaux restés à Avignon : Nous avons élu, disent-ils, librement et unanimement l'archevêque de Bari, homme distingué dans tous les genres de mérite, lampe brillante de toutes les vertus [1]. Des lettres particulières, envoyées aux différents princes de l'Europe, affirmaient les mêmes choses [2].

Urbain VI voulut exécuter ses projets de réforme, il voulut ôter aux cardinaux leurs accoutumances; mais, comme il était naturellement trop fumeux et mélancolieux [3], il agit avec une sévérité parfois excessive; ses observations étaient impérieuses et souvent brutales. Il commençait toujours le consistoire par quelque sortie violente contre les évêques parjures qui abandonnaient leurs églises pour suivre la cour papale; tous se taisaient d'ordinaire : mais un jour il fut si acerbe, que l'évêque de Pampelune, son référendaire, qui avait longtemps professé le droit canonique à Avignon, se leva et lui répondit : Je ne suis pas un parjure, je suis ici non pour mes intérêts privés, mais pour l'utilité publique, et je suis prêt à me retirer [4]. Une autre fois, reprochant aux cardinaux leur soif pour l'or, leur luxe extraordinaire, le nombre de leurs équipages, il les accusa d'avoir

[1] Viri utique magnorum meritorum claritate conspicui, et multiplicium virtutum lampade refulgentis libere et unanimiter direximus vota nostra. — Rinaldi, 1378.

[2] Sa création fut signifiée et publiée par toutes les églises de la chrétienté, et aussi aux rois, ducs et comtes; et mandèrent les cardinaux à leurs amis que Pape avaient par bonne et digne élection. — Froissart, vol. II, ch. 12.

[3] Froissart, vol. II, ch. 35.

[4] Theod. Niem., de Schism., lib. I, cap. 4; in-fol.

trahi la papauté dans les négociations diplomatiques, d'avoir embrouillé les affaires afin de s'enrichir. Ce cardinal noir, ajouta-t-il en désignant le bénédictin Lagrange, a fait de grands maux; en tout il n'a cherché que la satisfaction de ses intérêts cupides. Lagrange, lançant sur le Pape un regard courroucé et une main menaçante, dit : Chétif archevêque de Bari, tu mens [1]!

La navigation du vaisseau de l'Église devenait périlleuse : tout semblait présager des tempêtes. Au commencement de l'été, presque tous les cardinaux sortirent furtivement de Rome sous le prétexte d'habiter Anagni. Les quatre Italiens étaient restés dans la ville, mais, sur une lettre de leurs collègues, ils partirent. Ils essayèrent tous les moyens d'attirer le Pape auprès d'eux : il était retenu à Rome par des affaires importantes [2]. N'ayant pu réussir à s'en emparer par les flatteries et les bassesses, ils firent des menaces. Soutenus par les gens d'armes d'un comte de Fondi, qui jadis avait été gouverneur de la Campanie, au nom de l'Église romaine, ils citèrent Urbain à comparaître devant leur assemblée pour rendre compte de son intrusion. Le Vicaire de Jésus-Christ ne céda point à ces impiétés.

Alors les cardinaux dénoncèrent au monde chrétien la nullité de l'élection d'Urbain : « La pureté de la sainte foi catholique, la dévotion salutaire du peu-

[1] Baluze, tome II. Dépositions des témoins dans les notes. Walsingham, Hist. Angl., p. 116. Francfort, 1608.
[2] Rinaldi, 1378, n. 26.

ple, le bon état de la discipline ecclésiastique exigent qu'on renonce à l'obéissance de cet homme, qui a occupé tyranniquement le pontificat, qu'on n'adhère plus à ses ordres, à ses actes, à ses monitions, à ses décrets[1]... » Ils avaient consulté les deux plus fameux juristes du quatorzième siècle, ils n'écoutèrent pas leurs réponses : la haine n'entend rien. Pour nous, nous devons recueillir avec respect les conclusions du droit canonique.

Jean de Lignano, professeur de Bologne, examine tous les détails de l'élection d'Urbain et finit par ces paroles : De vous dépend la conservation de la foi catholique : fixez votre esprit sur le Sauveur, ne déchirez pas sa robe ; n'abaissez point l'univers chrétien sous le scandale : vous ne voyez donc pas que vous allez détruire la sainte hiérarchie de l'Église et nous replonger dans le malheureux état d'où nous sortons à peine ? Il serait plus prudent et plus loyal de refréner les âmes passionnées. Si tout ce que vous avez dit de l'élection du Pape, des actes qui l'ont suivie, de votre approbation tacite et expresse, est véritable, je le tiens pour élu canoniquement, et je vous rends grâces de m'avoir notifié son élection unanime ; vous avez consolidé mon opinion, qui aurait pu se laisser troubler par des bruits divers[2]. »

[1] Rinaldi, 1378, n. 30.

[2] Illum reputo pontificem canonice electum, et vos etiam de gratia vestra mihi notificastis ipsius electionem concordes, quod multum conscientiam meam solidavit, quoniam tunc et multa diversa dicebantur. — Rinaldi, 1378, n. 30.

Pierre Baldo, de Pérouse, disciple et rival de Bartoli, résout toutes les objections par les Décrétales et conclut ainsi : « Sénèque dit dans ses Déclamations : Qui es-tu pour prononcer une sentence sur les actions de tes pères ? Je réponds, je ne suis qu'un rude travailleur ; il ne m'appartient donc pas de porter un jugement et de lever bien haut la tête ; mais je sème ma parole dans le champ du Seigneur, qui nous a élargi toute vertu. Si cette parole est bonne, la terre la recevra et la fera fructifier ; si elle est mauvaise, on l'arrachera comme une herbe verte. Je ne cours vers aucun parti, car je suis également ignoré de l'un et de l'autre ; dans ce pauvre petit corps est une âme dévouée à la sainte Église romaine, par laquelle j'ai toute confiance en Dieu. Le seigneur Urbain doit être appelé et est vraiment le pape apostolique [1]. » Ces graves décisions ne purent arrêter le mal, et les rebelles cherchèrent à opposer un puissant rival à Urbain VI. Leur choix se porta d'abord sur le roi de France, Charles V, qui venait de perdre sa femme ; ils dépêchèrent à Paris un courrier extraordinaire pour obtenir son adhésion. Charles eut le bon sens de refuser [2]. Les cardinaux tournèrent leurs vues sur deux d'entre eux, alliés à la plupart

[1] Nec in alterutram partem curro, quia sum utrique parti homo ignotus... Sum tamen in hoc misero corpusculo devotus sanctæ Romanæ Ecclesiæ, quia per eam spem habeo in Deum. — Rinaldi, 1378, n. 38. Baldo était laid et d'une fort petite taille. Lorsqu'il arriva à Pavie pour y professer le droit, on fut surpris de voir qu'un homme si célèbre eût un extérieur qui l'annonçait si peu. Un étudiant malin s'écria : Minuit præsentia famam. — Baldo répondit : Augebit cætera virtus.

[2] Corn. Zantflict, Chron., p. 349 ; D. Martene, Collectio Ampliss., tome V, et dans le Thesaur. Anecdot., tome II.

des souverains de l'Europe : Robert de Genève, parent des princes d'Allemagne et du comte de Flandre, et Pierre de Luna, qui tenait par les liens du sang aux royautés espagnoles, ce prêtre qui disait hautement : Certes je ne servirais pas Dieu, si je n'y trouvais pas mon profit[1]. Le 20 septembre 1378, Robert de Genève fut élu et prit le nom de Clément VII. Les trois Italiens qui étaient allés à Anagni par ambition comprirent qu'ils avaient été trompés, et Jacques Orsini en mourut de douleur[2].

Le schisme était consommé, la tunique sans couture était déchirée par les mains de prêtres sacriléges, et avec une haine implacable le monde se divisa en Urbanistes et en Clémentins, ennemis furieux qui s'entre-tuaient avec le glaive matériel et le glaive spirituel. Aussi ne nous étonnons pas si après quelques années il y a une folie universelle, si la tête tourne à tous les princes, si une génération d'insensés s'assied sur les trônes, si l'étourdi Richard II succède au glorieux Édouard III, l'ivrogne Wenceslas au prudent empereur Charles IV, enfin, Charles VI, un fou terrible, à Charles V, dit le Sage. Nous n'avons pas à raconter l'histoire de cette lamentable époque, qui effrayait le cardinal Baronius, et dont Nicolas de Clamenges, Gerson, Pierre d'Ailly, nous ont laissé de si tristes tableaux ; mais nous devions bien établir les faits, afin qu'on puisse bien

[1] Certe non servirem Deo, si non faceret mihi bonum. — Rinaldi, 1378, n. 30.

[2] Thierr. Niem., lib. I, cap. 6.

comprendre l'action de sainte Catherine de Sienne dans ces douloureuses conjonctures.

Urbain VI, étant archevêque de Cirenza, avait connu à la cour d'Avignon l'énergique vertu et la sainteté de Catherine; il chargea le père Raimund de lui transmettre l'ordre de venir à Rome pour mettre encore toute l'autorité de son zèle au service de l'Église; mais elle répondit avec autant de prudence que de modestie : « Mon Père, plusieurs personnes se sont scandalisées à mon sujet, en disant qu'il n'était pas permis à une religieuse de courir de ville en ville; je suis donc résolue, autant qu'il dépendra de moi, à ne plus quitter ma ville de Sienne. Cependant, si le Saint-Père ordonne spécialement que j'aille à Rome, je suis prête d'obéir; mais alors je vous prie de m'en donner l'ordre écrit, afin que les personnes qui me blâment puissent s'assurer que je ne voyage point sans motif[1]. » Urbain VI lui envoya donc, en vertu de la sainte obéissance, l'ordre formel de venir auprès de lui pour travailler au salut des âmes et au rétablissement de l'unité. Catherine partit avec ses disciples. Elle s'arrêta quelques jours à Florence pour s'assurer de la disposition de ces esprits turbulents et aussi pour les préserver des influences schismatiques; elle fut assez heureuse pour déterminer les magistrats de la République à envoyer leur soumission au nouveau Pape par des ambassadeurs extraordinaires; elle

[1] Sed, si ita est, faciatis taliter quod appareat per scripturam voluntas ejus, ut hi qui scandalizantur aperte videant quod non ex voluntate mea hoc iter assumo. — B. Raimund, pars III, cap. I.

avait remis à l'un d'eux cette belle lettre pour le Souverain-Pontife :

« Très-saint Père en Christ, doux Jésus. Moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang avec le désir de vous voir établi dans la vraie lumière, afin que l'œil de votre intelligence étant illuminé vous puissiez connaître et voir la vérité ; cette connaissance produira l'amour, et l'amour fera briller en vous les vertus.

« Et quelle vérité connaîtrons-nous, très-saint Père ? Nous connaîtrons une vérité éternelle qui nous a aimés avant que nous ne fussions. Où la connaîtrons-nous ? Dans la connaissance de nous-mêmes, voyant que Dieu nous a créé à son image et à sa ressemblance, pressé par l'ardeur de son amour. Telle est la vérité qui nous a créés, pour que nous participions à elle et jouissions de son bien souverain et éternel. Qui nous a découvert et manifesté cette vérité ? Le sang de l'Agneau humble et immaculé, dont vous êtes le Vicaire et l'économe ; vous tenez la clef du sang, où nous puisons la grâce ; car, chaque fois que l'homme sort de la coulpe du péché mortel et reçoit le sang dans la sainte confession, on peut dire qu'il prend une nouvelle naissance. Ainsi nous trouvons que la vérité nous est perpétuellement manifestée dans le sang, recevant le fruit du sang.

« Qui la connaît, cette vérité? L'âme qui a ôté le nuage de l'amour-propre et qui a mis dans l'œil de son intelligence la lumière de la très-sainte foi ; avec cette lumière dans la connaissance d'elle-même et

de la bonté de Dieu en elle, elle connaît cette vérité, et avec un brûlant désir elle en goûte la suavité et la douceur. Et si grande est cette douceur, qu'elle chasse toute amertume, qu'elle rend légères les afflictions les plus pesantes; elle dissipe les ténèbres et montre la voie, elle revêt celui qui est nu, elle rassasie celui qui est affamé, elle unit, elle divise. Parce que l'âme reste dans la vérité éternelle, elle connaît dans cette vérité que Dieu ne veut pas autre chose que son bien, croyant que ce que Dieu donne et permet en cette vie, il le donne par amour, afin que nous soyons sanctifiés en lui, pour la nécessité de notre salut ou pour l'accroissement de la perfection. Ayant connu ceci dans la vérité avec la lumière, elle reçoit avec respect tous les mépris, toutes les fatigues, toutes les injures, tous les opprobres, elle les surmonte avec une véritable patience, ne recherchant que la gloire et les louanges du nom de Dieu dans le salut des âmes; elle s'afflige plus de l'offense de Dieu, de la perte des âmes, que de son propre malheur; elle patiente en elle, sans jeter un reproche au Créateur. Dans la patience l'âme montre alors qu'elle est dépouillée de l'amour-propre et qu'elle est revêtue du feu de la divine charité. Si, très-saint Père, vous êtes doucement revêtu de cet amour ineffable, l'amertume dans laquelle vous êtes se changera en allégresse et en suavité. Ce poids énorme, l'amour le fera léger, et vous saurez que sans beaucoup souffrir votre désir et celui des serviteurs de Dieu ne pourraient être remplis; le désir

de voir la sainte Église réformée par des pasteurs bons, honnêtes et saints. En supportant sans murmurer les coups de ces méchants, qui avec le bâton de l'hérésie veulent frapper Votre Sainteté, vous recevrez la lumière : car la vérité est ce qui nous délivre; et, comme la vérité est que vous avez été élu vicaire de Jésus-Christ, et par l'Esprit saint et par eux, les ténèbres qui s'élèvent de la boue de l'hérésie ne pourront pas obscurcir cette lumière. Plus ils voudront l'entourer d'obscurité, plus elle sera éclatante et parfaite.

« Cette lumière porte avec elle le glaive de la haine du vice et l'amour de la vertu, lien puissant qui lie l'âme à Dieu dans la dilection du prochain. O très-saint et doux Père! c'est de ce glaive dont je vous prie d'user; voici le temps de le tirer du fourreau, de haïr le vice et en vous-même et dans vos sujets, et dans les ministres de l'Église. Je dis en vous, parce que dans cette vie aucun n'est sans péché, et la charité doit d'abord se tourner vers soi-même, agir pour soi-même avec l'affection à la vertu, et ensuite pour notre prochain, pour y couper les vices. Si le cœur de la créature ne se peut changer, ni s'arracher de ses défauts qu'autant que Dieu ne l'en tire et que la créature avec l'aide de Dieu ne s'efforce d'ôter le poison du vice, au moins, très-saint Père, que leurs mauvaises mœurs et leur manière désordonnée de vivre soient ôtées par Votre Sainteté. Qu'il plaise à Votre Sainteté de les régler selon que le requiert la divine bonté, chacun dans

son rang. Ne supportez pas une action impure, je ne dis pas le désir, car cela ne dépend pas de vous, mais l'acte qui peut très-bien être réglé par vous. Détruisez la simonie, la vie molle et voluptueuse, les joueurs du sang du Christ; que ce qui appartient aux pauvres et à la sainte Église ne soit pas joué; qu'ils n'établissent pas une maison de jeu dans le temple de Dieu, ni comme clercs, ni comme chanoines, ils doivent être des fleurs et des miroirs de sainteté; et ils se comportent comme des joueurs, donnant de misérables exemples et jetant une puanteur immonde.

« Hélas! hélas! hélas! mon doux Père, c'est avec peine, avec douleur, avec une grande amertume que j'écris ceci; si mes paroles semblent trop fortes et présomptueuses, ma douleur et mon amour m'excuseront devant Dieu et devant votre sainteté; car de quelque côté que je me tourne, je ne sais où reposer ma tête. Si je me tourne là où doit être la vie éternelle du Christ, je crois que dans le lieu où vous êtes, vous le Christ de la terre, il y a un enfer, une multitude d'iniquités, le venin de l'amour-propre, de l'amour-propre qui les a poussés à lever la tête contre vous, lorsque votre sainteté n'a pas voulu souffrir qu'ils vécussent dans une si profonde misère. Ne vous lassez pas cependant. Que sur votre poitrine brille sans aucune crainte la perle de la sainte justice; avec un cœur courageux, qu'avez-vous à craindre? Si Dieu est pour nous, personne ne sera contre nous. Réjouissez-vous, tressaillez; votre allégresse sera pleine dans le ciel. Ranimez-

vous dans ces fatigues; car après elles viendront le repos et la réformation de la sainte Église.

« Bien que vous vous trouviez abandonné de ceux qui devraient être les colonnes, ne ralentissez point le pas; mais bien plutôt courez en vous fortifiant toujours avec la lumière de la très-sainte foi dans la connaissance de la vérité, dans la prière, ayant à côté de vous la société des serviteurs de Dieu, qui dans cette vie, au milieu des fatigues, seront votre espoir et votre rafraîchissement. Tâchez d'avoir, outre le secours de Dieu, le secours de ses serviteurs, qui vous conseilleront avec foi, avec ingénuité, sans passions, sans souiller leurs avis par l'amour-propre. Il me semble que ce vous est une grande nécessité de les avoir. Je suis sûre qu'ayant allumé l'œil de votre intellect dans la vérité, vous les rechercherez avec une grande sollicitude, autrement vous ne planterez pas les véritables vertus dans ceux qui vous sont soumis, et vous ne pourrez pas ordonner et mettre de bonnes et généreuses plantes dans la sainte Église. Je vous disais que de quelque côté que je me tourne, je ne trouvais où me reposer; et ainsi est la vérité, et surtout dans notre cité: du temple de Dieu, qui est un lieu de prière, ils ont fait une caverne de voleurs; et la misère est si profonde, que c'est merveille que la terre ne nous engloutisse pas. Tout cela est la faute des mauvais pasteurs, qui n'ont repris les vices, ni avec la parole, ni par une bonne et sainte vie. O mon doux pasteur! donné aux chrétiens ignorants par l'inestimable dou-

ceur de l'amour de Dieu, quel besoin vous avez de la lumière pour voir le défaut là où est le défaut, et la vertu où est la vertu, afin qu'avec discrétion vous rendiez à chacun selon ce qui lui est dû. Moi, pauvre et misérable, considérant que sans la lumière vous ne pourrez arracher les épines et semer la vertu, je vous ai dit que je désire vous voir établi dans une vraie et parfaite lumière, car dans la lumière vous connaîtrez la vérité; en la connaissant, vous l'aimerez; en l'aimant, vous en serez revêtu; avec ce vêtement, vous réparerez les fautes qui ne nuiront pas à vous, mais à ceux qui les commettent. Embrassez les peines avec un grand courage, baignez-vous dans le sang du Christ crucifié dont vous avez été fait le vicaire. Je ne vous dis rien autre chose : si je suivais ma volonté, je ne resterais pas éloignée; je ne veux plus de paroles, mais je veux aller dans le champ de bataille, pour supporter toutes les douleurs et combattre avec vous pour la vérité jusqu'à la mort, pour la gloire et la louange du nom de Dieu et pour la réformation de la sainte Église. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez, très-saint Père, à l'ignorance avec laquelle j'ai osé vous parler. Je vous demande humblement votre bénédiction. Doux Jésus! Jésus amour[1]! »

Après quelques jours, Catherine et ses disciples entraient à Rome; elle ne trouva dans ce camp désolé après la victoire des ennemis que des tristesses et d'amères découragements. La troupe mystique se

[1] Lett. 17. Le texte entier dans les Notes.

logea près de la Minerve, aux environs de la place Colonna, dans une grande maison abandonnée de la Strada del Papa[1]. Les sœurs, au nombre de huit, étaient chargées du soin du ménage, et chacune faisait à son tour sa semaine d'office, pendant que les autres vaquaient à leurs exercices spirituels et à la visite des sanctuaires. Catherine pourvoyait aux besoins de trente à quarante personnes, se confiant sans réserve à la Providence. Elle avait recommandé de l'avertir un jour d'avance, si le pain venait à manquer. Or, il arriva une fois, Jeanne di Capo étant semainière, qu'à l'heure du dîner, il se trouva à peine du pain pour trois ou quatre personnes. Confuse et inquiète de son peu de prévoyance, elle vint découvrir la chose à Catherine : « Dieu vous pardonne, ma sœur, lui dit la sainte : comment avez-vous attendu pour m'avertir au moment du repas? On va au réfectoire, l'heure est avancée ; où trouverons-nous tout le pain qu'il nous faut[2]? » A ces reproches, Jeanne s'humilia et demanda pardon de sa faute. Catherine ordonna néanmoins de se mettre à table et de manger le peu qu'il y avait jusqu'à ce que Dieu eût pourvu au reste. Cependant elle se prosterna dans son oratoire et exposa au Seigneur les nécessités de ses chers disciples : et chacun mangea suivant son appétit sans que le pain manquât ;

[1] Cette maison a été changée en église pour la confraternité della Nunziatella, vis-à-vis des religieuses de Sainte-Marthe.

[2] Parcat tibi omnipotens Deus, soror, cur nos ad hanc extremitatem duxisti. Ecce quod familia nostra esuriens est, tarda est enim hora, ubi tam cito inveniemus panes sufficientes. — B. Raimund, pars II, cap. 16.

il en resta même pour la distribution aux pauvres.

Catherine avait reçu du Pape un accueil plein de bienveillance et de distinction ; il l'introduisit lui-même dans le consistoire des cardinaux, où elle fit un admirable discours sur la providence particulière de Dieu dans la conservation et le gouvernement de l'Église ; elle termina par cette belle exhortation :

« J'ai le désir de vous voir revêtu du vêtement solide d'une ardente charité, afin que tous les traits qui vous sont jetés par les hommes méchants du monde, amateurs d'eux-mêmes, ne puissent vous nuire : car il n'y a aucun coup si terrible qui puisse atteindre l'âme qui est revêtue de ce vêtement. Dieu, étant une force souveraine et éternelle, ne peut être offensé ni atteint par aucune de nos iniquités, c'est-à-dire qu'en lui-même il ne peut recevoir aucune lésion ; notre mal ne lui nuit pas, notre bien n'ajoute rien à son bonheur. Le mal ne nuit qu'à nous, le bien réjouit ceux qui le font moyennant la grâce de Dieu. Ainsi, Dieu est une force souveraine et éternelle ; qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui, puisqu'il est charité. Donc l'âme revêtue de ce vêtement, qui reste ferme en Dieu, ne peut être vaincue par rien, ni par les fatigues, ni par aucune tribulation. Dans les fatigues elle se fortifie, puisant en lui la vérité de la patience, et les coups des méchants ne peuvent l'atteindre. Ils ne pourront détruire les affections de son cœur ni ébranler l'Épouse du Christ, la sainte Église, bâtie sur la pierre vive, le doux Jésus. A qui donc nuiront-ils ?

A eux-mêmes, très-saint Père ; ces traits empoisonnés retourneront contre eux ; en vous, ils ne frapperont que l'écorce et rien de plus, ne vous donnant ni amertume ni dommage pour le scandale et l'hérésie qu'ils ont semés dans le corps mystique de la sainte Église.

« Dilatez-vous dans la charité avec confiance, fortifiez-vous et conformez-vous à votre chef, le doux Jésus, qui, dès l'origine du monde jusqu'à présent, n'a pas voulu et ne voudra jamais qu'une grande chose s'accomplisse sans de grandes souffrances. Ainsi donc, revêtu de la charité, jetez-vous sans crainte au milieu des épines. Hélas! hélas! ne ralentissez point le pas dans ces fatigues, ne craignez pas de perdre la vie du corps : s'il le faut, vous devez être prêt à la donner. Hélas! c'est peut-être ma pauvre âme qui est la cause de tout le mal. *Ils* ont élevé contre vous un antechrist, mais, je le confesse ouvertement, c'est vous qui êtes le vicaire du Christ, c'est vous qui tenez la clef du sang de l'Agneau : honte et malheur à celui qui dira le contraire! Dieu le confondra par sa douce vérité, qui sera votre délivrance et celle de l'Église. Très-saint Père, revêtu de l'armure de la charité, entrez sans crainte dans cette bataille. Je le répète encore, je désire vous voir revêtu de ce saint et royal vêtement ; cachez-vous dans le côté du Christ crucifié comme dans un asile, baignez-vous dans son sang.

« Et moi, comme une esclave rachetée par le sang du Christ, et tous ceux qui m'aiment, nous

sommes prêts à donner notre vie pour la vérité; obéissants jusqu'à la mort, nous soutiendrons Votre Sainteté par les saintes oraisons; nous sèmerons et nous prêcherons la vérité partout où il plaira à Dieu [1]. »

Urbain VI, fortifié et joyeux, se leva et dit aux cardinaux : « Ainsi, mes frères, nous sommes d'autant plus blâmables devant Dieu que nous sommes plus timides. Voyez comment cette bonne petite femme nous confond! Ce n'est pas par mépris que nous l'appelons ainsi, mais c'est à cause de son sexe naturellement faible et pour notre instruction [2]. Elle devait, lors même que nous eussions été bien affermis, être dans le doute, et c'est elle au contraire qui nous encourage et nous rassure dans nos craintes. C'est sa gloire et notre confusion. Que peut craindre le vicaire de Jésus-Christ, quand même le monde entier serait conjuré contre lui. Le Christ tout-puissant est plus fort que le monde; et il n'est pas possible qu'il abandonne jamais son Église sainte [3]. »

Catherine se dévoua à la défense de l'unité et appela les princes de l'Europe à l'obéissance du Pape véritable. Elle chercha d'abord à ramener, par cette

[1] Et io, come schiava ricomprata del sangue di Cristo, e tutti quelli che sono acconci a dare la vita per la verita... Ajutandovi coll' arme dell' oratione santa, e con seminare e anunciare la verita, in qualunque luogo piacera a la volonta dolce di Dio. — Lett. 18.

[2] Ecce, fratres, dum timidi sumus, quantum in conspectu Domini reprehensibiles reddimur; hæc muliercula nos confundit. — B. Raimund, pars III, cap. I.

[3] Quid debet timere vicarius Jesu Christi, etiamsi totus mundus se contra eum opponeret? Potentior est mundo Christus omnipotens, nec est possibile quod derelinquat Ecclesiam suam sanctam. — B. Raimund.

lettre pleine d'énergie et de bon sens, les trois cardinaux italiens : Pierre Corsini, Simon de Borzano et Jacques Orsini, qui avaient puissamment contribué à la consommation du schisme.

« Très-chers frères et pères en Christ, doux Jésus. Moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang avec le désir de vous voir revenir à la vérité et à la lumière, et sortir des ténèbres et de l'aveuglement dans lesquels vous êtes tombés. Alors vous serez mes pères : sinon, non. Oui, vous serez mes pères si vous sortez des abîmes de la mort, si vous revenez à la vie; membres séparés de votre chef, vous vous êtes séparés de la vie de la grâce : je veux dire que vous devez rentrer dans la fidélité et la parfaite obéissance du pape Urbain VI. Dans cette obéissance sont ceux qui ont la lumière, qui avec la lumière connaissent la vérité, et la connaissant l'aiment : car, ce qu'on ne voit pas on ne peut le connaître, et ce qu'on ne connaît pas on ne l'aime pas. Et celui qui n'aime pas et qui ne craint pas son Créateur, il s'aime d'un amour sensitif, et ce qu'il aime, les délices, les honneurs, les charges du monde, il les aime d'un amour sensitif. Ce qui est créé par amour ne peut vivre sans amour: ou il aime Dieu, ou il s'aime lui-même, ou il aime le monde d'un amour qui lui donne la mort, fixant l'œil de son intellect, offusqué par l'amour-propre, sur ces choses qui passent comme le vent, où on ne peut reconnaître ni vérité ni bonté. On ne voit que la boue, parce qu'on n'a pas la lumière ; et vraiment,

si on avait la lumière, l'on reconnaîtrait que de cet amour insensé on ne peut avoir et retirer autre chose que peines et mort éternelles. Celui qui s'aime et qui aime le monde d'un amour désordonné, il devient insupportable à lui-même et respire dès cette vie l'air de l'enfer.

« O aveuglement ! malheureux homme ! tu crois aimer une chose ferme et stable, une chose agréable, bonne et belle. et ce sont des choses mobiles, misérables, laides et sans bonté ; non pas qu'elles aient été créées ainsi : Dieu qui les a créées, est souverainement bon ; mais elles sont mauvaises par l'affection de celui qui les possède désordonnément. Combien sont variables les richesses et les honneurs du monde en celui qui les possède sans Dieu, c'est-à-dire sans sa crainte. Celui qui est aujourd'hui riche et grand, demain sera pauvre. Combien est laide notre vie corporelle, puisque notre corps, même vivant, jette des ordures de toutes parts ! C'est vraiment un sac plein de boue, pâture des vers, pâture de la mort ; notre vie et la beauté de la jeunesse passent comme la beauté des fleurs : après qu'on les a coupées sur leurs tiges, rien ne peut leur rendre ou leur conserver leur beauté. Ainsi de nous, lorsque le souverain juge cueillera avec la mort la fleur de la vie : et personne ne sait l'heure.

« O malheureux homme ! les ténèbres de l'amour-propre ne te laissent pas connaître cette vérité : si tu la connaissais, tu préférerais supporter toute peine plutôt que de dissiper ta vie de cette sorte ; tu ai-

merais, tu désirerais celui qui est; tu goûterais sa vérité avec fermeté et tu ne te laisserais pas emporter comme la feuille au vent; tu servirais ton Créateur; tu aimerais toutes choses en lui, et sans lui, rien. Oh! combien sera reprise au dernier moment la créature raisonnable ainsi aveuglée, et surtout ceux que Dieu avait tirés de la corruption du monde et placés aussi haut que l'humanité puisse atteindre, ceux qui ont été établis ministres du sang de l'Agneau immaculé. Hélas! hélas! vous avez été mis sur le sein de l'Église comme des fleurs destinées à répandre de suaves odeurs de vertus; vous avez été établis comme des colonnes pour soutenir le vicaire de Jésus-Christ sur la terre et le mystique édifice de l'Église; comme des flambeaux sur le chandelier, pour éclairer les fidèles et dilater la foi : or, avez-vous rempli le but de votre création? certainement non : l'amour-propre ne vous l'a pas fait connaître.

« En vérité, vous n'aviez été mis dans ce jardin que pour le nourrir, l'éclairer par l'exemple d'une bonne et sainte vie : si vous l'aviez connue, vous l'auriez aimée et vous vous seriez revêtus de cette douce vérité. Où est la gratitude que vous devez avoir pour cette épouse qui vous a nourris de son sein? Je ne vois rien que votre ingratitude, qui a desséché en vous la source de la piété. Mais qui donc me prouve que vous n'êtes que des ingrats et des mercenaires? n'est-ce pas la persécution que vous et les autres vous faites souffrir à cette Église, au lieu de vous montrer ses défenseurs et ses amis dans

ces temps désastreux ? ne savez-vous pas mieux que personne qu'Urbain VI est vraiment Pape, Souverain-Pontife, canoniquement élu, sans aucune crainte, et plus par inspiration divine que par votre industrie humaine ? Et, après nous avoir annoncé la légitimité de cette élection, vous avez tourné le dos comme de lâches et misérables chevaliers ; votre ombre vous a fait peur. Hélas ! vous avez abandonné la vérité qui vous fortifiait, et, en vous privant de la grâce spirituelle et temporelle, vous avez embrassé le mensonge, qui énerve l'âme et le corps.

« Qui donc vous a porté à cela ? c'est le poison de l'amour-propre, ce poison qui a perdu le monde, ce poison qui de colonnes que vous étiez vous a rendus de vils brins de paille ; de fleurs odorantes, immondices puantes qui infectez tout le monde ; vous n'êtes plus des flambeaux placés sur le chandelier afin de dilater la foi, mais cette lumière cachée sous le boisseau de l'orgueil ; vous ne dilatez plus la foi, mais vous la souillez ; en vous il n'y a que ténèbres, et c'est tout ce que vous pouvez donner aux autres. D'anges terrestres que vous deviez être, vous êtes devenus des démons ; au lieu de faire l'office des anges en ramenant les brebis à l'obéissance de la sainte Église, vous faites l'office du diable, vous voulez répandre sur nous tout le venin que vous renfermez, en nous retirant de l'obéissance du véritable vicaire de Jésus-Christ, pour nous soumettre à l'Antechrist, membre du diable, comme vous, tant que vous persévérerez dans cette hérésie. Vous ne

pouvez pas prétexter l'ignorance, puisque vous nous avez vous-mêmes annoncé dans une déclaration solennelle le contraire de ce que vous professez aujourd'hui. Ce n'est pas nous qui vous avons appris qu'Urbain VI était Pape légitime.

« Insensés que vous êtes! vous nous donnez la vérité, tandis que vous gardez pour vous le mensonge. Vous objectez maintenant que vous avez élu Urbain par la peur seule : eh bien! sans craindre de vous manquer de respect, puisque vous vous en êtes rendus indignes, je soutiens que cela n'est pas vrai : car il est évident que celui que vous avez eu peur d'élire, c'est messire de Saint-Pierre. Mais, me direz-vous, pourquoi donc ne voulez-vous pas nous croire, puisque nous seuls savons la vérité, qui avons fait l'élection? Je vous réponds que c'est vous-mêmes qui m'avez enseigné à ne plus vous croire, en vous éloignant de la vérité en plusieurs manières, de sorte que je ne dois pas croire que le pape Urbain n'est pas le vrai pape. Si je me tourne vers le principe de votre vie, je ne vous connais pas de si bonne et si sainte vie, pour que je puisse vous croire capables de quitter le mensonge. Que peut me prouver votre vie si peu réglée, si ce n'est le venin de l'hérésie? Si je considère l'élection que vous avez faite, j'apprends par vous-mêmes qu'elle est canonique; qu'elle a été consentie librement et non par peur. Je vous ai dit déjà que, si vous avez montré de la peur, c'a été à l'égard de messire de Saint-Pierre. Rappelez-vous donc comment vous avez élu messire Bartolo-

nco, archevêque de Bari, maintenant le pape Urbain VI ; rappelez-vous la solennité de son couronnement, auquel vous avez assisté, l'obédience que vous lui avez rendue, les faveurs que vous lui avez demandées, les procédés par lesquels vous l'avez reconnu pour Pape : or nierez-vous ces faits, insensés et dignes de mille morts, aveugles qui ne voyez pas votre mal, et qui en êtes venus à ce point de dégradation en vous faisant menteurs et idolâtres ?

« D'ailleurs, supposons, ce qui n'est pas, qu'Urbain VI ne soit pas vrai Pape : n'avez-vous pas fait alors un indigne mensonge en le proclamant hautement Souverain-Pontife et en l'annonçant comme Pape légitime ? Ne seriez-vous pas idolâtres et imposteurs, pour l'avoir adoré comme Jésus-Christ en terre ? simoniaques, pour lui avoir demandé tant de bénéfices que vous possédez ? Et maintenant vous avez créé un antipape ; quant à l'acte extérieur, quand ces démons incarnés élurent le démon, vous n'y étiez pas : ainsi vous pouvez me dire : Nous ne l'avons pas élu. Je veux bien incliner à croire que dans votre intention vous êtes moins coupables que les autres, quoique pourtant vous ayez fait le mal tous ensemble. Qu'ajouterai-je de plus après cela ? si ce n'est que celui qui n'est pas pour la vérité est contre elle ; quiconque n'est pas pour le Christ sur la terre, le pape Urbain VI, est contre lui. Vous avez donc mal agi en élisant maintenant un membre du diable : car, s'il avait été membre du Christ, il aurait préféré la mort plutôt que de consentir à un aussi

grand crime, car il connaît la vérité comme nous et il ne peut s'excuser par ignorance. Or vous commettez et vous avez commis à l'égard de ce démon toutes ces fautes, c'est-à-dire de le confesser Pape lorsqu'il ne l'est pas, de lui rendre des respects lorsque vous ne lui en devez pas. Vous êtes partis de la lumière pour arriver aux ténèbres, de la vérité pour aboutir au mensonge. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve que mensonge : vous êtes dignes du supplice, et en vérité, je vous le dis, ce supplice viendra sur vous, si vous ne retournez pas à l'obéissance avec une vraie humilité.

« O misère sur misère! ô aveuglement sur aveuglement! qui ne vous laisse pas voir votre mal ni le dommage causé à vos âmes et à vos corps. Si vous l'aviez vu, vous n'auriez pas avec une crainte servile quitté la vérité pleins de passion et d'orgueil et habitués aux plaisirs et aux jouissances du monde. Non-seulement vous n'avez pas soutenu la correction, mais la parole amère du reproche vous a fait lever la tête, et voilà ce qui vous a ébranlés : car avant que le Pape vous eût réprimandés, un peu durement peut-être, vous l'avez confessé et reconnu pour vicaire de Jésus-Christ. Le dernier fruit qui est sorti de vous porte un germe de mort et montre bien quels arbres vous êtes, arbres plantés dans la terre de l'orgueil et de l'amour-propre, qui vous a ôté la lumière de la raison.

« Hélas! pour l'amour de Dieu, revenez à la vérité, humiliez-vous sous la main puissante de Dieu,

rentrez sous l'obéissance de son vicaire, pendant que vous en avez le temps ; si vous le laissez passer, il n'y aura plus de remède. Reconnaissez vos crimes, afin de pouvoir vous humilier et éprouver la bonté infinie de Dieu, qui n'a pas commandé à la terre de vous engloutir, ni aux animaux de vous dévorer, mais qui vous a donné le temps de vous corriger. Si vous ne profitez pas de cette grâce, elle tournera à votre préjudice ; mais, si vous voulez revenir au bercail et vous nourrir de la vérité sur le sein de l'Épouse du Christ, vous serez reçus avec miséricorde par le Christ du ciel et par le Christ de la terre, nonobstant tous vos crimes. Je vous en supplie, ne tardez pas davantage, ne soyez point récalcitrants à l'aiguillon de la conscience, qui continuellement vous presse ; ne vous laissez point abattre par la honte du mal que vous avez fait ; n'abandonnez votre salut ni par dégoût ni par désespoir, comme si vous ne pouviez trouver le pardon. Ne faites pas ainsi, mais avec une foi vive, avec une ferme espérance, tournez-vous vers votre Créateur, reprenez le joug avec humilité : l'obstination et le désespoir seraient vos derniers crimes.

« Levez-vous donc avec la lumière : sans la lumière vous marcheriez dans les ténèbres, comme vous avez fait pour arriver là où vous êtes. Mon âme considérant que sans la lumière vous ne pouvez connaître ni aimer la vérité, je vous ai dit et je vous dis que je désire d'un grand désir vous voir sortir des ténèbres pour vous unir à la lumière. Ce désir s'é-

tend à toutes les créatures qui ont en elles la raison, mais surtout à vous trois : j'ai eu plus de douleur et j'ai été plus étonnée de votre défection que de celle de tous les autres. Si tous abandonnaient leur père, vous deviez être sa défense, manifestaut la vérité, malgré tous les torts que le père aurait pu avoir envers vous. Vous ne deviez point être des Judas, reniant Sa Sainteté. Et, si nous voulions encore employer une considération humaine, là où les idées d'un ordre plus élevé doivent l'emporter, je vous dirais que, bien que toutes les nations soient égales aux yeux de Dieu, cependant, le Pape étant Italien et notre compatriote, pourquoi à notre grand détriment avez-vous secondé les vues des ultramontains? sinon par amour-propre. Détruisez-le aujourd'hui; n'attendez pas le temps : le temps ne vous attend pas. Avec la haine du vice et l'amour de la vertu, foulez aux pieds vos affections. Revenez, revenez, et n'attendez pas la verge de la justice. Nous ne pouvons sortir des mains de Dieu ; nous y sommes ou pour la justice ou pour la miséricorde. Il vaut mieux pour nous reconnaître nos fautes et entrer sous la main de la miséricorde que de demeurer dans nos péchés et sous la main de la justice. Nos fautes ne restent jamais impunies, surtout celles que nous commettons contre la sainte Église.

« Je m'engage à vous aider à porter devant Dieu vos larmes, vos prières, vos pénitences, pourvu que vous vouliez revenir au Père, qui vous attend sous les ailes ouvertes de sa miséricorde. Hélas! ne la

fuyez pas, ne la méprisez pas, mais recevez-la humblement ; n'ayez plus confiance en ces mauvais conseils qui vous ont donné la mort. Hélas ! mes doux frères, vous serez mes frères et mes Pères bien-aimés, quand vous serez revenus à la vérité. Ne résistez pas aux larmes et aux sueurs que répandent pour vous les serviteurs de Dieu ; qu'elles vous lavent des pieds à la tête ; si vous méprisez leurs désirs pleins de douleur, de douceur et d'anxiété, vous recevrez une plus sévère réprimande. Craignez Dieu et son véridique jugement : j'espère que sa bonté infinie remplira en vous le désir de ses serviteurs. Qu'il ne vous semble pas dur que je vous presse avec mes paroles : le seul zèle de votre salut m'a forcée à vous écrire ; plût à Dieu que je puisse vous voir et vous presser encore de vive voix ! mais que sa volonté soit faite !

« Je termine ici, car, si j'écoutais ma volonté, je ne m'arrêterais pas, tant sont grandes les douleurs et la tristesse de mon âme en voyant tant d'aveuglement dans ceux qui étaient placés comme des flambeaux ; ces agneaux qui devaient se repaître de l'honneur de Dieu, du salut des âmes, de la réformation de la sainte Église, et qui sont devenus des larrons qui ravissent l'honneur dû à Dieu, pour se l'attribuer à eux-mêmes, et des loups qui dévorent les brebis. Ainsi j'ai un grand chagrin. Je vous prie, par l'amour de ce précieux sang, répandu avec tant d'ardeur pour vous, donnez un peu de consolation à mon âme, qui cherche votre salut. Je ne dis rien

de plus. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu ; baignez-vous dans le sang de l'Agneau immaculé, où vous laisserez toute crainte servile, et qui vous donnera la sainte crainte. Doux Jésus ! Jésus amour[1] ! »

En prenant ainsi la défense d'Urbain VI contre les cardinaux sacriléges, Catherine n'était animée par aucune considération humaine, par aucun sentiment humain. Elle défendait l'unité de l'Église ; rien de plus. Elle distinguait entre l'homme et le vicaire de Jésus-Christ, et les causes naturelles du schisme lui étaient bien connues ; un malheur est toujours la suite d'un péché. Elle priait Dieu de le faire cesser et de répandre son esprit de mansuétude et de miséricorde sur le Pape, emporté, hélas ! trop souvent par l'impétuosité et la violence de son caractère. Elle ne craignait pas de l'avertir : Très-saint Père, lui disait-elle, pour l'amour de Jésus crucifié, tempérez un peu ces sentiments trop brusques que la nature vous donne[1]. Mais ses efforts furent inutiles, et jamais elle ne put élever Urbain à la hauteur de sa mission. Elle ne se découragea pas et continua à travailler avec zèle pour ramener les brebis sous la houlette du suprême et unique pasteur.

Catherine, entrevoyant quelle énorme prépondérance donnerait au parti de Clément VII l'adhésion de la France, dirigea toutes ses négociations diplo-

[1] Lett. 31. Le texte entier dans les Notes.

[2] Mitigate un poco, per l'amore di Cristo crocifisso, quelli movimenti subiti chi la natura vi porge. — Lett. 21. Thomas Walsingham s'exprime ainsi : Vir cujus capitositas multis fuit exitio et sibimet damno.

matiques du côté de Charles V et des légistes français, qui avaient vu avec tant de peine la papauté quitter Avignon pour retourner s'asseoir dans l'indépendance de son Vatican. Elle écrivit au roi cette lettre remarquable par la largeur des idées et l'élévation des sentiments :

« Très-cher Père en Christ, doux Jésus. Moi Catherine, esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux avec le désir de voir en vous une véritable et parfaite lumière, afin que vous connaissiez ce qui est nécessaire à votre salut. Sans cette lumière nous marchons dans les ténèbres, et les ténèbres ne nous permettent pas de distinguer entre ce qui est nuisible à l'âme et au corps, et ce qui leur est utile. Par là le goût de notre âme est gâté, les choses bonnes lui semblent mauvaises, et les mauvaises bonnes. Ce qui nous mène au péché nous semble doux et aimable, et la vertu, et ce qui nous conduit à la vertu, nous paraît amer et difficile. Mais celui qui a la lumière pour bien connaître la vérité aime la vertu et Dieu, source de toute vertu ; il fuit le vice et la sensualité, qui est la source de tout mal. Qui nous ôte cette véritable et douce lumière ? L'amour que l'homme a pour lui-même ; c'est un nuage qui offusque l'œil de l'intelligence et recouvre la prunelle de l'œil de la foi. L'homme marche comme un aveugle, plein d'ignorance, de fragilité, de passion, semblable à un animal sans raison qui se laisse guider par l'instinct. Grande misère est celle de l'homme créé à

l'image de Dieu et à sa ressemblance, qui volontairement par le péché tombe au-dessous de la brute; dans son ingrate ignorance il ne connaît pas et ne reconnaît pas les bienfaits de Dieu, s'attribuant tout à lui-même. De l'amour-propre procède tout mal. D'où viennent les injustices et tous les autres péchés? De l'amour-propre. Il commet une injustice contre Dieu, contre lui-même, contre le prochain et contre la sainte Église. Contre Dieu, en ne rendant pas à son nom la louange et la gloire, comme il y est obligé; contre lui-même, en ne rendant pas la haine au vice et l'amour à la vertu; contre le prochain, en ne lui témoignant nulle bienveillance; et, si on a le pouvoir, en ne lui rendant pas la justice, ou ne la rendant que selon le caprice des créatures et une satisfaction toute humaine; enfin contre l'Église, en ne lui donnant pas obéissance et secours, mais en la persécutant sans cesse. L'amour-propre est la cause de tous ces malheurs; il prive de la lumière et ne laisse pas connaître la vérité. Ceci est clair, on le voit chaque jour, et nous en trouvons en nous-mêmes les preuves.

« Je ne veux pas, Père bien-aimé, que ce nuage vous cache la lumière; mais je veux que la lumière soit en vous pour vous faire connaître et discerner la vérité. Il me paraît, suivant ce que j'ai appris, que vous commencez à vous laisser guider par des esprits ténébreux; or vous savez que, si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans l'abîme. Ainsi il vous arrivera, si vous n'employez

pas le remède que je vous indique. N'est-il pas surprenant qu'un homme catholique, qui veut craindre Dieu et se montrer plein de courage, se laisse mener comme un petit garçon et ne voie pas qu'il s'expose lui et les autres à une ruine profonde, qu'il souille la lumière de la sainte foi par les conseils et sur la parole de ceux que nous reconnaissons pour les membres du diable, arbres que nous savions déjà pourris, mais qui viennent de manifester leurs crimes en répandant le venin de l'hérésie et en proclamant que le pape Urbain VI n'est pas le vrai Pape. Ouvrez l'œil de votre intelligence, et croyez qu'ils mentent sur leurs têtes, qu'on peut les confondre par eux-mêmes, et que, de quels côtés qu'on se tourne, ils sont dignes d'un grand supplice.

« Si nous considérons ce qu'ils disent, qu'ils l'ont élu par peur de la colère du peuple, ils ne disent pas la vérité : car ils l'avaient d'abord élu par une élection canonique et régulière, comme n'a jamais été élu aucun autre Souverain-Pontife. Je confesse en vérité, et je ne nie pas qu'ils se soient hâtés de faire l'élection dans la crainte d'un soulèvement populaire; mais ce n'est point par crainte qu'ils ont élu messire Bartolomeo, archevêque de Bari, qui est aujourd'hui le pape Urbain VI. C'est messire de Saint-Pierre qu'ils ont élu par peur, cela est évident; mais l'élection du pape Urbain est faite canoniquement, comme il est dit. Ils l'ont annoncée à vous, à nous, à toutes les puissances du monde, manifestant par leurs actes ce qu'ils disaient de bouche,

c'est-à-dire, ils ont vénéré le pape Urbain, ils l'ont adoré comme le Christ sur la terre, ils l'ont solennellement couronné, confirmant son élection par leur concorde ; à lui, comme au Souverain-Pontife, ils ont demandé des grâces et en ont profité. S'il n'était pas vrai que le pape Urbain fût pape, s'ils l'avaient élu par peur, ne seraient-ils pas dignes d'une honte éternelle ?

« Quoi ! ces hommes établis les colonnes de la sainte Église, pour soutenir et dilater la foi, par crainte de la mort corporelle, se sont donné et nous ont donné la mort éternelle en nous désignant pour Père celui qui ne l'était pas ? Ils ont été assez misérables pour extorquer et se servir de ce dont ils ne pouvaient pas user ? Ils reconnaissaient donc pour vrai pape Urbain VI, qu'ils rejettent maintenant ? Insensés aveuglés par leur amour-propre, ils nous ont montré et donné la vérité, et ils ont gardé pour eux le mensonge. Ils ont confessé cette vérité tant que le Saint-Père n'a pas voulu corriger leurs vices. Mais lorsqu'il a commencé à les reprendre sérieusement, à leur montrer combien lui était odieuse leur vie scélérate, et qu'il voulait remédier à ce grand mal, alors ils ont levé la tête. Et contre qui l'ont-ils levée ? contre la sainte foi ; ils ont fait pire que les chrétiens renégats.

« Malheureux hommes ! ils ne connaissent pas leur ruine et ses horribles conséquences ; s'ils les voyaient, ils imploreraient le secours divin, ils reconnaîtraient leurs fautes, ils ne demeureraient pas

obstinés comme des démons, dont ils ont pris l'office. L'office du démon est de pervertir les âmes du Christ crucifié, de les soustraire à la vérité, de les induire en erreur, de les unir à lui, qui est le père du mensonge, par les peines, par les supplices, ne pouvant leur donner que ce qui est à lui. Ainsi s'en vont ces hommes; renversant la vérité qu'eux-mêmes nous avaient donnée, et nous réduisant au mensonge, ils ont mis la division dans tout le monde; ils nous donnent le mal qu'ils portent en eux-mêmes. Voulons-nous bien connaître cette vérité? Regardons et considérons leur vie, leurs coutumes; ceux qui suivent les vestiges de leur iniquité ne font qu'un avec eux-mêmes, car un démon n'est pas contraire à un autre démon, ils s'accordent parfaitement. Pardonnez-moi, Père bien-aimé, je ne vous regarderai comme Père qu'autant que je vous verrai aimant la vérité et confondant le mensonge; et je parle ainsi pressée par la douleur de leur damnation et l'amour que je porte à leur salut.

« Je ne dis pas ceci par mépris pour la créature, mais en haine du vice et de l'hérésie qu'ils ont semée par tout le monde, et à cause de la cruauté qu'ils ont pour eux-mêmes et pour les pauvres âmes qui périssent par leur faute, et dont il faudra bien qu'ils rendent compte devant le souverain Juge. Si ces hommes avaient eu la crainte de Dieu, ou du moins la crainte du monde, s'ils ne voulaient pas craindre Dieu, ils auraient patiemment supporté tout ce que le pape Urbain leur a fait, leur en eût-il fait encore

davantage ; ils auraient préféré mille morts à la rébellion ; car il n'y a rien de plus honteux et de plus terrible que d'apparaître aux yeux des créatures comme des schismatiques, des hérétiques, comme des hommes qui ont souillé la sainte foi. Si je considère le dommage de l'âme et du corps, je les vois par l'hérésie privés de la grâce de Dieu et de la dignité de leur raison, et ce sont eux qui ont fait tout ce mal. Si je regarde le divin Juge, je le vois tout près d'eux, s'ils ne sortent pas de ces ténèbres, car toute faute est punie, et tout bien est rémunéré. Il leur sera difficile de regimber contre Dieu, eussent-ils toutes les forces humaines. Dieu est la force souveraine qui fortifie ou qui affaiblit ceux qui se confient et qui espèrent en lui. Il est la vérité, et la vérité est notre libératrice. Nous voyons que ceux-là seuls suivent la vérité des serviteurs de Dieu, qui tiennent cette vérité du pape Urbain VI, le confessant vraiment pape, comme il l'est. Vous ne trouverez pas un seul serviteur de Dieu qui croie le contraire. Je dis un serviteur de Dieu, et non pas un de ces hommes qui portent la robe de la brebis et qui sont au dedans des loups rapaces. Croyez-vous que, si cela n'était pas la vérité, Dieu souffrirait que ses serviteurs allassent dans les ténèbres ? Non, sans doute. S'il laisse faire les hommes iniques du monde, il ne les souffre pas pour ses serviteurs ; car il leur a donné la lumière de la vérité, et il ne méprise pas les saints désirs, quoiqu'il ne fasse acception de personne, comme un bon Père plein de tendresse.

« Les serviteurs de Dieu voudraient que vous en appelassiez à vous-même pour connaître cette vérité, et que vous ne marchiez pas avec tant d'ignorance. Qu'une passion particulière ne vous ébranle point, elle vous ferait plus de mal qu'aux autres. Ayez compassion de tant d'âmes que vous mettez dans les mains du démon. Si vous ne voulez pas faire le bien, au moins ne faites pas le mal, car plus souvent le mal tourne à la perte de celui qui le fait, qu'au dommage de celui à qui on le veut faire. Et de là il sort beaucoup de mal : nous perdons la grâce de Dieu, nous consumons nos biens temporels et nous occasionnons la mort des hommes. Hélas! nous ne voyons pas la lumière, le nuage de l'amour-propre nous la cache et nous empêche de la voir, c'est pour cela que nous sommes prêts à recevoir tous les mauvais bruits qui nous sont apportés contre la vérité par ceux qui s'aiment eux-mêmes.

« Si nous avions la lumière, il n'en serait point ainsi ; avec une grande prudence, une sainte crainte de Dieu, nous voudrions connaître et rechercher cette vérité par l'entremise d'hommes consciencieux et savants. Si vous le voulez, l'ignorance ne tombera point en vous, car vous avez auprès de vous la fontaine de la science (l'université de Paris), que vous pourriez bien perdre en suivant la voie où vous êtes entré. Vous savez bien ce que fera votre royaume ; il renferme des hommes de bonne conscience, qui ne veulent pas avec une crainte servile suivre le bon plaisir humain, mais la vérité ; ceux-là

éclaireront et pacifieront votre esprit et votre âme. Ouvrez donc les yeux, ô très-cher Père! rapprochez votre esprit de votre cœur; pensez que vous devez mourir, et que vous ne savez ni le jour, ni l'heure. Mettez devant l'œil de votre intellect Dieu et la vérité, et non pas la passion, ni l'amour exclusif de votre patrie, car tous les pays sont égaux devant Dieu, vu que tous les hommes sont sortis de sa volonté, tous sont faits à son image et à sa ressemblance et rachetés également par le sang de son Fils unique. Je suis sûre que, si vous suiviez la lumière, vous feriez le bien et vous n'attendriez pas le temps, car le temps ne nous attend pas, et vous les engageriez à rentrer sous la sainte et véritable obédience, autrement non. Voilà pourquoi j'ai dit que je désirais voir en vous une vraie et parfaite lumière, afin qu'avec cette lumière vous connaissiez, aimiez et suiviez la vérité. Alors je serai bien heureuse de vous voir pour votre salut sortir d'une si profonde erreur. Je ne dis rien de plus. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez-moi, si mes paroles vous ont fait de la peine. L'amour de votre salut me prescrit de vous dire tout ceci de vive voix plutôt que par écrit. Dieu vous remplisse de sa très-douce grâce. Doux Jésus! Jésus amour [1]! »

Cette lettre, admirée par Papyre Masson comme un chef-d'œuvre, ne put vaincre l'esprit de schisme et de haine dans l'âme faible de Charles V. Il hésita pendant quelque temps et voulut procéder mûre-

[1] Lett. 187.

ment dans cette affaire. Il convoqua, à cette occasion, un grand nombre de prélats et de savants de son royaume pour le 8 de septembre. Ces docteurs, qui regrettaient les Papes français d'Avignon, se déclarèrent contre Urbain VI. Cependant le roi attendit encore pour se déclarer officiellement; il envoya des ambassadeurs en Italie; les ambassadeurs ne recherchèrent que l'intérêt égoïste de leur patrie et trompèrent le roi. Enfin, le 13 novembre, dans une assemblée solennelle au bois de Vincennes, le roi se déclara pour l'obédience du Pape français, Clément VII [1]. En haine de la France qui se proclamait clémentine, presque toutes les nations de l'Europe restèrent urbanistes. L'Angleterre se montra le plus ardent défenseur d'Urbain VI; elle fit une croisade contre la France excommuniée. Sainte Catherine avait décidé par ses lettres l'Allemagne, la Hongrie et tous les royaumes du Nord à rester fidèles au Pape véritable.

En Italie une grande question politique se joignait à la question religieuse. Clément VII, pour y affermir son parti, avait pris une détermination qui ruinait la monarchie pontificale. Par une constitution qu'il publia peu de jours après son élection, il érigea les provinces de la Romagne, de Ferrare, de Ravenne, de la Marche, de Spolette, de Pérouse, de Todi et de l'Ombrie en royaume de l'Adriatique, en faveur de Louis, duc d'Anjou, frère de Charles V. Il ne se réservait que Rome, le Patrimoine et la Sa-

[1] Fgasse du Boulay, Hist. univers. Paris, tome IV, p. 480.

bine [1]. Les Italiens avaient donc un intérêt national à soutenir Urbain VI, et sainte Catherine les appelait non-seulement à la défense de leur foi, mais aussi à la défense de leur territoire contre l'invasion étrangère, soutenue et encouragée par la reine Jeanne de Naples.

Urbain VI avait agi avec une grande prudence, une grande douceur à l'égard de cette misérable femme, complice de tous les crimes et de toutes les trahisons de ce temps. Il résolut de faire une dernière tentative pour l'arracher à son malheur temporel et à son malheur éternel. D'ailleurs, le royaume de Naples était le refuge de l'antipape, qui bientôt après son élection avait quitté Fondi pour mettre son pontificat sacrilége sous la protection d'une courtisane royale. Mais les Napolitains, que les scandales ne peuvent détacher de la foi, restèrent fidèles à leur compatriote Urbain VI; Clément VII fut si mal reçu et eut si grand'-peur, qu'il se retira bien vite avec ses cardinaux derrière les murailles ensorcelées du château de l'OEuf, repaire infâme de la reine [2]. Il ne s'y trouva pas même en sûreté quand il apprit que les prêtres et les moines prêchaient publiquement une croisade contre lui. Au mois de mai 1379, il monta sur des vaisseaux français qui étaient dans le port de Naples pour des relations commerciales, débarqua à Marseille et vint s'établir dans le somp-

[1] Cette pièce importante et triste a été publiée par D. Luc d'Achery dans le tome III du Spicilegium, p. 745, in-folio.

[2] Rinaldi, ann. 1379, n. 26, 27, etc.

tueux palais d'Avignon, qui depuis près d'un siècle dominait le monde [1].

Or donc, Urbain VI avait confié à Catherine de Sienne et à Catherine, fille de l'illustre prophétesse Birgitte, le soin des négociations avec la cour de Naples. Il avait une grande confiance dans la sagesse et l'expérience de Catherine de Suède : une fois dans une audience publique où elle venait de lui exposer ses vues pour la réformation de l'Église, il lui avait dit en présence des cardinaux : Ma fille, on voit bien que vous avez été nourrie du lait de votre mère [2]. Ces deux femmes s'unirent dans cette grande pensée, elles eurent à ce sujet de fréquentes conférences. Chaque jour la fille du teinturier de Sienne, accompagnée de quelques-unes de ses compagnes, du Bienheureux Raimund et de son cher Stefano, se rendait au Viminal, lieu sanctifié par le martyre de saint Laurent, dans le petit monastère des religieuses Clarisses IN PANISPERNA, humble asile de la princesse du Nord, qui avait tout quitté pour suivre la sainte pauvreté du Christ. Après les premiers entretiens diplomatiques où Catherine de Sienne apportait son dévoûment et surtout son bon sens ferme et courageux, et Catherine de Suède l'expérience de son âge plus

[1] Froissart raconte gravement comment le château de l'OEuf, qui est l'un des plus forts châteaux du monde, car il sied par enchantement à la mer, n'est possible à prendre ne à conquerre, si ce n'est par négromance ou par l'art du diable.—Chapitre 88 du tome II, édit. Sauvage. Le chapitre 89 est intitulé : Comment le comte de Savoye, accompagnant le duc d'Anjou, fit couper la tête à un qui se vantait de leur faire avoir le château de l'OEuf par enchantement.

[2] Vere filia tu biberas de lacte matris tuæ. — Surius, Vit. Sanct., 24 mai, cap. 5.

avancé et de sa connaissance des hommes et des lieux, car elle revenait de Naples pour la seconde fois, afin d'y recueillir les témoignages de la sainteté de sa mère, ces deux âmes bienheureuses se découvrirent les grâces de la vie ascétique. Elles avaient commencé leur conversation sur la terre, elles l'achevèrent dans le ciel.

Notre sainte admirait la beauté de la Suédoise, qui avait conservé tout le charme de la jeunesse, et plus encore la grâce séduisante de la pureté de l'imagination et du cœur. Elle prenait un plaisir tout particulier à entendre le récit de ses aventures spirituelles. Catherine de Suède lui disait : « Vous saurez, chère sœur, que lorsque la Bienheureuse Birgitte, ma mère, eut quitté notre pays pour visiter le tombeau de Jésus-Christ et le tombeau des saints Apôtres, je sentis naître en moi un violent désir de la rejoindre. Mais que d'obstacles ! le plus insurmontable était l'amour du prince Edgard, pieux jeune homme que ma mère m'avait choisi pour époux. Il ne comprenait rien à mes larmes, à mes longues heures de tristesse; il m'accablait de tendresse et de soins; il consentit à vivre avec moi comme avec une sœur. Ah ! sans doute Dieu aura récompensé dans le ciel une si délicate et si pure dévotion. Pour lui complaire, j'essayais de reprendre mes travaux, mes joies accoutumées; mais dès le lendemain le sourire s'effaçait sur mes lèvres, et mes yeux, mouillés de larmes, restaient fixés vers l'Orient, vers le chemin où ma mère avait laissé les dernières traces de ses pas.

Enfin, au commencement de 1350, je demandai à Edgard la permission d'aller à Rome pour gagner l'indulgence de l'année sainte. — Quoi ! me dit-il, vous, la douceur de ma vie, vous voulez m'abandonner? Catherine, vous avez dix-huit ans, vous êtes d'une beauté remarquable, pourquoi vous exposer aux dangers d'un long voyage [1]? Je lui répondis par des larmes; il me comprit et fit à Dieu le plus généreux de tous les sacrifices, le sacrifice de son amour. Il ordonna les apprêts du départ, m'accompagna jusqu'au vaisseau et me confia à la garde de deux grandes dames et d'un vieux chevalier, le maréchal Gustave Thunasson.

Nous arrivâmes à Rome dans le mois d'août; pendant huit jours je cherchai la demeure de ma mère, personne ne pouvait me l'indiquer. Désolée et inquiète, j'allais chaque matin à Saint-Pierre pour voir si je ne la trouverais pas dans la foule des pèlerins. Quel fut mon bonheur lorsqu'elle m'embrassa sur le tombeau des saints Apôtres! Elle revenait de Bologne où elle était depuis un mois pour travailler à la réforme d'un monastère; et, chose étonnante! le vénérable Pierre Olaüs, confesseur de ma mère, avait eu comme un pressentiment secret de mon arrivée à Rome; il ne pouvait plus ni manger, ni dormir; il décida ma mère à revenir bien vite,

[1] Sed exinde verebatur ne personæ tam eleganti et juveni, utpote decem et octo annorum, aliquid adversitatis in via peregrinationis tam longinquæ accideret. — Vita B. Caterinæ, cap. IV, à la fin de la magnifique édition des Révélations de sainte Birgitte, imprimée à Rome en 1556; 1 vol. in-folio.

et c'est alors que je les trouvai à Saint-Pierre[1]

Vous ne pouvez vous faire une idée du malheureux état de Rome à cette époque; on ne voyait partout que le désordre; c'était au point que ma mère était obligée de me cacher pour me soustraire à de honteuses recherches. Nous ne pouvions pas même sortir pour visiter les sanctuaires sans être accompagnées d'une escorte imposante[2]. J'en éprouvais un vrai chagrin et je m'en plaignais au bon Dieu; je disais : Je mène ici une bien triste vie ; les autres retirent un profit spirituel : ils visitent les basiliques, ils assistent aux offices divins, et moi, à cause de la brutalité des mœurs de cette ville, je suis privée de tous ces biens spirituels. Hélas ! mes parents, mes frères, mes sœurs servent Dieu tranquillement dans notre patrie, pourquoi suis-je venue dans cette misère[3] ! Et une fois que je m'étais assise en pleurant sous un arbre du jardin, ma mère s'approcha avec le révérend Olaüs et me demanda la cause de ma douleur. Je ne pouvais lui répondre, les sanglots m'étouffaient. Alors ma mère m'ordonna de parler; je fis un dernier effort et je pus m'écrier : Madame, je ne puis parler ; et je tombai sans connaissance[4].

La nuit suivante je vis en songe la Reine du ciel ; je lui dis du fond de mon âme : O bien chère dame!

[1] Interea dominus Petrus, confessor beatæ Birgittæ, quosdam mirabiliter motus et instinctus quarumdam affectionum in anima persensit... Cap. v.

[2] Caterina prohibita fuit a matre ne iret ad indulgentias sine magna et potenti comitiva. Cap. vi.

[3] Ego hic miseram vitam duco, illi proficiunt... ego vero brutali more ab omnibus bonis spiritualibus sequestrata sum... Cap. vi.

[4] Domina mea, non valeo loqui. Cap. vi.

aidez-moi. Et j'entendis comme cette réponse : Par-dessus tout sois obéissante et soumise à ta mère et au vénérable Père Olaüs. Le lendemain je leur demandai pardon à genoux ; et tous trois ensemble nous remerciâmes Dieu, qui avait touché et changé mon cœur. C'est dans ce même temps que j'appris que mon Edgard était allé auprès de Dieu que nous avions aimé uniquement. Il fut résolu que je resterais avec ma mère et que je ne retournerais pas en Suède : cela rendit ma vie cent fois plus calamiteuse. J'avais vingt ans ; tous les grands seigneurs de Rome voulaient m'épouser [1]. Je ne savais comment échapper à leurs ardentes poursuites. J'avais beau leur répondre toujours que cela était impossible, que j'avais voué à Dieu une continence perpétuelle, rien ne les apaisait. Quelques-uns même, aveuglés par leur amour, tâchèrent d'obtenir par la violence et les menaces ce qu'ils n'avaient pu obtenir par des paroles douces et brillantes [2].

Un jour, ma mère étant très-occupée, j'étais allé avec de pieuses femmes en pèlerinage à Saint-Sébastien-aux-Catacombes. Un jeune comte, qui aspirait à ma main, s'était caché dans les vignes avec sa troupe, afin de m'enlever au retour ; mais voilà qu'au moment où nous allions passer, un cerf s'élança devant eux ; ils le poursuivirent, et nous rentrâmes tranquillement dans la ville [3]. Ma bienheu-

[1] Unde multi magnates cupiebant eam matrimonialiter sibi copulari. Cap. 8.

[2] Ipsi vero cæco amore capti, quod promissionibus et blanditiis non poterant, minis et violentiis extorquere moliuntur. Cap. VIII.

[3] Ecce festino cursu cervus eis obvius venit, ex ejus captione illis nutu Dei oc-

reuse mère avait tout vu en esprit, et le danger, et la miraculeuse protection de mon céleste époux ; aussi, lorsque j'entrai, elle m'embrassa en disant : Béni soit le cerf qui aujourd'hui t'a délivrée du lion rugissant ; ma fille, disons amoureusement avec l'épouse des cantiques : Mon bien-aimé est semblable au chevreuil ou au faon des biches sur les montagnes parfumées.

Une autre fois nous étions parties de Rome en assez bonne troupe pour aller à Assise gagner l'indulgence de la Portiuncula. Afin d'éviter la rencontre terrible des capitaines et de leurs compagnies, nous avions quitté la route à Spolette et nous avions pris le sentier des montagnes. Après avoir marché tout un jour du mois de juillet, par une chaleur accablante, nous entendîmes au soir le tonnerre retentir dans les échos des montagnes ; la pluie tombait à torrents, nous ne savions vraiment où trouver un abri. Le son rauque d'un cornet de berger nous avertit que non loin il y avait une métairie ; nous nous dirigeons de ce côté ; en effet, après un moment de marche au milieu d'une épaisse forêt de chênes, nous trouvâmes une pauvre maison bâtie au centre d'un petit défrichement, dont la pente aboutissait à un torrent qu'on entendait mugir sur son lit de roches brisées [1].

cupatis, domina Caterina una cum aliis matronis, citato gressu in Urbem se recepit. Cap. VIII. L'art catholique a toujours représenté sainte Catherine de Suède avec un cerf ; on voit la raison de ce symbolisme.

[1] Sed inter frutecta et devia montium oberrantes, tandem in crepusculo venerunt ad quamdam pauperem tabernaculam. Cap. IX.

Nous y avions obtenu avec peine l'hospitalité, quand vers minuit la porte cède aux coups redoublés d'une troupe de brigands. Ils entrent en chantant, en blasphémant; ils allument un grand feu pour se sécher, et nous aperçoivent tremblantes, blotties dans un coin sur un tas de paille. Je regardai alors ma mère, que je tenais embrassée : elle était pâle d'effroi en voyant leur joie féroce et en entendant leurs impurs discours à mon sujet. Or, voilà qu'au dehors un bruit d'hommes armés se fait entendre, des cris de : Mort aux brigands ! Ceux-ci, éperdus, ne songent plus qu'à fuir, et nous sommes délivrés. La puissante milice des anges veillait sur nous [1]. Dieu nous témoigna encore son amour dans bien d'autres circonstances.

A Rome nous étions surtout appliquées au service des pauvres malades ; ma bienheureuse mère nous y avait habitués dès notre plus tendre enfance. Je me souviens qu'étant toute petite, je l'accompagnais dans les hôpitaux : c'était mes récréations et mes récompenses [2]. Aussi, afin d'avoir plus près de nous des pauvres à secourir et des consolations à donner, nous avions fondé à côté de notre demeure un hospice spécialement destiné aux pèlerins du Nord [3].

Lorsque ma mère, après ses longs pèlerinages, fut

[1] Subito factus est impetus magnus tanquam advenientis exercitus, auditur etiam collisio armorum, clamorque exhortantium ad capiendum latrones : miseri illi consternati diffugiunt. — Cap. IX.

[2] Consuevit enim mater sua beata Birgitta juvenem et tenellam ad hospitalia ducere. Cap. XI.

[3] Unde pauperes et peregrinos dulciter confovebat, plurimos de patria advenientes. Cap. VII.

retournée à la céleste patrie, j'emportai son corps à Wastena, dans la royale sépulture de ses ancêtres. J'aurais dû ne pas quitter cette tombe vénérée et aimée, mais Dieu veut que je travaille à la glorification de sa servante. Je reviens de Naples pour y recueillir les témoignages de la sainteté de ma mère; quelle malheureuse ville! pour rien au monde je ne voudrais y rentrer. Mon frère Charles, le chevalier, y est mort, chaste victime des plus honteuses passions. Oh! non, je n'y retournerai jamais; Dieu m'a délivrée, m'a protégée toujours. Mais sans douter de sa puissance, je n'oserais pas tenter sa miséricordieuse providence. Oh! non, ma sœur, nous n'irons pas à Naples: cette seule pensée m'effraie, notre voyage serait inutile pour eux et peut-être funeste pour nous [1]. »

Catherine de Suède se tut; et l'autre Catherine, regrettant cette belle occasion du martyre, laissa tomber de grosses larmes sur le crucifix où sainte Birgitte avait si souvent répandu ses prières et ses désirs. Après un moment de silence, le Père Raimund répondit: Vénérable sœur, nous nous confions en votre expérience, et je vais dire au Saint-Père ce que nous venons d'entendre. Et on se sépara. Probablement notre Catherine revint souvent visiter la sainte princesse de Suède, qui devait bientôt repartir pour sa lointaine patrie, pour ce monastère

[1] Catherina de Suedia nullo modo voluit illud iter assumere, in præsentiaque mea omnino negavit. — B. Raimund, pars III, cap. 1.

de Wastena, où elle avait laissé son cœur et où elle mourut en 1381.

Le soir du même jour le Bienheureux Raimund racontait au Pape, dans une des salles du palais du Latran, la conversation de Catherine de Suède, et approuvait fort les motifs de son refus. Urbain, un peu déconcerté, laissa longtemps sa tête appuyée dans ses mains; puis se relevant, il dit d'un ton ferme : Vous avez bien dit, Frère Raimund, il vaut mieux qu'elles n'aillent pas à Naples [1]. Il fut arrêté que la négociation se commencerait par des lettres de Catherine, portées à la reine Jeanne par Stefano, le disciple le plus dévoué. En quittant le Pape, le Père Raimund, malgré l'heure avancée dans la nuit, vint apprendre à Catherine la décision du Souverain-Pontife. Inquiète et fatiguée, elle s'était jetée sur son lit. Elle écouta tranquillement le Père Raimund, et quand il eut fini, elle tourna vers lui ses yeux pleins de larmes en disant : « Si Agnès, Marguerite et tant d'autres illustres vierges avaient pensé ainsi, jamais elles n'auraient gagné la couronne du martyre. N'avons-nous pas un époux qui peut nous délivrer des mains des méchants et nous conserver partout pures et intactes? Ces pensées sont vaines et sont moins inspirées par la prudence que par la défiance et le doute [2] ». Le Père Raimund ne trouva rien à ré-

[1] Tu bene dicis : melius est quod non vadant. — B. Raimund, pars III, cap. 1.

[2] Si hoc cogitassent Agnes et Margarita, aliæque virgines sanctæ, nunquam coronam acquisissent martyrii. Numquid non habemus Sponsum qui possit nos eripere de manibus impiorum, et inter fœdam hominum turbam nostram

pliquer à un si noble langage; il se renferma dans un humble silence, admirant la haute perfection de sa fille spirituelle, qui condamnait la faiblesse et l'imperfection de tous ceux qui l'entouraient [1].

Alors Catherine entama avec la reine Jeanne une correspondance que nous allons faire connaître. C'était une dernière grâce accordée à cette misérable et indigne pécheresse; elle n'en profita pas, et les paroles de la fille du peuple devinrent sa ruine et sa condamnation. Dans les premiers jours d'octobre Stefano partit avec cette lettre :

« Très-chère Mère en Christ, doux Jésus. Moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang avec le désir de vous voir établie dans la vérité, qu'il nous est nécessaire de connaître et d'aimer pour notre salut. Celui qui sera établi dans la connaissance *de la* vérité, le Christ, doux Jésus, recevra et goûtera la paix, la quiétude d'âme, dans l'affection de la charité, que l'âme reçoit de cette connaissance. Il faut que nous connaissions cette vérité en deux principaux modes. Établissons que dans toutes choses nous pouvons la connaître, c'est-à-dire que toute chose qui a en elle l'être s'aime en Dieu et pour Dieu, qui est la vérité même, sans lequel il n'y a pas de vérité: car, si elle s'éloignait de la vérité, elle tomberait

pudicitiam conservare? Vanæ sunt istæ cogitationes, et a defectu modicæ fidei procedentes, potius quam a vera prudentia. — B. Raimund.

[1] Tunc ego, licet in memetipso erubescerem de imperfectione mea, tamen gavisus sum de magna perfectione ejus. — B. Raimund.

dans le mensonge en suivant le démon, qui en est le père.

« Je disais qu'il nous faut connaître spécialement la vérité en deux modes. Le premier est que nous connaissions la vérité de Dieu, qui nous aime inestimablement, qui nous a aimés avant que nous ne fussions, qui nous a créés par amour (telle a été et telle est la vérité), pour que nous ayons la vie éternelle et que nous participions au souverain bien. Mais qui nous prouve qu'en vérité il en soit ainsi? Le sang répandu pour nous avec un si ardent amour. Dans le sang du doux Verbe, Fils de Dieu, nous connaîtrons la vérité de sa doctrine, qui donne vie et lumière, dissipant les ténèbres de l'amour sensitif, et toute jouissance et tout plaisir humain. Mais avec un cœur simple on connaît et on suit la doctrine du Christ crucifié, qui est fondée sur la vérité.

« Le second et dernier mode est que nous devons connaître et voir la vérité dans notre prochain, qu'il soit petit ou grand, maître ou sujet; c'est-à-dire que, lorsque nous lui voyons faire une action ou qu'il nous engage à en faire une, nous devons voir et connaître si cette action est fondée en vérité ou non, et bien nous assurer quelle est la base de cette action. Celui qui agirait sans cette précaution agirait comme un insensé et un aveugle, qui suit un guide aveugle fondé dans le mensonge, et montrerait bien qu'en lui n'est pas la vérité, qu'il ne la cherche même pas. On trouve quelquefois des hommes assez

insensés et brutes pour perdre par une telle action la vie de l'âme et celle du corps et leurs biens temporels; et ils ne s'en inquiètent pas, parce qu'ils sont aveugles et ne connaissent pas ce qu'ils croient connaître : ils marchent dans les ténèbres de leur faible nature sans aucune fermeté ni stabilité.

« O très-chère Mère, je vous donne ce nom dans la confiance que vous aimerez la vérité et que vous obéirez à la sainte Église, car autrement je ne vous donnerais point ce titre et je cesserais de vous parler avec respect, parce que je ne verrais plus en vous une princesse et une grande dame, mais une esclave du mensonge et de Satan, qui en est le père. Vous avez laissé les conseils de l'Esprit saint, et vous avez pris les conseils des démons incarnés. Vous étiez unie à la véritable vigne, l'orgueil vous en a séparée. Vous étiez la fille légitime et bien-aimée du pape Urbain VI, seul véritable pontife et vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et vous avez quitté le sein de l'Église, votre mère, où si longtemps vous avez été nourrie. Hélas! hélas! on peut pleurer sur vous comme sur une morte chassée de la vie de la grâce, morte quant à l'âme, morte quant au corps, si vous ne sortez pas d'une si grande erreur. Il ne paraît pas que vous ayez connu la vérité de Dieu suivant le mode que j'ai exposé : si vous l'aviez connue, vous préféreriez la mort plutôt que d'offenser Dieu mortellement. Vous ne l'avez pas non plus connue dans votre prochain; mais avec une profonde ignorance, mue par l'amour-propre, vous avez suivi le plus mi-

sérable et le plus dangereux conseil, faisant ce que jamais vous n'auriez dû faire. Et que pouviez-vous faire de plus insultant? vous qu'on croyait une femme chrétienne, catholique et vertueuse, vous avez agi comme le chrétien qui renie sa foi et qui abandonne les saintes coutumes avec le respect obligé.

« Hélas! ouvrez l'œil de votre intellect, ne dormez pas davantage dans cette grande misère, n'attendez pas le moment de la mort, après lequel vous n'aurez plus la consolation de l'excuse, vous ne pourrez pas dire : J'ai cru bien faire : car vous avez su que vous faisiez mal; mais, malade et passionnée, vous vous êtes laissé emporter par la passion : pourtant je veux bien croire que le conseil est venu d'un autre que de vous. Veuillez, veuillez connaître la vérité. Et qui sont ceux qui vous font connaître le mensonge, disant que le pape Urbain VI n'est pas le Pape véritable, et qui vous font croire que l'antipape, qui est un antechrist, membre du diable, est le Christ sur la terre? Avec quelle vérité peuvent-ils le dire? Avec aucune; mais ils parlent avec mensonge et fausseté, ils mentent sur leur tête. Que peuvent dire ces hommes méchants, qui ne sont pas des hommes, mais des démons incarnés? De quelque côté qu'ils se tournent, ils voient qu'ils ont mal fait, encore que le pape Urbain ne soit pas le vrai Pape (ce qui est faux); et pour cela seul ils mériteraient mille morts comme menteurs pris à mentir. Si dans le principe ils l'avaient élu par peur et non en réalité

par une élection canonique, ils nous l'ont désigné comme vrai Pape, voilà que déjà ils nous ont montré le mensonge et la fausseté pour la vérité, en nous commandant l'obéissance et le respect à celui à qui on n'en doit pas; bien plus, ils lui ont fait révérence en lui demandant des grâces et en s'en servant comme si elles venaient du véritable pontife, ainsi qu'il l'est. Je dis que, s'il eût été vrai qu'il n'était pas le Pape (ce qui n'est pas par la grande bonté de Dieu qui nous a fait miséricorde), de cela seul on ne pourrait leur donner une trop forte discipline. Mais ils sont dignes de mille milliers de morts, de dire qu'ils l'ont dit par peur, qu'ils l'ont élu par peur : ce qui n'est pas; ils ne disent pas la vérité, ces hommes plongés dans le mensonge; mais ils ne peuvent pas si bien la cacher que leurs ténèbres et leur puanteur ne se sentent et ne se voient.

« Il nous a paru manifeste que celui qu'ils ont dit avoir élu par peur, après qu'ils eurent bien élu e vrai Pape, messire Bartolomeo, archevêque de Bari, aujourdhui Urbain VI, est messire de Saint-Pierre, homme bon et juste, qui confessait qu'il n'était pas le Pape, mais que c'était messire Bartolomeo, archevêque de Bari, qui est aujourd'hui appelé Urbain VI, et vénéré comme Souverain-Pontife et homme très-juste par les chrétiens fidèles, malgré les méchants qui ne sont pas chrétiens et qui ne portent le nom du Christ ni sur leurs lèvres ni dans leur cœur, mais qui sont des infidèles, fugitifs de la foi et de l'obéissance à la sainte Église et au vicaire de Jésus-

Christ sur la terre, branches retranchées de la vraie vigne, semeurs de schisme et de grande hérésie. Ouvrez, ouvrez donc l'œil de votre intellect et ne dormez plus dans un si profond aveuglement. Vous ne devez pas être si ignorante ni si éloignée de la vraie lumière que vous ne connaissiez la vie scélérate et sans crainte de Dieu de ceux qui vous ont jetée dans l'hérésie. Aux fruits que portent ces arbres, sachez les reconnaître. Leur vie nous manifeste qu'ils ne disent pas la vérité; et les conseillers qu'ils ont autour d'eux, et dehors et dedans, peuvent être des hommes de science, mais non pas des hommes de vertu; des hommes dont la vie soit louable, mais on doit bien plutôt les blâmer pour leurs nombreux défauts. Où est l'homme juste qu'ils ont élu pour antipape, si en réalité notre Souverain-Pontife le pape Urbain VI n'était pas le véritable vicaire de Jésus-Christ? Quel homme ont-ils élu? Est-ce un homme de sainte vie? Non, mais c'est un homme inique, un démon : car il fait l'office du diable, en s'efforçant de soustraire les âmes à la vérité. Et pourquoi n'ont-ils pas élu un homme juste? parce qu'ils savaient bien qu'un homme juste aurait préféré la mort plutôt que d'accepter, n'apercevant pas en eux une lueur de vérité : ainsi les démons ont préféré le démon, les menteurs, le mensonge [1].

[1] J'apporterai sur l'antipape Clément le témoignage irrécusable d'un historien poli et de bon ton du dix-septième siècle, le P. Maimbourg : « Voulant vivre dans toute la splendeur et la magnificence d'un grand prince et fournir à ses cardinaux de quoi entretenir leur cour et leur pompe mondaine, proportionnée à la sienne, il fut réduit à la fâcheuse et cruelle nécessité d'opprimer

« Si vous me dites : Dans toutes ces choses mon esprit ne voit pas bien clair, alors pourquoi ne prendriez-vous pas un milieu ? Supposons que la chose soit aussi claire que possible : si vous ne voulez le secourir temporellement jusqu'à ce que vous ayez d'autres preuves, quoique vous soyez tenue à ce devoir, des enfants soumis doivent secourir leur père quand il en a besoin, tout en gardant un milieu pour le reste, vous devez au moins l'obéissance dans les choses spirituelles. Mais vous faites comme une personne passionnée : la haine, l'indignation, la crainte de perdre ce dont vous-même vous vous êtes privée, ce que vous avez acquis par un rapporteur maudit, tout cela vous ôte la lumière et la connaissance. Vous ne connaissez pas la vérité, et vous vous obstinez dans le mal, et cette obstination vous empêche de voir le jugement qui vient sur vous. Hélas ! je vous dis ceci avec une profonde amertume de cœur, car j'aime votre salut d'une affection immense. Si vous ne changez pas de suite, si vous ne corrigez pas votre vie en renonçant à de si déplorables erreurs, le souverain Juge, qui partout ne laisse pas passer nos fautes impunies, si l'âme ne les efface par la contrition du cœur, la confession et la satisfaction, vous châtiera d'une manière si terrible, que vous serez citée comme un exemple effrayant à ceux qui voudraient désormais se révolter contre la sainte Église. N'attendez pas cette verge, car il

l'Église gallicane par des exactions insupportables,... peu appliqué aux affaires et peu scrupuleux. » — Histoire du grand schisme, liv. IV, p. 391.

vous serait dur de regimber contre la justice divine. Vous mourrez, mais vous ne savez pas l'heure.

« Richesses, dignités, grandeur, barons, peuple, tout ce qui vous est soumis quant au corps ne pourra pas vous défendre devant le souverain Juge, ni vous mettre à l'abri des coups de sa justice; souvent au contraire Dieu se sert, comme d'instruments, de toutes ces choses pour exercer sa vengeance contre ses ennemis. Vous avez invité et vous invitez le peuple et tous vos sujets à être plus contre vous que pour vous : car ils ont trouvé en vous peu de vérité; ils n'ont pas trouvé un cœur d'homme et du courage, mais le cœur d'une femme sans force et sans constance, qui tourne comme une feuille que le vent agite. Ils savent qu'à l'époque où, par une légitime élection, Urbain VI fut élu Pape et couronné avec solennité, vous fîtes célébrer de pompeuses fêtes, comme eût fait un fils pour l'exaltation de son père, ou une mère pour l'élévation de son fils. En effet, Urbain VI était à la fois votre fils et votre père : votre père, par sa nouvelle dignité; votre fils, parce qu'il était votre sujet, comme issu de votre royaume; de plus, vous recommandâtes à tous vos peuples d'obéir à Sa Sainteté comme au Souverain-Pontife, et vous faisiez bien. Aujourd'hui tout est changé : vous vous êtes laissée aller à l'inconstance comme une faible femme, et vous prétendez que vos sujets fassent à présent le contraire de ce que vous leur aviez prescrit. O malheureuse passion! le mal que vous avez en vous, vous voulez le leur donner. Comment croyez-vous

qu'ils puissent vous aimer, vous être fidèles, quand ils voient que vous êtes la cause de leur séparation de la vie et de leur acheminement à la mort ; quand ils voient que de la vérité vous les jetez dans le mensonge? Vous les avez séparés du Christ qui est dans le ciel et du Christ qui est sur la terre, et vous voulez les attacher au démon, à l'antechrist, qui aime et qui annonce le mensonge à eux, à vous, à tous ceux qui le suivent.

« Pour l'amour du Christ crucifié, qu'il n'en soit plus ainsi ; vous appelez sur vous le jugement divin ; je serai au désespoir, si vous ne prévenez pas cette ruine qui vient sur vous. Vous ne pouvez pas sortir des mains de Dieu : vous y êtes placée ou par justice ou par miséricorde. Corrigez donc votre vie, afin que vous sortiez des mains de la justice et que vous entriez dans la miséricorde. N'attendez pas le dernier moment ; vous voudrez alors, mais vous ne pourrez pas. Pauvre brebis! retournez au bercail et laissez-vous conduire par le Pasteur, sinon le loup infernal vous dévorera. Reprenez la garde des serviteurs de Dieu, qui vous aiment en vérité plus que vous ne vous aimez vous-même. Les bons, les sages, les discrets conseils des démons incarnés avec leur crainte désordonnée vous ont mis là où vous êtes, avec la peur de perdre l'État temporel qui passe comme le vent sans consistance : car, ou il nous quitte, ou nous le quittons par la mort. Vous pleurerez encore en disant : Hélas! hélas! si vous ne changez pas le mode dans lequel j'ai été mis par la

crainte des mauvais conseillers, hélas! je suis celle qui me suis perdue moi-même.

« Il est encore temps, très-chère Mère, de prévenir le jugement de Dieu : retournez à l'obéissance de la sainte Église, reconnaissez le mal que vous avez fait, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, et Dieu regardera l'humilité de sa servante ; il vous fera miséricorde ; il apaisera sa colère, excitée par vos méfaits : par le sang du Christ, vous serez entée sur lui, vous serez liée à lui par le lien de l'amour ; et dans cet amour vous connaîtrez et vous aimerez la vérité : la vérité vous enlèvera au mensonge, dissipera vos ténèbres, vous donnera la lumière et la connaissance de la miséricorde de Dieu ; dans cette vérité vous serez délivrée, autrement, non. Et pour que la vérité vous délivre, ayant le désir de votre salut, j'ai dit que je désirais vous voir fondée dans la vérité, afin que vous ne soyez point offensée du mensonge. Je vous en prie, accomplissez en vous la volonté de Dieu et le désir, avec lequel j'ai désiré votre salut de toutes les forces de mon âme.

« Contrainte par cette divine bonté qui vous aime d'une manière ineffable, je me suis décidée à vous écrire avec une grande douleur. Je vous écrirai encore à ce sujet. Ayez patience : si je vous accable trop par mes paroles, et si je vous parle trop familièrement, peut-être irrévérencieusement, l'amour que j'ai pour vous me fait parler avec confiance. Le crime que vous avez commis m'a fait sortir du respect qui vous est dû et parler avec irrévérence. J'au-

rais bien mieux aimé vous dire de vive voix la vérité pour votre salut, et surtout pour la gloire de Dieu, car c'est par des paroles que vous avez été entraînée, ce sont des paroles qui sont la cause de votre malheur, bien que la cause et l'occasion ne soient que vous-même, car sans notre volonté, ni les démons, ni les créatures ne pourraient nous contraindre à la moindre petite faute. Retrempez-vous un peu dans le sang du Christ crucifié : là se dissipera le nuage de l'amour-propre et de la crainte servile, le venin de la haine et de la colère. Je ne vous dis rien de plus, demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus ! Jésus amour[1] ! »

Quelques jours après Catherine envoya à Jeanne une seconde lettre comme un avertissement prophétique; la reine de Naples chercha encore à tromper, à temporiser; la tempête brisait sa barque sur les écueils, et elle riait en entendant les cris plaintifs de ceux qui étaient agenouillés sur le rivage et qui gémissaient sur elle. Une lueur d'espérance avait traversé l'âme de Catherine, elle écrivit aussitôt :

« Très-chère et révérende Mère, vous me serez chère quand je vous verrai une fille soumise et obéissante à la sainte Église; vous me serez révérende, lorsque vous lui rendrez la révérence due, en abandonnant les ténèbres de l'hérésie et en suivant la lumière. Moi, Catherine, esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son sang précieux avec le désir de voir en vous une véritable

[1] Lett. 316.

connaissance de vous-même et du vrai Créateur. Cette connaissance est nécessaire à notre salut, car toute vertu en sort. On trouve la véritable humilité dans la connaissance de soi-même, car l'âme qui sait qu'elle n'est pas par elle-même, mais qu'elle reçoit de Dieu l'existence, ne peut lever la tête contre son Créateur par orgueil, ni contre le prochain ; une chose qui n'est rien par elle-même ne peut pas s'enorgueillir. Comment l'âme reconnaît-elle sa faute ? dans la connaissance d'elle-même avec une sainte considération, c'est-à-dire en pensant quelle est celle qui offense Dieu, et quel est le Dieu qui est offensé. Elle voit qu'elle est un peu de boue, l'écume de la terre, et vraiment un sac rempli de boue, qui de toutes parts jette le dégoût, qu'elle est soumise à beaucoup de misères et de nécessités, à la mort qu'elle attend sans en savoir l'heure. Quand elle voit que ce qui est ainsi misérable est un instrument qui ne rend pas d'autres sons que des offenses contre le bien souverain et éternel, contre la douce bonté de Dieu, dont elle a reçu l'être et toutes les grâces spirituelles et temporelles, elle prend en haine sa propre fragilité, et par la grâce reçue de Dieu elle connaît que nous devons le servir et non pas l'offenser. Nous sommes tenus à lui rendre gloire et honneur, puisque nous ne pouvons lui être utiles. Il est notre Dieu et n'a pas besoin de nous, mais nous avons besoin de lui, ne pouvant rien avoir sans lui. Par notre faute ne perdons pas la vie de la grâce et notre dignité, car nous perdrions la lumière de la

raison et nous descendrions à l'être de l'animal qui est sans raison. O aveuglement humain! dans quelle plus grande misère pouvons-nous tomber, que de devenir des animaux? Celui qui nous dirait : Vous êtes une bête brute, nous ne pourrions le supporter, et nous chercherions les moyens de nous venger de cette parole; et néanmoins voilà que notre fragilité est si grande, que c'est nous-mêmes qui nous faisons des bêtes brutes : vengeons-nous donc de notre appétit sensitif et de notre amour-propre qui nous changent en bêtes. Tout cela vient de ce que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes : c'est pour cela que nous ne connaissons pas nos fautes. Et pourquoi ne les connaissons-nous pas? parce que nous ne connaissons ni les suites, ni le principe de la faute: si nous les connaissions par la vraie considération dont nous venons de parler. nous sortirions de tout péché et de toute vie désordonnée, et nous embrasserions la vertu. Alors nous rendrions gloire à Dieu, nous conserverions la beauté et la dignité de notre âme, nous suivrions la doctrine de la vérité, et en la suivant, nous serions les fils de la vérité.

« O très-douce Mère ! je désire vous voir établie dans cette vérité que vous suivrez en restant dans une vraie connaissance de vous-même, autrement, non. Et voilà pourquoi je vous ai dit que je désirais vous voir vous connaître vous-même. Je vous invite à connaître cette vérité, afin que vous puissiez l'aimer. C'est la vérité que Dieu vous a créée pour vous donner la vie éternelle, et vous le reconnaîtrez clai-

rement en contemplant l'humble Agneau dans son sang, car il est la vérité, et pourtant il a été répandu et donné pour notre rédemption. Il est administré dans le corps de la sainte Église, qui promet cette vérité à qui l'aime, à savoir que dans le prix du sang on recevra la vie éternelle par une sainte confession, par la contrition et la satisfaction. Elle promet encore que tout bien sera rémunéré, et que tout péché sera puni; et par un mélange de crainte et d'amour, elle nous invite à craindre le péché comme nous craignons la peine.

« O très-chère Mère! vous savez que la vérité ne peut mentir: pourquoi donc agissez-vous contre la vérité? car en agissant contre la vérité de la sainte Église et du pape Urbain VI, vous agissez contre la vérité de Dieu et vous perdez le fruit du sang du Christ: la sainte Église est bâtie sur cette vérité. Si vous ne regardez pas votre salut, regardez les peuples qui sont confiés à vos mains, vos sujets que vous avez administrés longtemps avec diligence et en paix. Maintenant que vous agissez contre la vérité, vous les voyez désunis, jetés comme des animaux dans une division maudite, dans la guerre et dans les massacres. Hélas! comment votre cœur ne se briset-il pas en voyant que c'est par vous qu'ils sont désunis? l'un tient la rose blanche et l'autre la rose rouge; l'un tient la vérité et l'autre le mensonge. O douleur de mon âme! ne voyez-vous donc pas qu'ils sont tous sortis de cette rose très-pure et très-blanche, l'éternelle volonté de Dieu, qu'ils ont été renouvelés

dans cette rose brillante et vermeille du sang du Christ, ce sang qui, au saint baptême, nous a lavés de nos fautes, qui nous a fait chrétiens et nous a réunis dans le jardin de la sainte Église? Voyez donc que ce n'est ni vous, ni un autre qui les a purifiés et qui leur a donné ces roses glorieuses, mais c'est notre mère, la seule Église sainte, qui les leur a données par le pape Urbain VI, qui tient les clefs du sang. Comment l'âme pourrait-elle souffrir que vous lui ôtiez cette chose que vous n'avez pas pu lui donner? Et vous ne voyez pas que vous êtes cruelle à vous-même! Par leur mal et leur destruction, vous diminuez votre État, et vous êtes obligée de rendre raison à Dieu des âmes qui y périssent. Quelle raison pourrez-vous lui rendre? au moment de la mort qui nous attend bientôt, nous vous verrons avec une grande honte vous présenter devant le souverain Juge et lui donner une très-mauvaise raison.

« Hélas! si cela ne vous touche pas, au moins devez-vous être émue par le mépris du monde dans lequel vous êtes tombée. Cette dernière faute a été plus grave, plus outrageante pour Dieu et les créatures que toutes les autres commises avant, car dans cette dernière faute vous avez confessé la vérité et votre péché, vous avez voulu, comme une fille soumise, vous tourner vers la miséricorde et la bénignité du Père; et depuis, tout est allé plus mal, et cela, parce que votre cœur n'était pas pur, mais par ambition, il se montrait ce qu'il n'était pas; ou bien la Justice a voulu que je fisse une nouvelle pénitence

de mes vieux et antiques péchés, c'est-à-dire que je ne mérite pas de vous voir en paix vous reposer et vous nourrir des mamelles de la sainte Église, qui s'attendait à vous donner la nourriture de la grâce dans le sang de l'Agneau. L'Église romaine, qui est la maîtresse de notre foi, était veuve, privée de son époux, et nous étions privés de notre Père; elle comptait sur votre secours. Maintenant qu'elle a reconquis son époux, elle aurait voulu vous voir une colonne de la papauté, un bouclier pour la préserver, un chevalier pour la défendre contre ses ennemis. Combien grande est votre ingratitude! lui qui est non-seulement votre père par sa dignité, mais encore votre fils, vous l'abandonnez cruellement. On voit la fille agir contre le père et la mère contre le fils. Cela m'est une si grande peine, que je ne crois pas avoir porté dans cette vie une croix plus pesante. Quand je lis la lettre que j'ai reçue de vous, et dans laquelle vous confessez que le pape Urbain est le véritable Souverain-Pontife et Père, promettant de lui obéir; voilà que maintenant je trouve tout le contraire.

« Hélas! pour l'amour de Dieu, remplissez donc votre promesse, votre confession. La confession veut l'Être comme j'ai dit, elle veut la vérité avec la contrition et la satisfaction. Satisfaites donc en rendant la dette d'obéissance, puisque vous avez confessé qu'il est le vicaire du Christ sur la terre. Soyez obéissante, et vous recevrez le fruit de la grâce, et vous apaiserez la colère de Dieu sur vous.

Où est donc la vérité qu'on doit trouver dans la bouche d'une reine? Sa parole doit être une sorte d'évangile, et une fois qu'elle a promis une chose avec raison et selon Dieu, elle ne doit pas retourner en arrière. Or, je vois et prouve que vous avez promis et dit vouloir obéir au Souverain-Pontife, et voilà que vous faites le contraire non-seulement en paroles, mais en œuvres. Je suis grandement étonnée et affligée de voir l'œil de votre intellect tellement offusqué par le nuage de l'amour-propre, par l'illusion du démon et par les mauvais conseils, que vous ne vous inquiétez plus de la damnation de votre âme, de la ruine spirituelle et temporelle de votre peuple, de votre perte corporelle et du mépris du monde. Très-douce Mère! pour l'amour du Christ crucifié, soyez-moi douce et non plus amère; revenez un peu à vous-même, ne dormez plus dans ce fatal sommeil, mais réveillez-vous dans ce moment qui vous est laissé; n'attendez pas le temps, car le temps ne vous attend pas. Avec une vraie connaissance, connaissez la bonté de Dieu à votre égard: il vous a attendue, il ne vous a pas ôté le temps dans ce ténébreux état, il a fait tout cela par une grande miséricorde; embrassez la vertu avec vos désirs, revêtez-vous de la vérité; humiliée dans une vraie connaissance, retournez au Père, dans Sa Sainteté vous trouverez la bonté et la miséricorde, car il est un père rempli de compassion, il désire la vie de son fils.

« Pour l'amour du Christ crucifié, ne restez plus

gisante dans la mort de l'âme; que cette infamie honteuse et misérable ne reste pas après votre vie, car voilà la mort corporelle qui vous chasse continuellement, comme tous les autres, surtout comme ceux qui ont rempli le cours de leur jeunesse; et aucune créature, si puissante, si grande soit-elle, ne peut se défendre par sa propre force et sa propre puissance. Cette sentence est portée aussitôt que nous sommes conçus dans le sein de notre mère; personne n'y peut résister, tous doivent payer. Mais nous ne sommes pas comme les animaux : ils meurent, et il n'y a rien de plus. Nous sommes des créatures raisonnables créées à l'image et à la ressemblance de Dieu; notre corps meurt, notre âme ne meurt pas quant à l'être, bien qu'elle meure de la vie de la grâce par le péché mortel. Ainsi donc la nécessité vous pousse à être miséricordieuse et non cruelle pour vous-même; répondez à Dieu, qui vous appelle dans sa clémence et sa bonté; ne soyez point lente à lui répondre, mais faites-le courageusement, afin que vous n'entendiez pas cette dure sentence : Tu ne t'es pas souvenue de moi dans la vie, eh bien! moi, je ne me souviendrai pas de toi dans la mort; c'est-à-dire : Tu ne m'as pas répondu quand je t'ai appelée, pendant que tu en avais le temps; le temps est passé, et il n'y a plus de remède. J'espère dans la bonté infinie de Dieu, qui vous fera la grâce de vous forcer vous-même à répondre avec une grande sollicitude et une prompte obéissance à la sainte Église et au pape Urbain VI. Dieu ne mépri-

sera pas les prières et les larmes que les serviteurs de Dieu ont versées et versent encore tous les jours pour votre salut. Soyez reconnaissante de tant de bienfaits, pour entretenir en vous la source de la piété. Je ne vous dis rien de plus. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Doux Jésus ! Jésus amour [1] ! »

Catherine appelait sur la tête de Jeanne le pardon et la miséricorde ; mais Dieu, irrité de tant d'obstination dans le mal, n'envoya que des malédictions et des vengeances, et nous allons assister au terrible accomplissement de sa justice. Notre Sainte, voyant que son zèle avait avancé la ruine de celle qu'elle voulait convertir, se tourna du côté des princes de Hongrie, naturels défenseurs de l'Église de Dieu contre le royaume de Naples. Elle envoya cette lettre au roi Louis, que sa valeur et sa sagesse avaient fait surnommer le Grand.

« Très-cher Père en Christ, doux Jésus. Moi, Catherine, esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang avec le désir de vous voir établi dans une vraie et parfaite charité ; charité qui cherche non son propre intérêt, mais la gloire et la louange du nom de Dieu dans le salut des âmes, qui ne cherche pas le prochain pour soi, mais pour Dieu seul. La charité est une mère qui

[1] Or non vedete voi che essi son tutti creati da quella rosa purissima della eterna volonta di Dio, e recreati a gratia in quella ardentissima rosa vermiglia del sangue di Cristo, nel qual sangue fummo lavati dalla colpa pel santo Battesimo, e acci congregati noi christiani, e uniti nel giardino della santa Chiesa... — Lett. 318.

nourrit sur son sein toutes les vertus; sans la charité les vertus n'ont pas de vie. L'homme peut bien faire un acte de vertu ; mais, sans l'effet de la charité, il n'a pas réellement la vertu. C'est pour cela que le glorieux apôtre Paul disait : Quand je distribuerais toutes mes richesses pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé ; quand je parlerais la langue des anges, quand j'aurais le don de prophétie, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien. La charité aime ce que Dieu aime et hait ce que Dieu hait ; celui qui a la charité, se dépouille du vieil homme, c'est-à-dire du péché que Dieu a tant haï, qu'il a voulu le punir sur le corps de son propre Fils, et se revêt de l'homme nouveau, le Christ, doux Jésus, s'unissant à lui et suivant sa doctrine, dans quelque état qu'il soit.

« L'âme qui est dans la charité n'oublie pas de suivre les vestiges du Christ. Elle méprise le monde avec ses délices, les estimant ce qu'elles valent, comme des choses sans consistance et sans stabilité ; et cependant elle les possède et s'en sert comme de choses prêtées, et non pas comme siennes ; car elle voit et connaît que tout cela la quitte ou qu'elle quitte tout cela au moment de la mort. La charité fait que l'âme bienveillante aime ses ennemis, ou plutôt ceux que le monde répute ennemis, et qui ne le sont pas ; car l'homme n'a proprement que trois ennemis : le monde, le démon et la chair fragile, notre humanité, qui en chacun de nous combat

contre l'esprit ; le monde, avec ses plaisirs, qui nous invite à la légèreté de cœur, aux joies vaines et désordonnées ; le démon, avec les pensées multiples et diverses qu'il met au cœur de l'homme pour lui faire injure, le provoquer à la colère et à l'impatience, afin de le priver de la charité qui nous donne la vie de la grâce ; la propre sensualité, qui se soulève dans une foule de rébellions, de combats et de mouvements : tels sont nos ennemis. Il est vrai que, si la raison le veut, ils sont affaiblis par la vertu du sang du Christ ; et cependant l'âme qui est dans une parfaite charité, se lève contre eux avec une grande haine, faisant la guerre aux vices pour avoir la paix de la vertu.

« Alors ces ennemis et ceux que le monde répute ennemis, comme nous le disions, c'est-à-dire ceux qui nous font injure et nous privent de notre bien, tous deviennent nos amis, et nous aimons les créatures selon qu'il est dû et selon que Dieu nous commande de les aimer. Cet amour dissipe bien souvent les ténèbres de la haine dans le cœur du prochain ; on dirait qu'il jette des charbons ardents de charité sur sa tête. Et cela est un des signes particuliers qui prouvent si l'âme est dans la charité ou non. En elle ne tombe pas le mépris, mais avec patience elle porte les défauts du prochain ; elle n'est point colère, mais bénigne ; elle ne fait pas l'homme injuste, mais juste, rendant à chacun ce qui lui est dû, qu'il soit sujet ou prince. A Dieu elle rend la gloire et la louange ; à

elle la haine et le mépris du péché ; au prochain l'amour et la bienveillance. Si c'est un prince qui ait à rendre la justice, il doit la rendre à tous, au grand comme au petit, au riche comme au pauvre. Il ne doit point souiller la justice par des tromperies, des menaces, par la crainte de plaire ou de déplaire ; mais il doit tenir la balance droite, donnant à chacun ce que la raison exige. Il doit servir le prochain avec une grande diligence, montrant à son égard l'amour qu'il a pour Dieu ; ne pouvant pas faire de bien à Dieu, il s'efforcera d'en faire à ce que Dieu aime beaucoup, la créature raisonnable, qu'il a établie comme un milieu entre lui et nous. Elle est très-douce, cette bonne mère, la charité ; en elle il n'y a pas d'amertume, mais une joie perpétuelle qui remplit ceux qui la possèdent.

« Vous, très-cher Père, vous pouvez me dire : Cet amour de la charité me plaît beaucoup ; mais à quoi surtout puis-je reconnaître si je l'ai ? Si l'âme sent en elle les conditions de la charité que nous avons dites. Toutes se résument en deux principales : dans la vraie et sainte patience, cette patience qui supporte avec un esprit pacifique et tranquille les petites injures et les grandes, de quelque côté qu'elles viennent. L'autre condition, et la dernière, est de servir la créature dans ses nécessités autant qu'il est possible. La première supporte avec patience les injures ; la seconde va plus loin : elle donne. Et que donne-t-elle ? L'amour de la charité, en aimant le prochain comme soi-même ; et suivant que Dieu lui

a élargi sa grâce et ses dons spirituels et temporels, la créature doit s'en souvenir avec sollicitude. Le goût de l'âme doit être disposé à prendre la nourriture de la parole de Dieu, et tâcher de l'observer jusqu'à la mort. Il y a encore bien d'autres conditions ; mais, pour ne pas trop m'étendre en paroles, je me borne à ces deux seulement. Oh! combien est heureuse l'âme qui est nourrie sur le sein d'une si douce mère! Elle est humble et obéissante, et elle préférerait la mort plutôt que de manquer à l'obéissance du Christ crucifié et de son vicaire.

« Ne faites pas comme ceux qui sont privés de la charité et qui restent dans l'amour d'eux-mêmes; c'est l'amour-propre qui empoisonne le monde; c'est un venin qui empoisonne l'âme, la remplit de colère, d'impatience, fait germer en elle la haine de Dieu et du prochain; il couvre l'âme de ténèbres qui ne lui laissent pas connaître et discerner la vérité; il souille la foi; et, vous voyez, très-cher Père, combien les hommes méchants amateurs d'eux-mêmes ont offusqué cette douce lumière dans le corps mystique de la sainte Église.

« Hélas! ceux qui devaient être les colonnes et les défenseurs de la sainte foi sont ceux qui l'ont niée. Qui les a poussés, ceux qui ont élu le vicaire du Christ, le pape Urbain VI, lui qu'ils ont élu si régulièrement, qu'ils ont couronné si solennellement, à qui ils ont fait révérence comme au vrai pontife, qu'il est réellement, à qui ils ont demandé des grâces dont ils ont usé, qu'ils ont proclamé par tout le monde,

non par crainte, mais par vérité? Et voilà qu'ils disent qu'il n'est pas Pape, et ils ont élu un antipape que l'on peut appeler un membre du diable, car s'il eût été un membre du Christ, il aurait plutôt souffert la mort que de consentir à une telle abomination. Je dis que l'amour-propre est la cause de tout ce mal; que, s'ils avaient aimé la vertu et non leur propre sensualité, ils n'auraient point agi de cette sorte; ils auraient été contents de voir le Christ sur la terre corriger leurs voies corrompues par toutes les iniquités commises par eux et par les autres dans ce jardin mystique : il paraît bien qu'ils ont pris l'office du diable, et de même que le diable, ayant perdu Dieu et la vision de Dieu, voudrait nous faire perdre ces biens et fait tout ce qu'il peut pour nous jeter dans la damnation éternelle, ainsi ces aveugles qui guident des aveugles veulent nous donner les ténèbres et les erreurs qu'ils portent en eux-mêmes; ils ne considèrent pas, ces misérables, qu'il leur faudra rendre compte devant le souverain Juge et d'eux et des âmes qu'ils entraînent dans la ruine. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce grand mal et sur leur iniquité : car il semble que Dieu a illuminé l'œil de votre intellect et vous a fait connaître leur mensonge et la vérité du pape Urbain VI, qu'ils nous ont annoncé; si vous ne les connaissiez pas, vous suivriez leur misère.

« Notre bon Dieu vous a fait une grande grâce de ne pas vous laisser aller à ces ténèbres, et de vous donner la lumière; il paraît que le doux Sauveur

veut que vous, qui avez toujours été le défenseur de notre foi et le champion de la foi contre les infidèles, vous soyez le défenseur de la sainte Église, et que vous vous prépariez à défendre en tout la vérité de la foi contre les hérétiques et les faux chrétiens qui nient la vérité. Il ne faut point de retardement, mais avec une grande sollicitude répondez à Dieu qui vous appelle à ce mystère. Laissez là tout autre soin; le doux et amoureux Jésus qui a donné sa vie pour vous avec tant d'amour, veut que vous fassiez raison des seuls ennemis de la sainte Église et des lumières de la sainte foi. Ainsi faites la paix avec tous vos autres ennemis, par amour pour la vertu, et pour que dans ces nécessités de l'Église vous ne soyez pas privé de l'amour de la charité. Souffrirez-vous que l'antechrist, membre du diable, et une femme, mettent la confusion et les ténèbres dans notre foi? Je vous le dis, si vous et les autres princes qui pouvez agir n'agissez pas avec soin et diligence, vous en aurez de la confusion devant Dieu et vous serez durement punis d'avoir été négligents et tièdes de cœur. Je ne veux pas que nous attendions ce reproche, car il sera horrible et bien différent des reproches des hommes; mais je vous en prie, venez et ne tardez pas. Prenez en main cette affaire, puisque Dieu vous la présente, et mettez ce fardeau sur vos épaules; recevez-le avec le respect qui est dû. Ayez compassion de notre Saint-Père le pape Urbain VI, qui a une grande douleur de voir ses brebis emportées par le loup infernal; il est vrai

qu'il a mis sa seule consolation en Dieu, comme un homme qui a en haut son espérance et sa foi ; mais il espère que Dieu vous disposera à prendre cette charge pour sa gloire et le bien de la sainte Église. Je vous en prie, pour l'amour du Christ crucifié, accomplissez la volonté de Dieu et son désir sur vous. Hélas ! ouvrez sur ces morts l'œil de votre intellect. Souvenez-vous de ces glorieux martyrs qui, s'abandonnant eux-mêmes, se disposaient aux supplices et à la mort corporelle pour l'amour de la sainte foi.

« A cause de cela tout le monde est divisé : la voie de l'enfer est ouverte, et rien ne lui résiste, puisqu'on ne trouve que des amateurs d'eux-mêmes, qui ne se préoccupent que de leur bien personnel, des richesses et des honneurs du monde, qui sont une très-grande pauvreté : quant aux âmes rachetées par le sang du Christ crucifié, ils n'en prennent nul souci. Je veux donc que vous soyez dans une vraie et parfaite charité, comme je vous ai dit que je le désirais, afin que vous soyez un homme courageux, prêt à faire tout ce qui sera possible. Quittez donc toutes autres choses pour la gloire de Dieu et pour la sainte foi. J'espère que sa bonté infinie contraindra votre esprit et votre conscience ; la conscience que je vous prie de regarder comme un aiguillon qui ne vous laisse pas un moment de repos avant d'avoir fait ce que Dieu demande. Appliquez-vous aussitôt à ce saint exercice ; je ne vous le dis pas sans raison, un grand bien sortira de votre venue. Peut-être cette vérité se manifestera-t-elle sans la force humaine,

peut-être cette pauvre reine sortira-t-elle de son obstination ou par crainte, ou par amour. Voyez comment le Christ en terre l'a supportée, en ne la privant pas par le fait de ce dont elle se prive par le droit, et cela par amour pour vous et espérant toujours son repentir. Aujourd'hui, si le Pape sévissait contre elle, il serait justement excusé et devant Dieu, et devant vous; vous-même vous en seriez content. Ne voulant pas revenir à la miséricorde, si elle était déclarée hérétique, il en rejaillirait une sorte de déshonneur sur vous et sur votre royaume; et pourtant voilà qu'il en est ainsi, car son hérésie est publique, manifeste : ce vous sera donc un honneur de faire justice de ce mal, serait-il dans votre fils, ce qui serait encore plus méritoire. Je sais bien qu'en restant dans la douce charité vous reconnaîtrez qu'il en est ainsi. Mais, si vous retournez en arrière, à la fumée et aux plaisirs du monde, comme un homme de peu de valeur, de basse et non de royale intelligence, vous ne le reconnaîtrez pas. Que Dieu répande en vous sa lumière et sa grâce! Prenez la nacelle de la sainte Église et aidez-la pour qu'elle puisse arriver au port de la paix et du repos. Je ne vous dis rien de plus. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Pardonnez-moi si mes paroles ont eu quelque chose de trop sévère, l'amour des âmes et la douleur de les voir se damner me sont une excuse; d'ailleurs la volonté de Dieu m'a forcé à vous écrire. Doux Jésus! Jésus amour!

« Consolez la reine de la part de Jésus-Christ et

de la mienne, et rappelez-moi à son souvenir [1]. »

Il fallait à cette croisade contre la reine de Naples, rebelle et déchue [2], un chef jeune et habile, qui pût manier le glaive et braver les fatigues de la guerre. Catherine jeta ses espérances sur Charles Durazzo, vulgairement appelé Charles de la Paix ; elle lui envoya par Martin de Tarente, camérier du Pape [3], cette lettre pleine de ses nobles sentiments de chrétienne et d'Italienne :

« Très-cher frère en Christ, doux Jésus. Moi, Catherine, esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang avec le désir de vous voir un chevalier courageux, combattant vaillamment pour la gloire et la louange du nom de Dieu, pour l'exaltation et la réformation de la sainte Église. Considérez, très-cher frère, que vous ne pourrez pas vigoureusement accomplir ce bien et subvenir aux nécessités de la sainte Église, si d'abord vous ne faites la guerre et ne combattez ces trois principaux ennemis : le monde, le démon et notre chair fragile : tels sont les trois tyrans qui tuent l'âme spirituellement, dans quelque état qu'elle soit, si avec la main du libre arbitre elle ouvre la porte de la volonté et les fait entrer. Le monde nous frappe par ses joies vaines et désordonnées, en plaçant devant l'œil de notre intelligence les emplois, les richesses, les honneurs, les grandeurs avec leurs cou-

[1] Lett. 188.

[2] Rinaldi, ann. 1380. Lettre d'Urbain VI à la ville de Sora.

[3] Theod. Niem., lib. I.

pables jouissances. Toutes ces choses sont vaines et corruptibles, elles passent comme le vent, elles sont variables et sans aucune stabilité. N'avons-nous pas de cela une preuve manifeste ? Aujourd'hui l'homme est vivant, et demain il est mort; de la santé il tombe dans la maladie; il était riche, et voilà qu'il est pauvre; il était élevé, et voilà qu'il est profondément abaissé. L'homme sage et prudent est bien avisé et fait la guerre contre le monde; il arrache de son cœur toute affection désordonnée; il ferme la porte de sa volonté; il use des choses du monde comme de choses prêtées; il les estime ce qu'elles valent, et rien de plus. Il conçoit de la haine contre sa propre sensualité, quand elle conserve ou désire quelque chose en dehors de la volonté de Dieu; il perce l'ennemi avec le glaive de la haine du vice et de l'amour de la vertu; et avec le bouclier de la sainte foi, il repousse les coups du péché, quand il en ressent les mouvements; il ne donne pas lieu à l'injustice qui, pour gagner et acquérir des richesses, des honneurs et des jouissances mondaines, fait injure au prochain, le méprise, lève la tête avec orgueil, se croyant le plus grand, et veut dominer injustement le prochain. Au contraire, celui qui s'est humilié, celui qui s'est méprisé lui-même et le monde, qui veut se faire petit, voilà qu'en s'humiliant il s'élève et devient grand. En quelque état qu'on soit, ou sujet, ou seigneur, on est tenu, on est obligé de faire la guerre à ce tyran. Je ne dis pas que pour vivre en grâce il faille quitter son état dans le monde : David et saint

Louis étaient rois, et ils ont été des saints; ils ont possédé temporellement le royaume, mais sans affection désordonnée, sans désir : c'est pour cela que brillait en eux la perle de la justice avec une vraie humilité et une ardente charité. Ils rendaient à chacun ce qui lui était dû, au petit comme au grand, au pauvre comme au riche. Ils ne faisaient pas comme ceux qui règnent aujourd'hui : pleins d'amour-propre, de tyrans de ce monde, ils veulent se faire dieux, de là naissent les injustices, les homicides, les grandes cruautés et tous les autres crimes. Ils introduisent dans la cité de l'âme le second ennemi qui est le démon, et le troisième qui est notre chair fragile; ils se font les serviteurs du diable et de la chair, en suivant les méchancetés, les fourberies, une foule de pensées coupables, en se plongeant l'âme et le corps dans la boue de l'impureté. Et si c'est un homme qui ait une femme, il souille l'état du mariage par une infinité de misères. Il ne reste pas dans ce sacrement avec le respect qui est dû, il ne considère pas la fin ordonnée de Dieu; et dans cet aveugle oubli, il plonge son âme et son corps dans ce maudit péché contre nature, qui épouvante les démons et offense le Créateur. Que l'amour infini de Dieu et sa miséricorde vous sauve de ce péché et des autres !

« Ils ne pensent pas, ces misérables, que la hache est posée à la racine de l'arbre, et qu'elle n'attend qu'un signe du souverain Juge pour le couper : car nous devons mourir, et nous ne savons quand. Celui

qui craint Dieu ne fait pas ainsi; il a vu avec la lumière de la sainte foi combien il lui est nuisible d'attacher sa volonté à toutes ces choses; et avec cette même lumière, il voit que tout bien est récompensé et toute faute punie; il voit qu'en suivant volontairement toutes ces choses, on offense Dieu, et que la punition suit l'offense. C'est pour cela qu'il se lève avec le glaive de la haine et du dépit, et retranche toute volonté désordonnée, faisant tout le contraire de ce que les ennemis veulent. Le monde voudrait être aimé, et il le méprise; le démon voudrait que sa volonté s'accorde avec la sienne, qu'il conçoive de la haine et du mépris pour le prochain et qu'il remplisse son cœur de mauvaises pensées; et voilà qu'il veut faire la volonté de Dieu, rester dans l'amour du prochain, pardonner à ceux qui lui ont fait injure, et remplir son esprit et sa mémoire des bienfaits qu'il a reçus de la bonté de Dieu.

« La chair fragile veut se délecter et satisfaire ses appétits; elle qui est une loi perverse, liée à nos membres, et qui toujours combat contre l'esprit. Et voilà qu'il fait tout le contraire, il la met sous le joug de la raison, il dompte et macère son corps. Il monte sur le trône de sa conscience et il rend la justice : s'il est vierge, il donne la sentence de se conserver jusqu'à la mort dans l'état de virginité qu'il a élu; s'il s'est voué à la continence, il veut la continence; s'il est dans l'état du mariage, il veut conserver cet état sans tache de péché mortel, c'est-à-dire qu'en aucune manière il ne veut le souiller. Avec cette douce odeur

de pureté, il effacera les impuretés de son esprit et de son corps ; avec l'eau de la grâce, avec la vie bonne et sainte, il éteint l'incendie du feu désordonné ; il finit sa guerre avec les ennemis ; il rentre victorieux dans la cité de son âme ; il ferme la porte de sa volonté pour n'être point assailli par les ennemis ; puis, fortifié avec le trésor des vertus, il se repose dans la douce volonté de Dieu en suivant la doctrine du Christ crucifié qui, avec tant d'amour, a donné sa vie pour notre salut. Alors il dispose sa mémoire à retenir les bienfaits du sang de l'humble Agneau, son intelligence à comprendre et à connaître la volonté de Dieu, qui ne veut autre chose que sa sanctification ; ce qu'il donne, ce qu'il permet à ses créatures, il le donne dans le but de disposer leur volonté à l'aimer de tout leur cœur et de toutes leurs affections. Celui-là peut s'appeler chevalier intrépide qui a gardé et conservé courageusement la cité de son âme contre les ennemis et les tyrans malveillants qui voulaient l'opprimer. Il est apte à faire de grandes choses pour Dieu, c'est-à-dire pour la gloire et la louange de son nom et pour la sainte Église. Il peut sûrement livrer bataille au dehors, après qu'il a si bien combattu au dedans. S'il n'avait pas bien combattu au dedans, il combattrait mal au dehors : c'est pour cela que je vous ai dit qu'il fallait d'abord combattre au dedans vos trois principaux ennemis.

« Maintenant, mon cher frère en Christ, doux Jésus, je vous dis de vous appliquer à les vaincre en purifiant votre conscience par une sainte confession,

en vivant avec ordre, en désirant la vertu, en vous réjouissant d'entendre et d'observer la douce parole de Dieu, en restant dans le souvenir perpétuel de la mort et du sang payé pour nous, en recherchant la conversation de ceux qui craignent Dieu en vérité, qui sont sages, discrets, qui, dans les conseils, dans toutes vos actions, mettent Dieu devant vos yeux, afin que vous rendiez justement à chacun ce qui lui est dû : à Dieu la gloire, au prochain la bienveillance, et à vous la haine du péché et l'amour de la vertu. Réglez votre famille autant qu'il vous est possible, que chacun y vive avec ordre et dans la sainte crainte de Dieu, afin que vous puissiez en vérité accomplir la volonté de Dieu en vous.

« Dieu vous a élu pour être une colonne de son Église, vous êtes l'instrument dont il veut se servir pour extirper l'hérésie, confondre le mensonge, exalter la vérité, dissiper les ténèbres et manifester la lumière du pape Urbain VI, qui est le vrai Souverain-Pontife élu et donné au monde par la clémence de l'Esprit saint, malgré les hommes méchants et iniques, amateurs d'eux-mêmes, qui désirent le contraire. Ces aveugles n'ont pas honte de dire et d'agir contre eux-mêmes; ce sont des menteurs et des idolâtres. Cette vérité qu'ils nous ont annoncée, ils la nient; ce respect qu'ils lui ont rendu, ils voudraient le lui ravir. Les insensés ! ils voudraient prouver que la crainte les a faits idolâtres, en adorant et en faisant révérence au pape Urbain, qui est le véritable vicaire du Christ. S'il ne l'est pas, ainsi qu'ils le di-

sent maintenant, comment ont-ils pu tomber dans une si profonde misère, dans la honte de leur corps et de leur âme. Nous voyons qu'ils sont devenus des menteurs et des idolâtres? Pouvons-nous voir dans les ténèbres une si noire hérésie souiller notre foi? n'est-ce pas une grande misère de voir ainsi la vérité combattue et niée? de voir l'Agneau poursuivi par les loups, de voir les âmes jetées dans les bras des démons, de voir la douce épouse du Christ ainsi démembrée? Y a-t-il un cœur assez dur pour ne point s'attendrir? y a-t-il un œil assez sec pour ne pas répandre des larmes? Un prince pourrait-il ne pas amener toutes ses forces au secours de notre foi? Les seuls amateurs d'eux-mêmes ne sentent pas ces choses : comme Pharaon, ils ont endurci leur cœur par l'amour-propre. Il ne paraît pas que la bonté divine veuille que votre cœur ait une dureté si coupable : c'est pour cela qu'il vous appelle au secours de son épouse. Attendrissez donc votre cœur; soyez courageux avec sollicitude et sans négligence. Venez promptement; ne tardez pas, Dieu sera pour vous. Il ne faut point attendre le temps, cela porte malheur. Venez donc, cachez-vous dans l'arche de la sainte Église, sous l'aile de votre père le pape Urbain VI qui tient les clefs du sang de Jésus-Christ. Je sais que vous serez courageux, que vous vous efforcerez d'accomplir la volonté de Dieu, sans vous souvenir de vous-même, autrement vous ne ferez rien. C'est pour cela que je vous ai dit que je désirais vous voir un chevalier courageux, et ainsi je vous

en prie pour l'amour du Christ crucifié. Quelle honte pour les princes du monde, et combien il est déplaisant à Dieu de voir tant de froideur dans leurs cœurs, car ils n'ont apporté à l'Église que le secours de leurs paroles! Comment pourraient-ils donner leur vie pour la vérité, quand ils ne peuvent même pas lui donner le secours temporel de leurs biens et de leurs bras. Je crois qu'un jour ils en auront de grands reproches; je ne veux pas que vous fassiez ainsi; mais avec une grande allégresse donnons notre vie, s'il le faut. Pardonnez-moi la dureté de mes paroles. L'amertume des fautes et l'amour de la sainte Église me seront une excuse devant Dieu et devant vous. Je ne dis rien de plus. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. DOUX JÉSUS! JÉSUS AMOUR[1]! »

En même temps Catherine cherchait à rallier à la cause d'Urbain les principautés napolitaines qui avoisinaient les États de l'Église[2] et à les faire entrer dans la vaste coalition dont Charles de la Paix était le chef. Il avait répondu à l'appel extraordinaire d'une pauvre fille; il avait traversé les Alpes avec l'armée hongroise et attendait à Rome les préparatifs de cette croisade. La papauté, ruinée et dépouillée par ses ennemis, fut obligée de faire les plus grands sacrifices pour se procurer les ressources nécessaires. Sur l'avis de Catherine, une commission fut établie; on vendit une partie des domaines de l'Église; et les meubles précieux, les calices d'or et d'argent, les

[1] Lett. 189.
[2] Voir entre autres la lettre 192, au comte de Fondi.

croix, les candélabres se changèrent en monnaie [1]. L'Église n'avait pas besoin alors de parfums, de richesses, d'encens, de pierres précieuses, elle avait besoin de courage et de dévoûment.

Charles, ayant reçu l'investiture du royaume de Naples, partit guidé par les anges de l'extermination et de la justice. Le peuple catholique de Naples, impatient du joug honteux de Jeanne, reçut son nouveau roi avec acclamations et lui aida à s'emparer du château de l'OEuf, où la reine sacrilége fut étouffée, là même où elle avait étouffé André de Hongrie, son premier époux. Les prédictions de Catherine étaient accomplies, et dans ces événements les peuples pouvaient suivre les traces du doigt de Dieu. La Providence avait tout fait [2], et Catherine vit du haut du ciel le résultat de ses grandes négociations.

Mais ce que Dieu lui donna la consolation de voir ici-bas, ce fut la victoire d'Urbain VI dans Rome même. Cette terrible compagnie bretonne commandée par Sevestre de Bude, et que nous avons vue au service de la papauté dans les dernières guerres de Toscane, s'était vendue au plus offrant et avait trouvé plus de chance de fortune et de pillage du côté de l'antipape, qui, en sa qualité de Français, devait être leur protection et leur appui. « Ils vinrent donc se bouter au château Saint-Ange et dans le bourg de Saint-Pierre, pour mieux contraindre

[1] Rinaldi, ann. 1380, n. 7 et 8.

[2] Totumque regnum sub dominio hujus Caroli fuit, operante Deo magis quam virtute humana. — S. Antonin. Chronicon, tit. XXII, cap. 27.

les Romains. Ceux-ci se voyant dans ce péril et danger, mandèrent d'autres soudoyés Allemands et Lombards qui escarmouchaient tous les jours contre les Bretons. Et pour la doutance de ces Bretons, tous gens de fait qui ruaient sur tout ce qu'ils trouvaient et rencontraient, le pape Urbain ne les cardinaux n'osaient presque sortir de Tivoli [1]. »

Catherine avait elle-même donné au Pape le conseil de se soustraire à la fureur de cette tempête et de chercher un abri dans ces collines charmantes qu'une troupe fidèle pouvait facilement défendre. Elle lui avait dit avec toute l'ardeur de son zèle et de son amitié : « Très-saint Père, je vous conjure par tout ce qui est en moi de veiller avec soin à votre sûreté : ces mesures ne porteront point préjudice à la confiance que vous avez en Dieu. C'est un devoir pour nous de mettre en usage tous les moyens qui sont en notre pouvoir, afin de ne pas tenter la Providence. Je désire donc par-dessus tout que vous usiez de toutes les précautions pour conserver votre personne : car je sais que les méchants remplis d'eux-mêmes et de l'amour du monde veillent et emploient toutes sortes d'artifices pour vous ôter la vie. Quoique le Seigneur, dans sa douce et ineffable bonté, déjoue maintenant leur malice, et que nous devions espérer qu'il continuera à déconcerter leurs projets et à veiller sur l'Église, son Épouse, il faut cependant que de votre côté vous ne négligiez aucune de

[1] Froissart, tome II, ch. 35.

ces ressources qui sont entre les mains de l'homme pour pourvoir à sa conservation [1]. »

Au-dessous des combats des hommes Catherine voyait les combats des démons. L'enfer se soulevait contre la cité de Dieu et répandait la haine, l'inquiétude et le doute même parmi les Romains, de sorte que la guerre était partout entre Rome et les soldats de l'antipape, et entre les citoyens et le Pontife [2]. Cette confusion universelle épouvantait Catherine; elle voyait Rome pleine de démons, et, quand elle prosternait son âme dans la prière, ils venaient autour d'elle et lui jetaient cette menace avec des cris horribles : Maudite ! tu t'efforces de traverser nos desseins, mais nous t'égorgerons [3].

Catherine n'avait pas peur ; elle redoublait de confiance, de courage et d'amour. Le Sauveur lui disait : Laisse ce peuple tomber dans le crime de l'hérésie et du parricide, en punition des blasphèmes dont il outrage mon nom chaque jour, afin que je l'extermine : car ma justice ne peut plus le supporter [4]. Catherine répondait avec les larmes de son cœur : Maître très-clément, vous voyez comment l'Église, votre Épouse, que vous avez rachetée de

[1] Lett. 18. — Le cardinal Ximenès a fait traduire en espagnol les Lettres de sainte Catherine; la première édition a été imprimée à Alcala en 1512, 1 vol. in-fol., très-rare.

[2] Nam cœpit seminare discordias inter populum Urbis et Pontificem. — B. Raimund, pars III, cap. 2.

[3] Et contra orantem virginem horribiles dabant clamores, dicentes : Maledicta, tu niteris nos impedire, sed nos te horrenda morte infallibiliter occidemus. — B. Raimund, pars III, cap. 2.

[4] Sine hunc populum qui quotidie nomen meum blasphemat cadere in hunc malum. — B. Raimund.

votre sang, est déchirée et mise en pièces par tout l'univers; vous connaissez sa détresse et ses délaissements; vous savez que ses ennemis conspirent contre les jours de votre vicaire sur la terre. Si vous souffrez ce mal, un terrible jugement retombera sur votre Épouse désolée et sur tout le peuple chrétien. Daignez donc, ô mon Dieu! daignez apaiser votre colère; n'abandonnez pas des âmes que vous avez rachetées à un si haut prix. Si votre justice exige absolument une satisfaction, ne rejetez pas la prière et l'offrande de votre servante: me voici prête à subir le châtiment que mérite ce peuple. Je boirai volontiers ce calice de souffrance et de mort pour la gloire de votre saint nom et pour votre Église; c'est mon désir le plus ardent depuis le jour où je vous consacrai mon cœur et mon amour [1].

Ce combat entre la justice et la miséricorde dura plusieurs jours et plusieurs nuits parmi des douleurs si écrasantes, qu'elle aurait succombé, si la force de Dieu n'eût entouré son corps comme on entoure de liens solides une plante faible et délicate [2]. Les démons furieux la frappaient rudement en disant: Maudite femme, toute ta vie tu nous as tourmentés; le temps est venu de nous venger. Tu nous

[1] B. Raimund, pars III, cap. 2. La légende de sainte Catherine de Sienne, par le P. Raimund, a été traduite en flamand; à la Bibliothèque Royale de Paris on conserve un beau manuscrit du quinzième siècle de cette traduction, avec de riches vignettes dans les lettres capitales. La première page de ce manuscrit est très-bien imitée dans la collection Silvestre.

[2] Nisi Dominus circulasset fortitudine corpus ejus, sicut veges solet circulis roborari et stringi, absque dubio corpusculum totaliter defecisset. — B. Raimund, pars III, cap. 2.

chasses de Rome, mais nous t'arracherons la vie [1].

Catherine se dévoua à souffrir, et il lui fut donné d'assister à un des triomphes de la papauté. Urbain VI s'empara du château Saint-Ange, et en chassa les terribles brigands, auxiliaires de l'antipape. Il voulut rendre à Dieu d'éclatantes actions de grâces; par le conseil de Catherine, il se rendit nu-pieds en procession à la basilique de Saint-Pierre, accompagné du clergé et du peuple. Notre Sainte en ressentit une grande joie, et l'en félicita en ces termes : « Très-saint Père, mon cœur est inondé de consolation en voyant la volonté de Dieu accomplie en vous par cet acte d'humilité, depuis longtemps inouï dans les saintes processions. Oh ! combien cette démarche a été agréable à Dieu et terrible aux démons ! Ils ont fait tous leurs efforts pour exciter le scandale au dedans et au dehors; mais les anges ont mis un frein à leur fureur. Je me réjouis en voyant que Marie, notre douce Mère, et Pierre, le prince des Apôtres, vous ont replacé sur votre siége [2]. » Pour rassurer les esprits et affermir les peuples dans l'obéissance, elle voulut que cette victoire fût solennellement annoncée par le Pape au monde catholique [3], tandis qu'elle écrivait des lettres particulières aux États restés fidèles pour les soutenir dans

[1] Maledicta, quæ semper et ubique nos es hactenus persecuta : venit nunc tempus in quo sumemus de te plenam vindictam. Tu nos hinc expellis, sed nos te de hac vita corporea excludemus. His autem verbis sociabant etiam verbera. — B. Raimund, pars III, cap. 2.

[2] Lett. 20.

[3] La bulle est dans Rinaldi, ann. 1379, n. 31.

leur courageuse persévérance à défendre la justice et la vérité [1].

Mais à l'espérance succédaient rapidement les craintes et les tristesses ; dans cette tempête Dieu permettait que les hommes fussent plus mauvais que les événements, ou plus faibles. Urbain VI était incapable de porter le poids du royal sacerdoce, et Catherine, qui ne le comprenait que trop, n'avait pas d'autres armes que la prière ; elle sollicitait de tous côtés ce puissant secours pour le Pape et contre le Pape [2]. Elle sentait son heure s'approcher, elle était à la veille de sa passion, et la nuit de la solitude s'étendait autour d'elle ; ses disciples les plus aimés et les plus forts étaient partis chevaliers de l'Église pour aller défendre son unité au milieu des peuples révoltés. Stefano était allé à Naples, dans la Campanie et en Toscane ; Sano di Maco parcourait Bologne et la Marche-d'Ancône ; d'autres étaient en divers endroits. Mais de toutes les séparations, la plus cruelle. la plus déchirante, fut celle du Bienheureux Raimund, le guide et la consolation de son âme. Il allait en France pour y combattre un grand et bon combat. Catherine l'accompagna jusqu'à Ostie, où il devait s'embarquer ; et là, où saint Augustin reçut les dernières paroles de sa mère, le Bienheureux Raimund disait un dernier adieu à celle qui l'avait enfanté à la vie spirituelle dans les larmes et la douleur [3].

[1] Voir entre autres Lett. 203 et 262.

[2] Voir entre autres la Lett. 247, a Sano di Maco.

[3] Verissime siquidem mater erat, quæ continue nos non absque gemitibus

Dieu seul et ses anges ont entendu ces suprêmes entretiens de Raimund et de Catherine. car non-seulement elle ne permit à personne d'y assister, mais encore elle avait interdit à ses lèvres de prononcer un nom humain ; ce fut un échange de révélations et de consolations célestes [1].

Le matin du départ, rassemblés dans le port solitaire et ravagé, Catherine dit au Bienheureux Raimund : Soyez sûr que le pape Urbain est le véritable vicaire de Jésus-Christ, malgré toutes les calomnies des schismatiques ; et je veux que vous prêchiez et défendiez cette vérité avec le même zèle que vous apportez à prêcher et à défendre la foi. Allez, mon fils, allez avec assurance sous la protection du signe de la Croix ; mais c'est fini, dans cette vie vous ne me reverrez plus. Catherine resta longtemps agenouillée sur le rivage ; de grosses larmes roulaient sur ses joues amaigries, et elle jetait des signes de croix sur la galère qui s'éloignait, emportant le plus ferme appui que Dieu lui ait donné dans son exil, et le plus riche trésor que les hommes puissent contempler ici-bas, un cœur d'apôtre [2].

Pour combler ce vide immense, elle appela à

et anxietatibus parturiebat ex utero suæ mentis. — B. Raimund, pars II, cap. 16.

[1] Sed ante discessum per aliquot dies ipsa præscia futurorum voluit mecum conferre de revelationibus et consolationibus receptis a Domino, omnem quidem personam excludens, non quidem a loco, sed a colloquio. — B. Raimund, pars III, cap. 1.

[2] Tu, fili, securus ibis, signo sanctæ crucis te protegente ; sed in hac vita matrem tuam amplius non videbis..... Ipsa personaliter venit usque ad locum ubi erat galea, et, cum cœpimus navigare, genu flexit, et post orationem signum sanctæ crucis manu edidit lacrymando. — B. Raimund, pars III, cap. 1.

Rome ses disciples dispersés dans les ermitages des Apennins, et ces fils de la solitude apportèrent aux pieds du Pape leur courage et leurs vertus [1]. D'ailleurs, Dieu allait rappeler à lui son humble servante : c'est pour cela qu'elle faisait un dernier effort pour trouver à la papauté de saints auxiliaires. Si une force humaine eût pu arrêter la malheureuse anarchie qui divisait l'Europe, Catherine eût réalisé ce miracle par sa sollicitude, par sa vigilance et son énergie; mais son intervention toute providentielle fut stérile; le sel de la terre s'était affadi, le sacerdoce était dégradé et méprisé.

« Bien sçay, dit Froissart, qu'au temps avenir on s'émerveillera de telles choses, et comme l'Église put cheoir en tels troubles, ne si longuement y demourer. Mais ce fut une playe envoyée de Dieu pour aviser et faire considérer au clergé le grand estat et superfluité qu'ils tenoient et faisoient; néanmoins la pluspart n'en tenoient compte : car ils étoient si aveuglés d'orgueil et d'outrecuidance, que chacun vouloit ressembler l'un à l'autre, et pour ce les choses alloient mauvaisement; et si nostre foy n'eust esté enfermée en la main et en la grâce du Saint-Esprit, qui illumine les cœurs desvoyés et les tient fermes en unité, elle eust croulée ou branslée [2]. »

[1] Voir Lett. S. Caterin., tome II, in-4°, p. 366; la lettre d'Urbain VI au prieur de la Chartreuse de Gorgone.

[2] Froissart, tome III, in-fol., ch. 24.

CHAPITRE XIV.

1380 — 1461.

DERNIÈRES SOUFFRANCES DE SAINTE CATHERINE. — SA MORT. — FÊTES EN SON HONNEUR. — SA GLORIEUSE CANONISATION PAR LE PAPE PIE II.

Quantum quisque amat Ecclesiam Christi, tantum habet Spiritum sanctum.
S. AUGUSTIN., Tract. XXXII in Joann., n. 8.

Transiit ad sponsum tribus exornata coronis.
PIE II.

Dès les premiers jours du mois de janvier de l'année 1380 on s'aperçut d'un grand changement dans l'esprit et dans le corps de Catherine; elle prit en horreur toute sorte de nourriture; elle ne voulait pas même boire une goutte d'eau pour rafraîchir sa poitrine brûlante et sa respiration enflammée; son existence ne tenait plus qu'à un fil : néanmoins, comme soutenue par les joies ineffables de ses douleurs, elle conserva toute sa vivacité jusqu'au di-

manche de la Sexagésime[1]. Dans la nuit du lundi, en dictant une lettre à Barduccio, elle tomba dans un paroxysme effrayant; elle ne donnait plus aucun signe de vie; sa famille éplorée la croyait morte. Après quelques heures elle se leva, mais portant dans son corps des souffrances inouïes qui ne la quittèrent plus. Elle commença le carême par un redoublement de prières et de mortifications.

Chaque matin, prosternée au pied de l'autel, elle gémissait profondément sur les maux de l'Église, et après qu'elle avait reçu la sainte communion on l'emportait comme morte sur son lit. Une ou deux heures après elle se relevait, et, accompagnée de plusieurs de ses enfants spirituels, elle allait prier jusqu'au soir dans la Basilique de Saint-Pierre, éloignée de plus d'un mille de sa demeure. Là, au tombeau du prince des Apôtres, de la pierre angulaire de l'Église, elle criait de toute l'ardeur de son âme :

« O mon Dieu! j'ai péché: faites-moi miséricorde; ô mon Dieu! prenez pitié de votre unique Épouse, l'Église, en la personne de son chef visible, afin qu'il vous aime, qu'il vous aime uniquement...... Si je ne suis pas digne de vous prier, vous êtes tout-puissant et tout bon pour m'en rendre digne; si mes péchés empêchent que je sois exaucée, voici ce corps que j'ai reçu de vous, ô mon Créateur! je le remets

[1] Questo corpo sta senza veruno cibo, etiandio senza la gocciola dell' aqua, con tanti dolci tormenti corporali, quanto io portasse mai per veruno tempo, in tanto che per uno pelo ci sta la vita mia. — Lett. 102.

entre vos mains : prenez-le donc ; ne pardonnez ni à la chair ni au sang ; rompez-le, jetez-le dans des brasiers ardents, réduisez-le en cendres ; brisez mes os, pourvu qu'il vous plaise de m'exaucer en faveur de votre vicaire, l'époux unique de votre unique Épouse. Donnez-lui un cœur nouveau ; qu'il croisse incessamment dans votre grâce, qu'il témoigne une force d'esprit généreuse pour élever partout l'étendard de la Croix [1].... O mon Dieu ! que la prière de votre petite servante monte vers vous, redressez les cœurs des ministres de l'Église ; vous êtes le Prince de la paix : unissez-les ensemble dans les étreintes de votre miséricorde [2].... C'est vous, ô mon Dieu ! qui envoyez votre vicaire au milieu des persécutions, des amertumes de cœur, des afflictions de l'esprit et des périls de la vie ; vous voulez qu'il porte l'imitation de votre Verbe : il faut donc qu'il apprenne à se réjouir dans les douleurs [3]. »

Puis, s'abîmant plus profondément encore dans les mystères de son amour pour l'Église, elle disait à Dieu : « O Dieu éternel ! recevez le sacrifice de ma vie pour le corps mystique de la sainte Église. Je ne puis vous donner autre chose que ce que vous m'avez donné : prenez donc mon cœur, pressez-le, de sorte que le sang distille sur la face de votre royale Épouse. » Et Dieu lui accordait cette grâce, et, comme un signe de rédemption et de

[1] Élévation 1. — Opere S. Caterin., tome IV.
[2] Élévation 2.
[3] Élévation 3.

paix, les gouttes de son sang tombaient sur l'Église[1].

Un jour elle vit la nacelle de l'Église posée sur ses épaules : opprimée sous ce poids énorme, elle tomba brisée et sans vie sur la terre[2]. Elle comprit qu'il n'y avait plus que le sacrifice de sa vie qui puisse être agréable à Dieu et utile à l'Église : elle écrivit au Père Raimund : « O mon ami ! ma vie se consume et se distille pour l'Église, douce Épouse du Christ ; je marche dans la voie arrosée du sang des martyrs ; je prie Dieu de me laisser voir bientôt la rédemption de son peuple[3]. »

Au milieu de ses plus cruelles souffrances elle ne laissa jamais échapper un murmure, ni une plainte ; elle levait son cœur et ses yeux vers le Crucifix en disant : « Époux éternel ! grâces vous soient rendues pour tous les bienfaits nouveaux dont vous comblez votre indigne servante ! » Elle appelait souvent près de son lit sa famille spirituelle pour lui donner le testament de son âme : « Dépouillez-vous de tout amour sensible pour la créature et pour vous-mêmes. L'homme ne peut entièrement donner son cœur à

[1] O Dio eterno ! riceve el sacrifitio della vita mia in questo corpo mistico della santa Chiesa : io non o che dare altro, se non quello che tu hai dato a me. Tolle el cuore dunque e premilo sopra la faccia di questa Sposa. — Allora, Dio eterno vollendo l'occhio della clementia sua, divelleva el cuore e premevalo nella santa Chiesa. — Lett. 103.

[2] Ecclesiæ navicula super ejus humeros posita fortiter opprimebat eam, adeo ut moriendo in terram obruta caderet. — Vita per fr. Thomam collecta : Bolland., p. 967.

[3] Si consuma e distilla la vita mia in questa dolce Sposa ; io per questa via dei g'oriosi martiri col sangue. Prego la divina bonta che tosto mi lassi vedere la redentione del popolo suo. — Ep'st. 102.

Dieu, s'il n'est dégagé de tout autre amour. C'est à l'exercice de ce dépouillement absolu que je me suis constamment appliquée dès mon enfance. L'âme ne peut parvenir à se donner ainsi toute à Dieu qu'avec le secours d'une humble et fervente prière. Faites tous vos efforts pour en acquérir l'habitude ; par la prière les vertus s'augmentent et se fortifient ; sans la prière elles sont toujours faibles et languissantes. Pour avoir la pureté d'esprit il faut bien se garder de juger le prochain et de le mépriser, quand même on le verrait pécher : alors, au lieu de le condamner, il faut avec une sainte compassion prier pour lui et pour soi-même. » Et toujours elle terminait par ces douces paroles : « Enfants bien-aimés, aimez-vous, aimez-vous : c'est à votre mutuelle dilection qu'on reconnaîtra que vous êtes mes enfants et que je suis votre mère [1]. »

Après avoir parlé pendant quelques instants, sa tête retombait fatiguée : c'est par là qu'on pouvait juger son abattement extrême, car le reste de son corps, d'une effrayante maigreur, ne pouvait presque plus remuer. La veille de Pâques, frère Bartolomeo ne put entendre sa confession qu'avec beaucoup de peine ; il lui imposa pour pénitence de prier le Seigneur de lui donner la force de communier le lendemain à l'église avec tous ses disciples. En effet, elle se leva le matin et put rester long-temps en prières, mais elle retomba ensuite dans une plus

[1] B. Raimund, pars III, cap. 3.

grande faiblesse [1]. Satan avait eu de Dieu le pouvoir de torturer son corps comme celui de Job. « Mes bien-aimés, disait-elle, il est clair que Jésus, mon Époux et mon Maître, veut, après les souffrances qu'il m'envoie dans sa miséricorde, me retirer de cette prison ténébreuse pour me placer dans les splendeurs du ciel. » Tous ses enfants sanglotaient à la triste pensée de cette séparation ; elle les consola par ces paroles : « Mes bien-aimés, ne vous affligez pas tant de ma mort : réjouissez-vous au contraire et félicitez-moi de m'en aller au séjour du repos : je vous l'affirme, je vous serai plus utile après ma mort que je n'ai pu l'être en cette misérable vie. Toutefois je remets ma mort et ma vie entre les mains de mon Époux éternel : s'il veut que pour sa gloire et l'avantage du prochain je vive au milieu de tant de travaux, je suis prête à souffrir cent fois le jour la mort et les tourments les plus affreux ; s'il veut que je meure, je ferai le sacrifice de ma vie à la sainte Église notre mère ; croyez que c'est une grâce toute particulière du Maître [2]. »

A peine Catherine achevait-elle ces paroles résignées et sublimes, que Stefano entra. Dieu ne pouvait pas la priver dans cette heure suprême de la présence de son fils le plus aimé. Depuis quelque temps il était à Sienne par ordre de notre Sainte. Un soir qu'il priait dans l'oratoire du grand hospice della Scala, il entendit une voix qui lui dit : Hâtez-

[1] Vita a fr. Thoma ; Bolland., p. 968.
[2] B. Raimund, pars III, cap. 3.

vous d'aller à Rome, votre mère se meurt. Cet avis le frappa : il prit en toute hâte le chemin de Rome. Aussitôt que Catherine l'aperçut, elle lui dit : « Mon Stefano, remercie Dieu de t'envoyer pour recevoir les dernières paroles de ta mère. Sa miséricorde assurera ton salut en te montrant la voie que tu dois suivre. Puis en élevant la main elle continua : Au nom de la sainte obéissance, je t'ordonne, de la part de Dieu, de te retirer après ma mort dans l'Ordre des Chartreux : c'est là qu'il t'appelle [1]. » Nous verrons comment il obéit, malgré sa répugnance.

Catherine appela ensuite ses autres fils spirituels et indiqua à chacun la vie qu'il devait suivre dans le service de Dieu : pour les uns, c'était l'état religieux; pour les autres, la solitude, la cléricature et le soin des malades dans les hôpitaux. Elle ordonna de déférer en tout au Père Raimund; elle donna pour mère et maîtresse aux sœurs de Saint-Dominique sa chère Alessa, et disposa chaque chose comme le Saint-Esprit le lui dictait. La suite prouva que tout ce qu'elle avait ordonné était profitable et salutaire. Avec quelle humilité elle demanda pardon à tous ceux qui étaient présents ! » Fils bien-aimés, disait-elle, quoique j'aie toujours eu soif de votre salut, je reconnais néanmoins que je n'ai pas rempli entièrement mon devoir envers vous, soit en ne vous donnant pas l'exemple des vertus, soit en n'ayant pas

[1] Voltandosi a me et accenandomi ancora col dito disse : E a te in virtu di santa obbedienza comando per parte di Dio, che vada in tutti i modi all' Ordine di Certosa. — Stefano Maconi. — Lett. — Opere di S. Caterin., tome I, p. 464.

assez de sollicitude pour vos nécessités corporelles. Oh! je vous en prie, pardonnez-moi[1].» La vieille Lapa redoubla ses sanglots et ses cris lorsque Catherine, se tournant vers elle, avec un profond respect, lui demanda à plusieurs reprises sa bénédiction maternelle. Je vous le dis, c'était une scène en même temps triste et édifiante[2].

Le matin du dimanche avant l'Ascension, plus de deux heures avant l'aurore, Catherine parut davantage approcher de sa fin. Tous ses disciples accoururent auprès de son lit; elle demanda par signe l'absolution, qu'on lui donna; elle reçut aussi avec la plus grande ferveur le saint viatique et l'extrême-onction, qui lui furent administrés par l'abbé de San-Antimo. Son agonie commença. Elle avait à soutenir les rudes assauts de l'esprit du mal. Pendant qu'il y a lutte extérieure entre la vie et la mort du corps, il y a une lutte intérieure bien autrement terrible entre la vie et la mort de l'âme. Les traits de Catherine devinrent animés; elle gesticulait avec les bras comme ayant un grand assaut à soutenir; puis elle parlait, puis elle riait, puis elle se taisait: les assistants étaient dans l'effroi[3]. Tout à coup elle s'écria avec joie: « La vaine gloire, jamais! mais la gloire

[1] B. Raimund, pars III, cap. 3.

[2] O che havesse veduto con quanta humilita e reverentia ella ricevete piu volte la beneditione de la sua dolorosa madre, bene vi dico che egli era una dolce amaritudine. — Lettera di Barduccio.

[3] Quo facto cœpit agonizare ac cum hoste antiquo bellum ingredi speciale quod adstantes perceperant ad actus atque verba ejus: nam quandoque tacebat, quandoque respondebat, quandoque ridebat, quandoque accendebatur. — B. Raimund, pars III, cap. 3.

véritable et la louange de mon Seigneur. » Elle condamnait par ces paroles tous ceux qui blâmaient son genre de vie et qui pensaient, comme pensent encore certains sages de nos jours, que les chrétiens, et surtout les femmes chrétiennes, auraient toujours mieux fait de rester unies à Dieu dans le silence de leur cellule. Catherine n'avait rien entrepris sans un ordre formel de Dieu : aussi à l'heure de la mort, à l'heure où elle allait remettre entre les mains de son juge le dépôt qui lui avait été confié, elle peut avec confiance se rendre le témoignage qu'elle n'a jamais rien fait par vaine gloire. Une demi-heure après elle rompit le silence pour crier plus de soixante fois en levant la main droite : J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi ! Puis elle repétait tout autant de fois, en tenant ses mains jointes : Dieu saint, ayez pitié de moi ! et d'autres actes d'humilité.

Cependant son visage devient calme et riant, ses yeux sombres et ternes reprennent leur angélique éclat. Un rayon de joie illumine le cœur de ses disciples. Alessa la soutenait dans ses bras, et la tête de Catherine reposait sur le sein de cette amie incomparable. On avait posé devant elle une petite table chargée de reliques et de saintes images [1]. Ses regards restèrent attachés à la croix ; à tout instant elle interrompait sa prière et les élans de son adoration pour s'accuser de ses péchés ; elle disait :

« Par ma faute, Trinité éternelle, combien je vous ai

[1] Cette table était conservée chez les Dominicains de la Minerve. — Octav. Pancirol.

misérablement offensée par de grandes négligences, par mon ignorance, mon ingratitude, ma désobéissance et une infinité d'autres défauts ! Malheureuse que je suis ! je n'ai pas observé les commandements généraux et le commandement spécial que votre bonté m'avait fait de rechercher toujours votre gloire et de travailler au salut de mes frères ; j'ai voulu fuir la fatigue dans le temps du labeur. Dieu éternel ! vous me commandâtes de me renoncer moi-même, de m'appliquer tout entière à glorifier votre saint nom dans le salut des âmes et de ne chercher mes délices que dans votre croix adorable, et j'ai recherché mes propres consolations. Vous m'avez toujours invitée à m'unir à vous dans de douces extases, par d'amoureux désirs, par les larmes, par une humble et continuelle prière pour le salut de tout le monde, pour la réforme de la sainte Église, et moi, misérable, je n'ai point correspondu à vos sollicitations, je me suis endormie sur le lit de la négligence [1] ! Malheureuse ! vous m'aviez établie pour régir les âmes en me donnant ces disciples bien-aimés, vous vouliez que j'eusse pour eux un amour tout particulier, et qu'avec une sollicitude de mère je les dirigeasse vers vous par le chemin de la vérité, et je n'ai été pour eux qu'un miroir de misère, je n'ai pas eu pour eux le dévoûment du zèle, je ne me

[1] Tu sempre m'hai invitata a constringere te con spasimati dolci, amorosi desiderii, con lachrime e con l'humile e continue oratione per salute di tutto quanto el mondo, per la reformatione della santa Chiesa ; e io misera non t'ho riposto, ma sono stata adormentata nel letto della negligentia. — Lettera di Barduccio.

suis pas souvenue d'offrir pour eux des oraisons humbles et incessantes, je ne leur ai pas donné l'exemple de la bonne et sainte vie, ni la doctrine de la parole. Malheureuse ! je n'ai pas eu assez de respect pour vos dons infinis, pour les grâces précieuses de la douleur et des peines dont vous avez orné mon pauvre corps, et je n'ai pas su les porter avec un amour enflammé et des désirs ardents. O mon amour ! dès mon enfance votre bonté me choisit pour votre épouse, et je vous ai été infidèle! je n'ai gardé dans ma mémoire, ni votre souvenir, ni le souvenir de vos bienfaits; mon entendement ne s'est point fixé dans votre volonté, et ma volonté ne s'est pas appliquée à vous aimer sans partage et de toutes ses forces, comme vous me l'ordonniez. » C'est ainsi que cette âme innocente accusait ses défauts.

« Pour l'amour de Jésus crucifié, dit-elle ensuite, en se tournant vers le prêtre, daignez m'absoudre de tous ces péchés que je viens de confesser devant Dieu et de tous ceux dont je ne me souviens pas. » Elle reçut l'absolution, et comme altérée du sang de Jésus-Christ, elle demanda qu'on lui appliquât l'indulgence plénière qui lui avait été accordée par Grégoire XI. Alors elle continua ses prières, toujours ses regards amoureusement attachés au crucifix; elle priait pour la sainte Église, à laquelle elle faisait le sacrifice de sa vie; pour le pape Urbain VI, qu'elle déclarait véritable Pontife, exhortant ses disciples à donner leur sang pour cette vérité; elle priait pour

ses chers enfants spirituels, se servant des mêmes paroles dont le maître Jésus s'était servi la veille de sa mort, pour recommander ses disciples à son Père; puis elle fit sur eux le signe de la croix et les bénit.

Sentant que sa fin tant désirée approchait, Catherine leva doucement les yeux au ciel : Seigneur, vous m'appelez à vous, et j'y vais, non par mes mérites, mais par votre seule miséricorde, que j'implore dans la vertu du sang. Elle cria plusieurs fois : Sang! sang! et prononçant ces paroles du Sauveur : *Mon père, je remets mon esprit entre vos mains*, elle baissa sa tête angélique et expira. Or, c'était vers la sixième heure du dimanche 29 avril 1380. Ce jour-là le monde chrétien célébrait la fête de saint Pierre, martyr; ce Dominicain courageux qui, après une longue carrière apostolique, était tombé sous le fer des assassins, écrivant sur le sable avec le sang de ses blessures ces premiers mots du Symbole : JE CROIS EN DIEU. Harmonie touchante! la jeune fille de Sienne donnait aussi sa vie pour l'Église, et chacune de ses années, tissues de douleur et d'amour, avait été un acte foi, un chant solennel du Symbole.

Dieu révéla immédiatement cette sainte mort à quelques-uns de ses serviteurs, et d'abord au Bienheureux Raimund : il était à Gênes pour les affaires de l'Église et pour ses fonctions de provincial. Le dimanche matin, comme il se disposait à se rendre au chapitre général à Bologne, il était descendu de bonne heure à l'église pour célébrer la messe. En remontant au dortoir pour faire son sac de voyage

et saluer, selon la coutume, la statue de la sainte Vierge, placée à l'angle de la galerie, il entendit distinctement ces paroles intérieures et mystérieuses : N'aie plus aucune crainte, je suis ici dans le ciel pour toi, je serai désormais ta protection et ta défense [1].

Il y avait à Rome, à cette époque, une pieuse veuve, appelée Semia, tout occupée du service de Dieu, de la visite des églises et des pauvres malades, et du soin de ses deux fils. Catherine s'était unie d'une gracieuse familiarité avec Semia, qui allait souvent puiser dans sa conversation l'allégresse spirituelle. Depuis trois jours elle n'avait pu la visiter ; elle la savait bien malade, mais ne la croyait pas en danger. Ce dimanche-là, voulant aller à l'office solennel, elle résolut de dormir encore moins qu'à l'ordinaire, afin d'avoir plus tôt préparé les choses nécessaires au ménage. Et comme il arrive à ceux qui sont très-occupés, en dormant elle avait l'inquiétude du réveil. Tout à coup un enfant d'une merveilleuse beauté lui apparut et lui dit : Ne te lève pas avant d'avoir vu ce que je veux te montrer. Semia, bien que réjouie à cette vision, était toute préoccupée de l'office, elle répondit : O bel enfant ! laissez-moi me lever, car il ne m'est pas permis de manquer aujourd'hui la messe. — Et l'enfant dit : Non, il faut que tu voies ce que Dieu daignera te montrer.

[1] Nequaquam timueris : ego sum hic pro te, ego sum in cœlo pro te, protegam et defendam. — B. Raimund, pars III, cap. 4.

Puis, la prenant par sa robe, il la conduisit dans un lieu assez vaste, en forme d'église, et au sommet un tabernacle d'argent ciselé et fermé : Attends un peu, dit-il, et tu verras ce qui est dans ce tabernacle. Et voilà qu'un autre jeune enfant apporta une échelle pour atteindre au riche tabernacle; avec une clef d'or il en ouvre la porte, et Semia voit une jeune fille d'une ravissante beauté. Sa robe blanche était décorée de bijoux précieux, elle portait sur sa tête une triple couronne : la première, blanche comme la neige, était d'argent; la seconde d'argent mêlé d'or et de poupre; la troisième, d'or pur, était rehaussée de perles et de pierres brillantes. Semia cherchait en elle-même le nom de cette jeune fille si bien parée; elle lui trouvait de la ressemblance avec Catherine de Sienne, mais elle savait qu'elle était plus âgée. L'enfant qui lui avait d'abord apparu lui demanda : Eh bien! reconnaissez-vous cette belle jeune fille? Semia répondit : Elle ressemble de figure à Catherine de Sienne, mais elle diffère d'âge.

Pendant qu'elle la considérait toujours avec attention, la belle jeune fille sourit et dit aux enfants : Vous voyez qu'elle ne me reconnaît pas. Alors vinrent quatre autres enfants semblables aux deux premiers; ils portaient une espèce de lit nuptial drapé de pourpre; l'ayant déposé, ils montèrent l'échelle d'argent et voulaient porter la magnifique fiancée sur le lit; mais elle leur dit : Laissez-moi auparavant m'approcher de celle qui me voit et qui ne me reconnaît pas. Semia, dit-elle, tu ne me reconnais

donc plus? Je suis vraiment Catherine de Sienne. Et Semia de s'écrier : Quoi ! vous êtes Catherine, ma mère spirituelle? — En vérité, je suis ta mère; garde bien le souvenir de ce que tu verras [1]. Les enfants la placèrent sur le lit nuptial et la portèrent dans le ciel. Semia, en suivant du regard cette trace lumineuse, vit sur un trône le roi couronné, tenant dans sa main droite un livre ouvert. Catherine se prosterna aux pieds du roi et l'adora. Et le roi dit : O ma fille! ô mon épouse bien-aimée! soyez la bienvenue; et elle lut dans le livre l'espace d'un Pater et d'un Ave. Puis il la releva, et elle se tint debout à côté du trône. Cependant la reine s'approchait, suivie de la magnifique cohorte des vierges; chacune portait le signe de son martyre : Catherine d'Alexandrie, sa roue formidable; Marguerite pressait du pied le dragon hideux, et la très-douce Agathe montrait ses mamelles sanglantes. Catherine descendit les degrés du trône et se mit à genoux devant la reine, qui lui dit en la relevant et lui donnant le baiser de paix : Fille chérie, soyez la bienvenue ! Elle embrassa ensuite toutes les saintes vierges en prononçant leur nom béni. Et Semia répétait après elle cette litanie céleste. Puis elle se réveilla comme d'une extase.

En même temps Thomas di Pietro, protonotaire

[1] Permittatis me prius ire ad istam quæ me nunc videt et non cognoscit; et hoc dicto quasi volans venit ad sæpe dictam matronam, et ait ei : Semia, non cognoscis? ego sum Catherina de Senis. — Cui illa respondit : Es tu mater mea spiritualis, Catherina? Et illa : Ego sum, sed nota illa bene quæ vidisti et quæ videbis. — B. Raimund, pars III, cap. 4.

d'Urbain VI, et un des amis les plus dévoués de Catherine, dormait un peu vers l'aurore après les offices de la nuit. Il voit tout à coup, au milieu d'un ciel serein, une troupe d'esprits bienheureux célébrant leur joie sur des instruments divins. Il demanda le sujet de ce triomphe : Nous portons au ciel, lui dirent-ils, l'âme de Catherine de Sienne. Il contempla cette âme élue dans un cercle radieux, et en se réveillant il trouva sur ses lèvres un sourire ineffable [1].

Cependant dans l'humble maison, autour du saint corps, les disciples rangés pleuraient; ils pleuraient sur eux et sur l'Église militante, dont la mort venait d'éteindre la plus brillante lumière et de renverser la colonne la plus ferme [2]. Ils savaient que leur bienheureuse mère était entrée dans les joies du paradis; mais au fond de ces cœurs il y avait un amour plus fort que la mort, et Dieu accepte toujours les larmes de la douleur résignée. Alessa et ses pieuses compagnes lavèrent, suivant l'usage, ce corps virginal, le revêtirent d'un habit neuf, une robe et un voile de laine blanche, et le grand manteau noir; les pieds restèrent nus, et ses mains pressaient sur le sanctuaire de son cœur la croix et l'Évangile du Christ. Catherine, avec cette parure nuptiale, fut déposée sur le brancard des morts, son lit de repos, et, à la lueur de deux cierges, les disciples psalmodiaient leurs douces tristesses avec les paroles que

[1] Vita per Fr. Thomam collecta. — Bolland., p. 968.
[2] Flentes et lugentes spiritualem matrem quæ ipsos reliquerat orphanos.

l'Église a puisées dans le cœur du roi-prophète, et que depuis deux siècles elle met sur les lèvres de toutes les générations.

« O mon Dieu ! j'ai aimé parce que vous avez exaucé la voix de ma prière.

« Les câbles de la mort m'ont environné, les détresses de l'enfer m'ont atteint, et j'ai imploré le nom de Dieu.

« Le Seigneur veille sur les petits ; j'ai été humilié et il m'a élevé.

« O mon âme rentre dans ton repos, puisque le Seigneur t'a fait miséricorde [1]. »

On avait prévenu les religieux dominicains de la Minerve, et, après les offices du jour, ils se disposèrent à recevoir la visite suprême de leur sœur Catherine. Vers le soir, Stefano et un autre disciple chargèrent sur leurs épaules le précieux fardeau ; les autres suivirent en silence [2] ; les Dominicains, rangés sur deux lignes dans l'église de la Minerve, et portant des cierges allumés, chantaient :

« Les saints accourent ; les anges du Seigneur descendent pour recevoir son âme et pour la déposer en présence du Très-Haut.

« Que le Christ qui t'a appelée te protège ; que les anges te conduisent dans le sein d'Abraham ; que le Maître te donne la récompense éternelle. »

Le prieur dit, en jetant de l'eau bénite et en brû-

[1] Psalm. 114.
[2] Is enim venerabile ejus cadaver suis humeris ad Dominicorum ædem super Minervam extulit. — Bollandus, p. 968.

lant de l'encens sur les saintes et chères reliques : « Votre servante, ô mon Dieu, sera en mémoire éternelle ! »

Et les frères répondirent : « Elle ne craindra point les méchantes auditions. »

Catherine fut déposée dans une chapelle dédiée à saint Dominique[1], qu'elle avait tant honoré pendant sa vie ; et Dieu, qui veille sur ses élus, préparait sa glorification et son triomphe. A la nouvelle de cette mort, le peuple romain tout entier s'ébranle, les foules envahissent l'église et le cloître de la Minerve; chacun veut baiser les pieds de celle qui a évangelisé la paix; chacun apporte là les douleurs de son âme et les douleurs de son corps, et chacun s'en retourne en bénissant celui qui frappe et celui qui guérit, celui qui est toujours admirable dans ses saints. Oui, les miracles abondent là où la grâce a abondé. Croyez-vous donc que Dieu aurait donné une vertu bienfaisante pour guérir les maladies de nos corps à la poussière des végétaux, à la cendre d'une fleur, et qu'il n'aurait mis aucune puissance dans la cendre des saints, ces fleurs de l'humanité?

Ces miraculeuses funérailles durèrent trois jours et trois nuits, au milieu du chant des psaumes, de la lumière de mille cierges, de la fumée odorante de l'encens et des cris de la reconnaissance populaire. Le matin le sacrifice de l'Agneau immolé pour les péchés du monde était offert sur tous les autels ; le

[1] Sacrum corpus poni intra cancellos ferreos capellæ B. Dominici. — B. Raimund, pars III, cap. 5.

soir, les plus fameux prédicateurs publiaient les vertus et les louanges de Catherine. Le troisième jour, l'affluence fut si tumultueuse, qu'un religieux de l'ordre de Saint-Augustin ne put pas même commencer son discours ; il se contenta d'adresser au peuple ces paroles : « Cette servante de Dieu prêche ses vertus par ses miracles : elle n'a pas besoin de nos louanges [1]. » Enfin on crut prudent de soustraire les saintes reliques à l'empressement des foules et de les mettre sous la protection de la tombe. Les frères et les disciples dirent un dernier adieu, donnèrent un dernier baiser à ce corps, tabernacle de l'Esprit saint, et Stefano le déposa en pleurant dans un sépulcre à jamais glorieux [2].

Alessa recueillit l'héritage de Catherine ; elle prit la conduite de la famille mystique, et chacun retourna à ses exercices accoutumés. Nous avons dit les destinées des disciples, et nous savons que plusieurs ne purent survivre à cette douce amie : plantes étrangères à la terre, ils ne pouvaient prendre racine que dans les cieux. Stefano obéit à l'ordre de Catherine et se retira à Pontignano au pied de ses chères montagnes siennaises. L'Ordre des Chartreux, qui représente dans l'Église l'amour et la contemplation, eut avec son âme de belles et touchantes harmonies. Il laissa à la porte du cloître tout le tapage du

[1] Nullo modo potuit populi sedare tumultum : propter quod hoc verbum dixit : Hæc sancta virgo non indiget prædicationibus nostris, ipsa enim seipsam sufficienter prædicat et declarat. — B. Raimund, pars III, cap. 5.

[2] Is suis manibus sacrum thesaurum arcæ inclusit, cui pia figens oscula uberrimis etiam lacrymis rigavit. — Bollandus, p. 968.

monde, tout le tumulte de la vie sociale; il laissa aux autres le zèle, la science, les travaux de l'apostolat. N'emportant dans son cœur que la pensée de Catherine, il vint demander à Dieu de longues années de silence et d'amour, pour méditer la doctrine qu'il avait reçue de sa mère. Il choisit la bonne part, celle qui ne sera point enlevée; il prit la seule chose qui demeure éternellement, car sur le seuil du paradis nous déposerons, pour ne plus les reprendre, le manteau d'or de la foi et la tunique verte de l'espérance. Or, il se fatigua sans cesse pour la glorification de celle qu'il aimait uniquement. Sans cesse il parlait d'elle dans les promenades avec les frères; il l'appelait sa mère, sa patronne, sa sainte protection auprès de Dieu; il racontait les moindres détails de sa vie, et son visage s'enflammait, il fondait en larmes, on aurait cru que son cœur allait se briser; les frères le soutenaient et le faisaient asseoir sous un arbre au bord des prairies en fleurs pour le rafraîchir un peu [1].

Cependant les miracles continuaient à illustrer son tombeau, on y accourait de tous les coins de l'Italie et l'on s'en retournait guéri et consolé [2]. Un jour que le Père Raimund prêchait sur les vertus de Catherine et racontait ses miracles, notamment celui qu'elle venait d'opérer sur la personne d'un ro-

[1] Præclara narrante de hac virgine cum miro teneriorique pietatis sensu ac spiritus ardore, ut præ divini æstus dulcedine totus colliquesceret ad ejus recordationem, et in dulcissimas lacrymas abiens. — Bollandus, p. 971.

[2] Miracula vero crescebant et augmentabantur. — B. Raimund, pars III, cap. 5.

main, Nicolas Giacentini, ce brave homme, qui était présent, se leva au milieu de l'auditoire et s'écria : Mon Père, c'est à moi que la Sainte a fait cette grâce signalée [1]. La république de Sienne, jalouse de tant de gloire, réclama sa part du précieux trésor qu'elle avait donné au monde chrétien. Le Pape lui accorda la tête, qui avait porté de si grandes pensées. Elle devait reposer dans l'église de Saint-Dominique, où pendant sa vie Catherine avait puisé tant de hautes et salutaires inspirations. Deux religieux de la Minerve apportaient la chère relique, pendant que le Bienheureux Raimund, Stefano et tous les disciples, se rencontrant miraculeusement dans la même pensée d'amour [2], préparaient à Sienne une fête, un véritable triomphe populaire.

L'évêque ordonna une solennelle procession qui irait attendre les reliques à un mille sur le chemin de Rome. Les rues, jonchées de fleurs, étaient remplies d'une population joyeuse et parée, les maisons tendues de tapis et de guirlandes de verdures, les cloches de toutes les églises sonnaient. Les associations laïques ouvraient la marche, puis toutes les familles monastiques chantant des psaumes ; après venait le clergé, portant des cierges ; autour de la sainte relique, portée par deux dominicains de la Minerve sur un brancard recouvert des plus riches étoffes de soie, et surmonté d'un dais magnifique, marchaient les disciples de

[1] B. Raimund, pars III, cap. 6.
[2] Bollandus, p. 969.

la Sainte et ses parents. Parmi eux on remarquait avec admiration sa vieille mère Lapa, presque nonagénaire. Lorsqu'elle passait appuyée sur le bras d'Alessa, le peuple la saluait avec ces douces paroles: Oh! que vous êtes heureuse de voir le pompeux triomphe décerné à votre fille par la République [1]! Enfin les magistrats et la fleur de la noblesse fermaient ce cortége d'honneur [2]. Le Père Raimund et les religieux de San-Domenico reçurent la tête sacrée à l'entrée de leur église; on la déposa dans le sanctuaire, et les offices, les messes, les prédications marquèrent saintement la succession des heures de cette belle journée, qui fut aussi signalée par un miracle.

Après les cérémonies, le Bienheureux Raimund avait invité les disciples de Catherine à dîner au réfectoire avec les religieux. On allait se mettre à table, lorsqu'on vint les prévenir qu'il n'y avait pas assez de pain pour un si grand nombre de convives; il envoya aussitôt chez quelques amis pour les prier d'y pourvoir. Comme ceux qu'on avait envoyés tardaient à revenir, Raimund, plein de confiance en celui qui nourrit les petits oiseaux du ciel, donne l'ordre de s'asseoir à table et de manger; on ne manqua de rien, et il y eut du pain à suffisance; on

[1] O te beatam! aiebant, quæ ipsis oculis adhuc tam gloriosum de filia cernere meruisti triumphum. — Bollandus, p. 969.

[2] Antecedebant primo laicorum sodalitates, deinde sacrorum hominum familiæ Christo præconia concinentium, tertio clerus cum cereis, tum qui supererant beatæ virgini sanguine proximi ac spirituales ejus alumni,..... postremo vero flos nobilitatis subsequebatur. — Bollandus, p. 969.

en recueillit même après le repas plusieurs corbeilles pour les pauvres, et on garda pour un autre jour et pour d'autres besoins les provisions arrivées trop tard. Le Bienheureux Raimund ne put contenir les élans de sa reconnaissance : il monta aussitôt en chaire, raconta au peuple les vertus de Catherine et ce nouveau miracle : « O mes enfants ! s'écriait-il, Catherine a renouvelé parmi nous après sa mort un miracle que souvent elle fit pendant sa vie : elle s'est ainsi montrée la vraie fille de saint Dominique, dont les prières opérèrent si souvent de semblables multiplications [1]. »

A Sienne, à Venise, dans tous les couvents de l'Ordre des Frères Prêcheurs, chaque année, à l'anniversaire de la mort de Catherine, ou pour parler avec l'Église, de sa naissance aux joies du ciel, il y avait une sorte de festival en son honneur : on prêchait ses vertus aux fidèles rassemblés dans les églises, et les jeunes filles apportaient devant son image des bouquets et des couronnes de fleurs. Le soir, sous le parvis extérieur du cloître, on représentait en plusieurs scènes dramatiques, composées par Stefano, les principales actions de Catherine [2]. Les chœurs de ces tragédies nous ont été conservés ; ils étaient alternativement chantés par des groupes gracieux de jeunes filles et de jeunes hommes :

[1] Frigerio, lib. III, cap. 16.

[2] Fuit etiam Stephano in more positum quotannis in luce decessus virginei anniversaria, cum Senis, tum Venetiis aliisque frequentibus oppidis, drama publice in scenam producere, cujus argumentum esset præclarum aliquod seraphicæ virginis facinus. — Bollandus, p. 971.

« Au ciel est retournée l'Épouse à son Époux, la Bien-Aimée à son Bien-Aimé, l'Amante à son Amant.

« Vers l'Agneau immaculé l'humble Brebis est allée : ce qu'elle a tant désiré, en grande paix elle le possède.

« Cette étoile est plus brillante que les autres, parce qu'elle a été trouvée par l'Époux plus brûlante d'amour.

« O cité de la Vierge ! ô douce patrie de Sienne ! la gloire de cette pauvre fille surpasse toutes tes gloires.

« O Vierge heureuse élue du ciel et pleine de vertu contemplative ! tu reposes en celui qui nous a rachetés : que nos chants soient dignes de toi[1] ! »

L'Ordre de Saint-Dominique sollicitait depuis longtemps la canonisation de cette illustre servante de Dieu; le doge de Venise et les magistrats de Sienne, des princes, et tout spécialement le duc d'Autriche et Sigismond, roi de Hongrie, faisaient auprès du Souverain-Pontife les mêmes instances[2]. Le pape Grégoire XII introduisit la cause devant la congrégation des cardinaux; mais les malheurs des temps l'empêchèrent de mener ce procès à bonne fin. L'honneur insigne d'inscrire notre Dominicaine au catalogue des saints était réservé au pape siennais, Pie II. Comme pape, comme enfant de la république siennaise et comme littérateur, Æneas Sylvius paya un tribut à Catherine. Il composa l'office de sa fête,

[1] Voir le texte entier dans les NOTES.

[2] Bollandus, p. 970. — D. Martene, p. 1310.

des hymnes en son honneur, l'épitaphe de son tombeau, et publia cette bulle solennelle pour célébrer la vie merveilleuse de cette jeune fille que nous avons essayé de faire connaître [1].

« PIE, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les fidèles du Christ, salut et bénédiction apostolique...

« Malgré la vie tout angélique que Catherine a menée sur la terre, il y a plus de quatre-vingts ans, quoique son nom soit devenu célèbre dans tout l'univers par une infinité de glorieux prodiges, jusqu'à présent, néanmoins, l'Église militante ne l'a pas mise au nombre des saintes vierges de Jésus-Christ; les Pontifes romains, mes prédécesseurs, n'ont encore rien décidé à cet égard. Urbain VI et après lui Innocent VII et Grégoire XII, qui tous avaient eu une connaissance particulière de cette illustre vierge et de sa sainte vie, avaient résolu de lui décerner cet honneur; mais accablés d'un côté par les embarras du schisme qui déchirait alors l'Église, de l'autre par les chagrins et les sollicitudes de la guerre, ils ne purent s'occuper de cette canonisation; ce qui arriva, ce nous semble, par une disposition particulière de Dieu, car au milieu de la tempête des dissensions qui grossissaient tous les jours, une obédience n'aurait-elle pas méprisé ce que l'autre obédience aurait accepté ?

« Cette chose a donc été différée jusqu'à nous, et c'est à nous que la canonisation de cette pieuse

[1] Les textes de ces différentes pièces sont dans les NOTES.

vierge, notre contemporaine et notre concitoyenne, était réservée. Un Siennais, assis sur la chaire de saint Pierre, devait proclamer la sainteté d'une Siennaise, et nous en éprouvons une sainte joie. Quel est celui qui n'aime pas à célébrer les louanges de sa famille, de sa patrie, de sa ville natale, lorsqu'on peut le faire avec justice et avec honneur? Si l'on aime à exalter les actions, les vertus de tous les pays, n'éprouve-t-on pas plus de plaisir à préconiser ses amis et ses concitoyens? Nous aurions admiré les sublimes vertus de Catherine, son noble génie et son beau caractère dans toutes les nations; mais nous l'avouons, nous avons eu un plus grand bonheur de contempler tout cela dans cette ville de Sienne qui nous a enfanté. Nous avons eu une plus large participation à ses mérites que si elle était née en Afrique, en Scythie ou dans les Indes. Pourquoi le voisinage des saints n'aurait-il pas un privilége?

« Pourtant dans cette cause nous sommes restés dans la vérité; et à cause de l'amour de la famille et de la patrie, nous ne mettrions personne au nombre des saints sans les mérites, sans l'examen accoutumé et les cérémonies d'usage. Et quoiqu'il nous ait été agréable d'entendre que la canonisation demandée était celle de Catherine de Sienne, nous n'avons rien négligé de tout ce qui se pratique dans une pareille solennité. La république de Sienne et plusieurs autres États, nos chers fils en Jésus-Christ, Frédéric III, auguste empereur des Romains, et Pascal, doge de Venise, nous ont supplié de ne pas lais-

ser privée des honneurs des autels cette vierge incomparable, à laquelle plusieurs peuples portent une ardente dévotion et dont les miracles sont publiés partout. Nous-mêmes, nous rendant à Mantoue, nous avons reçu à Sienne, en consistoire public, une relation détaillée des vertus et des miracles de Catherine, et nous avons été vivement sollicité de l'inscrire au catalogue des saints : et aussitôt nous y avons consenti. Mais, pour ne rien précipiter, nous avons chargé de vive voix trois de nos frères, cardinaux de la sainte Église romaine, un évêque, un prêtre et un diacre, d'instruire la procédure sur la vie et les mœurs de Catherine, sur les miracles qu'elle avait opérés pendant sa vie et après sa mort, en un mot, sur tout ce qui était nécessaire à sa canonisation, aux fins de nous en faire un rapport exact dans un an et plus, en consistoire secret, dès que nous serions de retour à Rome.

Après une recherche exacte des anciennes procédures faites à Venise et ailleurs, les témoins de nouveau examinés, toutes choses mûrement vérifiées, une relation authentique fut présentée par nos commissaires aux cardinaux et à nous séparément. Cette relation fut reproduite de nouveau par l'organe d'un avocat en consistoire public. Là, en présence de tous les prélats que nous avions réunis dans notre palais à Rome, les cardinaux-commissaires exposèrent encore une fois, par la bouche de notre vénérable frère Guillaume, évêque de Porto, Français de nation, le plus âgé d'entre eux, toute la pro-

cédure, accompagnée de ses pièces justificatives. C'est de cette longue relation que nous avons extrait comme incontestable et avéré l'abrégé de la vie étonnante de Catherine.

« Cette vierge naquit à Sienne de parents de condition médiocre. Elle se consacra à Dieu dans un âge où elle pouvait à peine le connaître. A six ans, poussée par le désir de la solitude, elle s'échappa de la ville et alla se cacher dans une grotte solitaire; mais une inspiration divine lui fit connaître qu'elle devait revenir chez ses parents. Aussitôt qu'elle sut réciter la Salutation Angélique, elle se fit un devoir de se mettre à genoux à chaque marche, lorsqu'elle montait l'escalier de la maison paternelle, pour saluer la sainte Mère de Dieu. A l'âge de sept ans elle voua à Dieu sa virginité; en reconnaissance de ce sacrifice du matin, Dieu la favorisa d'une admirable vision, dans laquelle il lui apparut avec tout l'éclat de sa majesté et lui révéla les mystères les plus sublimes, mystères dont il n'est pas permis à l'homme de parler. Dès lors le cœur de cette innocente vierge fut à jamais scellé et fermé à tous les plaisirs du monde. Tout entière adonnée à l'exercice de l'oraison, Catherine affligeait son corps délicat par des disciplines et des jeûnes fréquents, enseignant et persuadant à ses jeunes compagnes les mêmes pratiques.

« Lorsqu'elle fut plus avancée en âge, elle se coupa les cheveux, refusa de se marier et supporta avec joie les injures et les mépris que cette résolu-

tion lui attira. Mais ce ne fut qu'après de longues et vives oppositions qu'elle reçut l'habit de Saint-Dominique, que portent les sœurs de la Pénitence. Il lui fallut, avant de l'obtenir, faire longtemps dans la maison paternelle l'office de servante, emploi qu'elle remplissait avec délices, parce qu'elle s'estimait heureuse de paraître vile et méprisable aux yeux de tout le monde. Forte de l'agrément de son père, elle faisait d'abondantes aumônes aux pauvres, servant les malades avec une tendre charité et s'appliquant à consoler les opprimés et les prisonniers. En vain le démon lui suscita de violentes tentations; en vain les esprits de l'enfer se soulevèrent contre elle : elle les terrassa toujours avec la cuirasse de la pénitence et le bouclier de la foi.

« Ses paroles furent toujours pieuses et saintes; tous ses discours roulaient sur la religion, la piété, le culte divin, le mépris du monde, l'amour de Dieu et du prochain, le désir de la céleste patrie. Personne ne l'approchait sans devenir plus instruit et meilleur. Sa doctrine n'était point le fruit de l'étude, mais de l'Esprit saint, qui se communique avec effusion aux âmes simples et aimantes. Elle était maîtresse avant d'avoir été disciple. De savants professeurs des saintes lettres et des prélats éminents qui lui avaient proposé des questions élevées et difficiles sur la Divinité furent surpris de la sagesse de ses réponses et se plurent à la reconnaître pour leur maîtresse; ils étaient venus comme des loups et des lions, et ils s'en retournèrent comme de doux

agneaux ; plusieurs même, étonnés de trouver dans une jeune fille cette sagesse toute divine, donnèrent leurs biens aux pauvres, embrassèrent la croix du Sauveur et menèrent une vie évangélique.

« Son abstinence fut extrême, l'austérité de sa vie admirable ; car, après s'être retranché le vin, la chair et toute viande assaisonnée, elle finit par se priver même des légumes, et prendre pour tout aliment le pain céleste dont le fidèle se nourrit au sacrement de l'autel. Plusieurs fois il lui arriva de ne prendre d'autre nourriture que la sainte Eucharistie depuis le jour des Cendres jusqu'à la Pentecôte. Pendant huit ans elle ne se soutint qu'avec un peu de suc d'herbes, que même elle ne retenait dans son estomac qu'avec beaucoup de peine. Elle se traînait à son repas comme au supplice ; mais elle volait à la sainte communion, qu'elle faisait tous les jours, comme à un festin de noces. Elle portait un cilice sous son habit pour macérer sa chair. Elle n'avait ni coussins, ni matelas ; rarement donnait-elle deux heures au sommeil dans tout le jour et toute la nuit. et ce peu de repos, elle le prenait sur une table, employant tout le reste du temps en veilles, en oraisons, en prédications et autres œuvres de miséricorde. Souvent elle se donnait la discipline ; sa tête était torturée par une douleur presque continuelle ; elle n'était privée des souffrances d'aucune maladie. Elle soutenait avec les démons des luttes très-fréquentes, disant avec l'Apôtre : Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis forte. Dans ces grands

travaux elle n'avait aucune défaillance, et elle ne négligeait aucun des devoirs de la charité. Elle secourait et assistait les pauvres opprimés, convertissait les pécheurs et les amenait à la pénitence avec de douces paroles, donnant joyeusement à tous de salutaires avis. Elle indiquait promptement à chacun ce qu'il devait pratiquer, ou ce qu'il devait fuir. Tous ses soins tendaient à établir la paix; elle a éteint bien des haines, elle a apaisé bien des inimitiés mortelles. Pour réconcilier avec l'Église les Florentins interdits, elle traversa les Apennins et les Alpes; elle alla jusqu'à Avignon, auprès de notre prédécesseur le pape Grégoire XI, auquel elle manifesta, d'après une révélation divine, le vœu qu'il avait fait dans le plus secret de son cœur de retourner à Rome.

« L'esprit de prophétie reposa aussi en elle; elle a prédit beaucoup de choses longtemps avant l'événement; elle a manifesté bien des choses cachées On la vit souvent ravie en extase par l'Esprit saint, suspendue en l'air, abîmée dans les contemplations célestes; elle se trouvait souvent, après la communion, tellement absorbée hors des sens, qu'elle ne sentait ni les piqûres, ni les blessures.

« Le nom de Catherine était en vénération parmi les peuples. De toutes parts les malades, les possédés venaient à elle, et ils étaient guéris. Au nom de Jésus-Christ elle commandait aux maladies de cesser, et les maladies cessaient à l'instant; elle ordonnait aux démons de quitter le corps des obsédés, et les

démons retournaient dans les enfers. Toutes ces choses la mirent en grande considération auprès des souverains-pontifes Grégoire XI et Urbain VI, qui l'employèrent en diverses ambassades et l'enrichirent de plusieurs priviléges et de grâces singulières.

« Le Seigneur, voulant enfin la récompenser de ses travaux, appela à lui sa pieuse servante. Elle mourut à Rome à l'âge de trente-trois ans. Son âme fut glorieusement élevée au ciel, comme d'étonnantes et merveilleuses révélations le firent connaître à quelques personnes, et spécialement au Père Raimund, de Capoue, son confesseur, professeur de théologie, et ensuite maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ce religieux se trouvant à Gênes au moment de la mort de cette Vierge, la vit, à l'heure des matines, dans une auréole de gloire, qui éblouit ses yeux et remplit son cœur d'une consolation ineffable. Son corps, après avoir resté quelques temps exposé, fut inhumé dans l'église de la Minerve au milieu de la vénération et de la dévotion de tout le peuple. Beaucoup de malades furent guéris en approchant ce saint corps ; d'autres recouvrèrent la santé par le seul contact des objets qui avaient touché cette précieuse dépouille. Comme tous ceux qui invoquaient la protection de la bienheureuse Catherine auprès de son céleste Époux étaient exaucés, plusieurs, attirés par le bruit de tant de merveilles, se hâtèrent de recourir à sa protection. Ce concours rendit son nom vénérable dans tous les pays, et à Venise et dans d'autres lieux où elle n'était jamais allée, on célébra

solennellement sa mémoire en lui adressant des vœux.

« Notre frère, l'évêque de Porto, ayant ainsi exposé son rapport en présence des cardinaux, et affirmé que tous ces faits reposaient sur des preuves solides et évidentes, les cardinaux et autres prélats, qui se trouvaient en grand nombre, furent priés de donner chacun leur avis : tous à l'unanimité déclarèrent que la glorieuse servante de Dieu méritait les honneurs de la canonisation, et pensèrent qu'il fallait y procéder sans délai.

« Ayant ouï, pendant une longue séance, tout ce que ci-dessus, nous décrétâmes qu'on préparerait avec tout l'appareil possible, dans la basilique du prince des Apôtres, une estrade élevée, du haut de laquelle on prononcerait, après la célébration des saints mystères, un discours sur la vie et les miracles de la Bienheureuse Catherine, et les autres cérémonies accoutumées en pareille circonstance ; nous avons résolu de procéder par ces paroles, en présence du peuple et du clergé, à la canonisation de la Sainte :

« Au nom du Dieu tout-puissant et éternel, Père, Fils et Saint-Esprit, pour l'exaltation de la foi catholique et le progrès de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et de la nôtre, nous déclarons que Catherine de Sienne, vierge d'illustre et immortelle mémoire, dont le corps repose à Rome, dans l'église des Dominicains, dite de la

Minerve, fait partie, dans la céleste Jérusalem, des chœurs des bienheureuses vierges, et qu'elle est couronnée d'une gloire éternelle, comme l'a mérité sa vertu, aidée de la grâce divine. Nous décidons et arrêtons qu'elle sera vénérée en particulier et en public comme Sainte ; nous ordonnons encore qu'elle sera inscrite au catalogue des saintes vierges qu'invoque l'Église romaine ; nous décrétons enfin que sa fête sera célébrée dans toute l'Église, le premier dimanche de mai, et qu'on lui rendra tous les honneurs décernés aux autres saintes vierges. De plus, nous accordons à perpétuité à tous ceux qui dans cette fête visiteront son tombeau indulgence de sept ans et de sept quarantaines, en la forme accoutumée dans l'Église. Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'incarnation du Seigneur 1461, le 29 juin, la troisième année de notre pontificat[1]. »

Tout ce qui avait appartenu à Catherine se trouva glorifié et exalté en même temps que son nom et sa mémoire. Saint Antonin, qui devint plus tard archevêque de Florence, étant prieur de la Minerve, fit placer le corps de sainte Catherine dans un tombeau de marbre élevé sur l'autel de Notre-Dame-du-Rosaire. Sa tête est le plus riche joyau de San-Domenico de Sienne ; sa main gauche, encore couverte de chair,

[1] Le texte entier dans les NOTES. — La dernière partie du dispositif de la Bulle a été rapportée par Urbain VIII. Ce pape a ordonné par un bref du 16 février 1630, que la fête de sainte Catherine serait célébrée le dernier jour d'avril, afin que la veille on puisse célébrer la fête de saint Pierre martyr. Ce jour semble on ne peut plus convenablement choisi, puisqu'il fait coïncider cette solennité avec celui où notre illustre Siennaise quitta la terre pour aller dans le sein de Dieu.

est dans un précieux reliquaire de Saint-Sixte, à Rome; l'église Saint-Jean-et-Paul, de Venise, conserve son pied gauche, où l'on voit l'empreinte lumineuse des stigmates[1]: son esprit, la plus importante de ses reliques, est dans la châsse du cœur des religieuses dominicaines, et dans toutes les âmes où règnent l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Les arts élevèrent partout des monuments en son honneur : cinquante-quatre monastères de l'Ordre de Saint-Dominique furent bâtis sous son invocation ; on multiplia son image[2]; elle eut ses images parlantes, des temples vivants qu'elle animait, je veux parler des gracieuses traditions du nom de CATHERINE, dans l'Ordre de Saint-Dominique ; et je suis heureux, en terminant mon long travail, de pouvoir suspendre cette guirlande de fleurs autour de l'autel que l'Église a consacré à notre chère Sainte.

En Italie, c'est sainte Catherine de Ricci (1590); dès son enfance elle soupire après la retraite; étant entrée dans le monastère de Saint-Vincent de Prato, elle alla se blottir dans le cloître, et rien ne put l'en arracher; elle ne consentit même à sortir pour faire ses adieux à sa famille qu'après que son père eût fait le serment qu'il la ramènerait aux pieds du crucifix, qu'elle méditait sans cesse dans les sept

[1] Bollandus, p. 970.

[2] Je dois ici une mention spéciale pour la belle tête de sainte Catherine dans le tableau du couronnement de la Vierge, par Beato Angelico da Fiesole, au Louvre, et pour la charmante statuette provenant du couvent de Saint-Louis de Poissy, réduite et moulée dans les ateliers de M. Calvat (près Saint-Germain-des-Prés, à Paris). J'engage mes lecteurs à la mettre sur leur prie-Dieu.

dizaines de son rosaire mystérieux, et qui lui fit des faveurs signalées[1].

C'est la bienheureuse Catherine de Raconis (1547), que la très-sainte pauvreté combla, dès son enfance, de ses caresses maternelles. Sa mère Biblia, étant malade et ne pouvant la nourrir de son lait, son petit frère la portait dans les rues en réclamant pour elle le lait des nourrices et des chèvres. La sainte Vierge se plut à l'instruire; Jésus-Christ, pour récompenser son amour pour les pauvres, lui donna deux couronnes, l'une de roses rouges et l'autre de roses blanches. Son ardent patriotisme lui fit offrir à Dieu le sacrifice de sa vie pour obtenir la paix. Pauvre fille du peuple, elle a eu pour historien le neveu de l'incomparable Pic de la Mirandole.

En Espagne, pendant que sainte Thérèse inaugurait la grande réforme du seizième siècle, nous trouvons à l'abri des institutions dominicaines Catherine de Herrera, de Tolède, qui sanctifie son mariage par toutes les œuvres de charité. Catherine Calabrex, pauvre petite bergère de Catalogne, qui passa sa vie dans la prière, dans la mortification, et qui fit cette mort admirable : « Ayant reçu les sacrements, son confesseur étant resté auprès d'elle pour sa consolation, elle lui dit toute radieuse de joie : De sorte donc, mon père, que c'est une chose assurée que nous nous en allons à la terre des vivants et laissons

[1] Le P. Jean de Sainte-Marie, Vies et actions mémorables des saintes et bienheureuses de l'Ordre de Saint-Dominique, in-4°, t. I. Je cite ce pieux auteur une fois pour toutes.

la terre des mourants. — Oui, ma fille, répondit-il, voici cette heure fortunée où il faut partir. — Alors ne pouvant plus, la bienheureuse Catherine, modérer les jubilations de son cœur, elle s'écria comme hors d'elle-même : Gloire à Dieu qui m'a fait un si grand bien ! et elle expira. C'était le lendemain de l'Ascension 1614. »

Au monastère du Mont-de-Sion, vivait une Catherine qui aimait tant les pauvres, et que le Sauveur Jésus aimait tant, qu'on ne la connaît dans les chroniques que sous ce nom : Catherine l'aimée. Au monastère d'Ubeda, sœur Catherine de Saint-Michel, qui couronne cent ans de pénitence et d'austérité par les fleurs de ces belles paroles adressées à ceux qui lui conseillaient de modérer sa ferveur à cause de son âge : Qu'importe l'âge quand on a les forces? En Portugal une multitude de saintes filles portent le nom de notre illustre Siennaise et se sanctifient dans les cloîtres. Lorsque Catherine Gomez mourut, les sœurs virent une blanche colombe s'envoler vers le ciel.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DU SECOND VOLUME.

Chapitre VIII. — 1366-1373. — Doctrine de sainte Catherine de Sienne. — Son école. — Ses disciples. 1

Chapitre IX. — 1366-1373. — Doctrine de sainte Catherine de Sienne. — Traditions de la théologie mystique. — Le livre du Dialogo. 47

Chapitre X. — 1370-1373. — Sainte Agnès de Monte-Pulciano. — Elle est vénérée et aimée par sainte Catherine de Sienne. — Divers petits voyages de dévotion en Toscane. 88

Chapitre XI. — 1374-1375. — Peste de Sienne. — Séjour à Pise. — Sainte Catherine reçoit les stigmates et souffre les douleurs de la Passion. 105

Chapitre XII. — 1375-1378. — L'Italie au quatorzième siècle. — La république de Florence. — Mission politique de sainte Catherine auprès de Grégoire XI. — Les papes d'Avignon. — Sainte Catherine rétablit à Rome la papauté. 178

Chapitre XIII. — 1378-1380. — Urbain VI. — Commencements du schisme. — Sainte Catherine de Sienne est appelée à Rome. — Ses travaux pour l'unité de l'Église. 412

Chapitre XIV. — 1380-1461. — Dernières souffrances de sainte Catherine. — Sa mort. — Fêtes en son honneur. — Sa glorieuse canonisation par le pape Pie II. 535

FIN.


3 2044 052 932 456

